REVUE HISPANIQUE

REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME XLVII

1919

Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.
VADUZ
1964

Printed in Germany

JOURNAL

DU VOYAGE D'ESPAGNE

(1659)

Des Voyages en Espagne écrits en français et publiés au XVII^e siècle [1], les plus intéressants, à tous égards, sont ceux d'Antoine de Brunel (effectué en 1655), de François Bertaut (1659) et de M^me d'Aulnoy (1679). Cette particularité leur est commune, qu'aucune de leurs éditions antérieures au XIX^e siècle ne mentionne le nom de leurs auteurs respectifs : grâce à cette lacune, François van Aerssen van Sommelsdyck a longtemps passé pour avoir écrit le Voyage dont le rédacteur indubitable est Antoine de Brunel.

Tandis que le *Voyage d'Espagne* de Brunel [2], publié à Paris en 1665-1666, était réimprimé à Amsterdam en 1666 et en 1667, puis traduit en allemand (1667), en hollandais (1669) et en anglais (1670), le *Iournal du voyage d'Espagne* de Bertaut, publié à Paris en 1669, n'a jamais été réimprimé ni traduit. Seul, un *Estat de l'Espagne* [3] du même Bertaut, paru en 1664, fut reproduit dans les deux éditions d'Amsterdam du livre de Brunel, puis réimprimé en 1669, d'après un manuscrit sensiblement meilleur, à la suite du *Iournal du voyage d'Espagne.*

---

1. Toutes les données bibliographiques relatives aux Voyages proviennent de la *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal* de R. Foulché-Delbosc. *Revue Hispanique,* III (1896).

2. Réédité, d'après les manuscrits, par Charles Claverie. *Revue Hispanique,* XXX (1914), pp. 119-375.

3. Primitivement intitulé *Relation d'un voyage d'Espagne. Où est exactement décrit l'Estat de la Cour de ce Royaume & de son gouuernement,* puis *Relation de l'Estat & Gouvernement d'Espagne.*

François Bertaut, sieur de Fréauville, né en 1621, était le fils de Pierre Bertaut, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, et le neveu du poète Jean Bertaut, qui mourut évêque de Séez en 1611. La mère de François, femme de beaucoup d'esprit, était apparentée à une famille noble d'Espagne, avait habité ce pays dans son enfance et parlait l'espagnol aussi couramment que le français. Il n'est donc pas surprenant qu'Anne d'Autriche se soit attaché cette « demi-Espagnole » peu de temps après son mariage avec Louis XIII et l'ait employée à ses correspondances de famille. En 1628, Mme Bertaut profita de l'amitié que lui témoignait la reine pour lui « donner » sa fille Françoise [1], âgée de sept ans — Françoise, la future Mme de Motteville [2].

En 1659, François, âgé de trente-huit ans, conseiller-clerc au Parlement de Rouen et prieur du Mont-aux-Malades, accompagna à Madrid le maréchal de Gramont qui allait demander pour Louis XIV la main de Marie-Thérèse d'Autriche. Quelques passages des lettres qu'il écrivit alors à sa sœur et que celle-ci a insérés dans ses *Mémoires*, concordent ou même se confondent avec les passages correspondants du *Journal du voyage d'Espagne*. Il y a fort longtemps que l'identification a été établie. Bertaut devint en 1666 conseiller au Parlement de Paris. Il dut mourir au début du XVIIIe siècle.

La présente réimpression suit scrupuleusement le texte de 1669, aussi bien pour le *Journal* lui-même que pour l'*Estat*. L'orthographe des noms espagnols n'a été redressée que quand il a paru évident que la déformation provenait d'une mauvaise lecture imputable à l'imprimeur. Quant aux trois courtes relations insérées dans le volume de 1669 *(Retour de Madrid en France par l'Aragon et la Catalogne. — Voyage de Madrid à Lisbonne. — Journal du voyage... de Madrid à Alicante et à Valence, et de Valence à Madrid)*, elles ne sont pas de Bertaut et nous ne les avons pas reproduites.

F. Cassan.

1. Une autre fille, plus jeune, avait dû à son caractère sévère, dès son enfance, le surnom de Socratine. Elle devint carmélite.
2. M. Langlois de Motteville, premier président de la Chambre des Comptes de Normandie, épousa Françoise Bertaut en troisièmes noces en 1639. Elle avait dix-huit ans ; il en avait quatre-vingts et mourut deux années après.

LE LIBRAIRE AV LECTEVR

Le debit qui s'est fait de l'Estat d'Espagne que je vous ay donné en l'année 1664. quoy que je l'eusse imprimé sur un Manuscrit peu fidelle & peu correct, & l'impression qui s'en est faite en Hollande aprés la mienne, m'en auroit fait faire il y a long-temps une seconde Edition sur une Copie plus entiere & mieux écrite que la premiere qui m'estoit tombée entre les mains, sans qu'il m'a semblé que ce seroit toûjours un ouvrage imparfait si je ne vous donnois en mesme temps le Iournal du mesme Autheur, dont un Curieux qui a esté depuis luy en Espagne m'a donné un broüillon qu'il avoit trouvé moyen d'avoir pour s'instruire dans le voyage qu'il y alloit faire.

Il y manque veritablement quelques Cahiers du commancement & de la fin, & j'y ay trouvé mesme des plans de quelques Chasteaux & de quelques Villes, dont il auroit fallu avoir les mesures.

Mais je n'ay pas voulu vous faire languir plus long-temps aprés ce que je vous avois promis, & j'ay mieux aymé démesler moy-mesme les renvois & les ratures que d'entreprendre de penetrer plus avant & d'en demander davantage. Car il est bien aisé de voir que l'Autheur ne l'a fait que pour luy-mesme, comme ont accoûtumé de faire la pluspart de ceux qui voyagent, tant pour leur utilité que pour leur satisfaction particuliere. Et cela se peut dire plus veritablement de celuy-cy que de celuy qui a esté imprimé en Hollande conjointement avec l'Estat, comme s'il estoit de la mesme main, mais ce Iournal-là paroist une Relation faite aprés coup & dans le Cabinet, où l'on a voulu mesler confusement & sans ordre les plus petites avantures de ce Voyageur, avec les plus serieuses reflexions, qu'il faisoit sur la maniere du gouvernement du pays, où il faisoit voyage : Au lieu que c'est icy la mesme qui a esté écrite sur le chemin par le nostre, simplement à la verité ; mais fort exactement & jour pour jour de ce qui luy est arrivé, avec la description des lieux où il a passé, qu'il a laissée

comme elle estoit d'abord, ne songeant pas à la faire voir à personne. Aussi n'y parle-t-il qu'en passant & fort legerement des mœurs & du gouvernement, qu'il traite plus à fonds dans l'Estat de ce pays en general, où il a ramassé ensemble avec un peu plus de Methode & de loisir dans les lieux de son sejour, tout ce qu'il a appris par la lecture de l'Histoire de ce pays-là, & par la Conversation des personnes de qualité, & de sçavoir, qu'il a pratiquées : ce qui seroit sans doute un ouvrage tout à fait achevé s'il s'estoit voulu donner la peine d'y mettre la derniere main.

Mais il ressemble peut-estre à ces Peres qui ne veulent plus voir leurs filles depuis qu'elles se sont abandonnées une fois au public. Et il croit sans doute que les livres n'ont qu'une premiere fleur comme les Dames qui ne sçauroient jamais effacer la premiere impression qu'on a euë d'elles dans le monde. Et certainement on a beau corriger & polir un ouvrage qui a déja couru, l'air de la nouveauté n'y est plus, on n'en sçait plus de gré à l'Autheur, & on n'a plus de curiosité de le relire.

Pour ce qui est du Iournal, quelques-uns y trouveront peut-estre trop peu de choix dans les matieres & dans les paroles : mais c'est au contraire, au jugement des gens les plus delicats, ce qui rend ces sortes d'ouvrages plus recommandables, & la seule chose qui fait que l'on leur ajoûte quelque foy.

Car il n'est pas aisé de persuader à ceux qui les lisent, qu'un homme, qui bien souvent n'a pas de l'ancre ny du papier ou qui écrit à la hâte dans une Hostellerie, & quelquesfois sur la selle de son cheval tout ce qu'il voit ou qu'il entend dire, & qu'il se promet toûjours de mettre au net, ce qu'il ne prend pourtant jamais la peine de faire, prenne garde s'il y met quelque chose qu'il y a déja mis, & s'il y a quelque conjonction ou quelque particule superfluë ou mal placée.

On ne s'imagine pas aussi volontiers qu'il ne se passe point de jour dans tout un voyage, où il n'arrive quelque avanture & où l'on ne voye quelque chose d'extraordinaire.

C'est pourquoy il n'y a que la negligence, s'il faut ainsi dire, du langage, & l'exactitude à remarquer les moindre choses aussi bien que les plus grandes, qui donnent de la creance aux gens qui viennent de loin, & qui fassent devorer avec plaisir ces sortes de livres que l'on peut appeller les Romans de ceux qui font scrupule d'en lire, & l'Histoire de ceux qui ne se veulent pas donner la peine de l'estudier.

Les Voyages estant en effet d'vn genre metoyen entre les vns & les autres, en ce qu'ils ne traitent que les aventures des particuliers, comme les Romans, mais avec autant de verité & plus d'exactitude encore que les Histoires.

C'est ce que j'espere que vous trouverez dans celuy cy, quoy que je puisse dire qu'il s'y rencontre en beaucoup d'endroits des choses aussi curieuses qu'il y en ait en pas une Histoire, & d'aussi agreables qu'il y en ait en aucun Roman.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

Par Grace & Privilege du Roy, Signé PVCELLE. Il est permis à Claude Barbin Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, vendre & debiter, un Livre intitulé, *Iournal du Voyage d'Espagne, &c.* pendant le temps & espace de sept années : Et deffences sont faites à tous autres Libraires d'en vendre ni debiter sans le consentement dudit Barbin, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits ; & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est porté plus au long dans les Lettres de Privilege.

Et ledit Barbin a associé au present Privilege, Loüis Billaine & Denys Thierry, suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer le 16. *Decembre* 1668,

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de cette Ville de Paris, le 15. Iuillet 1664. suivant l'Arrest du Parlement du 9. Avril 1651.

Signé, S. PIGET Syndic.

IOVRNAL

DU VOYAGE

D'ESPAGNE

FAIT EN L'ANNE'E MIL SIX CENS
cinquante neuf, à l'occasion du Traité de la Paix.

Le premier jour d'Octobre 1659. je fus à la Conference avec Monsieur l'Evesque de Seez, l'Abbé de Bonzy & Monsieur d'Anquetauville. Ie ne m'amuseray point à dépeindre le lieu où elle se tint, que l'on voit décrit en plusieurs Relations, & dont il y a déja des Plans imprimez : Ie diray seulement que ce n'est pas tout à fait au mesme lieu où se fit l'échange des deux Reynes & des enfans de François I. mais un peu au dessous au milieu de l'Isle que l'on nomme des Faisans, qui est dans le fleuve Bidassoa qui se va rendre dans la mer à une demie lieuë de là, à l'endroit où est Fontarabie du costé d'Espagne, & Andaye du costé de France.

Cette Isle est pretenduë par les deux Couronnes, & on n'a rien oublié des deux costez de ce qui estoit necessaire pour empescher que le bastiment que l'on y a fait ne peust prejudicier à l'une ny à l'autre. Les Espagnols aussi bien que nous, pretendent que toute cette Riviere leur appar-

tient, & disent mesme que le rivage du costé de la France est à eux, afin de ne pas avoüer qu'en l'entreveüe de Loüis Onziesme avec Henry Roy d'Espagne, celuy-cy ait passé en France pour parler à Loüis. Et pour ce sujet Mariana l. 23. ch. 5. faisant le recit de cette entreveuë, dit que Henry ayant passé le fleuve Bidassoa, avoit un baston en la main, avec lequel il marqua sur le sable l'endroit où la riviere alloit quand elle avoit plus d'eau : *onde el agua llegar podia en la mayor creciente dixo que alli era en el suyo*, & dit qu'il estoit sur sa terre ; & mettant un pied au delà de la raye qu'il avoit marquée, il dit que pour lors il estoit en France & en Espagne ; & que le Roy Loüis Onziéme en demeura d'accord, mettant plaisamment dans son Ouvrage Espagnol ces trois mots qui ne sont pas François : *il e verité*, qui est la phrase Espagnole, *es verdad*, au lieu que nous disons ; Il est vray. Toute cette histoire n'est que pour corriger ce qu'il avoit écrit auparavant, qu'on pouvoit dire que c'estoit pour reconnoistre les prerogatives de la couronne de France, *puedese sospechar se hizo esto por reconoçer ventaia a la magestad de Francia*, mais il ne laisse pas de le reconnoistre encore dans son livre 25. chap. 12. quand il dit que les Roys Ferdinand & Isabelle envoyerent ordre à leurs Ambassadeurs de Rome de ceder à ceux de Maximilien Roy des Romains, au cas que ceux de France leur cedassent, mais que si ceux de France ne cedoient à ceux du Roy des Romains, ils ne laissassent pas mettre ceux du Roy des Romains entre ceux de France & eux. Pour ce qui est du differend pour la proprieté de la Riviere, il dit precisément l. 29. c. 23. qu'il y eut une si grande dispute entre ceux de Fontarabie & ceux d'Andaye, qu'on en vint aux armes, & qu'enfin des Iuges nommez par les deux Rois qui estoient Loüis Douziéme & Ferdinand, ordonnerent qu'elle seroit commune.

L'abord de cette Riviere du costé de France peut tenir bien plus de monde que celuy de l'autre costé ; mais ce jour là il n'y en avoit pas tant que les premieres fois que la Conference s'estoit faite avec ceremonie & exactitude ; il ne laissoit pas d'y avoir toûjours bien plus de carosses de François que d'Espagnols, n'y ayant presque du costé de ces derniers, que des barques en assez grand nombre, dans lesquelles ils venoient d'Hiron, qui n'en est qu'à un quart de lieuë, au lieu qu'il nous faloit venir de deux lieües. Il y avoit toûjours des Gardes sur les deux ponts, & les deux Ministres entrerent chacun de leur costé en deux pieces de plein pied, d'où l'on entroit dans un Corridor qui alloit dans la Sale qui leur estoit commune, y ayant entre les deux Corridors une Court. Aussi-tost que j'y fus, j'allay du costé des Espagnols, & comme je voyois bien que c'estoit la derniere Conference que je verrois, je m'en allay disner avec quelques-uns d'eux en la maison du Baron de Batteville qui est fort estimé en ces quartiers-là, encore que plusieurs gens en ayent jalousie à cause qu'il est de la Franche-Comté. Il est Gouverneur, ou plustost *Capitan de los presidios de Guipuscoa*, Capitaine de forteresses & Citadelles de Guipuscoua, qui est une Province dependante de la Castille, & il a dans Fontarabie & S. Sebastien des Commandans sous luy. Il fait dans beaucoup de dépense à Iron, n'y ayant que luy qui tienne table ouverte ; car D. Louïs d'Haro ne la tient point là, non plus qu'à Madrid, quand il y est. Il nous donna fort bien à manger, & dans de grands plats, quoy que ce ne fust pas avec la politesse & la profusion de France, & que l'on nous servist d'abord le fruit avec la viande. Il estoit au bout de la table, & nous estions trois ou quatre François meslez parmy les Espagnols aux premieres places. Monsieur le Cardinal avoit aussi fait preparer à disner dans sa maison hors de l'Isle, où Monsieur de Crequy, le Mares-

chal de Clerambault, & le Commandeur de Souvray, menerent beaucoup d'Espagnols. Il y avoit deux ou trois tables, & apres cela mesme il leur fit venir la Musique, pendant qu'il estoit à la Conference, où il fut avec Dom Loüis depuis neuf ou dix heures jusques au soir fort tard. On disoit que cette Conference & les deux dernieres, avoient esté tant pour les affaires d'Allemagne que pour celles de Monsieur le Prince, duquel Dom Loüis soustenoit fort les interests, quoy que Pimentel ne fust pas fort porté pour luy, non plus que Fuensaldagne, qui avoit mesme escrit, à ce qu'on me dit, à Dom Loüis, de se deffier là dessus du Secretaire d'Estat Coloma. Mais je sceus aussi que Dom Loüis avoit donné aussi-tost des lettres à déchifrer à ce bon homme, qui avoit expliqué tout ce qu'il y avoit contre luy, & s'en estoit allé justifier en mesme temps.

Les Espagnols donc voulant faire l'accommodement de Monsieur le Prince qu'ils estoient engagez d'honneur à ne pas abandonner, & auquel on disoit qu'ils vouloient donner des places en titre de Souveraineté, Monsieur le Cardinal qui vouloit faire son accommodement, & qui peut-estre traitoit avec luy de son costé, en prit avantage, & tira d'eux Avennes, Philippeville & Mariembourg, & les obligea de rendre Iuliers au Duc de Neubourg, dont les differends avoient esté en partie cause de la guerre. On disoit qu'ils vouloient mettre l'article de Monsieur le Prince en des termes qui ne convenoient pas à un sujet avec son Roy ; mais enfin on crût que les Espagnols s'estoient ce soir là relachez sur ce point. En effet Monsieur le Mareschal de Grammont en disant adieu à Monsieur Ondedei que j'entretenois auparavant, luy dit que tout estoit fait, & que D. Loüis avoit dit à Monsieur le Cardinal qu'il mist tout ce qu'il voudroit, & qu'il le signeroit.

Aprés qu'ils furent sortis je fus voir la chambre, où je

vis les deux tables qui n'estoient pas vis à vis l'une de l'autre, mais entre les deux tables il y avoit deux fauteüils vis à vis l'un de l'autre, & auprés de chaque table un siege pliant, où avoit esté Monsieur de Lionne & le Secretaire Coloma. Monsieur le Mareschal de Grammont m'ayant dit alors qu'il partiroit le lendemain, & s'en estant retourné coucher à Iron, d'où tout son monde estoit déja party, je pris ma resolution de prendre le chemin de Pampelune qu'on me dit estre le plus court pour le pouvoir joindre avec moins d'embarras ; De façon que le lendemain 2. d'Octobre mon Muletier me conduisit par un chemin effroyable, où il ne me paroissoit pas d'abord qu'on pût aller : c'est pourquoy je luy disois qu'il se méprenoit sans doute, car c'estoit par un sentier de pierres fort étroit, qui avoit d'un costé un precipice où couloit le torrent qui forme la riviere Bidassoa, & de l'autre une aussi grande montagne que la Rune, qui est la plus haute de ces quartiers.

I'arrivay pourtant enfin sans accident à Vera, distante, s'il m'en souvient bien, de quatre lieuës de Saint Iean de Luz, & qui est le passage le plus difficile des Pyrenées. Ie trouvay au passage un Espagnol qui se faisoit nommer le Gouverneur de cette contrée, qui me laissa passer, & me donna mon billet sans me demander le droit des passagers ny passeport, aussi je n'en avois point. Cependant il avoit fait payer beaucoup de François qui avoient passé devant moy, & avoit visité leurs hardes, mais il me fit cette grace à cause que je luy parlay Espagnol, & que je luy dis des nouvelles.

Dans tout ce pays-là jusques à Sant Estevan, où je fus coucher, qui est ce me semble à sept lieuës de S. Iean de Luz, jusques assez prés de Pampelune, qui est à douze ou quatorze lieuës de Saint Iean de Luz, je remarquay entre les Pyrenées & le torrent Bidassoa que je costoyay

long-temps, quelques endroits de terre, où ils font du mil & du mays, comme il y en a mesme auprés de Bordeaux ; & ils disent qu'aprés qu'une terre a porté le froment & que l'on l'a coupé, on y seme le mays à la fin d'Aoust, & on le recueille peu aprés. Il y a aussi quelques forges de fer, où l'on va par des ponts fort hauts qui sont sur ce torrent. A quatre lieuës de Pampelune le chemin s'applanit un peu, & la terre est pleine de petits villages assez prés les uns des autres, à cause que le peu qu'il y a de pays uni est fort cultivé.

Pampelune où j'arrivay le troisiéme, est située au milieu d'une Plaine éloignée d'une lieuë des montagnes, en un endroit plus élevé que le reste. Elle fut bastie autrefois par Pompée, à ce qu'ils disent, à cause que l'on voit dans les anciens Historiens, qu'il fit édifier des marques de ses victoires au pied des Pirenées : & ce fut lors qu'il y vint combattre Sertorius, qui demeuroit ordinairement à Huesca, où il avoit fondé une espece d'Vniversité, pour ramasser sous son pouvoir toute la jeunesse du pays, que Perpenna luy fit égorger afin de le faire haïr, & depuis il le tua luy-mesme ; c'est pourquoy ils disent que cette ville s'appelle Pompeiopolis.

Il y a une Citadelle de cinq bastions revestus, & où il ne manque rien, sinon qu'au dedans il y a quelque bastion qui n'est pas terrassé. Il y a aussi une grande place entre la Citadelle & la Ville, qui de ce costé là n'a point de murailles. Vn Marchand François estably là depuis long-temps, nommé Iean Coroneau, Libraire, pour qui j'avois des lettres, me voulut mener à la Citadelle ; mais il n'y avoit point d'Officiers principaux, ainsi on ne m'y voulut pas laisser entrer. On me remit au lendemain, & je crûs que c'estoit à cause du peu de soldats qu'il y avoit. Le Vice-Roy de Navarre, qui est le Comte de *Sant Estevan*, S. Estienne, estoit en la Conference avec deux de ses

enfans, qui sont fort jolis, & qui parlent déja assez bien François. Ce Marchand me mena voir le President des Alcaldes, à qui il dit que j'estois Conseiller en un Parlement de France, & que j'avois la curiosité de voir les Sales où l'on rendoit la Iustice, & de sçavoir leurs formalitez & leur stile. Ce bon homme aprés m'avoir fait boire à la santé du Roy, de l'Infante, & à la bonne paix, me donna un homme qui me mena voir ce que je demandois, & me dit beaucoup de choses que je reserve à remarquer quand j'en seray encore plus instruit. Peu aprés il m'y vint trouver luy mesme avec quatre Alguazils qui alloient devant luy chacun une petite canne blanche à la main. Il en avoit aussi une, & c'est la marque de l'authorité, qu'ils appellent *Vara*, à cause qu'en effet c'est une aulne. Aprés qu'il m'eust tout fait voir, & en retournant ensemble chez-luy, nous rencontrasmes le President du Conseil que l'on appelle Regent, & qui se nomme *D. Lope de los Rios y Gusman*, qui est le plus proche parent du costé des femmes des Ducs *de Medina Sidonia*, & qui en doit heriter au cas que leur Maison manque. Il fit arrester son carrosse au signe que luy fit *l'Alcade Mayor*, & n'en descendit pas veritablement, mais il me fit mille civilitez aussi-tost qu'il sceut d'où je venois. Ie luy dis des nouvelles de la Conference, dont il n'en sçavoit pas de si fraisches, il m'offrit de m'envoyer du *Chocolat*, & de me regaler si je demeurois là plus long-temps.

En me promenant par la ville elle me parut fort nette & assez belle. La grande Eglise a un fort beau Cloistre haut & bas, où sont des Chanoines Reguliers de l'Ordre de S. Augustin qui ne sont vestus que de noir. On me montra la maison du Grand-Maistre dont la face est rebastie de neuf avec une inscription Latine, qui marque que c'est la maison de ses ancestres qui se nomment si je m'en souviens bien, Redino. Dans la grande Eglise, il

n'y a point d'autre tombeau que celuy de Charles Quatriéme Roy de Navarre de la maison de France & de D. Eleonor de Castille. Cette inscription m'embarassa : car ce ne pouvoit estre Charles IV. frere de Louis Hutin Roy de France & de Navarre. D'un autre costé parmy les Roys de Navarre on ne compte que 3. Charles. Mais en lisant Garibay je trouvay qu'il avoit découvert cette erreur devant moy, & qu'il faloit que ce fust Charles III. du nom de la maison d'Evreux, mary d'Eleonor de Castille & Roy de Navarre à cause de Ieanne de France fille de Louis Hutin son ayeule, qui ne pouvant heriter du Royaume de France à cause de la loy Salique, n'avoit herité que de celuy de Navarre.

Le Samedy quatriéme d'Octobre, ayant changé de mules, je partis de Pampelonne après avoir acheté des draps à cause de la malpropreté des hostelleries dont on me menaçoit : & j'allay coucher à deux lieuës de là, en un petit village nommé Murzaval où il y a une fort jolie maison. I'y devois trouver un Estudiant qui s'en alloit à Salamanca où il avoit esté receu Collegial au College de San Bartholomé. Il se nommoit Dom Iuan Ioannits d'Eschalats, Gentilhomme Navarrois, neveu du feu Evesque de Calahorra, qui estoit là chez un autre de ses oncles. Le soir je logay en une hostellerie & j'écrivis un mot à ce jeune Gentilhomme. Aprés l'avoir receu il me vint voir, & m'envoya du vin.

Le lendemain Dimanche j'allay le trouver & salüer son oncle, qui nous fit preparer à déjeusner & eut bien de la peine à laisser aller son Neveu & à luy doner l'argent, qu'il s'estoit engagé de luy compter quand il seroit prest d'estre Collegial ; car il s'en alloit pour estre quatre ans entiers dans un College. C'estoit un garçon de vingt-huit à trente ans. Nous entendismes la Messe ensemble, & je ne pûs partir que fort tard aprés m'estre promené dans

cette maison, qui estoit la plus jolie que j'eusse encore veuë & que je vis de long-temps. Il y avoit quatre corps de logis, dont tout le plein-pied estoit rempli de tableaux. A la verité il n'y avoit qu'une petite court renfermée & environnée de quatre ruës ; ce qui estoit cause qu'il n'y avoit point de jardin : mais comme le bastiment estoit de fort belles pierres & avec quantité de balcons, il paroissoit fort joli.

Nous partismes enfin, mais nous ne pûsmes pas faire grand chemin le premier jour ; car il me fit passer encore chez un *Beneficiado* de ses parens qui estoit à deux lieuës de là, & qui nous donna la collation. Il faisoit vendanges, & la chaleur estoit horrible ; ce qui fit que nous n'allasmes coucher qu'à Dallo, bourg, où il avoit encore quelques parens. Là nous allasmes coucher dans une petite maison d'un Gentilhomme, qui estoit hors du bourg, & qui n'estoit pas si belle que l'autre ; mais où il y avoit de fort jolies filles. Le soir ayant soupé chez des gens de sa connoissance, avec l'Alcalde du bourg, des Moines, & toutes sortes d'autres gens, comme nous parlions serieusement de la Paix & de la Religion, la fille & la servante du logis me vinrent pincer bien serré au bras : (c'est l'ancienne galanterie d'Espagne que de donner *El pellisco* :) de façon que ce fut à moy à courre aprés, puisqu'elles m'avoient agassé. Mais le plus plaisant fut que les filles du logis où nous couchasmes, car nous ne couchasmes pas où nous avions soupé, attaquerent mon valet qui estoit fort embarassé, parce qu'il ne pouvoit entendre ce qu'on luy disoit, ny se faire entendre luy-mesme, & luy demanderent laquelle des trois qu'elles estoient, il vouloit qui vinst coucher avec luy. Comme il ne répondit rien ou répondit mal, & dit qu'il n'en vouloit pas une, elles luy mirent dans son lit une fille de bois, qu'elles coifferent plaisamment & cela nous divertit. Le lendemain matin Dom Iuan me mena

encore chez son frere, à qui il vouloit aller dire adieu à Calahorra où il estoit Chanoine. Vn quart de lieuë devant que d'y arriver, nous passames l'Ebre en batteau, qui commence en cet endroit à en porter ; mais de si petits, que je trouvay que cette Riviere ne meritoit pas de reputation. Iusques-là tout ce que j'avois traversé de pays estoit de Navarre, & fort agreable. I'y vis mesme quantité de bourgs qui meriteroient bien le nom de Villes, comme *Estella*, *La puente de la Reyna*, & d'autres.

Dans une Eglise d'une Commanderie ou Hospital de Saint Iean de Hierusalem qui est dans La Puente de la Reyna sur une petite riviere qui se va rendre dans l'Ebre, je vis un tombeau, où il y avoit une statüe de marbre d'un nommé *D. Iuan de Biamonte gran prior del'Orden de san Iuan*, Dom Iean de Biamont grand Prieur de l'Ordre de Saint Iean, du Royaume de Navarre, qu'il dit estre *de la prosapia real de Navarra y en ella gran Canciller y Governador de Guyana*, qui fonda ce Convent. Et il y a apparence que ce lieu dont il est dit qu'il estoit Gouverneur, Viana, est une petite ville dont les Princes de Navarre prenoient le nom : car cette Viana n'est pas loin de là, non plus que beaucoup d'autres qu'on me montroit de loin. Or ce Gouverneur estoit le pere du Connestable de Navarre, & vivoit du temps des grandes factions qui estoient en Navarre entre les Beaumonts & les Grammonts. Il y a par tout là d'excellens vins, dont celuy de Peralte est le plus renommé.

Au dessous de là est Tudele, qui est encore de Navarre, aprés quoy l'Ebre entre dans l'Arragon, où il est navigable. A l'égard de Calahorre, c'est une vilaine ville assez grande, mais qui paroist par les ruines que l'on voit, avoir esté encore bien plus grande. C'est l'ancienne Calaguriis, d'où quelques-uns croyent que Quintilien estoit natif, que l'Empereur Galba amena avec luy à Rome ; car pour

Martial il estoit de Calatajut. Celuy qui en est Evesque, l'est aussi de *Santo Domingo de la Calçada*, de saint Dominique de la chaussée : & ces deux Eveschez joints ensemble, valent environ vingt mille ducats de rente, ce qui n'est pas beaucoup en Espagne, où tous les Eveschez sont pour l'ordinaire plus estendus & de plus grand revenu qu'en France. Or un ducat est un peu moins qu'une piece de cinquante huit sols, qui vaut en Espagne huit reaux *de plata*, d'argent, qu'ils appellent, mais comme on n'y en trouve quasi point, tout se compte par *quartos*, & *octavos*, qui sont de cuivre, plus grands que nos liards, & qu'ils appellent *vellon*, & ainsi une reale de huit, qui est une piece de cinquante huit sols, vaut douze & demy, & jusques à treize reaux de *vellon* selon les endroits : & un ducat ce n'en est que dix ou onze, & ainsi cela revient à quarante ou cinquante sols de France. L'Evesché de Pampelonne vaut vingt-cinq mille ducats.

Calahorre est presentement de Castille, quoy qu'anciennement elle fust de Navarre, mais depuis l'union des Royaumes, on borne celuy de Navarre à l'Ebre. Les Calaguritains du temps des Romains estoient reputez braves soldats.

Le septiéme Octobre nous fismes sept grandes lieuës, qui sont depuis Calahorre jusques à *Logrogno* par des plaines fort desertes & incultes, sans trouver aucun village ny hostellerie : & nous commençasmes à porter nos provisions de pain, de vin & de viande, car dés qu'on est entré dans la Castille, on ne trouve plus rien dans les hostelleries, au lieu qu'en celles de Navarre, il y a toûjours quelque chose. Il est vray que par les chemins on rencontre quelquesfois des tireurs qui ont tué des perdrix & des lapins qu'ils vendent à assez bon marché ; mais en approchant de *Logrogno*, je trouvay un paysage fort agreable, des vignes, des oliviers, des jardinages, & mesme quelques Chesnes & quelques Ormes.

Cette petite ville est maintenant fort peuplée & aussi marchande qu'aucune autre d'Espagne. Elle est de plus de *dos mil vezinos* qu'ils appellent, c'est à dire de plus de deux mille habitans, ce qui est beaucoup pour l'Espagne. L'Inquisition de Navarre y est établie, & cette maison qu'ils appellent la *casa santa*, la maison sainte, est comme une espece de petit chasteau hors la ville. Il y avoit alors un Gentilhomme du pays, qu'ils y avoient mis, parce qu'il avoit trop d'esprit pour eux, & parce qu'il avoit disputé sur le Franc-arbitre avec un peu trop de chaleur. Ie pense mesme qu'il en avoit composé quelque discours. On en faisoit là un mystere, & on ne me voulut pas dire son nom, à cause qu'ils s'imaginent que c'est une grande tache d'honneur que d'estre mis en ce lieu, & comme ils m'en parloient, la Sentence de son bannissement estoit donnée. Cela fut cause que je n'y pûs entrer.

Cette Ville est située sur la rive meridionale de l'Ebre, & par consequent elle est de la Castille. Il y a un pont de pierre sur cette Riviere, mais il n'y a point de maisons du costé du Nort : il y a seulement une grande *pegna*, qu'ils appellent *Cantabria*, où ils disent qu'habitoient autresfois les Cantabriens, *los Cantabros*, & où Mariana dit qu'il y a eu autresfois une fort grande Ville, mais je n'en ay veu aucuns vestiges. La Cantabrie contenoit depuis l'Ebre jusques aux Pyrenées, & à la Mer Oceane, outre qu'une partie de la Navarre en estoit jusques à Burgos, où commençoit seulement la Castille, qui n'estoit pas si grande en ces temps-là qu'elle l'est à present, n'ayant eu des Roys que depuis 1035. que Ferdinand fils de D. Sancho Roy de Navarre, & Comte de Castille, se fit appeller Roy de Castille, & qu'elle fut jointe avec le Royaume de Leon ; car ce mesme Ferdinand épousa une Dona Sancha, qui en étoit heritiere : Il me semble avoir leu en quelque part que tout ce pays estoit du Royaume de la *Cantabria*, Can-

tabrie, jusques à ce pont où vint autrefois l'armée de France, quand elle eut reconquis toute la Navarre sous François I. Et là Monsieur de Lespaire, pere d'Odet de Lautrec, de la Maison de Foix, fut défait & tué, à ce qu'ils disent, comme il soupoit dans un Chasteau qui est au bout du pont qui touche la Ville.

De l'autre costé de cette *Pegna* est la Montagne *el monte del Clavijo*, où il y a un vieux Chasteau ; & ce fut où se donna la *sangrienta batalla del Clavijo, en la qual el Rey D. Ramiro deroto a un numero infinito de Moros, e estando en el ayre Sant-Iago*, la sanglante bataille de Clavijo en laquelle le Roy D. Ramire mit en déroute un nombre infiny de Mores, où Saint Iacques paroissoit en l'air, dont ce Roy portoit une Image de bois ; & pour cela on y a fondé depuis un Convent de l'Ordre de Saint Bernard, & la grande Eglise a pour Patron Saint Jacques. La Maistresse de la *Posada* où je couchay, fit venir toutes les voisines pour me voir ; & aprés avoir examiné ma Toilette & fait de grandes acclamations sur mes chemises & mes mouchoirs, & sur la largeur de mes souliers, enfin elles se jetterent toutes sur moy, & m'arracherent quasi tous les rubans que j'avois sur mon habit, quoy que ce ne fust qu'une vieille garniture noire.

Le huitiéme Octobre nous fusmes l'Estudiant & moy disner à *Najara*, distant environ de cinq lieuës. C'est une fort jolie ville, fort peuplée, & située dans un pays assez agreable, plein de vignes, d'arbres & de jardins, comme celuy de Logrogno. Elle est sur une petite Riviere qui se nomme *Najarillo* ; & elle a esté autrefois le sejour du Roy de Navarre, Blanche, ensuite de quelques Roys de Castille, qui avoient pris ce Canton-là en partage dans la multitude des Roys qu'il y a eu en Espagne, & dont quelques-uns s'appellerent Roys de Najara ; & cela à cause d'un fort beau & grand Convent de Saint Benoist qu'y

fonda le Roy D. Sancho & sa femme. C'est une Abbaye reguliere, comme elles le sont toutes en Espagne, à la reserve de deux ou trois ou peu davantage. Il y a trente-trois tombeaux, tant de Roys de Navarre, que de Roys, de Reynes & d'Infantes de Castille, au bout de l'Eglise, tous en alignement, & tout joignant le roc qui sert de muraille au bout de cette Eglise, qui a esté bastie là à cause que dans ce Roc, il y a une grotte où l'on trouva une image de Cedre de la Vierge qui y est encore dans une petite Chappelle, où l'on monte par un rempant qui est au milieu des tombes dont je viens de parler.

Dans la montagne il y a eu autresfois un beau Chasteau par terrasses qui sont toutes démolies, au dessus duquel on voit encore des restes d'une vieille forteresse, & tout le long de la Coste se trouvent quantité de caves, où l'on dit que les Espagnols se retiroient du temps des Mores. Presentement cette Ville est au Duc de *Najara*, fils du Marquis de la *Revilla*, que j'ay veu tous deux en la Conference, & à cause de ce Duché il est Grand d'Espagne, & son pere ne l'est pas, car cette terre luy vient du costé de sa mere, aussi bien que le Duché de *Maqueda*, le Duc de Maqueda qui a esté en Allemagne querir la Reyne d'Espagne d'apresent, estant mort sans enfans, & la Marquise de la *Reville* en ayant herité.

Cette ville ne vaut rien à son Duc, à cause d'un grand procés qu'il a contre la ville, pource que n'ayant autre domaine que la Seigneurie de la mesme ville, & peut-estre ce vieux chasteau qui est tout ruiné, tous les habitans & tous les Gentilshommes qui y demeurent, comme c'est la coustume en Espagne, où ils ont peu de maisons en la campagne, pretendent ne point relever de luy. Il y avoit ce jour-là une Foire, & des soldats me vouloient faire payer quelque chose de mes hardes, dont je fus quitte pour leur donner de quoy boire. Car on est fort rigoureux

à l'entrée & à la sortie de Castille ; & on fait payer tout ce qui est neuf comme si c'estoit de la marchandise, & mesmes pour l'or & pour l'argent.

De là nous allasmes coucher à saint Dominique de la chaussée, *Santo Domingo de Calçada*, l'autre Eglise Cathedrale de l'Evesché de Calahora ; Dés que nous eusmes monté la montagne de *Najara* qui en est à cinq lieuës, nous trouvasmes les plaines desertes de Castille. C'est une méchante villete où il n'y a rien de remarquable que l'histoire d'un coq & d'une poule. C'est là le grand chemin des pelerins qui vont à S. Iacques, & par tout on trouve des Chapelles où il y a des *Christos*, des Christs, avec de grands cheveux et des épines, & on tire trois ou quatre rideaux avec la plus grande devotion du monde, devant que de les montrer aux passans.

Il y a dans une de ces Chapelles une grande Couleuvre de bois peint, qui est suspenduë, qui mangeoit autrefois les hommes, & que les Pelerins qui passent, admirent. Mais pour revenir à l'histoire miraculeuse du coq & de la poule, ils disent qu'il y avoit autrefois un pelerin qui passa par là, & qu'une fille en estant devenuë amoureuse, & luy n'ayant pas voulu correspondre à son amour, de rage & de dépit qu'elle eut, elle luy mit dans ses chausses de la vaisselle d'argent du logis ; & comme il s'en alloit le lendemain, elle fit remarquer ce qui manquoit, en disant que c'estoit le Pelerin qui l'avoit sans doute volé. On courut aprés, on le prit, & aussi-tost pris aussi-tost pendu. On le laissa à la potence quelques années, aprés lesquelles le pere de ce garçon, qui étoit Marchand, passant par là, reconnut son fils, qui luy compta son histoire, & luy dit d'aller dire à la Iustice qu'on le dépendist de là, & qu'on l'avoit pendu injustement. Le pere fort surpris alla trouver le *Corregidor*, qui estoit à table, & qui le fit attendre long-temps ; mais enfin, il pressa tant qu'on le fit entrer,

& comme tout le monde se mit à rire de ce qu'il disoit, le *Corregidor* dit qu'il le croiroit, quand il verroit le coq & la poule qui estoient dans un des plats de dessus la table ressusciter avec leurs plumes, & sauter sur la table. Cela ne manqua point, car on vit aussi-tost partir du plat, le coq & la poule avec de belles plumes blanches. Qui fut bien étonné, ce fut le Iuge, qui aussi-tost alla dépendre le garçon. Ie ne sçay ce qu'il advint, mais on mit la potence tout au haut de l'Eglise, où je l'ay veuë encore sur les thuiles du Chœur. Et je fus encore plus étonné de voir dans l'Eglise au dessus d'un Autel qui est à main gauche, une niche fermée d'une grille de fer, où estoient un coq & une poule blanche en vie, qui chantoient d'importance, & se promenoient là dedans, où ils faisoient leurs œufs & toutes ordures : & ils mettroient à l'Inquisition un homme qui douteroit de cette histoire, la plus-part croyant que c'est le mesme coq & la mesme poule qui ressusciterent, & qui sont devenus immortels comme Helie & Henoch. On ne laisse pas pourtant de leur donner à manger, & c'est une marque de devotion aux pelerins qui y passent ; à qui aussi on donne quelque fois des plumes de ces bestes, qu'ils mettent sur leurs chapeaux avec grand respect ; ce qui fait encore un autre miracle, car ils disent que leurs plumes ne diminuent point.

Le neufiéme nous fusmes coucher à *Burgos*, distant de treize lieuës que nous eusmes bien de la peine à faire, mais à cause que j'avois appris que Monsieur le Mareschal de Grammont y estoit arrivé le jour d'auparavant par le chemin de *Victoria* & de *Birviesca*, que l'on luy avoit fait des Festes de taureaux, où il n'y avoit eu pourtant que des *toreadores* ordinaires, & point de Gentilshommes à cheval *con rejones*, qu'ils appellent, qui sont des dards ; je me resolus de quitter mon Estudiant avec qui je devois aller à *Vailladolid* & à *Salamanca*, & de là attendre Mon-

sieur le Mareschal à *Alcobendas*, où il m'avoit dit qu'il tarderoit un jour. Ie joignis donc Monsieur le Mareschal de Grammont, pour estre à son entrée. Nous partismes le dixiéme de fort grand matin pour éviter le chaud du jour qui brusloit la teste, & je n'eus que le loisir d'entrer dans la grande Eglise, & d'y voir la Chapelle des *Velasques*, Connestables de Castillle, qui y ont aussi un fort beau Palais. C'est la premiere ville de Castille, & la Cour y a sejourné les premiers temps. Il y a un assez beau pont sur une petite Riviere qui fait une prairie qui rend le paysage assez joly. La ville est sur un penchant, & outre la place des Taureaux, qui est comme en rond, où il y avoit encore un amphiteatre de bois qui avoit servi à la feste du jour d'auparavant, il y en a d'autres, tant d'un costé que d'autre de la Riviere, & on commence à y voir des fontaines dans les places, comme il y en a en beaucoup d'endroits en Espagne.

Nous fusmes tout d'une traitte à *Lerma*, fort beau chasteau basty par un Favory de Philippe Troisiéme. Il est sur un haut, d'où l'on découvre du costé du Nort, un grand parc qui est dans la plaine d'en bas, où il y a des prairies, ou passe une petite riviere qui entretient un bois & des allées qui sont au bord. Il y a une grande place bastie en galleries devant le Chasteau, qui est un quarré de quatre grands corps de logis, qui n'ont veuë qu'au dehors, car au dedans ce sont deux rangs de portiques comme deux cloistres l'un sur l'autre. Il y a encore en des endroits d'autres petites courts, de façon que c'est une grande masse de bastimens. Aux quatre coins, il y a quatre autres pavillons, pas plus gros que de petits clochers, qui est la mode d'Espagne : de là il y a un Coridor qui donne dans un Convent de Religieuses, qui nous firent bien rire, toutes tant vieilles que jeunes, venant à la grille pour nous voir.

L'onziéme nous allasmes à *Aranda del Duero*, nommée ainsi à cause qu'elle est sur cette Riviere, qui commence à estre là assez forte, & à qui l'on fait dire : Ie suis Duero qui boit toutes les eaux ; *Soy Duero, que todas aguas bevo*, à cause qu'il n'y en a point où il y en entre tant d'autres, comme la *Pisuerga*, celle de Leon, *Tormes de Salamanca*, celle de *Burgos*, & quantité d'autres petites.

Le douziéme à *Buytrago*, Chasteau de la forme de celuy de Lerme, mais pas si beau. Il y a un grand parc où il y a bien des bestes. C'est au Duc de Pastrana, qui est aussi Duc de l'Infantado, & qui est le plus riche Seigneur d'Espagne dont il est Grand à cinq ou six titres, mais qui meine une vie fort mesquine, ne faisant qu'amasser de l'argent.

Le treiziéme à *Voceguillas*, le quatorze à Saint Augustin, *San-Augustino*, aprés avoir passé la Sommascera, celebre pour les bons naveaux que l'on y mange. Le 15 à *Alcobendas* à six lieuës de *Madrid*, où il y a une fort jolie maison pour ce pays-là, c'est dire un fort joly jardin, où il y a bien des fontaines & de belles allées. Cette maison avec celle de *Maudes*, où nous arrestasmes en chemin pour prendre les chevaux du Roy, sont les deux seules maisons de plaisance qui soient autour de Madrid.

Ie trouvay qu'ils se servoient à *Alcobendas* d'une maniere d'arrousoir fort commode, car au milieu de tous les parterres il y a une petite fontaine, sur le tuyau de laquelle ils en mettent un autre qui fait aller l'eau à costé, au lieu d'aller en haut ; & dans ce tuyau ils en mettent encor un, & ainsi un fort grand nombre, & autant qu'il en faut pour aller jusques au bout du parterrre. Alors le Iardinier en tournant tout autour, & tenant tous ces tuyaux qui sont les uns dans les autres, & qui ainsi n'en font qu'un, conduit l'eau en un moment par tout le parterre, car ces tuyaux sont percez en quelques endroits, & ainsi respandent l'eau par tout.

Nous y estions arrivez de grand matin, Monsieur le Mareschal ayant esté bien aise de n'y point coucher deux nuits, pour le dessein qu'il avoit de faire voir qu'il ne s'estoit point arresté en chemin, mais qu'il estoit venu en Courier. Et certainement il ne pouvoit pas faire plus de diligence ; car quoy qu'il partist toûjours de grand matin, & que luy qui estoit monté sur une mule que luy avoit donnée *D. Louys d'Haro*, que nous avions bien de la peine à suivre, arrivast bien souvent à dix ou onze heures, au lieu où nous devions coucher, & où il avoit envoyé apprester à manger devant ; tout le bagage n'arrivoit que le soir, & il faisoit un Soleil si ardent qu'il n'y avoit pas moyen de le souffrir sans parasol, passé midy.

Nous avions eu toûjours par les chemins un *Alcalde de Vailladolid* nommé D. Pedro Salcedo, qui nous avoit servy *d'aposentador*, c'est à dire de Mareschal des logis & de Fourier.

Depuis que nous fusmes arrivez à *Alcobendas*, le Roy d'Espagne y envoya D. Christoval de Gaviria, Lieutenant de ses Gardes, & Introducteur des Ambassadeurs, & un peu aprés un de ses Maistres d'Hostel nommé le Marquis de *Malpica*, qui luy apporta un present fort galant, de peaux d'Espagne, de gans, de pastilles, de gobelets, & autres curiositez. Monsieur de Bariere vestu à l'Espagnole le vint voir avec un Gentilhomme Espagnol nommé D. *Iuan de Meneses*, fort brave, & qui a fait de fort belles actions ; mais qui n'est pas estimé à *Madrid*, pource qu'il est trop brave, trop peu endurant, & pas assez souple pour la Cour.

Le lendemain matin Ieudy 16. estant partis dés devant le jour, nous vinsmes disner à une demie lieuë de *Madrid*, à *Maudes*, maison assez jolie, dont je viens de parler. Elle appartient à des Gentilhommes de la maison de *Vaca*, dont il y en a un qui a le commandement d'une esquadre

de galions. Là il y avoit bien des Dames dans l'appartement d'enhaut qui y demeurerent cachées, se contentant de nous voir promener dans le jardin par les fenestres. Le Roy y envoya le Lieutenant du Maistre des Postes, avec huit Postillons, couverts de clinquant, & quarante chevaux de poste, dont il y en avoit huit avec des selles & des brides du Roy où il y avoit de la dentelle d'argent, que Monsieur le Mareschal fit distribuer à environ autant de gens que nous estions, sur une liste qu'il avoit envoyée quelques jours auparavant.

Tout le monde estoit habillé en broderie, horsmis les Abbez de Feuquieres, de Villiers, de Castellan, & moy qui n'avions que du velours noir. Entre autres Messieurs les Comtes de Guiche, de Louvigny, de Toulongeon, de Quaincy, le Chevalier de Charny, le Marquis de Noirmoutier, Manicamp, Frementeau, le petit Baron de Chantilly, Flamenville, Bessé fils du President Girou de Dijon, Courcelles, & Magoloti Capitaines aux Gardes, Gonteri qui estoit venu nous joindre à *Alcobendas*, & mesme Mandat Conseiller au Parlement de Paris, & Bazin Conseiller au Chastelet, avoient de l'argent sur leurs habits, outre tous les Gentilshommes de Monsieur le Mareschal qui estoient fort lestes, & cette broderie & toutes ces plumes faisoient un fort bel effet.

Nous partismes un peu plustost qu'il ne faloit pour l'heure de l'Audience, de façon qu'il nous falut attendre long-temps à l'entrée de *Madrid*, & Monsieur le Comte de Guiche & moy nous nous amusasmes quelque temps au carosse d'une Dame dont le mary estoit prisonnier pour avoir enlevé une Religieuse de son Convent, & qui avoit envie de prier Monsieur le Mareschal de demander sa grace. Le bagage estoit demeuré à *Alcobendas* ; de façon qu'il n'y avoit pas un valet.

Enfin, quand on nous vint avertir qu'il estoit temps

d'entrer, nous entrasmes partie au trot, & partie au petit galop ; & nous trouvasmes les ruës pleines d'une infinité de Carosses & de peuple tout le long du chemin qui estoit fort long ; car on nous fit entrer par un endroit qui nous obligea de traverser toute la ville. Ie ne sçaurois mieux comparer cela qu'à l'Entrée des Polonois, ou à celle de la Reyne de Suede : car il y avoit autant de foule à proportion qu'à Paris : & mesme ce qu'il y avoit de plus beau, c'estoit que comme il y avoit des balcons à toutes les fenestres & qu'elles estoient occupées par toutes les Dames de la ville, cela faisoit un plus bel effet que les échaffauts que l'on fait dans les ruës de Paris en semblables rencontres.

Nous fismes tout le chemin qu'il y avoit jusques au Palais, moitié au galop & moitié au trot, la pluspart du temps le chapeau à la main. Ces huit Postillons & le Lieutenant des Postes alloient devant, Monsieur le Mareschal immediatement aprés, & tout le reste du monde en confusion, sans pourtant trouver aucun embarras ; car tous les carrosses estoient en haye. Nous arrivasmes en cet ordre au Palais. Tous ceux de nos François qui avoient esté à Madrid, nous avoient dit que ce n'estoit rien, qu'il n'estoit pas plus grand qu'Orleans, que les ruës & les maisons en estoient fort vilaines, & que le Palais n'estoit pas grand'chose ; mais cela estoit si animé pour lors, que je trouvay tout, le plus beau du monde.

Nous arrivasmes dans la place qui est devant le Palais, qui est fort grande, & qui estoit toute pleine de carrosses aussi bien que toutes les fenestres de la face du Palais pleines de gens. C'est un fort grand corps de logis entre deux petits pavillons, dont la couverture est en pointe de clocher. Ie n'eus pas le loisir d'en considerer la structure, qui n'est pas fort belle ; mais cette grande quantité de balcons de fer fait un grand embellissement. Ce qu'il

y a de particulier & d'extraordinaire, c'est que les carrosses ne sçauroient entrer que dessous une grande voute qu'ils appellent *çaguan*, où nous descendismes, & où l'Admirante de Castille, qui est le Seigneur le plus galant de la Cour, vint recevoir Monsieur le Mareschal. De cette voute nous entrasmes dans un grand portique qui est à un des costez des quarrez du Palais ; car il n'y a point d'autre court, que ce qui est entre deux quarrez de bastimens, avec un double rang d'arcades tout au tour, comme deux Cloistres l'un sur l'autre. Au milieu de ces deux Cloistres, dont il y en a un plus grand que l'autre, il y a un fort grand Escalier, d'où l'on voit, & d'où l'on entre dans les deux quarrez. Tout cela estoit aussi plein que le reste de la ville, & par tout le peuple jettoit des cris de joye & d'applaudissement sur nos plumes & rubans, jusques-là mesme que les femmes qui se trouvoient en nostre chemin, ne faisoient point de scrupule de les arracher.

Nous montasmes ainsi au travers de quelques Halebardiers seulement : car il n'y a pas là de regiment des Gardes aux portes, comme en France. Nous entrasmes dans quantité de pieces fort bien lambrissées, & fort pleines de tableaux : parce qu'en Esté on oste là toutes les tapisseries de la pluspart des chambres : & aprés avoir passé par des galeries & des salons pleins de quantité de statuës, nous arrivasmes enfin, dans une grande Sale où estoit le Roy. Le defaut que j'eus le loisir de remarquer devant que d'y entrer, c'est que toutes ces pieces-là sont fort obscures ; il y en a mesme qui n'ont point du tout de fenestres, ou qui n'en ont qu'une petite, & d'où le jour ne vient que d'enhaut, le verre estant fort rare en Espagne, & la pluspart des fenestres des maisons n'ayant point de vitres ; le grand chaud estant cause qu'ils ne veulent pas avoir tant d'ouvertures qu'en France.

Il faut avoüer que la maniere dont le Roy donne ordi-

nairement audience en France, n'est rien, au prix de celle dont on receut M. le Mareschal. A chaque piece que nous passions, il y avoit des gens en haye ; & dans la Sale, il y avoit au milieu deux rangs de bancs couverts de tapisseries, pour empescher la foule, & pour laisser le passage libre. Au bout il y en avoit encore un autre rang en croix : le long de cela estoient tous les gens de qualité d'un costé & d'autre ; mais comme ils sont tous habillez de mesme & fort simplement, les Grands ne paroissoient pas plus que les autres, qu'à cause qu'ils estoient couverts. Le Roy d'Espagne estoit debout avec un habit fort simple & fort ressemblant à tous ses portraits, sous un dais fort riche qui estoit au bout de la Sale, sans qu'il y eust personne auprés de luy. En entrant nous nous separasmes la pluspart aux deux costez. Comme Monsieur le Mareschal entra de loin, le Roy mit la main au chapeau, & comme il approcha de plus prés, il ne branla plus. Quand Monsieur le Mareschal ostoit son chapeau de temps en temps, & lorsqu'il presenta sa lettre, il ne changea point de posture ; en sorte qu'il ne remit point la main au chapeau que quand Monsieur le Mareschal s'en alla. Auparavant que de s'en aller, il fit signe à ceux qu'il avoit mis sur sa liste, & nous allasmes saluer le Roy. Comme nous nous rencontrasmes sans ordre, & sans considerer les qualitez, Monsieur le Mareschal nous nomma tous dans le moment que nous nous baissions pour faire la reverence.

A gauche de cette Sale il y avoit une grille ou jalousie, où estoient la Reyne & l'Infante. Comme nous fusmes sortis, nous allasmes dans l'appartement de la Reyne, où nous trouvasmes aussi une foule fort grande ; car comme les hommes ne les voyent quasi point, beaucoup prirent ce temps-là pour y entrer. La Reyne & les deux Infantes estoient au bout de la Sale aussi sous un dais, & sur une Estrade couverte d'un grand tapis. La Reyne me parut

assez jeune, mais tout le temps que je pûs prendre aprés que je fus parvenu au premier rang, où j'eus bien de la peine à arriver, je l'employay à considerer l'Infante. Elle estoit coiffée de la maniere qu'on la dépeint, & avec un *Guarde-infante* encore plus grand mille fois qu'on ne le figure : car sans hyperbole la Reyne & l'Infante estoient assez loin l'une de l'autre ; & elles se touchoient neanmoins avec leurs Vertugadins, & tenoient tout l'espace d'un dais à elles deux, quoy que la petite Infante ne fust que sur le bord.

Voicy le portrait de l'Infante que j'envoyay à ma Sœur avec une relation de nostre entrée, & de ce que j'avois veu les premiers jours à Madrid, dont j'aime mieux mettre icy la copie que d'y adjouster rien, pour ce qu'elle estoit en forme de Iournal ; & que ce que je viens de remarquer en a esté tiré.

Tout ce que je puis dire de notre Princesse, c'est qu'elle est beaucoup plus belle que tous les portraits que l'on en a veus en France. Elle a les yeux bleus, pas trop grands, mais fort brillans & fort agreables, outre qu'ils paroissoient animez de joye. Elle a le front grand, & comme sa coiffure le découvre fort, cela luy fait paroistre le visage un peu plus long qu'il ne paroistroit sans doute, si elle avoit quelques cheveux abbattus. Son nez est assez long & point trop gros ; mais elle a la bouche fort agreable, & fort vermeille. Elle met sur ses joues, qui sont belles & un peu grosses par en bas, une fort grande quantité de rouge ; & son teint est admirablement beau & fort blanc. Pour ses cheveux, on dit qu'ils sont du plus beau blond du monde, mais elle avoit les cheveux postiches, qu'ils appellent moños ; *& mesme ils affectent d'en avoir de blonds sans poudre, en sorte qu'ils paroissent roux. Sa coiffure est fort large & fort pleine de rubans. Elle ne paroist pas estre fort grande ; mais elle est fort bien faite dans sa taille, autant qu'on en peut juger avec la bizarrerie*

de son vestement ; elle a enfin la phisionomie bonne & spirituelle [1].

Monsieur le Mareschal fut quelque temps couvert en parlant à la Reine ; aprés qu'il eut satisfait à sa dignité, il se découvrit ; & quand il fut saluer l'Infante, il ne se couvrit point pendant tout le temps qu'il luy parla. Son compliment, qui a esté trouvé icy fort galant, fut que la lettre de la Reine, son silence & son respect, luy témoigneroient mieux le sujet de son voyage que toutes les paroles qu'il luy pourroit dire. Tous ces Messieurs m'ont dit icy qu'on avoit voulu voir comme on avoit traité Monsieur du Mayne, & qu'on avoit voulu en faire davantage.

Aprés cela nous saluasmes tous la Reine & les deux Infantes ; c'est à dire avec une profonde reverence en baisant, ou faisant semblant de baiser la robe. Ce que ie remarquay de plus extraordinaire, fut qu'il y avoit auprés des Dames du Palais, quantité d'hommes couverts qui n'osterent pas mesme leurs chapeaux, quand Monsieur le Mareschal entra. Ie croyois d'abord qu'ils fussent tous Grands d'Espagne ; mais on me dit que chaque Dame pouvoit dans ces iours-là solemnels donner place à deux galants, qui pouvoient se couvrir devant la Reine mesme. Et la raison qu'ils m'en donnerent fut qu'on les iugeoit estre tan Embevecidos, *comme qui diroit, si enyvrez de la veue de leurs Dames, qu'ils n'ont point d'yeux que pour elles, & ne voyent rien de ce qui se fait devant eux.*

Au sortir de là un Grand d'Espagne, auprés de qui ie m'estois rencontré & à qui i'avois parlé Espagnol, me mena

1. Froissard, liv. II, chap. CLXII, parlant du mariage de Charles VI avec Isabeau de Bavière, dit qu'il est de l'usage de la France que quelque dame ou fille de si haut Seigneur que ce soit, traitant de mariage avec le Roy, soit regardée et avisée toute nüe par les dames, pour sçavoir si elle est propre en France pour porter enfans.

dans son carosse au logis destiné pour le logement de Monsieur le Mareschal, où ie suis logé avec la pluspart de ceux qui sont venus avec luy ; & où il y a les plus belles tapisseries du monde. Nous sommes traitez aux dépens du Roy, de façon que tous les matins on nous vient offrir du Chocolat, *qui est le regale de ce pays icy.*

Tous les Grands vinrent voir M. le Mareschal, & nous les allasmes aussi voir ensuite, comme l'Admirante de Castille, le Duc d'Alve, le Marquis de Leganez, & le Marquis de Liche, fils de Dom Loüis d'Aro, qui a la plus belle femme d'Espagne, que nous vismes le Samedy dix-huitiéme. C'est une Brune qui a les traits du visage quasi tous parfaits, les dents blanches & luisantes, & de gros yeux, dont le blanc est si vif, & le noir si brillant, qu'à peine en peut-on soustenir la veuë. Le peu que l'on voyoit de sa gorge faisoit juger qu'elle l'avoit fort belle, & sa taille est en effet de la maniere de celles qui sont toutes bien faites. Elle avoit un corps de brocard d'argent avec de grandes basques à leur mode, la jupe d'une autre étoffe avec grand nombre de pierreries, & cela luy seioit fort bien. Elle avoit auprés d'elle la Comtesse de Montercy, femme du frere du Marquis de Liche, qui luy servoit de lustre, car elle est fort noire. Elles estoient toutes deux debout sur un tapis de pied, d'où elles n'avancerent point lors que Monsieur le Mareschal les alla saluer. Aprés l'avoir entretenuë quelque temps, il fit approcher le Comte de Toulongeon & le Comte de Guiche qu'il laissa avec la Marquise, pour entretenir la Comtesse. Je m'approchay aussi avec eux, mais nous ne leur fismes pas des reverences, la mode n'estant pas de baiser en ce pays : aussi Monsieur le Mareschal ne les avoit pas baisées. Au peu de chose qu'elle nous respondit, il parut assez qu'elle avoit de l'esprit : mais comme elle ne voit personne, il estoit venu beaucoup d'Espagnols avec le Marquis de Liche, à qui

nous venions de rendre visite, & qui monterent quelque temps aprés luy, qui la voulurent voir : de façon qu'il y eut bien-tost une grande foule : & le Marquis avec quelques Espagnols monterent sur les sieges qui estoient derriere pour voir plus aisement, en sorte que cela se passa fort galamment.

Toutes ces maisons-là sont pleines de grande quantité de tableaux & de cabinets, & sont bien plus belles par dedans qu'elles ne le paroissent par dehors.

Ce mesme jour 18 je fus voir disner la Reine, qui disne seule. Il y avoit seulement des filles & des veuves, car dans le Palais il n'entre aucune femme mariée, mais seulement des filles & des veuves, qui sont couvertes de toile blanche. Les Dames sont celles qui ont des *Chapins*, & les *Menines* sont celles qui sont avec de simples souliers, comme sont ceux des femmes de France, & de la mesme façon les *Menins* sont les fils des grands Seigneurs qui servent de pages, & n'ont point de manteau ny d'épée.

La Reyne est servie avec grand respect ; peu de gens y entrent, & ce nous fut une grande faveur que de pouvoir seulement demeurer prés de la porte. Quand on luy porte à boire, c'est un des *Menins* qui porte le verre à une des Dames qui se met à genoux aussi bien que le *Menin*, & de l'autre costé il y en a encore une à genoux qui luy donne la serviette. Vis-à-vis d'elle il y en a une qui tranche, comme la Dame d'honneur en France, & qui luy presente les plats. Le Duc d'*Abrantes* qui est jeune, & des plus galants des Grands d'Espagne, estoit debout couvert prés d'une des veuves ; mais quand la Reyne se leva, il se retira & se découvrit.

Le Dimanche 19. nous fusmes avec Monsieur le Mareschal entendre la Messe du Roy qui tenoit Chapelle ce jour-là. Nous allasmes donc au Palais, où vinrent aussi Monsieur le Nonce, l'Ambassadeur de l'Empereur, & celuy

de Pologne. Ils attendirent quelque temps dans une antichambre, où nous demeurâmes aussi, mais ils passerent dans une autre piece plus avant, où ils attendirent le Roy, qui y vint peu aprés pour s'en aller dans sa Chapelle. Il ne dit rien aux Ambassadeurs, ny eux à luy, mais il y eut trois femmes qui se mirent à genoux dans la Sale des Gardes, & luy presenterent des Memoires. Il s'arresta pour les écouter, & prit leurs papiers sans brânler. Monsieur le Nonce le suivoit au milieu de l'Ambassadeur de l'Empereur & de Monsieur le Mareschal. Il alla se placer sous une courtine de damas rouge du costé de l'Evangile où il y avoit un ciel de lit & quatre rideaux qui estoient fermez, autour desquels il y avoit deux ou trois Gardes avec des hallebardes en maniere de faux. Les Ambassadeurs s'assirent de l'autre costé plus au dessous, sçavoir du costé de l'Epistre, & du mesme costé du Roy, s'assirent & se couvrirent aussi bien que les Ambassadeurs, huit ou dix Grands qui y vinrent. Entre le banc des Ambassadeurs, au dessous desquels estoient les Aumosniers, & celuy des Grands, il y avoit une grande allée vuide qui alloit depuis l'Autel jusques au Iubé du bas de la Chapelle, au haut duquel estoit la Musique, qui fut fort bonne. Au dessous estoient trois petites niches, où estoient la Reine, les Infantes, les Dames & le petit Prince qui a deux ans, & qui est fort joly. Pendant qu'on disoit la Grande-Messe, on en vint dire une petite dans une de ces niches.

Le Roy sortit en mesme ordre, & nous nous arrestâmes à voir la Reine & l'Infante. De-là nous allasmes voir le Duc de *Bejar*, & de-là disner chez l'Admirante. Nous y trouvasmes une grande table, où la plus part des Grands d'Espagne & des *Titulados*, des personnes qualifiées, s'assirent d'un costé, & nous de l'autre. On compta quatre-vingt six personnes à table ; & pour les plats, ils estoient en si grand nombre, qu'il estoit impossible de les compter :

les uns disent cinq cens, les autres sept ou huit cens : la pluspart estoient de pastisserie si espicée, qu'on n'en pouvoit manger. Nous ne peusmes pas aussi trop boire, à cause qu'on ne nous servoit point quasi de vin naturel, mais des liqueurs de toutes sortes.

Au sortir de la table il y eut musique de voix & d'instrumens, c'est à dire, de harpes & de guitarres : aprés cela la comedie avec des intermedes de farce, de ballet, & de danses de femmes avec des Castagnettes. Nous n'en revinsmes qu'au soir ; & pour faire ce Regale complet, quelques Grands menerent aprés cela le Comte de Guiche chez des Dames.

Le Lundy 20. le Secretaire d'Estat *D. Fernando Ruys de Contreras*, apporta à Monsieur le Mareschal les lettres du Roy, de la Reine d'Espagne, & de l'Infante, si bien que depuis ce jour-là nous croyions avoir une Reine. Vn Pere Cordelier en grande reputation de sainteté, qui est toûjours dans le Palais, estant venu voir Monsieur le Mareschal, luy dit qu'il l'avoit ce matin-là traitée de Majesté, & qu'elle s'estoit mise à rire.

Le Mardy 21. nous fusmes à l'Audience de congé, qui n'estoit pas dans le mesme lieu, ny en public. Le Roy dit à Monsieur le Mareschal qu'il estoit bien aise de l'avoir veu en cette occasion, qu'il avoit toûjours ouy fort parler de luy, & qu'il se pouvoit asseurer de son amitié ; qu'il sçauoit bien qu'il avoit toûjours bien traité les Espagnols, & que *bien se hechava de ver que era de sangre d'España*, qu'il estoit bien aise de voir qu'il estoit yssu du sang d'Espagne. C'est en dire beaucoup pour une statuë ; quand ses enfans le saluerent, il dit, *Buen moço.*

Au sortir de-là, nous fusmes prendre congé de la Reine & de l'Infante. Elle n'estoit pas sous le dais, comme l'autre fois, mais contre les fenestres, afin que toutes les Dames fussent de son costé. Monsieur le Mareschal pressa

fort l'Infante de parler ; mais à tout ce qu'il luy pût dire, elle ne répondit rien sinon : *Diga à la Reyna, mi Señora y mi Tia, que yo estaré siempre rendida a sus piez* ; Dites à la Reine, ma Dame & ma Tante, que je seray toute ma vie soûmise à ses ordres. Il y avoit environ une douzaine de Dames, dont il y en avoit quelques-unes d'assez belles.

Le meilleur de tout, & que je vous garde pour la bonne bouche, c'est la Comedie qui se fit ce soir-là au Palais à la lueur de six gros flambeaux de cire blanche seulement, qui sont veritablement dans des chandeliers d'argent d'une grandeur prodigieuse. Aux deux costez de la Sale il y avoit deux niches fermées de jalousies. Dans l'une estoient les petits Princes & quelques gens du Palais ; & dans l'autre qui estoit vis à vis, estoit Monsieur le Mareschal. Le long de ces deux costez estoient seulement deux grands bancs couverts de tapis de Perse. Les Dames environ au nombre de dix ou douze, vinrent s'asseoir sur ces tapis d'un costé & d'autre, le dos appuyé contre le banc qui estoit derriere elles. Du costé des petits Princes, & fort loin au bas devers le lieu où estoient les Comediens & quasi derriere eux, estoient quelques Seigneurs debout ; & il n'y avoit qu'un Grand, du costé de la jalousie où estoit Monsieur le Mareschal de Grammont : nous autres François estions aussi debout derriere le banc, où estoient appuyées les Dames. Le Roy & la Reyne & l'Infante entrerent aprés une de ces Dames qui portoit un flambeau ; & en entrant il osta son chapeau à toutes ces Dames, & puis s'assit contre un paravent, la Reine à sa main gauche, & l'Infante aussi la gauche de la Reyne.

Pendant toute la Comedie, horsmis une parole qu'il dit à la Reyne, il ne brânla ny des pieds, ny des mains, ny de la teste ; tournant seulement les yeux quelques fois d'un costé & d'autre, & n'ayant personne auprés de luy qu'un Nain.

Au sortir de la Comedie toutes ces Dames se leverent, & puis aprés sortirent une à une de chaque costé : & se joignant au milieu comme des Chanoines, qui sortent de leurs chaises quand ils font l'Office, elles se prirent par la main, & firent leurs reverences qui durerent un demy-quart d'heure, parce qu'elles les faisoient les unes aprés les autres.

Pendant cela le Roy fut toûjours découvert, & à la fin il se leva & fit luy-mesme une reverence raisonnable à la Reyne, & puis la Reyne à l'Infante, lesquelles se prirent aussi, ce me semble, par la main & s'en allerent.

La Comedie mesme fut plaisante : car le principal personnage estoit un Archevesque de Tolede qui commandoit une armée, & afin que l'on n'en doutast point, il venoit toûjours sur le theatre en Rochet & Camail avec un baudrier & une épée par dessus des bottes, & des esperons. Voila ce que j'ay pû adjoûter à ma relation.

Le Roy d'Espagne envoya ce soir mesme à Monsieur le Mareschal un cordon de diamans, qui est fort beau, & que nous estimasmes vingt mille écus. Monsieur le Mareschal de sa part donna à *D. Christoval* une enseigne de diamans avec le portrait du Roy en mignature, fait par Petiteau sur de l'émail.

Le Mercredy 22. le Roy s'en alla à Valzaim, pour de-là aller à l'Escurial passer les festes de tous les Saints, comme il a accoustumé. Ie ne le vis pas partir ; mais on me dit, qu'il avoit seulement dans son carosse le Duc de *Terra nova*, le Marquis d'*Orani*, qui est le plus vieux de tous les Gentilshommes de la Chambre, & trois ou quatre pages, avec une douzaine de Gardes.

Le Ieudy 23. on manda le Roy en diligence, à cause de la maladie du petit Infant, car l'aisné on l'appelle *El Principe*, le Prince, & les autres *Infantes*, Infants, & l'aînée des Infantes, comme par exemple, nostre Reine future,

on l'appelle *Infante* avec un *e*, & la seconde, on l'appelle *Infanta*, avec un *a*. En effet le Roy revint assez-tost pour le voir mourir la nuit du Ieudy au Vendredy. Monsieur le Mareschal estoit allé de son costé voir *Aranjuez*, & il revint en diligence le Vendredy matin, & fit faire un habit de deüil. Aprés quoy il fit pressentir si le Roy auroit pour agreable qu'il luy donnast le *Pesame*. Le Roy fit réponse que c'estoit un enfant que Dieu luy avoit donné, lequel il luy avoit osté ; & qu'il en avoit tant perdu qu'il y estoit accoustumé. En effet il n'en voulut reçevoir compliment de personne. La Reyne en fut fort affligée, & l'Infante aussi, pour ce qu'elle craignoit que cela ne retardast son mariage. On me dit qu'elle avoit tant de joye de venir en France, qu'elle ne pouvoit s'empescher de la faire paroistre.

Ie fus voir ce jour-là mesme un *Oydor* du Conseil Royal de Castille, qui me conta cent choses particulieres, & entr'autres, il me dit que dés son enfance cette Princesse avoit toûjours eu tant d'inclination pour le Roy, que toutes les fois qu'elle passoit dans un appartement où estoit son portrait, avec celuy du fils de l'Empereur, elle faisoit toûjours une reverence devant celuy du Roy, sans en faire devant celuy du fils de l'Empereur ; & quand on luy demandoit qui elle devoit épouser, elle répondoit qu'elle n'en esperoit point d'autre que son Cousin à la plume bleuë, parce que le Roy estoit ainsi dépeint : de sorte qu'estant necessaire de la seigner un jour, elle ne voulant point l'estre, & se tourmentant fort, on s'avisa de luy dire que son Cousin à la plume bleuë le luy ordonnoit, & tout aussi-tost elle tendit le bras.

Il me conta assez de choses particulieres, entre autres le sujet de la disgrace du Duc de Hijar, & de la mort de *D. Carlos de Padilla*, & d'un *D. ..... de Silva* sous le ministere de *D. Louis de Haro*, que je mettray en parlant

des Grands d'Espagne sur le sujet du Duc de Hijar ; mais je suis bien aise de mettre icy ce qu'il me dit d'*Antonio Perez*, & du Prince Charles fils de Philippes second.

Pour Antonio Perez, il me conta qu'il estoit vray qu'il estoit amoureux de la Princesse d'*Eboli*, & jaloux d'*Escovedo*, qui avoit esté Secretaire de *D. Iuan d'Austriche* en Flandre, & que pour le mettre mal dans l'esprit de Philippe second, il luy persuada que c'estoit luy qui avoit non seulement sceu, mais aussi mené toute l'intrigue de Dom Iuan avec la France ; au moins tout ce que Philippe second s'en imaginoit, & c'estoit luy qui avoit tout negocié. C'est pourquoy ce Prince commanda à Antonio Perez de faire tuer Escovedo ; ce qu'il fit ; mais qu'aprés Philippe second ayant eu scrupule de la mort de cet homme, il voulut décharger sa conscience, & obliger Antonio Perez de prouver ce qu'il luy avoit dit, & montrer qu'Escovedo avoit esté criminel de leze Majesté, & merité la mort : mais qu'Antonio Perez s'estoit sauvé en France, ne pouvant satisfaire à cela.

Du Prince Charles, il me conta qu'un jour le Duc de Feria estant chez luy, comme son Maistre à faire des armes y estoit, aprés que le Duc eut tiré des armes avec le Maistre, le Prince jaloux peut-estre de l'adresse du Duc, luy dit que ce ne seroit pas de mesme si c'estoit avec des épées & non pas avec des fleurets, ce qu'ils appellent en Espagnol *a la espada negra*, des épées noires. Qu'il voulut alors obliger le Duc à en prendre une, comme il en avoit fait prendre une au Maistre, & que le Duc prenant cela pour un affront se jetta sur le Maistre, & le jetta par terre ; ensorte qu'aprés l'avoir foulé aux pieds, il le traisna jusques dans la court, & puis s'enfuit dans une Eglise craignant la colere du Prince. Mais au contraire Charles ayant trouvé cette action genereuse, le fut trouver la nuit dans cette Eglise (car en Espagne toutes les Eglises sont des aziles)

& aprés luy avoir fait dire qu'il n'eust point de peur de le venir trouver, il l'embrassa & luy dit que cette action luy avoit donné une estime toute particuliere pour luy, & que c'estoit une marque qu'il avoit beaucoup de cœur ; que pour cela il vouloit estre son amy, & afin qu'il n'en doutast pas, il vouloit *desentrañarse el alma*, comme ils disent en Espagne, c'est à dire luy découvrir son cœur & luy faire confidence de toutes ses pensées les plus secrettes. Puis il se mit à parler de la façon dont son pere traitoit tous les Grands qui en estoient mécontens, mais particulierement de la maniere dont il le traitoit luy-mesme, qui estoit si cruelle, qu'il ne la pouvoit plus souffrir ; qu'il ne faisoit qu'attendre tous les jours que son Pere l'envoyast assassiner, & qu'ainsi il estoit resolu de le prevenir. Le Duc ayant répondu qu'il faloit deliberer bien meurement sur telles affaires avant que de les entreprendre, s'en alla dés que le Prince fut parti le dire au Roy, qui luy ordonna de feindre d'entrer dans la conspiration du Prince, afin d'en sçavoir tout le secret, ce qu'il fit : de façon que la déposition du Duc de Feria, qui jura qu'il estoit vray que le Prince luy avoit dit toutes ces choses, fut la plus forte piece du procés du Prince, & la cause de la faveur de ce Duc.

Le Vendredy 24. sur les huit heures & demie du soir, on apporta le corps du petit Infant à l'Escurial. On a coustume de faire sortir les corps des Princes par des portes du bas Chasteau, qui sont devers la Riviere ; je vis l'appareil de cette sortie, qui estoit d'environ cinquante Gardes qui portoient *la lancilla* à cheval, & cette *lancilla* est une petite picque avec des houppes de soye au haut, avec *D. Christoval de Gaviria*, à leur teste. Il y avoit un *Mayordome*, qui estoit *El Conde de la Puebla* & quelques Gentilshommes de la *boca*, avec environ trente ou quarante Moines sur des mules, qui avoient chacun un flambeau de

cire blanche, quelques Hallebardiers & quelques Carrosses à six mules. Pour le corps on le mit dans un coffre attaché sur un brancard couvert de toile d'argent, porté par deux mules aussi toutes couvertes & caparaçonnées de toile d'argent. Aux quatre coins du brancard il y avoit quatre lanternes de verre pleines de flambeaux.

On le porta ainsi jusques dans l'Escurial, où le Samedy au matin cent cinquante Religieux, ou environ, le vinrent recevoir. Le Pere Prieur demanda quel corps c'estoit ; & le Maistre-d'Hostel luy dit que c'estoit celuy de l'Infant, & luy donna une lettre du Roy. On le mena au Pantheon, qui est le lieu destiné pour la sepulture des Rois & des Princes d'Espagne[1]. Là le Prieur voulut voir le corps, & fit jurer le *Mayordome* que c'estoit le corps de l'Infant, comme c'est la coustume, autrement il ne le recevroit pas.

Tous les Ambassadeurs sonderent s'ils seroient receus à faire leurs compliments de condoleance sur cette mort, mais le Roy leur fit dire que s'il avoit voulu recevoir des complimens de quelqu'un, ç'auroit esté de Monsieur le Mareschal, & personne en effet ne prit le deüil à la Cour, le Roy disant luy-mesme qu'il ne faloit point méler la tristesse parmy la joye de la paix & d'un mariage. Cela fit que Monsieur le Mareschal s'en alla à l'Escurial pour le voir.

Pendant ce temps-là on eut encore quelque inquietude de la fiévre qu'eut le Prince survivant pendant quelques jours, à cause des dents qui luy perçoient, qu'ils appellent *colmillos*. Pendant ces entrefaites j'allay voir *el Buen Retiro* : le Marquis de *Salinas*, fils du Marquis de *Velada* nous y mena le Chevalier de Charny & moy.

1. On appelle en Espagnol le lieu destiné pour la sepulture, *Entierro*, comme s'ils appelloient S. Denis, *El entierro de los Reyes*, l'enterrement des Rois.

C'est une maison que le Comte Duc fit *sin planta*, comme ils disent, sans dessein formé : *Planta* est aussi le plan, & qui fut d'abord nommé *Gallinero*, à cause de certaines poules curieuses que l'on luy donna qu'il mit dans une petite maison & jardin qui estoit là de l'autre costé *del prado*, où se fait le Cours, dans lequel il y a beaucoup de fontaines, mais comme le *Retiro* est au dessus du Cours, il a falu une dépense prodigieuse pour y faire venir l'eau, particulierement dans un grand carré & un grand canal qui est dans le parc, qui va tout autour du Convent des Hyeronimites [1], & qui s'estend jusques à *Nuestra Señora Datocha*. C'est une Image de Nostre-Dame qui est miraculeuse, dont l'Eglise est fort riche aussi bien que toutes les Eglises de Madrid, & où il y a quantité d'argenterie & de lampes, mais qui est aussi fort obscure. Là aussi bien qu'aux Hyeronimites, il y a un grand balcon où le Roy & la Reyne viennent entendre la Messe sans qu'on les voye.

Dans ce parc qui a plus d'une grande lieuë, il y a de grandes allées, mais d'arbres fort peu gros. On void bien qu'il a coûté infiniment à les faire droites. Il y a aussi beaucoup d'Hermitages separez, qui seroient d'assez jolis bastimens pour des particuliers. Il y a mesme un Theatre & une Sale de Comedie, qui est découverte, & qui est d'un dessein fort agreable. Il y a de plus deux carrez de bastimens, & deux autres corps de logis, qui avancent en forme de galeries : Tout cela est plein de tableaux. Le Comte Duc y a fait mettre la statuë de bronze de Phi-

1. Ce sont des Religieux qui font profession fort austere de closture, dont le Pape Gregoire XI., en 1374., approuva les constitutions, et ce furent deux Hermites Italiens qui commencerent cette vie solitaire dans un lieu prés de Tolede nommé *Sisla*. Ils sont tous habillez de blanc. *Mariana*, liv. XVII, ch. XVIII.

lippe II. à cheval, qui est rare, en ce que le cheval ne se tient que sur les deux pieds de derriere. Enfin on dit que le *Retiro* a cousté un million plus que l'Escurial.

D. Iuan d'Austriche demeure dans l'appartement du Concierge. De tous les Bastards du Roy d'Espagne, dont il y a une grande quantité, c'est le seul qui a esté reconnu. Il est fils d'une Comedienne que le Roy ayma furieusement. L'on dit que tout vigoureux qu'il estoit, il fut fort long-temps sans en pouvoir venir à bout, & qu'enragé de cela il en parla à son Chirurgien qui la visita, & luy trouva une pellicule qui faisoit l'obstacle, & aprés qu'elle fut coupée il eut contentement.

Dom Iuan ne vient point au Palais, mais le Roy va souvent le voir. On dit presentement qu'il ne l'ayme pas tant qu'il faisoit autrefois. On avoit dit aussi que les Grands d'Espagne ne le voyoient point & ne luy vouloient point donner d'Altesse, mais cela est supposé ; ils la luy donnent, & il leur donne de l'excellence. Il ayme la Musique & s'y connoist, & c'est toute son occupation avec la longue paume. Il a assez beau train, mais il ne sort point de là. Il est Archidiacre de Tolede, & soit à cause de cette dignité seule, soit à cause d'une pension qu'il a sur l'Archevesché, il tire de Tolede cinquante mil Ducats tous les ans. Outre la Musique il s'adonne aussi à l'Astrologie judiciaire, & a de grandes esperances de son estoile : mais comme il n'est pas fort bien avec Dom Loüis, cela fait qu'il est fort retiré & qu'il ne sort point de là : Car enfin j'ay esté deux fois *al Retiro*, j'y ay toûjours couru les ruës, & je ne l'ay jamais veu. Il ne s'ose communiquer aux Grands qui murmurent contre Dom Loüis, de peur qu'il ne luy arrive comme au premier Dom Iuan d'Austriche.

Le Vendredy dernier d'Octobre Monsieur le Mareschal de Grammont partit de Madrid pour s'en retourner en France : Pour moy je trouvay quatre autres François qui

voulurent bien faire le voyage d'Andalousie, c'est pourquoy je partis aussi ce mesme jour avec eux ; sçavoir Monsieur de la Harcelle, frere d'un des Conseillers de nostre Parlement ; le fils d'un Conseiller du Parlement de Grenoble, parent de Monsieur de Lionne, nommé Chasteaudouble ; Monsieur des Essarts de la Ville d'Angers, & Monsieur de Cumin, Gentilhomme de Dauphiné.

Mais il n'est pas juste de partir de Madrid sans en dire quelque chose, puis qu'on dit que c'est le plus beau village du monde. Il est vray que Madrid n'est point conté dans le nombre des Villes d'Espagne, non plus que *Vailladolid*. Il n'a que le nom de *Villa*, qui en langue Espagnole approche plus de la signification de ce mot en Latin, que de celle qu'il a en François. Car ce que nous appellons ville, c'est ce que les Romains designoient par le nom de *Urbs*, ou de *Civitas*, & ce que les Espagnols appellent encor *Ciudad* & *Villa*, n'estoit proprement qu'une maison de campagne chez les Romains, & presentement en Espagne on appelle ainsi les Bourgs & les grands Villages. Il y a pourtant long-temps que Madrid s'est rendu aussi considerable en Espagne que les plus grandes villes : car dans les Estats du pays, qu'ils appellent *Cortes*, il a ses deputez aussi bien que les autres villes, le sejour des Rois luy ayant donné ce privilege, aussi bien qu'à *Vailladolid*[1], ces deux villes estant les deux seules qui ayent voix dans les assemblées generales.

On ne peut pas dire que Madrid soit fermé de murailles, quoy qu'on ait fait dans tous les lieux où aboutissent les grandes ruës, des portes & des clostures de bauge & de brique, comme il y en a aux faux-bourgs de Paris, pour faire payer plus aisément les entrées qui sont grandes. C'est aussi une merveille, comme cette ville peut subsister,

1. Henri III. a demeuré à Madrid, et Iean II, à Vailladolid.

estant grande comme le Faux-bourg de S. Germain à Paris, ou comme Bordeaux, & n'ayant point de riviere qui porte batteaux ; de façon que tout y vient par terre, & non point par charroy, comme en France, mais sur des asnes & sur des mules, qui est une des raisons pourquoy toutes les denrées & toutes les marchandises y sont si cheres.

Toutes ces maisons y sont de brique, horsmis le Palais du Roy, dont neantmoins la façade seule est de pierre, les trois autres costez n'estant que de brique ; la prison, qui est un des plus beaux bastimens de la ville, qui a esté fait depuis peu pour tenir la jurisdiction des Alcaldes *del crimen*, des Iuges criminels, & peu d'autres logis.

Il y a quantité de petites Eglises assez propres & enrichies de beaucoup de lampes, mais ce sont des Convents ; toutesfois il n'y en a point de grandes comme à Paris. Aussi ne sçait on en ce pays-là, ce que c'est que sa Paroisse & son Curé.

Les maisons ne paroissent pas beaucoup par dehors ; quoy que les balcons de fer qu'il y a à toutes les fenestres fassent un fort bel effet : mais comme ils n'ont point de courts comme nous, ayant toûjours hors de chez eux leurs carrosses & leurs chevaux, & la pluspart de leurs valets, & qu'ils n'ont ordinairement qu'une grande voute sous la porte où les carrosses peuvent entrer, ils occupent toute la place de leur logis en bastimens : la pluspart des maisons raisonnables ayant quatre corps de logis, dont quelques-uns mesmes sont doubles, outre que ce que nous mettons en court, ils le mettent en jardin, dont il y en a peu qui n'ayent une fontaine.

Il y a quantité de places assez belles, & dans toutes il y a aussi des fontaines avec des statuës de marbre, hors mis en la grande place qui est devant le Palais.

La principale de ces places, où l'on fait les festes des

taureaux & de *Cañas*, n'est pas si grande ny si belle que la place Royale de Paris. Les corps de logis en sont beaucoup plus hauts, y ayant jusques à six ou sept étages tout pleins de Balcons de fer. Ce ne sont pas des pavillons, mais un toit continué, ce qui fait qu'il n'y a pas tant d'air ; veritablement je croy que c'est une belle chose à voir, que tous ces balcons pleins de monde, & la place nette : mais cette place pour l'ordinaire est la plus vilaine chose du monde ; car ce sont tous marchands & petites gens qui y logent, de façon que les portiques en sont vilains comme les piliers des halles : & le vuide sert de marché. Il n'y a ni fontaine ni statuë, pour la facilité des spectacles.

Les ruës sont pour la plus part larges, mais je ne croy pas que jamais on en ait osté un tombereau de boüe, tant il y en a par tout, & si infecte à cause des ordures que l'on y jette, que je croy que c'est pour ce sujet que les Espagnols ont tant de soin d'avoir du parfum. L'hyver les carrosses ont à cause de cela grande peine à y aller ; car outre les grands ruisseaux, qui sont composez d'une bouë fort épaisse, il y a en beaucoup d'endroits des buttes d'autre boüe plus seche, qui sont là apparemment dés le temps de Charles Quint. L'esté, cette boüe se seche & fait une quantité de poussiere effroyable, de façon qu'il ne paroist en aucune saison que les ruës soient pavées, encore qu'elles le soient.

Il n'y a point autour de Madrid de maisons de plaisance, ny de jardinages, comme autour de Paris, c'est pourquoy il est en toutes sortes de saisons également peuplé, tout le peuple y demeurant toûjours. Il n'y a que les deux jardins du Roy, qui sont aux deux extremitez de la ville, & qui la terminent fort agreablement.

Du costé du Levant est le *buen Retiro*, dont j'ay parlé, n'y ayant entre deux que le vieux Cours, qu'ils appellent

Prado, qui veut dire prairie, encore que je ne croye pas qu'il y ait jamais de l'herbe. Il regne tout du long de la ville : dont toutes les grandes ruës y aboutissent. Il est un peu plus large que celuy de Paris, mais il n'y a qu'une douzaine de vieux arbres par-cy par-là ; & ce qu'il y a de beau ce sont quatre ou cinq fontaines jaillissantes.

Au Couchant de la ville, sur un lieu assez élevé, est le Palais que j'ay décrit, dont il n'y a que la moitié de fait, n'y ayant que deux courts, au lieu qu'il y en devroit avoir quatre. Il y a un assez joly jardin *al cierzo* [1], qu'ils appellent, qui est du costé du Nort, mais au Couchant il y auroit dequoy en faire un le plus beau du monde, & un Parc admirable : car c'est une colline où il y a quelques broussailles avec quelques grands arbres, & qui descend à la riviere du *Mançanares*, où l'on pourroit faire des Cascades en abondance : outre qu'au delà de ce petit jardin on a planté depuis peu une allée d'ormes qui est assez bien venuë, qui va descendre à la riviere. Le long de cette espece de bois, on a fait trois fontaines jaillissantes, dont les bassins sont assez hauts, & c'est là ce qu'on appelle le *nouveau Cours* [2]. De là on descend dans la riviere, dont le lit est fort large & où il n'y a quasi point d'eau, horsmis en hyver, où quelques fois elle n'est point guayable : & alors il faut aller gagner un pont qui est plus haut, pour la passer, mais tout l'Esté on y fait le Cours sur le plus beau sable du monde.

De l'autre costé est la Ménagerie du Roy, qu'on appelle *La casa del campo*, la maison de campagne, qui est fort décheuë depuis qu'on a basti *el buen Retiro*, la bonne retraite, mais on y pouvoit faire un fort beau lieu, & avec fort peu de dépense : car les arbres y viennent fort bien,

1. C'est la Bize.
2. *Prado nuevo.*

& il y a un grand Estang, autour duquel il y a encore d'assez beaux arbres, aussi bien que dans le jardin, où est une statuë de bronze, où le Roy d'aujourd'huy est assez bien representé à cheval.

Nous partismes donc de Madrid, & traversant le *Mançanares* nous trouvasmes des plaines où il vient de fort bon bled, de beaux plans d'oliviers, & des villages fort beaux, de deux lieuës en deux lieuës : aussi n'y a-t'il que sept lieuës aux environs de Madrid, où la terre soit cultivée, où le païs soit peuplé, & ait quelque air de la France, particulierement du costé de Tolede.

Nous arrivasmes à *Aranjues* assez tard. C'est la plus belle maison de plaisance du Roy d'Espagne, & on peut dire que c'est une des plus belles de tout le monde, distante de sept lieuës de Madrid.

Devant que d'y arriver nous passasmes la riviere de *Xarama*, une demie lieuë en deçà, sur un pont de bois : nous entrasmes peu aprés dans de grandes allées d'Ormes & de Tilleuls à perte de veuë, qui se traversent & composent une estoile. Celle où nous estions, nous conduisit jusques sur un pont qui est sur le Tage, qui se joint là auprés au *Xarama*. Philippe second fit couper cette celebre riviere, pour la faire passer tout autour de son jardin, ou de son parc, qui est par ce moyen l'isle la plus agreable du monde. Elle est beaucoup plus grande que les Thuileries, & est traversée de tous costez de quantité d'allées un peu étroites veritablement, mais pleines de quantité de statuës de bronze, & de fontaines, dont les bassins sont de marbre, n'y en ayant guere où il n'y en ait quatre ou cinq, de manieres differentes. Il y a un Mont Parnasse au milieu d'une espece d'Estang, où il y a une fort grande quantité de jets d'eau, mais la plus belle de toutes, c'est un grand bassin, au haut duquel est un Cupidon, dont le carquois fait autant de jets d'eau qu'il y a de fléches ;

& au bas sont les trois Graces de marbre, comme tout le reste. Outre cela, aux quatre coins il y a quatre grands arbres fort hauts, du haut desquels il tombe quatre jets d'eau dans ce bassin. Cela surprend d'abord ; car les tuyaux qui conduisent l'eau jusques au haut, ne se voyent point estant attachez tout le long des arbres. On a trouvé moyen de la faire monter jusques à cette hauteur, qui est de soixante & dix pieds, à cause qu'à une demie lieuë de là le Tage a un grand saut, d'où l'on a conduit l'eau. Dans le jardin il y a un tuyau de plomb qui va fort haut, & qui n'est fait que pour donner de l'air à l'eau, de peur que les autres tuyaux ne se crevent.

Outre ce grand jardin, il y a un fort beau fruitier, que l'on dit estre affermé environ vingt-mille francs. Pour la maison ce n'est pas grand'chose. Le dessein en est comme le dessein de toutes celles d'Espagne, qui est de faire le plus qu'ils peuvent de petites courts. Celle-cy est de pierre & de brique, & doit estre un quarré composé de quatre courts, mais il n'y en a encore qu'une de faite.

Dans cette portion il y a une Chapelle en rond, qui est assez belle, où nous entendismes la Messe le jour de la Toussaints. Il avoit gelé si fort que nous trouvasmes dans un petit jardin à fleurs, qui est au Chasteau, la fontaine toute glacée. Dans ce jardin nous y vismes une plante merveilleuse, qui est comme une espece de Roseau, qui meurt & se renouvelle tous les vingt ans. Pour lors elle estoit fort courbée, & au pied on en voyoit le rejetton qui poussoit. Il me semble qu'elle s'appelle *Pita*.

Il y a aussi une fort grande place devant le Chasteau à laquelle aboutissent une infinité d'allées, dans lesquelles nous prismes plaisir de voir un troupeau de quatre-vingt chameaux, que le Roy d'Espagne entretient là par plaisir. Il y a un costé de la basse court de fait, ce sont des portiques de pierre & de brique, mais sans aucun logement,

& c'est ce qui y manque. En effet quelque peu de monde que le Roy d'Espagne y puisse mener quand il y va, je suis étonné comment il y peut loger : car nous ne trouvasmes le soir en arrivant, qu'une méchante hostellerie accompagnée d'une douzaine de maisons, & qui pis est, dans tout ce village, nous ne peusmes trouver que deux petits pains, qui ne nous rassasierent pas trop.

Ce qu'il y a d'admirable et de surprenant en ce lieu-là, c'est la longueur des allées & la grosseur des arbres, dont il y a deux rangs : car outre qu'en toute l'Espagne il n'y en a quasi point, je puis dire qu'il n'y a point en toute la France d'allées si longues ni si belles : outre qu'elles sont mesme fort larges. Nous nous amusasmes long-temps à nous promener dans l'une qui est le long du Tage, & j'allay au galop jusques en un lieu, d'où je ne pûs voir le bout ny d'un costé ny d'autre ; si bien que comme nous voulions aller coucher à Tolede, je n'allay pas plus loin. Ce qui fait que les arbres y viennent si bien, c'est qu'entre les deux rangs des costez il y a une petite rigole qui y coule continuellement, & qui est remplie d'eau qui vient du Tage.

Au sortir d'*Aranjuez* nous ne trouvasmes que des bruieres & des broussailles toutes pleines de Lapins, de Dains, & de Cerfs jusques à une maison du Roy que l'on nomme *de las Azequias*, & enfin nous arrivasmes à Tolede, qui est à six lieuës d'*Aranjuez*.

En entrant nous laissasmes à gauche un vieux chasteau ruïné, qui est sur un haut, où l'on dit qu'avoit esté autrefois un Palais enchanté, où il y avoit une cave fermée que l'on n'osoit ouvrir ; la vieille tradition estant que l'Espagne seroit détruite quand on l'ouvriroit. L'ancienne histoire de l'Archevesque Rodrigue, & toutes les autres d'Espagne en parlent, & content que le Roy D. Rodrigue se mocquant de cela, & croyant qu'il y avoit quelque tresor caché, y voulut entrer, & n'y trouva rien, qu'un écrit

latin, au dessous de certaines figures extraordinaires, qui portoit, que par ces gens là l'Espagne seroit détruite. Ie m'en rapporte à ce qui en est ; mais peu aprés les Mores entrerent en Espagne.

Aussi-tost aprés nous passasmes le Tage qui environne toute la ville, autour de laquelle du costé du midy sont de grands rochers, où il y a pourtant des maisons ; entre autres une maison de campagne de l'Archevesque. Du costé du Nort est une grande plaïne assez belle qui est au dessous de la ville. On m'avoit conté des merveilles de ce pont du Tage, qu'on m'avoit dit n'avoir qu'une arche ; mais je trouvay qu'il y en avoit une grande entre deux petites. De là on monte dans la ville, qui est haute & basse ; les ruës sont pour la pluspart assez étroites, & il n'y a rien de beau que la grande Eglise, l'*Alcaçar* ou le Chasteau ; & la place qui est en rond bastie toute de brique avec des portiques tout autour, & des balcons à toutes les fenestres. L'*Alcaçar* est tout au dessus & beaucoup plus haut.

Les Rois de Castille, aprés en avoir chassé les Mores, qui y avoient establi leur residence, y firent la leur, pour estre plus prés de ces Infideles, qui estoient encore à Seville, Grenade, Cordouë, & autres villes. C'est pourquoy cette ville pretend estre la premiere dans les Estats, qui s'y tenoient autresfois ordinairement, comme je remarqueray en parlant *de las Cortes* : & certainement ce Chasteau, dont l'architecture est gothique par dehors, est un des plus beaux Chasteaux que l'on puisse voir. Car premierement, outre qu'il est basti en un lieu d'une hauteur prodigieuse, ce qui fait que d'une esplanade qui est devant la porte, on voit une fort grande étenduë de païs, Charles Quint en mil cinq cens cinquante & un le raccommoda, & le reedifia quasi entierement, & entre autres, le dedans de la court, où il fit un double rang de portiques à la

mode d'Espagne. La court est longue de cent cinquante pieds, & large d'environ six vingt : car dans la longueur il y a dix rangs de colomnes toutes d'une piece de pierre, & dans la largeur, il y en a huit ; & toutes sont distantes l'une de l'autre de douze pieds ; ainsi avec la largeur des galleries, cela vient environ à cette estenduë. Mais ce qui est de plus beau, c'est l'escalier qui tient toute la face du bout de la court, & qui a toute la hauteur du Palais.

Aprés que l'on a traversé la gallerie, on monte par un rampant de douze marches, qui a environ trente six pieds de large : on trouve en suite un pallier de la mesme largeur, & de dix-huit pieds de profondeur, au bout duquel est une grande porte par où on entre dans la Chapelle, qui tient aussi toute la largeur, & la hauteur du Palais. A droite & à gauche il y a deux rampants de vingt-quatre marches chacun, au haut desquelles il y a encore deux grands palliers, & deux autres rampants de quinze marches chacun, qui retournent dans les galleries d'en haut, qui sont du mesme ordre que celles d'en bas, & qui sont couvertes d'ardoise, ce qui est assez rare en Espagne. C'est dans ce Chasteau que le Duc de Lorraine estoit prisonnier, & il n'y avoit pas long-temps qu'il en estoit parti pour aller à Iron, quand nous y arrivasmes.

Le Tage pourroit porter batteaux jusques à Tolede, mais ils n'y viennent point par la negligence des Espagnols, & par la peine qu'ils ont à se resoudre à travailler ; car on me dit là que Philippe Second entreprit de faire venir un batteau de Lisbone jusques à *Aranjuez* & en vint à bout, quoy qu'avec beaucoup de peine.

Ils ont aussi laissé ruiner la plus belle machine du monde, qui faisoit venir autresfois l'eau du Tage au haut de l'*Alcaçar* : Le bastiment par où l'eau montoit est encore en son entier, mais quelque diligence que je fisse, je ne

sceus entrer dedans. A la figure du bastiment, qui est une gallerie qui va en rampant, je croyois que c'estoit une viz d'Archimede, outre la pompe qui fait aller une roüe qui est dans la riviere ; d'où l'on dit qu'il y a 500. degrez jusques au haut.

La grande Eglise est ce qu'il y a de plus remarquable & de plus riche. On dit que le revenu en est d'un million d'escus, dont l'Archevesque possede presentement prés de trois cens mille, & qu'il en a valu trois cens cinquante mille. La Fabrique en a environ cent mille ; quarante Chanoines trois mille écus chacun ; treize dignitez, sçavoir, l'Archidiaconé de Tolede qu'a Dom Iean d'Austriche, quarante mille écus ; trois autres Archidiaconez dix, douze, & quinze mille escus ; le Doyenné, qu'a D. Pasqual d'Aragon, dix mille escus ; la moindre des autres dignitez, six mille ; quarante Rationeres, environ deux cens écus chacun. Outre cela il y a un nombre infini de Chapellains, & une Chapelle des Rois de Castille, dont le *Capellan Mayor* a douze mille escus, & les Chapellains de cette mesme Chapelle, chacun douze cens escus.

L'Eglise est fort large, mais pas fort haute & fort longue. Il y a deux aisles de chaque costé de la Nef, où est le Chœur, & tous les sieges des Chanoines sont separez chacun par un pilier de marbre. Tout le dedans de l'Eglise est plein d'assez belles sculptures, aussi bien que les Chapelles du Connestable Luna & du Cardinal de Sandoval. Il y a des richesses inestimables dans le tresor, & entre autres une robe de la Vierge toute couverte de perles, dont il y en a quelques unes d'assez grosses. Les bordures en sont de diamans, d'émeraudes & de rubis. Sa Couronne est toute d'or émaillé & enrichy de fort gros diamans, d'émeraudes & de perles. Entre autres il y en a une qui pend du haut, & qui toute seule fait un Saint Esprit. Le Tabernacle où ils portent le Saint Sacrement le jour du

Corpus, ce qu'ils appellent *Custodia*, est de vermeil doré en pyramide, à la maniere d'un clocher percé à jour, d'ouvrage de Filigrane, & plein de quantité de figures. Il est quasi de la hauteur d'un homme, aussi en faut-il vingt-quatre pour le porter, & au dedans il y en a encor un qui est d'or massif de mesme façon. Il y a beaucoup de fort beaux Calices & de riches ornemens, & quantité de Reliques : entre autres on en montre quelques-unes que saint Louïs a données à cette Eglise. Il y a aussi un pied-destail pour mettre la Vierge, qui est de mesme matiere que le *Custodia*, que l'on dit qui reviendra, quand il sera achevé, à soixante mille escus.

Nous partismes de cette ville le deuxiéme Novembre, & allasmes coucher au bourg d'*Orgatz*, qui en est à cinq lieuës, & dés que nous eusmes perdu la ville de veuë, nous ne trouvasmes plus que des plaines desertes & des brieres, qui sont veritablement fort odoriferantes, car elles sont toutes pleines de thin.

Le troisiéme, nous trouvasmes à deux lieuës d'*Orgatz* le village de *Yvenes*, qui a esté autrefois fort grand & fort peuplé, mais qui est maintenant quasi abandonné. Il est au pied d'une montagne, & de là nous allasmes disner dans une hostellerie qu'ils appellent *Venta*. Elle est toute seule dans un desert assez agreable : car ce sont des bois & des prairies ou pasturages, qui sont rares en ce pays là. Ils appellent ces sortes de lieux, *dehessas*, forests : & celuy-là s'appelle *dehessa de las cien donzellas*, la forest des cent filles.

Comme aussi il y a un chasteau à demie lieuë de cette hostellerie, qui porte le mesme nom. Il est de pierre, & composé de cinq ou six tours avec un petit donjon quarré au milieu. C'estoit là qu'autrefois les Mores mettoient les cent filles Chrestiennes que Moregat Roy de Leon & quelques autres Rois leur payerent quelque temps pour

tribut. De ces filles il y en devoit avoir cinquante nobles & cinquante roturieres ; & depuis l'expulsion des Mores un Cardinal Archevesque de Tolede, nommé *Zirixeo* [1], en l'année 1573. achetta ce Chasteau & toute la *dehessa*, la forest, & y fonda un Convent pour cent filles, qu'il faut qui fassent preuve d'estre *Christianas viejas*, c'est à dire, de venir de famille Chrestienne, dont il y en a aussi cinquante nobles & autant de roturieres. Là on les élevoit dés l'âge de sept ans, mais depuis elles se sont mises dans Tolede, où on leur a encore donné du revenu de temps en temps. Celles qui veulent s'y faire Religieuses y demeurent, & celles qui veulent se marier peuvent en sortir : & alors on leur donne mille escus plus ou moins, du fonds du Convent, qui tire de cette seule terre quinze mille ducats de revenu, ayant cinq grandes lieües d'estendüe, & haute & basse Iustice sur beaucoup de Bourgs & Villages des environs. A l'entrée & à la sortie de cette Forest il y a vne grande pierre où l'histoire de cette fondation que j'ay extraite icy, est écrite. Il est fait mention dans l'histoire d'Espagne du tribut des cent filles Chrestiennes, que les Rois de Leon ont payé aux Rois Mores.

Nous passasmes l'apres-disnée par les restes d'un aqueduc qui paroist fort ancien, & dont il y a encore quelques arcades qui sont entieres par cy par là, dont on nous conta une histoire assez belle, pour ne la pas oublier. On dit donc que cet aqueduc avoit esté basty par un More qui estoit amoureux d'une Chrestienne, à qui appartenoit un Chasteau qui est à une lieuë du chemin par où nous passions, & qui se nomme *Consuegra*, qui avoit esté autresfois au Comte Iulien : que cette fille pour se défaire des impor-

1. Il faut que ce soit Iean Ziliceo, qui n'a point esté Precepteur de Philippes second, & qui fut en ce temps-là Archevesque de Tolede & Cardinal.

tunitez du Chevalier More luy promit de l'épouser, pourveu qu'il luy fist venir dans son Chasteau l'eau *de una fuente caliente*, d'une fontaine chaude, qui en estoit à quatre lieuës. Pour cela l'histoire dit qu'il commença & acheva cet ouvrage, que sa maistresse & tout le monde avoit crû impossible, à cause des montagnes qu'il y a entre deux : mais cette cruelle personne voyant qu'il avoit conduit cette eau dans son Chasteau où il avoit fait faire vne cisterne pour la retenir, & ne pouvant se resoudre de l'épouser, mourut de dépit, & on ne dit point ce que devint le More.

Au sortir de cette *Venta* & de cette *Tierra*, nous entrasmes dans une assez belle plaine bien cultivée, & où il y a assez d'arbres, qui est une chose fort rare en Espagne. Nous fusmes coucher à *una villa*, une métairie, nommée *Malagon*, qui est à neuf lieuës de *Dorgaz*, & à une lieuë & demie ou environ de *Guadiana*. Nous avions trouvé un furieux froid à Aranjuez ; de façon que ce mesme jour-là & tous les autres suivans, les matinées & les soirées estoient fort froides, & tout le reste du jour si chaud, que j'estois fort heureux quand je pouvois avoir vn *quittasol curasa* ; car il faisoit une secheresse estrange, n'ayant pas veu pleuvoir depuis les Pirenées, que deux fois qu'il avoit tombé trois ou quatre gouttes d'eau.

Le quatriéme, nous partismes de Malagon, & passasmes la riviere de *Guadiana*, auprés du vieux Chasteau de *Calatrava*, qui est presentement ruiné, & que nous laissasmes à gauche ; le Chasteau neuf de Calatrava estant vn peu plus loin à droite.

Cette riviere est fort large & pleine de si grands roseaux, qu'il ne paroist pas qu'il y ait de riviere : mais il y a des endroits où elle est fort profonde & marescageuse par tout.

Le pont & la chaussée que nous passasmes, est bien

au dessus de l'endroit où l'on dit que cette riviere se cache dans la terre ; & dans tout ce païs-là m'informant de cela, on ne me pût jamais dire si cela estoit vray ou non. Quelques-uns me dirent, mesme à *Cordoue*, que cette riviere se divisoit & s'étendoit tellement dans vne grande prairie qui en devenoit toute marescageuse, qu'il sembloit qu'elle se perdoit sous terre, mais que c'estoit vn conte.

Depuis cette riviere jusques à *Almagro* il y a environ quatre lieuës & demie, car on y en conte six de Malagon, & tout ce païs-là est composé de grandes plaines environnées de montagnes agreables, & où il paroist qu'autresfois il y a eu des villages en beaucoup d'endroits, car la terre y est fort bonne ; mais elle n'est cultivée qu'autour de ce qu'ils appellent *Villas o Lugares*, outre qu'encore que le païs paroisse fort sterile & fort sec, l'eau pourtant n'en est pas fort éloignée, & l'on voit qu'autour des villages il y a quantité de puits, où ils mettent des rouës auec des cruches attachées ; & ils font tirer cela par des mules qui font monter l'eau en haut, d'où elle retombe dans des reservoirs, où les mules des passans vont boire, & d'où l'eau s'écoule dans des petits rigoles qui arrosent les terres comme on arrose en France les prez, & cela les fait porter beaucoup de grain & de legumes. Que si les Espagnols vouloient faire de mesme par tout, ils seroient trop riches.

Autour *d'Almagro* il y a quelques restes de villages ruinez ; il y en a encore un à main gauche à un quart de lieuë, qui se nomme *Olagno*, qui paroist assez bon.

L'endroit où est *Almagro* est en effet fort agreable, c'est le lieu de la grande Maistrise de *Calatrava*, qui valoit autresfois deux cens mille ducats de rente au Grand Maistre, & qui avoit plus de quarante villages.

Ie trouvay le Gouverneur, qui est un *Cavallero del Orden*, Chevalier de l'Ordre, nommé *D. Inigo Gusman*, dans l'ancienne maison du Grand Maistre, qui est à present

tout-à-fait ruinée, & où les Iesuites ont un College, quoy que l'appartement du Grand Maistre y demeure encore. Il me dit ce que je sçavois déja, l'ayant leu ailleurs, que le Roy estoit Grand Maistre de l'Ordre aussi bien que de celuy *d'Alcantara* & de *Santiago* ; qu'autrefois cet Ordre avoit commencé par un Religieux de Cisteaux qui estoit venu là, où il avoit fait un Convent, & avoit exhorté les Gentils-hommes à la défense de la Foy contre les Mores ; que tous les Chevaliers de cet Ordre anciennement estoient Religieux, comme ceux de Saint Iean de Ierusalem à Malthe ; & que depuis ils avoient eu permission de se marier. Il m'envoya la liste de toutes les Commanderies de son Ordre que je mettray ailleurs. Il pretend que l'Ordre *d'Alcantara* n'est qu'une filiation de celuy de *Calatrava*, comme il est vray aussi : & pour la Grande Maistrise, comme il y avoit toûjours de grandes querelles entre ceux qui la pretendoient, qui avoient mis toute l'Espagne en combustion, Ferdinand & Isabelle la reünirent à la Couronne.

Dans cette *Villa* il y a une fort jolie place avec des colonnes & des bastions ; une Vniversité & assez bon nombre de Convents. Entr'autres un de Dames de *Calatrava*, qui portent la croix rouge sur leur habit, qui est comme celuy de nos Bernardines de France, au lieu qu'elles n'ont qu'une guimpe de toile jaune fort claire, & qui proprement n'est que le bas d'une cornette de mesme, qu'ils ont attachée sur la teste avec des boüillons, à costé desquels on ne laisse pas de voir un peu de leurs cheveux, & un voile qui leur pend par derriere, & qui est retroussé par dessus leurs bras qui sont fort serrez. I'en trouvay là une fort jolie avec qui je me mariay à *media carta*, comme ils disent en Espagne, où tous les galands prennent des Religieuses pour leurs devotes. Il y a à Burgos & à Madrid des maisons de ces Dames-là, qu'on

nomme *Commendadoras*. Et en effet il faut qu'elles fassent leurs preuves non seulement de noblesse, mais de *christianas viejas*, d'anciennes Chrestiennes.

Le cinquiéme, nous partismes *d'Almagro*, & vinsmes coucher à sept grandes lieuës de là dans un village appellé *El viso*, qui appartient au Marquis de *Santacruz*. Il a esté General des Galeres d'Espagne, & sa femme est de la maison des *Doria* de Genes. Nous avions laissé à gauche environ à trois lieuës de là, la terre mesme de *Santacruz*, qui est le Marquisat pour lequel ce Marquis a le rang & le titre de Grand d'Espagne. Son Chasteau *d'El viso* est un quarré de bastimens qui ne paroist pas grand'chose par dehors, mais par dedans c'est le plus beau que j'aye veu en Espagne, où je n'ay gueres veu de maisons de campagne que trois ou quatre, à sçavoir, le Chasteau de *Lerme*, celuy de *Buytrago*, & celuy-cy. L'entrée en est à la mode d'Espagne, où les carrosses n'entrent point dans la court : le *Zaguan* ou Vestibule est grand & fort bien peint à fresque, aussi bien que tous les portiques, tant ceux d'enhaut que ceux d'embas, avec de fort beaux desseins de figures, tant de grotesques que de fables. A la face il y a un escalier tiré sur le modele de celuy de Tolede, horsmis qu'il est bien plus petit ; toutes les marches y sont de marbre noir, & les balustres des portiques d'enhaut sont de marbre blanc, au lieu qu'à Tolede ils ne sont que de pierre. Pour les appartemens, il n'y en a que de deux costez qui sont tous voûtez, peints & dorez.

Le sixiéme Novembre, nous partismes *d'El viso*, & vinsmes à *Linares*, où il y a neuf grandes lieuës. Tout ce païs est le desert que l'on appelle *Sierra morena*, qui en cet endroit n'a que cela de large, mais il s'étend bien plus en largeur en d'autres endroits, car il tient bien du païs. Ce sont toutes grandes montagnes pleines de quantité de chesnes verds, d'arbres de liege, qu'ils appellent *Corcho*

& *Alcornoque*, quelques Chesnes & Hestres, avec quantité d'une espece de petit bois qui porte des fraises sauvages fort grosses & fort bonnes, qu'ils nomment *madroños*, comme il y en a aussi dans toutes les Landes de Bordeaux. Iusques à une des plus hautes de ces montagnes où il y a une croix au commencement de la *Sierra*, c'est le pays de la Manche, qui est de la Castille nouvelle, & là commence l'Andalouzie. Il n'y a dans toutes ces neuf lieuës-là qu'une *Venta*, qui est un bastiment fort large & fort plat, & soûtenu de quantité de piliers, de mesme qu'une Eglise. Dans toute cette *Sierra* le Roy tire quelque chose des Bourgs qui sont aux sorties pour avoir permission d'y mettre leurs bestiaux.

En entrant à *Linares* nous trouvâmes une mine de plomb. C'estoit une quantité de puits ; & je maniay du plomb que l'on en tiroit, qui montroit que la mine en estoit fort bonne ; tous ceux de ces lieux-là ont pouvoir d'en aller tirer, & doivent seulement registrer tout ce qu'ils prennent de chaque *Aroba* pesante vingt-cinq livres, ils en donnent au Roy deux & demie, & le reste est pour eux. Or *Linares* est au Roy, & non pas au Comte de *Linares* qui est Grand d'Espagne, mais non pas à cause de cette terre.

Le septiéme de Novembre nous allasmes coucher à *Campillo*, qui en est à onze grandes lieuës. Tout le païs des environs de *Linares* devers la *Manchuela*, où nous allasmes disner, & où il y a six lieuës, est fort beau, & commence à faire voir que l'Andalouzie a esté autresfois fort peuplée, & a esté un fort beau pays. Il y a quantité d'oliviers jusques à la riviere de *Guadalimar* que nous passasmes à guay, laissant à droit le Chasteau de *Iabalquinto*, appartenant à la maison des Benavides aisnez de celle de *Caracena* ; & quelques mazures que l'on dit estre les murs d'une Ville fort celebre du temps des guerres des

Carthaginois & des Romains. Et en effet l'ancienne ville de Castulon, dont Hannibal épousa la Princesse qui se nommoit Himilée [1], estoit en ce pays-là prés de *Bacca*, & pas loin de Carthagene, qui avoit esté bastie par Hamilcar, & où se firent les nopces d'Hannibal.

Entre le Guadalimar & Guadalquevir est la Villa de *Begijar*, qui est une des maisons de campagne de l'Evesque de *Iaën*. A gauche sont les Villes de *Bacca* & *Dubeda*, & non loin de là est l'endroit où se donna la *batalla de las navas de Toloza*, où les Mores d'Afrique qui estoient venus secourir ceux d'Espagne, estant défaits, s'en retournerent avec leur Miramolin, & ne revinrent plus jamais en Espagne.

Là nous passasmes le Guadalquevir sur un pont qu'ils appellent *la puente del Obispo*, le pont de l'Evesque, vis à vis de la *Manchuela*, qui est un assez bon Bourg, & qui s'augmente tous les jours. On voit à deux lieuës de là à main droite la ville de *Iaën sobre la Falda* sur le flanc d'une grande montagne. Cette Ville estoit la Capitale du Royaume de Iaën, qui avoit autrefois 72. Villes.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est une sainte Veronique qui est dans la vieille Eglise, & une Eglise nouvelle que l'Archevesque de Tolede, qui l'estoit auparavant de *Jaën*, avoit fait commencer. Ils disent mesme qu'elle sera plus belle que celle de Tolede. On dira bien-tost la Messe dans la moitié qui en est faite. L'Evesque d'apresent s'appelle *D. Fernando de Andrada y Castro de la Caza de Lemos*. Il donne les Chanoinies, avec le Pape qui les donne pendant quatre mois de l'année, & l'Evesque dispose des autres pendant les huit autres. Elles valent deux mille ducats, & l'Evesché luy vaut soixante & six mille ducats.

De la disnée, qui n'est plus de la Manche, encore qu'on

1. *Mariana*, liv. II.

la nomme Manchuela, nous allasmes coucher à cinq lieuës de là, à *Campillo*, qui est encore du Royaume de *Jaën*. Tout ce chemin-là est remarquable : car au sortir de là on monte par de grandes montagnes, & l'on entre dans le Pas ou le passage qui va dans le Royaume de Grenade, qu'on appelle *Puerta de Arena*.

Le Royaume de Grenade est separé de la Manche, & de celuy de Iaën par des rochers effroyables, entremeslez de quantité de torrens, qui font qu'on n'y sçauroit entrer que par un endroit, où l'on a taillé une ouverture au travers d'une montagne d'une hauteur prodigieuse. Ce passage semblable à celuy du Pas d'Hircanie ou des Thermopiles dont les Historiens Grecs font mention, se nomme *la Puerta de Arena*, à cause peut-estre de la quantité de sable que les eaux des montagnes y entraisnent.

D'abord on trouve sur une de ces montagnes le Chasteau de *Pegalajara*, & l'on voit de tous costez des *Atalayas*, qui sont des petites tours placées aux endroits d'où l'on découvre de plus loin, où les Chrestiens autresfois allumoient des feux la nuit & des fumées le jour, pour advertir quand les Mores paroissoient. Car aussi-tost cela se sçavoit par tout le païs, y ayant des sentinelles posées en toutes ces tours, qui par ce moyen marquoit le nombre & la marche des Mores, qui s'en estoient apparemment servis les premiers, & les auoient basties plustost que les Chrestiens, *Atalaya* estant un mot Arabe.

Ce passage dure cinq grandes lieuës, qui sont depuis la Manchuela jusqu'à *Campilio*, & il s'étressit particulierement depuis *Pegalajara*, où l'on est toûjours entre deux rangs de rochers, où en beaucoup d'endroits les mules ne sçauroient passer qu'une à une.

Ie passay en ces cinq lieuës-là de chemin le mesme torrent dix huit ou vingt fois, devant que d'arriver à cette porte celebre, qui est un rocher coupé au ciseau &

à plomb depuis le bas jusques au haut, & où il y a un passage large environ de trois toises, dont les deux costez sont un peu moins hauts que les tours Nostre-Dame de Paris. Les Espagnols appellent *Puertos* tous les passages difficiles des Pirenées & des autres montagnes, à cause que c'est par là seulement que l'on peut entrer dans leur païs par terre, au lieu qu'en France l'on n'appelle ports que les lieux où l'on aborde par mer ; & ils ont donné à ce passage le nom de Porte, à cause qu'on avoit accoûtumé de le fermer avec une grosse chaisne de fer, dont ils disent qu'il y en a une moitié dans l'ancienne Eglise de *Jaën*, & l'autre est dans le Convent des Baziles, qui occupent presentement le Chasteau situé un peu plus à droite sur une haute montagne, qui est tout contre cette porte. Il y a aussi quelques ruines tout au dessus du costé gauche ; & l'on dit qu'il y avoit un Escallier taillé dans le roc par où les Mores descendoient jusques en bas pour prendre de l'eau de ce torrent, qui passe aussi par cette mesme ouverture, & pour en oster & mettre la chaisne, & que l'on y peut encore monter en quelques endroits.

Ie descendis pour considerer cela plus à mon aise, aussi bien qu'une caverne, où l'on conte que les Mores ont caché leurs tresors en s'en retournant en Afrique, & où personne n'ose aborder, de peur des esprits que l'on dit que l'on y voit souvent. Mais comme il commençoit à se faire nuit, je n'eus pas le loisir de m'y amuser beaucoup ; & je ne vis d'un costé ny d'autre que de grands creux, comme il y en a dans tous les rochers. L'entrée de cette Carriere est fort petite, & approfondissant la chose, je sceus qu'il y estoit en effet arrivé quelques avantures, & qu'on y avoit souvent abusé des filles trop credules & trop curieuses, & volé des passans.

Le Samedy huitiéme Novembre passant par le Bourg de *Campotejar*, qui est au Marquis qui porte ce nom, &

qui pretend estre descendu des Rois Mores, & par un pont qui n'a qu'une arche fort élevée quoy qu'il n'y ait point d'eau ; nous laissasmes assez loin à droite le Chasteau de Mokclin, qui estoit vne des meilleures forteresses des Mores, & nous arrivasmes enfin à Grenade qui est à huit lieuës de *Campiglio*.

Depuis cette entrée que je viens de décrire, les montagnes commencent à s'élargir, & à former enfin cette Plaine celebre qu'ils appellent *la vega de Granada*, le chemin de Grenade, qui a esté le theatre de tant de combats, & où il est arrivé tant d'avantures amoureuses.

Elle a plus de quatre ou cinq lieuës de large entre la montagne de Neige, qu'ils appellent *Sierra nevada*, montagne de Neige, & celle de *Campiglio*, qui forment toutes ensemble par le moyen de leurs hauteurs differentes un amphitheatre agreable en allant du Levant au Couchant, en tournant par *Campiglio*, par *Mocklin*, & aboutissant à celle *Deluire*, où la Plaine s'étressit & s'accourcit en mesme temps. C'estoit sur cette montagne que les Chrestiens avoient accoûtumé de se camper, n'estant qu'à deux ou trois lieuës de Grenade.

Cette premiere Plaine est abondante en toutes sortes de fruits, & tous les chemins y sont plantez, non seulement en quelques endroits, d'oliviers, de myrthes & d'orengers, mais encore d'ormes, de pins & de chesnes. Ce qui la rend si fertile & si belle, c'est qu'il y a quantité de fontaines qui descendent de toutes ces montagnes, & qui deviennent naturellement d'assez gros ruisseaux. De plus, on rencontre d'espace en espace des canaux faits à la main qui la traversent en plusieurs endroits, & qui y portent encore l'eau que les premiers Mores avoient ramassée en de grands reservoirs, avec un travail inconcevable au haut de la montagne de Neige, & d'où ils faisoient venir des rivieres entieres pour arrouser les jardins qu'ils avoient par tout

sur cette Coste. C'est pourquoy ce n'est pas merveille, quoy qu'elle ne soit plus guere habitée ny guere cultivée, si c'estoit autrefois le païsage le plus agreable, & la demeure la plus delicieuse du monde. Car ces rivieres qui couloient dans des lieux si élevez, retomboient apres dans la Plaine par des tranchées qu'ils avoient faites en plusieurs endroits pour l'arrouser par tout.

Vn des jours que je sejournay à Grenade, un Marchand de Genes, nommé André Massola, associé & parent de Taillacarne, riche Marchand de Genes, & pour qui j'avois des Lettres de credit, nous ayant donné la collation en sa maison de plaisance, qui est en un lieu plus haut que le toict de toutes les maisons du Faux-bourg, & au dessus des Chartreux qui sont au bas de la coste ; il nous falut descendre de carosse bien loin, & apres nous estre lassez de monter à pied devant que d'arriver à la court, qui en avoit encore une autre au dessus en terrasse au haut de tout cela, je fus bien étonné qu'aprés avoir trouvé dans une petite court fermée de bastimens fort peints & fort enjolivez, un jet d'eau fort haut, il nous mena encor au haut de son jardin, où l'on voyoit quasi par-dessus la maison, & là je vis un grand canal aussi fort que les petites rivieres de France, qui couloit au milieu de son jardin, & d'où l'on arrousoit fort aisement tout ce qui estoit au dessous. Il me conta qu'autrefois ce jardin avoit composé deux jardins de Mores & qu'il avoit mis tout en un.

Il y a encore quelques maisons comme celle-là le long de cette Coste, mais peu. Il les appellent presentement *Carmenes* : Et je me souviens qu'il nous y donna du vin du crû de ce pays-là, qu'il nous jura avoir soixante-& dix ans.

Outre cette Plaine qui est en Amphitheatre, il y en a une autre en long, depuis la Ville de Grenade jusques à *Loxa* où il y a huit ou dix lieuës jusques où le cours du

Xenil est assez droit, & la vallée est assez large, quoy que comme il est aisé de juger par ce que je viens de dire, elle soit un peu plus étroite à deux ou trois lieuës de Grenade, où la *Sierra d'Eluira* commence à la presser. Cet endroit est pour le moins aussi agreable que l'autre ; car c'est là ou est le *Soto de Roma* ; c'est à dire le bois de Grenade qui est un bois fort agreable, où toutes les brieres sont de Thim.

Là est la fontaine des Pins dont il est fait tant de mention dans l'histoire des guerres civiles des Mores, & il y a aussi des prairies qui sont si rares en Espagne. Cette grande montagne qui est couverte de neige en tout temps, & qui l'estoit alors qu'il faisoit encore un fort grand chaud, est à cinq lieuës de la Ville de Grenade ; & ainsi on peut dire qu'elle en a plus de cinq ou six de haut : car depuis la Ville on monte toûjours pour y aller : & certainement elle me parut plus haute qu'aucune des Pirenées, du costé du Levant, où elle regarde la mer Mediterranée qui n'en est qu'à dix lieuës. Les terres qui sont au pied sont les plus fertiles du monde, & c'est là qu'il croist une fort grande quantité de cannes à sucre, dont on en fait de fort rafiné à *Motril*. Il y a aussi grande quantité d'Orengers, de Grenadiers, de Palmiers & de Myrthes, aussi bien que de toutes sortes de fleurs.

Au plus haut de cette montagne, il y a un fort grand Lac dont on conte mesme des prodiges ; car on dit qu'on n'y sçauroit trouver de fond, & apparemment c'est de là & de la quantité de neiges fonduës qui s'y ramassent, que viennent les deux rivieres du *Darro* & du *Xenil*, quoy que l'eau en soit d'une nature fort differente ; car on m'avoit dit à Madrid que l'eau du *Xenil* estoit mortelle. Ie trouvay là seulement qu'elle donnoit des flux & des maux d'estomac à ceux qui n'y estoient pas accoûtumez. Et ce n'est pas merveille, car c'est de l'eau de neige toute pure. Nous en

bûsmes quelquesfois pourtant sans qu'elle nous fist mal. Pour l'eau du *Darro* tout le monde demeure d'accord qu'elle est fort saine, & on en parle comme de l'or potable, à cause qu'elle passe par des mines d'or qui sont dans cette montagne que l'on nomme pour cela sans doute, *Cerro del Sol*, le coucher du Soleil, à cause que l'or qui est le Roy des metaux est representé par le Soleil qui est le Roy des Planettes.

Les Mores en tiroient beaucoup autrefois ; mais cela a esté discontinué depuis à cause de la trop grande dépense qu'il y faloit faire. Il est certain que souvent on prend dans le *Darro* de petits morceaux d'or. Et il y a des gens qui sont accoûtumez d'y en chercher ; aussi dit-on qu'il se nomme ainsi, *Darro* ou *Dauro, porque da oro*, pource qu'il donne l'or. A cause de cela aussi, & de la fraischeur du petit vallon qu'il fait en descendant de la montagne ; les Mores d'Afrique avoient accoûtumé d'y venir pour se guerir de toutes leurs maladies ; & ils appelloient Grenade le Paradis du monde : outre qu'encore presentement ce petit vallon s'appelle *val parayso*, vallée du Paradis.

Entre ces deux rivieres qui viennent se joindre au dessous de la plus basse croupe de cette montagne, & qui n'ont plus que le nom du *Xenil*, estoit autresfois cette ville celebre *d'Elliberis* où fut tenu le premier Concile d'Espagne, quoy que quelques autheurs croyent que ce fut à Colioure qu'ils disent avoir esté anciennement appellée aussi *Liberis*, & de la situation de laquelle on estoit autresfois tant en peine.

Plusieurs demeurent d'accord qu'elle estoit fort prés de Grenade, mais ils croyent qu'elle estoit au pied de la montagne *d'Eluira*, & pretendent que la porte d'Eluire qui est une des portes de Grenade, qui est de ce costé là, fortifie leur opinion. Mais Mariana croit aprés Abenrasis dans le livre de la repartition des terres d'Espagne

cité par l'histoire de Pedraça, que c'est entre les fleuves *Darro & Xenil*, qui est le lieu où est presentement une partie de la ville de Grenade.

En effet on y monstre encor beaucoup d'inscriptions Romaines que l'on a trouvées en ce mesme lieu : par exemple celle-cy dont Ambrosio de Morales ny Florian de Ocampo n'ont point parlé, pour ce qu'elle à esté trouvée depuis qu'ils ont écrit, en faisant les fondemens d'une maison. Il y a en cette forme & maniere mot pour mot :

Furiæ Sabinæ Tranquil-
linæ Aug.
Coniug. Imp. Cæs. M. An-
tonij Gordiani pij fel.
aug. ordo. M. Flor Illibe-
ritani devotus Numini
Maiestatique sumptu
publico posuit.

Ce qui veut dire en François : La maison de Ville du lieu florissant d'Illiberis a élevé aux despens du public ce monument à *Furia Sabina Tranquillina*, Auguste, femme de l'Empereur Cesar Marc-Antoine Gordien, pieux, heureux & auguste, pour l'affection qu'elle portoit à sa divinité & à sa Majesté.

On en a trouvé aussi en beaucoup d'endroits de l'*Alcaçava* & de l'*Alhambre* en l'honneur de l'Empereur Probus, où il y a :

Imp. Cæsar. M.
Aur, probo, pio,
fel, invicto, Aug.
Numini maiestati
que devotus ordo
municipij Florentini
Illiberitani.

Il y en a une autre auprés des Chartreux qui n'est pas de

Vespasien, mais de Titus, qui a eu comme son pere, le nom de Vespasien, n'y ayant que luy que l'on ait appellé les delices du genre humain, si ce n'est qu'elle soit du temps que le pere associa son fils à l'Empire au retour de la guerre des Iuifs, veu que Suetone remarque que Titus faisoit toutes choses avec son pere, & signoit & parloit pour luy. Il y a donc en ces termes :

Illib. Vesp. in hieros belli Delil. gen. hum.

Les Romains pourtant ne sont pas ceux qui ont fondé cette Ville ; les Autheurs Espagnols pretendent que c'est la Reyne Liberia, femme du Roy Hesperus ; mais il y a plus d'apparence à ce qu'ils disent qu'Adrusbal y avoit tenu sa Cour, & qu'elle avoit esté bastie par les Pheniciens : car on y montre encore des bastimens qu'on dit avoir esté faits par eux, estant de mortier, de chaux, & de terre argilleuse, qui n'estoit pas la maniere de bastir des Romains ny des Mores. Ils pretendent mesme que le Roman ou Remon en Langue Phenicienne, signifie une grenade, & le vieux Chasteau dont on voit encor les ruines, se nomme *helna Roman* [1], qui veut dire le Chasteau de Grenade, & non pas les Chasteaux des Romains : de mesme que le *Soto de Roma*, signifie le bois de Grenade, & non pas le bois de Rome.

Cette Ville, à ce qu'ils disent, a trois lieuës de tour, & je le croirois bien. Ils comptent mille & trente tours en l'enceinte des murailles, dix huit portes, & il me semble que j'ay veu six grandes places & cinq ou six Chasteaux.

Pour commencer par la porte par où nous entrâmes, qui est la porte d'Eluire, elle faisoit autresfois un des Chasteaux. Il y a encor quelques tours devant cette porte,

1. Rimmon en Hebreu signifie Grenade.

& au Faux-bourg il y a une grande place où l'on peut voir une colomne de Marbre noir, avec la baze & le chapiteau de Marbre blanc, d'ordre Corinthien, enrichie de bronze dorée ; au haut de laquelle est une Nostre-Dame de Marbre blanc ou d'Albatre, qu'ils appellent *Nuestra Señora del Triumpho*, Nostre-Dame du Triomphe.

Au tour de cette colomne, il y a une enceinte de grilles de fer, qui ont vingt lanternes attachées en haut, où il y a des flambeaux que l'on tient allumez toute la nuit : de façon que lorsque nous arrivasmes ils l'estoient déja. Cela est assez beau à voir, mais nous ne sçavions ce que c'estoit.

A gauche & au Nort, la Ville s'estend sur le costé de la montagne, qui est separée de l'*Alhambre* par le *Darro*, & où estoit autresfois le principal Chasteau qui se nomme *Alcaçava*, qui est encore en partie en son entier.

Là auprés est la place de *Bivalbolut* ; & pas loin de là est la vieille ruine du plus ancien Chasteau, qui se nomme *Helna Roman*, qui estoit pourtant le partage d'un Prince More ; & là estoit la premiere enceinte de la ville : mais par de là & au dessus il y a une autre ville qui se nomme *Albaycin*, où les Mores qui sortirent de *Baece*, quand elle fut prise par les Chrestiens, vinrent habiter avec toutes leurs familles, & elle devint en peu de temps plus peuplée que le reste de Grenade, à cause de tous les Mores qui s'y refugioient, à mesure que les Chrestiens prenoient quelques Villes.

On va regagner par là le Darro, lè long duquel il y a une fort belle ruë, qui va en montant toûjours en veuë du Parc & du Chasteau de l'*Alhambre*, qui est de l'autre costé de la Riviere. Tout au haut de ce Faux-bourg il y a un Convent nouvellement estably, que l'on appelle *El monte Sacro*, qui se trouve ainsi vis à vis du Generalife, dont je parleray cy-aprés.

Le *Darro* costoyant toûjours la hauteur de l'*Alhambre*, traverse enfin toute la Ville, & passe sous une voûte sur laquelle est bâty le Palais, où se rend la Iustice, & qui se nomme la Chancellerie. La face en est enrichie d'une infinité de sculptures fort delicates, & mélées de Iaspe vert & de Marbre blanc & noir.

A l'entrée il y a un Lion d'Albastre, qui tient un bouclier où est cette inscription :

Vt rerum quæ hic geruntur magnitudini non omnino impar esset tribunalis maiestas, Philippi secundi, Regis providentia Regiam hanc litibus dijudicandis, amplificandam & hoc digno cultu exornandan censuit anno 1585. *Dño Fernando Niño de Gevarray præside.*

Au haut de la Place il y a un bassin de fontaine de Marbre. De là le Darro estant un peu plus gros, forme un canal qui fait le milieu d'une ruë, des deux costez de laquelle on peut aller, & qui sont joints par plusieurs ponts. Il y a là beaucoup de Teinturiers & d'Artisans.

En retournant devers la porte d'Eluire est le *Zacatin*, qui est une ruë paralelle au Canal du Darro, longue & assez estroite, qui vient de la place de la Chancellerie à la place de *Vivarambla*. Dans cette ruë sont tous les Orfévres, les Marchands de Soye, de Rubans, de Vermillon, qui croist assez prés de Grenade, dont on fait là grand trafic. C'est une plante semblable à celle du Safran, dont il y a beaucoup dans ces quartiers-là.

Dans cette mesme ruë du *Zacatin* donne d'un costé l'*Alcayzerie*, qui est une espece de Halle couverte à la maniere de la Foire Saint Germain, où sont plusieurs boutiques remplies des Marchandises les plus curieuses. Ils disent que cette place, aussi bien que beaucoup d'autres des autres Villes d'Andalousie, se nomme ainsi à cause d'un Privilege, que donnerent les Cesars aux Arabes de travailler en Soye.

Au dessous de cela, & au bout du Zacatin est *Vivarambla*, qui est une place plus longue que large : car elle a environ cent toises de long & trente de large. Elle est toute environnée de quatre à cinq estages de Loges, à la maniere de celles de l'Hostel de Bourgogne : horsmis qu'elles sont de brique, mais les murailles sont si vieilles qu'elles commencent à tomber. On y louë toutes les Loges aussi bien que celles de l'Amphiteatre de bois que l'on dresse tout au tour au dessous des Loges, lors que l'on y fait des courses de Taureaux ou des jeux de *Cañas*. Le derriere de l'Archevesché donne dedans, & là les Loges sont plus belles aussi bien qu'au milieu où sont les places du *Corregidor*, du Gouverneur, & des Vingt-quatre.

Au bout de la Place est une grande fontaine, où il y a quantité de jets d'eau fort hauts qui retombent dans un grand bassin. On y raccommodoit alors que j'y fus, un Lion où il y avoit quelque chose de rompu ; mais encore que cette Place soit assez belle, j'avouë que l'idée que m'en avoit donnée l'Histoire des guerres civiles de Grenade estoit encore plus belle.

Au dessous de cette Place il y en a une bien plus grande au dessous du *Xenil*, qui va de l'autre costé de la montagne regagner le *Darro*, & tout auprés du Chasteau de *Vivotobin*, qui est à un des bouts de la Ville, & fait une *Alcaydie* separée de celle de l'*Alhambre*. C'est un vieux quarré de murailles à la mode des vieux Chasteaux de France, où il y a quatre tours & une entre autres qu'ils disent avoir esté faite par les Pheniciens, & où *D. Diego de Palma*, qui en est Alcayde, me mena. Il me montra aussi le coutelas qu'Innocent Huitiéme envoya à Ferdinand pour entreprendre la guerre contre les Mores, à cause que Ferdinand le donna au Comte de Tendilla, qui estoit Marquis de Mondejar, & commandoit les Troupes de ce costé-là devant que Ferdinand entrast dans le Royaume de

Grenade ; de façon qu'on le garde soigneusement dans cette maison, & il y est attaché avec le *Mayorasgo* ou droit d'aînesse ; c'est à dire qu'il ne se peut vendre ny engager.

En revenant de Vivaramble à la place d'Eluire on trouve encore la place ou la ruë de la Poissonnerie, où toutes les Boutiques sont separées de pilliers de Marbre : Au dessus il y a un bastiment de bois à trois estages, avec des Galleries & des Balustrades, qui avancent dans la ruë d'une façon extraordinaire ; ce qui fait bien voir que c'est un ouvrage des Mores.

De la place neuve où est la Chancellerie, il y a une grande ruë, qui va devers la montagne, & s'appelle des *Gomeles*, à cause que ceux de ce nom là qui venoient de *Gomere* en Afrique furent choisis par les Rois Mores pour la garde de leurs personnes ; & pour ce sujet ils furent mis dans cette ruë, qui sert d'avenuë au Chasteau de l'*Alhambre*.

On appelle ainsi toute la croupe de la montagne qui est au dessus de la Ville du costé du Levant, & qui est détachée du reste de la mesme montagne par un creux fort profond, ayant au Nort le *Darro*, & au Midy le *Xenil*.

On y monte de la porte de la Ville par une allée d'Ormes qui meine en tournant jusqu'au haut, & qui est arrosée en une infinité d'endroits par des fontaines situées en degrez differents, qui ont des bassins de differentes figures & de differentes sortes de Marbres : & où il y a beaucoup de figures entaillées, comme celle d'Hercule qui tuë un Hydre, d'Apollon qui poursuit Daphné, & de Iupiter qui tasche de joindre Europe. Il y a aussi un Alexandre armé à cheval, & l'Aigle Imperiale de Charles Quint, avec ses deux Colomnes & sa devise : *Plus ultra*.

Des deux costez de cette avenuë d'Ormes & au dessus quasi de la Ville, sont les deux plus anciens Chasteaux

qui furent bastis sur cette montagne, qui se nomme presentement Alhambre du Roy More *Mahomat Aben Alhamar*, qui veut dire vermeil, en 1236. A droite est celuy que l'on appelle des *Tours vermeilles*, qui est un donjeon de plusieurs tours de brique en effet ; mais qui apparemment tirent aussi leur nom d'*Alhamar*, & où il y a encore garnison & un Alcayde different de celuy de l'Alhambre. Devant ce Chasteau il y a une grande Esplanade, capable de camper une petite armée, où il y a des allées d'Ormes : de façon que c'est la promenade la plus proche de la Ville, au bout de laquelle il y a un Convent de Hyeronimites, ce me semble. De ce lieu qui est fort élevé, & d'où il faut redescendre un peu pour remonter à l'Alhambre, on découvre le Xenil & toute la Vega.

A gauche de cette mesme allée d'Ormes dont j'ay parlé, & qui va rendre dans cette Esplanade que je viens de décrire, est l'enceinte de la Forteresse, que l'on appelle proprement *Alhambra*, qui est aussi grande que l'enceinte de plusieurs Villes, & dont les murailles sont encor en fort bon estat. Il y avoit autrefois une porte qui alloit vers ce Convent dont je viens de parler sous un gros boulevart, qui est encore en son entier, mais elle a esté bouchée depuis que le Roy *Mulay Abdali* en sortit avec les Mores par le Traité qu'il fit avec Ferdinand. Sous ce boulevart il y a une grande voûte sousterraine qu'on appelle *de los siete suelos*, à cause qu'il y a sept eaux differentes dont j'avois fort oüy parler : ce qui m'avoit donné le desir d'y entrer, à cause de tous les enchantemens qu'on disoit qu'il y avoit : mais un *Alcalde de corte* de Madrid qui estoit prisonnier à l'Alhambre, fort bel esprit, & fort dangereux, Chevalier de Saint Iacques, nommé *Martin de la Nuça*, me confirma dans l'opinion où j'estois que ce n'estoit que fables, que l'on n'entroit plus dans ces eaux, qui estoient éboulées presentement ; qu'il se pouvoit faire en effet que

les Mores en s'en retournant eussent laissé là de mesme que dans les autres caves, beaucoup d'or & d'argent, comme ils croyoient revenir. En effet, en y travaillant, on y en a souvent trouvé par hazard, outre qu'il estoit vray qu'il y avoit eu des gens qui s'y estoient perdus, à cause qu'il y a un labyrinthe d'eaux, où il est fort aisé de s'égarer.

On ne sçauroit donc plus entrer dans l'Alhambre, qu'en retournant tout court par une allée d'Ormes qui y remonte. La porte en est d'une pierre polie, dont l'architecture est bijarre, & la sculpture tout à fait extraordinaire : car au lieu que toute la sculpture est ordinairement relevée, celle-cy est creusée tout à fait dans la pierre, en maniere de bastons rompus, enfoncez comme les moules de nos Sculpteurs, ou plûtost comme les figures renversées que les Graveurs impriment pour servir de cachets. Ces bastons rompus sont terminez par plusieurs sortes de petits ronds de differentes grandeurs, qui aboutissent à la premiere arcade : car il y en a deux, au dessus de l'une desquelles est imprimée une main ouverte avec le bras jusqu'au coude, que quelques-uns disent avoir esté mise là pour signifier par les cinq doigts les cinq principaux mysteres de l'Alcoran : d'autres disent, & avec plus de raison, que c'est pour faire souvenir que la paix & la concorde maintiennent toutes choses, la main en ayant esté de tout temps le hierogliphe.

Dans la seconde arcade il y a une grosse clef bleuë, que les Mores qui conquirent l'Espagne, mirent dans leurs Enseignes, pour montrer qu'avec l'art & le fer, ils s'estoient ouverts le passage en Espagne ; c'est pourquoy l'on a remarqué que *Gibraltar* fut appellé le Mont de la Clef. Il y a aussi une grande inscription Arabe dans une piece de Marbre poly, que l'on a traduite en Espagnol, & qui veut dire en François : *Abi Abdeli Abul Haxis Ioseph Ibni Haxes*

Ibni Nazer a fait bastir cette porte appellée Iudiciaire, avec laquelle Dieu tres-haut rende heureuse la Loy des enfans de Salvation ; Que Dieu maintienne dans le Morisme les œuvres pieuses & charitables, & que la succession de leurs faits victorieux demeure à leur posterité. Elle fut faite le vingt-septiéme iour de la Lune de Maulud l'Engendreur, l'an six cens quarante-sept. Cette datte de l'Ere de Mahomet, revient environ à l'an mil trois cens huit de nostre Seigneur.

De là on entre sous une autre voûte assez grande, & qui est encore toute gravée à peu prés d'une maniere encore plus belle que celle que je viens de décrire, y ayant quantité d'autres figures fort delicates ; mais qu'il est difficile d'exprimer que par le nom general de Moresques. On dit qu'on avoit accoustumé de rendre la Iustice sous cette porte, les Arabes le pratiquant ainsi à l'imitation des Iuifs ; & presentement il y a un corps de Garde.

Quand on a passé cette porte, & que l'on a monté le long des petits logemens de Soldats qui sont à droite, on trouve une grande place, sous laquelle il y a un Reservoir composé de trois grandes voûtes pleines d'eau. A gauche de cette grande place est le vieux Chasteau, où demeure encore presentement l'Alcayde de l'Alhambre. C'est un quarré de bastimens fort grand, mais aussi fort ancien, & flanqué tout autour de Tours quarrées. A la reserve d'un costé de cette place, les trois autres sont environnez de Terrasses en forme de Boulevarts, tous reguliers & biens fournis d'Artillerie, d'où l'on découvre toute la Ville & toute la Plaine.

Là est cette Tour celebre qu'ils appellent *de la Campana*, ou bien *de la Vela*, c'est à dire de la Cloche ou de la Chandelle, pource que c'estoit la grosse Horloge ou le Tocsin des Mores, & qu'il y avoit toûjours de la lumiere. C'est ce qui commande particulierement la Ville ; mais ce qui

y est d'extraordinaire, c'est que sur la premiere Terrasse par où l'on entre, & d'où l'on a de la peine à regarder en bas sans estre ébloüy, il y a deux fontaines jaillissantes, & tout du long des murs du Chasteau, des Espaliers d'Orangers & de Grenadiers, avec de grands vases de terre peinte, aussi belle que de la Porcelaine, où il n'y avoit pour lors, sinon quelques fleurs en quelques-uns : mais où l'on dit que le Marquis de Mondejar trouva quantité d'or que les Mores avoient caché dans la terre, quand il y fut estably par Ferdinand.

A droite de cette Place, & vis à vis de cet ancien Chasteau, est l'*Alcaçar* commencé par Charles-Quint, & où il ne manque que la couverture & les dedans. Ce sont quatre corps de logis, qui font au dehors un quarré, & au dedans un rond parfait. Le dehors jusques au cordon est d'une pierre dure rustiquée, qui est à proprement parler du Marbre brut, où il y a d'espace en espace de gros mufles de Lion & des testes d'Aigle de Bronze, d'où sortent des anneaux de pareille estoffe.

Du costé de la grande Place, il y a un grand Portail d'Architecture Grecque, qui fait un Vestibule ou Salon de soixante & dix huit pieds de long. Ce sont trois portes qui sont chacune au milieu de quatre colonnes de Marbre noir, dont les bazes sont enrichies de bas reliefs d'Albastre, avec des figures si delicates qu'il semble qu'elles soient moûlées sur de la cire ; Au dessus de ces trois portes qui sont de Iaspe, de Serpentine, & d'autres pierres de diverses couleurs, il y a des sculptures d'un aussi beau dessein dans des ronds d'Albastre. Il y a aussi huit colonnes de pareille structure, qui accompagnent les fenestres qui respondent aux portes. En chacun des deux costez de ce Portail, il y a six grandes croisées : & tout cela est finy par sa corniche.

Le costé du Midy, qui regarde des jardinages, quelques

arbres & des maisons moins magnifiques, est basty du mesme ordre, excepté que le Portail n'a que quatre colonnes en bas, & autant en haut, n'y ayant qu'une porte, qui est celle par laquelle j'y entray.

Du costé du Levant il y a une grande allée d'Ormes & des restes de jardinages & de l'ancien Parc, mais fort en desordre, qui va jusques aux murailles de cette place.

Le dedans de ce quarré, comme j'ay déja dit, est un rond parfait composé d'une double ceinture de Portiques l'un sur l'autre, où il y a trente-deux colonnes de seize pieds de haut, toutes d'une piece, & autant au dessus, toutes de Marbre jaspé aussi bien que leurs Bazes, leurs Chapiteaux, Alcatrave, Frise, Corniche, & Pied-destail, qui font tout le cordon et le mur d'appuy des Portiques d'enhaut : de façon que dans tout ce rond qui a depuis les colonnes environ vingt pieds de diamêtre, il n'y en a pas une seule pierre. Les quatre espaces en triangle que laissent les Portiques aux quatre coins du quarré, sont destinez pour quatre Escaliers, dont il y en a deux de faits par où l'on monte.

Le quatriéme costé de cet *Alcaçar* est appuyé contre les nouveaux Palais des Mores ; de façon que dés que l'on est descendu par dessous un de ces Portiques dans la premiere Gallerie, on est surpris de la maniere du Lambris, de la Voûte, & des Sculptures & Inscriptions Arabesques qui sont tout autour des murailles.

A gauche de cette Gallerie il y a un petit jardin avec une fontaine. Au bout de ce jardin il y a une petite tour, au haut de laquelle est une Guerite, d'où l'on avoit accoustumé d'appeler les Mores pour venir à la Mosquée, comme ont accoustumé de faire les Turcs, qui ne se servent point de Cloches. Vn assez grand Salon a veuë sur un jardin : ce Salon, s'il m'en souvient, estoit une Mosquée, ou bien un lieu où l'on rendoit la Iustice, puis l'on en a fait une

Chapelle. A droite on entre dans une Court oblongue, au milieu de laquelle il y a un Canal avec deux jets d'eau aux deux bouts. Il est revestu d'une bordure de Marbre blanc, d'une de fleurs, & a deux rangs d'Orangers ; le reste est pavé de Marbre blanc, & les deux murailles des costez, sont couvertes de pallissades de Myrthes & de Iasmins. Pour les deux bouts de la Court, ce sont des Portiques soustenus de petites colonnes d'un Marbre fort blanc & fort poly, d'où l'on passe dans deux appartemens differents. Celuy qui est du costé de l'*Alcaçar*, va rendre dans le Salon des Secrets, dont je parleray cy-aprés ; l'autre qui est au Nort, est de Moresques, mais plus communes. Aux deux bouts de ce Salon, il y a deux Alcoves, qui ne sont pas si enfoncées qu'on ne puisse en découvrir le Canal, & tous les Orangers de cette Court, ou plûtost de ce jardin.

Au milieu de ce Portique, & vis à vis du Canal il y a une porte aussi grande & aussi épaisse comme celles de nos plus grandes Eglises. Elle s'ouvre des deux costez, & est toute de pieces rapportees, & d'un bois de differentes couleurs, comme les beaux cabinets & les belles tables qui coustent si cher. Par cette porte on entre dans une Gallerie, dont les murailles sont toutes ouvragées d'une infinité de figures bijarres, sur une espece de plastre fort blanc, qui croist en Espagne. On l'a déleyé avec du blanc d'œuf, & par ce moyen il est demeuré fort blanc & fort luisant, mais il ne laisse pas d'estre doré en beaucoup d'endroits.

Cet ouvrage qui ne commence qu'à la hauteur d'un homme, a au lieu de cordon une ligne de lettres Arabiques dorées, qui regne tout autour. Comme cette Gallerie n'a aucune fenestre, ie fus fort surpris de voir que l'on ne laissoit pas d'y entrevoir le jour, & de connoistre comme la muraille estoit toute divisée en arcades, qui faisoient

de petites Alcoves separées par des pilliers de Marbre. Le haut des arcades est d'une Arabesque si delicate, que tous ses traits ressemblent à ces traces que les Vers laissent dans les estoffes. Ce qui me fit facilement comprendre, ce que c'estoit que l'ouvrage appellé par les Anciens *Vermiculatum* : de façon qu'ils perçoient le mur de part en part, & ainsi quoy qu'il eust deux pieds d'épaisseur, il estoit neantmoins transparent, & donnoit par ce moyen quelque jour, outre le brillant de l'or & de l'azur de la voûte, qui est fort haute, & qui est composée d'une infinité de petits cus de lampes, de figures differentes.

Au sortir de cette Gallerie il y a un Vestibule qui sert d'entrée au Salon qui tient toute la Tour de *Comares* ; ainsi appellée, à cause qu'elle est faite de la plus riche maniere de Moresque, que les Arabes appellent *Comaragies*. Il est impossible de se l'imaginer à moins que de l'avoir veuë, car c'est d'une maniere de Stucq, où sont moulées mille petites figures à la Mosaïque ; mais d'une Mosaïque relevée en bosse, representant par des lignes aussi deliées, que si elles estoient imprimées sur de la cire, tout ce que nous voyons dans les Tapis de Turquie & de Perse, & dans les plus curieux cabinets de pieces rapportées ; l'or, l'azur, le blanc, & mille autres couleurs fort vives y estant meslées avec tant de varieté que la veuë en est éblouye.

Depuis le cordon qui est à hauteur d'homme d'une ceinture de lettres d'or en Arabe jusques au haut, qui est un Dome aussi élevé que ceux de nos Eglises, toute la muraille est enduitte de mesme Stucq, à la reserve d'une espece de lanterne, d'où l'on voit le jour par le haut. La voute est aussi composée de mesme Stucq, ouvragé d'autant de couleurs, mais de petits ronds & de petites pointes qui sortent un peu plus avant en maniere de plotons de neige & de grêle, dont tous les grains seroient de couleur differente, y ayant encore une ligne de lettres Arabes d'or

au haut qui termine le Quarré où commence la voute & qui tient lieu de Corniche.

Ce Salon a trente six, ou environ quarante pieds en quarré ; & outre le jour qui luy vient d'en haut, il y a trois Croisées avec de grands Balcons avancez, qui ont veuë pardessus les arbres du Parc, qui est au dessous, & où il y a quantité de bestes remarquables par leur rareté.

C'estoit dans ce Salon que se faisoient autresfois *las zambras y saraos*, c'est à dire les danses & les bals des Mores ; et ce fut là aussi que le Roy d'Espagne d'apresent dit en y entrant, qu'il estoit impossible d'y demeurer melancolique.

De là on entre dans un autre Appartement composé d'un quarré de bastimens, qui sont autour d'une petite Court où il y a encore une fontaine, & d'où l'on décend dans l'Appartement des Bains, qui a deux Salons voutez.

Dans l'un il y a un gros jet d'eau au milieu, qui sort d'un grand bassin de Marbre. Tout le bas est pavé de petits carreaux bleus & verds, qu'ils appellent *Azuleios*.

Il y a deux Alcoves aux deux costez avec des Estrades relevées, qui sont couvertes de mesmes carreaux, & qui sont mesme plus relevez en de certains endroits qu'en d'autres, pour contribuer à ce qu'ils pretendent, sçavoir à la volonté de ceux & de celles qui s'y couchent au sortir du Bain. L'autre est le Salon où est la cuve d'Albastre avec ses robinets, & les autres cuves.

Outre ces deux Salons qui n'ont du jour que du haut de la voute, il y a plusieurs autres pieces qui vont jusques dessous le Salon de Comares, & ont veuë sur le Darro, qui doivent estre toutes fort fraisches en Esté ; car outre que ce sont des voutes qu'on appelle en Espagnol *Bobedas*, elles n'ont veuë que du costé du Nort.

L'Appartement du dessus a esté tout reparé par Charles-

Quint, où mesme il a fait bastir une Gallerie, & quelques pieces, & peindre en huile toutes les murailles. Cet Empereur a long-temps demeuré dans cet Appartement-là, en sorte que l'Imperatrice Dona Isabelle sa femme y accoucha de Philippe Second.

De cet Appartement qui est au Nort, on entre dans un autre que l'on appelle de la Reine Mere. Il est composé d'une petite Court ou Iardin, tout plein de Lauriers, de Myrthes, & de Iasmins. Il y a au milieu encore une grande fontaine ; les galleries & les chambres en ont esté peintes du temps du mesme Empereur. Ce qui est resté des Mores est un grand Cabinet nommé *El tocador*, au dedans duquel il y a une enceinte de menuiserie vitrée, où la Reine nommée *Daraxa* se coiffoit, autour de laquelle est une Gallerie ou Corridor, avec des fenestres tout autour ; ce Bastiment, faisant un des bouts de *l'Alhambre*, & ce *Corridor* se rencontrant dans le rond du coin. Auprés de la cheminée il y a une grande pierre de Marbre blanc, toute travaillée à jour en façon de crible, qui servoit de cassollette à cette Princesse ; mais d'une cassolette voluptueuse : car on dit qu'elle avoit accoustumé de se mettre dessus en s'habillant pour y recevoir le parfum qui passoit au travers du dessous du plancher. Mais tout cela n'est rien au prix de l'Appartement des Lions, qu'ils appellent *El quarto de los leones*, où l'on entre des deux Appartemens que je viens de décrire.

C'est une grande Court plus longue que large, toute pavée de Marbre blanc, & toute environnée de cinquante-deux colonnes de Marbre d'Egypte. Il y a au milieu deux bassins d'Albastre, dont le plus grand qui est au dessous, est porté sur douze Lions de mesme matiere, qui jettent de gros boüillons d'eau, aussi bien que d'autres figures qui sont au haut. Aux deux bouts il y a deux grands Vestibules soustenus d'une douzaine de pilliers de Marbre,

qui avancent d'environ vingt pieds dans la Court, sous chacun desquels il y a quatre jets d'eau. Par là on entre dans de grandes Galleries qui regnent le long des Portiques, & d'où l'on passe en quantité de pieces qui sont tout autour de la Court, qui est composée de corps de Logis doubles, dont les plus belles pieces sont deux grands Salons qui sont aux costez vers le milieu. Ils sont en Dome & enrichis des mesmes Arabesques que celuy de *Comares* que j'ay décrit ; horsmis qu'ils ne sont pas tout à fait si grands, mais en recompense, il y a à droite & à gauche des Alcoves soustenuës de pilliers de Marbre, & au milieu un grand bassin de mesme pierre, dont les jets d'eau qui sont fort hauts, répondent à ceux de la fontaine des Lions. De ces bassins l'eau coule par de petites rigoles qui sont cavées dans les marches qui descendent dans la Court, & font un murmure le plus agreable du monde.

L'un de ces Salons s'appelle *de las dos hermanas*, ou des deux sœurs, à cause qu'à la reserve de l'espace que tient la fontaine, il est pavé entierement de deux grandes pierres de Marbre, que l'on appelle sans pareilles, & qui remplissent tous les deux costez depuis une muraille jusqu'à l'autre ; de façon qu'il n'y a que deux autres pierres qui remplissent les deux vuides que laisse la fontaine aux deux bouts.

L'autre Salon s'appelle des Abencerrages, à cause qu'on dit que ce fut là que le dernier Roy More de Grenade en fit égorger un si grand nombre : ce qui fut cause des guerres civiles qui ruïnerent cet Estat.

Il y a un troisiéme Salon, où l'on entre du bout de cette Court, qui est vers le Couchant, & qui rejoint le Palais de Charles-Quint. La premiere Court où est le Canal, est appellée le Salon des secrets, à cause que la voute en est faite de maniere que deux personnes se peuvent entendre d'un bout à l'autre en parlant si bas qu'ils veulent, pourveu

qu'ils approchent de la muraille, & qu'ils y prononcent distinctement les syllabes [1].

Cette grande quantité d'eau qui fait aller tant de fontaines vient par une espece de Canal du Iardin que l'on nomme *Generalife*, qui est bien plus haut que *l'Alhambre*, & qui en est separé par un fossé fort profond, ou plutost par un petit valon qui est hors l'enceinte des murs de cette Forteresse & qui va donner dans la riviere du Darro. I'ay passé par dessous le pont au dessus duquel passe l'eau pour entrer dans l'*Alhambre*.

Pour ce qui est du *Generalife*, il merite bien sa Description particuliere. C'estoit un autre Palais basti de mesme à peu prés que la Court de *Comares*, mais plus petit & où les Mores se plaisoient plus à cause de la beauté des jardinages, de la quantité d'eau qu'il y avoit, & de la beauté de la veuë ; ce qui faisoit qu'ils s'y retiroient souvent : et on dit méme qu'il avoit pris son nom qui veut dire en Arabe, Maison des Arts ou de la Musique, à cause qu'un Prince More s'y retira pour s'addonner tout entier aux sciences, & particulierement à la Musique.

Il n'y a pas beaucoup de bastimens ; mais on découvre de là non seulement toute *l'Alhambre*, qui de ce lieu ne paroist pas beaucoup à cause que tous les bastimens en sont couverts de méchante thuile, & la plus part mesme n'en ont point, les voutes n'estant couvertes que de ciment ; mais on voit aussi pardessus *l'Alhambre*, toute la Ville & toute la Plaine.

Aprés avoir monté si haut que je ne pouvois plus respirer, je fus tout estonné de trouver un grand Canal qui est dans vne espece de Court, ou Iardin, & une quantité de jets d'eau prodigieux, que l'on voit de tous costez au tra-

1. Il y en a un pareil dans la grosse tour du Château d'Heidelberg.

vers de quantité d'arbres fruitiers, & dans de petits Parterres assés bien entretenus. On monstre encore celuy des Lauriers où l'on dit que les Zegris soûtinrent avoir veu la derniere Reine des Mores avec l'Abencerrage. Il y a une Cascade qui est encore en son entier depuis quatre cens ans. Elle n'est pas veritablement si large que celles que l'on fait depuis peu en France, mais la structure qui est admirable, est une marque de l'esprit & de l'habileté des Mores. Car c'est un grand Escalier où il y a un mur d'appuy de chaque costé, dans l'espaisseur duquel il coule un petit filet d'eau dans un petit Canal rebordé de ces carreaux de plusieurs couleurs qu'ils appellent *Azuleios*. On monte jusques au haut entre ces deux murs, & aprés avoir monté environ une douzaine de marches, on trouve un palier en rond, au milieu duquel il y a un jet d'eau. Il y en a de douze en douze marches jusques à six ou sept, si je m'en souviens bien, que l'on voit tout d'une veuë du bas de l'Escalier.

Au dessus du *Generalife* il y avoit encore autresfois une maison de plaisance, dont on ne voit plus que quelques vestiges à ce que l'on dit, car je n'y allay pas, à cause que cela estoit trop haut. On appelloit cet endroit-là *El cerro del sol*, le sommet du Soleil, & *Silla de los Moros*, la chaire ou le Thrône des Rois Mores. Depuis on y fit bastir une Eglise dédiée à sainte Heleine, qui est aussi ruïnée, & c'est la raison pourquoy on l'appelle encore *El cerro de santa Helena*.

Je n'allay point non plus voir les restes du Iardin celebre de *los Alijares* [1], qui est plus à mi-coste, & qui estoit le plus beau qu'eussent les Rois Mores autrefois, pource que l'on me dit qu'il n'y avoit plus rien.

Il me reste à parler des Eglises de Grenade. La Cathe-

1. *Alijares* veut dire *promenoir*.

drale est la plus remarquable. Elle est composée de trois Eglises attachées l'une à l'autre. La premiere est une vieille Mosquée bastie à la mode des Mores, quarrée ou guere plus longue que large, point voutée & toute couverte de toits de thuile qui ne sont pas mesme pour la plus part lambrissez par dedans, à peu prés comme la Foire saint-Germain, mais pas si haute. Tout cela est soustenu par quantité de petits pilliers de pierre fort historiez. A costé droit de l'Autel où l'on dit la Messe Parroissiale, c'est à dire du costé de l'Evangile, on voit encore l'endroit où un Chevalier Chrestien nommé *Hernando del Pulgar*, s'estant déguisé en More, vint attacher un *Ave Maria* : qu'aprés un Chevalier More prit & attacha à la quëue de son Cheval, envoyant le signifier au camp des Chrestiens, & proposer le combat à quiconque le voudroit ravoir, en sorte que *Garcilaso de la Vega* l'ayant accepté, aprés avoir vaincu le More rapporta l'*Ave Maria* & depuis ce temps il mit un *Ave Maria* dans ses armes. De luy est descenduë la maison de Mendoça qui le porte encore. On a mesme permis aux descendans de *Hernando del Pulgar* d'y mettre aussi leurs armes.

Au costé de l'Epistre il y a un grand Dais de velours, où sont les armes des Marquis de *Campoteiar*, qui se ventent de descendre du dernier Roy, qu'on appelloit *El Rey Chico* : mais cela reçoit trop de difficulté ; car aprés que Ferdinand luy eut donné le petit pays qu'on appelle *de las Alpuiarras*, qui vaut en ce temps-cy au Roy deux cens mille ducats de revenu, il le revendit à Ferdinand quatre vingt mille ducats, & s'en alla en Afrique : outre que l'on asseure qu'il vient d'un Osman descendu des Rois de Cordouë.

La seconde Eglise c'est la Chapelle que Ferdinand & Isabelle firent bastir pour le lieu de leur sepulture. Elle est environ grande comme la Sainte Chapelle de Paris, & est au bout d'enhaut de la Mosquée que je viens de

descrire. Elle est enrichie par le dehors aussi bien que par le dedans, des plus delicates sculptures du monde. Au haut & tout autour ce sont des F. & des I. entre-meslez de faisceaux de flesches, de chaisnons, de carquans & de jougs de Bœufs, pour montrer qu'ils avoient subjugué ce pays-là. Le Portail y est tout de Marbre, & s'il m'en souvient bien, c'est sur ce Portail que sont deux statuës de la Foy & de la Iustice, avec cette inscription Latine, qui montre assez que ce sont ces Vertus qui ont fait conquerir ce Royaume à Ferdinand & à Isabelle, qui les ont mis aprés dans le Ciel, & que le premier Archevesque qui y a esté estably a esté un Ferdinand :

Post septingentos Mauris dominantibus annos
Catholicis dedimus hoc templo populos hos regibus ambæ :
Corpora condidimus hoc templo, animasque locamus
In cælis, quia iustitiam coluere fidemque :
Pontificem dedimus Ferdinandum nomine primum,
Doctrinæ morum vitæque exemplar honestæ.

La grande Grille qui separe le Chœur de la Nef, est de fer ouvragé & doré. Elle va quasi jusques à la voûte d'enhaut. On montre dans la Sacristie l'épée que Ferdinand avoit à son costé dans la guerre des Mores ; car pour celle que le Pape envoya à ce grand Prince, il la donna au Comte de Tendilla, qui estoit alors Capitaine de cette Coste, comme j'ay désja dit. Sous le Dome de cette Chapelle il y a deux fort beaux Tombeaux plus élevez que la hauteur d'un homme, & qui tiennent quasi tout le Chœur. Ils sont d'Albastre, & enrichis tout autour d'une infinité de petites statuës & de sculptures. Au dessus de l'un sont les figures de Ferdinand & d'Isabelle d'Albatre, avec cette inscription :

Mahumeticæ sectæ prostratores & hæreticæ pervicaciæ extinctores, Ferdinandus Aragonum, Elizabetha Castellæ,

Vir & Vxor Vnanimes Catholici appellati, marmoreo clauduntur hoc tumulo.

Au dessus de l'autre sont les figures de Philippe premier, & de la Reyne Ieanne sa femme, avec celle d'une petite Princesse nommée Marie.

Autour de cette Chapelle est écrit : *Esta capilla mandaron fundar los muy Catholicos Don Fernando y Doña Isabel, Rey y Reyna de las Españas, de Napoles, de Sicilia, de Hierusalem. Conquistaron este Reyno y lo reduxeron à nuestra fe, ganaron las Islas de Canaria y las Indias y las ciudades de Oran, de Tripoli, y Bugia, y destruyeron la heregia y echaron los Moros, y Iudios destos Reynos, y reformaron las Religiones. Fino la Reyna martes à 26. de Noviembre de M. D. IV. años ; finô el Rey miercoles à 23. de Enero de M. D. XVI. Acabôse esta obra año de M. D. XVII.*

Au costé & tout du long, tant de la Chapelle de Ferdinand, que de la Mosquée, que les Espagnols appellent *Mezquita*, est la grande Eglise qui n'est pas achevée : mais quand elle le sera, ce sera une des plus belles d'Espagne. Ce que nous appellons en France le Chœur, est achevé aussi bien que toute la sée. Il n'y a encor de fait que le Portail du costé du Nort, qui est tout de Marbre noir & blanc. Il paroist par l'inscription qui y est, & par le *plus ultra*, que c'est Charles-Quint qui l'a fait bastir. Par la sculpture & par le dessein, on peut juger qu'il a esté fait par le meme Ouvrier qui a fait les Tombeaux.

En Espagne les chaises des Chanoines ne sont point dans le Chœur, mais dans la Nef au delà de la Croisée, de façon que le Chœur est tout vuide ; & cela a sa beauté ; mais aussi il fait paroistre les Eglises petites : car en entrant par la porte du bout, on ne voit pas leur longueur tout d'une veuë. Celle-cy est longue & large environ comme Saint Eustache de Paris, dont elle a quelque chose par la forme des pilliers, mais le Chœur est bien plus beau : car

c'est un Dome fort haut, & enrichy de balustrades de fer doré, & de quantité de figures dorées, au dessous duquel est l'Autel qui est fort élevé. Autour de ce Dome sont trois aisles en rond. Outre les Chapelles toutes les arcades en sont ouvertes, de façon qu'on voit l'Autel de tous les environs. L'archevesque d'apresent se nomme Dom *Ioseph d'Argayes*. On dit que cet Archevesché luy vaut soixante mille ducats. Pour les Chanoinies elles ne valent pas tant que celles de Tolede : comme elles sont du patrimoine du Roy, il les donne toutes.

Nous ne nous contentâmes pas de voir cette Eglise, nous allâmes visiter tous les plus beaux Convents ; & je fus surpris de trouver quasi dans la pluspart deux ou trois Courts avec leurs Cloistres, les uns sur les autres, soustenus d'un double rang de colonnes de Marbre blanc, avec une fontaine au milieu, & quantité d'Orangers. Outre cela la pluspart de leurs Escaliers sont en Dome, & font, comme ils appellent, *Vna media narania*, c'est à dire qu'ils representent la moitié d'une Orenge creusée. Mais ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que le haut est lambrissé d'or & d'azur à la maniere des Salons de l'*Alhambra*. Leurs grandes portes sont aussi en beaucoup de maisons toutes de pieces rapportées ; ce qui marque que c'est l'ouvrage des Mores qui estoient demeurez en Espagne depuis Ferdinand, jusques au Roy Philippe troisiéme.

Les plus beaux Convents sont celui des Iacobins, celuy de S. Iean de Dieu, qui est un Hospital, comme celuy de la Charité de Paris, horsmis qu'il y a des Sales pour des Femmes & pour des Blessez, qui sont tous traittez & accommodez fort proprement.

Celuy des Hyeronimites est attribué à Ferdinand & à Isabelle, mais pourtant a esté basty & fondé par la veuve du grand Capitaine qui y est enterré. Ie ne veux pas oublier que dans la fondation de ce Convent, aussi bien que de

beaucoup d'autres, il y a de quoy avoir du pain, de la viande, du vin, du sel et de la neige, pour montrer la delicatesse des Moines d'Espagne.

Ce grand homme est enterré sous le Dome de la Chapelle, qui est bien plus belle par dedans, que celle des Connestables de Castille dans Burgos, & qui compose tout le haut de l'Eglise : mais il n'y a ny tombeau élevé, ny inscription : seulement au haut de l'Autel, il y a un grand Tableau de velours noir, où son espée est penduë. Des deux costez de cet Autel sont des statuës dorées de Ferdinand & d'Isabelle. Sur le Portail tout le monde va voir comme un ouvrage merveilleux, un Saint Hierosme de Marbre blanc, dont le bras & le corps sortent de la muraille, d'une maniere fort extraordinaire.

Au haut du Dome de cette Chapelle par dehors il y a en grosses lettres cette superbe inscription :

G. Consaluo Cordubensi Gallorum ac Turcorum terrori.

Ie trouvay dans le Convent des Cordeliers, qui est aussi fort beau, un Pere de Saldagne de la branche de cette Maison qui s'est establie en Portugal il y a fort long-temps, & qui est la mesme que celle d'Espagne. Comme ma grand'mere portoit ce nom-là, nous fismes grande connoissance, & il me rendit mille petits services. Son frere ou son cousin a esté Gouverneur d'Olivença dans les dernieres guerres. Il est fort persuadé que cette branche establie en Portugal, & dont apparemment est venu celuy qui s'est estably en France, vient d'un Ayre de Saldagne, frere du Comte Sandias de Saldagne qui se sauva en Portugal, quand on mit son frere Sandias prisonnier, & que le Roy de Portugal le fit son *Mayordomo mayor* : d'où il pretend estre descendu aussi bien qu'un autre Ayre de Saldagne son parent, qui a esté Viceroy dans les Indes Orientales du temps du Roy Philippe Troisiéme.

Ce Comte Sandias de Saldagne est assez connu dans

l'Histoire d'Espagne, comme pere du fameux Bernardo del Carpio, qui fit tant de proüesses du temps de Charlemagne, dont on montre encore l'espée dans le Cabinet d'Armes de Madrid ; & dont est venu le mot Espagnol, *Valiente como Bernardo*. Mais il me semble qu'on ne voit point dans l'Histoire que le Comte Sandias de Saldagne eust un frere. D. Ioseph Peliscere, Genealogiste du Roy d'Espagne, ce qu'ils appellent en Espagnol *Coronista*, m'a bien dit que les Saldagnes de Portugal sont de la mesme Maison que ceux de Castille, & m'a promis de voir ses papiers, & de m'en rendre compte à mon retour à Madrid.

Dés que nous arrivasmes à Grenade, beaucoup de Cavaliers Espagnols nous estoient venus voir, & mesme nous avoient amené des carrosses pour nous mener partout, & particulierement deux avec qui nous eusmes plus d'habitude ; sçavoir *D. Diego de Palma, Alcayde de Vivatobin*, & *D. Antonio de Benavides, Cavallero de la Orden de Calatrava*, fort sçavant en l'Histoire, & qui a une memoire prodigieuse. Pour luy il estoit là pour un procez de consequence qu'il avoit à la Chancellerie. Il est de la Maison du Marquis de Caracene, & j'en appris quantité de choses curieuses.

Nous allasmes avec eux voir le President de la Chancellerie, qui se nomme *D. Pedro Rodesno*. Il nous montra toutes les Sales de la Iustice, qui sont plus propres que celles de Madrid ; car dans la Sale où se font *las juntas*, qui est ce que nous appellons assemblées des Chambres, il y a des carreaux de velours au bas des sieges, pour mettre les pieds des Iuges.

Comme il sceut que j'estois Conseiller, il me conta beaucoup de particularitez de la maniere en laquelle ils rendent la justice, suivant les questions que je luy en faisois, & j'en parleray ailleurs. Il me montra sa Bibliotheque, son Cabinet & sa Chapelle. Dans cette mesme

maison il y a aussi une chambre que l'on appelle *La corte de los Alcades* pour le crime ; & celle de *los hijos d'Algoi* c'est à dire des Gentilhommes, où il n'y a que trois Iuges.

Ce qui est de beau, c'est qu'il n'y a qu'un President en cette Chancellerie, dont la Iurisdiction s'estend depuis le Tage iusqu'au Détroit : & dans tout ce pays-là il est comme Gouverneur de Province, & n'a personne au dessus de luy. En effet le Marquis de Mondejar, qui ne vient pas par masles de la Maison de Mondejar qui est esteinte, mais qui est de la maison de Salces [1], & originairement de celle de Croüy en Flandre, n'est que Capitaine de l'Alhambre & de toute cette Coste, & sous la Iurisdiction du President de Grenade. Il y a trois Capitaines ou Generaux de cette Coste, sçavoir celuy de Grenade, celuy du Destroit & celuy de Seville.

Nous allasmes voir aussi le *Corregidor D. Emmanuel Roxas y Pantoia*, qui est comme le Lieutenant-General & Prevost des Marchands, & a sous luy les Vingt-quatre de la Ville, qui est une Chambre composée de Gentils-hommes, dont j'expliqueray la jurisdiction.

Ce Corregidor & le President nous envoyerent aprés cela leurs carrosses, pour nous mener où nous voudrions. Il nous servirent aussi bien qu'un troisiesme, que mon Marchand m'avoit fait avoir d'abord pour faire toutes nos courses, mais nous prismes des chevaux pour aller plus commodement voir les cavernes de la Montagne qu'ils appellent sacrée, qui est dans ce Valon agreable du Darro que j'ay descrit, & qu'ils disent estre si saint par la vertu des Reliques de Saint Ctesyphon & d'autres Martyrs qui y ont esté trouvez, à ce que tous les Espagnols croyent &

1. Les Marquis de Salces en Navarre pretendent estre descendus par femmes du Roy Charles de Navarre & de Ieanne de France, fille aisnée du Roy de Paris.

soustiennent. Nous suivismes donc cette petite Riviere qui descend tout du long du Parc de l'Alhambre, qui est une montagne assez roide : & ce fut là que je m'arrestay dans la ruë, pour barboüiller la face de dehors de ce grand Palais, dont la structure n'est pas fort belle par ce dehors, comme j'ay déja dit.

Environ à un quart de lieuë de la porte de la Ville, qui va à *Guadix*, aprés avoir toûjours monté, nous trouvasmes ces cavernes, qui sont de petites carrieres, où l'on pretend qu'en l'année 1595. du temps de Philippe II. un Archevesque de Grenade nommé *D. Pedro de Castro y Quiñones*, trouva les Corps des Disciples de Saint Iacques. Et voicy comme on en conte l'Histoire.

On dit que quelques Bourgeois de Grenade ayant en teste qu'il y avoit dans ces Montagnes un endroit ou une mine d'or, dont les Rois Goths tiroient grand profit devant la perte de l'Espagne, que les gens du pays avoient remply l'ouverture, pour en oster l'usage aux Mores, & qu'il estoit fort aisé de la descouvrir, s'en allerent promener, & chercher dans cette Montagne, où ils virent de petits trous, dans lesquels fourrant leurs bastons, ils jugerent qu'il y avoit des voutes. Ils remarquerent les endroits, ils y firent foüiller, & trouverent une voute pleine de terre remuée, & enfin le 24. Fevrier 1595. ils rencontrerent une Lame de plomb, où estoit escrit en Latin : *Corpus ustum Divi Mesythonis. Passus est sub Neronis Imperatoris potentatu.* C'est à dire : Le corps brûlé de Saint Mesython Martyr. Il souffrit le martyre sous la domination de l'Empereur Neron.

L'Archevesque en estant averty, il fit continuer le travail, & on trouva un mois aprés une Lame de plomb, où estoit escrit en Latin :

Anno secundo Neronis Imperii, Martii Kalendis passus est martyrium in hoc loco Ilipulitano, electus ad hunc effec-

tum, sanctus Hiscius Apostoli Iacobi discipulus ; cum suis discipulis Sturillo, Panuncio, Maronio, Centulio, Per medium ignem, in quo vivi combusti fuerunt ad æternam vitam potentiùs transivere. Vt lapides incalcem conversi fuerunt, quorum pulveres in huius sacri Montis cavernis iacent, qui, ut ratio postulat, in eorum memoriam venerentur.

Encor un mois aprés on trouva une autre Lame de plomb où estoit escrit aussi en Latin :

Anno secundo Neronis Imp. Kalendis Aprilis, passus est martyrium in hoc loco Ilipulitano Divus Thesiphon, dictus priùs quàm converteretur, Abenathar, Divi Iacobi Apostoli Discipulus, vir litteris, & sanctitate præditus. Plumbi tabulis scripsit librum illum, Fundamentum Ecclesiæ appellatum, & simul passi sunt sui discipuli, Divus Maximinus & Luparius, quorum pulvis & liber sunt cum pulveribus Divorum Martyrum, in hujus sacri Montis cavernis. In eorum memoriam venerentur.

G. C. P. C.[1] *FLORENTI. ILLIBERITAN.*

On trouva ensuite dessous une grosse pierre, une Lame de plomb doublée en deux, où il y avoit cinq ou six petites pieces de plomb en rond, pleines de lettres Arabes, mais au dessus il y avoit en lettres Latines : *Le Livre du fondement de l'Eglise, escrit avec des caracteres de Salomon.* Peu aprés on trouva encore un autre Livre de plomb, sur la couverture duquel il y avoit en Espagnol : *Libro de la essencia de Dios escrito por San Tesifon, Discipulo del Apostol Santiago, en su lengua natural Arabiga con caracteres de Salomon, escrivio tambien otro, llamado Fundamento de la Iglesia, el qual esta en las cabernas deste sagrado monte. Dios libre estos dos libros del Emperador Neron : Puso fin*

1. Pedraça explique ces quatre lettres ainsi : *Granatæ condemnati per Concilium Florentinum Illiberitanum.*

à sus obras escriviendo la vida y milagros de su Maestro. Esta en las cabernas de este sacro monte.

On trouva encores beaucoup d'autres Lames de plomb, qui portoient que Saint Cecile Disciple de Saint Iacques avoit souffert le martyre en ce lieu : mais la pluspart du monde croit qu'il y a eu de la fraude, & que cela n'a servy que pour ayder à prouver la venuë de Saint Iacques en Espagne : ce que tous les Espagnols croyent comme un article de foy. C'est pourquoy dans l'Edition Latine de Mariana on n'a point mis ce qu'il avoit escrit dans l'Espagnole, & j'en ay veu une, quoy que réimprimée de nouveau, où dans le deuxiéme Chapitre du Livre quatriéme, il laisse au Lecteur la liberté de croire ce qu'il voudra : non seulement touchant les Disciples de Saint Iacques, entre lesquels il ne nomme que Cecile, & ne nomme point ny Mesithon ny Hiscius, & dit bien que quelques-uns nomment Thesiphon, mais mesme touchant la venuë de ce Saint en Espagne, ne parle point du tout en cet endroit de cette trouveure de Reliques dans le Sacromonte de Grenade, quoy qu'il ait escrit sous Philippe III. Et dans le Chapitre dixiéme du septiéme Livre, où il parle *ex professo* de l'invention du corps de Saint Iacques, aprés avoit dit qu'ayant veu de certaines lueurs dans un bois, on fit essarter l'endroit, & qu'on y trouva un sepulchre de Marbre, il conclut qu'il n'y a pas de doute qu'on ne creut point sans de bonnes raisons que ce fust le corps de Saint Iacques, quoy qu'on ne les rapporte pas. *Las razones con que se persuadieron ser aquel sepulchro y aquel cuerpo del sagrado Apostol no se refieren, pero no ay duda sino que cosa tan grande no se recibio sin prueuas bastantes.* Et à la fin de ce Chapitre, aprés avoir dit que beaucoup de gens fort sçavans doutent de sa venuë, & de l'invention de son corps par beaucoup de raisons & d'authoritez qu'ils alleguent qu'il seroit long de rapporter aussi bien que

celles de ceux qui en sont persuadez, aprés avoir dit aussi qu'il ne faut point *alterar las devociones del pueblo,* il conclut qu'il y a peu de Reliques en Europe plus seures que celles-là. *Finalmente visto lo que haze por la una y por la otra parte, asseguro que ay pocos sanctuarios en Europa que tengan mas certidumbre ny mas abonos quel nuestro de Compostela.* Aussi on n'a point encore approuvé à Rome l'Invention de ces Reliques ny la verité de ces Livres.

En effet ceux qui les ont faits n'ont pas bien pris leur temps, car ils ont trouvé, à ce qu'ils disent, des inscriptions Espagnoles, aussi bien que des Arabes & des Latines, & cependant il est constant que du temps de Neron la Langue Espagnole n'estoit point encore en Espagne, non plus que l'Italienne d'apresent à Rome : car l'on parloit Latin alors par tous ces pays-là, & l'Espagnol n'est qu'une corruption de la Langue Latine, qui s'est faite aprés plusieurs siecles ; d'où vient que l'Espagnol s'appelle encore presentement *Romance*, comme qui diroit Langue Romaine. Aldrete dans le Livre qu'il a fait de la Langue Espagnole prouve cette verité, mais pour l'avoir escrite il luy en pensa arriver mal, car ceux qui estoient passionnez pour la verité de ces Reliques & de ces Livres de plomb dont je viens de parler, voyant que le Livre d'Aldrete convainquoit en quelque façon toute cette Histoire de fausseté, le voulurent mettre à l'Inquisition, mais il s'en tira habilement, disant qu'il estoit vray qu'il avoit escrit qu'en ce temps-là on ne parloit point Espagnol en Espagne, & que personne ne pouvoit dire le contraire ; mais que cela n'empeschoit pas que ces Lames de plomb n'eussent esté escrites en ce temps-là en Espagnol par permission de Dieu, qui prévoyant qu'elles ne se trouveroient que dans un temps où l'on parleroit Espagnol, les avoit fait écrire miraculeusement dans cette Langue qui n'estoit pas encore, mais qui devoit estre un jour ; & cela satisfit les

Inquisiteurs, & la devotion ne laissa pas de continuer & d'augmenter tous les jours dans cette Montagne, où il y a une Eglise Collegiale, dont le Superieur prend le titre d'Abbé. La maison en est fort belle, encore qu'elle soit située en un lieu fort élevé, & plus haut que ny l'Alhambre ny le Generalife : il y a une grosse fontaine au milieu de la Court, qui jette aussi haut que le toict.

Ie ne sçay pas bien combien peut valoir au Roy d'Espagne tout le Royaume de Grenade : mais je veux marquer icy ce qu'il valoit aux Rois Maures il y a cinq cens ans, car Garibay rapporte en la vie de *D. Fernando el sancto*, qu'en l'année mil deux cent quarante trois, qui fut l'année que les Rois de Grenade commencerent à payer la moitié de leur revenu par tribut aux Rois de Castille, ils payerent au Roy Fernand quatre-vingt six mille quatre cents ducats, & ainsi le revenu du seul païs de Grenade estoit de cent soixante & douze mille huit cents ducats au moins, qui estoit beaucoup en ce temps-là, que les Indes n'estoient pas encore découvertes, & que l'or par ce moyen estoit plus rare qu'il n'a esté depuis.

Nous partismes de Grenade le Mercredy treiziesme, & nous passasmes le Xenil & le Darro, qui estant joints ensemble, passent par dessous un pont qui est veritablement fort ancien, mais qui n'est pas fort beau, excepté qu'il est fort large. Aprés avoir fait deux lieuës de chemin dans la *Vega*, qui est cette plaine agreable que j'ay décrite, & où il y a beaucoup de Villages, nous retrouvasmes aussitost d'autres montagnes & d'autres *sierras* & particulierement en arrivant à *Alhama*, qui est à sept grandes lieuës de Grenade.

Cette ville est celle que Ferdinand & Isabelle prirent la premiere. Elle est située sur une croupe de rocher, au tour duquel roule entre des precipices une petite riviere ou un torrent. qu'ils nomment, s'il m'en souvient bien,

Motril. Au haut il y a beaucoup d'eau, que les Mores avoient conduite dans le Chasteau qui est ruïné apresent, par un aqueduc qui est encore en son entier, & au dessous des arcades duquel nous passasmes. Il sert encore presentement à conduire l'eau dans la ville.

Le Ieudy quatorziesme, nous allasmes à pied à un quart de lieüe delà, devers le chemin de Grenade, pour voir la fontaine des Bains chauds. Ce sont trois grandes voutes toutes pleines d'une eau boüillante, où il y avoit alors des Dames, mais il en sortoit un air si étouffé & tant de fumée, qu'estant entré dans la premiere chambre, je n'y pûs pas demeurer long-temps, qu'il me fut impossible d'entrer dans la seconde, & encore moins dans la troisiesme, où est la source & où l'on ne se baigne point, à cause que l'eau y est trop chaude.

Il y a de l'eau un peu plus haut que la ceinture, mais nous allasmes dehors nous laver les mains devers où l'eau tomboit dans la petite riviere d'*Alhama*, & mettant nos deux mains à quatre doigts l'une de l'autre, nous avions le plaisir d'en avoir une dans l'eau boüillante & l'autre dans une fort froide. Il y a une Hostellerie assez grande où il y avoit lors bien des malades.

D'*Alhama* nous allasmes coucher à *Velez de Malaga*, & jusques à 2. lieuës de là, nous fusmes toûjours à monter & à descendre par des *Sierras* qu'ils appellent *Sierra Texeda*, qui joignent la *Sierra Nevada*, d'où nous voyions la neige encore de trois lieuës par delà Alhama, bien qu'elle soit deux lieuës au delà de Grenade, mais à une lieue de *Velez de Malaga* qui est à six lieuës d'*Alhama* nous nous trouvasmes dans une Vallée toute pleine d'Orengers, où il y en a quelques-uns aussi gros que des pommiers, tout le chemin en estant embaûmé, outre une infinité d'Oliviers & de petits ruisseaux qui viennent des montagnes, & font une petite riviere.

Pour *Velez*, c'est une petite ville assés proprement bastie. Au haut il y a un Chasteau fort ancien, qui fut pris par Ferdinand aussi-tost aprés *Alhama*. Nous y retrouvasmes un air aussi doux & la nuit & le jour, comme s'il eust esté le mois de Iuillet. Ils disent en effet qu'il n'y pleut & qu'il n'y gele jamais, au lieu que de l'autre costé des montagnes devers *Alhama*, il y gele & neige fort souvent ; aussi la vallée est tournée vers la Mer & au Levant, & est couverte du Nort & du Midy par de hautes montagnes.

Le Vendredy quinziesme, aprés avoir fait environ demie lieuë, nous costoyasmes toûjours la mer Mediterranée, partie sur le sable du bord, partie par des montagnes horribles, où il y avoit une quantité d'*Atalayas* partout. Nous arrivasmes à *Malaga* qui en est à cinq grandes lieuës. Comme il faisoit un fort grand vent, l'eau estoit un peu agitée, & les flots s'avançoient comme ceux de l'Ocean, mais il n'y a point du tout de flux ny de reflux, ou il y en a si peu qu'il est imperceptible, car il ne vient que jusques à *Malaga*.

Il y a un Mole à *Malaga* où l'on travaille encore à present, & qui a 570. pas ou environ de long, & 15. à 20. de large. De l'autre costé il y a une grande avance que font les montagnes, qui fait que les navires sont assez à l'abry, mais ces montagnes sont fort loin. La place du Quay est fort grande, mais elle n'est pas longue. Au dessus du Mole est un Chasteau bas, ou plutost une grande Terrasse qui est le bas de la montagne, & qui est entre la Mer & le chasteau d'*Alcaçava*, qui est le vieux Chasteau qui commande à la ville & à cette Terrasse, qui commende à tout le Fort : car la ville est plus enfoncée dans la terre.

De ce vieux chasteau qui est fort en ruïne, il y a un chemin de communication au chasteau d'enhaut qu'ils appellent *Gibralfaro*. Ce chemin est une fort belle chose ;

car il est large & est entre deux hautes murailles basties sur le roc, & si espaisses que trois hommes peuvent aller de front audessus. Ces deux murailles sont par eschelons par tout, & avancent aussi par dehors differemment, de façon qu'elles se flanquent. Il me falut reposer trois fois devant que d'estre au faiste, d'où l'on descouvre une grande estenduë de Mer & de *Sierras* du costé de la terre.

Là je trouvay un Alcayde fort surpris de nous voir deux que nous estions, au milieu de son Chasteau où il estoit seul avec sa petite famille, sans autres soldats que sa femme, sa Servante, & deux ou trois Valets ; dont l'un a le soin de tenir *la campana de la vela*, de sonner toute la nuit, & de descouvrir si les *Atalayas* des bords de la mer font du feu pour marquer quelque descente de Mores. Car ils viennent souvent se cacher sous quelques Rochers pour voler les Passans.

Il me dit que toutes les autres *Atalayas* que nous avions veuës, ne servoient plus de rien, n'ayant esté faites par les Mores que pour les avertir quand les Chrestiens marchoient vers eux.

Dans ce vieux Chasteau cet *Alcayde* nous monstra un puits qu'il nous dit avoir esté fait par les Pheniciens qu'il disoit avoir basti la plus grande partie du Chasteau ; mais il se trompoit ; car ce fut un *Araes* ou Gouverneur de *Malaga* qui se revolta autrefois contre les Rois de Grenade, & dont les enfans s'y maintinrent par le secours des Rois de Castille [1].

Il y a une petite Chappelle où le lambris, la porte & les murailles monstrent bien que les Mores avoient leur Mosquée. Au milieu de la Court il y a encore une Cisterne couverte, où leurs femmes se baignoient.

La grande Eglise de *Malaga* est à peu prés comme la

1. Garibay le rapporte.

neuve de Grenade, & je fus surpris de la trouver si belle & si ornée. Ils nous dirent que les chaises du Chœur avoient cousté cent mille écus. L'Evesché vaut soixante & dix mille écus. Le Roy en donne toutes les Chanoinies.

Il y a aussi une Nostre-Dame de *la Victoria* bastie par Ferdinand & Isabelle, où il y a quantité de vœux & grande devotion. Les Capucins ont là un beau jardin, où il y a quantité de Palmiers & d'Orengers. Ils y ont aussi des arbres de *Calambou* & de Musc, dans des caisses, dont j'ay apporté de la graine.

Pour ce qui est du pays depuis *Velez* & de tous costez, ce ne sont que *Peñas* & *Sierras* ; horsmis la petite Plaine ou *Vega* qui est au tour de la ville & quelques endroits des montagnes où croist cet excellent vin de *Malaga* & de *Pedro Ximenes*[1], tout le reste est aussi sterile & autant inhabité, que le reste d'Espagne. On y voit si peu de vignes que je ne comprens pas comment il peut estre vray qu'on y embarque tous les ans vingt-quatre à vingt-cinq mille pipes de vin comme ils disent. On nous conta là la bravoure des Anglois, & nous en vismes des marques dans leurs murailles. Vne Galere de Sicile avoit pris quelques Barques Angloises il y a environ trois ans, de façon que vingt-neuf Vaisseaux Anglois, les banderoles déployées au son des Trompettes, se vinrent mettre en plein Midy au bout du Mole, où ils firent mettre pied à terre à quelques Soldats qui encloüerent les canons, & brûlerent tous les vaisseaux qui estoient dans le Port.

1. Ce *Pedro Ximenes* avoit un certain terroir autour de *Malaga*, où le vin estoit meilleur qu'en aucun lieu des environs, si bien qu'on appella autrefois de son nom le meilleur vin d'Espagne ou de *Malaga*, et c'est ce qu'on appelle en France du *Pero chimene*, ou *Perochimelle*. Mais comme l'estendue du terroir qui a esté à *Pedro Ximenes* est fort petite, il n'y a que fort peu de vin qui soit veritablement de ce bon cru.

En suitte voulant mettre le feu avec un Brûlot à la Galere de Sicile qui y estoit, ils le mirent à une autre Galere de Genes, & celle de Sicile se sauva ; ils furent trois heures à canonner devers le Chasteau, pour empescher qu'on n'y parust pendant qu'ils brûloient ce qu'ils vouloient brûler. C'estoit une si grande consternation que tout le peuple s'enfuyoit & emportoit son bagage. Le Marquis de Mondejar, Capitaine de la Coste, y estoit avec des troupes, mais luy, le Cardinal *de la Cueva* Evesque & le *Corregidor* estoient si embarrassez, & il y avoit si peu d'ordre, qu'il n'y avoit ny canons montez, ny poudre, ny balles ; de façon qu'il ne leur put pas faire grand mal, encore fallut-il recourir à un Marchand de Marseille qui mit un canon en état, & d'un coup rompit la mizene d'un vaisseau Anglois. Le Conseil d'Espagne trouva que c'estoit un si grand affront, & on en témoigna tant de ressentiment à ces gens-là, que soit qu'on leur donna du poison ou autrement, ils moururent tous trois en deux ou trois mois de temps. Le Comte de Toroño, Gouverneur ou Corregidor, pour qui j'avois une lettre de recommandation du Pere de Saldaña, nous fit bien des civilitez, & nous envoya des Perdrix & des Confitures. La ville nous envoya demander audience, & envoya deux Deputez le lendemain matin qui estoit Dimanche, nous faire compliment.

Ils avoient devant eux deux hommes avec des cottes de damas, chamarrées de galon d'argent & leurs masses. Et tout cela parce que nous estions François, venus avec l'Ambassadeur, & pour le *Parabien* de la paix. Ce qui fut cause que ce jour-là nous ne pûsmes aller coucher qu'à *Coin*, qui n'en est qu'à cinq lieuës, aprés avoir laissé à gauche un village & un Chasteau nommé *Cartama*, autour duquel il y a quelques terres cultivées & quelques Oliviers, comme autour de *Coin* où il y a une infinité de belles & bonnes sources qui font une petite riviere.

Le Lundy dix-huitiesme, nous fismes quatre lieuës de *Puertos* & de *Peñas* pour aller à *Marbella*, où nous disnasmes ; & de là nous allasmes le long de la mer, coucher à *Esteppone* qui est sur le bord à cinq lieuës de *Marbella*. Dans le chemin nous trouvasmes des ruïnes d'un vieux Chasteau où il paroist qu'il y avoit un Aqueduc, & une ville qui estoit à ce que l'on dit, du temps des Carthaginois ou Pheniciens ; mais ce seroient plûtost les restes de *Munda*, autresfois grande & superbe ville, auprés de laquelle furent données ces deux memorables Batailles : l'une où Asdrubal fut deffait par Scipion ; & l'autre où les enfans de Pompée furent prés de vaincre Cesar. En effet il y a encore là un petit lieu qu'on appelle aussi *Munda*, que quelques-uns croyent estre les restes de cette fameuse ville, que d'autres au contraire croyent estre *Ronda la vieia*.

Estepponne n'a point de murailles, mais il y a un petit Chasteau. Vn Prestre de là qui nous receut en sa maison, car il n'y avoit point de lits dans la *Posada*, nous conta qu'il y avoit vingt-cinq ou trente ans que les Mores avoient fait une descente de quinze cens hommes, mais qu'ils avoient esté repoussez par les habitans, & qu'il n'y avoit eu qu'un Gentilhomme qui croyant que tout estoit perdu, s'habilla en More pour se sauver, & fut tué par les habitans.

La pluye nous avoit pris en chemin, & nous dura encor tout le Mardy 19. du mois de Novembre que nous en partismes pour aller à *Gibraltar* qui en est à six lieuës. Il y avoit cinq mois qu'il n'avoit plû, & malgré le vent & la pluye, nous nous détournâmes d'une grande lieuë pour aller voir un moulin où l'on fait du Sucre. Ils l'appellent *Ingenio*, à cause que l'on y pile les cannes de Sucre avec des roües ; au lieu que les autres moulins qu'ils nomment *Trapiches*, les pilent avec des pilons comme en France le papier. Le plus grand *Ingenio* est à Motril, à onze lieuës

de Grenade : nous ne laissasmes pas de voir en celuy cy beaucoup de cuves où l'on cuit et l'on raffine le Sucre quatre fois. Mais ce que j'eus le plus de plaisir à voir, ce fut le Vallon auprés delà qui est tout plein de cannes de Sucre, faites comme des roseaux. I'en cüeillis quelques-unes, & je trouvay que le suc en estoit en effet fort doux, mais elles n'estoient pas encore meures. On y a fait faire des arcades fort hautes, pour faire venir l'eau d'un lieu fort élevé, mais elle n'est pas fort grosse : aussi vient-elle par le haut de la roue. De là nous allasmes prendre le chemin de *Gibraltar* & passasmes une Riviere qu'ils appellent *Guadiaro.*

Gibraltar qui a donné le nom à tout le Destroit, est situé tout le long d'un Rocher escarpé, qui avance quasi une lieuë dans la Mer, & qui ne tient à l'Espagne que par une petite langue de terre, où aboutit une Plaine de demie-lieuë, aussi basse que la Mer. Il y a mesme un fossé où la Mer avance : & si on le continuoit seulement la portée du mousquet, ce seroit une Isle. La Montagne a environ une demie-lieuë de haut, & bien moins de large ; du costé de la terre & de la mer Mediterranée, elle est toute droite comme si c'estoit une muraille.

A la pointe du Destroit est la Chapelle de *Nuestra Señora d'Europa,* comme à la pointe de l'autre Rocher, il y en a aussi une de *Nuestra Señora de Africa.* Et depuis là jusqu'à l'autre bout, au costé du Couchant est le vieux Chasteau, & une Tour en pentagone, qui est fort ancienne, & du temps mesme des Payens, autour de laquelle on a basti le reste. Le vieux Mole est au dessous. A l'autre bout est le Chasteau où estoient les Mores, & où on nous monstra *Las masmorras* ou cachots, où ils mettoient les Chrestiens, & une petite Chapelle où l'on dit la Messe pour la premiere fois.

Le Gouverneur nommé D. Francisco d'Avila, fort bien

fait, & qui parle fort bien François, nous mena partout, non pas dans ce vieux Chasteau qui n'est habité que par des Soldats, & est comme inaccessible, mais dans les fortifications d'audessous, qui enferment la ville.

Premierement outre des murailles en terrasses, qui sont le long du Rocher, au lieu où il n'est pas si escarpé, il y a deux fort beaux Bastions & une Courtine terrassée, où il y a quantité de pieces de canon, qui donne du costé de la terre. Du costé du Golfe il y a aussi deux Bastions, qui deffendent la porte qui va au Mole nouveau. Iusques-là estoit l'ancienne Ville de *Gibraltar*, & il nous monstra dans la grande ruë un Arsenal qui estoit autrefois bien plus bas ; car on voit la moitié des colonnes qui en est cachée dans la terre ; c'estoit un ouvrage des Mores. Vis à vis de là sur le bord est encore une grande arcade bouchée par où les navires entroient.

Depuis Ferdinand, cette ville s'est accrüe le long de la Coste où il y a un peu de terre. Au bout il y a deux gros Bastions fort beaux, au milieu desquels est la porte devant laquelle il y a un fort beau puits où l'on va querir toute l'eau de la ville, où les autres puits ne sont pas fort bons. Depuis le nouveau Mole jusqu'à ce Bastion, ce ne sont que des murailles & de petites tours en terrasse, qui sont battuës de la mer. Depuis le Bastion qui est au bout contre la Coste, il y a trois ou quatre Bastions au dessus en terrasse, & une muraille fort épaisse qui monte par eschelons jusques au faiste de la montagne, où il y a une tour que l'on nommoit d'*el Hacha*.

Depuis la ville jusques au Chasteau du vieux Mole, il y a un chemin assez long, où il n'y a qu'une Cave, qui va depuis la ville jusques au Chasteau du Mole, & où l'eau se conduit d'un grand puits, qui est prés de cette tour en pentagone, d'où on peut vuider l'eau pour faire servir cet endroit de contre-mine jusques au puits dont je viens de

parler ; & par cette mesme eau, on peut mener du monde s'il en estoit besoin.

I'eus la curiosité d'aller voir une grande Cave [1] qui traverse la Coste depuis le costé de la Baye jusques à l'autre qui donne dans la Méditerranée. I'eus une peine furieuse à monter jusques à l'entrée de cette Cave, & je fus une grande heure devant que d'y aborder, encore qu'elle ne soit pas tout au plus haut, mais je ne me repentis pas de la suëur que cette curiosité m'avoit coustée ; car j'y vis des choses merveilleuses. Aprés avoir descendu dedans, avec quatre ou cinq chandelles, un autre Gentil-homme & moy, j'y trouvay de grandes voutes aussi hautes que celles des Eglises, avec des pilliers, des statuës, & cent figures bigearres, qu'ont faites des cheutes d'eau qui se sont gelées en tombant : particulierement une infinité de drapeaux de pierre ouvragée, qui pendent de la voute, comme, dans la ruë saint Denys, les pieces de drap des fenestres des Teinturiers.

Comme il estoit tard, nous n'entrasmes pas dans toutes les voutes, & ne penetrasmes pas jusques à l'endroit où il y a une ouverture qui traverse de l'autre costé : car il faisoit fort glissant, à cause de quantité de gouttes d'eau congelée, qui est sur les pierres, & mesme nous n'osasmes approcher d'une fort grande eau, qui est en un endroit, de peur que nos flambeaux ne se soufflassent, & que nous ne peussions retrouver l'entrée.

Ils nomment cette Cave, *de S. Miguel*, & disent qu'elle a esté autrefois habitée par les Payens. Ils disoient qu'il y avoit des Bastimens dedans, mais il n'y a point d'autre ouvrage que celuy de la Nature. Nous nous en retournasmes & trouvâmes les portes qui se fermoient.

1. Pomponius Mela, liv. I, parle de cette Caverne qu'il dit consacrée à Hercule.

Il y avoit autrefois des Galeres à Gibraltar, mais il n'y en a plus ny aucun commerce, quoy que ce soit la clef de l'Espagne, & que les armes de la Ville soient une Clef. Nous y attendismes un jour pour passer à *Ceuta*. Il y avoit une Barque preste, mais elle attendoit depuis quatre jours, & le temps estoit si mauvais, & avoit si peu d'apparence de changer, que nous resolûmes de nous en aller le lendemain par Tariffe. Pour cela nous costoyasmes toute la Baye qui fait une demie Lune. Nous laissasmes à gauche les *Algezires*, qui estoit le Port où les Mores faisoient le plus souvent leurs descentes & où ils avoient un Fort, & beaucoup de Iardinages vis à vis de Gibraltar. En effet on voit encore une infinité de *Cortijos*, ils appellent ainsi des Fermes ou des Métairies, & ce qu'en Provence on appelle des Bastides, tout autour de la Baye, & auprés d'une autre Baye fort seure & fort profonde au dessus des *Algezires*, qui est couverte de la pointe d'un rocher avancé, qui fait le plus estroit du Destroit. *Algezire* en Arabe signifie Isle : & en effet j'y vis quelque Golphe ou espece de Peninsule, mais je ne pûs pas bien distinguer si c'estoit une Isle en passant assez loin, & le temps estant fort couvert, & tombant de l'eau. Cette Forteresse celebre avoit esté autresfois la maison & la terre du Comte Iulien, & il amena par là les premiers Mores qui descendirent en Espagne pour piller, & voir ce qu'il y avoit à faire, & qui donnerent courage à Tariffe de passer une seconde fois.

Les Mores voyant que dans ce lieu les Vaisseaux y estoient à l'abry, & que c'estoit le meilleur Port de toute cette Coste, l'augmenterent & le fortifierent, & mesme outre la premiere Algezire, ils en firent encore une neuve ; & apparemment à cause de cela les appellerent en plurier les Algezires. Ayant esté prise par composition par le Roy Alonze Douziesme en 1344. en presence des Roys de

Maroc & de Grenade aprés vingt mois de siege, pour lequel le Roy de France presta au Roy d'Espagne cinquante mil escus, & pendant lequel le Roy de Navarre Philippe, & le Comte de Foix qui y estoient venus avec grande diligence moururent de maladie ; les Mores la reprirent, & voyant qu'ils ne la pouuoient plus garder depuis qu'ils avoient perdu Seville, & toutes les autres places de ce quartier-là, ils la démolirent & la détruisirent eux-mesmes.

Aprés avoir donc tourné autour de cette Baye, & laissé le reste des *Algezires* à gauche, nous montasmes dessus des rochers fort hauts, dont la plus grande partie est pleine de bois, & enfin aprés avoir bien tourné, nous descendismes à *Tariffe*, qui n'est qu'à cinq lieuës de Gibraltar par mer, mais il y en a plus de sept par où nous allasmes.

De ces hauteurs nous découvrions à nostre aise toute la figure du Destroit, nous voyions la Ville de *Ceuta* qui est au fonds d'une Baye, qui respond à la Baye de *Gibraltar*, un Chasteau nommé *Aliacer*, sous lequel est une habitation de Mores qui se nomme *Gadaleon*, qui est vis à vis de *Tariffe*, & de fort loin, la Ville de *Tanger*, que nous ne pouvions pas trop distinguer, estant quasi à l'autre bout du Destroit, tout auprés du Cap de Spartel.

Le Destroit a de longueur treize lieuës, à sçavoir depuis les deux rochers de Gibraltar & de Ceuta, jusques au Cap de Spartel. Pour la largeur elle n'est pas égale par tout, s'estrecissant toûjours depuis ce Cap jusqu'à ces deux rochers ; entre lesquels il n'y a que deux lieuës ou deux lieuës & demie, non plus que entre ce rocher que j'ay dit estre auprés des *Algezires* : car il me semble qu'il ne faut pas compter la largeur du Destroit, à le commencer par *Cadiz*, par où les Anciens le commencerent, le nommant *Destroit de Cadiz* & *Destroit d'Hercule*, à cause du Temple d'Hercule qui estoit à *Cadiz* : car quoy qu'en effet depuis *Cadiz* jusques à *Tariffe* le bord de la Mer aille

toûjours en biaisant, c'est une si grande largeur, que cette ouverture est plutost pleine Mer que Destroit.

On a creu autresfois, comme dit Pomponius Mela, Livre premier, & Solin, chapitre 36. que ç'avoit esté Hercule qui avoit coupé cet espace pour y faire passer la Mer, & que c'estoit anciennement une mesme montagne, qui empeschoit la communication des deux Mers, comme on a voulu depuis couper l'Isthme de Corinthe.

Tariffe est une Ville plus grande & plus peuplée que *Gibraltar*, mais en recompense bien plus vilaine & pas si forte. Elle fut bastie & environnée de Tours par le General Tariffe, lors qu'il entra en Espagne pour y establir tout de bon la domination des Mores. Elle n'est pourtant nullement considerable presentement, n'y ayant aucune Baye où les Vaisseaux puissent tenir, & la Mer estant là fort estroite & fort rapide. Le Chasteau que je fus voir, est aussi fort peu de chose.

Toute cette Coste depuis *Malaga* jusques à *Cadiz*, est du Generalat d'Andalousie, qui est au Duc de *Medina Celi*, duquel dépendent en quelque façon les Gouverneurs de Gibraltar & de Tariffe ; car pour *Malaga*, elle est du generalat de Grenade.

La Ville la plus considerable des Costes d'Afrique, c'est *Tanger*. C'estoit aussi elle qui avoit donné le nom à tout ce pays-là, que les Anciens appelloient *Mauritanie Tangitane*. En effet, c'est encore presentement la plus forte de tout ce quartier-là. Elle est du Royaume de Portugal aussi bien que *Ceuta* ; mais comme lors du soûlevement des Portugais, elle se declara pour le Portugal, ainsi *Ceuta* demeura ferme dans l'obeissance du Roy d'Espagne.

Le Gouverneur de *Ceuta* est General de toute cette Coste : presentement c'est le Marquis de *Los Arcos*, que le Roy d'Espagne n'a pas laissé d'y mettre, quoy qu'il soit Portugais. On le traite d'Excellence, & comme on nous

disoit qu'il aimoit fort les François, & qu'il parloit fort bien nostre Langue, j'avois grande envie d'y passer de *Tariffe*, mais ces autres Messieurs ne pouvant s'y resoudre, & le temps n'estant pas fort beau, il falut me priver de ce plaisir. Elle me parut à travers de la Mer beaucoup plus grande que *Gibraltar*, & bastie de mesme. La difference qu'il y a, c'est que *Gibraltar* est basty le long du rocher, & *Ceuta* tout au fond du Golfe ; ainsi comme il faut s'embarquer dans ces Golfes, il y a du fond de l'un à l'autre environ cinq lieuës de trajet.

Le Roy d'Espagne n'a plus rien en Afrique du reste des conquestes de Charles-Quint, que *Oran*, qui est une grande Ville qui porte le titre de Royaume, & dont le Marquis de *Velada* est Gouverneur presentement. A l'égard de *Melilla*, le *Pignon* de *Velez*, & *Ceuta*, tout ce Canton de l'Afrique est sous la domination d'un Prince qu'ils appellent *Bambukar*, qui veut dire le Saint. En effet c'est le grand Prestre & le Souverain dans tout ce pays, tant pour le spirituel que pour le temporel. Il fait sa residence en la Ville dessus nommée, qui est à quatre-vingt ou cent lieuës de *Ceuta*, mais la Ville de *Tetuan* qui n'est qu'à cinq ou six lieuës du Destroit, luy appartient aussi. Elle est deux fois grande comme *Malaga*, & fort marchande à ce qu'on me dit là, quoy qu'elle ne soit pas sur le bord de la Mer : mais elle a une petite Riviere qui y entre. Les ruës en sont fort étroites, & les bastimens pas fort beaux. Il est aussi maistre du Royaume de Fez & de tout le pays, qui s'estend tant le long de la Coste de la Mer jusqu'au Mont Atlas, que par delà cette montagne.

Vn Pere de la Trinité que je vis à *Gibraltar*, me dit que lors qu'il fut il y a quelques années à *Tetuan* pour traitter de la redemption des Captifs, il vit ce Prince qu'il entretint assez long-temps. Il me dit aussi que c'est un Prince fort bien fait, âgé de soixante & dix ans, qui parle Espagnol,

& sçait les affaires de l'Europe, dont il demanda beaucoup de nouvelles. Il y estoit venu, à ce qu'il dit, avec quatorze mille chevaux, n'allant pas à moindre train quand il va faire la visite de son pays, & ramasser l'argent qui luy est deu.

Il se fait ordinairement porter sur de grands matelats qui sont estendus sur des sangles que des Chrestiens portent sur leurs épaules, & ne laisse pas de monter à cheval quand il est besoin. C'est la coustume de l'Amerique, où tous les hommes & toutes les femmes se font porter dans des couvertures par des esclaves.

Il me conta encor qu'il luy avoit demandé *si los papazes d'España no tenian mugeres*, si les Prestres d'Espagne n'avoient point de femmes : car les Mores appellent leurs Curez Papes, qui est un mot venu originairement d'Afrique, comme croit Papyrius Masso dans la vie du Pape Simplicius, Livre deux, où il remarque que Tertullien qui estoit Afriquain est le premier Autheur où l'on trouve le mot de Pape, pour signifier Evesque, & qu'aprés cela, *hæc Africana vox*, dit-il, *ad cæteras quoque nationes transiit.*

Il me conta aussi qu'en riant il luy avoit dit : Vous me voyez tout vieux que je suis, & j'en ay besoin de soixante & dix. On dit en effet qu'il entretient autant de concubines. Dans toute l'estenduë de son Empire, il est defendu de porter de l'or, tous ces peuples estant fort avares.

Le Roy de Maroc n'a qu'un fort petit pays entre les Rivieres de *Tansisté* & de *Morbea*, mais il y a deux petits Tyrans qui commencent à s'establir, & à s'accroistre du costé de l'Ocean. L'un se nomme *Gaylan*, qui est un Soldat de fortune qui s'est estably à *Arzila* qu'il a fait fortifier. Il a un petit Estat là autour, où il se fait redouter, & ne veut rien payer au *Bambukar*, qui s'est mis plusieurs fois en estat de ravager son pays, & l'a effectivement ravagé,

mais qui n'a pû prendre sa Ville : au contraire *Gaylan* a bien souvent fait des entreprises sur la Ville de *Tetuan*. L'autre revolté se nomme *Cidali*, mais comme il est plus éloigné, on ne m'en conta pas tant de choses. On me dit seulement qu'en ce pays-là, il y avoit bien plus de peuple qu'en Espagne ; que les Villages en sont bien plus prés les uns des autres, qu'ils ont chacun leurs Mosquées & leurs *Papazes*, qu'ils entretiennent, comme nos Païsans font nos Curez. Ces especes de Prestres sont tous mariez, & pour avoir cet employ, ils doivent estre fils d'un More & d'une Chrestienne, ou d'un Chrestien & d'une More.

Nous partismes donc de Tariffe le Vendredy vingt-deuxiéme, & costoyant long-temps la Mer qui estoit la plus belle du monde à voir, à cause que le vent qui venoit du Levant coupoit les vagues qui venoient du Couchant vers la terre, & les faisoit eslever & retomber en cascades toutes blanches d'escume ; nous passasmes la petite Riviere *del Salado*, auprés de laquelle se donna cette sanglante bataille *del Salado* ou de Tariffa, où les Roys *Albohacen & Mahomad* de Grenade, qui assiegeoient *Tariffa* furent deffaits par *Alonço el Dozeno* en 1340. où les Historiens Espagnols disent qu'il mourut deux cens mille Mores, où Fatima femme d'Albohacen, & deux de ses enfans furent pris avec beaucoup de richesses, & dans laquelle on remarque que c'estoit un Gentil-homme François nommé *Iug*, qui portoit l'Estendart de la Croisade, par ordre du Pape Benoist, & nous vinsmes coucher à *Vegel*, qui en est à sept lieuës, située sur une haute montagne, au pied de laquelle il y a une Riviere qui a un pont, quoy qu'elle soit fort petite.

Depuis une lieuë de *Tariffe* au sortir d'une *Sierra*, où il y a beaucoup de Lieges & de Chesnes verds, nous trouvasmes une grande Plaine de la meilleure terre du monde, & où le Païsage est assez beau cinq ou six lieuës durant ;

mais il n'y a pas une maison, ny pas un pouce de terre qui soit cultivé. Quoy qu'il paroisse qu'il y ait eu autrefois quantité de villages, il y a seulement deux ou trois toicts de maisons abandonnées qu'on appelle encore maintenant *la venta del Marquez*, mais il n'y a personne à present. On dit que les pestes de l'Andalousie, les Voyages des Indes, & l'exil des Morisques, ont dépeuplé tous ces quartiers-là.

Vegel est au Duc *de Medina Sidonia*, à qui appartient aussi *Konil*, qui est sur le bord de la Mer à deux lieuës de *Vegel* & de *Medina Sidonia*, qui est sur une montagne assez eslevée, & que Mariana a escrit estre une Forteresse de Pheniciens venus de Sidon. C'est là où se fait cette pesche de Thons qui vaut tant d'argent à ce Duc, à qui appartient quasi tout ce pays-là, comme je diray ailleurs en parlant des Grands d'Espagne.

Il estoit General de toute la Coste, & avoit la Ville de *Sanlucar de Baramede*, où il faisoit bien ses affaires ; mais aprés la revolte de Portugal, les Portugais ayant fait une entreprise sur cette Coste, on luy osta ce Generalat, & on le donna au Duc de *Medina-Celi*, qui a aussi beaucoup de bien en ce pays-là, à cause de l'Heritiere de la Maison de *Ribera*, qui luy a apporté le Duché d'*Alcala* & le *Puerto de Santa Maria*, où il tasche d'attirer tout le commerce qui estoit à *Sanlucar*, qui est ruiné depuis ce temps-là, les Officiers du Roy s'en estant rendus maistres, & ne traittant pas si bien les Marchands que faisoit le Duc de *Medina Sidonia*. C'est pourquoy les Galions s'en sont allez à *Cadiz*, où ils s'accoustument mieux avec le Gouverneur ; & ainsi *Cadiz* s'est enrichy, & s'enrichit tous les jours de la ruine de *Sanlucar*.

Le Samedy 23. Novembre, malgré le mauvais temps qu'il faisoit nous continuasmes nostre chemin vers *Cadiz*, & nous passames dans cette Isle celebre que les Anciens

nommoient *Gadés*, par un Bras de Mer assez large, & qui estoit pour lors assez émeu. Ie consideray en passant la pointe de cette Isle, qui est aussi comme une petite Isle separée de la grande, & là est une vieille Tour qu'on nomme de S. Pierre, où se retirent les Pescheurs qui s'en vont à la pesche des Thons qui se fait vis à vis de là ; & la pescherie se nomme encore *Almadrava de Hercules*. Tous les Historiens conviennent que c'est en cet endroit qu'a esté ce fameux Temple d'Hercule l'Egyptien, qui donnoit à cette petite Isle le nom d'*Heracleum*, non pas qu'Hercule l'eust fait bastir, mais parce qu'il y estoit enterré, comme rapporte Arnobe livr. 3. *contra Gentiles. Thebanus aut Tyrius Hercules : hic in finibus sepultus est Hispaniæ ; flammis alter concrematus Oeticis*. Diodore Sicilien livr. 6. Bibliot. Ch. 7. dit aussi que ce fut Hercule l'Egyptien plus ancien de plus de mille ans que l'autre, qui establit ses Colonnes au Destroit, & M. Bochart l. 2. ch. 9. de son Phaleq. remarque qu'*Attila* en Langue Phenicienne & Hebraïque signifie une colonne ; & que de là est venu le conte des Colonnes d'Hercule : Calpe qui est en Europe estant aussi haute qu'Abila. Il cite Eustathius. Pomponius Mela livr. 3. ch. 9. & Strabon livr. 3. disent aussi bien que Diodore, que ce furent les Pheniciens qui luy firent bastir ce Temple, & qu'estant advertis par un Oracle d'aller establir une Colonie aux Colonnes d'Hercule, ils partirent de Tyr, & furent vers le Détroit, & croyant que ces deux rochers d'*Abila* & de *Calpe* estoient les deux Colonnes de l'Oracle, ils s'imaginerent que c'estoit la fin du monde : que la seconde fois qu'ils y retournerent ils passerent au travers, & visiterent la Coste : enfin qu'au troisiéme voyage établissant leur Colonie dans l'Isle de Gadez, ils y bastirent un Temple à Hercule, & dans ce Temple ils éleverent deux Colonnes que Philostrate Livre 3. Chap. 2. dit avoir esté faites d'or & d'argent

fondu & meslé ensemble. Mais Strabon Livre 3. dit qu'elles estoient d'airain, hautes de huit coudées, ou que tout ce que le Temple avoit cousté a bastir estoit gravé dessus. Tant y a que ce Temple estoit fort riche ; mais Iule Cesar, à ce que dit Dion Cassius Livre 43. de la vie de cet Empereur, en osta tout ce qu'il y avoit de plus precieux pour payer son armée ; outre que Magon, Capitaine des Carthaginois, l'avoit déja pillé auparavant ; car pour Hannibal il y avoit fait faire ses vœux à Hercule, devant que d'entreprendre son Voyage d'Italie.

Les Prestres de ce Temple alloient nuds pieds, & la teste rasée : ils estoient habillez de toile de lin tres-blanche, n'avoient point de femmes, car elles ne pouvoient pas mesme entrer dans ce Temple. Ils adoroient la Pauvreté dont l'Autel estoit auprés de celuy de l'Art, pour monstrer que la Pauvreté estoit la mere des Arts. Ils en avoient aussi élevé un à la Vieillesse, pour faire qu'on la respectast, & un autre à la Mort, afin qu'on ne la craignist point. Il y avoit toûjours du feu allumé, ils n'y faisoient aucun Sacrifice, trouvant que c'estoit une chose cruelle d'ensanglanter les Autels du Dieu Souverain, & ils n'y donnoient que de l'encens. A cause de cela mesme, il n'y avoit aucune Statuë, pas mesme celle d'Hercule, car par Hercule ils entendoient la force de Dieu. Pour celle d'Alexandre qui témoignoit toûjours avoir envie de venir à *Gadez*, où il ne vint pourtant jamais, comme il témoigna desirer qu'on y mist sa Statuë, les Prestres de ce Temple n'oserent le refuser, ils mirent une Statuë de Marbre blanc, qui avoit six pieds, & où Alexandre estoit armé ; c'est cette Statuë qui fit pleurer Cesar de jalousie & de regret.

I'ay veu dans un Livre des Antiquitez de *Cadiz* composé par un Chanoine de cette ville, que l'on la void encore, mais qu'elle est si défigurée, qu'elle feroit pleurer tous ceux qui la verroient. Ie n'ay sceu apprendre où elle

estoit, non plus que celle de Bacchus. Car comme Bacchus avoit aussi dompté l'Espagne & passé en ces quartiers-là, à ce que dit *Sil Italicus*,

Concutiens Thyrso atque armata Menade Calpen ;

il y avoit dans la ville de *Gadez* une statuë de ce Dieu, comme d'un jeune homme tout nud, & fort beau, sans barbe, mais avec de fort beaux cheveux, accommodez avec des feüilles de vignes, que la ville fit mettre en veuë de tout le monde aux fenestres de la Maison-de-ville, où elle a esté jusques en l'année 1596. que *Cadiz* fut pillé & brûlé par les Anglois.

Aprés avoir bien consideré l'endroit où avoit esté ce Temple, nous continuasmes nostre chemin vers la ville de *Cadiz*, qui est à trois lieuës du petit Bras de mer que nous venions de passer ; nous fismes quasi deux lieuës tout le long du sable entre la grande Mer & le Golfe. Le chemin y est si estroit, que c'est une merveille que la mer ne passe de l'un à l'autre ; car du plus haut du sable où le flux vient, jusques au bord de l'eau du Golfe, en beaucoup d'endroits, il n'y a pas pour passer quatre ou cinq carrosses, & la terre n'y est pas fort élevée. Aussi quand la Mer est haute, elle passe par dessus. A une demie lieuë de la ville, la terre s'élargit un peu, & il paroist fort que la Mer en a mangé beaucoup ; tellement que l'Eglise qui estoit autresfois au milieu de la ville, est toute sur le bord de la Mer, qui a déja miné la moitié de la maison de l'Evesque, dont la Court tomba dans la Mer en 1603.

I'y consideray avant dans la Mer de grands bouts de murailles & de maisons que l'eau découvroit, & un Prestre nous dit que la mere du Chantre de cette Eglise avoit veu joüer aux *Cañas* dans l'endroit où estoit presentement la Mer, qui estoit pour lors la grande Place de la ville.

Don Pedro de Moralez qui attendoit la commodité pour

s'en aller aux Indes, où il va estre Gouverneur d'*Arica*, nous vint voir de la part du Comte *de Molina*, Gouverneur de *Cadiz*, qui nous fit ouvrir la porte de la Ville, car elle estoit fermée quand nous y arrivasmes. Monsieur Robin, frere du Marchand de Roüen, qui est establi en ces quartiers, nous fit passer cela pour une faveur extraordinaire : car il n'y a que cette porte du costé de la terre, & c'est un homme tres-formaliste & fort grave. Il a entrepris de fort beaux dehors de ce costé-là, où il y a le plus beau fossé que j'aye jamais veu, que nous n'avions pas laissé d'admirer en attendant que l'on nous ouvrist la porte, quoy que nous fussions tout moüillez & qu'il plûst encore, comme il avoit fait depuis quatre jours : car il est d'une largeur prodigieuse, & a d'un costé la Courtine, où est la porte de la ville, & deux Demi-Bastions fort hauts, tout revestus de pierre ; & de l'autre la muraille de la Contrescarpe qui est un peu plus basse que celle de la ville. Aux deux bouts est la Mer, au dessus de laquelle ils sont un peu plus élevez, quoy qu'ils soient fort creux au regard des Bastions. Comme l'on vient tout le long du sable, un des bouts du fossé sert d'entrée, où il y a une porte par où on y monte, & de là un Rampant par où les carosses vont sur le pont de la porte.

Le l'endemain Dimanche vingt-quatriéme, nous allasmes voir le Gouverneur pour le remercier, mais nous le rencontrasmes en chemin qui nous venoit voir avec ce *Don Pedro de Moralez*, qu'il nous laissa avec son carosse pour nous mener promener, & monta dans un autre, dans lequel aprés avoir oüy Messe nous allasmes le voir chez luy. L'apresdinée dans le mesme carosse, & dans un autre que Monsieur Robin nous amena, nous allasmes voir la fortification qu'il a fait faire, qui est une Demie-Lune revestuë, au delà du pont de la porte que j'ay décritte, & une fort belle Contrescarpe, au delà de laquelle il y a comme une

place d'Armes, qui va depuis la Baye de *Cadiz* jusques à l'Ocean. C'est un grand Bastion au milieu, avec deux Demi-Bastions aux deux bouts, & tout cela revestu, & dont le Parapet est de dix-huit pieds d'épaisseur. Le fossé & l'enveloppe qui doit estre aussi revestuë, ne sont pas achevez ; de façon qu'aprés qu'ils le seront, comme c'est la seule entrée qu'il y ayt par terre, que ce petit espace, & que tout le reste est Mer, ce sera sans doute une place des plus fortes de l'Europe. Du costé de l'Ocean qui la mange, comme j'ay remarqué, ce sont des Rochers & des ruïnes de maisons, au dessus desquelles la Ville est fort élevée.

A la pointe de l'Isle qui est l'entrée du Golfe, il y a un vieux Chasteau encore assez bon, & une Eglise de sainte Catherine. Quelques-uns, mais peu, disent que le Temple d'Hercule estoit en cette pointe.

En entrant dans le Golfe il y a deux gros Bastions, où il y a une prodigieuse quantité de canons, aussi bien que tout le long des tours & des Bastions qui sont sur le Quay, où il y a deux portes qui regardent devers le Port sainte Marie ; car cette petite ville est vis à vis de là, distante environ de deux lieuës, qui est la largeur de la Baye, qui a de rond jusques-là huit lieuës, d'où il y a encore deux ou trois lieuës jusques à *Rota* qui est la pointe de la terre plus avancée dans la Mer, au dessus de laquelle est *Sanlucar*, où est l'emboucheure du *Guadalquevir*. Nous considerasmes tout cela dans la promenade que nous fismes, & le lendemain matin avec les mesmes carosses, nous allasmes voir les Capucins qui devoient s'embarquer ce jour-là, pour s'en aller en Afrique, afin qu'ils nous confirmassent l'Histoire que je m'en vais d'écrire.

Assez loin au delà du Cap vert, il y a un Roy puissant, dont le Royaume a trois cent lieuës de longueur, & trente ou quarante de plage de mer, que l'on appelle *Arda*. Ce

Prince est voisin du Roy de *Benin* & d'autres, avec qui il est en guerre. Celuy-cy estant malade, il eut une apparition d'une belle femme, qui luy dit qu'il envoyast en Espagne querir des hommes qui luy enseignassent le culte du vray Dieu. Il negligea cela, & en mourant il eut la mesme vision, qui luy reprocha sa negligence ; de façon qu'il ordonna à son fils qui regne à present, de l'executer. Pour cela ce Prince envoya il y a un an & demy un Negre qui a esté à Madrid avec un Interprete Portugais, avec qui il s'estoit mis dans un vaisseau Hollandois qu'il avoit trouvé prés du Cap-vert, & l'avoit amené à Cartagene des Indes, d'où il vint en Espagne. On dit que ce Negre est un homme assez entendu & fin, qui mesme à Madrid avoit témoigné remarquer que l'on ne faisoit pas assez de cas de luy, parce qu'il voyoit comme on traitoit les autres Ambassadeurs. Il dit beaucoup de choses de son Prince ; qu'il a un Favory comme en ces pays-cy, qui fait tout ; que l'on ne voit gueres le Roy ; que la ville où il tient sa Cour, est plus grande que Madrid & plus peuplée.

Ce qui est remarquable, c'est que ny luy ny personne de ce pays-là ne sçait ny lire ny écrire. Il parle fort peu Espagnol ; & on luy a fait assez de niches par les chemins, dont il témoigne avoir du ressentiment. Car il avoit beaucoup de Negres avec luy, qu'il luy a falu vendre pour vivre. Il s'est fait baptiser, & dit que son Roy a fait assembler son Conseil, & a juré devant eux qu'il executeroit tout ce que son Ambassadeur negotieroit. Le Roy d'Espagne envoye avec luy douze Capucins dans un Vaisseau, cent Soldats & un Capitaine avec beaucoup de munitions, pour faire quelques établissemens en ce pays-là, si on en trouve le moyen. I'eusse bien voulu aller au Bord de ce Negre qui estoit dans la Baye, pour l'entretenir, mais comme il nous faloit aller disner chez le Gouverneur, & souper chez Monsieur Robin, nous n'eusmes pas le

temps : outre que je ne voulois pas opiniastrer une chose que ceux qui nous conduisoient desapprouvoient ; car il y en a encore qui doutent que ce ne soit un affronteur. Tant y a que le Capucin qui porte la lettre que le Roy d'Espagne écrit à ce Roy, nous témoigna que sa Majesté y procedoit avec un grand zele.

Le Gouverneur nous fit une grande chere ; quand nous passions par les ruës, il faisoit mettre tous les Soldats en haye, & nous faisoit faire salue. Au disner il y avoit un Escuyer tranchant, & nous bûsmes toutes sortes de santez avec toutes sortes de vins. Il nous fit voir le plan de la fortification qu'il a faite, dont il a envoyé le pareil au Roy d'Espagne à Madrid, & c'est là où *Cadiz* estoit le plus foible. Il est ingenieur & ayme tant à travailler, qu'il a fait un Cabinet de miroirs, où il y a une ville fortifiée, un Port, une Mer, des jardins avec des parterres où il y a toutes sortes de fleurs, des Statuës ; & tout cela paroist fort grand par le moyen de la perspective & des miroirs. En effet c'est un ouvrage fort curieux, toute la voute de cela est faite comme si c'estoit des Vignaux & de la Roccaille, & cependant, ce n'est que du Liege, & il en doit faire present au Roy, quand il sera achevé. Ce que j'estimay le plus, c'est qu'il nous donna cinq ou six Medailles des monnoyes qu'il avoit trouvées en creusant les fossez des fortifications : entre lesquelles il y en avoit de semblables à celles dont parlent les Anciens. Il nous dit avoir envoyé à Dom Loüis les plus curieuses ; qu'il y en avoit mesme quantité où il y avoit des visages d'Hercule. Quoy qu'il en soit, entre celles que j'ay il y en a où il y a deux Thons, qui estoient autresfois les armes de *Gadez* ; auprés de qui se faisoit la pesche de ces poissons, que l'on appelloit *Almadrava d'Hercoles*. Nous passasmes aussi par la place où il y avoit au temps passé un Amphitheatre des Romains, dont on voit fort peu de restes hors de terre prés de la

porte par où nous entrasmes, tous les ouvrages de l'Antiquité que l'on y pourroit voir ayant esté détruits.

Le Mardy vingt-cinquiesme nous partismes de *Cadiz* dans un carosse à six mules, & allasmes voir le Fort du *Puntal*, qui est en l'endroit le plus estroit de la Baye, & où la terre avance le plus. Vis à vis ce Fort il y en a un autre distant de celuy-là de deux lieuës ou environ, qu'ils nomment *Mata Gorda*. Il y a en l'un & en l'autre quantité de pieces de Canon.

Là nous dismes adieu à *D. Pedro de Moralez* qui nous y avoit amenez, & nous nous embarquasmes dans une barque qui nous mena voir les Galions qui estoient revenus des Indes. Nous montasmes dans la Capitaine des Navires de guerre de *tierra firme*, qui estoit tout auprés, & qui n'estoit gueres moins grande que la Capitaine des Galions, qui n'estoit pas trop bien en ordre ; & que l'on radouboit aussi bien que six ou sept autres. Il pouvoit y avoir en cet endroit auprés du pont & dans la Baye, environ vingt, tant Navires que Galions. Le General de la Flotte de *tierra firme* qui est celle qui va à *Mexico*, est *Bagnuelo*, qui estoit à Cadiz. Les Galions sont ceux qui vont à *Puertuelo* vers *Panama* & *Potosi*, d'où ils rapportent l'or ; car c'est de *Mexico* qu'on rapporte l'argent. A l'égard de l'or, en tire qui veut à *Potosi* & aux environs, en payant au Roy le quint : mais comme il y a plus de peine & moins de profit à tirer l'argent, le Roy n'en tire aucun droit ; ce qui n'empesche pas que tout ce qui vient des Indes, soit or ou argent, ne doive estre enregistré, & pour l'Enregistrement il faut dix pour cent. On peut mesme confisquer tout ce qui n'est pas ainsi enregistré. Cela se faisoit en un lieu nommé *la Casa de Contractation de Seville* ; jusques à ce que dans les deux derniers Voyages, le Roy a déchargé les Marchands du droit d'Enregistrement, & s'est contenté d'un pour cent, ou a fait accommodement avec les Capi-

taines, à cause que tout cela va dabord à *Cadiz* où tout le monde fait ses affaires devant qu'on le sçache à Seville, ce qui ruine le *puerto de Sanlucar*.

On disoit que le Roy d'Espagne avoit tiré des Indes tous frais faits, les Garnisons de ce Païs payées, soit en argent soit en entrées, & pour la *Crusade*, environ dix-huit à vingt millions de livres, mais il y avoit trois ans que la Flotte n'estoit point venuë. Ainsi tous les Marchands d'Espagne estoient endettez, parce qu'ils avoient toûjours pris des marchandises pour envoyer aux Indes, mais ils ont esté recompensez cette année, & le Roy d'Espagne a eu, à ce qu'ils disent, cinq millions d'or, mais d'ordinaire il n'en retire qu'un million, ou un million & demi par chaque année l'une portant l'autre.

Il y a deux ans que les Anglois à la veuë de *Cadiz* prirent ou firent perir les sept Galions qui y arriverent, & qui ne se doutoient de rien, à cause que les Anglois avoient mis les Bannieres de Hollande.

Nous allasmes coucher à *Puerto-real*, laissant à droite la *Puente de Suazo*, où l'on dit qu'il reste encore un morceau du chemin de l'*Arrescife*, qui est une espece de Chaussée qu'Hercule avoit fait faire, à ce que disent les Fables, pour amener en Italie les troupeaux qu'il avoit enlevez aux Gerions Roys d'Espagne. Pour ce sujet on appelloit autresfois cette Chaussée, *Via Heraclea*. Elle passoit par Cordouë, & alloit jusques à *Tarragona*. De *el Puerto Real* nous allasmes, laissant *Puerto santa Maria* à gauche, passer à deux lieuës & demie de là, par dessus un pont qui est sur la Riviere de *Guadalete*, qui va, comme j'ay dit, au *Puerto santo Maria*, que l'on dit estre le Port de Mnestheus.

Ce fleuve est celuy de *Lethe* [1], des Anciens : car ce sont

1. Fleuve d'Oubly.

les Mores qui y ont adjoûté *Guada*, qui signifie Riviere, comme on voit en *Guadalquevir*, *Guadiana*, *Guadiaro*, *Guadalimar*, *Guadagenil*, &c.

Florus liv. 2. ch. 17. à ce propos rapporte que Decius Brutus allant en ce pays avec des troupes, fut long-temps arresté par le respect qu'il avoit pour le lieu que l'on disoit estre la demeure des Bien-heureux, jusques-là que ses Soldats n'osoient passer ce Fleuve de peur d'oublier toutes choses [1], & de passer parmy les morts.

Au haut de ce pont est le Convent de la Chartreuse qu'on appelle de *Xerez*, à cause qu'il en est à demie-lieuë. Cette Chartreuse a esté fondée depuis peu par un particulier de *Xerez*. L'Eglise en est fort propre, & il y a de fort belle Menuiserie remplie de Cedre. Derriere l'Autel il y a une Chapelle toute dorée. Il y a aussi trois ou quatre beaux Cloistres, particulierement le petit, dont les colonnes sont de Marbre blanc, avec une fontaine au milieu. Le Portail de l'entrée de la Maison est fort magnifique.

De là nous allasmes disner à *Xerez de la Frontera*, qui est une Ville fort pleine de Gentils-hommes, & celebre pour les bons Chevaux qui s'y trouvent. Ce fut là auprés que le Roy *D. Rodrigo* fut deffait par les Mores, & les Espagnols appellent cette deffaite, *la perdida d'España*. De *Xerez* nous allasmes coucher à *Lebrixa*, qui en est à cinq lieuës.

Depuis *Cadiz* jusques là nous avions trouvé quantité de *Lugares* assez peuplez, & toutes les terres labourées & plantées d'Orengers, de Palmiers & d'Oliviers. En effet tout ce pays est fort beau, & c'est celuy où Homere a placé les Champs Elizées, comme dit Strabon. Monsieur Bochart dit que Champs Elizées en Phenicien veut dire *læta arva*, qui est le mot dont Virgile s'est servy.

1. *Formidatumque militibus flumen oblivionis.*

Les Auteurs Espagnols veulent mesme que ce soit là le pays des Rois de *Tarsis*, d'où l'Escriture Sainte dit qu'il venoit tant de richesses, à cause que les peuples d'auprés le *Betis* ou *Guadalquevir*, s'appelloient *Tartessij* ; Mariana pretendant que *Tartessus* fut autresfois où est presentement *Tariffa*.

A *Lebrixa* qui est un gros Bourg ou petite Ville, je vis une Arcade d'un ouvrage fort ancien, & une statuë de Marbre blanc fort bien faite. Elle represente une femme toute couverte d'un manteau, au travers des plis duquel on ne laisse pas de voir toute la forme du corps. Elle est par terre negligée, & n'a plus de teste. Sans doute quelque curieux l'a fait prendre, comme estant plus aisée à emporter. On croit que cette Ville de *Lebrixa* est la *Nebrissa* dont parlent Pline & Ptolomée, & que l'on a crû bâtie par Bacchus, comme le témoigne le Poëte Silius Italicus en ces vers :

At Nebrissa Dionysœis conscia sacris,
Quam Satyri coluere leves.

De *Lebrixa* au lieu de prendre le chemin de *las Cabeças & de los Palacios*, qui est une petite Ville que nous laissasmes à droite, où autresfois les Roys Mores avoient une maison de plaisance, nous allasmes coucher à *Seville*, par une grande Plaine qui est tout du long du *Guadalquevir*, où il y a une grande quantité de bestail, & qui a neuf à dix lieuës de long. C'est là & devers *Xerez* que sont ces pasturages si celebres & si nourrissans, quoy que l'herbe en soit fort seche. On ne trouve rien qu'une *Venta* à trois ou quatre lieuës de Seville.

I'avois oublié qu'on voit encore une Chartreuse de *Xerez*, un *Cortixo de los arquillos*, où sont des restes de cet Aqueduc fameux, qui portoit l'eau de la *Sierra de las Cabras*, jusques à *Cadiz*, dans un grand reservoir, qui estoit autresfois au lieu où est la Boucherie, & d'où elle se conduisoit quasi

par toute cette Ville de *Cadiz*, & au Temple d'Hercule

A une lieuë du chemin de Seville à droite, on nous montra un Hermitage où les Mores vinrent apporter les clefs de cette Ville au Roy d'Espagne.

En arrivant à Seville on ne peut se persuader qu'elle soit digne de la grande reputation qu'elle s'est acquise : car il n'y a que l'Eglise & la Tour qui paroissent. Elle est dans une grande Plaine au bord du *Guadalquevir* qui n'y est pas fort grand, & où il y a un pont de batteaux qui est fort vilain. Il n'y a plus presentement de Vaisseaux, à cause que tout va à *Cadiz*. Outre qu'elle a esté fort dépeuplée par la peste il y a environ vingt ou trente ans, & l'on dit qu'en deux mois il y mourut plus de deux cent mille personnes, sans compter les morts qui arriverent devant & aprés ces deux mois. Les ruës en sont fort estroites, mais il y a de fort belles maisons au dedans, quoy qu'elles paroissent peu par dehors. La Ville est un peu plus grande que celle de Madrid.

Ce qu'il y a de plus beau c'est l'Eglise, qui est quasi aussi large que longue. Les pilliers en sont fort beaux & fort esloignez les uns des autres. Vn de nostre compagnie la mesura, & dit qu'elle avoit cent cinquante pas de long & cent de large. Quoy qu'elle ne soit pas fort haute, elle est fort claire. La Tour de *la Giralda* qui est si celebre, est quarrée. Elle a esté bâtie par les Mores. La sculpture delicate du dehors le marque assez, aussi bien que l'escalier sans marches, & à quatre rampans si insensibles, qu'il est vray que l'on y peut monter aisément à cheval jusqu'au clocher d'enhaut, qui a esté fait par les Chrestiens, & où il y a des degrez.

En comptant toutes les Chapelles qui y sont jointes, je croy qu'elle est une des plus grandes de l'Europe : car il y en a deux grandes, outre celle du bout de l'Eglise, où le Roy Ferdinand Troisiéme, qu'ils appellent Saint, qui

reprit Seville sur les Mores, est enterré avec sa femme ; mais sans Ecriteau.

Il y a deux grands Domes à un des costez, qui sont d'une sculpture aussi delicate que ce que j'ay remarqué de la Chapelle de Grenade. Il y en a des pieces si bien travaillées, que des morceaux, si on les pouvoit tirer se vendroient sans doute comme les plus belles bâsses tailles des Anciens. L'un sert de Sacristie, où est la Custode quasi aussi belle que celle de Tolede, & un Chandelier de bronze fort haut & fort bien travaillé, qui sert aux Tenebres de la Semaine Sainte. Le pavé en est tout de Marbre, & il y a au milieu un fort beau bassin de fontaine.

L'autre Dome est encore comme une petite Eglise, mais beaucoup plus riche, & avec des sculptures de pierres meslées avec du Marbre & de la dorure ; le bas est tapissé de Brocatele de soye. Ce lieu sert à assembler le Chapitre, dont les Chanoinies valent plus que toutes les autres Chanoinies d'Espagne aprés celles de Tolede.

L'Archevesché vaut quatre-vingt dix mil écus. Il y a quarante Chanoinies, treize Dignitez & vingt Rationaires. L'Archevesque d'apresent se nomme *Vrbino*, & est Biscain.

Outre cela ils ont fait bastir depuis peu une grande Eglise, qu'ils appellent *Sacrario*, & qui doit servir de Paroisse. Elle est aussi grande & aussi ornée que celle de la Sorbonne de Paris. C'est le Chapitre & l'Eglise qui font faire cela à leurs despens, & ils pretendent se rembourser d'une partie par le moyen des liberalitez que feront ceux qui se voudront faire inhumer dans les voûtes qui regnent dans tout le dessous de l'Eglise, où il y a aussi des Chapelles.

Pour le corps de la grande Eglise, je croy qu'il a esté plûtost fait par les Goths que par les Mores. Tout autour de toute l'enceinte, il y a trois ou quatre rangs de marches,

au bas desquelles il y a d'espace en espace des bouts de colonnes de Marbre & de Iaspe de differente grosseur & hauteur ; où il y a des chaisnes attachées pour servir de barriere, qui tesmoignent la quantité que l'on en a trouvée dans les ruines de l'ancienne Seville, qui est à une lieuë de là, & dans les bastimens faits en ces quartiers par les Romains.

Au bout de la Ville où estoit autresfois un Marest qui a esté desseché, & où l'on a fait le Cours, il y a *una Alameda*, ou allée d'Ormes, où il y a deux fontaines. Il y a deux grosses colonnes de pierre, toutes d'une piece & fort hautes, que beaucoup s'imaginent estre les colonnes d'Hercule.

Au haut de l'une il y a une statuë d'Hercule, & au haut de l'autre une autre qui est de Cesar : mais tout cela a esté placé là du temps de Philippes Second, quand on dessecha le marest. Les Inscriptions qui sont dans une table de Marbre blanc qu'on a entaillée dans la baze, en font mention, mais j'ay leu dans le Livre des Antiquitez de Seville, qu'on les avoit tirées d'une Court où elles estoient dans la Ville. Ce livre remarque aussi qu'en cet endroit il y avoit autresfois un Temple dedié à Hercule, & l'on croit que ces Colonnes en estoient.

I'allay dans cette Court m'en informer, & l'on me dit qu'il estoit vray qu'on les en avoit tirées : on m'assura mesme qu'il y en avoit encore une bien plus grande que ces deux-là, que l'on l'avoit voulu tirer, mais que l'on n'avoit peu : car elle estoit fort avant en terre, & entroit sous deux maisons voisines.

Vne vieille femme me conta qu'il y a quelques années que faisant faire un puits, on avoit trouvé une grande estenduë de pavé sous terre, & deux tables de marbre, dont elle m'en monstra une qui servoit à l'entrée de la Cuisine, dessous laquelle on avoit trouvé cinq ou six

cruches, que les Ouvriers avoient crû estre un tresor, & qu'en suitte tout le peuple y estoit accouru, parce que l'on avoit trouvé quelque sable doré dans l'une de ces cruches.

C'est là sans doute ce que veut dire le Livre qui met que dans la Parroisse de saint Nicolas, il y a encore une colonne, car je fus dans cette Eglise & je n'y en trouvay pas une. Pour ce qui est de l'ancienne Seville que l'on dit estre l'*Italica*, qui estoit selon la croyance commune le païs de *Silius Italicus* [1], de Trajan, & mesme d'Adrien & de Theodose, elle a esté distinguée de tout temps de Hispalis, qui est presentement la Nouvelle, & à qui Iule Cesar donna le nom de *Iulia Romula*, comme on voit dans beaucoup d'Inscriptions que rapporte *Ambrosio de Moralez*, où Seville est appellée *Colonia Hispanensium*; & en d'autres *Iulia Romula*, comme en celle-cy : *M. Aurelio Vero Cæsari. Imp. Cæsari. Titi. Ælij Adriani Aug. pij. P. P. filio Antonio Cos.* II. *scapharij, qui Juliæ Romulæ negotiantur D. S. P. D. D.* Et Isidore dans ses Etimologies Livre 9. Chap. 4. le dit expréssement : *Hispalim Cæsar Iulius condidit, quam ex suo nomine & Romæ urbis vocabulo Iuliam Romulam nuncupavit.* Nous voulusmes aller voir ce que c'estoit, & aprés avoir passé par un Convent de *sancto Isidro*, où il y a des Hieronimites, qui est auprés & qui a esté basti de la plus part des pierres de ces ruïnes, où je vis méme des Inscriptions Romaines, dont le Livre fait mention, nous allasmes nous promener dans ces ruïnes, qui ne sortent plus guere de terre. La place en paroist assez grande, & c'est en un endroit plus haut & plus sain que n'est la situation de la Nouvelle. Nous allasmes ensuitte dans une meschante maison, que l'on

1. Beaucoup croyent que *Silius* fut ainsi appellé d'une ville prés de Naples, qu'ils nommoient *Italica. Greg. Girald.*

appelle *los Palacios*, où l'on dit qu'estoit *l'armeria de Trajano* ; & on l'appelle encore comme cela. Elle est toute voutée par dedans d'une voute fort ancienne & fort entiere, quoy qu'elle soit fort enfumée, c'est cela & l'Amphitheatre qui sont les plus entiers. Cet Amphitheatre est en ovale & pas fort grand, toutes les voutes & les marches en sont renversées, mais on en voit une grande partie encore debout à droite & à gauche, si bien que j'allay à cheval sous un des costez.

De là nous passasmes un petit Quay d'une eau du *Guadalquevir*, & passant un village qui appartient au Marquis d'*Algava* de la maison des Gusmans & où il demeure, nous allasmes passer la riviere de *Guadalquevir* dans une barque, pour aller au Convent des Hieronimites, où il y a un saint Hierosme de poterie, qui est le plus rare ouvrage de sculpture que l'on puisse voir. Il a esté fait par un Genois, toutes les veines, tendons, & muscles y sont si bien marqués & la posture en est si naturelle, de quelque costé que l'on le voye, (car on le voit par devant & par derriere l'Autel sur lequel il est) qu'on ne sçauroit s'imaginer que les Anciens ayent jamais rien fait de si parfait. Aussi tout le monde le va voir comme un prodige.

Dans ce Convent il y a quatre ou cinq beaux Cloistres avec des fontaines, comme j'en ay déja remarqué beaucoup : mais les plus beaux ce sont ceux des Cordeliers, dont l'escalier est fort beau, & le Dôme qu'ils appellent *media naranja*, est de ces lambris à la Moresque, doré & peint de toutes couleurs. Le lambris des Cloistres est aussi de bois de pieces rapportées, de mesme que les portes.

Pour les Colonnes, il y a deux Cloistres où elles sont de Marbre aussi bien que les bassins des fontaines. Mais celles du grand Cloistre ne sont que de pierre, fort hautes & de belle architecture.

La Menuiserie du Chœur est aussi fort belle, aussi bien que celle de l'Entablement de l'Autel du Convent de la *Merced* que l'on dore presentement, & qui a cousté beaucoup.

Dans les Chartreux où l'on nous donna à souper, & qui sont de l'autre costé de la Riviere, les Cloistres ne sont pas si beaux que ceux de *Xerez* ; mais en recompense il y a une Chapelle où sont enterrez les Ducs d'*Alcala*, qui est fort riche, & où il y a deux Cenotaphes contre la muraille, vis à vis l'un de l'autre, dont les desseins sont differens, & la sculpture faite à l'envy l'un de l'autre par deux Italiens, à qui on avoit proposé quatre mille écus de recompense à celuy qui feroit le mieux. L'un & l'autre partagerent les 4000. écus, car on ne pût donner l'avantage ny à l'un ny à l'autre, aussi sont ils tous deux le plus bel ouvrage que j'aye jamais veu en Albastre.

Cette Famille est à present finie, & c'est comme j'ay dit, le Duc de *Medina Celi* qui en a herité, à cause de sa femme. Leur maison ancienne qui est à Seville, monstre bien leurs richesses : car c'est un Palais où il y a une grande Court d'ouvrage pareil à celuy du *quarto de los leones* de Grenade, soustenuë de quantité de colonnes de Marbre blanc, avec quatre Statuës de mesme aux quatre coins, aussi bien que le bassin de la fontaine qui est au milieu. L'Escalier est pareil à celuy des Cordeliers, horsmis qu'il est doré partout, de mesme que les appartements d'en haut, où il y a beaucoup de Tableaux & de Statuës, ainsi que dans deux petits jardins qui sont vis à vis l'un de l'autre aux deux costez de la Court.

Le Palais des Ducs de *Medina Sidonia* est plus ancien, mais il s'en faut beaucoup qu'il soit si beau. L'on me monstra là une vieille Colonne de jaspe qui soustient l'escalier, & une vieille Grille de fenestre, qui y donne, qui estoit le *Mayorasgo* de la Maison, & j'appris par ce

moyen la coustume d'Espagne, où l'on attache les *Mayorasgos*, ou les aisnesses & les preciputs, à quelque chose de particulier que l'on marque. Si cela est vray, ce Duc pourroit vendre toute sa maison & tout son bien, mais non pas cette Colonne & cette Grille.

C'est le plus riche d'Espagne & dés il a long-temps on disoit qu'il avoit trois fois *ochenta mil ducados de renta* ; sçavoir *El Condado de Niebla, l'Almadrava,* & *Sanlucar*, qui n'estoit pas le mesme *Sanlucar* du Comte-Duc, qui estoit bien de la mesme Maison, & avoit esté Chanoine de Seville.

Pour la maison du Duc d'*Alcala* on me dit qu'elle luy valoit cent mille écus, mais sans doute c'estoit à cause de cette maison d'*Alcala* qui est à 2. lieuës de Seville, d'où vient l'Aqueduc fameux qui est à la porte de *Carmona*, que l'on appelle pour cela *Caños de Carmona*, dont les arcades conduisent l'eau environ une demie lieuë, le reste n'estant qu'un canal de terre.

Auprés de l'Eglise *mayor*, est la *Lonja* que nous appellons Bourse, bastie par Charles-Quint, dont l'escalier est fort riche, mais tout n'est gueres frequenté. Le plus beau de tout est l'*Alcaçar* des Mores. On y entre par deux basses Courts differentes qui ne sont pas grand'chose, mais de toutes les deux on entre dans une autre, qui est composée de deux allées en terrasse, qui font une croix, laquelle est toute pavée de pierre blanche & d'*Azulejos*. Dessous cette croisée, il y a des voutes, & dans les quatre quarrez de fort grands & gros Orengers, dont on peut cueïllir les Orenges des terrasses ; de façon que c'estoit un jardin qui estoit sans doute autresfois fort agreable, & où il y a encore des restes de peintures & de devises sous les arcades.

Sous la terrasse du milieu il y a un grand Canal, qui servoit de bain aux Mores ; & où l'on remarque que *Dona*

Maria de Padilla, Maistresse du Roy *D. Pedro el cruel*, se baignoit fort souvent : car ce Prince y faisoit sa residence la plus ordinaire, & fit rajuster & embellir le Palais des Mores, & particulierement le jardin.

L'on voit par les Armes qui sont en plusieurs cabinets & en plusieurs chambres, que Charles-Quint, Philippe second & d'autres Rois devant eux, y ont fait travailler.

A costé de cette Court des bains, il y en a une autre assez grande, toute pavée de Marbre, avec une fontaine au milieu, & des colonnes de méme tout autour, au nombre de 52. en bas, & autant en haut. De tous les costez il y a des sales & des chambres. I'en comptay dans un seul de ces costez six de plein pied, lambrissées, & la plus part dorées, avec des cheminées faites par Charles-Quint, mais tout cela est fort petit. Il n'y a qu'un grand Salon des Mores, de la maniere de ceux de l'*Alhambre*, horsmis qu'il n'y a point de fontaine au milieu, & que la demie-orenge d'enhaut est toute dorée.

Tout autour au dessous de la voûte il y a des Tableaux de tous les Roys d'Espagne : & je remarquay qu'ils n'y ont point mis les Roys Mores, quoy qu'ils ayent esté longtemps maistres de Seville, & qu'ils ayent basty cet *Alcaçar*, dont toutes les murailles sont pleines de figures & de lettres Arabiques.

Il y a dans le jardin environ une douzaine de parterres differens, dont il y en a beaucoup de separez par des murailles & des terrasses. Il y a un grand Estang où il y a du poisson, & de là l'eau va à quantité de grottes & de fontaines, où il y en a qui moüillent les gens, & de toutes manieres. Entre autres une grande fontaine qui ne va plus, où il y a un Orphée au haut d'un rocher, qui faisoit autrefois danser les Bestes au son de sa Harpe.

On me dit que c'estoit là où *D. Pedro el Cruel* jetta une fois une moitié d'Orenge, & aprés fit venir beaucoup de

gens à qui il demandoit ce que c'estoit, & comme plusieurs luy disoient que c'estoit une Orenge, il les faisoit jurer, & aprés jetter dans un puits, sous pretexte qu'ils ne disoient pas la verité. Mais enfin il y en eut un qui voulut s'en approcher, pour voir ce que c'estoit, & il fut sauvé.

Au bout de ce Iardin il y en a un autre fort grand, qui va jusques aux murailles de la Ville, & où il y a une grande quantité d'Orengers & de Citronniers aigres & doux, & de toutes sortes de fruits & de legumes. Il est environ aussi grand que le Iardin du Palais Royal de Paris.

Il y a aussi un fort bel Hospital, qu'ils nomment *de la Sangre*, où il y a soixante-quatre fenestres de chaque face, mais il n'est pas achevé ; neantmoins ce qui en est fait est tout plein de Marbre.

La Ville est gouvernée par une Audience qui est tenuë par un President avec cinq Conseillers ; & l'on me dit qu'il venoit souvent des *Oidors* de Grenade pour estre Regents, quoy qu'il y ait appellation de cette Audience à Grenade. Outre cela il y a un *Assistente* au lieu de *Corregidor*. Celuy qui y est à present, c'est le Comte . . . . *Gusman*, & il loge à l'*Alcaçar*. Il preside aux Vingt quatre de la Ville, & à la Maison de Contractacion qui n'est pas fort belle, & n'a pas beaucoup de pratique, non plus que la Tour que l'on appelloit *del oro*, à cause que l'on y débarquoit l'argent des Indes.

On nous dit là que le Roy d'Espagne tiroit de Seville & du ressort du Royaume de mesme nom, trois millions tous les ans. Il y a une porte qu'on nommoit encore il n'y a pas long-temps *Porte d'Hercule*, & il y a dessus ces deux vers :

Condidit Alcides, renovavit Iulius vrbem ;
..... Restituit Christo Fernandus tertius hæres.

Le Dimanche trentiesme Novembre nous allasmes disner

à *Carmona*, qui est à six lieuës de Seville. C'est une Ville fort ancienne, & dont la porte qui regarde Seville est encore toute entiere, aussi bien qu'une partie des murailles. Il est aisé de voir à la grandeur des pierres & à la maniere dont elles s'entretiennent, que c'est un ouvrage des Romains. Aussi on remarque que c'est une des plus grandes pieces d'antiquité de toute l'Espagne. Quelques-uns du lieu me dirent qu'ils y avoient trouvé, & que l'on y trouvoit tous les jours en travaillant des morceaux de statuës, & de colonnes de Marbre, avec des Inscriptions : mais comme on y est fort ignorant, on les met dans les fondemens des moindres bâtimens. En effet, j'en vis une assez entiere auprés de la porte de la grande Eglise. I'allay voir deux statuës de Marbre blanc, qui sont encore sur la porte qui va à *Ecija* ; mais elles sont fort mal traitées, & quoy qu'elles soient fort élevées sur des piedestaux, il y en a une qui n'a point de teste, & l'autre est toute défigurée des coups qu'on luy a donnez ; on ne m'a pû dire de qui c'estoit.

Autresfois il y avoit un bel *Alcaçar*, qui est tout ruiné, mais tous les Anciens demeurent d'accord que c'estoit une Ville forte dés le temps de Scipion, & qu'elle a esté prise & reprise dans les guerres des Mores avec grande difficulté. Aussi y a-il là & dans *la Villa de Fuente*, où nous allasmes coucher, qui est à quatre lieuës de *Carmona*, & qui appartient au Marquis de *Fuentes*, quantité de colonnes de Marbre dans de meschantes maisons, ce qui marque l'antiquité de ces lieux-là.

Le Lundy premier Decembre nous allasmes à *Ecija*, qui est à cinq lieuës de *Fuentes*, de fort bonne heure ; car il y avoit des festes de Taureaux que je n'avois point encore veuës. On les faisoit en l'honneur de saint Thomas de Ville-neuve, & elles avoient esté reculées à cause de la mort de l'Infant. Dés le matin on avoit enfermé les

Taureaux & un Cavalier avoit fait la ceremonie *del Encierro* ; mais nous n'arrivasmes pas assez tost pour la voir, c'est pourquoy je n'en parleray point. Aussi-tost que nous eusmes disné nous allasmes loüer des places dans l'Amphitheatre, qui nous cousterent chacune quarante sols, c'est à dire sept ou huit Reaux, & à nos valets chacune trois Reaux. Ie remarque cela, pour montrer la cherté qui est en Espagne pour une petite Ville. Ie l'appelle petite, encor qu'elle soit fort grande en estenduë sur le bord du *Xenil*, qui venant là de Grenade, se va rendre dans le Guadalquevir, mais c'est à cause qu'elle n'est pas peuplée. La place en est plus longue que large, & il y a une fontaine au milieu avec deux statuës de Marbre. Elle est bien aussi longue qu'un des costez de celle de Madrid, mais les bastimens en sont vilains.

Le *Corregidor* qui se nomme *de Contreras*, entra à cheval avec quatre ou cinq *Alguazils* aussi à cheval & quelques Gentils-hommes. Il fit le tour de la place, au son des Flûtes & des Trompettes, qu'ils appelloient autrefois *dulçainas e chirimias*, en saluant fort gravement tous ceux qui estoient aux Loges. Aprés cela il monta au *Corridor* de la Maison-de-ville, où il y avoit aussi beaucoup de Cavaliers *del habito* & beaucoup de Gentils-hommes de Cordouë. Il y avoit mesme deux Grands d'Espagne dans deux *Corridors* ou Loges, qui estoient toutes tapissées de brocatelle de soye, aussi bien que la pluspart des autres Loges.

Ie ne vis pas arriver le Marquis *del Priego*, qui vint, à ce qu'on me dit, avec un train mediocre, mais le Duc d'*Ossone* y vint avec trois Carrosses à six mules, & deux à quatre ; sa femme portée en une Chaise, douze ou quinze hommes à cheval ou sur des mules, & deux Trompettes.

On lascha douze ou quinze Taureaux l'un aprés l'autre. Il y eut quatre Cavaliers qui les coururent. L'un s'appelloit

D. Garcia Galindo de Cordouë, l'autre *D. Rodrigo Zayas* ; le troisiesme *D. Baltazar Guliendo*, & le quatriesme *Tortoledo*. Leurs chevaux avoient des selles en broderie, & la teste & la crisniere fort parées, mais ils estoient habillez de noir, & n'avoient d'extraordinaire que de petites bottines & des plumes blanches à leurs chapeaux. Le premier avoit deux valets vestus de taffetas ou satin rouge avec du clinquant : l'autre en avoit deux habillez de bleu, & les deux autres chacun un de deux autres couleurs. Les deux premiers furent les plus adroits, le premier rompit plus de *rejones*, qui sont des dards, dans le cou de la Beste ; mais l'autre fit un coup remarquable ; car ayant donné un coup dans le cou du Taureau, & le *rejon* estant tombé, & ne s'y estant point rompu, il estoit engagé de le tuer l'espée à la main, ce qu'ils appellent un *empeño* : de façon que comme les autres Cavaliers vinrent l'espée à la main, il picqua pour estre à luy plûtost qu'eux, & luy donna un coup de coutelas qu'il avoit, qui luy entra demy-pied dans le cou.

La pluspart des Taureaux, apres avoir eu deux ou trois dards de la main des Gentils-hommes, estoient achevez & poursuivis par quantité de *Taureadores*, & de gens du peuple : nostre *Moço de Mulas* qui en tua un d'un coup de poignard qui luy donna au milieu de la teste entre deux cornes, vint le demander hardiment au *Corregidor*, mais il le luy refusa, & en donna un à un autre qui en attendoit un de pied ferme qui estoit tout frais. Tenant une lance, il en donna dans la teste du Taureau & le fer ayant glissé luy entra par le poitrail, & luy sortit par la cuisse de derriere. Cet Animal se jetta sur luy qui s'estoit couché par terre, & courut furieux par la place auec la lance rompuë dans le corps.

Quand un Taureau estoit tué, on faisoit entrer trois Mules couvertes de serge bleuë & rouge, avec quantité

de sonnettes. Ces Mules le traisnoient hors de la place au son de quantité de Flûtes & de Trompettes ; & aprés un des *Alguasils* qui estoient à cheval dans la place, alloit prendre l'ordre du *Corregidor*, & s'en alloit ensuite au galop dire qu'on en fist sortir un autre.

Le soir j'allay avec un de nos Messieurs, qui est ce Monsieur Gumin dont j'ay parlé, & qui connoissoit le Duc d'Ossone, en la maison de ce Duc, voir une Comedie qu'il faisoit joüer. Ie trouvay un petit homme fort fier, qui nous fit pourtant beaucoup de civilité, mais il tenoit sa morgue à la maniere du Roy d'Espagne.

Quand les Comediens furent prests, sa femme entra où nous estions, se mit sous un Dais, & sur un grand tapis de pied, habillée de toile d'argent avec une chaisne de pierreries. A ses deux costez estoient dix Dames sur le tapis de pied, de la mesme maniere que celles de la Reyne, avec leur Garde-Infante & toute leur parure, & deux ou trois *Dueñas* habillées de blanc.

Aprés la Comedie elle se retira dans sa chambre, en nous faisant de grandes reverences. Le Duc qui ne luy avoit rien dit ny en entrant ny en sortant, demeura avec nous, & comme deux Colonels Irlandois & nous deux nous nous en voulions aller, il nous retint à souper.

Tous ces gens-là estoient découverts devant luy qui avoit son chapeau, mais moy, qui estois bien tenté de me couvrir, je me mis à galantiser les Comediennes. Enfin au souper il se fit oster son chapeau, & nous en fismes autant. Comme j'estois assis auprés de luy, nous nous mismes à parler de beaucoup de choses, entr'autres des Maisons d'Espagne. Aprés luy avoir porté la santé du Roy d'Espagne, à cause qu'il m'avoit porté celle du Roy, nous entrasmes en quelque conversation plus particuliere, & je trouvay qu'il ne manquoit pas d'esprit ny de lecture.

On nous servoit avec un Escuyer Tranchant, & sa

femme n'y estoit pas. Il envoya querir un *Nobiliario de Haro* pour me prouver qu'il y avoit à redire en beaucoup de Maisons d'Espagne ; car il est fort glorieux. Il nous conta le détail de la défaite de *Hielvez*, où il commandoit la Cavallerie, & en rejettoit la faute sur le Duc de *Sangermano*. Ceux de cette Maison ont esté toûjours fort superbes. A Ossone, qui n'est qu'à quatre lieuës d'*Ecija*, ils ont un lieu de sepulture fort magnifique, où il y a des Chanoinies qu'ils ont fondées, & où il y a des Caves separées pour les Ducs de la Maison, pour leurs femmes, leurs enfans & leurs domestiques.

Son pere avoit épousé une des filles du Duc de Lerme, dont il a eu le Duché d'*Vzeda*, la maison de la Monnoye de Seville, & une maison à Madrid qu'il louë à *D. Loüis d'Haro*. Vne autre a esté mariée au Duc de l'*Infantado*, dont il n'a point eu d'enfans. La troisiesme l'a esté au Duc de *Cardonne* qui en a eu le Duché de *Lerme* & le Marquisat de *Denia*, que le Comte de Lerme luy dispute, à cause qu'il est *Sandoval*, qui est la mesme Maison du Duc de *Lerme* ; ainsi il pretend avoir ou le Duché de Lerme, qui ne vaut pas grand'chose, ou le Marquisat de *Denia* qui vaut davantage, mais qui est de l'ancien domaine des Ducs de Lerme ; & le Duc de *Cardonne*, qui est déja Grand sans cela, luy abandonnera sans doute le Duché de Lerme.

Tous ces grands Seigneurs ont leur bien dans l'Andalousie assez prés les uns des autres. Le Duc de Cardonne a eu tous ses grands biens de *Lucena*, & de tout ce qui en dépend, de la Maison des *Argotes*, qui est de Cordouë. C'est un homme qui a amassé de l'argent presentement, & veut gagner sur le bled & sur le vin. Il fraude la Gabelle, & on ne sçait si c'est pour cela qu'on luy a donné ordre de s'en aller dans ses autres terres, où il est maintenant.

Pour le Marquis *del Priego*, c'est l'aisné de la Maison

de *Cordoua* du grand Capitaine. Il demeure au Chasteau de *Montillo* à quatre lieuës d'*Eciia*, où il a sept ou huit petites Villes. C'est aussi un grand mesnager, & est Duc de *Feria*. Les deux autres principaux de cette Maison, sont le Duc de *Sessa*, & le Comte de *Cabra*.

Le Mardy deuxiesme de Decembre nous vinsmes coucher à Cordouë qui en est à neuf lieuës, ayant arresté à disner en une *Venta*, qui est en chemin. Devant que d'y arriver nous passasmes une petite riviere sur un pont de pierre ; on l'appelle *Guadalhorse*, qui entre bien tost dans le *Guadalquevir*, que nous passasmes en entrant dans la Ville sur un grand pont de pierre, où il y a quinze ou seize grandes arches, & au milieu une statuë de marbre de l'Ange S. Raphaël ou S. Gabriel, à cause de la peste dont ils furent delivrez par son intercession. Il y avoit autresfois un vieux Chasteau.

Cordouë est une fort grande Ville où il y a quantité d'Artisans & de Marchands, & de fort beaux Convents, entr'autres celuy des Augustins, dont la Menuiserie est fort belle & fort riche, les Cloistres en sont fort beaux, aussi bien que l'Hospital & la Maison de l'Evesque.

L'Eglise sans difficulté est la plus belle chose que j'aye iamais veuë : c'est une Mosquée bastie par les Rois Mores, qui y ont souvent fait leur residence. Mais leur *Alcaçar* estoit fort vilain, au moins ce qui en reste, qui donne sur le *Guadalquevir*, & où est à present *la casa de l'Inquisicion*. I'allay la voir ; *D. Diego de Cabrera Sotomayor*, Gentilhomme de Cordouë, nous y mena dans son carrosse, & nous fit entrer dans une Sale neuve qu'on a fait bastir, où il y a un Dais où est escrit : *Exurge, Domine, & judica causam tuam.*

On nous montra une Croix de fer sur laquelle on jure, & les cachots & la torture qui est un chevalet. Il me dit une chose fort remarquable, qui est que la plus part des

Gentils-hommes de la ville se faisoient *familiares* de l'Inquisition, & servoient à prester main-forte pour amener les prisonniers, qu'ils avoient pour ce sujet beaucoup de privileges, dont je traiteray plus au long en parlant de la mesme Inquisition.

Mais pour revenir à l'Eglise, on dit qu'à l'endroit où elle est, il y a eu un Temple dedié à Ianus, & cette conjecture est fortifiée par des Inscriptions gravées sur des morceaux de colonnes, qui sont auprés de l'Eglise du costé du Cloistre, comme celle-cy dont j'ay pris copie :

C. Cæsar Germanicus german. C. F. Tib.
Aug. N. D. pron. D. Iuli abn. Aug.
Pat patr. Cos. II. Imp. trib. potest. II. Pont.
Max. à Baete & Iano Augusto ad Oceanum.

Et cette autre :

Imp. Cæsar. D. Iul. F. Augustus Cos. XIII.
trib. potest. XXI. Pontif. Max. à Baete &
Iano August. ad Oceanum.

Et au dessous est ce chiffre : LXIIII.

Au dessous encore il y a d'une escriture plus nouvelle & adjoustée depuis peu de temps par un devot du pays :

Hoc anno natus est Iesus Christus.

Et cette troisiesme :

Tib. Cæsar D. Aug. F. D. Iulii nepos
Augustus Pontifex. Max. Cos. Et le reste que je ne pûs lire. Au dessous est le numero

LIIII.

Au dessous encore ils ont mis aussi depuis peu :

Hoc anno Iesus Christus crucifixus est.

Car ces pilliers qui sont des Milliaires, c'est à dire des pierres que les Romains avoient accoustumé de mettre par les chemins, pour marquer les lieuës ou les milles, montrent bien qu'il y avoit un Temple de Ianus auprés du Betis, qui est le Guadalquevir d'à present, & que de

ce Temple il y avoit un grand chemin qui alloit jusques à la Mer, que ces Empereurs avoient fait reparer, en memoire de quoy on avoit mis ces inscriptions sur les Milliaires.

Mariana Liv. 3. chap. 24. dit que ce fut sous le huitiéme Consulat d'Auguste que ce chemin fut fait ; mais je croirois plûtost que c'estoit le grand chemin d'Hercules qu'il avoit fait reparer, & où peut-estre il n'y avoit des Milliaires que depuis le Temple de Ianus jusques à la Mer : en effet, le nombre de cent vingt, qui est sur une autre Milliaire dans le Monastere des Cordeliers, à ce que dit Mariana, se rapporte au nombre des lieuës qu'il y a depuis Cordouë jusques à la Mer, y ayant environ trente lieuës, qui font cent vingt milles.

Il y a apparence que ç'a esté de ce Temple de Ianus & des autres lieux publics bastis par les Romains que les colonnes de cette Eglise ont esté prises : car elles sont d'un Marbre & d'un Iaspe fort poly, avec des bazes & des chapiteaux fort delicatement travaillez. I'en comptay quarante-six rangs dans la largeur de cette Eglise, & vingt-deux rangs dans la longueur : de façon que cela feroit environ mille colonnes. Et certainement c'est la plus belle chose du monde à voir, car en entrant on voit des allées de tous costez, à la maniere des allées d'arbres d'un Parc où ils seroient plantez à droite ligne.

Elles ne sont pas veritablement si hautes que les pilliers de nos Eglises ; car il n'est pas possible de trouver de si grandes pierres toutes d'une piece, mais elles ont toûjours plus de six aulnes de haut. Nous mesurasmes la grandeur de l'Eglise, & nous trouvasmes qu'elle avoit environ cent quatre-vingt pas de long, & un peu plus de cent trente de large. Aussi paroist-elle bien plus grande que celle de Seville.

Elle a esté bastie par *Alderramen* Roy de Cordouë en

787. & les Mores y avoient toûjours tant de devotion, à ce que dit *Garibay*, que depuis qu'elle fut reprise par les Chrestiens, ils furent fort long-temps qu'ils passoient tout exprés la Mer, & y venoient de tous les autres pays où ils habitoient, en Espagne pour la venir encore visiter.

Il y a un grand Cloistre à la façon des nostres, qui a esté aussi basty par les Mores, mais il y a une grande porte à un des coins où il y a beaucoup de lettres Gottiques meslées avec des Arabiques. Les Chrestiens ont voulu faire une Chapelle au milieu de cette Mosquée, qu'ils ont élevée fort haut, & enrichie de fort belles sculptures ; mais malgré tout cela, & la beauté de l'entablement de l'Autel, qui est le plus beau du monde, je trouvay que c'estoit grand dommage d'avoir abbatu un si grand nombre de colonnes de Marbre, comme il en a falu pour bastir cette Chapelle. Et je fus bien aise quand on me dit que Charles-Quint avoit esté de mon avis, & avoit dit qu'on l'avoit gastée, & qu'il n'auroit jamais souffert qu'on eust destruit une si belle Antiquité.

Ce qui marque la grandeur de cette Mosquée, c'est que cette Chapelle, quoy que grande & composée d'une Nef & d'un Chœur ne se voit point au travers des colonnes, dont le grand nombre empesche la veuë de la discerner.

La Ville de Cordouë est pour le moins aussi grande que celle de Seville, & a esté aussi bien qu'elle, fort celebre du temps des Romains. C'a esté la Patrie des Senecques & des Lucains, & on montre encore une maison que l'on dit avoir esté à Seneque. I'ay veu chez un Chanoine de *Saint Domingo* nommé *Games* beaucoup d'inscriptions Romaines dont il a fait recherche, & dont j'ay pris copie à cause qu'elles ne sont point encore imprimées dans pas un des Livres qui traitent de ces sortes de curiositez. Entre autres il y en a une où est un Seneque. Quoy que le nom de la famille de Seneque & de Lucain fust *Année*, il se

peut bien faire que leur posterité ait conservé celuy de Seneque aussi-tost & plûtost que celuy d'Année. Elle est sur une piece de marbre bleu.

M. FABIVS M. L. AVSVA
SIVE I. MATRI FRATRIBVS
FABIA MATER
M. FABIÆ DECVMVS.
M. FABIVS M. L. BALIEN.
M. FABIVS ANTIATIS. L. MEDIANVS.
M. FABIVS ANTIATIS L. SENECA.

Cet *Antias* dont il est fait mention dans cet écrit, peut estre aussi un Historien dont il y a quelques fragmens dans Aulu-Gelle.

Ie remarquay sur une autre pierre qu'il y avoit écrit, *DIS, MANES,* au lieu qu'ordinairement on met *DIIS MANIBVS.* Peut-estre cela veut il dire, *Dis, Manes faveant* : que Pluton, & les Manes soient favorables ; ou quelqu'autre mot. Il y avoit aussi sur une table de marbre blanc :

D. M. S.
VALERIA FELICITAS.
ANNOR. XX. MEN. V.
PIA IN SVIS.
H. S. E. S. T. T. L.

Il y en a beaucoup à Seville où sont à la fin ces mesmes quatre lettres, qui signifient : *Sit tibi terra levis.* Les Anciens mettoient souvent cela, comme on voit dans ce Vers :

Sit tibi terra levis, mollique tegaris arena :

Que la terre dont vous serez couvert soit legere & ne pese point sur vous. Ces 4. mesmes Lettres estoient aussi

dans les deux suivantes, qui estoient d'un Marbre blanc plus poli & avec des figures :

Il y a de ce costé une figure ou forme de vase semblable à ceux dont on se servoit dans les sacrifices que l'on faisoit aux Manes.

D M S
AVRELIVS
CELERINIANVS
VIXIT ANNIS
XIIII. M. VIII.
D. XVII.
FECIT MATER
PIA FILIO
SIT T. T. L.

De celuy-cy il y en a une autre en forme de hache. Or dans les loix Somptuaires il estoit défendu de polir les tombeaux avec la hache. HASCIANE POLITO.... Et à ce que croit Games, celle-cy marque que la mere a fait polir celuy-cy nonobstant la loy.

Aurelius Celerinianus a vescu 14. ans 8. mois & 17. jours. Sa mere pleine de pieté & de tendresse pour son fils luy a fait faire ce Tombeau. Que la terre luy soit legere.

Il y a une autre grosse pierre de Marbre blanc que l'on avoit troüée, & qui servoit au haut d'un puits, ou qui est à peu prés de la mesme figure que celle-cy dessus ; hormis qu'il n'y a rien à l'autre, avec ces mots. :

D. M. S.
Q. DASVMIVS SOLOX
VIXIT ANNIS XXXX.
PIVS IN SVIS.
H. S. E. S. T. T. L.

La plus ancienne Inscription qu'il me montra, fut une lame de Marbre assez petite, où il y avoit M. LICINIVS SODALIS. H. S. E. Ce Chanoine en a ramassé plusieurs & pretend faire un Livre des antiquitez de Cordoüe, dont

il dit qu'*Ambrosio de Moralez* & Aldrete n'ont pas assez parlé, quoy que ce fust leur pays natal.

Cette Ville constamment a toûjours porté des personnes illustres en science ; & particulierement du temps des Arabes, qui y avoient leur Vniversité. Averroes en estoit natif : pour Avicenne quelques-uns en doutent. Garibay croit qu'il n'y a point eu de Philosophe qui ait porté ce nom ; mais que ç'a esté *Albo Hali Avicenni*, Miramamolin qui estoit Roy de Cordoüe, & qui y fit assembler 24. Sages de son temps, & leur fit compiler le Livre qui fut appellé d'Avicenne, comme le Livre du Droit porte le nom de Iustinien, encore qu'il n'y ait pas travaillé & qu'il n'ait fait autre chose que d'ordonner à des Iurisconsultes de le faire. Mandeslo toutesfois dans son voyage de Perse, dit qu'il a passé par un lieu que l'on disoit estre la Patrie d'Avicenne. Il y a eu aussi de grands Rabins qui ont enseigné & écrit à Cordoüe.

Cordoüe est encore la Ville d'Espagne où il y a de meilleures maisons, & où les Cavaliers sont plus galans & plus civils. Aussi ce sont les Gentilshommes qui gouvernent la Ville & composent le Conseil des Vingt-quatre.

Il y a un *Corregidor*, qui se nomme *D. I. Velez de Guevara*, deux *Alcaldes*, vn pour le Civil, l'autre pour le Criminel : un *Alguasil Mayor*, qui est à vie, au lieu que tous les autres n'y sont que pour trois ans. D. Loüis de Haro qui est natif de cette Ville, avoit eu cette charge, mais il l'a donnée à *D. Diego de Cardenas y Gusman*, dont je vis le frere, *D. Louis de Cardenas y Gusman*, qui nous vint voir avec *D. Diego de Cabrera y Sotomayor*, & *D. Andrez Mezas*, dés que nous fusmes arrivez. Ils nous firent mille civilitez & nous menerent dans leurs Carosses voir l'Escurie du Roy qui n'est pas presentement des mieux fournies, à cause qu'on en a tiré les plus beaux chevaux pour les envoyer au Roy & à D. Loüis pour le voyage de la Cour,

& pour en faire des presents. En effet ces Gentilshommes nous menerent chez eux & chez quelques autres Gentilshommes de leurs amis, où nous en vismes de bien plus beaux.

Au reste il n'y a point de lieu en Espagne où on en soit plus curieux. Entre autres en une maison de l'un de ces Gentilshommes nous vismes un vieux cheval, estropié depuis deux ans, mais que l'on ne laissoit pas de nourir par generosité, à cause des bons services qu'il avoit rendus. Nous en vismes encore deux autres qui estoient fort blessez de deux coups de cornes de Taureau ; ce qu'ils appellent *Cornadas* : & particulierement un de *D. Diego de Cabreras* qui avoit receu le coup dans le poitrail en une petite feste qu'il avoit faite luy-mesme à ses dépens pour les nopces d'un de ses amis. A l'égard de *D. Louis de Cardenas*, ils nous conterent qu'il luy en estoit mort un en la derniere Feste qu'on avoit faite en l'honneur de S. Thomas de Ville-neuve, & qu'il avait mesme couru fortune, ayant esté renversé avec son cheval aprés avoir rompu son dard dans le coû du Taureau, avec lequel il avoit esté obligé de lutter quelque temps jusques à tant qu'on le vinst dégager & tuer le Taureau.

La nuit du jour que nous demeurasmes là, nous allasmes souper tous ensemble chez *D. Gualter*, Colonel Irlandois, où *D. Pedro Azevedo*, un des principaux des Vingt-quatre, se trouva, & où l'on nous fit grand'chere.

D. Loüis est fort aimé en cette Ville, où il avoit une maison qu'il a donnée à *D. Iuan de Gongora* pour y establir des Religieuses. Son Marquisat *del Carpio*, qui est un chasteau fort ancien est dans ce pays-là, aussi bien que la pluspart de son bien.

Pour ce qui est de *D. Iuan de Gongora*, c'estoit un pauvre petit garçon de Cordoüe, parent du Poëte de ce nom, qui s'estant attaché au service de D. Loüis a esté

fait par luy President du Conseil de *Hazienda*, qui est comme Surintendant des Finances ; aussi tout le monde l'appelle *Hechura* de D. Loüis, qui est ce que nous disons en François, Creature ; mais il est autant hay en ce pays que son maistre y est aymé.

Parmy les anciennes maisons de Cordoüe on compte celle des *Argotes*, dont le Duc de *Cardonne* a herité la terre de *Lucena*, (où croist cet excellent vin qui en prend le nom), avec tous les grands biens qu'il a dans l'Andalouzie. *Los Rios* en est aussi, dont j'ay veu l'un des principaux qui est Regent à *Pampelone*. Il y en a beaucoup qui prennent le nom de Cordoüe, & qui ne sont pas de cette grande maison, dont il n'y a que trois Branches, comme j'ay dit cy-devant.

Ces Gentilshommes nous vouloient arrester encore un jour à Cordoüe, & nous disoient qu'ils feroient tout exprés en nostre consideration un jeu de *Cañas*, que nous n'avions point veu ; mais enfin

Le Ieudy 4. nous en partismes, & ils nous vinrent conduire jusques à un quart de lieüe de la Ville ; à une lieüe & demie de laquelle nous trouvasmes un village où sont *las yeguas*, les jumens de *la Casta* de Cordoüe. Là est ce pont fait par les Romains sur le *Guadalquevir*. On l'appelle *Argolca*, & sans doute c'est *Herculea*. Car Larreciffé nous conduisit jusques-là, & encore une lieuë par delà, à un petit pont qui est encore de l'ouvrage des Romains.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que sur les pilliers des arches il y a d'autres petites arches à jour. Il est sur un petit fleuve qu'on me dit qui se nommoit *Guadalete*. Iusques-là nous avions passé par un beau pays fort peuplé & bien labouré, & nous avions eu toûjours aussi chaud qu'en esté : mais à l'entrée des rochers de *la sierra morena*, nous trouvasmes un climat tout contraire, & à cinq lieuës de Cordoüe en un grand village nommé *Adamus* nous

trouvasmes la gelée, comme si ces rochers, que les Romains appelloient *montes mariani*, nous eussent caché tout à fait le Soleil.

Dans ce village il y a une des plus belles hostelleries que j'aye jamais veuës, & comme l'Andalousie finit là, la Manche y commence.

Le Vendredy cinquiéme de Decembre nous en partismes, & aprés nous estre arrestez en une *Venta* à la disnée, car il y en a assez de temps en temps sur cette route, quoy que ce soit une *Sierra*, nous vinsmes coucher à *la Conquista*, qui est un méchant Village, d'où nous allasmes le lendemain sixiéme à *Almodouar del Campo*, qui en est à neuf lieuës. Dans ce chemin non seulement nous rencontrasmes des *Ventas*, mais aussi nous passasmes deux Plaines dont l'une seule a environ dix lieuës de long, & vaut à ce qu'on dit au Roy en pasturages deux cens mille écus tous les ans.

Le jour d'auparavant nous avions veu de loin à gauche une *Vega* qu'on nous dit estre fort fertile, & qui est tout au milieu de cette *Sierra*. A *Almodouar* qui est un gros Bourg commencent les plaines de terres labourables ; & depuis la les Villages sont plus frequens.

Le Dimanche septiéme nous en partismes & vinsmes dîner à *Ciudadreal* qui en est à six lieuës. C'est une Ville située dans une grande plaine, & dont l'enceinte est assez grande, qui estoit mesme fort peuplée autresfois, mais elle est quasi deserte à present. Il ne luy reste plus rien sinon que c'est là où l'on appreste le mieux les peaux de *Cordoüan*, dont on fait les gans d'Espagne. C'est delà aussi d'où elles viennent pour la pluspart à Madrid. I'en achettay quelques-unes, & aprés nous partismes & vinsmes coucher à *Malagon*, qui en est à quatre lieuës.

Le matin devant que d'y arriver nous avions laissé à gauche *Calatrava* la neuve. L'apresdinée nous laissasmes

aussi la *Vieja* à main droite au lieu que nous l'avions laissée à gauche en allant à Grenade. En passant, à demie lieuë de *Ciudad real*, la riviere de *Guadiana*, je demanday au Meusnier qui estoit dans le moulin proche du pont, si c'estoit bien loin delà que cette riviere se cachoit. Il me dit que c'estoit environ à vingt lieuës delà ; qu'elle n'estoit pas cachée plus de trois lieuës, & que l'on semoit dessus l'endroit par dessus lequel elle passoit.

Comme nous retrouvasmes à *Malaggon* le chemin que nous avions fait en venant, je n'en diray pas davantage, sinon que de *Malaggon* passant par *Ievenes*, que je ne sçay si j'ay remarqué estre d'une Commanderie de Malte, nous revinsmes coucher à *Orgaz* qui en est à dix lieuës.

Le Lundy huitiéme, jour de la Conception de la sacrée Vierge, & le Mardy neufiéme, nous allasmes disner à *Tolede*. Ie retournay à *l'Iglesia mayor* que je trouvay petite & basse au prix de celles de Grenade & de Seville, & remarquay qu'elle n'avoit que soixante & dix pas de long. Delà nous vinsmes à *Illescas*, où il y a une Nostre-Dame que l'on dit avoir fait plusieurs miracles, aussi l'Eglise est toute pleine d'*Ex voto*, & il y a plus de cent lampes d'argent. On y compte six lieuës de Tolede, & six lieuës de Madrid, où nous arrivasmes le Mercredy dixiéme Decembre. Il faut que je remarque icy de peur de l'oublier deux choses assez extraordinaires. La premiere est que comme on fait les voyages sur des mules que conduisent des muletiers, ils ont accoûtumé de separer tout le bagage également sur toutes les mules, de façon que les Maistres aussi-bien que les valets ne vont point sans valise ; mais au lieu qu'en France on les porte derriere, là on les porte devant ; & il n'y a point de selle de mule qui n'ait à l'endroit du pommeau deux fers courbez en rond dans lesquels on met la valize, sur laquelle les Espagnols ont accoûtumé de s'appuyer en marchant, de façon qu'il n'y a personne

de qualité qui aille par les chemins qui n'en ait. Et cela se pratique par toute l'Espagne. L'autre chose que je n'ay remarquée que par-delà Madrid, est qu'au lieu qu'en France tous les Paysans que vous rencontrez vous salüent, là ils vous disent des injures, jusques-là qu'on voit des Laboureurs quitter leurs charruës & s'arrester pour vous faire des huées. Les Muletiers ne manquent pas d'y répondre aussi-tost, & ce n'est pas la coûtume de s'offenser de cela : au contraire les Voyageurs apprennent de bons mots exprés, non-seulement pour se deffendre, mais pour commencer les premiers à en dire : mais surtout quand les Muletiers se rencontrent, ils se crient les uns aux autres prés d'une demie lieuë durant, & ne se contentent pas de se dire des injures, dont il y en a mesme quelques-unes d'assez spirituelles, mais ils vont quelquesfois jusques à se deffaire leurs chausses & à se montrer le derriere de dessus leurs mules. Dans le temps que je fus à Madrid, j'allay voir le Marquis de *Liche*, qui est le seul Seigneur Espagnol qui ait quelque maniere de Cour. Car son pere qui estoit revenu de la frontiere, où il avoit signé la paix, n'en a point, & ne se voit que par audiences qu'il est difficile d'obtenir. Pour ce qui est des Placets qu'on luy donne, & de ceux que l'on donne au Roy qui n'en refuse pas un, on est des siecles entiers à en avoir réponse. Mais ce Marquis-cy, qui est jeune & débauché, & qui n'aime guere sa femme, quoy que ce soit la plus belle femme du monde, se laisse voir quasi tous les jours à son lever à la mode de France. *El Señor D. Christoval de Gaviria*, Introducteur des Ambassadeurs, luy avoit dit que je voulois prendre congé de luy, & voir sa Bibliotheque : de façon qu'un matin que je ne le pûs voir, j'allay la visiter, & sans doute elle est plus curieuse & plus pleine de Manuscrits que pas une qu'il y ait en Europe. Elle a esté ramassée par le Comte Duc, & il n'y a que celle-là en Espagne, où

il y ait des livres de Negociations, mais ce sont quasi tous Originaux de Lettres des Rois d'Espagne & de leurs Ministres. I'eus le plaisir d'y lire beaucoup de lettres de Charles-Quint, où je remarquay qu'en écrivant & d'Allemagne & d'Afrique il signoit toûjours *Yo el Rey*, pour monstrer qu'il faisoit plus de cas de son Royaume que de l'Empire.

Il y a aussi quelques Manuscrits avec des Enlumineures en quelques Livres. Entre autres un qu'ils me monstrerent, qui traite de l'Astrologie & de la Pierre philosophale, qui s'appelle *de las cruzes*, des croix, qu'ils disent ne se trouver nullepart : et si j'ay bien releu son titre que je crayonnay sur mes tablettes, il y a : *Este libro de las cruzes precioso en el Iudicio de las Estrellas por mandato del Rey Alfonso translado Ihuda su Alfaquim a su mercet fide mollo Alchoena; fue su compañero en la translacion maestre Juan DAspa clerigo deste mismo Señor y fue acabado en* 26. *dias de Febrero en el VII. Año queste Señor Reyno* 1258. *Christi.*

Le lendemain que j'avois mon heure, je retournay voir le Marquis, qui me receut fort bien, mais il ne me parla nullement de sa Bibliotheque que je luy dis que j'avois veuë. Il me dit beaucoup de choses de *Cadiz*, de *Cordouë*, de *Seville* & des chevaux de ce pays. Monsieur Pimentel y estoit & monsieur Laisné que l'on appelloit là Ambassadeur de France.

L'aprésdisnée, luy & monsieur de Barriere me vinrent prendre pour aller à une vieille Comedie qu'on avoit rejoüée de nouveau, qui ne valoit rien, quoy qu'elle fust de *D. Pedro Calderon*. I'allay aussi voir cet Auteur qui est le plus grand Poëte & le plus bel esprit qu'ils ayent presentement.

Il est Chevalier de l'Ordre de saint Iacques & Chapelain de la Chapelle *de los Reyes* à Tolede, mais à sa conversation je vis bien qu'il ne sçavoit pas grand'chose, quoy qu'il

soit déja tout blanc. Nous disputasmes un peu sur les regles de la Dramatique, qu'ils ne connoissent point en ce Pays-là, & dont ils se moquent.

Ie vis aussi les deux Maistres de la Musique du Roy, *Patiño* qui est celuy de la Chapelle, & *Iean Hidalgo* celuy de la Chambre, qui fait des airs fort agreables & qui jouë fort bien de la Harpe. Il m'en donna quelques-uns ; & *D. Pedro Salcedo* qui revenoit de saint Iean de Luz où il avoit esté reconduire Monsieur le Mareschal de Grammont, me donna deux de ses Livres & m'apprit beaucoup de particularitez des Conseils d'Espagne : car je fus si malheureux, que de ne trouver pas à Madrid *D. Ioseph Pardo Figueroa*, qui est *del consejo Real de Castilla*. Il estoit allé en commission en Biscaye & j'avois fait amitié avec luy.

I'avois aussi fait connaissance avec quelques Grands d'Espagne qui m'avoient fait grande civilité, comme le Duc de *Montalto* qui a esté Vice-Roy de Naples, de qui la femme mourut en ce temps-là, dont il estoit fort affligé ; le Comte *d'Aguilar*, le Marquis d'*Alcañizes*, & le Marquis de *Villanueva* fils aisné du Duc *d'Albe*, mais je ne les pûs rencontrer pendant le peu de sejour que je fis en ces quartiers. Ie croy qu'ils estoient tous bien-aises de ne se pas trouver chez eux pour éviter peut-estre de me traiter aussi bien qu'ils avoient fait dans le temps que Monsieur le Mareschal estoit à Madrid. Outre qu'ils ne se voyent pas eux-mesmes avec tant de familiarité qu'en France, mais seulement aux occasions des bonnes Festes de l'année, où ils feront donner *las buenas pasquas*, comme ils vont toûjours voir le Roy en ces bons jours-là.

I'allay un jour aux Carmelites qu'ils appellent *las Descalças*, où le Roy estoit sous sa Courtine, & quelques Grands assis de la mesme maniere du jour que je l'avois veu tenir Chapelle, & la Reine & l'Infante estoient en

haut sur une Tribune, car elles estoient entrées dans le Convent où elles demeurerent tout le jour.

On parloit en ce temps-là de convoquer les Estats qu'ils appellent *Cortes*, pour faire jurer le petit Prince, en qualité de Prince des Asturies, mais on ne parloit ny de publication de Paix, ny de Festes de Taureaux, ny de *Cañas* : c'est pourquoy je me resolus de m'en revenir & fus bien-aise de partir devant le jour d'un service que l'on devoit faire pour le pauvre Comte de Quaincey qui mourut en ce temps-là. Il estoit venu avec Monsieur le Mareschal de Grammont dans la pensée d'aller servir le Roy d'Espagne contre le Portugal.

Il avoit eu mille chagrins, n'ayant pas esté traité comme il pretendoit qu'on deust traiter un vieil Officier qui estoit plus ancien Lieutenant General que beaucoup de Mareschaux de France : mais comme il avoit eu plus de bravoure que de conduite dans le reste de sa vie, il s'embarqua sur la fin de ses jours en ce voyage malheureusement pour luy, & fit beaucoup de choses qui marquerent que les années ne l'avoient pas corrigé : entre autres le mécontement qu'il témoigna de ce qu'à nostre premiere Audience Monsieur le Mareschal de Grammont ne l'avoit pas distingué, & ne l'avoit pas presenté le premier au Roy d'Espagne pour le saluer, le porta à faire appeller en duel le sieur Manicamp dés le lendemain ; ce qu'on eut bien de la peine d'empescher qu'il n'éclatast.

Ayant donc laissé partir Monsieur le Mareschal de Grammont & fait offre de son service au Roy d'Espagne qui témoigna en estre bien-aise & avoir envie de luy donner un Corps d'Estrangers à commander, il tomba malade & sa mort luy épargna peut-estre encor le chagrin de voir toutes les belles promesses qu'on luy faisoit s'en aller en fumée.

Le Dimanche 21. Decembre 1659. je partis de Madrid

& passant au travers du *Mançanares*, qui estoit tout plein de glace vis-à-vis la *casa del campo*, je laissay à droite *el Pardo*, qui est une maison de plaisance du Roy à deux lieuës de Madrid, où il y a beaucoup de tableaux, & dont le bastiment est fort petit : mais il y a un grand Parc où est une tour qui est une espece d'Hermitage. Vn peu plus loin vers le chemin que je tenois, il y a une autre petite maison qui paroist assez jolie, & qui s'appelle *Cartuela*. Le Roy s'y plaist assez, & elle est dans les bois du *Pardo*. Depuis cette maison jusques à *l'Escurial* où j'allay coucher, il y a beaucoup de Villages comme *Colmenarejo* & autres.

L'Escurial est une masse de pierre prodigieuse, qui pourtant ne paroist pas beaucoup de loin, & n'est pas non plus dans un bel air, le bastiment n'en estant point égayé comme nous les voyons en France.

Premierement, quoy qu'en disent les Espagnols, la situation n'en est point belle : car quoy que delà on voye jusqu'à Madrid qui en est à sept lieuës, la veuë n'y est pas bornée agreablement ; & l'on n'y voit ny prairie, ny riviere, ny plaine, ny forest. Car comme son assiette est quasi au milieu d'une coste fort haute, qui est la mesme qui va vers Segovie & se nomme *Guadarrama*, qu'elle est toute pleine de roches, & qu'il y a mesme aussi des mines de fer, cela est plus sauvage qu'agreable. Outre qu'encore qu'il y ait par-cy par-là quelques arbres & quelques pasturages, & mesme des fontaines, comme tout cela est montagneux & inégal, il ne ressemble pas aux païsages de France, non plus qu'à ceux de Flandre.

On y monte du petit village de l'*Escurial* par une allée d'Ormes assez belle, mais on n'y trouve point en haut d'Esplanade, le bastiment occupant quasi tout ce qu'il y a de place unie ; de façon que costoyant la face du costé du Nort, qui est comme une ruë fort large, où il y a des bastimens assez beaux, faits pour des hostelleries, mais

qui ne sont habitées de personne, il faut retourner à gauche pour regagner la principale face, qui est au Couchant, & où il n'y a qu'une place qui n'est pas trop grande entre la coste qui est bien plus haute que l'*Escurial*.

Cette coste qui rend cette principale face borgne (comme nous appellons en France) & sans veuë, est revestuë d'une muraille fort haute. Ils disent que cette face a 735. pieds de long. En effet elle me parut plus grande que la face du petit carré du Louvre, qui n'a que 73. toises qui sont 438. pieds.

Ils disent aussi que celles du Midy & du Nort en ont 580, mais horsmis le Portail où il y a quelques ornemens d'Architecture avec des colonnes, tout le reste est tout uny.

La pierre en est veritablement fort belle, ils l'appellent *Verroqueña*, ou *Cardena* ; & elle est comme entre le Marbre & le Grez ; estant fort dure, assez blanche & luisante avec des taches grises.

Les quatre Pavillons qui sont aux quatre coins, ne sont pas fort gros, & le haut qui est en pointe de clocher sort des corps de logis dont les toits ne sont point separez ; mais le Dome de l'Eglise, & les deux tours qui sont aux costez du Portail, sont d'un assez beau dessein.

Ce n'est pas tout. Ce grand quarré de bastimens est encor bien plus étouffé au dedans ; car il est tout plein d'autres corps de logis, en sorte qu'il y a une grande Eglise au milieu, devant & au bout de laquelle il y a deux Courts. La premiere, qui est la plus raisonnable de toutes, est celle par laquelle on entre dans l'Eglise, dont le Portail est fort beau & relevé de plusieurs marches. Elle a 190. pieds de long, & 130. de large, mais comme les corps de logis sont fort hauts elle n'a pas beaucoup d'air.

A chaque costé de cette Court, il y en a quatre qui sont composées d'un double rang de Portiques ou Cloistres, & qui ont chacune une fontaine. Les quatre qui sont au Midy sont pour les Moines & pour l'Apotiquairerie, qui

est fort curieuse, avec un autre Cloistre qui est le plus beau de tous, qui est à costé de l'Eglise. Les quatre de l'autre costé sont pour les Regens, les Escoliers du College & pour le Seminaire.

Le cinquiesme Cloistre qui est au Nort de l'Eglise, est l'appartement du Roy avec un autre petit en long, qui est au bout de l'Eglise. Mais hors ces deux Cloistres & cette premiere Court, qui ne sont pas encore d'une trop grande étenduë, toutes les autres sont obscures comme des prisons ; car j'ay compté dans ce quarré jusques à quatorze Courts environnées de bastimens fort hauts ; de façon que le plus grand miracle de l'Escurial, est à mon sens qu'un mesme Roy ait pû amasser tant de pierres ensemble, & qu'il en ait jouy quatorze ans entiers : car sans doute si cela n'estoit point pressé & entassé, mais plus étendu en long & en large, ou en hauteur, il paroistroit plus que les Pyramides d'Egypte & que tous les autres miracles de l'Antiquité.

Il n'y a point de jardinages assez beaux pour accompagner un si grand Bastiment : car il n'y a rien d'agreable qu'une Terrasse le long de la face du Midy, où il y a quelques carreaux de fleurs, & qui a veuë sur un Verger qui est au dessous, mais qui n'est pas grand'chose. Car au bout qui regarde le Levant la coste est trop en penchant : en bas pourtant & assez loin, il y a une espece de Parc où il y a quelques Allées & un Estang, ce me semble, mais comme il y avoit de la neige en beaucoup d'endroits, cela ne me parut pas fort beau en y arrivant.

L'Eglise en est fort riche & fort ornée tant de tableaux d'excellens Peintres, que de figures de Bronze doré fort bien travaillées. L'Autel, qui est élevé de plus de quinze marches que le reste de l'Eglise, est d'un fort beau dessein, enrichy de colonnes de Iaspe, de Marbre, & d'autres pierres, & de plusieurs statuës de bronze doré.

Aux deux costez de l'Autel il y a deux grandes arcades qui tiennent aussi quasi toute la hauteur de l'Eglise & dans celle du costé de l'Evangile, il y a cinq statuës de Bronze doré. La premiere de Charles-Quint armé avec son manteau Imperial, à genoux ; l'autre qui est à ses costez est l'Imperatrice D. Isabel sa femme, & derriere D. Maria sa fille, & les Reynes de France & de Hongrie ses sœurs avec cette inscription :

D. O. M.

Carolo V. Roman. Imp. Aug. hor.
Regnorum utr. Sic. & Hierusalem Regi,
Archiduci Austr. optimo Parenti,
Philippus Filius.
Iacent simul Elizabetha Vxor, & Maria
Filia, Imperatrices : & Leonora, &
Maria, Sorores. Illa Franc. hæc
Vngariæ Reginæ.

Dans l'Arcade du costé de l'Epistre est celle de Philippe Second & à ses costez celle de la Reine D. Anna sa derniere & quatriesme femme, Mere de Philippe III., & derriere celle de la Reyne D. Isabel sa troisiesme femme ; & à costé droit la Reyne D. Marie, Princesse de Portugal, Mere du Prince Dom Carlos avec cette Inscription :

D. O. M.

Philippus II. omnium Hisp. Regnorum
Vtriusque Siciliæ & Hierus. Rex Cath.
Archidux Austr. in hac sacra æde
Quam à fundamentis extruxit sibi V. P.
Quiescunt simul Anna, Elizabetha
& Maria, Vxores, cum Carolo Princ.
Filio primogen.

Il y a encor d'autres Inscriptions & quantité de figures & de richesses dans la Sacristie, & dans le Tresor, dont je n'ay point pris la peine de rien écrire, ayant apporté un livre de l'Escurial, où tout est specifié fort au long. Ce qui me sembla aussi assez beau, fut le Chœur des Moines. Il est en haut au Iubé de dessus la porte. La menuiserie des chaises qu'ils appellent *Silleria*, en est toute faite de pieces rapportées de plusieurs sortes de bois. Il y en a cent quatorze ; & tout cela est entre-meslé de Marbre, d'Ivoire & d'Ebene ; & les livres mesme sont reliez d'une relieure magnifique.

Comme Philippe II. a eu principalement dessein d'y faire un Convent, le plus beau sans doute c'est l'Eglise & le Cloistre des Moines ; car les pieces de l'appartement du Roy, de la Reyne, du Prince & des Infantes sont assez petites, assez étroites, & assez bas exaucées pour la plus-part, & sans aucune menuiserie ny dorure, & mesme la chambre où Philippe II. mourut, est fort petite & fort simple.

Ce qui m'y plût davantage ce fut de voir une Gallerie peinte en fresque, où d'un costé de la muraille est la bataille que donna le Roy D. Iuan second du nom contre les Mores de Grenade, où sont peints au naturel les tentes, les camps & les armées des Mores : la maniere de leurs habillemens de teste, des caparaçons de leurs chevaux, de leurs tentes & du reste de leurs armes, comme elle estoient en ce temps-là, est fort agreable à voir. De l'autre costé est la bataille de saint Quentin. Ie n'ay pas veu d'autres peintures que cela, mais tout le grand Cloistre des Moines est plein de peintures, tant en fresque que sur du bois & de la toile.

Au dedans il y a quatre fontaines & des parterres de fleurs ; & comme il y a deux Cloistres l'un sur l'autre, dans les deux Chapitres qui sont en bas, dans les Sales de

haut, & dans les Cellules du Prieur, aussi-bien que dans les Sacristies, il y a quantité d'originaux de Titien, de Raphaël d'Vrbin, de Paolo Veronese, & des autres meilleurs Peintres qui ayent jamais esté, avec des Bustes de Porphire que l'on estime infiniment.

Il y a trois Bibliotheques. Dans celle qu'ils estiment la principale il y a bien huit mille volumes, & ce qu'il y a de plus curieux est, à ce qu'ils disent, un livre de saint Augustin, *De Baptismo parvulorum*, écrit de la propre main de saint Augustin, & c'est celle que donna Philippe II.

Il y a encor une autre grande Salle quasi tout auprés, où sont les livres Manuscrits & défendus. Entre autres il y a trois mille volumes Arabes, qu'ils disent qu'un D. *Lüis Faxardo* estant General d'une armée prit aux Turcs, qui vouloient transporter cette Bibliotheque d'une ville à une autre, mais le malheur est qu'il n'y a la ny en toute l'Espagne pas un Interprete Arabe, encor qu'ils soient si proches des Mores : ainsi soit à cause de cela, soit à cause des livres défendus, ils ne laissent guere entrer de gens dans celle-là.

Il y en a encore une autre au dessus de la principale où sont plusieurs livres donnez par les autres Rois, & où l'on met tous ceux qui s'impriment de nouveau en Espagne, dont les Libraires doivent envoyer des Exemplaires.

On conte dix-huit mille Volumes dans ces trois Bibliotheques.

L'Escurial a cousté en 38. ans, depuis que Philippe II. a commencé à le bastir jusques à sa mort. tant en bastimens qu'en ornemens, cinq millions deux cens soixante-&-dix mille ducats, selon les comptes & les parties qui en ont esté arrestées, & en contant les ornemens de l'Eglise, les livres & les autres meubles, six millions deux cent mille ducats en tout.

Le Roy d'à-present a fait le Pantheon, qui est ce que la pluspart du monde y trouve le plus beau. C'est une Chapelle voutée qui est tout justement sous le grand Autel, ainsi nommée à l'imitation du Pantheon de Rome, à cause de sa forme ronde & que c'est le lieu où reposent tous les Rois d'Espagne qu'ils égalent aux dieux de l'antiquité.

Au sortir de la Sacristie on trouve une porte de sept pieds de haut & de quatre pieds de large qui est à jour de grilles de Bronze doré fort bien travaillées, les costez de laquelle sont de Marbre. Au haut sont les armes d'Espagne de pieces rapportées de differentes sortes de pierres & de metaux, pour en faire le Blason, & au dessous entre l'Escusson & le haut de la porte, il y a cette Inscription :

D. O. M.

Locus sacer mortalitatis exuviis
Catholicorum Regum,
A restauratore vitæ, cujus aræ max.
Austriaca adhuc pietate subjacent,
Optatam diem expectantium :
Quam posthumam sedem sibi & suis
Carolus Cæsarum max. in votis habuit :
Philippus II. Regum prudentiss. elegit :
Philippus III. vere pius inchoavit :
Philippus IV.
Clementia, constantia, religione magnus,
Auxit, ornavit, absolvit
Anno Dom. M. DC. LIIII.

Ie ne puis m'empescher de remarquer un mot d'un bel esprit d'Espagne sur le surnom de Grand, que l'on donne au Roy Philippe IV. qui disoit qu'il estoit à la maniere

d'une fosse, *que va creciendo quantas mas tierras le quitan*, qui devient plus grande plus on luy oste de terres, à cause de toutes les Villes & Provinces qu'il a perduës.

De cette porte on descend trente-quatre marches de Marbre, & on entre dans une voûte qui a trente-cinq pieds de diamettre & trente-huit pieds de haut depuis le pavé, qui est de pieces rapportées de Iaspe & de Marbre jusques à la clef.

Tout le dedans de cette Chapelle est de Marbre noir, à l'exception des Luquernes & de quelques ornemens de Iaspe & de Marbre rouge. Ce Marbre noir, est enrichy de tant d'ornemens d'Architecture & de tant de Bronze doré, que cela fait le plus bel effet du monde. Car ce rond est composé de huit arcades ou enfoncemens ; dans l'un desquels est la porte, dans celuy qui est vis-à-vis de l'Autel, & dans les six autres sont les urnes pour les corps. Entre chaque enfoncement il y a deux pilastres de Marbre noir canelez, dont les bases & les chapiteaux sont de Bronze, & au milieu il y a un ange de mesme matiere qui sort des Pilastres avec un chandelier. Dans chaque enfoncement il y a quatre especes de tablettes de Marbre noir, au dedans desquelles sont quatre grandes Vrnes aussi de Marbre noir avec quantité de fleurons de Bronze, une Cartuche au milieu, pour mettre le nom, chaque Vrne ayant son couvercle enrichy de mesme. Au dessus de ces enfoncemens & de ces pilastres regne l'Architrave, la Frise, & la Corniche tout autour d'ordre composite, & avec quantité de fleurons de Bronze doré.

Le bas de l'Autel est enrichy de tant de Sculptures & de fleurons semblables qui accompagnent la Cartuche où est un bas relief du Sepulchre de nostre Seigneur, que l'on ne peut discerner le Marbre qui est au dessous. Au haut de l'Autel il n'y a qu'un Crucifix de mesme metal.

Dans ce Pantheon on ne met que les corps des Rois & des Reynes qui ont eu lignée. Il n'y a place que pour

vingt-six corps, sçavoir douze de chaque costé & deux dessus la porte.

Presentement il n'y en a que sept. Du costé de l'Evangile sont celuy de Charles-Quint qu'ils reverent comme Saint, quoy que Monsieur de Branthome qui fut en Espagne du temps de Philippe II. raconte qu'on proposa à l'Inquisition de tirer son corps de l'Eglise, comme celuy d'un Impie & d'un Athée; celuy de Philippe II. & de Philippe III. La quatriesme Vrne de dessous est destinée pour Philippe IV.

De l'autre costé de l'Autel sont les corps de l'Imperatrice *Doña Isabel de Portugal*, de la Reyne *Doña Anna* quatriesme femme de Philippe II., de *Doña Margarita* d'Austriche unique femme de Philippe III. Et au dessous & ainsi vis-à-vis de l'Vrne où sera Philippe IV. est la Reyne *Doña Isabel* qu'ils ont designée par les termes de *Doña Isabel* de Bourbon.

Outre cela, dans une voûte où l'on entre par une porte qui est au milieu de l'Escalier, on met tous les corps des Princes & Princesses de la maison Royale. Il y en a déja vingt-neuf, dont les noms sont dans le Livre qui traite de l'Escurial, qui marque aussi exactement le nombre des tableaux avec la difference des ornemens, enfin tout ce qui y est. C'est pourquoy je n'en diray pas davantage.

I'en partis le Lundy vingt-deuxiesme & vins coucher à *Segovie* qui en est à huit grandes lieuës. Il faut passer la montagne du *Guadarama* qu'ils appellent *Puerto*, à cause qu'elle est fort haute & fort difficile à passer, & le *Guadarama* qui est le nom d'un village qui est au pied. C'est sur cette montagne qu'ils ont fait ces vers qu'ils trouvent les plus beaux du monde :

Ya es turbante Guadarama
De la Cabeça del viento,
Tomandose por remate
La media Luna del Cielo.

Qui veut dire que cette montagne est le turban de la teste du vent, à la pointe duquel est le Croissant de la Lune.

Depuis *la Sierra Morena* au retour de *Seville*, j'avois trouvé un froid furieux qui cessoit pourtant vers le milieu du jour, à cause de la force du Soleil. Ie n'avois point veu qu'il eust neigé, mais je trouvay l'Escurial tout couvert de neige, qui estoit haute de deux pieds sur la montagne que je traversay. Cette montagne est aussi pleine des plus beaux Pins du monde & des plus épais.

Dans un fond qui est entre ces montagnes, il y a une autre maison Royale, nommée *Valzaim*, commencée par Charles-Quint. Le Roy d'Espagne y vient souvent à la chasse pour tirer. Il n'y a point de jardinage à cause de la situation. Depuis là jusques à *Segovie* la terre s'applanit & me parut assez agreable & assez bien cultivée.

Segovie est la Ville d'Espagne où est le reste le plus entier de l'Antiquité, à sçavoir un Aqueduc qui traverse toute la Ville & qui passe par-dessus la plus grande partie, car elle est dans le fond. Il est d'une grande hauteur, composé de deux rangs d'arcades les unes sur les autres, qui subsistent encore dans leur entier, & sont faites de grandes pierres de *Berroqueña* liées ensemble, & conduit encore à mesme lieu jusques au plus haut de la Ville. Quelques Auteurs ont écrit que c'estoit le Roy Hispalus qui l'avoit fait bastir aussi-bien que la Ville. Mais je croy avec Mariana que c'est une fable, & que c'est plûtost un ouvrage des Romains : aussi la pluspart assurent que c'est de Trajan ou du moins de ce temps-là ; car on l'attribuë aussi à Licinius, Gouverneur d'Espagne sous Vespasien.

Autresfois cette Ville qui paroist assez grande, estoit fort riche, tant à cause que les Rois de Castille y demeuroient, qu'à cause du grand commerce des laines & des

beaux draps qui s'y faisoient, mais à present le trafic n'y est plus, & on n'y fait plus que fort peu de draps, de sorte que la Ville est presque deserte & fort pauvre.

Vne marque de sa pauvreté, du mauvais ordre d'Espagne & du peu de prévoyance des Espagnols (quoy qu'on dise de leur flegme) c'est que, le jour que j'y arrivay, jusques à deux heures aprés midy il n'y avoit point eu de pain en toute la Ville, & ils ne s'en étonnoient point.

Comme le peuple en Espagne est paresseux, qu'il y en a peu, qu'ainsi beaucoup de terres demeurent en frische & que la pluspart ne songent qu'à vivre au jour la journée, ils manquent souvent de pain, & on le distribue par l'ordre du *Corregidor* & de l'*Alcade* à de certaines heures.

Mais pour revenir à *Segovie*, ce qu'il y a de beau aprés l'Aqueduc qu'ils appellent *la Puente*, c'est l'*Alcaçar*, qui est un vieux Chasteau basty sur le roc au bout de la montagne où est *Segovie*, & separé de la Ville par un fossé & par une place d'armes. Dans les vieilles guerres civiles de Castille, c'estoit le Chasteau le plus fort & le plus considerable de tout le pays, si bien que l'Infante Isabelle s'en saisit, & de tous les dehors qui y estoient. Et aprés la mort de Henry, ce fut le siege d'où elle se fit declarer Reine, & qui rendit son party le plus fort. Tout autour au dessus il y a un Parc borné par une petite riviere qui passe au pied des murailles de la Ville, qui s'appelle el *Dema*. Il y a aussi un *Coridor* au dessus de la porte, où il y a vingt-cinq ou trente pieces de Canon. L'entrée n'en est pas grande, & il y a deux Courts, dont l'une est petite & assez honneste avec des Colonnes de *Berroqueña*, mais l'autre est vilaine.

Les appartemens du dedans sont veritablement plus beaux que tout ce qu'il y a dans le palais de Madrid. Il y a d'abord une grande piece qui n'a pas grand jour, & qui a de plein-pied une grande gallerie, & au bout une chambre ;

mais comme le corps de logis est double, on n'entre point là, mais on entre de cette premiere dans un fort beau Salon quarré, lambrissé en demie orange, d'ouvrage moitié Arabesque & moitié Gotthique. Le haut est tout doré, & il y a au dessous de la voute des figures en stuc ou plastre à la Gotthique : en bas en forme de cordon, un rang de lettres Gotthiques dorées sur du bleu, & j'y leus avec de la peine : *Esta obra mando fazer el muy poderoso Rey D. Henrique el quarto.*

Delà on entre dans un Sallon qui est long, vouté & lambrissé de mesme maniere avec des figures de plastre & des lettres d'or.

Au bout il y a une chambre dont le plancher d'enhaut est plat, avec quantité de petits cus-de-lampe fort dorez & cette chambre respond à celle du bout de la gallerie. De ces deux chambres on entre dans un grand Sallon que l'on appelle des Rois, à cause que tous les Rois d'Espagne depuis *D. Pelayo* jusques à Philippe II. y sont relevez en bosse, dorez & assis sur des trônes. Au haut, dans le lambris qui regne tout le long au dessous de la voute, & au dessus, ils ont une saillie d'une petite voute pour leur couvrir la teste, comme on fait aux images des Saints dans les Eglises. Cela est tout doré, & au dessous de chacun, il y a une inscription de quatre ou cinq lignes.

Il y a quatre portes à ce Sallon, qui sont toutes aussi-bien que toutes celles de ce Chasteau, d'une pierre qu'ils nomment *Cardena fina*, qui a des veines plus noires que *la Berroqueña*, & qui estant polie est aussi luisante & aussi belle que le plus beau Marbre. Au dessus de ces quatre portes il y a quatre figures d'autres Rois, & au bout il y a aussi une autre gallerie lambrissée d'une autre maniere de lambris, où il y a beaucoup d'or.

Il y a aussi beaucoup d'autres appartemens en haut où l'on monte par un Escalier que l'on m'avoit fort vanté,

mais qui est fort roide. I'y allay voir aussi *la casa de la moneda*, qui est la plus ancienne & la plus fameuse d'Espagne. En effet, le bastiment en est fort grand, & par le moyen de plusieurs rouës l'eau fait aller les soufflets & les moules entre lesquels l'or ou l'argent estant pressé s'imprime de la marque que l'on veut. On peut dire qu'il y a beaucoup d'artifice, mais on a assuré qu'il y avoit peu d'employ. Ils me dirent là qu'ils ne travailloient que pour des Marchands particuliers, qui leur donnent des barres, quoy que la monnoye fust au Roy, qui tiroit seulement un droit pour tant de monnoye qui se faisoit, & qu'il y en avoit une certaine somme pour la reparation de la maison.

A ce que j'en pûs apprendre, le Roy d'Espagne n'en tire pas grand'chose, & ils ne me voulurent pas dire combien. Il y a une grande Eglise qui sera bien-tost achevée. Alors elle sera des plus grandes & des plus belles d'Espagne.

Le Mardy 23. j'en partis & vins coucher à huit lieuës de là, dans un lieu qui se nomme *Coca*, qui est au Comte d'*Ayala* Marquis de *Terrasone*, lequel est presentement Vice-Roy de Sicile. Il y a là un fort beau Chasteau où le Duc de *Medina Sidonia* & l'Admirante de Castille ont esté autresfois exilez par ordre du Roy : Ie vins coucher là, au lieu d'aller coucher à *Olmedo*, qui est le chemin le plus ordinaire, & qui est à dix lieuës de *Segovie*. Depuis cette Ville jusques à *Coca* ce sont toutes plaines & terres labourables, avec des Villages & d'assez gros Bourgs çà & là, comme celuy de *sancta Maria de Nieva* qui est à moitié chemin d'*Olmedo*.

Tout ce pays-là est fort agreable, car outre une petite riviere nommée *Adaya* que l'on passe sur un pont, il y a plusieurs sources & beaucoup de Chesnes & de Hestres.

On trouve à deux lieuës delà une grande Lande pleine

de quantité de Pins fort épais, & horsmis *Mojados* qui est un Bourg appartenant à l'Evesque de *Segovie*, qui est sur une petite riviere, nommée *la Sega*, tout le pays n'est que Pins, comme dans les Landes de Bordeaux, & cela va jusques au *Duero* que l'on passe en batteau en un lieu où il y avoit autrefois un pont qui est tout démoly.

Ce Batteau est à deux lieuës de *Vailladolid*, qui est à neuf lieuës de *Coca*, & à sept d'*Olmedo*, à quatre de *Mojados* & à cinq d'*Alcaçaren*, qui est un Bourg que je laissay à gauche, sortant des Pins à une lieuë de *Mojados*.

Il faisoit un broüillars horrible & fort froid lors que j'arrivay à *Vailladolid* le Mercredy veille de Noël : de façon que je ne pûs pas assez remarquer la beauté de la situation de cette Ville : mais on y entre par un grand Fauxbourg fermé, où il y a une fort belle place qui sert de marché, & dont le bout donne sur la riviere de *Pisuerga*, où il y a une terrasse avec des balustrades de fer, qui devoit regner tout du long de la Ville jusques au pont.

I'allay à la Messe de Minuit aux Cordeliers, où je me consolay de la perte que j'avois faite de n'estre pas à Madrid, pour voir les Comedies que les Moines representent chez eux dans le Chœur de leur Eglise cette nuit-là pour se réjouir de la naissance de nostre Seigneur.

I'avois peine de croire ce qu'un Libraire chez qui j'achetay des Livres me dit, qu'il avoit donné la Comedie du Mareschal de Biron en vers Burlesques, à un Moine qui la devoit representer dans son Convent, & que sa femme avoit presté de ses habits à un d'eux pour cela. En effet je vis quelque chose qui valoit bien autant ; car aussitost qu'on ouvrit les portes de l'Eglise, où une infinité de peuple attendoit, j'entendis les tambours de Basque qui s'accordoient avec les Orgues qui joüoient une *Chacone*.

Ce fut là le preparatif des Matines, aprés lesquelles enfin je vis vn Moine qui avoit son surplis & qui aprés

avoir fait ce qu'il avoit affaire à l'Autel osta ce surplis & s'enfuit dans la Sacristie pour montrer une cazaque d'habit de masque qu'il avoit dessous.

Peu aprés on ouvrit la porte d'enbas de l'Eglise, par où, en suite de la Croix & des chandeliers de la Procession, entrerent quantité de Moines avec des masques aussi ridicules comme ceux des jours gras de Paris, de gros nez, de fausses barbes, & des habits grotesques, dansans & sautans avec des tambours de Basque, & des Violons qui s'accordoient avec les Orgues.

Il y en avoit d'entre eux qui portoient deux images bien habillées, l'une de la Vierge & l'autre de saint Ioseph, qu'ils faisoient danser, en suite en venoit un autre qui portoit un petit lit où estoit l'enfant Iesus, & aprés avoir fait bien des folies ils placerent l'Enfant sur les marches de l'Autel, où tous les Cordeliers les uns aprés les autres le furent adorer, puis les Masques s'en allerent. On mit l'Enfant, la Vierge avec saint Ioseph sur l'Autel, & on commença la Messe. Ie croyois que ce fust tout, mais devant la Preface, je vis du haut de la Tribune du Chœur, qui est en haut dans toutes les Eglises des Moines d'Espagne, un Cordelier avec son habit de Mascarade & un masque de Gautier Garguille, qui se mit à chanter avec une Guitarre un *Villancico* d'une mule qui ruoit, & le peuple crioit *Victor*, à chaque moment & si haut que je ne pouvois quasi rien entendre. A peine le pût-on faire taire avec la clochette, pendant que le Prestre disoit le *Per omnia.*

Le lendemain jour de Noël j'allay à la Messe à *San Pablo.* C'est la plus belle Eglise de la Ville, & un Convent de Dominicains. Le portail & tout le dehors aussi-bien que les Cloistres des Religieux, & ceux du College qui y est attaché, sont tout enrichis de sculptures fort delicates & du mesme ouvrage à peu prés que ce qu'on voit de

Ferdinand & d'Isabelle. Le Duc de *Lerme* qui fut depuis Cardinal a fait beaucoup de presens à cette Eglise, & a donné au tresor de grandes pieces de cristal & de coral, dont les Tabernacles & quantité de Reliques sont enrichies, outre l'or massif & l'émail, qui n'y sont pas épargnez. Son effigie de cuivre doré, aussi-bien que celle de sa femme, sont dans la muraille du costé droit du Chœur. Et comme il se retira dans ce Couvent estant Cardinal, qu'il y est mort, qu'il y a fait faire deux clochers, & fait des dépenses incroyables pour l'embellir & l'enrichir, on n'y dit point de Messe qu'il n'y ait une Oraison particuliere pour luy. On voit ses armes partout, qui sont d'or à la bande d'azur, & la bordure de gueules. L'Arbre genealogique de sa maison est dans la Sacristie, où il y a un grand Tableau, où il met pour la souche *des Gomes Sandoval y Roxas*, car ils ont ces trois noms-là ; *un Nuño Bellides* marié avec *Doña Fulla* fille de *Dom Diego Porcellos* premier Comte de Castille ; & où il fait entrer tous les Rois de l'Europe. Ils sont Ducs *de Lerme, de Sea, d'Vzeda,* & Marquis de *Denia.* On avoit dit de ce Favory qu'il avoit tant dérobé *que por no ser ahorcado se vistio de colorado* ; qu'il s'estoit fait Cardinal de peur d'estre pendu.

Il gouverna sous Philippe III., c'est pourquoy comme son Duché de *Lerme* est proche de là, & qu'il estoit *Alcalde* du Palais de *Vailladolid,* il avoit esté cause que Philippe III. y avoit toûjours fait sa demeure. En effet, le Roy d'apresent, Philippe IV. y est nay. Le Palais est dans la Place vis-à-vis de saint Paul. Ce sont deux Courts avec deux Cloistres, ou plûtost une Court & un Iardin où il y a beaucoup de logemens & fort commodes, mais point d'ornement ny de dorure. Il y a deux autres grands Corps de logis, qui vont rendre à S. Paul au travers de la ruë, où il y a de fort beaux Iardins à ce qu'on me dit, mais je ne les vis point, & constamment le plus beau Iardin du Roy

est de l'autre costé de la riviere & doit estre fort agreable ; car la *Pisuerga* est bordée de quantité d'arbres, à la maniere des rivieres de France. Et si cette Terrasse dont j'ay parlé eust esté achevée, & qu'on y eust basty un Palais, comme c'estoit sans doute le dessein, ce lieu auroit esté bien plus agreable que Madrid ; Mais ce qui est de plus beau c'est qu'il y a huit ou dix ruës qui aboutissent à la place d'un costé, qui sont aussi toutes avec des pilliers, sous lesquels on va à couvert, & mesme il y a une troisiesme petite place en triangle, c'est là où est la *Plateria* ; & c'est ce qu'on appelle *l'ochavo de Vailladolid* ; le lieu où se tient la Chancellerie que j'allay voir, & dont les sales ne sont pas fort belles : le President s'appelle *Zarate* & est de Biscaye.

L'Evesché de *Vailladolid* ne vaut que douze ou quinze mille ducats. C'est le Pape & le Chapitre qui en donnent les Prebendes. Il y a quantité de maisons de grands Seigneurs comme celle du Comte de *Benavente Pimentel*, ou de *Ribadenera*, & beaucoup d'autres, qui sont belles : la pluspart des autres, comme celle de l'Admirante de Castille, tombent en ruine. Le Marquis *d'Astorga* estoit logé dans le Palais, mais il est mort depuis peu. Le Duc de *Medina Sidonia* est là avec toute sa famille.

Ie ne le vis pas ; car j'allay voir le Pere Escobar, que j'entretins longtemps sur sa Theologie Morale, qui a fait tant de bruit. Il s'étonnoit qu'on s'en formalisoit en France, disant que ce n'estoient pas ses opinions qu'il avoit mises dans ce Livre, mais celles de tous les Casuistes d'Espagne & d'Italie. Il me parut un fort bon homme, âgé environ de 54. à 55. ans. Ie disputay contre luy sur la question de l'homicide, & des autres qui sont dans les Lettres du Provincial, & il ne me rendit point d'autres raisons de ses Maximes, sinon qu'il y avoit des Docteurs encores plus relaschez que luy. Comme il n'avoit pas veu

ces Lettres dont je viens de parler, je luy promis de luy en envoyer de France, & de parler aux Libraires de Lyon qui impriment ses œuvres, & dont il n'estoit pas satisfait : car il n'y a point d'Imprimeurs en Espagne assez forts pour entreprendre de grands Ouvrages, qu'ils envoyent tous imprimer à Lyon ou à Anvers. Il me dit qu'ils luy imprimoient huit Tomes *in-folio* de sa Theologie Morale, & que ce que l'on avoit veu, n'estoit qu'une petite Somme qui ne contenoit pas ses opinions, mais celles des autres, qu'il avoit fait aussi six Volumes sur la sainte Escriture, & qu'il avoit fait marché à cent écus pour chaque Volume. Ie fus tout étonné que cet homme qui fait tant de bruit en France, en fist si peu en son Pays, où à peine le connoist-on.

On me dit là que la Chancellerie avoit appauvry la Ville, à cause que les Marchands n'y estant pas libres s'en estoient retirez, pource que les *Oydores* ne cherchoient qu'à piller, & c'est ce qui a enrichy *Medina del Rio seco* qui est à l'Admirante de Castille.

Il y a encor d'Ouvrages publics *San Benito el Real*, dont le haut de la tour du portail qui estoit fort haute a esté bruslé. On demande trois millions à l'étenduë de la Iurisdiction de *Vailladolid*, comme on en demande autant à Grenade, & cela pour la *Iornada del Rey*, mais les trois millions sont apparemment de *Vellon*, c'est à dire de Reaux de cinq sols.

Le 26. je vins disner à *Dueñas* qui en est à six lieuës, & coucher à *Torquemada*, qui en est à cinq.

De là le vingt-septiesme je pensois aller à *Burgos*, où il y a onze lieuës : mais il faisoit si froid, & la neige que j'avois euë le jour d'auparavant sur le dos tout le jour, estoit si épaisse sur la terre, qu'on ne voyoit point les chemins, si bien que je fus obligé de coucher dans un méchant Bourg qu'on nomme *Boniel*, à deux lieuës de *Burgos*.

De *Vailladolid* jusques-là il faut passer cinq ou six fois la *Pisuerga* sur des ponts. Malgré la neige je ne laissay pas de voir que tout ce paysage-là est bien plus beau que tout le reste de l'Espagne, & mesme qu'il est bien plus remply de Bourgs.

Le vingt-huitiesme, je vins de *Boniel* disner à *Burgos* que je trouvay plus beau que la premiere fois, parce que je me promenay en des quartiers que je n'avois pas encor veus. *D. Ioseph Rogel de Agramont,* Chanoine de la grande Eglise, me tint compagnie.

ESTAT DE L'ESPAGNE

Et premierement de la jonction de tous les Royaumes qui la composent.

Cet espace de terre qui s'appelle Espagne, & qui est tout environné de mer à la reserve des monts Pirenées qui le separent de la France, n'a en sa longueur depuis ces montagnes qui sont au Nort jusques au détroit de Gibraltar qui est au Midy, que cent cinquante, soixante, ou quatre-vingt lieuës selon les endroits, & environ cent, six-vingt, cent trente & quarante lieuës de largeur, en la prenant de la mer Oceane à la Mediterranée, & *Madrid* est quasi à quatre-vingt lieuës des quatre costez.

Toute cette estenduë de pays qui par sa situation devoit estre plus à l'abry de l'invasion des nations estrangeres qu'aucun pays de l'Europe, y a esté pourtant plus en proye que la France & l'Allemagne, qui sont des pays ouverts de tous costez, mais qui se deffendent par le nombre

& par le courage de leurs peuples. Car sans compter les Pheniciens, qui ont esté les premiers qui s'y sont venus establir d'Asie, ny les Romains à qui tout le reste au monde a tenu à l'honneur d'obeyr, & qui en chasserent les Carthaginois qui y estoient passez d'Afrique, elle fut ravagée aussi-bien que la France, par l'inondation des peuples Septentrionaux, mais avec cette difference que toute la France depuis *Meroüée* fut reunie sous la domination des Princes de sa famille qui venoient à la Couronne par succession, au lieu que le Royaume d'Espagne fut electif jusques à l'entrée des Mores, comme il est aisé de voir dans les Conciles de *Tolede*. Outre cela l'Espagne estoit partagée entre les Visigoths, les Ostrogoths, les Vandales & les *Romains*, qui possedoient toute l'*Andalouzie* & le *Portugal*, jusques à l'Empereur *Heraclius*, qui abandonna tout ce qu'il y possedoit aux Rois Goths, à condition d'entreprendre la guerre contre les peuples circoncis, par lesquels il croyoit, suivant une prediction qu'on luy avoit faite, que son Empire seroit détruit. Il l'expliquoit des Iuifs ce qui fut cause qu'ils furent chassez de toute l'Espagne, mais l'évenement monstra qu'elle devoit s'entendre des Mahometans, qui peu de temps aprés se rendirent maistres d'une partie de l'Asie & de toute l'Afrique, d'où ils entrerent en Espagne en sept cens douze & sept cens treize, & la conquirent en une seule bataille qu'ils donnerent en 714. aprés laquelle elle fut reduitte en peu d'années toute entiere sous leur obeissance ; pendant que la France estoit florissante du temps de Pepin & de Charles Martel son fils. Dom Pelage s'estant sauvé dans les *Asturies*, commença veritablement à rassembler les Chrestiens & à se deffendre contre les Mores, mais il estoit plûtost Capitaine d'Avanturiers que Roy, se cachant de temps à autre dans des carrieres : & les Historiens Espagnols demeurent d'accord que les successeurs de D. *Pelage* ne

s'appellerent point Roys de *Leon*, & que le premier qui prit ce nom-là, fut *Ordoño Second*, qui fit sa residence à *Leon* en 918. quoy qu'il y ait encore de vieux titres où il ne prend que la qualité de Roy d'*Oviedo*.

Ils ne pouvoient pas non plus s'appeller Rois d'Oviedo devant le Roy Froila qui environ l'an 757. à ce que dit Mariana [1], bastit & fonda *Oviedo* & non pas son pere *Alonze*, qui fut enterré à *Cangas* qui estoit le lieu de la retraite de Pelage.

Dans ces mesmes temps-là, la *Biscaye* estoit possedée par des Seigneurs particuliers, une partie de la *Castille* par d'autres. Vn Capitaine François nommé Bernard avoit esté estably par Charlemagne à *Barcelone*, & Asnar fils du Duc de Guyenne Eude, avoit conquis quelque estenduë de pays en Arragon sur les Mores. Tous ces Seigneurs prenoient la qualité de Comtes de ces pays-là, qui vouloit dire Gouverneurs : mais comme les Espagnols n'ont point d'histoires qui ayent esté écrites de ces temps-là, & qu'alors ils estoient bien plus ignorants & bien plus barbares que les Mores, on ne sçauroit parler au vray des premiers establissemens de ces Royaumes-là, non plus que de celuy de Navarre, qui s'appelloit autresfois de Sobrarve & des monts Pirenées ; où quelques Seigneurs se cantonnerent & s'accrûrent tellement, qu'ils devinrent maistres de la Biscaye & de l'Arragon. On peut dire seulement que les Princes Catholiques s'accrûrent chacun de leur costé, à mesure que les Mores commencerent à déchoir : ce qui arriva quand tous ceux qui n'estoient que Generaux & Capitaines des Miramamolins [2] d'Afrique voulurent se faire Roys indépendans, & se broüillerent

1. Mariana, liv. VII, ch. VI.
2. *Miramamolin* signifie le plus grand d'entre les Croyans, & c'estoit le nom que l'on donnoit aux Empereurs Mahometans, comme celuy de Caliphus estoit le nom qu'ils avoient en Asie, à ce que dit Mariana, liv. VI, ch. XI.

ainsi non seulement avec les Afriquains, mais se diviserent entr'eux-mesmes ; les uns se faisant Roys de Seville, les autres de Tolede, de Cordoüe, de Sarragoce, de Grenade, de Iaën, de Valence, de Murcia, & d'autant de Villes quasi qu'il y en a en Espagne. Cela donna lieu à *Henry* de la maison de France qui estoit allé en Espagne avec quelques François, & qui y avoit epousé une fille bastarde d'*Alfonse VI.* d'aller conquerir le Portugal sur les Mores, & d'y fonder une Monarchie Chrestienne en 1125.

Les Espagnols vantent fort leurs Roys Goths & leurs Roys de Leon ; mais pour ce qui est des Goths, Mariana [1] avouë luy-mesme que Gondemar ayant esté établi sur le thrône d'Espagne par les François, leur payoit un tribut. *Consta*, dit-il, *que Gondemaro costumbro pagar parias à los Franceses* ; & dit qu'on en voit encor les papiers dans les Archives de l'Vniuersité d'*Alcala* & de l'Eglise d'*Oviedo*. Sisenanse paya aussi quelque chose à Dagobert en reconnoissance de ce qu'il l'avoit établi sur le thrône d'Espagne, y ayant envoyé une armée tout exprés ; & pour ce qui est des Roys de Leon, ils payoient aux Roys Mores l'infame tribut de cent filles Chrestiennes, dont il y en avoit cinquante nobles et cinquante roturieres, qui fut payé par Mauregat & ses successeurs jusques au Roy Ramire, qui ne le voulut plus payer, comme rapporte Mariana, apres la Bataille qu'ils appellent *del Clauijo*, où il les défit en l'année 841. en un lieu où j'ay passé auprés de *Logroño*. I'ay passé aussi prés du Chasteau où l'on gardoit les cent filles du tribut, & j'en parle dans mon Iournal. Les Papes ont pretendu mesme de tout temps que les Roys d'Espagne estoient leurs tributaires, comme il paroist par une Bulle de Gregoire VII. addressée aux Roys, Princes & villes d'Espagne.

1. Liv. VI, ch. II.

Mais pour revenir à la date de la dignité Royale en ce pays-là, on peut remarquer que dans le commencement on n'entend parler que de Navarre & de Leon ; car il n'y avoit encor que des Comtes d'Arragon ; & ce Comté, (au moins ce qu'en tenoient les Chrestiens, car il y avoit un Roy More à Sarragoce) estant venu au Roy de Navarre D. Sanche, il le donna à son bastard Ramire, qui estant fils de Roy voulut l'estre aussi bien que ses freres, & prit pour cet effet en 1034. le titre de Roy d'Arragon, ensuite de quoy en l'année 1150. D. Petronilla ayant épousé un Comte de Barcelonne, la Catalogne fut unie à l'Arragon dont elle estoit heritiere.

Pour la Castille, il est constant qu'elle doit aussi le titre de sa Royauté aux Roys de Navarre aussi bien que l'Arragon ; car il n'y avoit que des Comtes de Castille jusques en l'année 1035. que Ferdinand premier du nom, fils de D. Sanche Roy de Navarre ayant eu la Castille en son partage à cause de sa mere qui en estoit devenuë heritiere, s'en fit appeller Roy, à cause que son pere estoit Roy d'un autre Royaume [1]. Et ce fut en ce temps-là que ce mesme Ferdinand qui avoit épousé une heritiere de Leon, joignit la Castille avec Leon & Oviedo, qui se rediviserent aussi-tost aprés, & se reünirent en la personne d'Alfonse VII, qui prit la qualité d'Empereur des Espagnes à cause de cela. Apres luy ces deux Royaumes furent encor divisez 63. ans, jusques à Ferdinand II. en 1232. qui estant déja Roy de Castille, en conserva la qualité, qui étouffa enfin celle de Roy de Leon, à cause de quoy *Alfonse X.* reprit le nom d'Empereur. Mais pour revenir à Ferdinand I., se voyant maistre de tant de pays, & enflé des victoires qu'il avoit remportées sur les Mores & sur le Roy de Navarre son frere, il ne voulut plus dépendre de l'Empire ;

1. Garibay, ch. 2, tom. 2. Mariana, liv. VIII.

si bien que dans le Concile de Florence *Henry II.* en ayant fait ses plaintes, le Pape Victor *II.* fit signifier au Roy Ferdinand, d'avoir à reconnoistre l'Empereur, sur peine d'excommunication. Aussi-tost ce Prince assembla les Estats d'Espagne & tous ceux qui avoient meilleure conscience, dit Mariana [1], en estoient d'avis, mais le Cid l'emporta, on luy donna une Armée à commander, au cas que l'Empereur voulût entreprendre quelque chose ; & en mesme temps on envoya des Ambassadeurs au Pape, pour representer les raisons de Ferdinand. Ce fut aussi le mesme Ferdinand qui aprés avoir vaincu en Bataille rangée son frere aisné D. Garcia Roy de Navarre, qui fut tué dans le combat, joignit à la Castille toute l'étenduë de pays qui est depuis l'*Ebre* jusques à *Burgos* qui estoit aux Roys de Navarre, c'est à dire tout le pays de *Logroño*, *Calahora*, *Najara*, *santo Domingo de la Calçada*, ce qui s'appelloit proprement *Cantabria*, qui comprenoit la *Biscaye*, l'*Alava* & la *Guipuscoa* ; mais il n'y a plus rien qui porte ce nom qu'une montagne, auprés de laquelle j'ay passé, & où je n'ay veu aucuns vestiges de la ville de *Cantabria*, que Mariana dit y avoir esté autresfois.

Vn Prestre Biscayen avec qui je fis quelques lieuës de chemin en ce pays là, & qui me parut fort entendu dans l'Histoire, & mesme dans la langue Basque, me conta que le Roy de Navarre D. Sanche le Fort ayant voulu charger d'imposts ceux de *Guipuscoa* & ceux d'*Alava*, ils se defendirent & se donnerent enfin au Roy de Castille Alonze IX. à la charge de ne payer aucunes Tailles ny Subsides dans le temps que leur Roy D. Sanche Alonze XII. donna ensuite à la Province d'*Alava* de fort beaux Privileges en 1332, la pluspart des Communautez de cette Province ne s'estant soûmises qu'en ce temps là au Royaume de *Castille*.

1. Liv. IX, ch. v.

Pour la Biscaye, ayant esté possedée long-temps par les Seigneurs de *Haro* & par l'Infant *D. Iuan*, oncle de Ferdinand IV. qui épousa *D. Maria Dias de Haro*, & son fils *D. Iuan el Tuerto* ayant esté tué par le commandement d'Alonze XII., il fit un traité avec sa mere, à qui il laissa quelques terres, & luy se mit en possession de la Biscaye en 1334. & puis il la donna à *D. Iuan Nuñes de Lara*, qui avoit épousé la fille de *D. Iuan el Tuerto*, & le dernier Seigneur de cette maison estant mort, *D. Pedro el cruel* s'en saisit en 1351. Mais Tello, frere de Henrique & de Fadrique, devint Seigneur de *Biscaye* ayant épousé la fille du Seigneur de *Lara*, qui s'enfuit enfin en France, & le Roy Henrique estant paisible, donna la Biscaye à son fils D. Iuan, qui devenant le Roy la reünit à la Couronne.

Les Comtes de Barcelonne & les Roys de Navarre ayant, par plusieurs confederations faites entr'eux, partagé les conquestes qu'ils faisoient tous les jours sur les Mores qui regnoient dans *Sarragoce*, le Royaume d'Arragon se rendit considerable, & le Roy de Navarre l'ayant laissé à son bastard Ramire, ses successeurs conquirent sur les Mores plusieurs places, & enfin le Royaume de *Valence*, que le Roy Iayme en 1328. ordonna à l'avenir inseparable de Catalogne & d'Arragon. Mais il est constant que le Royaume d'Arragon estoit tributaire du saint Siege, car le Roy Ramire qui vivoit du temps de Gregoire VII. luy en fit hommage, & laissa à tous ses descendans pour loy fondamentale de son Estat, de luy estre fidelles, comme l'on voit dans Mariana[1]: & en 1204. le Roy d'Arragon estant allé à Rome, Innocent III. accorda aux enfans des Roys de ce Royaume, comme feudataires du saint Siege par une Bulle expresse, la permission de s'appeller Roys, dés que leurs peres seroient morts, sans attendre qu'ils

1. Liv. IX, ch. v & vii.

fussent mariez, ou faits Chevaliers, comme il faloit selon la coûtume d'Espagne, dit Mariana[1].

Pour ce qui est du Royaume de *Majorque*, il estoit tributaire & feudataire de l'Evesque de *Maguelone*, qui vendit sa Seigneurie au Roy de France. Ce Roy de Majorque enfin estant attaqué & dépoüillé de son Royaume par Dom Pedro Roy d'Arragon, se refugia en France en 1344. & vendit au Roy le droit qu'il avoit sur Montpellier. Mais il est constant aussi que ce Royaume estoit electif ; de sorte qu'en 1410 apres la mort de Martin Roy d'Arragon, l'Arragon, la Catalogne & Valence nommerent chacune trois arbitres pour juger du droit des pretendans à ce Royaume. Ils l'adjugerent à Ferdinand, pendant que les Roys de Castille conquirent sur les Mores plusieurs places, & les chassoient de *Cordoue*, de *Murcia*, de *Seville* comme ils avoient fait auparavant de *Tolede* & de *Baece*, de façon que tous ces petits Royaumes en ayant composé deux, tous les deux n'en firent plus qu'un par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, qui l'augmenterent encor des Royaumes de *Grenade* & de *Iaen* en 1492. à cause des guerres civiles dont le Royaume de Grenade fut affoibly, de façon que tous les Princes de cette Nation furent obligez à la fin de se retirer en Afrique.

Il ne restoit plus que les Royaumes de Navarre & celuy de Portugal. Pour celuy de Navarre, Ferdinand le reünit à celuy de Castille, & non pas à celuy d'Arragon, auec lequel il avoit esté uny autresfois, pour engager les Estats qu'il tenoit à Burgos en 1515. à luy donner plus d'argent, mais il s'en estoit rendu maistre en execution de la Bulle du Pape Iules II. qui en l'année 1512. en priva Iean d'Albret, comme adherant & fauteur de Loüis XII. qu'il avoit excommunié, à cause de l'assistance qu'il donnoit

1. Liv. XI, ch. xxi.

à la maison d'*Este* pour Ferrare, quoy que le pauvre Iean d'Albret tremblât alors la fiévre dans Paris.

Le Pape donc ayant donné la France en proye aux Anglois & aux Arragonnois, ils voulurent entrer par la Navarre qu'ils partagerent entre-eux : aprés quoy Ferdinand racheta des Anglois les places & le droit qu'ils y avoient ; Et depuis ce temps-là il la conserva toûjours, & quelque temps aprés Germaine de *Foix* sœur de Gaston de *Foix* qui avoit esté tué à la bataille de *Ravenne*, ayant esté mariée au Roy d'Arragon, donna son droit à Charles-Quint. Mais Iean d'*Albret* en estoit reconnu pour seul & legitime Roy à cause de sa femme Catherine de *Foix*, sœur de François Phebus qui y avoit succedé à sa grande mere Leonor et à son pere, qui se nommoit Gaston de *Foix* aussi-bien que son pere, au lieu que Germaine & son frere ne venoient que d'un cadet. Or il est constant que de ce Iean d'*Albret* et de Catherine de *Foix*, est venu Henry d'Albret pere de la Reyne Ieanne, femme d'Antoine de Bourbon & mere de Henry IV., laquelle ayant succé la haine du Pape avec le lait, fut grande protectrice de la Religion pretenduë reformée qu'elle embrassa & fit embrasser à son fils.

I'ay remarqué qu'environ l'année 1375, se faisant une double alliance entre la Castille & la Navarre en la ville de *Soria*, qui est entre les deux Royaumes, où Charles Prince de Navarre épousa D. Leonor fille de Henry Roy de Castille, & D. Iuan son pere épousa l'Infante de Navarre qui se nommoit aussi Leonor ; les nopces du Prince de Navarre se firent auparavant celles du Prince de Castille. Mariana [1] veritablement dit que *tuvose este respecto en dar el primer lugar al Infante de Navarra por ser huesped*, à cause que c'estoit luy qui estoit l'hoste ; il veut dire sans doute l'estranger.

Pour celuy de Portugal, en 1580. Philippe II. s'en rendit

1. Liv. XVII, ch. dernier.

maistre, comme prétendant luy estre écheu à cause de sa mere D. Isabelle Infante de Portugal & fille aisnée du Roy D. Emanuel, mais le Duc de *Bragance*, qui venoit aussi de D. Catherine fille de Duarte frere de D. Isabelle n'ayant pas esté assez fort en ce temps-là pour soutenir son droit, ses descendans en ont des-uny ce Royaume en l'année 1640, de façon qu'il n'a esté uny à celuy d'Espagne que l'espace de soixante ans, & la maison de *Bragance* en a déja vingt-trois ans de possession.

Cette jonction de tant de Royaumes s'est ainsi faite avec beaucoup de desordres & de guerres, que faisoient les pretendans favorisez par la coûtume d'Espagne, où les filles heritent & mesme les bastards, de façon qu'il y en a eu bon nombre qui y ont succedé, sans compter un Diacre & ses enfans. De sorte que depuis Pelage qui vivoit du temps de Pepin pere de Charlemagne, jusques à la Reyne D. *Iuana* femme de Philippe premier, la Couronne est tombée dix fois en quenoüille jusques au Roy Alphonse qui fut nommé *le Sage*, pour ce qu'il estoit sçavant & particulierement en Astrologie. Ce fut luy qui fit les tables Alfonsines & qui fit compiler les loix de Castille & de Leon, en un livre que l'on nomma *las siete partidas*. On ne se servoit auparavant que de la langue Latine dans les instrumens publics, & ce fut luy qui ordonna qu'on se servist de la langue du pays, de façon qu'on ne voit pas de livre Espagnol plus ancien que l'année 1260. ou environ. Car l'Archevesque de Tolede *D. Rodrigo Ximenes de Navarra* qui estoit du temps du Roy Ferdinand avoit écrit son histoire d'Espagne en Latin ; & ce fut cet Archevesque qui en 1209. fit venir les premiers gens sçavans de France & d'Italie pour fonder une Vniversité à *Palencia* d'où elle fut transportée à *Salamanca*[1] quelques années aprés ;

1. Mariana, liv. XI, ch. XXII.

l'Espagne ayant esté jusques-là dans une fort grande ignorance, & mesme jusques au Regne de Ferdinand & d'Isabelle, où peu d'Ecclesiastiques sçavoient le Latin. Mariana [1] remarque que ce fut en 1212, aprés la bataille de *las Navas de Tolosa*, qu'Alphonse prit pour armes un chasteau d'or en champ rouge, quoy que d'autres assurent que dés auparavant cela, les tours & les chasteaux estoient les armes de Castille. Il dit au mesme endroit [2] que le Roy de Navarre qui s'y trouva aussi, prit depuis ce temps-là pour armes des chaisnes liées ensemble avec une escarboucle au milieu, a cause qu'il avoit esté le premier qui avoit forcé le camp du Roy More qui estoit fortifié avec des chaisnes de fer.

DES TROIS PRINCIPALES

USURPATIONS DU ROYAUME D'ESPAGNE

De l'usurpation du Royaume de Castille sur saint Louys.

Premierement les Historiens Espagnols disent que le Roy *Alonzo el Casto* n'ayant pas voulu connoistre sa femme, & voyant la reputation de Charlemagne, l'institua son heritier ; mais que les Princes & Grands d'Espagne s'y opposant, luy firent revoquer cette institution ; & que Charlemagne entra en Espagne, où il perdit la bataille de *Roncevaux* dans les Pirenées & le fils du Roy Bermude le Diacre, nommé Ramire, luy succeda.

1. Liv. XXIII, ch. XVIII.
2. Liv. XI, ch. XXIV.

Ce droit des Roys de France sur le Royaume de Castille est un peu éloigné ; mais il est constant que le Roy de Castille D. *Alonzo el Nono* ne laissa qu'un fils fort jeune, nommé Henry, pendant la minorité duquel les Seigneurs de *Biscaye*, de *Haro*, & les Seigneurs de *Lara* qui s'estoient saisis de sa personne, gouvernerent comme ses tuteurs. Ce Prince estant mort sans enfans mâles en 1217, le Royaume de Castille appartenoit à ses filles, dont l'aisnée, comme avouë Garibay, estoit *D. Blanca*, femme du Roy Louis VIII. fils de Philippe Auguste & mere de saint Louys. Mariana, veritablement, aprés l'avoir dit aussi, allegue l'authorité de l'histoire de l'Archevesque D. Rodrigue à qui l'on fait dire le contraire, & sans difficulté le Royaume de Castille luy appartenoit, mais *D. Berenguela* sa cadette, qui avoit épousé le Roy de Leon qui prenoit le nom d'*Alonzo* X. quoy qu'il ne fust pas Roy de Castille, & qui avoit gouverné longtemps pendant la minorité de son frere Henry, envoya promptement querir son fils Ferdinand, que l'on appelle le Saint à cause qu'il osta Seville aux Mores, se fit reconnoistre Reine de Castille, & fit prester en mesme temps le serment de fidelité à son fils. Alonzo X. son pere qui estoit Roy de Leon, mécontent de cela, fit la guerre à *Doña Berenguela* & à son fils Ferdinand, à qui il avoit permis d'aller trouver sa mere, n'ayant eu aucun soupçon de ce qu'elle en vouloit faire, & ne sçachant pas la mort de Henry.

Pendant ce temps-là, Philippe Auguste vivoit encore, mais estant mort bien-tost aprés aussi-bien que Louis VIII, la Reyne Blanche demeura Regente pendant la minorité de S. Louys, & eut à soûtenir de grandes guerres cotre les Comtes de Thoulouze, & de Champagne & beaucoup d'autres : de façon qu'au lieu de disputer la Couronne de Castille à son neveu Ferdinand, elle fut obligée de luy demander du secours, & il ne luy en donna point. Garibay

& tous les Historiens d'Espagne content l'affaire ainsi, hormis quelques-uns qui veulent dire que *D. Berenguela* estoit l'aisnée ; mais il est constant qu'elle estoit la seconde, & D. Leonor qui épousa Iayme Roy d'Arragon estoit la troisiéme : mais peu de temps aprés, saint Louis, mariant sa fille Blanche avec l'Infant de *la Cerda*, luy donna son droit.

USURPATION DES ROYAUMES DE CASTILLE & DE LEON SUR LES INFANTS DE LA CERDA, DONT VIENNENT LES DUCS DE MEDINA-CELI PAR FEMMES.

L'Infant *Ferdinando de la Cerda*, ainsi appellé à cause d'une grande moustache qu'il avoit sur l'estomach ou sur le dos, ce qui s'appelle *Cerda* ou *guedeja*, estoit fils du Roy D. Alonze, surnommé le Sage, qui fut éleu Empereur par une partie des Electeurs d'Allemagne. Ce Ferdinand là épousa Blanche fille de S. Loüis, qui luy ceda les droits qu'il avoit au Royaume de Castille comme je viens de dire. A ce mariage qui se fit en 1268. à *Burgos*, assisterent le Roy d'Arragon, Philippe fils aisné du Roy de France, Edoüard fils aisné du Roy d'Angleterre, D. Pedro Infant & heritier d'Arragon, Mahomad Roy de Grenade, le Marquis de Montferrat, sans compter le Roy Alonze, qui s'appelloit Roy des Romains, & tous ses freres, & entre les Grands d'Espagne, un *Rodrigo Rodrigues de Saldaña*. Ce Ferdinand *de la Cerda* fut reconnu Roy d'Espagne, & en fut Regent pendant qu'Alonze alla s'aboucher avec le Pape, qui favorisoit l'Empereur Rodolphe d'*Habsbourg*, mais mourant en *Andalouzie*, & ayant recommandé ses enfans, à sçavoir les Infants Alonzo & Ferdinando de la Cerda qui estoient fort jeunes, à *D. Iuan Nuñes de Lara*, celuy-cy & *D. Lope Dias de Haro*, Seigneur de Biscaye, se

joignirent avec l'Infant D. Sanche, frere du Prince mort, & se liguerent avec luy pour l'établir sur le thrône au prejudice de ses neveux, & mesme contre le Roy Alonze son pere, qui fut contraint de le faire declarer heritier de la Couronne au prejudice de ses petits fils. Ils se retirerent en Arragon avec leur mere, Blanche de France, qui y alla demander secours au Roy Philippe III. son frere. Mais D. Sanche sceut tellement gagner le Roy d'Arragon, qu'il l'obligea d'arrester les Infants *de la Cerda*, & fit soûlever toute la Castille contre son pere Alonze, au secours duquel le Roy de Maroq passa en Espagne. Le Roy de France Philippe III. fils de Loüis IX. y envoya aussi une Armée, tant pour soûtenir la Reyne Icanne de Navarre, qu'épousa ensuite Philippe le Bel son fils, que contre le Roy d'Arragon & l'Infant D. Sanche. Cependant Alonze mourut, & donnant sa malediction à D. Sanche son fils, il institua pour heritiers en ses Royaumes les Infants *de la Cerda*, comme fils de son aisné, & le Pape Martin IV. excommunia tous ceux qui suivroient le party de D. Sanche. Alonze mesme en fit davantage ; car en cas qu'ils mourussent sans enfans, il substitua ses Royaumes à Philippe Roy de France, & à ses enfans, comme petit fils du Roy Alonze IX. Mais enfin il se fit un traité à Lyon, par lequel Garibay & Mariana disent que le Roy Philippe le Bel renonça à ses droits, moyennant que les Infants *de la Cerda* fussent mis hors de prison, & que D. Sanche donnât à D. Alonze *de la Cerda* le Royaume de *Murcia*, dont il luy rendroit hommage. Gaston, Vicomte de Bearn, vint pour cela en Arragon ; mais dés que l'Infant D. Alonze *de la Cerda*, qui s'appelloit toûjours Roy de Castille & de Leon fut mis hors de prison, & *Haro* Seigneur de *Biscaye* luy ayant presté serment, ils declarerent la guerre à D. Sanche, qui ayant mesnagé une entrevuë avec Philippe le Bel qu'il fut trouver à Bayonne, les deux Roys y firent la paix sans parler des

Infants de *la Cerda*. Ces Princes se voyant abandonnez de la France, firent une ligue avec l'Infant *D. Iuan* frere de D. Sanche, en laquelle le Roy d'Arragon, le Roy de Grenade & celuy de Portugal entrerent. Par leur moyen Alonze *de la Cerda*, encore une fois fut declaré Roy de Castille, de Tolede, de Murcia, de Iaën, &c. Mais D. Sanche estant mort, & le Roy Ferdinand IV. qui estoit mineur, & qui mesme n'estoit pas nay en legitime mariage, D. Sanche l'ayant eu d'une de ses parentes qu'il avoit epousée sans dispense, fut étably & confirmé sur le trône par l'Infant D. Iean son oncle, qui fit en sorte qu'estant nommé arbitre avec D. Dionysio Roy de Portugal & l'Evesque de Sarragoce pour les differends qui estoient entre Ferdinand IV. Roy de Castille, le Roy d'Arragon & Alonze de *la Cerda* qui se disoit aussi Roy de Castille, ces trois Arbitres reglerent enfin ce qui devoit appartenir à Alonze de *la Cerda*, & au lieu du Royaume de *Murcia*, ils arresterent que le Roy Ferdinand luy donneroit beaucoup de terres veritablement, mais point de Souveraineté : car il fut arresté qu'il quitteroit le titre & les armes de Roy de Castille et de Leon en l'an 1304. & si on ne le mit pas en possession des terres qu'on luy avoit promises : c'est pourquoy Ferdinand de *la Cerda*, cadet d'Alonze de *la Cerda*, ayant par une paix entre les Rois de Castille & d'Arragon esté fait Mayordome, il recommença à broüiller pendant la minorité d'Alonze XII, mais il renonça encor à tous ses droits en 1330. Il estoit marié en France, & avoit eu deux enfans, Loüis & Iean. Celuy-cy fut fait Connestable de France par le Roy de France, Iean. Pour Loüis qui s'appelloit Comte de Clermont, le Pape Clement VI. luy avoit donné les Canaries, où il pretendoit aller, mais il n'y alla point à cause des guerres des Anglois, qui empescherent qu'il ne pût en tirer le secours qu'il en avoit esperé : car ce fut dans le temps de la malheureuse bataille de *Crecy*. On ne laissa

pas de l'appeller pourtant le Prince de la Fortune ou des Isles Fortunées. Loüis fils de Iean Connestable de France servit le Roy *D. Pedro el cruel*, qui le fit tuer apres. De ce Loüis de *la Cerda* & d'une Gusman Dame de *Medina celi*, & qui estoit outre cela petite fille de l'Infant Alonze de *la Cerda*, il n'y eut qu'une fille nommée Isabelle de *la Cerda*, qu'épousa Bernard de Foix, appellé le bastard de Bearn, fils bastard de Gaston Phebus XII. Comte *de Foix* : & de là sont venus les Ducs de *Medina-celi*, qui sont *Foix* & *la Cerda*. Ce fut ce bastard de Bearn qui vint avec Bertrand du Guesclin rétablir le Roy D. Henrique, qui le fit Comte de *Medina-celi*.

Il y eut un autre Iean de *la Cerda* fils de Loüis, de la femme duquel Mariana [1] dit une chose étrange. C'estoit une *Doña Maria Coronel*, qui brûlant d'amour en l'absence de son mary, qu'elle ne pouvoit voir de long-temps, aima mieux mourir que de succomber à la tentation de la chair, & pour s'en guerir pour jamais, elle se mit un tison de feu dont elle mourut aussi-tost.

Il est vray que le Roy d'Espagne Iean I. fils de Henry II. qui avoit esté chassé par *D. Pedro el cruel*, estoit fils d'une *D. Iuana Manuel*, fille de *D. Iuan Manuel*, & d'une Blanche de *la Cerda*.

USURPATION D'HENRY

SUR DOM PEDRO EL CRUEL ;

Et sur le Duc de Lancastre, & sur le Roy de Portugal

Il n'y a pas de doute que le Roy Alonze XII. eut en legitime mariage de sa femme Doña Maria de Portugal,

1. Mariana, liv. XVI, ch. XVII.

l'Infant D. Pedro qui fut reconnu Roy, & obey & servy long temps par Henry Comte de Trastemare & D. Fadrique son frere, dont viennent les Admirantes de Castille, & par tous les autres bastards du mesme Roy Alonze XII. que *Doña Leonor de Gusman* sa maistresse avoit gouverné. Mais le Roy Dom Pedro se laissant encor bien plus gouverner par *Doña Maria de Padilla* ; dés que Blanche de Bourbon, cadette de Ieanne femme de Charles Dauphin de France & Duc de Normandie, fils du Roy Iean, qui fut depuis Charles V. fut venuë en Espagne, il se maria avec elle le Lundy, & le Mercredy il la quitta là, & la revit une seule fois à la priere de tous les Estats qui en murmuroient. Il disoit qu'en venant de France elle avoit couché avec D. Fadrique, grand Maistre de *Santiago*, qui estoit frere jumeau de Henry de *Trastemare*. Mais Garibay demeure d'accord, que l'on ne voit pas que Dom Fabrique eût esté la querir en France. Peu apres il la fit arrester, & enfin mourir, aussi bien qu'un grand nombre de Princes, d'Infants & de Seigneurs, & mesme le Roy de Grenade Mahomad, qui estoit venu se mettre entre ses bras. Mais aussi, en punition de toutes ses cruautez & trahisons, s'estant venu mettre entre les bras de son frere Henry Comte de *Trastemare* qui l'assiegeoit, & venant enragé dans la tente de Bertrand du Guesclin, Henry survint, & ils se jetterent l'un sur l'autre, & Henry l'ayant tué devint Roy paisible d'Espagne, encor que le Roy Dom Pedro de Portugal fût fils de l'Infante Beatrix, fille du Roy Don Sanche le Brave & qu'il y eût encor d'autres Seigneurs qui vinssent en legitime mariage d'Infantes d'Espagne, sans compter les Infantes de *la Cerda*, & particulierement le Duc de Lancastre qui avoit épousé *Doña Constança*, fille du Roy *D. Pedro el cruel*, apres la mort duquel il prit le titre de Roy de Castille.

Il y a encor plusieurs maisons en Espagne qui se glorifient de venir de Bertrand du Guesclin, qu'ils appellent

Glaquin, & je croyois d'abord qu'ils gastoient ce nom là comme beaucoup d'autres, mais Froissard [1] dit qu'on lit dans les vieilles Croniques qu'un Roy de *Bougie* en Barbarie nommé Aquin, du temps de Charlemagne vint en Bretagne, où il fit faire une Tour nommée du Glay, mais qu'enfin estant défait & obligé de s'enfuir avec sa femme, il laissa dans cette Tour un petit enfant, qui se nomma Olivier du Glai-aquin.

Ces usurpations estoient si ordinaires en Espagne, que Henry III. Roy de Castille estant mort, & ayant laissé son fils fort jeune, tous les Seigneurs voulurent offrir la Couronne à l'Infant Ferdinand son oncle, & luy allegueront les trois usurpations dont je viens de parler, outre les exemples d'usurpations pareilles dans l'Histoire de Portugal & dans celle d'Arragon ; mais il n'y voulut point prester l'oreille, & fit reconnoistre son neveu Iean II, ce qui fut remarqué comme un prodige de fidelité & de moderation, qui fut recompensée aprés par l'élection qu'on fit de sa personne pour le Royaume d'Arragon entre tous les pretendans.

Ie ne parle point de l'usurpation de l'Infante Isabelle sœur du Roy de Castille Henry IV. sur *Doña Iuana* sa niece, car elle n'a point laissé d'enfans, le mariage du Roy de Portugal, & tous les autres mariages dont on avoit parlé pour elle ne s'estant point faits. De façon que se voyant abandonnée de tout le monde, elle se fit enfin Religieuse dans un Convent de sainte Claire à Conimbre, où elle mourut. Mais il est constant qu'elle estoit fille de Henry IV, au moins estoit elle née dans le mariage, de façon que son pere en mourant la nomma pour son heritiere, & la recommanda au Cardinal d'Espagne & au Marquis de Villaine, qu'il nomma Executeurs de son Testa-

1. Liv. III, ch. 75.

ment, aussi bien qu'au Duc d'*Arevalo* & au Marquis de *Santillane*, au Comte de *Benavente* & au Connetable. Et en effet le Marquis de Villaine ayant traité le mariage de cette Princesse, que l'Infante Isabelle disoit estre bastarde & fille de Beltrand d'*Albuquerque*, à cause de quoy ceux de son party la nommoient la *Beltraneja*, le Roy de Portugal se fiança avec elle à *Plasencia*, & une partie de l'Espagne la reconnut pour Reyne : c'est pourquoy Ferdinand avoit voulu se faire declarer Roy de son chef, comme venant par masles de la Maison d'Espagne, & non pas du chef de l'Infante Isabelle qu'il avoit épousée, & tout ce qu'il pût obtenir, ce fut que les ordres se donnassent en son nom & en celuy de sa femme, & que celuy de Ferdinand fût nommé le premier, mais on mit dans les armes l'Ecu de Castille devant celuy d'Arragon. Et Mariana remarque mesme que Ferdinand estant mécontent de l'Archiduc Philippe, qui vouloit luy oster l'administration & la Regence du Royaume de Castille, fut sur le point de faire sortir la Princesse Ieanne du Convent & de l'épouser, afin de se maintenir Roy de Castille au prejudice de Philippe son gendre.

De la nature du Pays.

Le pays est traversé de tous costez de montagnes, qui ne sont ny plantées ny pleines de villages, comme celles de France, mais qui sont ou des montagnes ou des rochers effectifs, tout de pierre, ce qu'ils appellent *sierras* ou *peñas*, ou avec quelques arbres, & alors ils les appellent *montes*.

Il y a parmy tout cela beaucoup de plaines fort unies, comme dans la Castille & dans l'Andalousie ; mais il n'y en a pas une dont on ne voye toûjours quelqu'une de ces montagnes sauvages que je viens de décrire, & la pluspart

ne sont cultivées qu'aux environs des grandes Villes, & à une lieuë ou demie lieuë des petites, qui sont à cinq, six & sept lieuës les unes des autres sans aucun village entre deux, horsmis dans la Biscaye & dans la Navarre où les villages sont assez prés à prés. Car pour le Portugal & la Catalogne où je n'ay pas esté, je n'en puis parler.

La sterilité du pays & ce defaut de culture, vient de quatre causes : du peu d'hommes qui l'habitent, de leur paresse & de leur orgueil, de la secheresse de la terre, & des grands imposts dont les peuples sont chargez.

Pour le defaut d'hommes, il vient de la quantité d'Espagnols qui se sont habituez en Italie, en Frandre, & particulierement aux Indes, d'où gueres ne reviennent : car ou ils y meurent des maladies que leur cause le changement de climat, particulierement à *Portovelo* & à *Lima*, ou ils s'y marient & s'y font riches. On peut dire mesme que la débauche desordonnée des hommes & des femmes qui commence en ce pays-là dés l'enfance, fait que les enfans n'y sont pas ny en si grand nombre ny si vigoureux que dans les pays plus froids & plus continents.

Mais ce qui rend l'Espagne deserte à present au prix de ce qu'elle estoit autresfois, c'est l'expulsion des Iuifs qui furent chassez par Ferdinand & Isabelle aprés la conqueste de Grenade environ l'année 1492. dans lequel temps la pluspart des Historiens, à ce que rapporte Mariana, disent qu'il sortit de Castille & d'Arragon cent soixante & dix mille familles, ce que l'on fait monter à prés de huit cens mille ames, & l'expulsion qui s'est faite dans ces derniers temps des restes des Mores et des Iuifs, & qui est ce que l'on appelloit Morisques, qui estant demeurez dispersez par toute l'Espagne, depuis qu'il n'y avoit plus de Rois de leur Nation, & ayant la pluspart fait profession de la Foy Catholique, furent soupçonnez d'avoir intelligence auec les Mores d'Afrique, & de vouloir faire Roy

quelqu'un d'entr'eux, de façon que le feu Roy d'Espagne Philippe III. poussé d'un zele de devotion les en bannit, & dans les années 1610. & 1611. il sortit neuf cens tant de mille hommes de compte fait, de Valence, d'Andalousie & de Castille, de façon que depuis ce temps-là beaucoup de terres sont demeurées en friche, car c'estoient des gens agissans, industrieux, & les seuls laboureurs. & artisans qu'il y eust en Espagne.

L'accoûtumance qu'avoient les Espagnols de faire travailler les Morisques, qui estoient libres parmy eux, & les Mores Esclaves, dont il y a encor quelques-uns qu'ils prennent sur leurs costes & sur celles d'Afrique, les a entretenus dans la faineantise & dans l'orgueil, qui fait qu'ils dédaignent tous de travailler. Ce qui acheve de les y plonger, c'est le peu de soucy qu'ils prennent de l'avenir, & l'égalité du menu peuple & de tous les moindres Marchands & Artisans, qu'ils nomment *Officiales*, avec les Gentilshommes, qui demeurent tous dans les petites villes.

Les ouvriers estant rares, ils sont aussi fort chers, & ainsi ils ne remedient pas comme faisoient les Mores à la secheresse de la terre. Car encor qu'il y ait quantité de fontaines, cela n'est pas capable d'humecter suffisamment les terres, comme font les grandes rivieres de France & d'Allemagne, qui en ont une infinité d'autres petites, & qui portent basteaux quasi toutes fort prés de leur source, au lieu que les plus grandes rivieres d'Espagne qui sont l'Ebre & le Tage, qui sont si renommées, ne sont navigables gueres loin de leur embouchûre, non plus que le *Guadalquevir*, qui n'est pas plus large que la Marne, jusques-là qu'on le passe à guay à 8. ou dix lieues au dessus de *Seville*, & le *Guadiana*, le *Duero*, le *Pisuerga*, & les autres rivieres qui ne sont guere plus grandes que ces petites que nous appellons en France rivieres à trüites.

Ainsi il ne vient point d'arbres en Espagne ; & les jar-

dinages n'y produisent rien qu'à proportion de l'eau que l'on y fait venir. Tellement qu'à *Aranjues*, qui est entre le Tage & Xarama, ces belles allées d'ormes qui y sont, n'y sont venuës & ne s'entretiennent qu'à cause qu'entre les deux rangs qui sont de chaque costé, il y a une petite rigole où les Iardiniers ont soin de faire aller de l'eau.

Les *azequias* ou tranchées, que les Mores ont faites d'espace en espace dans toute l'étenduë de *la Vega* de Grenade, où ils faisoient venir de l'eau des grands reservoirs qu'ils avoient faits en beaucoup d'endroits dans les montagnes qui sont au pied de *la sierra Nevada*, de la façon que l'on arrouse les prez en France, rendoient leurs collines si fleuries & leurs campagnes si fertiles. Et c'est ce qui reste encor de cela qui rend cet endroit de l'Espagne le plus beau pays du monde.

I'ay veu aussi autour de beaucoup de villes d'Andalousie, d'autres machines qu'avoient ils faites pour arrouser les terres, dont on se sert encor à present, qui sont des puits d'espace en espace, où il y a des roues, autour desquelles sont attachez quantité de pots de terre qui montent l'eau jusques au haut, d'où elle retombe dans un grand reservoir en forme de petit estang, d'où ils tiroient & tirent encor de petites rigoles qui portent l'eau dans leurs terres, qui sont pleines en ces endroits-là comme les Marestsdes Fauxbourgs de Paris; ce qui fait voir que s'ils avoient ce soin-là par toute l'Espagne, ce seroit le pays le plus fertile de l'Europe.

Mais il est certain qu'il n'y a pas de pays au monde plus chargé d'imposts que la Castille, & tous les pays qui y ont esté reünis, & que cela aide fort à obliger les peuples de s'enfuir ailleurs plûtost qu'à travailler pour le Roy ou pour les Partisans : c'est pourquoy la Biscaye & la Navarre qui sont de fort meschans pays, sont bien plus peuplez & bien mieux cultivez, à cause qu'il n'y a point de Subsides ny de Tailles.

DE LA COVR DV ROY

d'Espagne.

La Cour du Roy d'Espagne ne se peut pas appeller proprement Cour, au prix de celle de France & de celle d'Angleterre du temps de ses Roys, ny mesme au prix de celle de beaucoup d'autres Princes de l'Europe, bien moins puissans que ceux-là, & c'est plûstost une maison particuliere, & de celles qui menent une vie, comme nous appellons, serrée.

Le Roy ne se voit que par audiances qu'il donne à tous les particuliers qui les luy font demander, & particulierement un iour de la semaine, où il vient en une sale exprés pour cela ; & quand il va tenir Chapelle ou donner audiance à quelque Ambassadeur. Cela se fait comme je l'ay décrit dans la relation de celle de Monsieur le Mareschal de Grammont. Le reste du temps il est enfermé dans son Palais, où tout le monde se va promener dans les courts, dont il y en a deux à Madrid, de la maniere des Cloîtres de nos Moines, soit pour y acheter quelques marchandises dans les boutiques qui y sont étalées, soit les matins pour les affaires que l'on a aux Conseils qui se tiennent dans toutes les salles basses du Palais, qui fait que la place est toûjours pleine d'une infinité de carrosses. Mais on ne voit personne aux fenestres, ny monter au haut, ny aller & venir, non plus que si le Roy n'y estoit pas.

Pour les femmes, elles y sont encor bien plus retirées. Il n'y a pas un homme marié qui couche dans le Palais que le Roy, de façon que hors la Reyne, toutes les femmes y sont ou veuves, qu'ils appellent *Dueñas*, ou Dames de la Reyne, qui sont les filles de la plus grande qualité. Les Infantes n'en ont point, & n'ont que des Menines,

qui sont aussi des filles de qualité ; mais on les appelle comme cela, à cause qu'elles n'ont que des souliers bas & point de patins. Et le Roy & la Reyne ont aussi des Menins, qui sont comme les Pages en France, & qui dans le Palais & dehors mesme, n'ont jamais ny manteau ny chapeau.

Il y a de certains jours de la semaine qu'on ne laisse pas de voir disner le Roy & la Reyne, qui disnent chacun en leur particulier, mais pour les Infantes on ne les voit jamais manger. Et l'on m'a dit une chose assez particuliere, qui est, que les Princesses se nomment *Infantes*, avec cette distinction, que quand il n'y a point de Princes, l'aisnée se nomme *Infante* comme si c'estoit un garçon, & les autres *Infantas* avec un *a*. Pour les garçons, il n'y a que l'aisné qui s'appelle *Principe d'Asturias*, en consideration de ce que fut le premier pays où regna Pelage, car les Asturies contiennent *Oviedo, Cangas & Tineo.*

L'origine de ce titre est venu en Espagne, à ce que dit Garibay, des Princes d'Angleterre qui s'appellent Princes de *Galles*, ou Ducs de *Lencastre* ou de *Glocester*, les Espagnols ayant veu le Duc de Lencastre qui faisoit la guerre au Roy *Henrique* à cause de la fille de *D. Pedro el cruel*, qu'il avoit épousée, prendre le titre de cette Duché. En effet, ce fut le fils aisné du Roy Iean I. qui s'appella du vivant de son pere Prince des Asturies en se mariant à la fille du Duc de *Lencastre*, qui pretendoit estre Roy de Castille, à cause que son pere en le mariant luy donna la Principauté d'*Oviedo* ; & il fut arresté que sa femme D. Catalina s'appelleroit aussi Princesse des Asturies. C'est pourquoy quand Maximilien demanda au Roy Ferdinand la joüissance du revenu de la Principauté d'Asturies pour Charles-Quint, qui fut ensuite Empereur, il dit que ce n'estoit pas la coûtume de donner cette Principauté aux Princes qu'en les mariant.

Encor que l'Espagne soit un Royaume hereditaire, les

Roys d'Espagne ne laissent pas de faire assembler *las Cortes*, qu'ils appellent, qui sont les Estats du pays, où tous les Royaumes reunis à celuy de Castille envoyent leurs Deputez : & là ils le font *Iurar principe de Asturias y de España*, c'est à dire qu'ils luy font prester le serment de fidelité par tous les Deputez qui sont dans l'assemblée. Et on parloit quand je partis de Madrid de les convoquer bien-tost, pour faire reconnoistre celuy-cy, encor qu'il n'ait que deux ans.

Pour les cadets du Prince quand il y en a, ils ne s'appellent qu'Infants. Pendant que nous estions à Madrid, le petit Infant mourut, de façon que presentement il n'y a que le Prince âgé de deux ans & les deux Infantes, dont l'aisnée qui va estre nostre Reyne, est née le 20. Septembre de l'année 1638. & se nomme *D. Maria Tereza*, & l'autre qui est née le 12. Iuillet 1651. se nomme *D. Margarita Maria* ; la Reyne d'Espagne *D. Maria d'Austria*, sœur de l'Empereur, seconde femme de ce Roy-cy, est née en 1634. Elle a la taille assez belle & le teint fort blanc. L'on croit qu'elle est grosse ; mais on craint que la debilité que le Roy son mary a contractée par les débauches de sa jeunesse, ne soit cause que ses derniers enfans ne vivent pas ,comme nous avons veu les enfans de Monsieur le Duc d'Orleans ne pouvoir s'élever, non plus que l'Infant d'Espagne qui est mort depuis peu, & trois autres Infantes qu'il avoit euës d'Isabelle de France. Car pour le Prince d'Espagne dernier mort, beaucoup de gens ont crû qu'il ne mourut sinon à cause qu'il avoit déjà dix-sept ans, & qu'il commençoit à donner de l'ombrage.

Le Roy d'Espagne est né le 8 Avril 1605. On conte beaucoup de galanteries de sa jeunesse, & à sa mine de statuë on ne se l'imagineroit jamais. On dit que le Comte Duc n'estoit parvenu à estre Ministre de son Estat que pour avoir esté d'abord celuy de ses plaisirs ; si bien qu'il le

menoit luy-mesme partout, comme cette fois que l'on dit qu'il le mena chez la Duchesse de *Veraguas*, croyant que le mary joüoit en un lieu où il l'avoit laissé, mais ce Duc en ayant quelque soupçon, & s'estant retiré en son logis en intention de tuer le Comte Duc, il frappa le Roy au lieu du Comte, & ils eurent l'un & l'autre bien de la peine à se sauver.

On dit que bien souvent s'estant mis en des carrosses de loüage pour venir à la Comedie, il avoit esté obligé à cause des embarras de s'en revenir à pied de peur d'estre connu.

Tout le monde parle aussi de cette Demoiselle qui ne se contentant pas de l'argent qu'il luy avoit donné, voulut luy montrer que s'il la vouloit laisser prendre sa place, elle le payeroit mieux, de façon qu'apres l'avoir fait, elle luy donna une grande somme d'argent, & luy dit : *assi pago mis putas*. En effet, la feuë Reyne d'Espagne ne prenoit pas plaisir à tout cela, de façon que si j'ay bien retenu ce qu'on m'a dit, elle fit mettre pour cela une de ses Dames en un Convent, ce qui fut cause que le Roy voulant faire galanterie avec une autre, celle-cy luy dit qu'elle ne vouloit pas estre Religieuse : *no quiero ser monja*.

Il y a des gens qui disent que tout cela est faux, aussi bien que la galanterie du Comte de *Villamediana*, qui estoit à ce que tout le monde m'a dit, petit, malfait, & tout couperosé, que la *Francelinda* qui est dans son Livre, estoit une Marquise nommée *Doña Francisca de Tavara*, qui se moquoit avec luy de l'amour que le Roy avoit pour elle, & qu'elle luy donna cette escharpe que le Roy luy avoit donnée, & dont on a tant parlé, que c'estoit pour elle & non pas pour la Reyne *D. Isabel*, qu'il avoit pris des pieces de huit avec le mot *mis amores son reales*, & qu'il fut tué pour un Sonnet où il se railloit de tous ceux qui avoient esté faits Gentilshommes *de la Camara*, dont l'Amirante de Castille estoit.

Mais pour revenir au Roy d'Espagne, il faut qu'il ait eut bien des maistresses ; car il est constant qu'il a eu bien des bastards, & entr'autres un, qui est fils d'une Dame de qualité, qui s'est fait Moine, & a pris les Ordres aussi-tost qu'il a veu D. Iuan d'Austriche reconnû plûtost que luy. Sa mere qui estoit Comedienne, est celle, à ce qu'on dit, qu'il a aimée plus fortement. On dit mesme que n'en pouvant venir à bout, quoy que fort vigoureux comme il estoit en ce temps-là, il estoit desesperé ; de façon qu'il consulta son Chirurgien qui la visita, & trouva un obstacle, où il falut faire une operation qu'elle souffrit, & aprés cela le Roy eut contentement. Mais ce ne fut pas à ce qu'on dit pour l'amour qu'il luy portoit qu'il reconnut *Dom Iuan*, & l'on pretend que ce fut le Comte Duc qui vouloit alors reconnoistre un bastard qu'il avoit qui se nommoit *Iulianillo*, qui luy fit faire cette reconnoissance pour authoriser la sienne. Il se resolvoit à cela pour empescher que son bien ne vinst à *D. Luis de Haro*, qui estoit marié à sa sœur ; voyant sa fille unique morte sans enfans, avec laquelle il avoit voulu faire passer tout son bien en la personne du Duc *Medina de las Torres* de la mesme maison des *Gusmans*, qui estoit pauvre, mais qui pretendoit estre le chef de cette grande maison, dont le Comte Duc n'estoit qu'un arriere-cadet. Et comme l'Histoire de *Iulianillo* est plaisante, au moins à ce qu'on m'en a dit, je la veux mettre icy de peur de l'oublier.

C'estoit un petit garçon courant les ruës & chantant par les carrefours pour de l'argent, qui enfin pour ses fripponneries n'osant demeurer en Espagne, s'en alla aux Indes, où il fit cent mauvaises actions, si bien qu'enfin il fut condamné à estre pendu ; mais comme on le menoit au gibet, il y eut vne femme de ce pays-là qui le demanda en mariage, & par ce moyen-là, le sauva du gibet, comme c'est la coûtume du pays. Elle avoit du bien dont il luy

mangea la plus grande partie, & s'en revint en Espagne, où le Comte Duc le reconnut & luy fit épouser la sœur du Connestable de Castille *Velasco*. Sa femme des Indes le poursuivit en Espagne, où elle fit bien du bruit pour obtenir la dissolution de son mariage, mais enfin faisant honte à cette maison & dépit à d'autres, il fut empoisonné à ce que l'on croit : il portoit le nom de Duc de *Sanlucar*, dont le Duché est venu ensuite au Duc de *Medina de las Torres*.

Pour revenir à D. Iuan, il est logé dans le *buen retiro*, qui est un jardin, & une espece de Maison de plaisance au bout de la Ville, dont il n'y a que le Cours qui le separe. On disoit que les Grands ne le voyoient point, faisant difficulté de luy donner de l'Altesse : cela n'est pas vray ; ils luy donnent de l'Altesse, & il leur donne de l'excellence, mais ils ne le voyent gueres. Pour luy il ne sort point de là, & s'amuse à la Musique, qu'il aime fort, à l'Astrologie, où il s'adonne plus qu'à toute autre chose, & à la Paume, où il jouë assez bien. Presentement on dit que le Roy ne l'aime plus tant, & qu'il n'est pas bien avec *Dom Luis*. En effet, le Roy ne le voit gueres ; encor n'est-ce que quand il va *al retiro* pour aller de la à *nuestra Señora de Atocha*, dans l'Eglise de laquelle il y a une tribune du *retiro* qui y répond ; mais il a encor autant d'Officiers qu'il en avoit en Flandre, & a grande opinion, à ce qu'on dit, de sa fortune. Il est Archidiacre de Tolede, ce qui luy vaut environ trente mille ducats de rente, & outre cela le Roy d'Espagne le fait heriter des autres pensions qui sont sur l'Archevesché à mesure que les Pensionnaires meurent. Il est aussi grand Prieur de l'Ordre de saint Iean de Ierusalem.

DES OFFICIERS DE LA MAISON *du Roy d'Espagne.*

Toutes les Charges de la Cour d'Espagne se donnent, & pas une ne se vend : encor qu'il n'y en ait pas tant qu'en France, il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup. Pour commencer par les Gardes, il n'y en a que de trois sortes. La Bourguignonne ou Vallonne, qu'ils appellent *Archeros de la Guarda*, à cause que la principale grandeur des Roys d'Espagne vient de la maison de Bourgogne, dont ils ont gardé l'Ordre de la Toison. L'Allemande qu'ils nomment *la Guarda de a pie*, à cause que la maison d'Austriche est d'Allemagne : & l'Espagnole qui est l'ancienne garde des Roys de Castille. Le Duc d'*Arscot* est Capitaine de la Bourguignonne, *Dom Pedro d'Arragon*, frere du Duc de *Cardonne*, de l'Allemande, & *D. Luis Ponce de Leon*, de l'Espagnole. Il y en a trois Compagnies, *D. Cristoval de Gaviria*, qui est aussi conducteur des Ambassadeurs, en est Lieutenant, & elle s'appelle aussi de *la Lancilla*, car ils portent de petites lances à cheval, au bout desquelles il y a des houpes assez belles qui pendent. Outre cela il y a cent *hombres de armas*.

Il y a une autre Compagnie de 50. Gardes, nommée *los monteros d'Espinosa*, qui doivent estre naturels du Bourg d'*Espinosa* prés de *Burgos*, qui ont le privilege de coucher le plus prés de la personne du Roy. Et on dit que c'est à cause qu'en l'année 1010. ou environ, un *Sanche de valle Espinosa* avertit le Comte de Castille *D. Sanche* que sa mere le vouloit empoisonner, & avoit preparé des herbes à cet effet. Il n'y a point à cette heure de *Mayordomo mayor* : c'est pourquoy la plus belle charge de la Maison est celle de *Sommiglier del corps* qu'ils appellent, qui est un nom Bourguignon & François, & c'est le Duc de

Medina de las Torres qui l'est, & qui à cause de cela a toûjours sa chambre au Palais. Mais à cause qu'il est marié, & qu'il n'y a point d'autres hommes mariez qui couchent au Palais que le Roy, c'est le Duc de *Terranova*, plus ancien Gentilhomme de la *Camara*, qui y couche à sa place.

D. Luis de Haro est *Cavalleriço mayor*, qui veut dire Grand Escuyer.

Les Seigneurs d'Espagne commencent par des *Habitos de Santiago, de Calatrava y de Alcantara*, car celuy de *Montesa* n'est gueres connu, & pour celuy d'*el tuzon* (qui est l'Ordre de Bourgogne) on ne le donne gueres qu'aux Princes & Seigneurs étrangers ; & les Espagnols en effet ne s'en soucient gueres, car il n'apporte aucun revenu, au lieu qu'il y a de belles Commanderies dans les autres Ordres aussi bien que dans celuy de Malte.

Le Roy donne aisément *los Habitos*, mais celui qui en a le brevet ne s'en sçauroit prevaloir s'il ne fait ses preuves, non pas tant d'estre de grande Noblesse, que d'estre *Cristiano viejo*, & de ne point venir de Morisques, & cela leur coûte beaucoup, car il faut bien souvent acheter des témoins bien cher. Aprés cela on leur donne *las encomiendas* selon la faveur qu'ils ont.

Aprés les Chevaliers de ces Ordres, un des plus grands honneurs où puissent monter ceux qui s'attachent à la Cour, qui ne vont point à la guerre, ou qui ne sont point envoyez dans des Gouvernemens, c'est d'estre fait Gentilhomme de *la boca*. De ceux-là il y en a pourtant encor beaucoup, & ils ont le privilege d'entrer jusques en une certaine salle du Palais qu'ils n'osent jamais passer, quoy qu'il n'y ait point d'Huissiers ny de Gardes ; & particulierement ils ont le droit d'entrer au disner & au souper du Roy, à cause de quoy on les appelle Gentilshommes de la bouche. Mais le plus grand honneur, c'est d'estre Gentilhomme *de la Camara*, dont il y en a encor de trois sortes : les uns qui

servent actuellement, les autres qui entrent & qui ne servent point, & ceux qui portent la clef sans entrer ny servir. Aussi font-ils trois differences de clefs, sçavoir : *clave con exercicio, clave sin exercicio, y clave capona.* Ceux qui servent, servent chacun leur semaine.

Les Gentilshommes de la Chambre sont :

El Duque de Medina de las Torres ; Grande.
El Duque de Terranova ; Grande.
El Viejo Marques d'Orani, que no es Grande.
L'Admirante de Castilla ; Grande.
El Conde de Medellin.
El Marques de Liche ; Grande, fils de D. Loüis.
El Marques d'Aytona ; Grande.
El Conde de Ayala, qui n'est pas Grand.

Le jour que je vis disner le Roy d'Espagne, le Comte de *Monterey* fit la premiere fois la fonction de Gentilhomme *de la Camara,* & donna à boire au Roy, & ce fut luy qui m'y introduisit. Il est second fils de D. Loüis de Haro, & il s'appelle ainsi à cause qu'il a épousé une fille du Comte de *Monterey* & une sœur du Comte Duc : elle est assez agreable, quoy qu'elle soit fort noire ; car je la vis avec la Marquise de *Liche,* la plus belle femme d'Espagne, qui est fille du Duc de *Medina-celi.*

Le Roy d'Espagne avoit encor fait un autre Gentilhomme de la Chambre avec le Comte de *Monterey,* & je pense que c'estoit le Marquis de *Tavara.*

Tous les Gentilshommes de *la Camara* ont une clef qui ouvre toutes les portes du Palais, où ils peuvent entrer à toute heure, car toutes les portes sont toûjours fermées, & il n'y a point d'Huissiers, mais pourtant ils n'y entrent gueres. Et c'est aussi ce me semble dans le grand Salon où ils s'arrestent, si ce n'est que celuy qui est en fonction soit necessaire auprés du Roy.

Il y a six Maistres d'Hostel ou *Mayordomos* qui ont aussi

leur piece jusques où ils peuvent entrer, comme les Gentils-hommes de la bouche, & ce sont

El Conde de Pugno en rostro.
El Conde de la Puebla.
El Conde de Castro.
El Conde de Barajas.
El Marques de la Guardia.

El Marques de Malpica, qui estoit celuy qui avoit soin de traiter M^r^ le Mareschal de Grammont.

DE LA COUR ET DE LA MAISON DE LA REYNE.

La Reyne *D. Mariana de Austria*, fille de l'Empereur Ferdinand III, est née, comme j'ay dit, en 1634. Outre ses maistres d'Hostel, *Cavallerizos*, & autres Officiers & domestiques, elle a plusieurs femmes, tant veuves ou *dueñas* que Dames & *Menines*.

La Camarera mayor, qui est ce que nous appellons en France Dame d'honneur, est la Marquise de *Valdoveza*, mere du Marquis de *Villa-Franca* qui est aussi Duc de *Ferrandina*.

Toutes les *dueñas* qui sont des veuves de qualité, sont couvertes de toile blanche qui est l'habillement le plus ordinaire des veuves, & je me souviens qu'en la Cour de Suede, je vis autresfois en l'Audience que Monsieur de la Thuillerie eut de la Reyne de Suede, deux ou trois Dames habillées ainsi, à cause qu'elles estoient veuves, & en effet la Reyne nostre Maistresse estoit habillée ainsi dans les premiers temps de la mort du feu Roy.

Il y a beaucoup de ces femmes là, mais je ne me suis enquis que du nom des Dames qui sont ses filles. La plus ancienne a beaucoup de prérogatives pardessus les autres,

& c'estoit elle, si je m'en souviens bien, qui portoit le flambeau devant la Reyne quand elle entra à la Comedie. Elle se nomme *D. Leonor Pimentel*, de la grande maison des *Pimentels* Ducs de *Benevent*. Car *Pimentel* qui est venu en France pour le commencement de la paix, & qui a beaucoup d'esprit, ne pretend pas mesme en estre, & n'a pris à ce qu'on dit ce nom là, qu'à cause que son pere a esté domestique de cette maison, & on n'en fait pas grand cas en Espagne, quoy qu'il soit plus habile que tous ceux qui le mépriſent.

D. *Leonor de Velasco*, sœur du Comte de *Siruela* qui avoit une commanderie de *Calatrava*, & qui pria le Roy de la laisser à sa sœur, & la donner à celuy qui l'épouseroit, de façon qu'elle en joüit.

D. *Iuana de Silva.*

D. *Francisca de la Cueva*, qui est le nom des Ducs *d'Albuquerque, menina.*

D. *Maria Bazan*, fille du Vice-Roy de Navarre, qui est celle que notre Infante aime le mieux, & que l'on croit quelle amenera en France. Son pere est fort bien auprés de D. Louis, c'est le Comte de *San Estevan* qui n'est pas fort riche, mais qui est sçavant pour un Espagnol. Il estoit à la Conference avec ses deux Enfans habillez à la Françoise ; cette fille est assez agreable.

D. *Maria Coloma*, qui est des plus belles.

D. *Francisca Manriques* l'est aussi.

D. Francisca Henriquez.

D. Maria Michaela, hija del Marques de Viana, Menina.

D. *Antonia de Zuñiga.*

D. *Luiza de Sotomayor, Menina.*

D..... *Velasco.* Celle-là estoit fort jolie, mais elle mourut le jour que nous prismes congé du Roy & de la Reyne.

Devant la Reyne non seulement tous les Grands se couvrent, mais tous les hommes de qualité, pourveu qu'ils

entretiennent quelque Dame, auprés de laquelle ils peuvent estre deux & trois dans les jours & dans les heures qu'on la voit, ce qu'ils appellent *dar lugar* ; les Dames ayant sur ceux qui se donnent à elles, le mesme droit que le Roy sur ses sujets, qui est de les faire couvrir. Et comme cela n'arrive pas souvent, il s'y en trouve beaucoup ces jours-là, & ils excusent cette incivilité en disant qu'ils sont *embeuecidos* ; c'est-à dire si éperdus ou si attentifs à considerer cette Dame, qu'ils ne songent pas qu'ils sont devant la Reyne.

Les femmes des Grands ont aussi beaucoup de prérogatives par dessus les autres Dames, qui font que la Reyne se leve quand elles entrent, & leur fait donner des *Almohadas*, qui sont des carreaux. Les femmes des fils aisnez des Grands & des Ambassadeurs de testes couronnées, joüissent du mesme privilege & s'assisent aussi à la Messe, & mesme quand les Grands meurent & ne laissent qu'une fille, elle herite de la *Grandeza*.

De la façon de vivre en Espagne.

Autresfois il y avoit beaucoup de galanterie & beaucoup d'esprit en Espagne, & la bravoure des Espagnols du temps de Charles-Quint jointe à la delicatesse d'esprit qui estoit du temps de Philippe II. dans la paix qui dura pendant le Regne de Philippe III. y avoit laissé en partage la galanterie, & il y en a eu encor au commencement du Regne de celuy-cy, pendant lequel le ministere du Comte Duc fit éclorre beaucoup de Satyres, mais tout cela est degeneré depuis en débauche & en ignorance, de façon qu'il est bien plus vray encor presentement que quand Charles-Quint le dit, que *los Españoles parecen Sabios y no lo son*, & j'ay esté surpris en bien des choses. La premiere en ce que je les croyois galans, & ils ne le sont point.

Ie ne dis pas cela à cause de leurs habits qui sont tous de méchante frise, & de la maniere dont ils sont faits, ny à cause des grandes lunettes qu'ils ont toûjours sur le nez par la ruë, dans les Eglises & dans les maisons où ils vont faire visite ; ny à cause du tabac qu'ils prennent tous en poudre, & dont ils ont toûjours les narines pleines, ce qui fait qu'ils n'ont que des mouchoirs de laine, de toile grise, & peinte comme de la toile de Chine ; pour ce qu'enfin tout cela est la mode du pays, qu'on ne trouve pas si ridicule quand on y est accoustumé, mais à cause qu'ils sont quasi tous *amancebados* avec quelque Comedienne ou quelque femme de pareille estoffe, & *amancebado*, en Espagnol, ne veut pas dire ny galant ny débauché en general, mais un homme qui entretient une femme & qui est, comme nous disons en François, à pain, à pot & à rost avec elle.

I'ay oüy dire veritablement qu'il y a quelques Grands qui ont des galanteries pour quelques Dames du Palais, ou qui font semblant d'en avoir, car il y en a de publiques & de permises, mais d'une maniere qui paroistroit vilaine & ridicule en France : car une espece de *galanteo*, comme ils disent, c'est d'envoyer des plats à manger publiquement à une Dame dans le Palais ; l'autre, plus belle, c'est de les suivre à cheval à la portiere d'un carrosse quand la Reyne sort pour aller *à nuestra Señora de Atocha*, ou autre part ; ce qui arrive fort rarement, & de sçavoir quand elles sortent quelquesfois pour aller visiter leurs meres & leurs parentes dans quelque occasion extraordinaire, pour laquelle on leur donne congé de sortir ; & alors leurs Galans sont à l'erte pour se trouver à leur passage & pour faire tenir des flambeaux prests pour les éclairer à leur retour : car encore que tous les carrosses n'ayent que de méchantes lanternes, cela est permis aux Dames, mais je n'ay rien veu de tout cela.

En effet, horsmis quelques-uns qui songent tout de bon à épouser quelques Dames du Palais qui sont toutes des filles de la plus grande qualité, & à qui on donne ordinairement pour recompense quelque charge pour le mary qu'elles épousent, il n'y a point de galanterie qui ose paroistre. Ce n'est pas que les Dames ne soient de la meilleure volonté du monde, & que bien souvent elles n'aillent chercher les hommes sans faire connoistre qui elles sont, croyant toutes que c'est une chose dont on ne se sçauroit passer que de se divertir, à cause de quoy les hommes les enferment, ne pouvant comprendre comment nos Dames en France sont avec eux dans la liberté dont ils entendent parler, sans faire du mal, au lieu que je leur disois que c'estoit cette liberté-là qui les rendoit sages, & qui faisoit qu'elles ne s'abandonnoient pas au premier venu, mais qu'elles vouloient connoistre si les gens meritoient d'estre aymez ; mais que bien souvent elles trouvoient que non, & n'avoient point d'empressement pour un plaisir qu'elles estoient en estat de prendre quand elles voudroient. Aussi on est si bien persuadé de cela en Espagne, que ce n'est pas estre honneste homme que de ne pas accoster une femme que l'on rencontre, soit dans l'Eglise, soit dans la ruë, pourveu qu'elle n'ait point d'homme avec elle ; car en ce cas-là cela est contre l'ordre & il y a du danger. Outre qu'une femme en cette occasion ne regarde pas les gens ; & c'est pour cela que se font les querelles, & que dés que le soir arrive, on ne va point ny à Madrid ny ailleurs, sans cotte de maille & sans *broquel*, qui est une Rondache.

Pour les femmes, elles ne sortent point qu'emmantelées d'une mante noire comme le deüil des Dames de France, & elles ne se montrent qu'un œil, & vont cherchant & agaçant les hommes avec tant d'effronterie, qu'elles tiennent à affront quand on ne veut pas aller plus loin que la conversation.

Ie croyois aussi que les Espagnols fussent patiens & prévoyans, mais ils n'ont que l'allure grave, encor est-ce par la ville de Madrid ; car quand ils sont en la campagne, ils font courir les mules de leurs carrosses toûjours à toute bride, & ils sont plus impatiens & plus fougueux que nous, passant tout d'un coup du plus grand froid du monde au plus grand emportement ; aussi disent-ils que c'est nous qui avons du phlegme. En effet, il est vray que les Allemans & les Hollandois, & nous mesmes en avons bien plus qu'eux, & mesme que les Italiens.

Ils sont aussi les moins prévoyans du monde, & comme la pluspart ne sçavent gueres ce qui s'est passé devant eux, car ils ne lisent quasi point, aussi ne se soucient ils gueres de l'avenir, & ne vivent qu'au jour la journée ; jusques-là qu'encore que leur pays soit sterile, & que *los bastimentos* qu'ils appellent, qui sont les vivres, y soient fort chers, on ne voit pas qu'ils se mettent en peine de faire des provisions nulle part ; ainsi bien souvent le pain leur manque, comme j'ay veu dans *Almagro*, petite ville située dans le meilleur pays d'Andalousie, & dans *Segovie* qui est une des grandes villes d'Espagne, & où il y avoit autresfois des plus riches marchands à cause des draps & des chapeaux que l'on y faisoit, qui a esté long-temps le sejour des Roys de Castille, & qui n'est qu'environ à douze ou quatorze lieuës de Madrid, où il n'y avoit point de pain dans toute la ville le jour que j'y arrivay, & il n'y en eut qu'à quatre heures aprés midy, que l'on le distribua par ordre du *Corregidor*, aussi bien qu'à *Almagro*, & cependant ils ne s'effarouchoient point de cela & disoient que c'estoit la gelée qui estoit cause que les moulins n'alloient point, parce qu'ils sont accoustumez à faire bonne chere aujourd'huy & à mourir de faim demain, & ne font provision de rien que pour le jour : encor est-ce quand ils vont par pays : car on ne trouve rien dans les hostelleries par

toute la Castille, & dans toute l'Andalousie, hormis dans la *Sierra morena* qui est le lieu le plus desert, & où il n'y a que quelques *ventas* sans villages.

Ie ne parle pas de la route de Madrid à Seville, car il y a de fort bons lieux, & où j'ay fait meilleure chere qu'en aucun lieu d'Espagne ; & dans ces *ventas*-là, encor que l'on y apporte à manger, on vous oblige de prendre ce qu'ils vous apprestent, disant qu'ils sont mis là dans ces lieux inhabitez pour la commodité des passans : & qu'ils y font apporter des provisions à grands frais, qu'il faut que les passans leur payent.

Hormis ces *Ventas* donc, il faut porter tout avec soy dans des *Alforjas*, qui sont des bissacs que les valets ou les muletiers portent derriere eux : mais quand on est accoustumé à prendre ce soin là, ce n'est pas grande peine, & on en est plus commodement ; car on n'a que ce que l'on veut, et on le fait accommoder comme on veut & les hostes ne vous donnent que les lits, le linge & le feu, & cela est bien à meilleur marché que quand on trouve tout dans les hostelleries ; car c'est une chose reglée que l'on paye pour chaque lit un real ou un real & demy, ou deux reales de *Vellon ;* ce qui revient à 10. sols & 1. real ou 2. *por el servicio*, qui est la peine d'accommoder à manger, qu'ils nomment aussi *el quiçar*, & aprés cela au moins on ne vous sçauroit surfaire ny le pain ny le vin ny la viande. Le mal est qu'on ne trouve gueres de viande de boucherie tuée, mais par les chemins on se pourvoit de perdrix & de liévres ; car le gibier y est bon, & n'est pas cher, à cause que tout le monde chasse.

Horsmis quelques-uns que j'ay remarqué qui sont devenus riches par successions, & qui ne font point de dépense, la pluspart des Grands d'Espagne sont ruinez, encor qu'ils soient titulaires de grand revenu ; & voicy comment. Par la coûtume ancienne d'Espagne, le *Mayorasgo*, qui est

comme nostre preciput, ne se peut engager ny vendre, & ils appellent cela tenir tel bien ou tel *castillo vincolado*, mais ils peuvent vendre & transporter le revenu de 2. 3. 4. & 5. années : cela n'a pas veritablement de force contre les heritiers de celuy qui a vendu & transporté, mais ils peuvent y obliger leurs successeurs, & en cette façon engager leur *mayorasgo* avec permission du Roy, & quoy qu'ils ayent fait quand ils doivent plus qu'ils n'ont valant, ils font un *pleyto d'accredores* qu'ils appellent ; c'est à dire, ils font assembler tous leurs creanciers qui sont obligez de leur donner les alimens & de les entretenir honorablement, moyennant quoy le Seigneur n'en dispose plus ; & presentement la pluspart des Grands d'Espagne, comme l'Admirante de Castille[1] & tous les autres, en sont là. C'a esté l'addresse de Philippe II. pour les abbaisser, car ils estoient trop fiers devant qu'ils eussent permission d'engager leur bien. Tout le divertissement de Madrid c'est le Cours & la Comedie. Pour le Cours, il y en a deux, *el prado nueuo, y el prado viejo.* Cela s'appelle pré, mais il n'y a jamais d'herbe. Celuy qui separe *el buen retiro* de la ville, est fait de trois allées d'Ormes plantées en fort petit nombre, & loin à loin, qui tient toute la largeur de la ville, dans l'espace duquel il y a sept ou huit fontaines jaillissantes, qui sont fort communes en ce pays-là, & sans lesquelles on ne pourroit pas s'y promener, à cause de la poussiere qui est insupportable l'Esté dans les ruës mesme. L'autre est à l'autre bout de la ville, & va en descendant dans la prairie que fait le ruisseau de *Mançanares*, dans le

1. On disoit que l'Amirante de Castille n'accompagnoit pas le Roy d'Espagne à la *Iornada* de Fontarabie, à cause qu'outre les *Ayudas de costa* qu'on luy offrit, il demandoit permission d'engager ses terres pour cent mille écus, sans estre obligé de soliciter aucun *Oydor* du Conseil, où il faut que ces engagemens-là soient verifiez, ce que le Roy lui accorda, mais les *Oydors* n'en voulurent rien faire.

sable duquel les carrosses se promenent, & celuy-là est plus agreable que l'autre. Dans la descente, qui est une allée d'Ormes, il y a aussi plusieurs fontaines jaillissantes. Dans ces deux Cours & au-delà du *Mançanares*, autour d'un estang qui est derriere la *casa del campo*, aussi bien qu'à la *calle mayor*, où l'on se promene en Automne & en Hyver, on trouve tous les hommes, mais gueres d'honnestes femmes, ny de Dames de qualité, encor que l'on voye une infinité de carrosses de femmes, car celles de qualité ne sortent gueres que pour se visiter les unes les autres, & alors elles sortent en chaise avec un Escuyer à cheval, & elles ne vont gueres entendre mesme la Messe aux Eglises, ayant des Chapelles dans leurs maisons.

Pour la Comedie, il y a des troupes de Comediens quasi dans toutes les villes, & meilleures à proportion que les nostres ; mais il n'y en a point de gagées du Roy. Ils representent dans une court où il y a beaucoup de maisons qui y donnent, de façon que les fenestres & les loges, qu'ils appellent *rexas*, à cause qu'à la pluspart il y a des grilles, ne sont point à eux, mais aux proprietaires ; ils representent au jour & sans flambeaux, mais leur theatre n'a pas de si belles decorations que les nostres, horsmis dans le *buen retiro* (où il y a trois ou quatre sales de Comedie differentes), mais ils ont des Amphitheatres & le parterre.

Il y a deux lieux ou salles, qu'ils appellent *corrales*, à Madrid, qui sont toûjours pleines de tous les marchands & de tous les artisans, qui quittant leur boutique s'en vont là avec la cappe, l'épée & le poignard, qui s'appellent tous *Cavalleros* jusques aux *çapateros ;* & ce sont ceux qui décident si la Comedie est bonne ou non, & à cause qu'ils la sifflent ou qu'ils l'applaudissent, & qu'ils sont d'un costé & d'autre en rang, outre que c'est comme une espece de salve, on les appelle *Mosqueteros*, en sorte que la bonne fortune des Autheurs dépend d'eux.

On m'a conté d'un de ces Autheurs qui alla trouver un de ces *Mosqueteros*, & luy offrit cent reales pour estre favorable à sa piece, mais il répondit fierement que l'on verroit si elle estoit bonne ou non ; & elle fut sifflée.

Il y en a qui ont leur place auprés du theatre, qu'ils gardent de pere en fils, comme un *mayorasgo* qui ne se peut vendre ny engager, tant ils ont de passion pour cela. Les femmes sont toutes ensemble dans l'Amphitheatre, en un bout qui est separé des autres, & où les hommes ne sçauroient aller.

De la maniere du Gouvernement.

En Espagne, les Gouvernemens, les Charges de Iudicature & les Militaires ne se vendent point, & il semble que ce soit la plus belle chose du monde ; mais cela a ses inconveniens aussi bien que la venalité des Charges qui s'est introduite en France peu à peu, & que les autres Nations ne sçauroient comprendre.

Nous avons veu parmy nous aussi bien que parmy nos voisins, les Charges se donner à des gens de peu de naissance & de peu de merite par la fantaisie des Fauoris. Ce qui n'est pas presentement qu'elles ne peuvent estre possedées par des gens nouveaux qui n'auroient pas le moyen de les acheter, & qui n'y aspireroient que pour piller & pour s'y enrichir comme ils font en Espagne ; mais par des gens qui y viennent par succession de leurs peres, ou qui les achetent seulement pour se mettre en dignité.

Pour les Gouvernemens, comme ils ne sont là que triennaux, si ce n'est qu'on les continuë, les Gouverneurs n'ont pas le loisir de connoistre le pays, & ils font comme ces Soldats, qui lors qu'ils sont en Quartier-d'Hyver en un pays où ils ne croyent plus revenir, ont grand soin de n'y laisser rien de ce qu'ils peuvent prendre, au lieu que les

nostres qui regardent cela comme un bien dont ils peuvent obtenir ou ont déja obtenu la survivance pour leurs enfans, l'épargnent comme leur domaine propre, & taschent de gagner l'amitié des peuples avec qui ils ont long-temps à vivre.

Et pour preuve de cela, c'est qu'en Espagne mesme où l'on fait sonner si haut que les Charges ne se vendent point, il y en a quelques-unes qui se vendent comme les nostres ; & ce sont celles qui sont remplies des plus honnestes gens, & du gouvernement desquels on se plaint le moins : comme à Cordouë, à Grenade, à Seville, où il y a une espece de Chapitre qu'ils appellent *Cabildo* de vingt-quatre places, qui ne sont remplies que de Gentilshommes, & ce sont ceux qui gouvernent toute la ville & tout le territoire avec un *Alguazil mayor* : ce qui est au lieu de nos Eschevins & de nos Consuls, qui ne se vendent point en France, tant il y a de contrarieté entre les deux Nations. Or ces places-là sont hereditaires dans les familles, & se peuvent vendre, mais non pas à tout le monde qui en donneroit de l'argent, mais à des Gentilshommes & à d'honnestes gens, ce qui n'empesche pas qu'elles ne soient cheres. C'est à peu prés comme cela que se vendent les Charges dans les Parlemens de France, où il ne suffit pas de donner de l'argent pour y estre receu. Aussi on ne voit pas que l'on se plaigne en Espagne de la corruption de ces *Veintequatro*-là, comme on se plaint tous les jours de celle des *Oydores*.

I'ay déjà dit que D. Louïs de Haro avoit esté *Alguazil mayor* de Cordouë : il me semble que le Duc d'*Alcala* l'estoit de Seville ; enfin ce sont les plus qualifiez du pays qui comptent cela dans leur bien.

Toutes les autres Charges ne se vendent point ; & tous les Gouvernemens, comme j'ay dit, ne sont que triennaux, horsmis ceux des Indes, que l'on donne toûjours pour sept ans ; car on compte six ans de demeure, & un an pour aller

& venir ; & ce n'est pas que l'on ne continuë quelquefois un Gouverneur aprés les trois ans, mais cela n'est pas si ordinaire.

Avec toute la grande Politique de Philippe II, tout le monde demeure d'accord que ce qui luy fit perdre la Hollande, fut d'avoir osté l'authorité à Marguerite de Parme pour la donner au Duc d'Albe ; & apres l'y avoir envoyé une fois, de l'en avoir osté pour y mettre un Gouverneur plus doux, qui donna aux revoltez le courage que la severité du Duc avoit abbattu.

Le Roy d'Espagne envoye des Vicerois à Naples, en Sicile, en l'Isle de *Sardaña*, en Arragon, à Valence & en Catalogne (encor que ces trois pays soient de la Couronne d'Arragon), en Navarre, en la nouvelle Espagne & au Perou.

De Gouvernemens il n'y en a point des autres Provinces qui sont reünies au Royaume de Castille, & qui se gouvernent par les Conseils ; il n'y a que ou des *Corregidors* ou des *Tenientes* dans les villes, des *Alcaydes* dans les chasteaux, & des Generaux des costes : car *Alcayde* est different d'*Alcalde ; Alcayde* c'est un Commandant d'un chasteau, & *Alcalde* c'est un Iuge inferieur comme nos Baillifs & Lieutenans generaux. Par exemple, à Grenade le Marquis de *Mondejar*, Grand d'Espagne, est *Alcayde* de l'*Alhambra* & General de la coste de Grenade jusques à Gibraltar ; *D. Luis de Haro* est *Alcayde* de l'*Alcasar* de Seville ; & le Duc de *Medina-celi* est General de la coste d'Andalousie, compris Gibraltar ; mais ils n'ont aucune authorité dans les Provinces comme nos Gouverneurs ont en France. Elle reside en la personne de l'Assistente de Seville en la Chambre des Conseillers qui y est, & en la sale des 24. Tout cela est au dessous du Conseil de Grenade ; car dans toute l'Andalousie, c'est le President de ce Conseil qui gouverne la Province. En *Guipuscoa*, le Baron de Batteville

n'est pas reconnu pour Gouverneur de cette Province, encor que nous l'appellions ainsi nous autres, mais pour *Capitan general de los presidios*, Capitaine des armes & des garnisons de Fontarabie & de saint Sebastien. Et l'on me dit en repassant, que quand D. Loüis avoit repassé à Madrid, la Province luy ayant envoyé des Deputez, ils voulurent comme representant la Province avoir la droite que le Baron vouloit avoir, & D. Loüis jugea en leur faveur. Mais hors l'Espagne il y a beaucoup de Gouvernemens, entr'autres celuy des Pays-bas, celuy de Milan, celuy de Majorque & Minorque.

Il y en a aussi dans les principales villes d'Afrique, comme dans Oran[1] dont le Pignon de *Veles* & *Melilla* dépendent. Le fils du Marquis de *Velada* en est Gouverneur & Capitaine de cette coste, aussi bien que le Gouverneur de *Ceuta* est Capitaine de toute celle du Détroit. *Ceuta* & *Tanger* sont proprement de la Couronne de Portugal : mais *Ceuta*, qui m'a paru plus grand que *Gibraltar*, est demeuré au Roy de Castille. Le Marquis de *Los Arcos* Portugais y estoit quand je fus à *Gibraltar*, & en devoit bien-tost sortir pour faire place au Comte de *Linares*. Pour *Tanger*, il est demeuré au Roy de Portugal, qui par l'alliance qu'il a faite avec le Roy de Maroq, s'y pretend maintenir à toute extremité.

Ie ne conte point une infinité d'autres Gouvernemens, tant dans les Indes Orientales que dans les Occidentales, dans la nouvelle Espagne, dans le Perou & dans les Royaumes adjacens, où il y a, outre les deux Viceroys que je viens de nommer, quantité de Capitaines generaux à qui on donne mesme le titre de Gouverneurs & de Viceroys, & qui sont Presidens des Chancelleries & des Conseils

1. Depuis mon retour d'Espagne on a donné Oran au Marquis de *Leganez*.

de ce pays-là, où il y a plus d'*Oydores*, de *Veedores*, de *Contadores*, de *Tezoreros*, & d'autres Officiers qu'en Espagne, dont j'ay fait dessein de parler seulement quant à present.

DE CEVX QVI SONT DV SANG *Royal, & de leur authorité pendant les minoritez des Roys.*

Il est constant que la Loy Salique n'estant point observée en Espagne, les prérogatives des Princes du sang n'y sont pas si grandes qu'en France ; où encor ce n'est que depuis peu qu'ils l'emportent sur les Pairs ; mais avec tout cela s'il y en avoit, ils y seroient fort considerez ; & c'est depuis long-temps que par malheur ou autrement il n'y en a plus ; car autresfois il y en avoit qui se faisoient bien valoir. On ne les appelloit pas veritablement Princes du sang, mais Infants ; & ce nom là leur demeuroit toûjours encor qu'ils fussent mariez, aussi bien qu'à leurs enfans, & mesme aux bastards. Mais comme ces Infants avoient de grandes terres qu'on leur donnoit en partage, & que l'on appelloit *Infantados*, comme nous disons en France Apennages, ils faisoient apres la guerre aux Roys, & prenoient le titre de Souverains de leurs terres, comme il est aisé de voir dans les guerres civiles de Castille & de Leon, depuis le regne d'Alonze IX. jusques au dernier des Alonzes, qu'ils pretendoient gouverner l'Estat, & estre Tuteurs des Roys mineurs.

Il y a eu aussi des Infants de *Lara* & de quelques autres maisons, qui n'estoient pas fils de Roys, & leurs terres avoient le titre d'*Infantados*, mais le Comte D. Pedro, & Argote de Molina écrivent que c'estoit à cause qu'ils venoient de maisons Royales.

Ces Infants de *Lara*, pendant la minorité du Roy Alonze VIII. en disputerent la tutelle contre un *Gutierre*

de Castro, qui avoit esté nommé par le testament de son pere D. Sanche III. jusques à ce qu'il eult quinze ans ; & enfin l'emporterent, à cause de quoy Ferdinand, Roy de Leon & oncle du mineur, leur fit la guerre, & se rendit maistre de la plus grande partie de Castille.

Ceux de cette maison eurent aussi la tutelle du Roy Henry I. fils d'Alonze VIII. au prejudice de *D. Berenguela* sa sœur, qui estoit Reyne de Leon, & que la pluspart des Grands souhaitoient.

Pendant la minorité de Ferdinand IV. il y eut aussi de grandes guerres pour la Regence du Royaume entre les Infants Henry & D. Iuan ses oncles, & ceux de *Lara* & de *Haro ;* & ensuite pendant la minorité de son fils Alonze XI. entre la Reyne sa mere & la Reyne sa Grand'-mere, & quantité d'Infants qu'il y avoit en ces temps-là, où les Seigneurs de *Lara* se faisoient aussi bien valoir, tout le Royaume estant divisé entr'eux, chacun estant demeuré maistre des villes & des pays qui tenoient son party dans les Estats qui s'estoient tenus à Palencia ; l'Infant *D. Pedro* ayant pourtant la principale authorité & le plus de credit ; mais luy & l'Infant D. Iean estant morts tous deux de chaleur dans une rencontre qu'ils eurent contre les Mores auprés de Grenade, il y eut encore de grandes divisions entre les Infants *D. Iuan el tuerto*, *D. Philippe* & *D. Iuan Manuel*, & mesme Ferdinand de *la Cerda*. Mais ce jeune Prince, qui est le dernier Roy d'Espagne qui ait porté le nom d'Alonze, que Mariana appelle XI. & Garibay XII. de ce nom, commença à y donner bon ordre en faisant mourir tous les Infants qui le pouvoient embarrasser, car ayant, sous pretexte d'une solennité, fait convier à disner chez luy l'Infant *D. Iuan el tuerto* Seigneur de Biscaye, aprés l'avoir fait égorger, il le fit condamner comme traistre : *Sentenciadolo en un estrado negro*, dit Garibay ; & il fit la mesme chose à son

favory, le Comte *D. Alvar Nunes Ozorio* commençant aussi par l'execution.

Le Roy d'Arragon *D. Pedro* y donna le mesme ordre ; car voyant que l'Infant *D. Iayme* Comte d'*Vrgel* & les Infants Ferdinand & D. Iuan freres, qu'il vouloit exclure de la succession, remuoient les esprits & luy faisoient mettre en avant les privileges d'Arragon & l'autorité *del justicia de Arragon* qui est un Magistrat estably, pour refrener & moderer la puissance des Roys, il feignit de revoquer tout ce qu'il avoit fait, & aprés avoir declaré *D. Iayme* son heritier, le fit venir à la Cour, où en peu de temps il fit si bien qu'il mourut.

En ces temps-là on remarque qu'il y avoit trois Roys qui se nommoient tous trois Pierre, & qui estoient tous trois fort cruels, sçavoir celuy d'Arragon, celuy de Castille, & celuy de Portugal. Pour celuy de Castille, il aimoit tant à faire tuer les Grands, que ce n'est pas merveille s'il fit tuër ses freres, croyant, dit Garibay, qu'ils seroient de son humeur ; aussi ne leur donna-t-il pas le loisir de devenir méchans.

Aprés la mort malheureuse du Roy de Castille Iean premier, qui mourut de la cheute d'un cheval de Barbarie qu'il vouloit essayer, son fils Henry III. n'ayant que onze ans, Garibay remarque que l'on fut quelque temps sans rien resoudre touchant le Gouvernement, à cause que *D. Fadrique* de Castille Duc de *Benevente*, *D. Alonzo de Arragon Marques de Villan*, & Comte de Denia, premier Connestable de Castille, & *D. Pedro* de Castille Comte de *Trastamara*, petit fils du Roy Alonze XII. & fils du *Maestre D. Fadrique*, dont sont venus les Admirantes de Castille, n'estoient pas à Madrid. C'est pourquoy on les attendit devant que de le reconnoitre Roy de Castille : et la raison qu'il en donne, c'est à cause qu'ils estoient de *Sangre Real*. Pour cela ils furent establis Regents, c'est à dire les principaux du Conseil.

Comme on trouva que *D. Iuan* avoit fait un testament, par lequel il ne nommoit pour tuteurs que les Archevesques de Tolede & de S. Iacques, le grand maistre de *Calatrava*, *D. Alonzo Guzman* Comte de *Niebla* & Pierre de *Mendoça*, *Mayordome mayor*, & les deputez de six villes, au lieu qu'autresfois il y en avoit de toutes les 16. villes, qui avoient voix dans les Estats, on en vint jusques à une guerre ouverte, le Duc de *Benavente* ayant pris les armes. On voulut aussi faire le Comte de *Gijon*, à ce que dit Mariana, du nombre des Regents, à cause qu'il estoit aussi du sang Royal, estant bastard du Roy Henry.

Pendant la minorité de Iean II. ce fut la Reyne sa mere qui eut le soin d'élever son fils, & son oncle Ferdinand qui fut aprés Roy d'Arragon, & qui refusa la Couronne de Castille que les Grands luy offrirent au prejudice de son neveu, eut le gouvernement de l'Estat, mais aprés la mort de Ferdinand il y eut bien des broüilleries entre les *Henriquez* Admirantes de Castille, *d'Avalos* Connestable, & l'Archevesque de Tolede, qui estoit le favory de la Reyne, & qui gouverna long-temps aprés sa mort, s'estant pour cela appuyé des Infants d'Arragon qui estoient à la Cour de Castille, lesquels se firent la guerre les uns aux autres, & divisant toute la Cour en firent chasser le Connestable de *Luna* qui revint aprés de son exil.

Il y eut aussi beaucoup de guerres pendant l'imbecillité du Roy Henry IV. fils de Iean II. & frere de la Reyne Isabelle. Car enfin ces mesmes Grands-là faisant une ligue contre le Roy, l'obligerent de faire reconnoistre son frere D. Alonzo qui mourut peu aprés, & mirent une statuë du Roy sur un theatre, où ils luy osterent la Couronne & le Sceptre & luy firent la guerre, à cause de la dissolution de la Reyne, qui avoit eu, à ce qu'ils disoient, une fille de *D. Bertran de la Cueva* Duc d'*Albuquerque*, que ce pauvre Prince, que l'on pretend avoir esté impuissant, croyoit

estre sa fille. C'est celle-là qui se nommoit *la Beltraneja*, & qui estant déchuë de la succession, quoy qu'elle eust esté reconnuë pour heritiere du Royaume, laissa la place à Isabelle qui se maria sans le sçeu de son frere Henry IV. à Ferdinand Prince de *Girone*, fils aisné du Roy d'Arragon.

Aprés la mort d'Isabelle, Ferdinand son mary ayant assemblé les Estats à *Toro*, y approuva le testament de cette Princesse, qui nommoit pour son heritiere l'Archiduchesse Ieanne sa fille, qu'on appelle *la Loca*, la folle, qui estoit mariée à l'Archiduc Philippe fils de Maximilien, & Ferdinand pour administrateur & regent du Royaume de Castille. La plus part des Grands se rangerent du party de Philippe qui pretendoit gouverner, & on tâcha de les accorder à *Salamanca*, où l'on arresta que tous trois gouverneroient & signeroient, & qu'on mettroit *Por mandado de sus Altezas ;* Par le commandement de leurs Altesses, & que Charles fils de Philippe seroit juré Prince et successeur ; mais Philippe estant venu en Espagne avec des troupes de Flandres, tous les Grands furent à luy, excepté le Duc d'Albe. Ainsi Ferdinand, qui avoit voulu lever des troupes pour tirer, disoit-il, sa fille de captivité, fut obligé de se retirer en Arragon, aprés avoir abandonné l'administration entiere à Philippe, & reconnu l'incapacité de sa fille Ieanne. Mais Philippe voulant assembler les Estats à *Vailladolid* & y faire approuver le dessein qu'il avoit de faire enfermer la Reyne sa femme, il mourut auparavant que d'y avoir fait consentir les Grands. Quelques-uns voulurent rappeller Ferdinand, qui s'en alla à Naples : d'autres songeoient à l'Empereur, Grand-pere de Charles ; mais enfin il se fit un Traité entre tous ces Princes, par lequel Ferdinand demeura Regent jusques à ce que Charles eust trente ans, comme portoit le testament d'Isabelle, & promettoit d'envoyer Ferdinand son petit fils en Flandre dés que Charles viendroit en Espagne.

Pendant l'absence de Ferdinand, le Cardinal Ximenes, le Connestable de Castille & le Duc de *Naxara*, qui estoient du Conseil, furent esleus Tuteurs et Gardiens de la Reyne Ieanne veuve de Philippe, & tuteurs de son fils Charles-Quint. Mais Ferdinand estant mort peu de temps aprés son retour de Naples, il fut question tout de nouveau de la Regence du Royaume ; car Ferdinand avoit fait deux Testamens, dans l'un desquels il nommoit veritablement sa fille Ieanne heritiere, mais dans le premier qu'il avoit fait à Burgos, il nommoit Ferdinand son petit fils & cadet de Charles-Quint, Regent en Espagne pendant l'imbecillité de la Reyne Ieanne sa mere, qui estoit la veritable Reyne. Mais le Cardinal Ximenes luy avoit fait changer de resolution, & luy avoit fait faire un autre Testament, par lequel il instituoit Charles qui estoit en Flandre, Regent, afin d'estre Administrateur & Regent pendant son absence, de façon que la jalousie qu'eut le Cardinal Ximenes d'Adrien precepteur de Charles, causa d'abord quelque contestation, mais le Cardinal n'osant pas se dédire, fut le premier à se declarer contre Ferdinand frere de Charles, qu'il fit observer & garder soigneusement jusques à l'arrivée de son frere, à cause des caballes qu'il avoit en Espagne, où tous les Grands eussent bien voulu qu'il fust demeuré Roy. Voila le dernier Prince du Sang que nous voyions en Espagne : car depuis ce temps-là Philippe II. ayant succedé à Charles-Quint son pere, il se défit de son Fils le Prince Charles qui l'embarrassoit, & aussi comme l'on pretend de D. Iuan d'Austriche son frere naturel. Il y eut encor trois autres Princes qui moururent, de façon que Philippe III. demeura seul, à qui succeda Philippe IV. Roy d'apresent, qui n'a pas veu long-temps en vie l'Infant Charles, & le Cardinal Ferdinand ses freres, non plus que le Prince Baltazar-Charles son fils, qui mourut âgé de dix-sept ans en mil six cens quarante six.

De l'ordre de la Noblesse.

Comme il n'y a point de villages en Espagne & qu'il n'y a que des villes qu'ils appellent *Ciudades*, ou des Bourgs qu'ils appellent *Villas*, qui sont toutes assez joliment basties avec des maisons de brique & des balcons, les Gentilshommes ne demeurent point en la campagne comme en France & en Allemagne, de façon que, demeurant tous dans les villes, & n'ayant aucun droit ny privilege de chasse pardessus les Bourgeois, ny aucune justice, fiefs ny vassaux, comme nos Gentilshommes qui sont Seigneurs de leurs Paroisses, ils n'ont aucunes prerogatives pardessus les Bourgeois, si ce n'est les Gentilshommes d'Arragon, dont je ne parle point, de façon que ce que l'on appelle *Hijosdalgo* n'est gueres different des simples artisans qu'ils appellent *Officiales* & qui se disent *Cavalleros*, encor que ce soient des cordonniers & autres artisans, qui sont tous habillez de noir avec les bas d'estame tirez, la *golilla*, & l'épée au costé, comme les plus grands Seigneurs. Ainsi à bien parler on ne sçait ce que c'est que la simple Noblesse d'Espagne, qui est la plus considerable en France, & il n'y a de Nobles que ceux qui ont *los habitos* des Ordres militaires, & ceux qu'on appelle *titulos* qui sont les Comtes, Marquis, ou Ducs.

Il y a pourtant encor quelques maisons que l'on appelle *casas solariegas*, & ce sont des Gentilshommes en effet qui sont *de solar conocido*, comme ils disent, c'est à dire, dont on connoist la maison. Philippe II. en l'année 1566. fit un recüeil de leurs noms qu'il fit mettre dans les archives de *Simancas* prés de *Valladolid*, & à ceux qui sont là comme nobles on leur donne des Actes, quand ils en ont besoin ou des Extraits qu'ils appellent *cartas executorias*, par le moyen desquelles ils se maintiennent en de certaines exemptions qui ne sont pas grand' chose.

Pour les *Titulos* (car on dit *titulos* aussi bien que *titulados*) les plus anciens estoient ceux qu'ils appeloient *ricos homes*, qui est bien different d'*home rico*, qui doit signifier homme riche : car *ricos homes*, c'estoient les grands Seigneurs d'Espagne d'autresfois, devant qu'il y eût des Comtes, des Marquis ny des Ducs, & c'estoient de grands Seigneurs de ce temps-là qui se couvroient tous devant les Roys, & qui avoient voix active & passive dans les Assemblées, où quelquesfois on elisoit les Roys, dont l'image est demeurée encor dans le serment que l'on preste aux Princes des Asturies.

Du temps des Roys Goths ils ne s'appelloient pas seulement *ricos homes*, mais *Tiuffaëos*, dictions gothiques-car *ric* & *tieff* sont des termes Allemans qui signifient puis, sant, riche, haut : d'où vient que l'on voit quantité de noms des Princes Goths & Francs, qui s'appellent Alaric, Athalaric, Ricarede, Theodoric, Vlric, &c.

La pluspart des Espagnols croyent que les Grands des derniers temps sont la mesme chose que les *ricos homes* des anciens. En effet on trouve que les anciens Roys accordoient le privilege de *Ricohombria* comme celuy de *grandeza ;* mais quelques-uns disent que tous les *ricos homes* n'estoient pas Grands, mais seulement *los ricos homes de pendon y caldera*, c'est à dire ceux qui pouvoient *alçar pendon*, lever un estendard & entretenir des troupes à leurs dépens : ce que signifioit *la caldera*, la chaudiere. Cela a quelque rapport à nos Chevaliers Bannerets, qui avoient des pannons & pannonceaux : d'où vient, je m'imagine, que les chaudieres sont des marques de Noblesse dans les armes, & qu'on en voit des écussons environnez tout autour.

Il y a aussi des Escussons où il y a des rouës en orle tout autour, & je croy aussi que cela vient de l'ancien privilege de *los rodados*, dont les Roys donnoient des

Brevets. Car au commencement on ne mettoit pour sceau que des croix & des rouës ; d'où vient ce que j'ay veu, je ne me souviens plus en quel endroit, qu'en parlant des dons des Roys, on disoit qu'il falloit qu'ils fussent *rodados y sellados*. Aprés on a mis les armes des Roys.

Il y a apparence aussi que l'origine de l'Escharpe rouge que portent les Espagnols, vient des Chevaliers de *vanda colorada*, dont l'Ordre fut institué par Alonze XII. & dont les principaux Statuts estoient que les Aisnez des grands Seigneurs n'y pouvoient estre receus, mais seulement les cadets, qui devoient avoir servy le Roy dix ans, ou à la Cour ou à l'Armée. Bzovius en l'an 1322. fait mention de cette Milice, & dit que ce fut en la ville de *Victoria*, qu'elle fut instituée & qu'elle fut confirmée par le Pape. Mariana livre 22. chap. II. veut aussi qu'anciennement on portoit en France l'écharpe rouge : mais qu'on la prit blanche, à cause qu'en une Bataille où les François défirent les Anglois & prirent Bayone environ l'année 1451. il parut une croix blanche dans l'air du costé des François.

Comme il y a beaucoup d'Ordres de Chevalerie en Espagne, ils meritent bien un Chapitre particulier, & je reserve à en parler quand je parleray du Conseil des Ordres militaires : c'est pourquoy devant que j'explique l'origine & la difference des Grands, il faut dire un mot des autres *Titulos* qu'il y a en Espagne, comme des titres de Marquis & de Comtes, qui donnent des prerogatives & des preéminences dans les Estats du pays où sont leurs Comtez & leurs Marquisats, soit dans la Castille, soit dans l'Arragon.

Il y a aussi des titres d'*Adelantado*, comme il y en avoit de Castille, de Grenade, d'Arragon & de toutes les Provinces d'Espagne. C'est une espece de dignité pareille à celle de Senéchal de Normandie, d'Anjou & d'autres Provinces. Car comme le Senéchal de Normandie rendoit la

justice quand l'Eschiquier ou Parlement ne tenoit point, à cause de quoy cette Charge fut supprimée en faisant le Parlement continuel ; ainsi l'*Adelantado* estoit le chef de la justice dans la paix, & le Capitaine general dans la guerre. Mais cette dignité estant demeurée hereditaire dans les familles, elle est devenuë sans fonction.

Le Connestable de Castille est la mesme chose aussi bien que l'Amirante ; car ces dignitez sont depuis long-temps attachées à des familles ; sçavoir celle de Connestable aux *Velasques*, & celle d'Amirante aux *Henriquez*, qu'il y a long-temps qu'ils n'ont eu de fonction.

On dit seulement que quand on leve du monde sur terre, on le leve au nom du Roy & du Connestable, & lorsqu'on fait aussi des armements sur mer, ils se font au nom du Roy & de l'Amirante, qui pretendroit commander l'Armée si le Roy montoit sur mer. Pour la charge de Connestable, celuy qui l'est presentement, a, ce me semble, commandé la Cavallerie sous le Marquis de *Mortara*, ce qui montre bien que ce titre ne luy donne aucun commandement : & c'est comme la dignité de Connestable hereditaire de Normandie, qui est attachée au Comté de Tancarville qu'a Monsieur de Longueville.

Des Grands d'Espagne.

Il est constant que du temps des premiers Rois de Castille la pluspart des Seigneurs se couvroient devant eux, & particulierement ceux qu'on appelloit *Ricos homes*, comme je viens de le dire. Mais Ferdinand ayant joint les Royaumes d'Arragon, de Valence, de Naples, de Sicile & de Navarre, avec celuy de Castille par son mariage avec Isabelle, & s'estant rendu le Prince le plus considerable de son temps par la découverte des Indes &

par la conqueste de Grenade, il commença à se faire respecter bien plus que tous ses predecesseurs.

Il ne laissa pas toutesfois de conserver ce privilege aux familles qui avoient accoûtumé d'en jouïr pendant tout le temps qu'il gouverna le Royaume de Castille, mais l'Archiduc Philippe ayant épousé la Reyne *D. Iuana* qui en estoit heritiere, tous les grands Seigneurs furent partagez, & il y en eut peu qui demeurerent du party de Ferdinand Roy d'Arragon. Toute la jeunesse voulut gagner les bonnes graces de Philippe, fils de l'Empereur Maximilien, & pour cela ils resolurent tous de ne se point couvrir devant luy à la mode d'Allemagne. Philippe estant mort, & Ferdinand estant revenu administrer le Royaume de Castille, il fit couvrir tous ceux qu'il avoit fait couvrir autresfois : mais apres cela, Charles Quint s'en allant en Allemagne où il avoit esté esleu Empereur, les Allemans declarerent qu'ils n'assisteroient point à son Couronnement, si les Espagnols se couvroient ; de façon que Charles Quint employa *D. Fadrique* de Tolede, Duc d'Albe, pour persuader aux Grands d'Espagne de ne se point couvrir en cette occasion, leur promettant qu'il leur conserveroit leurs privileges ailleurs ; ce qu'il fit, estant revenu en Espagne, où il tint *las cortes*, & alors il fit couvrir seulement neuf Grands, d'autres disent douze, & cela fut ensuite augmenté. Quand il fut à Naples, il fit aussi couvrir ceux qui avoient esté couverts autresfois, & les Grands de ce temps-là, à ce que disent quelques-uns, sont les Grands de la premiere classe.

Quoy qu'il en soit, il est constant qu'il y a presentement quatre-vingt-treize Grandesses en Espagne : car je croy que l'on peut se servir de ce mot aussi bien que de celuy d'Altesse, & qu'on ne peut trouver de plus propre pour signifier la dignité de Grand. Outre que l'on peut aussi bien dire que la Grandesse est attachée à telle terre, que

nous disons que la Pairrie ou la Duché est attachée à telle terre, & le mot de Grandeur ne seroit pas bon, ne signifiant pas assez particulierement la dignité de Grand qui est propre aux Seigneurs d'Espagne, à cause que ce mot signifie toute sorte de Grandeur. Tout de mesme qu'encor que Hauteur soit un substantif aussi bien qu'Altesse, on ne l'applique point aux Princes dont on veut exprimer l'élevation : & mesme pour distinguer le titre que l'on donne aux petits Princes d'avec celuy que l'on donne au Grand-Seigneur, on ne se sert point du mot d'Altesse ny de Hauteur, mais du titre de Hautesse, qui est encor un mot plus barbare que celuy de Grandesse.

Quoy qu'il y ait 93. Grandesses, il n'y a pourtant pas tant de Grands, à cause qu'il arrive souvent que plusieurs Grandesses entrent par succession dans une mesme maison.

Mais pour revenir à la difference qu'il y a entre les Grandesses, il faut remarquer premierement qu'il y a de deux sortes de Grands.

La premiere quand le Roy leur dit de se couvrir simplement, *cobreos* ou *cubrios ;* & cela n'est attaché en ce cas-là qu'à leur personne, & pendant leur vie : mais il y en a peu de ceux-là, & presentement il n'y a que le Marquis de *Liche* qui l'est comme cela pendant la vie de son pere D. Louis, qui a assez de terres ausquelles la Grandeza est attachée, car les Roys n'en font gueres de cette sorte, si ce ne sont des Estrangers qui passent, & qui ne font point de consequence ; & parmy ceux-là ils content le feu duc d'Elbœuf.

L'autre sorte est de ceux ausquels le Roy dit : *cobrios, conde o Marques de un tal lugar,* & alors cela est attaché à la terre, & passe avec la terre en quenoüille en d'autres familles, ce que ne font pas les Duchez & Pairries en France, & de cette sorte il y en a trois classes, qu'ils appellent.

De la Primera classe sont ceux qui se couvrent devant que de parler au Roy, & ce sont ceux que Charles-Quint fit couvrir, qui furent neuf ; d'autres disent douze.

De la Segunda sont ceux qui commencent à parler & puis se couvrent.

De la tercera sont ceux qui ne se couvrent qu'aprés avoir parlé & s'estre retirez à leur place.

Encore qu'ils ayent tous droit de se couvrir comme ils font devant la Reyne mesme, & dans les Eglises où est le Roy, où ils sont toûjours assis & couverts, & causent ensemble comme s'ils estoient dans la salle d'une maison particuliere, ils attendent toûjours que le Roy leur fasse signe, ce qu'il ne manque jamais de faire ; si bien qu'un Grand s'estant couvert devant que le Roy luy en eust fait signe, on remarque que le Roy le fit advertir qu'il ne se couvriroit plus jamais s'il y retournoit. De rang entr'eux ils n'en ont point, car lors que les plus jeunes & ceux de la derniere classe sont assis sur le banc où ils se mettent tous en haye, du mesme costé *del dozel* qui est du costé de l'Evangile, les plus anciens & ceux de la premiere, en entrant ne se mettent point au dessus, quoy que les autres leur offrent leur place.

I'ay parlé du rang des femmes des Grands & de leurs prerogatives en parlant de la Cour de la Reyne : c'est pourquoy je n'en repeteray rien icy.

Voicy les Grands que je connois en Espagne pour les avoir veus ou chez le Roy ou chez Monsieur le Mareschal de Grammont, que vinrent visiter ceux qui estoient à Madrid, ou chez Monsieur l'Amirante de Castille au festin qu'il nous donna, & que j'ay décrit dans mon Iournal, ou que j'ay veus dans mon voyage, ou par les pays desquels j'ay passé, & des familles desquels j'ay quelque connoissance : & c'est la plus grande partie de ce qu'il y a dans le pays.

Premierement D. Loüis *de Haro* que j'ay veu à la Conference. Il est Gentilhomme de la Chambre *con exercicio* ou servant, & Marquis *del Carpio*, mais on ne pretend pas qu'il soit de la maison des Seigneurs de Biscaye qui portoient ce nom, & qui avec les *Diegos Nuñes de Lara* autresfois faisoient la guerre aux Roys de Castille, & se joignoient souvent avec les Roys Mores de Grenade. Il est pourtant d'une ancienne maison de Cordouë, où il estoit *Alguazil mayor* perpetuel & hereditaire, qui est la plus belle charge & qui se vend comme je diray aprés ; mais il l'a donnée à un D. de *Cardenas y Gusman* son parent, avec le frere duquel, & d'autres Gentilshommes de Cordouë j'ay esté deux ou trois jours à Cordouë. Il est fort aymé en ce pays-là, & n'est point hay en Espagne, à cause qu'il est en reputation d'estre un Sainct : mais il se laisse gouverner, à ce qu'on dit, par un *D. Iuan de Gongora* de Cordouë aussi, & parent du Poëte D. Louis de *Gongora*, que, de son maistre d'Hostel qu'il estoit, il a fait President *del consejo de Hazienda*, qui est comme Sur-intendant en France : & cet homme est fort hay en Espagne.

Pour D. Loüis, il est asseurement aussi absolu en Espagne, que Monsieur le Cardinal l'est en France, si bien que tout le temps qu'il a esté à *Iron*, & tout celuy qu'il fut à l'expedition d'*Elvas*, on ne faisoit rien qu'on n'envoyast querir *el parecer de D. Luis*. Il ne s'est point enrichy depuis sa faveur, hormis par le mariage de la sœur du Comte Duc. Sa broüillerie avec ce Favory, outre la jalousie de l'authorité & de la faveur, vint de ce que n'estant pas Grand, le Comte Duc vouloit qu'il ne le fust qu'à cause de sa femme, & comme son heritier, mais D. Loüis ne voulut jamais l'estre comme cela, mais de son estoq, comme Marquis *del Carpio* : car le Comte Duc avoit tro s sœurs, c'est pourquoy on fit ce Couplet sur la faveur de leurs maris dans les Chansons qui couroient contre luy :

Monterey ya grande està ;
El Carpio en la camara està ;
Don Gaspar es Presidente ;
Las Mugeres desta gente
Nos goviernan ; bueno va.

A cause que l'on avoit fait le Comte de *Monterey* Grand, D. Louis de *Haro* Marquis *del Carpio Gentilhombre de la Camara*, & ce D. Gaspar qui est le Comte de *Pignaranda* President *del Consejo de Indias*, & par là il est aisé de voir que D. Loüis, soit à cause de sa femme, soit à cause de l'heritiere du Comte de *Monterey* qu'il a fait épouser à son fils, a mis dans sa maison tout le bien du Comte Duc.

Le Marquis de *Liche* son aisné, qui est Grand comme je viens de dire, vit plus à la Françoise qu'aucun Seigneur d'Espagne, laissant les affaires à son pere que l'on ne voit gueres non plus que le Roy, au lieu qu'il a toûjours une espece de Cour le matin à son lever, où il se laisse voir, encor qu'il soit un des plus laids hommes du monde, mais droit & bien fait dans sa taille. Il a beaucoup d'esprit & est fort débauché : encor qu'il ait la plus belle femme du monde, il ayme toûjours quelque Comedienne & d'autres Demoiselles qu'il entretient ; mais il s'est fort insinué dans l'esprit du Roy, & dans ses plaisirs, & pour cela est quasi *Alcayde* de toutes ses maisons de campagne, comme *del retiro* & autres, & on croit qu'il est aussi bien auprés de luy que son pere, & qu'il luy succederoit dans le poste qu'ils appelloient autresfois *de privado*, mais qu'ils appellent à cette heure *valido*, si son pere manquoit. Il est aussi Gentilhomme de la Chambre *con exercicio*, ou en fonction.

3. Le Comte de Monterey *Iuan Domingo de Fonseca y Haro*, son cadet, qui est Gentilhomme de la Chambre en fonction.

4. L'Amirante de Castille qui s'appelle *Henriquez de*

Cabrera, de la maison Royale de Castille, venant en droite ligne de Fadrique [1] bastard du Roy *Alonzo el dozeno*, aussi bien que le Roy D. Henrique qui en estoit bastard aussi. Ces deux freres estoient sortis tous deux d'une mesme mere & jumeaux ; & ce D. Henrique fut estably Roy d'Espagne par le Connestable du Glesquin aprés avoir chassé le Roy *D. Pedro el cruel* qui estoit le Roy legitime, mais qui estoit l'horreur de toute l'Espagne.

Pour ce qui est de la qualité d'Amirante de Castille, elle ne luy donne aucun pouvoir sur la mer. Ils disent seulement qu'au cas que le Roy d'Espagne montast sur mer, il pretendroit commander. Il est Duc de *Medina del Rio seco*, & Gentilhomme de la Chambre *con exercicio*.

5. Le Connestable de Castille, de la maison de *Velasco*, n'a pas plus de commandement sur les troupes de terre, seulement quand on leve des soldats en Castille, on les leve au nom du Roy & du Connestable. Celuy-cy a servy de General de la Cavalerie en Catalogne sous le Marquis de *Mortara*, & a assez bien servy, mais il n'en est pas plus estimé pour cela : car les Grands d'Espagne se mocquent de ceux qui vont à la guerre. Il est Duc de *Frias*, & la charge de Connestable est dans sa maison depuis l'année 1473. ou environ, que par la mort du Connestable *Francie*, *Pero Hernandes de Velasco* Comte de *Haro* fut pourveu de cette charge qui n'estoit pas hereditaire alors, par le Roy Henry frere d'Isabelle.

1. Ce D. Fadrique, frere du Roy D. Henrique & Maistre de Santyago eut bien un fils nommé Henriquez, dont sont venus les Amirantes, mais on ne voit pas qui estoit sa mere : car il fut nourri à Seville par une fille nommée *la Paloma* que beaucoup croyent avoir esté sa mere, ne voyant pas que Fadrique ait jamais esté marié ; et il y a eu de tout temps bien des chansons sur cette *Paloma*. Mais d'autres disent qu'il eut ce fils de Blanche de Bourbon, femme du Roy *D. Pedro el cruel* que D. Fadrique amena de France en Espagne ; estant certain que le Roy *D. Pedro* en accusa cette Princesse & la fit tuer sous ce pretexte.

6. Le Duc d'Albe dont le nom est Tolede, est Connestable de Navarre à cause du Comté de *Lerin* où j'ay passé Ce Comté & cette charge estant tombez dans cette maison par le moyen de l'héritière de la maison illustre des Beaumonts de Navarre, qu'épousa D. Diegue de Tolede en 1563, aprés la mort du dernier Beaumont son pere, ceux de cette maison pretendent qu'aprés que la ville de Tolede fut conquise par le Roy Alonze sur les Mores en l'année 1085, ayant convié tout le monde de venir s'y établir, il y vint un Grec nommé dans la famille des *Paleologues*, qui avoit esté au siege, & qui eut en recompense des maisons & des terres, & qu'on luy donna le nom de Tolede.

Le fils de celuy d'apresent, se nomme le Marquis *de Villanueva de los rios*, qui est un de ceux de la Cour qui a autant d'esprit aussi bien que son pere, qui est deux fois Grand : car cette dignité est attachée à cette charge de Connestable.

7. Le Duc d'*Abrantes*, qui est jeune, bien fait, & assez galant, de la maison de *Lancastre*. *Abrantes* est auprés de Lisbone en Portugal. Il s'appelle Augustin de *Lancastre*.

8. Le Duc d'*Aveiro*, Grand de Portugal & d'Espagne, est de mesme maison.

9. Le Duc de *Montalto*, de la maison de *Moncada* & d'Arragon, dont le principal bien est à Naples. Ie l'ay entretenu plusieurs fois, & comme il a esté Vice-Roy de Naples, & a passé par tous les emplois, il est fort poly & fort honneste homme, quoy qu'il soit un peu particulier.

10. Le Marquis d'*Aytone*, de la maison de *Moncada*, s'appelle *Guillen Raimon de Moncade*, Gentilhomme de la Chambre en fonction.

11. Le Marquis *del Priego* que l'on appelle ainsi, encor qu'il soit Duc de *Feria* & Comte d'*Aguilar*, à cause que c'est le *Mayorasgo* ou le titre de la maison de Cordouë, est de la race du grand Capitaine dont j'ay veu la chapelle

superbement bastie à Grenade, où il est enterré, & au dehors de laquelle il y a au haut apres son nom de *Gonzal. Fernan. de Cordoüa, Turcorum & Gallorum terrori.* Celuy cy demeure en son Chasteau de *Montilla* à quatre lieuës d'*Ecija ;* & il y vint comme j'y estois à la Feste des Taureaux que je vis, & que je décris dans mon Iournal. Il est fort riche, & deux ou trois fois Grand.

12. Le Duc de *Sessa*, qui est de la mesme maison de Cordouë, & Duc de *Baena*, Comte de *Cabra*, est trois fois Grand aussi.

13. Le Duc de *Medina de las Torres Gusman* Duc de *Sanlucar*, Duché qu'erigea le Comte Duc, & qui n'est pas *Sanlucar* du Duc de *Medina Sidonia*. Il a eu de grands procez avec D. Louïs aprés la mort de la fille du Comte Duc. Il a épousé la Princesse d'*Astillano*, & il en a presentement une troisiéme, qui est, ce me semble, la veuve du Comte d'*Oñate*. Il est fort magnifique & mange tout autant de bien qu'on luy en donne ; il a les plus beaux meubles qu'il y ait en Espagne.

14. Le Duc de *Terranova* dont j'ay parlé cy-devant, de la maison d'Arragon & Cortez.

15. Le Prince d'*Astigliano* se nomme Nicolas Marie Philippe de *Gusman & Carraffe*, Prince d'*Astigliano*, Duc de *Mondaragon & Sabionette*, Chevalier de la Toison, fils aisné du Duc de *Medina de las Torres*. Il a de l'esprit & estoit fort bien fait & fort adroit, mais en joüant à la paume on luy creva un œil, & il en a un de verre.

16. Le Marquis de *Alcañizes* est de la maison d'*Henriquez de Almança*. Ce fut luy qui me prit dans son carrosse le jour de l'audience.

17. Le Comte d'*Aguilar*, avec qui j'ay fait aussi assez de connoissance, est de la maison d'*Arellano, Señor de los cameros*.

18. Le Duc de *Bejar*, de la maison de *Zuñiga*.

19. Le Marquis de *Leganez d'Avila Mezia y Gusman.* Il a la maison que le feu Marquis de *Leganez* a fait bastir à Madrid, qui est pleine de fort beaux tableaux, & une des plus belles de Madrid.

20. Le Marquis d'*Aranda*, de la maison d'*Vrrea.*

21. Le Marquis de *Santa-Cruz*, de la maison de *Bazan.* I'ay passé auprés de *Santa-Cruz* à son Chasteau *del Vizo*, qui est un quarré de bastimens avec des portiques tous peints. Il est General des Galeres d'Espagne, & a épousé une *Doria* de Genes.

22. Le Comte de *Fuensalida*, de la maison d'*Ayala & Velasco.*

23. Le Marquis de *Velada, del Apellido de Avila.*

24. Le Marquis de *Mondejar, Diego Croy de Peralta & Mendoça*, qui a herité de cette Grandesse par sa femme. Il estoit auparavant Marquis de *Falces* de Navarre, c'est pourquoy il est parent des Grammonts. Il a succédé aussi au feu Marquis de *Mondejar* à l'Alcaydie de l'Alhambra de Grenade. Il est Gentilhomme de la Chambre.

25. Le Duc de *Naxara*, fils du Marquis de *la Reville* est Duc de *Naxara* & de *Maqueda* par sa mere, & ainsi deux fois Grand. I'en parle dans mon Iournal : il estoit à la Conference.

Il n'y a plus presentement de Ducs de *Lerme*, qui se nommoient *Sandoval, Roxas & Moscoso*, dont est encor le Cardinal de Tolede [1] ; mais il y avoit cinq Grandesses en sa maison, qui ont passé en d'autres avec les filles du dernier Duc, dont l'une a esté mariée au Duc de *Cardonne*, & l'autre au Duc d'*Ossonne*, & je pense une autre au Duc de l'*Infantado*, qui est morte, ou qui n'a point laissé de lignée de ce Duc. Ainsi

26. Le Duc *Gaspar Telles Giron d'Ossonne* outre son

1. Le frere du Cardinal de Tolede c'est le Comte d'Altamira.

Duché, a eu de cette fille celuy d'*Vseda*, & par ce moyen est deux fois Grand. Il est aussi fort riche, car il a eu encor la maison de la Monnoye de Seville & celle de Madrid, où est logé D. Loüis de Haro, à qui il la louë. Dans mon voyage d'Andalouzie j'allay souper chez luy & y voir la Comedie à *Ecija* où il m'en avoit prié. Ie parle plus amplement de luy & de sa femme dans mon Iournal.

27. Le Duc de *Cardonne* est six fois Grand : trois fois par sa maison d'Arragon, à cause des Duchez de *Cardonne* & de *Segorbe* & du Marquisat de *Comares*, d'où, je croy, dépend *Lucene* où il demeure ordinairement, & où est le meilleur vin de toute l'Espagne : ce qui fait que cette terre luy vaut tant d'argent. Les trois autres Grandesses luy viennent par le mariage de la fille de *Lerme*, dont il a eu *Cea*, *Santageada* & *Lerme*, sans compter le Marquisat de *Denia*, que le Comte de *Lerme*, de la maison de *Sandoval*, luy dispute, & l'on croit qu'il gagnera ou ce Marquisat-là, ou le titre de Duc de *Lerme* dont il possede déja le Chasteau avec le titre de Comte seulement, & ainsi ce Comte ne se couvre point encor.

28. Le Duc de *Medina-Celi* se nomme de *Foix*, venant par masles d'un bastard de *Foix* & de *la Cerda* par femmes, par où il pretend à la Couronne d'Espagne, dont les Infants de *la Cerda* ont souvent pris le titre de Roy. Mais enfin leurs successeurs y ont renoncé, & se sont contentez de quelques terres que les Roys d'Espagne leur ont données. Ils estoient pauvres dans les derniers temps, mais ils se sont enrichis par la succession des Ducs d'*Alcala*, qui est venue à celuy-ci par sa femme qui est *Ribera* & ainsi il a deux Grandesses. Il est à cause de cela Seigneur *del Puerto santa Maria* : c'est pourquoy on l'a étably General des costes d'Andalousie à la place du Duc de *Medina Sidonia*.

Le fils aisné de ce Duc s'appelle Duc d'*Alcala*, & a

épousé la fille aisnée du Duc de *Cardonne*, dont la succession le regarde avec le Marquis de *los Veles* qui a épousé la cadette, le seul garçon qu'avoit le Duc de *Cardonne*, & qui se nommoit le Duc de *Lerme*, estant mort depuis peu.

29. Le Duc de *Medina Sidonia* s'appelle *Gusman*, quoy qu'il y en ait beaucoup qui pretendent qu'il n'est pas le chef de cette maison. C'estoit autresfois le plus riche Seigneur d'Espagne, & il y a long-temps que l'on disoit qu'il avoit trois fois quatre-vingt mille ducats de rente, sçavoir le Comté de *Niebla*, qui est à present à son fils aisné, l'*Almadrava d'Hercules*, qui s'appelle encore comme cela, & où se fait la pesche des Tons, & la ville de *Sanlucar*. Lors de la revolte de Portugal, comme il entretenoit commerce avec sa sœur, que tout le monde sçait avoir obligé son mary à se faire Roy de Portugal, & qu'en ce temps-là il parut des vaisseaux François, Portugais & Hollandois sur les costes d'Andalousie, on crut qu'il devoit les favoriser ; & comme il a quasi toutes les costes de cette mer, où j'ay esté, *Vexel*, *Conil*, *Medina Sidonia*, *Niebla* & *Sanlucar*, & qu'il en estoit General, le Comte Duc son parent, pour le sauver, le fit venir au *buen Retiro*, où il demanda pardon au Roy qui s'y rendit exprés, & dit beaucoup de choses qu'il sçavoit, devant un Secretaire qui écrivoit tout, ce qui fit couper le col au Marquis d'*Ayamonte* ; & pour luy, on luy osta le Generalat, & aprés que cela fut fait, il fit faire un grand Manifeste & un grand Placart qu'il envoya au Duc de *Bragance* qu'il défioit, & luy donnoit rendez-vous pour se battre contre luy sur les frontieres de Portugal, où il se rendit de son costé : mais le Roy de Portugal n'y voulut pas venir : & apres ce bel exploit, on luy envoya ordre de demeurer à *Vailladolid*, où il estoit encor quand j'y passay.

Son fils aisné prend le nom de Comte de *Niebla ;* je l'ay veu à Madrid, il a epousé la fille aisnée de Don Louïs de

Haro pour raccommoder les affaires de son pere, qui n'avoit jamais voulu épouser la fille du Comte Duc, ce qui porta ce Favory à choisir le Duc de *Medina de las Torres*, qui s'appelloit Marquis *del Toral* auparavant, pour le faire reconnoistre l'aisné de la maison des *Gusmans*, comme en effet on croit qu'il l'est.

30. Le Marquis de *los Balbasses*, qui a tout nouvellement pris possession de sa Grandesse, & qui est fort jeune, se nomme *Spinola*.

31. Le Duc de *Pastrana* s'appelle *Rodrigo de Silva Mendoça & Gusman*, & à present la maison des Ducs de l'*Infantado*[1] qui portoit le nom de *Mendoza*, & qui avoit tant de biens et tant de Grandesses, est jointe à celle de *Pastrana*, de façon que ce Duc-cy est presentement, à ce que l'on croit, le plus riche Seigneur d'Espagne, & est cinq ou six fois Grand. Cependant il ne fait aucune dépense, ne paroist point à la Cour, & ne fait autre chose qu'acheter & revendre & amasser de l'argent, aussi bien que le Duc de *Cardonne* dont j'ay parlé, & l'on croit que c'est pour ce sujet qu'on luy a envoyé ordre depuis peu de s'en aller ailleurs qu'à *Lucene*, où il vouloit s'approprier de tous les droits du Roy & faire des impositions sur ses Sujets.

32. Le Duc d'*Hijar* est aussi de la maison de *Silva*. Celuy-cy estant mécontent de la Cour, parloit mal du Gouvernement avec *D. Carlos de Padilla*, qui estoit un homme d'esprit & remuant, & qui avoit bien des intrigues en Italie & en France ; c'est pourquoy il fut arresté chez le President de Castille que l'on l'engagea d'aller voir ; & en mesme temps *D. Fernando Ruis de Contreras*, qui est Secretaire d'Estat, alla chez *D. Carlos de Padilla*, que l'on flatoit de l'esperance de l'envoyer negocier la Paix en

1. On apelloit autresfois *Infantado* les terres que le Roy avoit données pour nourriture des Infants ou cadets des Princes, ce qu'en France nous appellons Apanage. Mariana, liv. IX, ch. VI.

France. Il estoit avec une Demoiselle, & avoit donné ordre qu'on dît qu'il n'estoit point au logis, mais quand ses gens luy furent dire qui c'estoit, il les renvoya aprés luy pour le faire entrer, & s'habilla en diligence pour le venir trouver. Peu de temps aprés on vint l'arrester en presence de *D. Fernando* qui fit l'ignorant, quoy qu'il fût allé exprés pour empescher qu'il ne s'emportast, car il estoit determiné, & avoit pour amis tous les jeunes gens de Madrid. On en arresta encor un autre, lequel avec *D. Carlos de Padilla* confesserent beaucoup de choses, & eurent bien-tost tous deux le col coupé. Pourle Duc d'*Hijar*, on ne luy pût jamais rien faire dire, & il eut la force de souffrir la gesne ordinaire & extraordinaire, de façon qu'il en a le corps tout brisé, & est relegué en la ville de Leon, aprés avoir payé une bonne somme de deniers au Roy. On dit que c'est le plus galant homme de tous les Grands. Son fils demeure à Sarragosse, & ne peut aller voir son pere sans permission du Roy.

33. *Don Pedro Portocarrero*, Comte de *Medellin*, Duc de *Camiña*, Gentilhomme de la Chambre en fonction.

34. *D. Francisco Fernandez de la Cueva Enriquez*, Duc d'*Albuquerque*, Gentilhomme de la Chambre en fonction.

35. *D. Francisco Fernandes de Castro*, Comte de *Lemus & Andrade*, Duc de *Tauresano*.

36. D. Fadrique de Tolede *Ossorio*, Marquis de Villefranche, Duc de *Fernandine*, Gentilhomme de la Chambre *con exercicio*.

37. *D. Lüis Henriquez de Gusman*, Comte de *Alva de Liste*, Gentilhomme de la Chambre.

SONNET ESPAGNOL,

Fait sur les Grands d'Espagne & sur le Ministere,

Apres la mort de Dom Loüis de Haro.

Medina, quien lo duda, es entendido,
Y tambien quando quiere es aplicado ;
Hazenle cargo que no le ha mostrado,
El responde que assi le ha convenido.
Castrillo se halla muy embexecido
Con el mal natural que Dios le ha dado ;
Si el mundo le huvieran entregado,
El mundo ya estuviera destruido.
Alba quiere dormir, comer Velada,
Terranova mentir, oler Montalto,
Borja morir, y Peñaranda es nada.
El Rey todo lo mira de lo alto,
Y tiene la pribanza bien guardada,
Pero Medina le da bravo assalto.

De la maniere dont se rend la Iustice.

La justice se rend en Espagne à peu prés de la maniere qu'elle se rend en France. On commence devant les *Alcaldes* des lieux, qui sont comme nos Baillifs, dont il n'y en a qu'un dans les petits Bourgs qu'ils appellent *Villas*, & c'estoit là anciennement en Espagne le seul juge qu'il y eust. Depuis cela on a estably dans les grandes villes des *Corregidors*, qui répondent aux Lieutenans Generaux de

France, & qui sont davantage : car ce sont des especes de Gouverneurs, aussi sont-ils la pluspart *Cavalleros de Capa y Espada*, qu'ils appellent, & Chevaliers de quelqu'un des *habitos* : car il n'y a point d'autres Gouverneurs & ils en font la fonction, mais c'est un titre inferieur : & il ne laisse pas d'y en avoir dans les villes où il y a des Gouverneurs, des Conseils ou des Chancelleries. Par exemple à Grenade, à Madrid & à Vailladolid où est le President du Conseil de ce Royaume, qui y a tout pouvoir : de façon qu'ils ont particulierement le soin de la police, comme qui diroit, le Maire à Bordeaux, qui est d'épée, ou le Prevost des marchands à Paris. Mais il n'y a point de *Corregidor* à *Pampelonne*, à cause qu'il y a un Vice-Roy pour Gouverneur ; mais il y en a par toutes les autres villes d'Espagne que j'ay veuës, hormis *Seville*, où il ne se nomme pas *Corregidor*, mais pour plus grand honneur *Assistente*, & il preside à la salle des 24. dont j'ay parlé.

Outre ce premier *Alcalde* qui est mesme dans les Bourgs, & qui a un *Teniente* & un *Alguazil*, avec lesquels il juge les causes civiles & criminelles, il y a dans les plus grandes villes une Cour d'*Alcaldes* qui sont plus ou moins selon les villes : comme à *Pampelonne* il n'y en a que quatre, dont le plus ancien est President, à Grenade & à Vailladolid il y en a, ce me semble, davantage, & à Madrid il y en a huict : dans celles où il n'y a point de Cour d'*Alcaldes*, comme à Seville, & à Cordouë, il y a un *Alcalde del civil* & un *del crimen*. La marque d'autorité non seulement des plus simples Officiers, comme des *Alcaldes* de village & des Sergens, mais aussi des Presidens des *Alcaldes* & des plus grands Magistrats, c'est une petite baguette blanche ou canne, longue d'une aune, qu'ils appellent *Vara*, & elle est fort respectée en Espagne.

De tous ces Tribunaux il y a appellation aux Conseils, dont il y a quelques-uns qui sont souverains dans les Pro-

vinces, comme nos Parlemens, mais il y en a fort peu ; & d'autres dont il y a appellation à Madrid, où sont tous les conseils *supremos*, car ils ne les appellent pas *soberanos*, comme nous souverains. Et c'est ce qui rend Madrid si peuplé, & la place de devant le Palais pleine de carrosses : car ils s'y tiennent tous comme j'ay dit, hormis *La Corte de los Alcaldes*, qui est en la *casa de la carcel*, qui est comme qui diroit le Chastelet, mais qui est la plus belle maison de Madrid.

A proprement parler, il n'y a hors de Madrid que le Conseil de Navarre, qui soit souverain de la maniere que le sont nos Parlemens, sans appel & sans revision à Madrid.

Ie m'imagine que c'est à cause que lors que Ferdinand l'usurpa, ils avoient déja une espece de Cour souveraine comme en France, où déja la plus part des Parlemens estoient establis avec la mesme authorité qu'ils ont presentement.

Ie commencay à m'informer de tout cela à *Pampelonne* (où en passant, je vis le President du Conseil & le President de *los Alcaldes*, qui me mena par toutes les salles où se rend la justice) & je trouvay à Grenade, à Vailladolid & à Madrid, où j'allay voir plaider à des Audiences, que c'estoit la mesme chose.

Premierement toutes les sales sont toutes faites de mesme, & fort pietres au prix des nostres. Elles ne sont tapissées qu'au bout. Il y a une estrade de bois où l'on monte par deux marches & qui n'est fermée qu'au milieu par une table couverte d'un tapis verd. Il y a un dais au milieu & en la pluspart il n'y a pas d'autre tapisserie que cela, sinon en quelques-unes où l'on voit quelques morceaux de vieux cuir doré, & je n'ay point veu de salle belle ny propre que celle de Grenade, où le President de ce Conseil-là, qui loge dans la mesme maison, me mena quand je l'allay voir, qui estoit une salle haute, où il y avoit un

grand tapis, sur lequel il y avoit quantité de carreaux, & des chaises fort propres où il me dit que se faisoient les assemblées extraordinaires du Conseil qu'ils appellent *junias*.

Sous le dais il n'y a qu'une chaise ; & c'est la salle d'Audience qui est tenuë par un seul *Alcalde*. Dans la chambre du Conseil, il n'y en a que trois ou quatre ; car les quatre *Alcaldes* s'y peuvent tous trouver, & encor qu'ils ne soient que trois ou que deux, ils peuvent juger. Il en est de mesme dans les Conseils, où encor qu'il y ait plusieurs *Oydores*, il n'y en a jamais en une salle gueres plus de trois, & celle où il y en a le plus, est une à Madrid dont je parleray, où il y en a cinq.

Los Oydores sont assis en face au milieu, & il y a un Procureur & un Advocat Fiscal qui sont assis aux costez, & au bas est la table des Greffiers qu'ils appellent *Escrivanos*.

Ce ne sont point les *Alcaldes* ny les *Oydores* qui rapportent les procez, mais les Advocats qui sont nommez par le Conseil, & s'appellent *Relatores*. Ils se tiennent debout à l'Audience les uns auprés des autres avec les papiers des parties, & il me semble qu'on me dit qu'ils s'asseyoient quand ils rapportoient à huis clos. Souvent, outre ces *Relatores*-là, le Conseil commet quelqu'un de sa Chambre pour examiner un procez, & alors il va dans une petite chambre, & il juge l'affaire sans en faire rapport à la Chambre.

Il est aisé de voir par le petit nombre de Iuges qu'il y a en chaque Chambre, & encor de Iuges qui viennent à avoir ces charges par faveur, n'ayant pas de quoy vivre & au luxe desquels les mille écus de gages que leur donne le Roy d'Espagne ne suffisent pas, qu'en ce pays-là les affaires durent plus long-temps, & que la corruption dont on se plaint là bien plus qu'en France, s'y glisse plus aise-

ment que dans nos Parlemens, où un homme seul ne se peut pas rendre maistre d'une affaire.

En la Cour des *Alcaldes* de *Pampelonne*, le Roy ne sçauroit mettre qu'un Castillan, & les trois autres doivent estre Navarrois.

Dans le Conseil il y a sept *Oidores* & le President que l'on appelle *Regent* fait le huitiéme, que le Roy peut choisir de tous pays ; & presentement celuy qui l'est, est de Cordouë & se nomme Dom *Lope de los Rios y Gusman*, qui est le plus proche heritier par femmes, des Ducs de *Medina Sidonia*, & qui en heriteroit effectivement, au cas que leur branche manquast. Des sept autres les cinq doivent estre du Royaume, & les deux peuvent estre de Castille : outre que par la convention que les Navarrois firent avec les Roys d'Espagne, quand ils se donnerent à eux, ils peuvent estre de tous les Conseils & avoir toutes les mesmes charges que les Castillans naturels. En effet, il y en a eu quelques-uns dans le Conseil de Castille.

Quand il vaque une place dans le *Conseil*, ordinairement on la remplit d'un des *Alcaldes*, & c'est le Roy qui en dispose de cette maniere. Mais il faut expliquer comment se fait cette promotion des *Estudiantes*, qui paroist si belle en idée, & qui se fait quelquefois tout d'un coup du College aux plus grandes charges, lors que l'on ne fait point passer un Officier d'une compagnie à une autre, d'*Alcalde* à *Oydor*, & d'*Oydor* d'un conseil, à *Oidor* d'un autre, comme à celuy de Castille où l'on monte de la pluspart des autres. Ie fis cinq ou six journées de chemin depuis *Pampelonne* jusques à Burgos avec deux *Estudiantes* de Navarre qui s'en alloient à *Salamanca*, dont il y en avoit un qui estoit receu *Collegial*, un autre estoit *Licenciado*, & ils avoient tous deux environ vingt cinq à trente ans, de façon qu'ils m'en instruisirent assez.

Comme l'on parvient aux charges de Iudicature.

Premierement il est constant que pendant que les Mores ont esté en Espagne ils y ont fait fleurir la Philosophie, la Medecine, les Mathematiques & toutes sortes de sciences à Cordouë, d'où estoient *Abenzoar*, *Averroes* & *Avicenna*, si ce dernier est le Roy More *Albohali Avicenni*, qui fit faire une Compilation par vingt quatre Sages de son temps, à laquelle il donna son nom, de la mesme façon que Iustinien donna son nom au Code comme veut dire Garibay. Car Mariana dit seulement que quelques-uns se disoient, quoy que d'autres croyent qu'il ne fut jamais en Espagne, & c'est l'opinion la plus receuë. Aussi Mandeslo dans ses voyages de Perse & des Indes, dit qu'Avicenne estoit de *Samarcanda* dans les Indes sous la domination de Tamerlan, et Bochart est de mesme avis : mais depuis qu'ils ont esté chassez d'Espagne, on ne s'y est gueres meslé que du Droit, à la reserve de la Theologie Scolastique & Morale, à quoy les Iesuites Espagnols se sont fort adonnez.

Pour cela toutes leurs Vniversitez ne sont celebres que pour les Loix, encor qu'ils n'ayent pas quasi d'Espagnol qui en ait écrit, & qu'ils ne se servent que de nos Autheurs François qui ont esté constamment les plus grands Iurisconsultes de l'Europe.

Dans leurs Iugemens ils suivent le droit Romain, les loix Gothiques ayant esté abolies en Castille, en Arragon, en Navarre & à Barcelonne, à mesure que ces Estats ont commencé à s'establir & à se policer. Outre cela quasi tous les Royaumes ont leurs *fueros* qu'ils appellent, qui sont leur coûtumes & leurs privileges accordez par les Rois aux peuples qui se donnoient à eux, qu'ils leur faisoient jurer de conserver de temps en temps. Aprés cela les Rois d'Espagne ont fait des Ordonnances & des Constitutions

sur plusieurs cas dont Philippe II. a fait faire une nouvelle Compilation, & dont mesme ce Roy-cy Philippe IV. en a fait une ; ils appellent cela *Leyes y prematicas*. Dans les Colleges les Estudians ne voyent guere que les vieux Glossateurs & les plus méchans livres : car en Espagne ils n'oseroient lire ny avoir pas un Autheur qui parle un peu librement ; par exemple du Moulin, qui est le plus grand Iurisconsulte des derniers temps, estant scrupuleux où il ne faut pas l'estre, & ne l'estant pas où il le faudroit. Par exemple, ils tiennent pour sacrilege de prendre un criminel dans une Eglise, & ne font pas de difficulté d'y commettre mille choses criminelles : de façon que toute leur estude ne les rend gueres sçavans. Outre que leurs Maistres font quasi toutes leurs Leçons en Espagnol, si bien que ceux des Estudians avec qui j'estois ne pouvoient pas dire deux mots de Latin de suite.

Il y a donc quantité d'Vniversitez, dont les plus celebres sont celles de *Salamanca*, d'*Alcala de Henares*, dans toutes lesquelles il faut autant & plus d'années pour obtenir les degrez de Bachelier, de Licencié, & de Docteur Regent, qu'il n'en faut aux Colleges de Sorbonne & de Navarre pour y estre receu Docteur en Theologie. Car aprés avoir estudié aux humanitez & en Philosophie, il faut ce me semble quatre ans d'estude des Loix pour estre receu Bachelier, car ils y sont un an sur les Instituts seulement ; & il faut avoir au moins ce Grade-là pour estre receu Advocat, & d'Avocat on monte quelquesfois à estre *Alcalde*, & aprés *Oidor*, & ce sont là les plus habiles, mais on y monte ordinairement par l'autre voye, qui est, que quand les Estudians sont une fois Bacheliers, ils se mettent en Licence, & aprés quelques années, ils briguent ou des places de *Collegiales* qu'ils appellent, ou des Chaires.

Dans chaque College il y a un certain nombre de chaires & certain nombre de places de *Collegiales*, comme par

exemple dans le College de *San Bartholome de Salamanca*, dont celuy-cy estoit, il y en a quatorze. Il y en a d'autres où il y en a plus, & d'autres où il y en a moins. Ce sont comme des places de Boursiers & de *Socij Sorbonici*, ou de *Socij Navarrici* : c'est à dire qu'il y a fondation pour le logement, & pour l'entretien d'un tel nombre d'Estudians, & qu'il n'en couste rien tant qu'ils sont là pour leurs personnes. Mais s'ils veulent avoir un valet, il faut qu'ils en payent la pension. Pour estre receus en ces places, il faut faire plusieurs actes, & disputer contre ses pareils qui pretendent la mesme chose ; c'est pourquoy ils appellent cela *Opposition*.

Il faut avoir aussi enseigné par exemple un an quelque Traité de Droit dans quelque Chaire. C'est pourquoy on fait aussi une opposition, & alors on est appellé *Cathedratico*, qui est encore un Grade au dessus de celuy de Collegial. Mais pour cela l'argent & la faveur l'emportent bien souvent pardessus le merite, & tous ces Livres de Satyres qui courent en Espagne sont tous pleins de railleries qui s'en font, d'où vient que ces deux Estudians me dirent qu'ils ne pouvoient estre receus en ces places qu'avec beaucoup d'argent, & il me semble qu'ils me disoient deux, trois & quatre mille ducats.

Et cela pour ce qu'il faut prouver que vous avez fait les années d'études requises ; & aprés cela il faut faire ses preuues de venir de *Christianos viejos* & de gens vivans noblement, c'est pourquoy on envoye des Commissaires dans les Provinces pour s'en informer, & outre ces frais-là qu'il faut payer, il faut acheter bien cher les témoins, & corrompre bien souvent les Commissaires outre les presens de l'entrée.

Aprés que l'on est posté là, quand il vaque quelque place d'*Alcalde* ou d'*Oydor* dans la Province, où on la peut pretendre, on fait une *consulta* de ceux qui meritent mieux

cette place, & on l'envoye au Roy, auquel on en propose trois ; & alors le plus fort l'emporte. L'argent y sert aussi comme il servoit autresfois en France. Et c'est ce qui estoit deffendu par les Ordonnances de nos Roys & non pas la demission d'un Conseiller à un autre qui s'est depuis introduite.

Des Conseils d'Espagne qui se tiennent à Madrid.

Comme j'ay déja remarqué, toutes les salles des Conseils se tiennent dans le Palais du Roy. Elles sont disposées de telle maniere, que par des jalousies & des fenestres qui y donnent, le Roy peut entendre tout ce qui s'agite dans toutes, & outre cela tous les Vendredis on luy vient rendre compte en abregé de ce qui s'est passé dans la semaine de considerable, ce qui s'appelle *Consulta*. Toutes les semaines il y a un du Conseil qui est le *Consultante*, le Roy est sous son dais, devant lequel il y a un Bureau, & aux trois costez il y a trois bancs. A droit se met le President de *Castilla ;* & quand il est Cardinal, ce qui a esté quelquesfois, on luy met une chaise un peu plus bas que celle du Roy, qu'il occupe seulement quand le Roy n'y est plus ; car tant qu'il y est il n'occupe que la chaise du President. Au dessous du President il y a une place vuide. Au dessous est le Consultant ou Semainier, qui rend compte au Roy ce jour-là, & puis le Doyen des Conseillers & les autres Conseillers avec leurs robes sont aux deux autres bancs. Dés que le Roy est assis, il les fait tous asseoir & couvrir, disant : *Sentaos*, & puis *Cubrios*. Alors le Consultant parle assis & découvert. A chaque chose que consulte *el Consultante*, le Roy répond, ou *està bien*, ou *hablareismevos, Presidente*. Et quand le Roy est party, le Conseil demeure jusques à ce que l'on vienne dire au President que le Roy l'attend, & c'est le Secretaire de *Camara* qui luy vient

dire : *Su Majestad aguarda à V. S. I.* Et alors il n'y a que le President avec deux Conseillers *de la Camara* qui y vont. Les Conseillers demeurent dans *la galeria pintada*, & le President entre en *otra pieça*, où le Roy le fait seoir. On dit que le Roy d'Espagne fit une fois assister le Prince D. Baltazar dernier mort à la *Consulta*, où il eut une chaise de velours cramoisi à costé de celle du Roy, mais un peu plus basse. Le Samedy le Consultant rend compte au Conseil de ce qui s'est passé à la consulte du Vendredy, & puis on expedie les decrets.

I'ay déja dit qu'il n'y avoit que le Conseil de Navarre qui fût veritablement Souverain dans les Provinces : car encor qu'il y ait des Vicerois en Arragon, en Catalogne & à Valence comme en Navarre, & qu'il y ait des Conseils à Sarragosse, à Barcelonne, à Valence et dans les Isles de *Cerdaña, Majorca & Minorca*, qui sont jointes à la Couronne d'Arragon, si est ce pourtant qu'il n'y a point à Madrid de Conseil de Navarre, tous se jugeans souverainement à *Pampelonne* : mais il y a un Conseil souverain d'Arragon à Madrid, dont tous les Conseillers doivent estre de ces pays-là, à sçavoir un President, que l'on nomme Vice-Chancelier, & six ou sept *Oydores*, que quelques-uns nomment *Regentes*, deux d'Arragon, deux de Valence, deux de Catalogne, & un des Isles, sans le Fiscal, les Protonotaires & les autres Officiers. Ce Conseil d'Arragon fut erigé par Ferdinand, & confirmé par Charles-Quint.

Le Conseil d'Italie qui fut aussi étably par Charles-Quint, est composé de mesme nombre. Le President est de tel pays qu'il plaist au Roy d'Espagne. Pour les six Regents ou Conseillers, trois ou deux doivent estre Napolitains, deux Siciliens & deux Milanois : mais il y en peut avoir trois Espagnols, pourveu qu'ils ayent esté Ministres & Officiers à Naples, en Sicile & à Milan, sans *los Fiscales, Protonotarios, Secretarios*, & autres Officiers.

Il y avoit aussi un Conseil de Portugal composé de Portugais, qu'avoit étably Philippe II. d'un President, de quatre Conseillers, & de deux Secretaires, tous Portugais.

En 1628. le Roy d'apresent a fait aussi un Conseil de Flandre, où il y a un President Espagnol, deux Conseillers, un Secretaire Flamant.

Charles-Quint établit aussi le Conseil des Indes, encor que Ferdinand en eût commencé un, & il est composé d'un President, de douze Conseillers, sans les Secretaires, Fiscal & autres Officiers ; & le Roy d'apresent en 1644. a fait encor un Conseil de *Camara de Indias*, dont est Dom Louïs de Haro qui en est grand Chancelier.

Du Conseil de Castille.

Le Conseil de Castille est le premier & le plus considerable de tous les Conseils d'Espagne. C'est pourquoy on l'appelle *Consejo Real*. Et il faut considerer sa juridiction devant que de parler des Conseils d'Estat, de Guerre, des Finances, d'Inquisition, d'*Ordenes* & de *Crusada*.

Le Royaume de Castille comprend presentement toute l'Espagne, horsmis la Navarre, Arragon, Valence & Catalogne. Car le Royaume de Grenade y a esté reüny, comme il me semble avoir déja dit ; de façon que cela va depuis le Détroit jusques aux Pirenées : & toute cette étenduë de pays est divisée en trois juridictions. La premiere de la ville de Madrid & de cinq lieuës aux environs, où tous les procez viennent en premiere instance devant les Alcaldes ou les *Tenientes* de Madrid, & par appellation au Conseil Royal de Castille. Pour cela il y a une Chambre que l'on appelle *la sala de la Provincia*.

Les autres deux juridictions sont divisées par le Tage. Depuis cette riviere jusques au détroit de *Gibraltar*, à

l'exception de ce qui est de Valence, qui est un Royaume particulier, sçavoir depuis la source du Tage jusques à la mer Mediterranée ; tout cela, dis-je, est de la Chancellerie de Grenade ; & depuis ceste mesme riviere jusques aux Pirenées, à l'exception de la Navarre qui s'étend depuis l'Ebre jusques aux mesmes montagnes en longueur, & en largeur jusques à celles de *Guipuscoa & Alava*, en tirant une ligne de *Logroño* aux Pirenées, tout cela est de la Chancellerie de Vailladolid.

Ces deux Chancelleries se disent souveraines, mais il y a pourtant un cas où il peut y avoir à Madrid *revision* des procez qui ont esté jugez en dernier ressort en ces deux Chancelleries. Ce qui fait une autre Chambre du Conseil de Castille qui s'appelle *de mil y quinientos ducados*, à cause que ceux qui ont perdu un procez ou à Grenade ou à Vailladolid pour le faire revoir dans cette salle, sont obligez de consigner *mil y quinientos ducados*, qui seroit quasi cinq cens écus de nostre monnoye ; laquelle somme, si l'Arrest est confirmé, va moitié à la Chancellerie, dont l'Arrest est confirmé, & moitié à la partie, ce me semble ; & si l'Arrest est infirmé, la Chancellerie n'en a rien : j'ay écrit cela en quelque part, mais je ne m'en souviens point. Il y a seize *Oydores* & un President à chaque Chancellerie, lesquels se separent en quatre salles, à l'imitation de ceux du Conseil de Castille.

A Grenade et à Vailladolid, la salle des *Alcaldes* est dans le mesme logis où se tient le Conseil & la Chambre des *hijos dalgo*, qui sont quatre *Alcaldes letrados*, qui font comme une espece de Cour des Aydes, car ils jugent si un homme est Gentilhomme ou non ; & s'ils sont exempts de certains imposts. En chacune, dis-je, de ces deux Chancelleries, il y a, ce me semble, seize Conseillers. Le President de Grenade qui me montra son cabinet de Livres & son appartement, qui est meublé fort proprement, s'appelle

Rodesno, des montagnes de *Burgos* ; celuy de Vailladolid *Zarate*, & est de la Biscaye.

Il y a aussi quatre *Alcaldes del crimen* outre le *Corregidor* & son Lieutenant. Sous ces deux Chancelleries il y a plusieurs jurisdictions, dont on y va par appellation. Les plus grandes et les plus belles, & qui sont comme des especes de Chancelleries, sont l'audience de Seville & celle de Galice. Celle de Seville est composée de cinq Conseillers & un President ou Regent, qui est une place que des *Oydores* ne font pas de difficulté d'accepter, quoy que cela soit sous le Conseil de Grenade ; non plus que l'audience de Galice, qui est, ce me semble, à *la Coruña*, sous la Chancellerie de Valladolid ; comme en France les Conseillers des Parlemens se font Lieutenans generaux & Prevosts des Marchands.

Outre cela, comme il y a sous *Vailladolid* la jurisdiction des quatre villes qu'ils appellent, qui sont *Santander*, *Laredo*, & deux autres ; aussi sous Grenade, il y a *Cadiz*, qui vaut presentement luy tout seul plus que Seville, sans compter *Sanlucar* & *le Puerto* de sainte Marie depuis que les Galions y viennent, & ainsi ces deux Chancelleries sont toutes deux semblables ; & je n'y ay rien trouvé de different que la salle de *juez mayor de Viscaya* qui est à Vailladolid, & dont il y a appellation à la Chancellerie, car il me semble qu'il n'y a point de salle de Province qui ressemble à celle-là à Grenade.

Voila donc déja deux salles dont est composé le Conseil de Castille, lesquelles, ce me semble, ont chacune cinq Conseillers. Il y en a deux autres : l'une qu'ils appellent *del govierno*, où assiste le President avec trois Conseillers. Et pour le President il n'a point de voix dans les affaires de justice quand il assiste à la Chambre qui s'appelle de Iustice. Tout cela est composé de Conseillers de Castille ; mais la *Sala de los Alcaldes del crimen* qui se tient dans la

casa de la carcel, & n'est pas composée d'*Oydores*, non plus que celle de *los Alcaldes del civil*, s'appelle *quinta sala del consejo*, à cause qu'elle juge souverainement en matieres criminelles.

Du President du Conseil de Castille & des plus anciens, des plus privez & considerables Conseillers, dés le temps de Charles-Quint le Conseil de la Chambre qu'ils appellent *Consejo de la camara* a esté composé, & c'est le plus haut degré où la faveur & le merite puissent faire monter les gens tant de robe que d'épée.

Ceux qui le composent en Octobre 1659. que j'écris cecy à Madrid, sont.

D. *Diego Riaño y Gamboa, Presidente.*
El Conde de Castrillo.
D. *Ioseph Gonçalez*, qui est le plus vieux.
D. *Antonio de Contreras.*
El Conde de Peñaranda.
D. *Iuan de Gongora* : c'est luy qui est President du Conseil de *Hazienda* ou finances par commission.
D. *Iuan de Carvajal y Sande.*

AVTRES CONSEILLERS DV CONSEIL DE CASTILLE

D. *Antonio de Valdes.*
D. *Christobal de Moscoso y Cordoba.*
D. *Martin Yñigues de Arnedo.*
D. *Francisco de Solis Obando.*
D. *Francisco Ramos del Mansano.*
D. *Diego de Ribera Bañez.*
D. *Miguel de Salamanca.*
Conde de Villaumbrosa.
D. *Garcia de Porres y Silva.*

D. *Francisco Zapata.*
D. *Garcia de Medrano.*
D. *Augustin del Hierro.*
D. *Francisco de Valcarcel.*
D. *Geronimo de la Marge.*
D. *Gregorio Gonçales de Contreras.*
D. *Francisco de Feloaga.*
D. *Gaspar de Sobremonte Villalobos.*
D. *Francisco Ruis de Vergara.*
D. *Iuan Giron y Zuñiga.*
D. *Iuan Gonzales de Visqueta y Valdes.*
D. *Ioseph Pardo Figueroa.*
D. *Antonio de Vidamia Claraqua, Fiscal* [1].

SECRETARIOS DE LA CAMARA.

D. *Antonio Alosa Rodarte.*
Martin de Villela.
Antonio Carnero.

SALA DE ALCALDES DE CASA Y CORTE.

D. *Francisco de Quiñones.*
D. *Vincente de Branuelos.*
D. *Francisco de Medrano.*
D. *Thomas de Valdez.*
D. *Anthonio de Vidamia.*
D. *Diego Venegas de Valenzuela.*
D. *Lorenzo Matheos.*
D. *Pedro de Porras y Enriquez, Fiscal.*

1. C'est celuy qui m'a donné cette liste.

DV CONSEIL D'ESTAT ET AVTRES Conseils.

Il est aisé de s'imaginer, & ainsi il n'est point besoin d'expliquer la fonction du Conseil d'Estat qui fut étably premierement par Charles-Quint à Grenade, & qui n'est remply que de ceux qui ont vieilly dans les Gouvernemens, dans les Commandemens des Armées & dans les Ambassades. Ce qui répond à ce que nous appellons presentement en France Ministres d'Estat, qui est un titre que la Regence a produit. Car auparavant il n'y en avoit qu'un, & cette dignité de Conseiller d'Estat est si grande en Espagne, que D. Loüis de Haro par une fausse modestie n'a jamais voulu se faire du Conseil d'Estat ; & quoy que dans nostre Traité de Paix nous luy donnions ce titre, je croy qu'il ne le prend pas ; au moins on m'a fait remarquer cela à Madrid & dans la liste que m'en a donnée un Conseiller du Conseil de Castille, il n'y est pas nommé.

Voicy ceux qui en sont :

CONSEIO D'ESTADO.

Marquis de Velada.
Duque de Terranova.
Duque de Medina-celi.
Duque de Alba.
Duque de Medina de las Torres.
Marques de Mortara.
Conde de Peñaranda.
Conde de Castrillo.
Arçobispo de Toledo.
Arçobispo de Zaragoça.
D. *Fernando de Borja.*

SECRETARIOS

D. *Fernando Lüis de Contreras.*
Pedro Coloma.
Alonzo Peres Contarero.

Il ne faut pas non plus expliquer la fonction du Conseil de Guerre & celle du Conseil de *hazienda* qui répond à nos Finances. Outre ces deux Conseils & ceux d'Arragon, d'Italie & des Indes, il y a encor divers Conseils composez de Commissaires tirez des autres, comme ceux qu'ils appellent *juntas de obras y bosques reales, nueva junta de milliones*, où se dépeschent plusieurs affaires de Finances de *l'amirantasgo y minas*, & quelques autres sur les cas qui y arrivent.

Outre cela, ce Roy-cy Philippe IV. a étably un Conseil de Flandre, comme Philippe II. en avoit institué un de Portugal. Mais il y en a trois qui sont particuliers à l'Espagne, sçavoir celuy de l'Inquisition, celuy de la *santa Cruzada*, & celuy de *los Ordenes*. Et j'en diray quelque chose, apres avoir mis icy les noms de ceux qui sont des Conseils dont je viens de parler.

CONSEIO DE GVERRA.

D. *Fernando de la Cerda*
D. *Riego Sarmiento.*
D. *Lüis Ponce de Leon.*
D. *Pedro de Aragon.*
Baron de Auchy.
D. *Baltazar Pantoja.*
D. *Sebastian Hurtado de Corquera.*
D. *Baltazar Mercader.*

Marques de Trocifal.
D. *Martin Carlos de Menços.*
Marques de Malagon.
D. *Fernando de Ribera.*
Marques de Aguila Fuente.
D. *Vincente de Gonzaga.*
Marques de Tabara.
Conde de Santesteban.
Fiscal D. *Alvaro de Benavides.*

SECRETARIOS.

D. *Lüis de Oyanguren.*
D. *Gregorio de Tapia.*
D. *Blasco de Loyola.*

CONSEIO DE ARRAGON.

D. *Christobal Crespi de Valdaura, Vicecanciller.*
D. *Pedro de Villa Campa.*
Conde de Robles.
D. *Miguel Marta.*
D. *Iorge Castelui.*
Duque de Medina de las Torres, Tesorero.
D. *Pasqual de Arragon.*
D. *Ioseph del Pueyo y Mendez.*
Conde de Arbatela.
D. *Ioseph de Soribas.*
D. *Iuan de Villanueba, Protonotario.*
D. *Vincente Moscoso.*

SECRETARIOS.

D. *Diego de Sada.*
D. *Ioseph Reynalte.*

CONSEIO DE ITALIA.

Marques de Velada, Presidente.
Conde de Mora.
Duque de la Montaña.
D. *Benito Telles.*
D. *Alonzo Doca.*
Iacobo Capicio Galeofa.
D. *Andres de la Torre, Fiscal.*

SECRETARIOS.

D. *Yñigo de Zarate.*
D. *Diego de la Torre.*
D. *Francisco de Villa-mayor.*

CONSEIO DE INDIAS

El Conde de Peñaranda, Presidente.
D. *Lüis de Haro, gran Canciller.*
Marques de Montealegre.
Pedro Coloma.
D. *Fernando Ruis de Contreras.*
D. *Fadrique Henrique de Vargas.*
D. *Adrian de Sada.*
D. *Iuan de Heredia.*
D. *Diego Loaysa.*
D. *Alonzo Marquez.*
D. *Francisco Valderama y Haro.*
D. *Andres de Riaño.*
D. *Juan de Valdez.*
D. Diego Bonilla.
D. Sebastian Infante.

Francisco de Ynarse.
Pedro de Menzon.
Bartolomé de Villaran.

CONTADVRIA MAYOR DE HACIENDA.

Francisco Sanchez Marquez.
D. Iuan Estañer.
D. Francisco de Ayala.
D. Phelippe de mis Pacheco.
Andrea Pequi Notti.
D. Lorenzo Manuel de Ribera.
D. Diego Lüis de Riaño.
D. Iuan de la Hoz.
D. Lüis Manuel de Lando.
Fiscal. *D. Francisco Carnillo.*

Du Conseil d'Inquisition.

Il y a dix tribunaux d'Inquisition en Espagne : sçavoir à *Tolede, Grenade, Seville, Cordouë, Murcia, Cuenca, Logroño, Lerena & Vailladolid ;* & pardessus tous ceux-là il y a le souverain qui est à Madrid. Mariana livre 24. chapitre 17. dit que cet establissement parut fort rude d'abord, & mesme injuste à quelques uns, & dit que *D. Fernand del Pulgar,* Autheur de ce temps-là, trouvoit que ces crimes-là ne devoient point estre punis de mort, & qu'il a écrit cela dans son livre des hommes illustres : mais de la maniere dont sont faits les Espagnols, qui n'ont pour la pluspart point de lecture, qui s'adonnent fort à toutes leurs passions, & qui n'ont point de foy veritable ny interieure, mais seulement une fausse qu'ils croyent ne consister que dans les ceremonies de l'Eglise & dans le culte exterieur. Cette crainte leur est necessaire pour les

tenir en bride : car si on leur donnoit la liberté d'examiner, ils ne sçauroient où ils en seroient, ressemblans aux Mores qui se font Chrestiens autant de fois qu'on les prend, & redeviennent Mahometans dés qu'ils sont en liberté ; car ils ne sçavent pourquoy ils sont Chrestiens, non plus que les Mores ne sçavent pourquoy ils suivent Mahomet, & c'est bien d'eux que l'on peut dire qu'ils sont Catholiques, parce que leurs meres nourrices le sont.

Le President de l'Inquisition s'appelle *Inquisidor general*, & les Conseillers *Inquisidores*. Et comme ils n'ont autre chose à faire qu'à s'informer de la mauvaise vie & de la doctrine des gens, & qu'un chacun ayme à se faire valoir dans son employ, ils ont des espions partout. Veritablement ils ne persecutent pas les Estrangers, mais seulement ceux du pays. Mais la maniere dont ils se servent, est contre toutes les formes & contre toutes les loix divines & humaines. Car sur les rapports que l'on fait contre un homme que je veux croire que l'on ne considere pas legerement, mais seulement aprés qu'ils ont esté confirmez de plusieurs costez, on prend un miserable, & au lieu qu'il faut en toutes sortes de crimes declarer au prisonnier le crime dont il est accusé & que jamais on ne croit un homme qui s'accuse, icy au contraire on attend qu'il declare qu'il est coupable, & de quoy : car s'il ne s'accuse de rien on le retient toûjours. La pluspart du temps on luy donne la gesne & on le fait mourir. On ne nomme jamais les témoins qui l'ont accusé, & on ne les luy confronte point : ainsi il ne sçauroit les reprocher, ny les rejetter, comme bien souvent ils pourroient estre portez à le deferer pour des inimitiez particulieres, & un homme se trouve pris, mis à la torture, condamné, bruslé, sans pouvoir se deffendre.

Cette rigueur passe mesme jusqu'aux enfans qui portent la peine du libertinage pretendu de leurs peres, car on confisque tout leur bien, & ainsi on l'oste aux enfans, qui

est un moyen d'avoir le bien de tout autant de gens qu'il leur plaist.

Quand je blasmois cela ils ne me disoient rien autre chose, sinon que c'estoit la plus belle chose qu'il y eust en Espagne qu'un *Auto d'Inquisition*, ainsi appellent-ils l'arrest de condamnation & l'execution d'un miserable, & traitent ce spectacle comme une feste de taureaux, car on m'a dit en effet qu'ils font cela avec grand apparat.

Pour obliger encor toute la Noblesse à maintenir cette invention, on a donné de grands privileges à tous les Gentilshommes qui veulent se faire Familiers, qu'ils appellent, de la sainte Inquisition, dont la fonction est de servir & de prester main forte pour prendre les accusez, & les mettre en prison ; car il y a cela de particulier qu'ils les meinent en prison & au supplice sans que le condamné soit lié, mais il est tellement environné de Gentilshommes qu'on n'a que faire de craindre qu'il s'échappe.

Mais aussi ce cruel ministere leur apporte beaucoup d'avantages & un Gentilhomme Familier de l'Inquisition peut aprés cela faire toutes les plus méchantes actions du monde, tuer, assassiner, violer, sans qu'il luy en arrive du mal. Car dés qu'on le veut faire prendre il se reclame de l'Inquisition où il a ses causes commises, & il faut aussi-tost que toute au re Iurisdiction cede, car celle-cy a les mains plus longues que les autres.

Les Inquisiteurs entreprennent donc ce procés, & le Familier ne manque point aussi-tost de se faire écroüer prisonnier de l'Inquisition, & aprés cela il ne laisse pas de se promener partout, sortir de la ville & faire comme s'il n'estoit pas prisonnier, pendant qu'on fait traîner le procés en longueur, pour le mettre en accommodement. Mais ceux qui ont de méchantes affaires, sont bien aises de demeurer des dix années & quelquesfois toute leur vie prisonniers de l'Inquisition.

Quand je passay à Cordouë, je vis un D. *Diego de Cabrera y Solomayor*, Chevalier *del habito de Calatrava* ou de *Santiago*, qui me fit voir la salle de l'Inquisition, & tous les coins & les prisons & le lieu où se donne la gesne aux accusez, & il me dit qu'il y avoit fort long-temps qu'il estoit prisonnier de l'Inquisition de cette nature. Ie l'avois veu à la feste des taureaux *d'Ecija* & il avoit esté à l'expedition d'*Eluas* quand D. Loüis y fut ; tout cela estant prisonnier. Et luy & un autre Gentilhomme de Cordoüe, où ils sont plus galans & vivent plus noblement, & plus à la Françoise qu'en aucune autre ville d'Espagne, me dirent en me menant promener partout en leur carosse qu'une fois un familier de l'Inquisition ayant tué un homme qui avoit grand credit & beaucoup de parens, les Inquisiteurs furent obligez de le condamner à la mort, mais en mesme temps ils le firent sortir, & les autres Gentilshommes Familiers luy firent tenir un cheval prest avec une bonne somme d'argent. Il fut quelque temps sans se montrer, pendant quoy on accommoda l'affaire : mais ils me dirent, ce me semble, qu'elle avoit traisné long-temps avant que d'en venir à cette extremité.

Comme je passay à *Logroño*, on me dit qu'on y avoit mis depuis peu à l'Inquisition un Gentilhomme de qualité qui avoit parlé & disputé un peu sur la liberté & sur la Grace : mais il est vray qu'ils n'y en mettent gueres de cette nature, à cause que personne ne sçait rien, & ainsi ils ne parlent gueres souvent des choses de la Religion : ils n'y mettent gueres souvent que ceux qui sont soupçonnez de Morisme ou de Iudaisme, dont ils en prennent souvent, qu'ils meinent par les ruës avec une *coroça*, qui est une espece de bonnet pointu & fort haut de papier jaune & rouge ; pourquoy on les appelle *Encoroçados*. Le Conseil & les Officiers de l'Inquisition marchent devant en mules, & les Familiers aprés, & les *Encoroçados* sont au milieu.

On les meine ainsi dans les Eglises des Dominiquains & on leur fait un grand sermon. Il y en a d'autres qu'on foüette quand ils sont relaps, d'autres à qui on donne *El Sambenito*, qui est une espece d'étole qu'on les oblige de porter à leur coû, & on les appelle *Sambenitos*, on écrit les noms de tous ceux qui ont esté pris ainsi en l'année, sur les murailles des Eglises avec des Croix de saint André, & la pluspart des Eglises d'Espagne en sont pleines.

CONSEIO DE LA SANTA Y GENERAL INQUISITION.

D. Diego Arcede Reynoso, Inquisidor general.
D. Gonzalo Brabo de Grangera.
D. Iuan Santos del Pedro.
D. Diego de Trasmiera.
D. Lorenzo de Sotomayor.
D. Pedro de Manjares.
D. Nicolas Hermosino, Fiscal.

SECRETARIOS.

D. Phelipe de Mosa.
D. Christobal Sanchez Garcia.

Les armes du Conseil sont une Croix avec une épée d'un costé, & une branche de laurier de l'autre : et si je l'ay bien retenu, il y avoit au dessous de cette Croix dans le tableau de la salle de l'Inquisition de Cordouë cette inscription : *Exurge, Domine, & judica causam tuam.*

DV CONSEIL DE LA SANTA CRVZADA.

Il y a encor le Conseil de la *Sancta Cruzada*, qui est composé, outre le Commissaire general qui en est President,

de six Conseillers qui sont du Conseil de Castille ou de celuy des Indes, ou de celuy d'Italie. Il a esté estably en 1509. du temps du Pape Iule deuxiesme & sous le pretexte de la Croisade ou de la guerre que les Rois d'Espagne disent toûjours qu'ils ont contre les Infidelles, encore qu'ils ayent receu depuis peu un Envoyé du grand Turc avec qui ils sont presentement mieux que nous, & encore qu'ils vivent en paix avec les Potentats de l'Afrique. Sous ce pretexte, dis-je, le Roy d'Espagne tire du revenu de Tolede qui est en effet trop grand pour un Archevesché, cinquante mille ducats pour l'entretien des galeres contre les Infidelles, & de grandes sommes à proportion sur tous les Benefices d'Espagne.

Ce Conseil donc connoist de tous les subsides que le Pape permet au Roy de lever sur les Ecclesiastiques & sur le reste de ses peuples pour cela, & pour tout ce qu'on fait payer à tout le monde pour manger du beurre, du fromage, & de la *grossura* qui sont toutes les issues & les entrailles, comme pieds, cous, aisles, fressures de toutes sortes de viandes : pour cela, dis-je, on falt de certaines Bulles pleines d'Indulgences pour animer les Espagnols contre les Infidelles ; & il y a un grand debit de cela, car qui n'en achette point passe pour Iuif, ou pour Heretique : & cela ne vaut rien que pour un an, aussi bien en Espagne comme aux Indes, où le Roy vend toutes ces Bulles là : et le revenu qui vient de cela est (comme j'ay oüy dire) plus grand que celuy des mines d'or & d'argent ; la moindre Bulle se vend trois reaux de *Vellon* & le prix en augmente à proportion de la qualité des gens. Mariana l. 22. Chap. 18. rapporte aprés *Alonzo de Palencia* que le Pape Calixte envoya une Bulle *de la Crusada* pour les vivans & pour les morts. *Cosa nueva en España*, dit-il, par laquelle qui donnoit deux cens maravedis pour la guerre des Mores, encor qu'il ne peust parler en l'article de la mort, pouvoit estre

absous par le premier Prestre, & estoit assuré de n'aller jamais en Purgatoire, & dit qu'on en assembla trois cens mille ducats.

LISTE DE CE CONSEIL.

Consejo de la Santa Cruzada.

D. *Pedro Pacheco, Commissario general.*
D. *Antonio de Valdes.*
D. *Francisco Zapata.*
Conde de Robles.
D. *Pedro de Villa-campa.*
D. *Iuan Gonzales de Visqueta y Valdes.*
D. *Matheo de Villamarin, Contadores.*
D. *Geronimo Valle de la Zerda.*
D. *Matheo de Ribera, Fiscal.*
D. *Geronimo Norquecho, Secretario.*
D. *Geronimo de Cortega.*

DV CONSEIL DES ORDRES

Militaires.

El Consejo de Ordenes est composé aussi d'un President & de six *Oydores*, sans les autres Officiers qui doivent avoir tous *El habito*. Il connoist des causes civiles & criminelles de ceux des Ordres de *Santiago, Calatrava & Alcantara*, dont j'ay parlé, & des informations qui se font pour estre receu Chevalier de cet Ordre : car ce n'est pas le tout d'avoir le Brevet *del habito* que le Roy donne ; il faut faire preuve que l'on est noble & venu de *Christianos viejos*, sans aucun mélange de Morisme ny de Iuiverie ; & cela couste de l'argent, aussi bien que les informations des *Estudiantes* dont j'ay parlé. Ce Conseil propose aussi au

Roy les Consultes pour la provision des Commanderies & autres Charges de ces trois Ordres, dont il y en a un fort grand nombre, & le Roy d'Espagne a des Commanderies à donner par permission des Papes, & comme grand Maistre : et il semble que ce soit au lieu & pour le recompenser des Abbayes & des Prieurez Commendataires qu'il ne donne point comme nos Roys.

CONSEIO DE LAS ORDENES.

El Marques de Tabara, Presidente.
D. *Iuan Giron y Zuñiga.*
D. *Anthonio de Benabides.*
D. *Iuan de Estrada Manrique.*
D. *Anthonio de Riaño.*
D. *Iuan Ramires de Arellano.*
D. *Iuan Golfin de Carbajal.*
D. *Fernando de Arce y Atila.*
D. *Baltazar de la Cueva.*
D. *Gabriel de Chave, Fiscal.*
D. *Pedro Coloma, Secretario.*

DES ORDRES MILITAIRES D'ESPAGNE.

Aprés l'extinction de l'Ordre des Chevaliers Templiers, le Roy d'Espagne *Fernand IV.* n'ayant pas voulu donner tous leurs biens aux Chevaliers de saint Iean de Ierusalem, qui en ce temps-là s'estoient rendus maistres de Rhodes, comme on fit en France & en Alemagne, s'empara de tout leur bien qui estoit fort grand, mais dans le Royaume de Valence leurs biens furent donnez à ceux qui se liguerent ensemble & se croiserent contre les Mores ; ce qui se fit à *Monteza,* & ce fut l'origine de cet Ordre qui fut estably

comme une filiation de *Calatrava*, à condition pourtant qu'il auroit un grand Maistre particulier.

Celuy de Christ fut estably de la mesme maniere en Portugal, où tous les biens des Templiers furent aussi donnez à ceux qui se croiserent contre les Mores.

Les Ordres des Chevaliers de saint Iean de Ierusalem ne laissoient pas d'avoir déja de grands biens aussi bien que ceux de saint Iacques, de *Calatrava* & d'*Alcantara*, les Espagnols ne faisant gueres de conquestes sur les Mores qu'on ne les partageast à ces trois Ordres que l'on a acoustumé de distinguer par trois noms : celuy de saint Iacques dont la marque est une Croix rouge en forme d'espée, s'appelle le Noble ; celuy de *Calatrava*, dont la marque est une Croix rouge fleuronnée, s'appelle le Galand, & celuy d'*Alcantara*, dont la marque est une Croix de la mesme façon que celle de *Calatrava* hormis qu'elle est verte, s'appelle le Riche. Les Templiers avoient une Croix rouge traversée de deux autres Croix sur un manteau blanc, au lieu que les Chevaliers de saint Iean de Ierusalem qui sont de Malte, ont une Croix blanche sur un manteau noir, ceux de *Monteza* ont une Croix rouge toute simple sur du blanc, & ceux de Christ ont une Croix rouge avec des rayes blanches au milieu : car pour l'Ordre de la Toison, c'est l'Ordre des Ducs de Bourgogne qui n'a point d'autre marque que la Toison d'or qui pend à un ruban de soye, & que les Espagnols negligent parce qu'il n'y a aucune Commanderie, le Roy ne le donne gueres qu'à des Princes ou à des Seigneurs Estrangers.

Les Ordres de *Santiago* & de *Calatrava* disputent entr'eux la preference, & pretendent tous deux estre les plus anciens. Comme saint Iacques a esté depuis fort long-temps le Patron d'Espagne, & que tous les Historiens Espagnols disent qu'en cette sanglante bataille qu'ils appellent del *Clavijo*, où le Roy *D. Ramiro* en 844. defit

les Mores auprés de *Logroño* où j'ay passé, saint Iacques luy apparut & l'assura du gain de la bataille, plusieurs croyent que la devotion de saint Iacques augmenta, & qu'alors tous les Gentilshommes firent une confederation qui fut le commencement de cet Ordre. Cela peut bien estre, mais Garibay & la plus part des autres Historiens demeurent d'accord que ce fut seulement sous le Roy *Fernand* second en 1175, que treize Gentilshommes firent approuver leur Ordre au Pape Alexandre ; & cet Ordre suivoit la regle de saint Augustin : de façon que l'Ordre de *Calatrava* ayant esté institué par le Roy *D. Sanche* en 1158, il semble qu'il soit plus ancien que celuy de saint Iacques.

Cet Ordre de *Calatrava* prend son nom & son origine de la ville de *Calatrava*, où j'ay passé auprés du fleuve *Guadiana*, laquelle estant abandonnée des Chevaliers Templiers & des autres Chrestiens, & les Mores estant prests de s'en rendre les Maistres, deux Religieux de l'Ordre de Cisteaux en France estant venus en Espagne, se jetterent dedans & animerent beaucoup de gens à y demeurer pour la deffendre : & comme tous ceux qui voulurent s'y enfermer avec eux, se lierent ensemble par un espece de vœu, & qu'ayant reüssi dans leur dessein, on donna cette ville à cette genereuse Confrairie pour recompense, cela engagea beaucoup de gens à s'y enroller.

Les Historiens Espagnols ne demeurent pas d'accord du nom ny du pays de ces deux Religieux : Mariana voulant qu'ils fussent tous deux Espagnols, sçavoir un Raimond Abbé de *Fitero* & un *Diego Velasquez ;* encor y a-t-il deux Convents de *Fitero*, l'un en Navarre & l'autre prés de Vailladolid, & il doute luy-mesme lequel c'estoit des deux : mais ce qu'il remarque au livre 16. Chap. 14. est à considerer. Car en parlant du differend qu'avoient deux Grands-Maistres de l'Ordre de *Calatrava*, sçavoir un

qui avoit esté esleu par les Chevaliers de Castille, & l'autre par ceux d'Arragon, il dit que celuy qui avoit esté nommé par ceux d'Arragon avoit un droit plus apparent, car il avoit esté confirmé & son Election auoit esté ratifiée par l'Abbé de Marimont en France, *à quien*, dit-il, *de officio competia hazer semejante ratification* : sur quoy il dit qu'on l'avoit peut-estre surpris. Ne revoquant donc point en doute que les Grands-Maistres de cet Ordre dependent de France. En effet, dans le démeslé qui arriva en Arragon en 1414. touchant la deposition du Grand-Maistre de *Calatrava*, Henry de Vilaine ce grand Astrologue, par ordre du Pape Benoist XIII. ce furent les Religieux de Cisteaux qui en furent juges, & prononcerent contre le Marquis de Vilaine, à cause qu'il estoit marié, & quoy qu'il eust declaré luy-mesme qu'il estoit impuissant pour rendre son mariage nul & conserver son bien, ils luy firent perdre sa cause.

Peu de temps aprés le Roy *Fernand II.* en 1177. institua l'Ordre d'*Alcantara*, qui fut une filiation de *Calatrava* dont le grand Maistre ayant conquis la ville d'*Alcantara* y establit une maison qui ensuite devint autant ou plus riche que *Calatrava*.

Les Chevaliers de ces trois Ordres estoient en ce temps-là de vrais Religieux de saint Bernard & de saint Augustin qui ne se marioient point, mais la vie militaire à laquelle ils estoient obligez, & les grands biens qu'ils eurent aprés que les Mores furent chassez d'Espagne, firent tant d'envie, que tous les Grands voulurent estre de cet Ordre, & obtinrent des dispenses de se marier, & encore à present ils ne se marient point sans dispense, mais on ne la leur refuse point. Autrefois aussi ils dépendoient des Generaux de Cisteaux.

Au commencement il y avoit un Grand-Maistre de chaque Ordre ; & comme ces Grands-Maistres disposoient

de toutes les Commanderies, & qu'ils estoient comme souverains sur les Chevaliers de mesme que les Grands-Maistres de Malte, chaque Charge de Grand-Maistre valoit bien cent mille ducats de revenu. Les trois Grands-Maistres de ces Ordres estoient les plus considerables de l'Estat, & les brigues de tous les Grands pour y arriver, estoient cause de beaucoup de guerres civiles. Ferdinand & Isabelle reunirent ces trois Grandes-Maistrises en leur personne par permission du Pape, gagnant par ce moyen trois cent mille escus de rente tout d'un coup, & le Pape Adrien VI. confirma leur reünion à perpetuité à la Couronne d'Espagne, ce que les autres Papes n'avoient fait que pour un certain temps.

Le mesme Ferdinand mourant fit un testament, par lequel il laissoit l'administration du Royaume de Castille pendant l'infirmité de la Reyne D. *Iuana la loca*, à Ferdinand cadet de Charles-Quint, qui fut aprés l'Empereur Ferdinand, & luy donnoit les trois grandes Maistrises, mais il le revoqua peu aprés, & ainsi elles sont demeurées incorporées à la Couronne. Et pendant que j'estois en Espagne, on disoit que si Monsieur le Prince ne se raccommodoit point avec le Roy (ce qu'ils ne pouvoient pas croire), on le feroit Grand-Maistre de ces trois Ordres. Ainsi le Roy d'Espagne comme Grand-Maistre donne toutes les Commanderies, & quelquefois tient Chapitre de ces Ordres dans lequel il fait couvrir tous les Chevaliers.

Quand je passay à *Almagro*, jolie ville d'Andalousie qui est tout contre *Calatrava la vieja* qui est ruinée à present, D. *Iñigo de Gusman*, Chevalier de cet Ordre, qui en estoit Gouverneur, & à qui j'en parlay long-temps, me dit qu'*Almagro* estoit la Grand'-Maistrise, & qu'elle avoit autrefois quarante grands villages, & m'envoya la liste des Commanderies de cet Ordre & leur valeur.

Pour l'Ordre de *Monteza*, qui n'est que dans le Royaume

de Valence, & qui n'a que treize Commanderies, qui toutes ensemble valent deux mille trois cens ducats de revenu, ce me semble, il avoit esté fondé par le Roy D. *Sancho el quarto* en l'année 1317. & Philippe II. en reünit la Charge de Grand-Maistre à la Couronne.

COMMANDERIES DE L'ORDRE de Calatrava & leur valeur.

La Encomienda Mayor, c'est le Comte de *Saldaña*, c'est à dire le Duc de l'*Infantado* qui l'a. Car son fils aisné doit avoit ce nom, & c'est le *Mayorasgo* ou preciput de cette grande Maison, depuis que cette Comté à esté donnée aux *Mendoças* par confiscation. Elle estoit autresfois à *Bernardo d'el Carpio* & Sandias de Saldaña, dont il est tant parlé dans l'Histoire de Castille : & les Saldañes de Portugal, & quelques-uns qui restent encor en Castille, dont ma Grand-mere estoit, pretendent estre de cette Maison, & m'en ont monstré des enseignemens. Cette Commanderie vaut dix mille cinq cens ducats. 10500. ducats,

La *Claveria ;* Le Duc d'*Ossonne* : vaut 900. ducats.

La *Dalmagro, D. Francisco Antonio de Pedrossa.* 1000. ducats.

La *de Herrera, El Marques d'Astorga.* 3000. ducats.

La *de Mançanares, El Marques de Velada.* 6500. ducats.

La *del Moral, Marques de Villa Manrique ;* 7500. ducats.

La *Obreria, El Conde de Castrillo.* 4000. ducats.

La *de Daniel* ou d'*Aymiel, El Conde de Peñaranda.* 2700. ducats.

La *de Montan Chuelos.* 1500. ducats.

La *de Pozuela, El Conde de Oropeza.* 1100. ducats.

La *de Torroba, D. Philippe de Loca.* 1300. ducats.

La *de Carion, El Señor Conde de Tiron.* 1800. ducats.

La *de Valdepeñas*, 3500. ducats.
La *del Fuente del Moral*, *El Marques de Zerralvo. Cavalleriço Mayor de* D. *Iuan de Austria* : Elle vaut 1000. ducats.
La *de Castellanos*, 2000. ducats.
La *de Alcolea*, D. *Francisco Vmbrea.* 1400. ducats.
D'*Almodovar del Campo.* 2700. ducats.
La *del Puertollano*, *El Marques de Mancera.* 1600. ducats.
La *de Almoradiel*, 1500. ducats.
La *de Ballesteros*, 1300. ducats.
La *de Volaños*, *Señora Dama Leonor de Velasco Dama de la Reyna*, qui la possede pour la donner à celuy qui l'épousera. Et je croy que c'est la mesme Commanderie, que dans une autre liste on appelle *Valmes*, qui vaut 700. ducats.
La *de Iozual* ou *Posuela*, D. *Iuan Chacon.* 1100. ducats.
La *de Castiljeras*, *El Marques del Poüar.* 4500. ducats.
La *de las Casas de Cordoüa*, 2500. ducats.
De *las Casas de Toledo*, 1200. ducats.
De *las Casas de Talavera.* 800. ducats.
De *las Casas de Plasencia.* 3300. ducats.
De *las Casas de Sevilla y Niebla.* 3000. ducats.
La *del Corral.* 2600. ducats.
La *de Viveros.* 3400. ducats.
La *des Orita.* 500. ducats.
La *de Valleja.* 1100. ducats.
La *del Cañaveral.* 2000. ducats.
La *de Lopera.* 1600. ducats.

Outre ces trente-quatre Commanderies, il y a huit tant Prieurez que *Sacristias* qu'ils appellent, qui reviennent à nos Chappelles, dont il y en a de 500, de mille, & de deux mille ducats & plus.

COMMANDERIES DE L'ORDRE d'Alcantara.

La *Encomienda Mayor*, D. *Luis de Haro*. 10500. ducats.
La *Claveria*. 6050. ducats.
La *Encomienda d'Azauçhal*. 2200. ducats.
Las de Hornos del Iuro de Badajos de la Zarça.
Herera & de Padelfa, dont les plus grandes ne valent que 800. ducats.
La *de Celamin*. 2200. ducats.
De *las Casas de Calatrava*. 2500. ducats.
De *Portecuelo*. 3200. ducats.
La *de la Puebla*. 1200. ducats.
La *de las Casas de Corica*.
La *de Nelis y Navarra*. 1500. ducats.
La *de Elgas*. 3500. ducats.
La *de la Moraleja*. 4000. ducats.
La *Encomienda de Santi Bañez*, D. *Geronimo de Villanueva Marques de Vilalva*. 4000. ducats.
La *de la Mayora*. 4500. ducats.
La *de Parragal*. 1100. ducats.
La *de Beluys de la Sierra*. 1000. ducats.
La *de Yenfayan*. 1300. ducats.
La *de Castil-novo*. 4500. ducats.
La *de los Desmos*. 2000. ducats.
La *de Portogaleza*. 1500. ducats.
La *Cabeça del Buey*. 3600. ducats.
La *de Sancti Spiritus*. 2000. ducats.
La *de la Zalamea* 4300. ducats.
La *de Quintana*. 1000. ducats.
La *de la Paradela*. 2000. ducats.
La *de la Galizuela*. 2500. ducats.
La *de Parragosa*. 3300. ducats.

Outre ces 33. Commanderies il y a quatre Alcaldies, dont celle d'*Alcantara* & d'*Alcorachan*, valent l'une mille 400. ducats, & l'autre 1500. & *Magazela* & *Banquerencia* de 800. & de 400. & quatre tant Prieurez que Chappelles, qui valent entre cinq & six cens ducats.

COMMANDERIES DE L'ORDRE de Santiago.

Tout ce qu'il y a de particulier en cet Ordre, c'est qu'il y a trois grandes Commanderies, au lieu que dans les autres il n'y en a qu'une.

ENCOMIENDAS DE CASTILLA
au nombre de quarante-deux.

Encomienda Mayor de Castilla.	14000. ducats.
De *Ocaña.*	1500. ducats.
De *Montalegre.*	5000. ducats.
La *de Monreal.*	10000. ducats.
La *de dos Barrios.*	1800. ducats.
La *de Villa rubia.*	1200. ducats.
La *de Vissoria.*	2000. ducats.
La *de Viedma.*	1500. ducats.
La *de Orcajo.*	4000. ducats.
La *de Poço rubio.*	1600. ducats.
La *de Mirabel.*	1310. ducats.
La *de Villa Mayor.*	2000. ducats.
Del campo de Criptana.	1500. ducats.
De Villa Escusa de Haro.	1500. ducats.
De *Socuellamos.*	14000. ducats.
Del Corral d'Almaguer.	
De *Santa Cruz de la Zarça.*	1000. ducats.
De *los Bastimentos de Castilla.*	2500. ducats.

Bastimentos del campo de Montiel.	3000. ducats.
La *de Aledo y Tosana.*	4000. ducats.
La *del Caravaca.*	12000. ducats.
La *de Zieza.*	1200. ducats.
La *de Lacote.*	6000. ducats.
La *de Socobos.*	4500. ducats.
La *de Moratalla.*	6400. ducats.
La *de Montizon y Chielana.*	3200. ducats.
La *de Torres y Cañamares.*	1000. ducats.
De *Montiel y Ossa.*	1800. ducats.
De *Carricosa.*	1200. ducats.
De *la Mambra y Solana.*	9000. ducats.
De *Segura de la Sierra.*	2000. ducats.
La *de Veas.*	5000. ducats.
La *de Yeste.*	6000. ducats.
Albanchez y Vedmar.	5000. ducats.
Villa nueva de Fuente.	1500. ducats.
La *de Merida.*	4500. ducats.
De *Albange.*	5200. ducats.
De *Altuesta.*	2000. ducats.
De *Ornachos.*	5500. ducats.
De *Palamos.*	1500. ducats.
De *Oliva.*	1000. ducats.
De *Villa Hermosa.*	4000. ducats.

ENCOMIENDAS DE LEON
au nombre de quarante-cinq.

La *Encomienda Mayor de Leon.*	12000. ducats.
La *de Ozuaga.*	10000. ducats.
De *Guadal Canal.*	4200. ducats.
La *Puebla de Sancho Perez.*	2000. ducats.
La *de la Reyna.*	4500. ducats.

De *la Fuente del Maestre.*	2200. ducats.
La *de los Santos.*	4300. ducats.
La *de Villa Franca.*	1000. ducats.
La *de la Bienvenida.*	3000. ducats.
De *Vsagre.*	2500. ducats.
De *Ribera.*	3000. ducats.
De *Inojosa.*	1200. ducats.
Bastimentos de Leon.	6000. ducats.
Las Casas de Cordoua.	3000. ducats.
La *de la Barra.*	1500. ducats.
La *de Castroverde.*	600. ducats.
De *Peña Vsende.*	2500. ducats.
La *de Triana.*	1500. ducats.
La *Encomienda Mayor de Montalvan.*	4000. ducats.
La *de Orchenta.*	500. ducats.
La *de los Museros.*	400. ducats.
Zagra y Zenete.	2000. ducats.
Avelino en Sicilia.	1500. ducats.
La *de Feradel.*	400. ducats.
La *de Sancolorio.*	1000. ducats.
De *Vauzete.*	2000. ducats.
De *Orion en Bearne.*	500. ducats.
La *de Estepa.*	6000. ducats.
La *de Paracuellos.*	2000. ducats.
La *del Montijo.*	1500. ducats.
La *de Mohernando.*	2000. ducats.
La *de Oreja.*	3000. ducats.
La *de Lobon.*	1000. ducats.
La *d'Estremera.*	800. ducats.
La *de Mora.*	1500. ducats.
La *de Nuelamo.*	400. ducats.
La *de Mures y Venazuza.*	500. ducats.
Castilleja de la Cuesta.	300. ducats.
Almendralejo.	2400. ducats.

Medina de las Torres.	2500. ducats.
Montemolin.	1400. ducats.
Monasterio.	1500. ducats.
Calcadilla.	1500. ducats.
Castroverde.	300. ducats.
Aguilarejo.	600. ducats.

Outre il y a dix, tant Alcaldies que Lieutenances de cet Ordre, mais qui valent peu de choses, horsmis celle de *Montanches*, qui vaut 1200. ducats.

Il me semble avoir déja remarqué que ces trois Grandes Maistrises qui sont au Roy, sont affermées trois cens mille ducats, outre laquelle somme les Fermiers doivent donner à tous les Chevaliers profez de ces Ordres, & qui n'ont point de Commanderies, douze mille Maravedis pour leurs rations de pain & d'eau, qui sont six mille Ochavos, qui font environ trois cens cinquante-trois Realles de *Vellon* : car il faut dix-sept Ochavos pour un Real, qui revient environ à cinq sols de France : ainsi c'est environ 75. ou 80. livres chacun. Tous les Chevaliers ont le privilege de s'asseoir & de se couvrir en presence du Roy quand il tient Chappelle de l'Ordre, ou fait quelque assemblée comme Grand-Maistre.

DE L'ESTAT ECCLESIASTIQVE.

Le Roy ne donne pas veritablement en Espagne les Abbayes qui sont toutes regulieres, à la reserve de deux ou trois, qui sont Commendataires, à ce qu'on m'a dit ; mais qui ne valent pas beaucoup, & sont plustost des especes de Doyennez de Chefs d'Eglises Collegiales, comme la nouvelle dignité de l'Abbé de *Sacromonte* de Grenade & quelques autres. Mais aussi il a bien plus d'Archeveschez & d'Eveschez à donner, & de bien plus riches qu'en France.

Car sans compter les Indes, où il y a plus de quarante tant Archeveschez qu'Eveschez, dont il y en a qui valent vingt & trente mille ducats de rente, outre les Pays-bas, l'Estat de Milan que nous connoissons, & le Portugal qui a son Roy.

Il y a en Espagne seulement en comprenant Arragon, Catalogne & les Isles de Sicile, Sardagne, Majorque, Minorque, & le Royaume de Naples, vingt-deux ou vingt-trois grands Archeveschez ; sçavoir, *Tolede, Seville, Burgos, S. Iacques, Grenade, Zaragoce, Valence, Tarragone, Caller, Oristan, Sacer, Brindez, Lanciano, Matera, Otranto, Roelio, Salerno, Trani, Taranto, Palermo, Monreal, & Messina* : & environ cent Evéchez, qui horsmis quelques-uns d'Italie sont meilleurs que les nostres de France. Car les ordinaires sont de vingt mille ducats de revenu, & les bons sont de 30. 40. 60. 90. & cent mille au moins à ce qu'ils disent, comme leurs Archevêchez qu'ils disent valoir beaucoup.

Pour celuy de Tolede, il vaut 300. mille ducats ; tout le monde en convient. C'est le Cardinal de *Sandoval*, qui est le nom de la Maison de *Lerme*, qui est fort vieux & Sous-Doyen des Cardinaux : mais il me semble qu'il n'estoit pas frere du Duc de *Lerme* favory du Philippe III, estant de la branche des Comtes d'*Altamira*.

Il y a 40. Chanoinies, qui valent chacune plus de 3000 duc. de revenu. Outre cela il y a 14. Dignités ; entr'autres 5. ou 6. Archidiaconez, dont celuy de Madrid est un, car il n'y a point d'Evêque à Madrid.

Ie ne sçay lequel des deux Archidiaconez vaut le plus, mais l'on ma dit que l'un, qui est celuy de Tolede, est à D. Iuan d'Austriche, & qu'il vaut trente mille écus, & l'autre 15000. qui est à un *Moscoso*, neveu du Cardinal. Celuy de *Guadalaxara* & celuy de *Talavera* vallent chacun 10000. écus. Le Doyenné qu'a D. Paschal *Daragon* 16000. écus, les autres des moindres Dignités valent bien plus

que les Chanoinies, & vont jusques à 4. 5. & 6. mille ducats.

Il y a cinquante *Racioneros* que nous dirions, je pense, Prebendiers, qui ont chacun deux mille ducats, & d'autres Comportionnaires, vingt cinq Archiprestres. Enfin c'est *una machina* de Prestres, comme ils disent en Espagne.

Outre cela il y a une Chapelle où sont plusieurs Roys enterrez nommée *Capilla de los Reyes*, dont le *Capellan Mayor* a 12000. écus & les douze Chapelains chacun mille ou douze cens écus. Le Poëte *D. Pedro Calderon* en est l'un : de sorte qu'on dit que tout le revenu de cette Eglise va à plus d'un million ; car il y a encor cent mille ducats pour la Fabrique.

En l'année 1518. le Pape Leon X. voulut diviser l'Archevesché de Tolede que l'on trouvoit trop grand, & faire un Evesché de *Madrid*, & un de *Talavera*, & mesme nomma pour Commissaire le Cardinal Adrien ; mais cela ne se put executer.

Celuy de Seville ne vaut que quatre vingt dix mille ducats. Il est à un nommé *Vrbino* de *Viscaye*. Il y a quarante Chanoines aussi bien qu'à Tolede, & qui valent autant : mais il y a treize Dignitez qui ne valent pas tant, & vingt Rationnaires. Le Comte Duc avoit esté Chanoine de Seville.

L'Archevesché de S. Iaques en Galice a 35. Archiprestres, 13. Dignitez, 7. Cardinaux, 34. Chanoinies, 11. *Racioneros* ou Prebendiers. Il vaut 40000. ducats.

L'Archeveschez de Grenade a 7. Dignitez, 12. Chanoinies, 12. Prebendes qui ne sont pas de fort grand revenu ; mais on m'a dit là que l'Archeveschez valoit 60000. ducats. L'Archevesque se nomme D. Ioseph *d'Argayes*, mais dans un Estat du revenu des Eveschez d'Espagne, j'ay veu qu'on ne le met qu'à trente mille. 60000. ducats.

L'Archevesché de *Burgos* a 18. Dignitez, 45. Chanoinies 40. *Racioneros*. L'Archevesque se nomme & l'Archevesché vaut 40000. ducats.

L'Archevesque de Valence a ce privilege qu'il est habillé en Cardinal & les Chanoines de violet, et dans les festes de ceremonie, ils ont le Rochet & le Camail comme les Evesques. Les Chanoinies y valent trois mille écus ; Ie ne me souviens pas de la valeur de l'Archevesché, & je ne me suis pas informé de la valeur des autres Archeveschez, ny des Eveschez d'Italie, qu'on ne croit pas fort bons, mais si l'estat qu'a fait *Nuñes de Castro* de ceux d'Espagne, est vray, l'Evesché d'Avila a 8. Dignitez, 20. Chanoines, 20. *Racioneros* & 12. *Medias*, & vaut 20000. ducats.

Astorga, 14. Dignitez. 50. Chanoinies, 10. *Racioneros*, & vaut dix-huict mille ducats. 18000.

Almeria. 4000. ducats.

Cordoüe dont je décris dans mon Iournal la grande Eglise qui a esté la plus belle Mosquée qu'ayent jamais eu les Mores, a 8. Dignitez, 20. Chanoinies, 10. *Racioneros*, & 20. Medias, & vaut quarante six mille ducats[1]. 46000.

Calahora & *Sandomingo de la Calçada* sont deux petits Eveschez où j'ay passé, qui n'en font, à ce qu'on m'a dit sur le lieu, qu'un, & se rapporte au revenu de cet Estat. Il vaut 20000. ducats.

Cuenca, 9. Archiprestres, 13. Dignitez, 26. Chanoinies, 22. *Racioneros*, & vaut 47000. ducats.

Zamora, 6. Archiprestres, 9. Dignitez, 24. Chanoinies, 12. *Racioneros*. 20000. ducats.

Cona, 7. Archiprestres, 8. Dignitez, 16. Chanoinies, 3. *Racioneros*, 4. *Medias*, & vaut 10000. ducats.

Cadix, 6. Dignitez, 10. Chanoinies, 4. *Racioneros*, & 8. *Medias*. Le revenu de l'Estat ne se rapporte pas, à ce qu'on m'en a dit, sur les lieux ; car il y a seulement 10000.

1. La Fabrique de l'Eglise de Cordoüe, outre cela, vaut 40.000 ducats. Le Doyenné vaut 6.000 ducats.

ducats, & on m'en a dit vingt mille. 20000. ducats.

Canarie, qui comprend les sept Isles, a 8. Dignitez, 16. Chanoinies, & 12. *Racioneros.* 12000. ducats.

Guadix, 6. Dignitez, 6. Chanoinies, 6. *Racioneros* 7000. ducats.

Iaen auprés d'où j'ay passé, dont l'Evesque se nomme D. *Fernando de Andrada y Castro*, de la maison de *Lemos*, n'a, à ce que dit l'Estat que j'ay veu, que 20000. ducats de revenu : mais on m'a dit sur les lieux 66000. Il y a 8. Dignitez, 21. Chanoinies, 24. *Racioneros.* 66000. ducats.

Leon, 12. Dignitez, 84. Chanoinies, 8. *Racioneros.* 14000. ducats.

Lugo, 11. Dignitez, 25. Chanoinies, 6. *Racioneros.* 8000. ducats.

Malaga, où j'ay passé, a, suivant le Memoire, 8. Dignitez, 17. Chanoinies, 12. *Racioneros*, & 12. *Medias*, & ne vaut que trente mille ducats, mais on m'a dit sur le lieu 60000. ducats.

Mondoñedo. 10000. ducats.

Olma, 13. Archiprestres, 10. Dignitez, 10. Chanoinies, 12. *Racioneros.* 20000. ducats.

Orense, 11. Dignitez, 8. Cardinaux, 18. Chanoinies, 12. *Racioneros.* 7000. ducats.

Oviedo. 20000. ducats.

Palencia, 13. Dignitez, 80. Chanoinies, 24. *Racioneros.* 30000. ducats.

Pampelonne, où j'ay passé, 9. Archiprestres, 173. Abbayes, ainsi les appellent-ils. Le revenu du Memoire se rapporte à ce qu'on m'en a dit sur le lieu. 22000. ducats.

Siguença, 10. Archiprestres, 14. Dignitez, 40. Chanoinies, 20. *Racioneros.* 500000. ducats.

Salamanca, 10. Dignitez, 26. Chanoinies, 31. *Racioneros.* 24000. ducats.

Segovie, 9. Dignitez, 40. Chanoinies, 20. *Racioneros*, 8. *Medias*. 24000. ducats.

Tuy, 14. Archiprestres, 8. Dignitez, 27. Chanoinies, 4. *Racioneros*. 4000. ducats.

Badajoz, un Archiprestre, 6. Dignitez, 15. Chanoinies, 14. *Racioneros*. 16000. ducats.

Vailladolid, 3. Archiprestres, 6. Dignitez, 22. Chanoinies, 6. *Racioneros*, 12. *Medias*. mais on ne m'a dit en passant que 15000. ducats. 4600. ducats.

Huesca, 9. Dignitez, 20. Chanoinies, 14. *Racioneros*, 48. *Beneficiales*, & vaut 12000. ducats.

Barbastro. 7000. ducats.

Tarazona. 24000. ducats.

Albarracin, 4. Dignitez, 8. Chanoinies. 12000. ducats.

Teruel, 6. Dignitez, 13. Chanoinies, 8. *Racioneros*. 12000. ducats.

Saca, 9. Dignitez, 17. Chanoinies, 16. *Racioneros*. 6000. ducats..

Pour ce qui est des Chanoinies, quand un Evesque est Cardinal il les donne toutes, comme fait celuy de Tolede, & quand les Eveschez sont du domaine & du patrimoine du Roy, c'est à dire tout ce qui a esté conquis sur les Mores, comme Seville, Grenade, *Malaga* &c. ou quand le Roy a fondé les Eveschez, il donne toutes les Chanoinies. Pour tous les autres Eveschez, le plus commun usage d'Espagne est, que de douze mois de l'année le Pape en a quatre, & l'Evesque & le Chapitre en ont huict, pendant lesquels ils les donnent à moitié partout, selon l'usage de chaque Eglise, comme à *Pamplonne* & à *Calahora*, au lieu que l'Evesque de *Iaen* les donne pendant les huict mois ; ainsi cela n'est pas de mesme partout ; car il y en a où le Roy a aussi son temps.

Quand un Evesque meurt, c'est le Chapitre *sede vacante*

qui ait toutes les fonctions, donne toutes les Chanoinies qui appartiennent à l'Evesque, & non pas le Roy, comme en France. Il n'a point non plus le serment de fidélité, ny la Regale, mais dés qu'un Evesque est mort, ceux qui ont l'Evesché font inventaire de toute la succession, qui se trouve tant en argent qu'en meubles, vaisselle, tapisseries, qui sont au Pape qui les vend, & pour cela les Nonces y ont bien plus de credit qu'en France ; & les Legats y sont mesme receus avec bien plus d'honneur comme il se voit par l'exemple du Legat *Roderiq Borgia*, que le Roy *D. Henrique* alla recevoir, & auquel Mariana [1] remarque qu'il donna la main droite. *Cortesia*, dit-il, *conforme à la costumbre d'España de mucha honra.*

Et quand il n'y a point de Legats, on est obligé d'aller à Rome pour ce que tout depend de là, & rien du Roy, hormis les Eveschez ; encore n'est-ce que depuis Adrian VI. qui en donna la nomination aux Roys d'Espagne en faveur de Charles, dont il avoit esté precepteur ; & des Chanoinies que je viens de dire : cela par une Bulle du 6. de Decembre 1523. comme porte le supplement de Mariana année 1523. Sans aller mesme à Rome, le Nonce a le pouvoir de faire beaucoup d'expeditions, par exemple, il a le pouvoir de donner tous les Benefices qui vaquent jusques à la valeur de trente écus de gros, sans les distributions du Chœur.

Pour ce qui est des petits Benefices qui dépendent de l'Evesque & des Chapitres des Eglises, ils gardent aussi une espece de forme d'examen, & on leur donne quelque article de Droit-Canon à soûtenir, & ordinairement on fait disputer ceux qui y pretendent & ils appellent encore cela Opposition.

1. Liv. XXIII, ch. XVIII.

DES ESTATS QVE L'ON APPELLE EN Espagne Cortes.

Avtresfois en Espagne, devant que les Mores y fussent entrez, dans toutes les occasions d'importance on assembloit des Conciles qui estoient plustost des Estats que des Conciles : car non seulement les Evesques & les Abbez, mais le Roy & tous les Grands y signoient ; et c'estoit là que l'on resolvoit tous les differends qui naissoient sur la succession & sur le gouvernement des Royaumes, & on y elisoit mesme souvent les Roys ; comme *Sisebut* fut éleu Roy d'Espagne aprés la mort de Gondemare environ en l'année 612. Et Mariana rapporte l. 6. ch. 3. qu'en suitte dans le 4. Concile de Tolede, il fut arresté qu'aucun Roy ne seroit reconnu pour tel qu'il n'eust esté éleu & confirmé par les Prelats, qui avoient en ces premiers temps tout le credit en Espagne aussi bien qu'en France. Mais depuis que les Mores se furent rendus maistres de l'Espagne, les Chrestiens n'en occupant plus qu'une fort petite portion, & n'ayant reconquis peu à peu le surplus que par la valeur des Chevaliers de tous les Ordres militaires, les Grands-maistres de tous ces Ordres s'y attribuerent en suite le principal credit. C'est pourquoy dans la capitulation que fit le dernier Roy More de Grenade en remettant *l'Alhambra* entre les mains de Ferdinand & d'Isabelle, il voulut que tous les Grands-Maistres des Ordres militaires, les Evesques & les Grands y signassent, comme ils firent : elle est dans une Histoire de Grenade que j'ay. Mais depuis que les trois Grandes Maistrises ont esté reunies à la Couronne par Ferdinand, il n'est rien resté de ces sortes d'Estats que ce qu'on appelle presentement *Cortes*, Cours, qu'on ne tient plus gueres que pour faire prester serment

aux Princes, & les reconnoistre devant la mort de leurs peres pour Princes des Asturies & heritiers de la Couronne.

Il est à remarquer, qu'en ces Assemblées d'Estats qui se font ordinairement dans les Eglises, peut-estre à l'exemple des anciens Conciles, le Roy & les Grands d'Espagne sont placez tout au contraire de ce qu'ils ont accoustumé d'estre lors que le Roy tient Chapelle ; ce qui se dit comme à Rome, quand le Roy d'Espagne entend la Messe en public : ce qui se fait en cette sorte.

Premierement, au lieu qu'en France le Roy se met toûjours sous un haut dais que l'on dresse tout au milieu de l'Eglise en veuë de tout le monde, le Roy d'Espagne est toûjours à un des costez de l'Eglise sous une *Cortina*, qui est un pavillon avec des rideaux, & un ciel qui est ordinairement, comme j'ay veu, du costé de l'Evangile, de façon qu'on ne le voit point. Il y a des Gardes autour du pavillon, & un siege pour le *Mayordome mayor*. L'Aumosnier que l'on appelle *Sumiglier de cortina* est debout, & au dessous de la *cortina*, est un grand banc couvert de tapisserie tout du long de l'Eglise où s'assisent les Grands qui demeurent tous couverts, vis à vis du Roy. Du costé de l'Epistre sont les Ambassadeurs & au dessous d'eux, en long, un banc où sont tous les Aumosniers & Prestres.

Mais dans les Estats ou *Cortes*, il semble que le Roy quitte la place qu'il tient la plus honorable, & où il est ordinairement, qui est le costé de l'Evangile, & s'en démette entre les mains des Estats, pour marque de cette ancienne superiorité qu'avoient les premiers Conciles d'Espagne sur les Roys qu'ils élisoient & qu'ils establissoient sur leur throsne : car la courtine du Roy se met du costé de l'Epistre, & le banc des Grands au dessous. Du costé de l'Evangile vis à vis du Roy au haut sont tous les Prelats. Vn peu plus au dessous, est un banc où sont les Ambassadeurs & les Cardinaux, s'il y en a, & au dessous,

vis à vis des Grands, sont des bans ou sont *los titulos*, c'est à dire Comtes & Marquis, &c. Car il y en a beaucoup presentement, au lieu qu'autrefois il n'y en avoit point du tout. Et ce fut Alonze XII. qui erigea la premiere Comté en Castille, en faveur de son favory D. *Aluar Nuñes Ozorio* qu'il fit mourir peu aprés qu'il l'eut fait Comte de *Trastamare*, Comté qui fut donné ensuitte à son bastard Henry de *Trastamare*. Les Procureurs ou deputez des villes sont aussi du costé des Grands.

Et au lieu que dans les ceremonies ordinaires, les Grands vont les premiers dans ces Estats, ce sont les Prelats qui vont faire le serment devant les Grands, & puis *los titulos* & aprés les Villes.

Les derniers Estats qui se sont assemblez avec quelque solemnité ont esté en 1538. à Tolede, où Charles-Quint ordonna qu'il n'y eust que 18. villes qui eussent voix, sçavoir *Burgos*, *Leon*, *Granada*, *Sevilla*, *Cordoua*, *Murcia*, *Iaen*, *Toledo*, *Segovia*, *Salamanca*, *Avila*, *Toro*, *Zamora*, *Cuenca*, *Soria*, *Guadalaxara*, *Vailladolid* & *Madrid*, qui ne sont pas dans le nombre des Villes ou *Ciudades*, mais seulement des Bourgs ou *Villas*. Ainsi il y a 16. villes & deux Bourgs qui font les 18. de Charles V. & depuis on y a adjoûté toute la Galice pour une ville.

Il y a toûjours eu dispute entre *Burgos* qui se dit *Cabeça de Castilla* ou la Capitale ville de Castille, & Tolede ; et le Roy Henry qui chassa *D. Pedro el cruel* les accommoda de cette maniere, car aprés avoir fait mettre vis à vis de luy, & dans un rang à part, les Deputez de Tolede, il commanda à *Burgos* de parler & jurer : & il dit qu'il se chargeoit de jurer pour Tolede. Cela contenta ces deux Villes : si bien qu'à l'exemple de cela, dans toutes les Assemblées les deux villes se presentent, & le Roy commande à Burgos de parler, & dit que Tolede jurera quand il luy commandera. Mariana lib 16. ch. 15. dit que le pre-

mier qui fit cet accommodement fut le Roy Alonze dernier, pere de Henry, & luy attribuë ces paroles *Yo hablo por Toledo y hara lo que mandare; hable Burgos.* Il demeure d'accord luy-mesme pour le nombre des villes, que ce Prince pour obtenir plus aisement de l'argent en fit entrer plus de dix-huict dans les Estats ou Cours qu'il tint à *Alcala.* Quoy qu'il en soit, c'est la ville de *Burgos* qui porte la parole & propose toutes choses, & on fait aller Tolede hors du rang des Villes en un rang fort honorable, & Tolede aussi bien que *Burgos* font toutes deux leurs protestations, dont le Roy leur fait delivrer acte, sçavoir à *Burgos* qu'elle a esté suivant l'ordre ancien pour conserver sa possession, & à Tolede que ç'a esté par l'ordre du Roy sans que cela puisse prejudicier à leur preseance.

Et afin que l'on puisse mieux s'imaginer l'ordre & la seance de *las Cortes*, & comme ils appellent en Espagnol, *la planta que se observa en los Assientos de la Capilla*, Ie m'en vais mettre icy tout du long, traduite en François, la Relation d'une des plus celebres Ceremonies qu'on ait veuës en Espagne.

TRADUCTION

D'VNE RELATION Espagnolle manuscrite de la Seance des Estats de Madrid en 1584. *Où le feu Roy Philippe III. fut confirmé par le Cardinal D. Gaspar de Quiroga, Archevesque de Tolede, & fut juré Prince en presence de Philippe II. son pere, & d'Amédée Philbert frere du Duc de Savoye, & du Cardinal de Granvelle* : Où les Infantes *D. Maria* sœur de Philippe II. Imperatrice, & *D. Isabel*, & *D. Cathalina* sœur du Prince, luy presterent serment.

En l'année 1584, le Dimanche onziéme de Novembre, qui est la feste de S. Martin, le Roy D. Philippe II. de ce

nom, nostre souverain Seigneur, ayant assemblé à Madrid les Estats generaux du Royaume, & tous les Procureurs des villes s'y estant rendus pour reconnoistre le Prince D. Philippe nostre Seigneur, seul fils masle quant à present, & successeur de sa Majesté, & de la Reine D. Anne, nostre souveraine Dame, que nous souhaitons estre au Ciel. Son Altesse ayant six ans & six mois moins trois jours, sa Majesté ayant nommé ce jour-là pour faire cette solemnité & pour prester le serment de fidelité à nostre dit Seigneur Prince dans l'Eglise du Monastere de S. Hierosme le Royal, qui est hors des murs de ladite ville ; et tous les Prelats, Grands, Personnes titrées & Gentilshommes, qui pour lors se trouvoient à la Cour & devoient prester ledit serment, en ayant esté advertis aussi bien que les Procureurs du Royaume, qui avoient pour cet effet apporté les pouvoirs suffisans de leurs Villes & Communautez, qui avoient en suite esté veus & examinez par le President & Assistant desdits Estats devant que d'en faire l'ouverture, comme c'est la coustume, le Roy nostre souverain Seigneur ayant voulu, à cause du mauvais temps & de l'indisposition de nostre Prince, se rendre pour cet effet, & faire porter son Altesse un jour auparavant dans ce Monastere où la Serenissime Imperatrice D. Marie sœur du Roy estoit déja entrée plusieurs jours auparavant : Les Serenissimes Infantes D. Isabelle & D. Catherine, filles de sa Majesté, sortirent le mesme jour de S. Martin de l'*alcaçar* de ladite ville où est le Palais Royal de sa Majesté, sans ceremonie ; mais seulement avec leur train ordinaire se rendirent dans ledit Monastere de S. Hierosme, où elles furent trouver la Serenissime Imperatrice dans sa chambre.

L'Eglise estoit tenduë de tapisseries fort riches, & on y avoit élevé contre le grand Autel un haut dais, auquel on montoit par onze marches, & qui occupoit la moitié de la

grande Chappelle depuis un costé jusques à l'autre. Le parterre estoit couvert d'un grand tapis de pied à la main gauche du grand Autel, & du costé de l'Epistre il y avoit un lit à courtines de brocars, sous lequel auprés de la muraille estoit le priedieu de sa Majesté avec un fauteüil couvert de mesme estoffe pour le Roy nostre Seigneur, & un petit au dessous pour le Prince, avec des carreaux pour les Infantes.

Sa Majesté & leurs Altesses sortirent de la chambre du Prince qui estoit dans le Cloistre d'enhaut dudit Monastere accompagnées d'Amedée Philbert, frère du Duc de Savoye, & des Grands, qui estoient entrez pour cet effet dans ladite chambre ; D. Iean *Alvares de Tolede*, Comte d'*Oropeza*, portant l'épée du Roy.

Tous les Seigneurs titrez, Gentilshommes & deputez des Estats attendoient dans le Cloistre, & les Roys d'Armes, les Massiers estoient à la porte de la chambre avec leurs cottes d'armes & leurs masses. Sa Majesté & leurs Altesses avec toute cette suite estant descenduës par le grand escalier, entrerent dans l'Eglise par la porte par où entrerent les processions. Les Serenissimes Infantes D. Isabelle & D. Catherine, qui estoient immediatement aprés le Roy tenant entre elles le Serenissime & tres illustre Prince D. Philippe-nostre Seigneur chacune par une main.

Devant le Roy marchoit le Comte d'Oropeza avec l'épée nuë, appuyée sur son épaule, ayant devant luy les Roys d'armes devant lesquels marchoient les Grands, qui estoient à Madrid. Les Maistres d'Hostel de sa Majesté alloient aprés ceux de la Reine, qui servoient à leurs Altesses, & devant tout cela alloient les Massiers ; en suite des Seigneurs de marque, des Chevaliers & des Procureurs des villes qui devoient prester le serment, outre plusieurs autres Chevaliers & Gentilshommes, qui n'y devoient point estre admis.

Derriere les Infantes marchoient D. Marie de *Mendoça* Comtesse de *Barajas*, & D. Anne de *Mendoça* Gouvernante du Prince nostre Seigneur, D. *Sancha de Guzman*, & D. Marie Manuel, Dames d'honneur de leurs Altesses, qui leur portoient la queüe ; & un peu plus derriere marchoit D. Iullienne de l'Encastre Duchesse de *Avero* & les Dames de leurs Altesses.

Le Comte François *Çapata de Cisneros* Comte de *Barajas*, President du Conseil, & Grand-Majordome de leurs Altesses ne s'y trouva pas, pour ne pouvoir pas tenir là un rang conforme à sa dignité.

Sa Majesté & leurs Altesses estant entrées en cet ordre dans l'Eglise, aprés avoir fait leurs priéres sur le haut dais où elles se mirent à genoux, s'assirent sous la Courtine en cet ordre.

Le Roy nostre Seigneur prit le fauteüil qui luy estoit destiné, le Prince la petite chaise, & lesdites Serenissimes Infantes se mirent un peu au dessous sur deux Carreaux de Brocars, au dessous & hors de la Courtine se mirent la Duchesse d'*Avero*, la Comtesse de *Barajas*, Anne de *Mendoça*, D. *Sanche de Gusman*, D. Marie Manuel, & les Dames de leurs Altesses.

Le Docteur *Garçia de Loaisa*, Grand Aumosnier de sa Majesté, & D. *Fernando Henriquez*, Sommelier de l'Oratoire, demeurerent debout & découverts auprés de la Courtine tout le temps que dura la Messe ; le Comte d'*Oropeza* avec l'épée, & le Comte de *Barajas* demeurerent aussi debout tout ce temps-là appuyez contre la muraille au dessus de la courtine, où il y avoit aussi quelques Chapelains qui estoient necessaires pour servir à l'Autel.

De l'autre costé, qui est le costé de l'Evangile à la main droite de l'Autel, & vis à vis de la courtine de sa Majesté, le Reverendissime Antoine Perenot, Cardinal de Granvelle, du Conseil d'Estat de sa Majesté, & President de

celuy d'Italie, estoit dans une chaise à bras de velours cramoisi, ayant aussi devant soy un priedieu & un carreau de velous.

Vn peu au dessus de ce Cardinal estoit le banc des Prelats, où s'assirent les Reverends Peres en Dieu, André de *Noroña*, Evesque de Plaisance, D. *Gomez Çapata*, Evesque de *Cuenca*, Frere Laurent de *Figueroa* Evesque de *Siguença*, D. Ierosme Manrique, Evesque de Salamanque, D. *Fernand* de *Tomiño*, Evesque d'Avila, D. André de *Cabrera y Bobadilla*, Evesque de Segovie, D. Sebastien Perés, Evesque d'*Osma*, D. *Iuan Ruiz de Aguero*, Evesque de *Zamora*, chacun selon l'ordre de leur sacre, qui est celuy que je viens d'écrire.

Au dessous du mesme Cardinal estoit du mesme costé un autre banc couvert d'un tapis de verdure, où estoient assis, selon l'Ordre suivant : *D. Luis Taberna*, Evesque de *Lodi*, Nonce de sa Sainteté, le Baron Iean de *Quebenhille*, Baron d'*Aquelberg*, Gentilhomme de la Chambre & Ambassadeur du Serenissime Empereur, & Vincent *Grandamo*, Ambassadeur de Venise, devant lesquels estoit un autre banc couvert de velours cramoisi.

Derriere le Cardinal de *Granvelle* & contre la muraille estoient, debout & découverts, le Licentié *Fernando de Vega de Fonseca*, President du Conseil des Indes, & le Docteur D. *Iñigo de Cardenas*, President du Conseil des Ordres, au dessous desquels estoient le Licentié Iean Thomas, du Conseil de la Chambre de sa Majesté, Assistans des Estats, les Licentiez *D. Lope de Guzman* & *Ximenes Ortiz*, aussi du Conseil Royal de sa Majesté, *Chumacero de Soto Mayor* dudit Conseil & de la Chambre de sa Majesté, aussi Assistant desdits Estats. Et dans le mesme rang estoient le Regent *Campi*, & le Regent *Capena*, du Conseil d'Arragon ; le Regent *Moles*, du Conseil d'Italie, Iean *Vasquez de Salazar*, du Conseil de sa Majesté, son Secrétaire & du

Conseil de la Chambre ; & D. Iean de *Ynestrosa* & Antoine de *Paredes*, Greffiers desdits Estats.

Entre la chaise dudit Cardinal & le banc des Ambassadeurs, estoient debout & découverts D. P. *Lopes*, D. *Ayala* Comte de *Fuensalida*, D. *Diego Fernandez de Cabrera & Bobadilla* Comte de *Chinchon*, & D. *Fadrique Henriquez de Guzman* grand Commandeur d'*Alcantara*, Maistre d'Hôtel du Roy nostre Seigneur, avec leurs bastons à la main.

Auprés du banc desdits Ambassadeurs, mais un peu au dessous, estoient aussi debout & découverts D. P. *Lazo de Castilla* & D. *Diego Messia de Obando* Comte de *Vzeda*, *Mayordome de* la feu Reine, qui soit dans la gloire, servans leurs Altesses & tenans leurs bastons à la main, & tout auprés d'eux estoient D. *Rodrigue de Mendoça*, D. *Alonze de Çuñiga* & D. P. de *Velasco*, Gentilshommes de la Chambre de sa Majesté, qui se tinrent debout pendant la Messe.

Aux premieres marches du haut dais estoient les quatre Roys d'armes, sçavoir deux d'un costé & deux de l'autre, & les quatre Massiers estoient à celles d'en bas.

Auprés de la derniére marche il y avoit d'un costé & de l'autre des bancs couverts de tapis verts, qui alloient depuis le haut dais jusques auprés de la porte de l'Eglise, où l'on avoit mis une barriere de bois, car on avoit osté ce jour là la grande grille qui separoit la Nef du Chœur, afin que la place fust plus libre & plus claire.

A l'entrée de cette Balustrade ou barriere, estoit debout & découvert D. P. de *Velasco*, Commandeur de *Montiel* de l'Ordre de S. Iacques, Capitaine de la Garde Espagnolle, afin de pouvoir de là donner plus aisement ses ordres partout.

Le Cardinal de *Granvelle* & le Cardinal D. *Gaspar de Quiroga*, Archevesque de Tolede, Primat des Espagnes, grand Chancelier de Castille, du Conseil d'Estat de sa

Majesté, & Inquisiteur General des Royaumes & pays de son obeyssance qui devoit dire la Messe, & les autres Prelats & Ambassadeurs attendoient en leurs places que sa Majesté fust entrée en l'Eglise.

Aussi-tost que sadite Majesté, & leursdites Altesses furent placées sous la courtine, les Grands descendirent du haut dais & se vinrent asseoir sur le banc qui estoit au dessous de la courtine de sa Majesté sans ordre ny preseance, laissant pourtant la premiere place au Prince *Amedée Philbert.*

Tous les autres Seigneurs & Chevaliers qui devoient prester le serment aussi bien que les Deputez desdits Estats, demeurerent debout & découverts tout le temps que dura la Messe, du mesme costé & au mesme lieu où ils estoient assis lors du serment, & outre les prieres accoustumées de la Messe on dit ce jour-là les Oraisons suivantes.

SECVNDÆ ORATIONES.

Quæsumus, omnipotens Deus, ut famulus tuus Philippus Princeps noster, qui tua miseratione Regnorum gubernacula suscepturus est, virtutum etiam omnium percipiat incrementa, quibus decenter ornatus, vitiorum monstra superare & ad te qui via, veritas & vita es, gratiosus valeat pervenire. Per eumdem, &c.

SECRETA.

Munera quæsumus, Domine, oblata sanctifica, ut & nobis Vnigeniti tui corpus & sanguis fiant, & Principi nostro Philippo, ad obtinendam animi corporisque salutem, & ad peragendum injunctum sibi officium te largiente usquequaque proficiant. Per eumdem.

POST COMMVNIONEM.

Hæc, Domine, oblatio salutaris, famulum tuum Philippum Principem nostrum, ab omnibus tueatur adversis, quatenus Ecclesiasticæ pacis obtineat tranquillitatem, ut post præsentis vitæ decursum ad æternam perveniat hereditatem. Per Dominum, &c.

Dicto Hymno, *Veni creator Spiritus.*

v. *Emitte Spiritum, &c.*

ORATIO.

Spiritum nobis, Domine, tuæ charitatis infunde, & concede famulo tuo Principi nostro Philippo, cujus in tuo nomine Principatum agnoscimus & veneramur, ut qui tua benignitate fit Princeps, tuo sit semper munere potens, &c.

Aprés que le Cardinal de Tolede eut dit la Messe, le Roy s'estant levé sortit par une petite porte qui estoit auprés de la courtine, & suivy seulement de l'Ambassadeur de l'Empereur & de ses Maistres-d'Hostel, il monta à la chambre de l'Imperatrice qui avoit ouy la Messe d'une jalousie qui a veuë sur l'Autel, pour l'aller prendre & l'ammener dans l'Eglise.

Aussi-tost que la Messe avoit esté dite, on avoit placé devant l'Autel un autre fauteüil de brocas, où le Cardinal Archevesque de Tolede se mit, aprés avoir quitté ses habits Pontificaux & pris une Chappe & une Mitre.

En ce mesme temps sa Majesté rentra par la mesme porte par laquelle elle estoit sortie, menant la Serenissime Imperatrice, & n'ayant avec soy que l'Ambassadeur de l'Empereur D. *Iuan de Borgia*, Mayordome de ladite Imperatrice, & les Mayors-domes du Roy & D. *Hernando de*

Borgia & D. *Garcia Sarmiento*, Maistres d'Hostel de ladite Imperatrice ; & aprés leurs Majestez, entrerent D. *Anne* de *Cardonne* Comtesse de *Villaceres*, *Camarera mayor* de sa Majesté Imperiale, & D. Ieanne *Pernestan* Duchesse de *Villa-Hermosa*, D. Marguerite *Lasso* Comtesse de *Trivulse*, D. Loüise *Osorio*, Dames d'honneur de ladite Imperatrice & ses autres Dames.

Le Roy ayant fait une profonde reverence à l'Autel, laissa sa chaise à la Serenissime Imperatrice, & en prit une autre de brocas qu'on avoit mise un peu au dessous, de façon que celle du Prince fut mise devant celle du Roy, & pour cela on osta le Prie-Dieu qui y estoit auparavant.

L'Ambassadeur de l'Empereur s'en retourna à sa place, & D. Iean de *Borgia* se fut mettre un peu devant le Comte de *Barajas* devers l'Autel, où il demeura debout & découvert, & les deux Maistres-d'Hostel de sa Majesté Imperiale passerent à la droite où estoient ceux de leurs Altesses, où ils demeurerent debout & découverts ; comme aussi la *Camerera mayor*, la Duchesse de *Villa-Hermosa*, la Comtesse de *Trivulse*, D. Loüise *Osorio* & toutes les autres qui estoient venuës avec l'Imperatrice passerent au lieu où estoient les Dames qui estoient venuës avec leurs Altesses.

Leurs Majestez s'estant assises, le Prince se leva de sa chaise & fut mené à l'Autel par le Cardinal de *Granvelle*, qui luy servoit de parrain, où il se mit à genoux sur un carreau de brocas que le Comte de *Barajas* luy donna, & alors le Cardinal de Tolede donna la Confirmation à son Altesse, qui ne l'avoit point encore euë à cause de son enfance, aprés laquelle ceremonie son Altesse retourna s'asseoir dans sa chaise, qui estoit, comme il a esté dit, devant celle de sa Majesté.

Dans ce mesme temps les Prelats se leverent du lieu où ils avoient ouy la Messe, & estant décendus de l'échaffaut, s'assirent dans le banc qui estoit du costé de l'Evan-

gile, vis à vis de celuy des Grands, & selon le rang & l'antiquité de leur Sacre.

Aprés les Prelats, D. *Rodrigue de Mendoça* & D. *Alonzo de Çuñiga*, Gentilshommes de la chambre de sa Majesté, décendirent de dessus l'échaffaut & se vinrent asseoir avec les autres qui devoient prester serment.

Son Altesse ayant receu le Sacrement de Confirmation, comme il a esté dit, les Prestres estant à genoux chanterent l'Hymne qui commence *Veni, creator Spiritus*, &c. Et le Cardinal de Tolede dit les Versets & les Oraisons suivantes : *Emitte Spiritum*, &c. R. *Et renovabis*, &c. *Oratio Spiritum nobis*, &c. comme cy-devant.

Ces prieres estant achevées, les Seigneurs Titrez & les Chevaliers qui devoient prester le serment, s'assirent sans ordre ny préseance entr'eux sur les bancs couverts de tapisseries de verdure, qui estoient d'un costé & d'autre un peu plus bas & plus loin que celuy des Prelats & des Grands, & sur d'autres bancs qui estoient couverts de mesme, un peu plus loin que ceux des Seigneurs Titrez, estoient les Procureurs des Villes & Communautez des Royaumes, qui ont voix dans les Estats, qui estoient en cet Ordre : sçavoir ceux de la ville de *Burgos* les premiers, & en suite *Leon*, *Grenade*, *Seville*, *Cordoue*, *Murcia* & *Iaën*, qui sont ceux qui ont leur rang fixe sans contestation, comme ils viennent d'estre nommez, & tous les autres selon qu'il leur écheut ce jour-là, ayant tiré au sort, comme ils ont de coustume, hormis les Procureurs de la ville de Tolede, qui s'assirent vis à vis de l'Autel en un petit banc couvert comme les autres, qui y avoit esté mis exprés.

Leurs Majestez, leurs Altesses, & tous les autres qui devoient prester le serment estant tous à leurs places, un des Roys-d'armes de sa Majesté se mit au haut de l'échaffaut du costé de l'Evangile & prononça hautement & intelligiblement ces paroles :

Or escoutez, escoutez, escoutez, la forme du serment de fidelité & de la foy & hommage que font & prestent au Serenissime & Tres-illustre Prince D. Philippe, fils & heritier de sa Majesté, la Serenissime Imperatrice D. Marie, Infante de ces Royaumes, & les Serenissimes Infantes D. Isabelle & D. Catherine, qui sont icy presentes, les Prelats, Grands, Chevaliers & Procureurs des Estats qui sont assemblez pour cet effet par le commandement de sa Majesté, le reconnoissans pour Prince de ces Royaumes, durant les longs & bien heureux jours de sa Majesté, & aprés qu'ils seront passez, le tenans pour Roy & Seigneur legitime.

Aussi-tost qu'il eut fait ce cri, le Licentié Iean Thomas, du Conseil & de la chambre de sa Majesté, & un des Assistans desdits Estats, se mit à l'endroit de l'échaffaut où le Roy-d'armes avoit dit les paroles cy-dessus ; & leut hautement & intelligiblement une forme de foy & hommage dont la teneur ensuit :

Tous tant que vous estes qui estes icy presens, serez témoins comme en presence du Roy Catholique D. Philippe nostre souverain Seigneur, la Serenissime Imperatrice D. Marie, comme Infante de ces Royaumes, & les Infantes D. Isabelle & D. Catherine, & les Prelats, Grands, Chevaliers & Procureurs desdites Villes & Communautez de ces Royaumes, qui sont assemblez en corps d'Estats par le commandement de sa Majesté, pour & au nom de ces Royaumes ensemblement, & d'un commun consentement, de leur pure volonté, & sans aucune contrainte, chacun pour soy & pour ses successeurs, & les Procureurs desdits Estats pour eux & au nom de leurs Constituans, & en vertu des pouvoirs de leurs Villes & Communautez, representans ses Royaumes & au nom d'iceux, selon le droit & les loix desdits Royaumes, & selon que leur loyauté & leur fidelité les y oblige, & qu'en ont usé anciennement en pareil cas les Infants, Prelats, Grands, Chevaliers & Procureurs des Estats desdites Villes & Communautez des-

dits Royaumes, & voulant l'observer, garder & accomplir : Déclarent qu'ils reconnoissent & dés à present acceptent & reçoivent le Serenissime & Tres illustre Prince D. Philippe, seul fils masle quant à present, & sucesseur de sa Majesté qui est icy presente, pour Prince des Royaumes de Castille, de Leon, de Grenade, & de tous les autres Royaumes & Pays en dependans, pendant la longue & heureuse vie du Roy, & aprés, pour Roy & Seigneur legitime, & vray heritier & proprietaire d'iceux, à cause de quoy pendant la vie de sa Majesté ils promettent à son Altesse, la foy, l'obeyssance, & le respect qu'ils luy doivent par les loix & coustumes de ces Royaumes, comme à leur Prince naturel, & aprés la mort de sa Majesté, ladite foy, obeyssance, respect, sujettion à laquelle ils sont obligez, comme bons sujets & fideles vassaux, envers leur Roy & Seigneur naturel : Promettant bien & loyaument garder & accomplir leur serment, & pour plus grande force & seureté de ce que dessus, Vostre Majesté Serenissime, Imperatrice D. Marie, comme Infante desdits Royaumes ; Vos Altesses, D. Isabelle & D. Catherine, & vous les Prelats, Grands, & Chevaliers, tant pour vous que pour vos successeurs, & vous Deputez des Estats au nom de vos Constituans & de leurs successeurs, en vertu de vos pouvoirs, & pour vous mesmes tous unanimement, vous dites que vous jurez Dieu Nostre-Seigneur & la Tres-Sainte Marie sa Mere, sur le signe de la Croix, & sur les saints Evangiles, qui sont dans le Missel qui est ouvert devant vous, laquelle Croix & lesquels Evangiles vous toucherez corporellement avec la main droite, que pour vous & au nom de vos Constituans, & pour vos successeurs & les leurs vous maintiendrez reellement & effectivement & de tout vostre pouvoir ledit Serenissime, & Tres-illustre Prince Philippe, comme heritier de ces Royaumes durant la vie de sa Majesté, & aprés luy pour vostre Roy & Seigneur naturel, & comme à tel vous luy prestez l'obeissance & sujettion & vassellage que vous luy devez & observerez

ce à quoy vous estes tenus de droit, & n'y contreviendrez en tout ny en partie, directement ny indirectement, en aucun temps, d'aucune façon, ny pour aucune cause & raison que ce soit. Ainsi Dieu ayde vos corps en ce monde & vos ames en l'autre, où vous devez estre plus long-temps. Le contraire de quoy faisant vous souhaitez qu'il vous arrive mal, & vous soit cherement vendu, comme à ceux qui prennent son saint Nom en vain. Et en outre vous dites que vous voulez estre reputez pour infames, parjures & déloyaux & lasches, & pour cela encourir les peines de trahison & de rebellion portées par les Loix & les Ordonnances desdits Royaumes. Toutes lesquelles choses Vostre Majesté Serenissime, Imperatrice Dame Marie, comme Infante de Castille, & vos Altesses, Mesdames les Infantes, Dame Isabelle & Dame Catherine, & vous semblablement Prelats, Grands & Gentilshommes pour vous & vos successeurs, & vous les Deputez des Estats pour vous & au nom de ceux qui vous ont envoyez & de leurs successeurs, dites que vous le jurez ainsi, & à la confusion qui vous puisse arriver d'un tel serment, répondez tout clairement & intelligiblement, disant : Nous le jurons ainsi. Amen. *Et en outre, vous, Messieurs les Prelats, Grands, Chevaliers, pour vous-mesmes & pour ceux qui seront aprés vous, & vous Deputez des Estats, pour vous & au nom de vos Constituans & de leurs successeurs, dites & declarez que vous faites foy & hommage, une, deux & trois fois, une, deux & trois fois, une, deux & trois fois selon l'usage d'Espagne, entre les mains de* D. Luis Fernandez Manrique *Marquis de* Aguilar, *Conseiller d'Estat de sa Majesté, Chevalier, Gentilhomme qui prend & reçoit de vous & de chacun de vous, pour & au nom dudit Serenissime & illustre Prince D. Philippe nostre Seigneur, que vous entretiendrez tout ce qui a esté dit en tout & en partie, & n'irez ny viendrez ny passerez contre en aucune chose, ny en aucune partie, aucun temps, ny pour aucune raison, sous peine d'encourir les peines susdites,*

& toutes les autres qu'encourent ceux qui contreviennent à leur foy, & brisent l'hommage qu'ils ont presté à leur Prince, durant la vie de son Pere, & aprés icelle à son Roy & Seigneur naturel. En signe de quoy vous dites que vous luy baiserez la main presentement comme à vostre Prince, qui aprés les longs & heureux jours de sa Majesté sera vostre Roy & legitime Seigneur, avec tout le respect & l'amour qui luy sont deus.

Dés que ces mots eurent esté leus, ladite Serenissime Imperatrice Infante de Castille sortit de la place où elle estoit assise, & le Roy nostre Seigneur se leva de sa chaise pour l'accompagner jusqu'au Prie-Dieu où elle devoit prester le serment, lesdites Serenissimes Infantes Isabelle & Catherine les suivant. Et sa Majesté Imperiale estant à genoux sur un carreau de brocas que ledit Sieur D. *Iuan de Borja* avoit mis devant elle, ledit Cardinal de Tolede estant debout receut & prit son serment, en disant les paroles suivantes :

Vostre Majesté comme Infante de Castille jure de garder & d'accomplir tout ce qui est contenu dans le formulaire du serment que l'on vient de lire. Ainsi Dieu l'ayde & les saints Evangiles.

La Serenissime Imperatrice ayant mis la main droite sur la Croix & sur les saints Evangiles sous toutes les peines portées par le Formulaire, répondit : *Oüy je le jure*, & *Amen*, & se leva. Et la Serenissime Infante Isabelle se mettant à genoux au mesme endroit, le Reverendissime Cardinal de Tolede prit & receut son serment, en disant les paroles suivantes :

Vostre Altesse jure de garder & accomplir tout le contenu dans le Formulaire du serment qu'on luy vient de lire. Ainsi Dieu vous ayde & les saints Evangiles.

Et ledit Sieur Cardinal ayant dit cela, & son Altesse ayant mis sa main droite sur la Croix & sur les Evangiles,

& s'estant soûmise à toutes les peines portées par le Formulaire, répondit : *Oüy je le jure, & Amen.* Et se leva. Et aprés, ladite Serenissime Infante Catherine s'approcha pour faire le mesme serment, & en la mesme maniere. Et le Roy qui avoit esté debout & découvert pendant que l'Imperatrice & lesdites Infantes avoient presté leur serment, s'en retourna accompagner encor sa Majesté Imperiale, qui embrassa le petit Prince, & lesdites Serenissimes Infantes se mirent à genoux pour baiser la main à son Altesse, qui se leva de sa chaise pour les en empescher, mais enfin elles la baiserent & s'en retournerent s'asseoir en leur place.

Cela estant fait, *D. Luis Fernandez Manrique* Marquis de *Aguilar* qui estoit assis sur le banc des Grands, se leva, & monta par l'ordre de sa Majesté sur le haut Dais, & se mit entre ledit Sieur Cardinal de Tolede & ledit *D. Iuan de Borja*, qui, comme il a esté dit, estoit entre l'Autel & ledit Sieur Comte de *Barajas* & estoit debout pour recevoir ladite foy & hommage; & aussi-tost, par l'ordre de sa Majesté, les Prelats qui se trouverent là, monterent sur le haut Dais pour prester leur serment. Et c'estoient D. André de Plaisance, *D. Gomez Çapata* Evesque de *Cuenca*, Frere *Alonzo de Figueroa* Evesque de *Siguença*, *D. P. Fernandez de Temiño* Evesque d'*Avila*, André de *Cabrera è Bobadilla* Evesque de Segovie, Sebastien *Perez* Evesque d'*Osma*, Iean *Ruiz dè Aguero* Evesque de *Zamora*, tous Conseillers du Roy. Aussi-tost qu'ils y furent montez, chacun pour soy & dans le rang qu'ils sont icy nommez, qui est selon l'antiquité de leur sacre, tous se mirent à genoux devant le Prie-Dieu susdit, & mettant leurs mains droites sur la Croix & sur les saints Evangiles, ils presterent leur serment entre les mains dudit Cardinal de Tolede, lequel leur dit à chacun d'eux les paroles suivantes à mesure qu'ils venoient :

Vous jurez de garder & observer le contenu dans le modele du Serment que vous avez entendu lire. Ainsi Dieu vous assiste & ses saints Evangiles, & chacun répondit : *Ouy, je le jure,* & *Amen ;* & passerent aprés cela au lieu où estoit ledit D. Loüis *Fernandez Manrique* Marquis de *Aguilar,* pour recevoir leur foy & hommage comme il fit de tous tant qu'ils estoient, aprés qu'ils eurent mis leurs mains entre les siennes, leur disant ces paroles : *Vous faites foy & hommage, une, deux & trois fois, une, deux & trois fois, une deux & trois fois, & donnez vostre parole d'accomplir & d'observer tout le contenu du serment qui vous a esté leu.* Vn chacun d'eux répondit : *Ie le promets ainsi* : & en cet ordre chacun d'eux fut se mettre à genoux devant l'illustre Prince Philippe nostre Seigneur, pour marque d'obeissance, de reconnoissance, de respect, de subjettion, de vasselage & fidelité deüe à son Altesse ; & aprés luy avoir baisé la main ils furent tous demander au Roy la sienne.

Aussi-tost aprés, monterent sur le haut Dais les Grands, les personnes Titrées & les autres Gentilshommes, chacun en leur ordre.

Premierement les Grands, comme ils se trouverent assis sans qu'on les appellast en particulier, & aprés eux tous les autres Seigneurs Titrez & Cavaliers, qui furent tous se mettre à genoux devant le Prie-Dieu, où ledit Sieur Cardinal de Tolede estoit avec la Croix & les saints Evangiles, & firent le serment en la mesme maniere que les Prelats l'avoient fait, disant tous : *Ouy, je le jure,* & *Amen ;* & se levant, passerent au lieu où estoit le Marquis d'*Aguilar,* & firent foy & hommage entre ses mains, en la mesme forme que lesdits Prelats, chacun d'eux répondant : *Ie le promets ainsi* : & aprés s'estre tous mis à genoux devant le Prince pour luy baiser la main, ils allerent aprés baiser celle du Roy, & s'en retournerent à leurs places dans cet ordre, qui est le mesme dans lequel ils estoient venus :

D. Loüis de *Cabrera* Amirante de Castille, Duc de *Medina del Rioseco*, D. Iean *Fernandez Pacheco* Duc de *Escalona* ; D. P. de *Castro* Comte de *Lemos ;* Anthoine Loüis de *Leida* Prince de *Asculi*, grand Seneschal, ou *Adelantado de Ganaria ;* D. Rodrigue de *Silva y de Mendoça* Duc de *Pastrana ; D. Alvaro Baçan* Marquis de sainte Croix, Grand, Commandeur de Leon ; D. François de *Rojas y Sandoval*, Marquis de *Denia ;* D. *Hernando* de Tolede Prieur de Saint Iean ; D. Bernardin de *Cardenas* Duc de *Maqueda ;* D. Iean de *Çuñiga* Prince de *Petra Prescia*, grand Commandeur de Castille ; D. Anthoine de *Cardenas* & de Cordoüe Duc de *Sessa* & de *Soma*, heritier & successeur de la Duchesse de *Baena* sa Tante ; D. Rodrigue de *Mendoça* gendre & heritier du Duc de l'*Infantado* son frere ; *D. Hernando Enriquez de Ribera* Marquis de *Villa nueva del Rio ;* D. François de *Haro Sotomayor* & de *Cordoüa* Marquis *del Carpio* : D. Alonse de *Çuñiga* heritier du Marquis de *Mirabel ; D. Diego de Venabides* Comte de *Sancti Steban del Puerto;* D. François *Fernandez* de Cordoüe & de *Velasco* Comte de *Alcaudete ;* D. François de *los Cobos* & de *Luna* Comte de Rida, & Gouverneur de *Caçorla*, & heritier de *D. Maria de Mendoça* son ayeule ; *D. Gonçalo Chacon*, à qui sont les Bourgs de *Casa rubia* & *Arroyo Molinos*, *D. Fernando de Silva* Comte de *Cifuentes de Valdepero ;* D. Anthoine *Pacheco* Marquis de *Cerralvo ; D. Iuan Pacheco* Comte de *Montalvan ; D. Manrique de Lara* Comte de *Valime* fils aisné du Duc de *Naxara ; D. Manrique de Çuñiga* Marquis de *Villa-Manrique ; D. Juan Arias Porto-Carrero* Comte de *Puño en rostro ;* D. Rodrigue de *Pimentel* Marquis de *Viana ; D. Fernando de Saabedra* Comte de *Castelvar ; Melchior de Herrera* Marquis de *Vñon ; D. Bernardino Pimentel* Marquis de *Tabara; D. Iuan de Vivero* Comte *de Fuensaldaña ; D. Hernando Osorio de Valdes* à qui est le Bourg de *Valdonquillo ;* D. Martin *Cortes* Marquis *del Valle.*

Quand ils eurent fait, le Roy fit appeller les Deputez des Estats, & alors ceux des Villes de *Burgos* & ceux de Tolede s'approcherent du Roy, pretendant les uns & les autres faire leur foy & hommage les premiers ; mais le Roy l'ayant sceu, il les fit arrester, en disant : La Ville de Tolede prestera son serment quand je luy commanderay ; cependant que la ville de *Burgos* preste le sien. Et alors les Deputez de Tolede demanderent un ordre de sa Majesté par écrit pour témoignage de leur obeïssance, & ceux de *Burgos* en demanderent aussi un pour monstrer qu'ils estoient demeurez en possession de leur preseance. Et sa Majesté leur en ayant fait expedier aux uns & aux autres, les Deputez de *Burgos* les premiers, & en suitte ceux des autres Villes & Communautez de ces Royaumes s'approcherent, pour faire entre les mains dudit Sieur Cardinal en tenant la Croix & les Evangiles, le mesme serment que le Clergé & la Noblesse avoient presté, dans l'ordre cy-aprés declaré. A sçavoir ceux d'entr'eux qui ont un rang fixé, comme *Burgos*, *Leon*, *Grenade*, *Seville*, *Cordoüe*, *Murcia* & *Iaen*, selon qu'ils viennent d'estre nommez, & tous les autres selon qu'ils se trouverent. Et apres avoir répondu tant pour eux que pour leurs Constituans : *Ouy je le jure*, & *Amen*, ils passerent au lieu où estoit le Marquis d'*Aguilar*, & ayant mis leurs mains entre les siennes, ils firent la mesme foy & hommage, & répondirent tous qu'*ils le promettoient ainsi*. Aprés quoy s'estant approchez du lieu où estoit le Prince nostre Seigneur, & s'étant mis à genoux pour marque de l'obeïssance, reconnoissance, reverence, sujettion, vasselage & fidelité deüe à son Altesse, ils luy baiserent la main, & furent ensuitte baiser celle du Roy nôtre Seigneur.

Ceux qui presterent ledit serment en vertu des pouvoirs qu'ils avoient desdites Villes & Communautez furent ceux-cy :

Pour la Ville de *Burgos D. Francisco Orenzo Manrique, Alfier Mayor & Yñigo de Curiel Sarrabia*, Greffiers majeurs & Procureurs de Cour de cette Ville. Pour la Ville de *Leon*, Pierre *Castagnin de Villafañe & Tristan de Obregon & de Cerezeda, Regidors*, & Procureurs de Cour de cette Ville. Pour celle de Grenade, *Gregoire Ordoñes de Palma*, & Anthoine de la *Fuente Vergara*, Vingt-quatre, & Procureurs de la Cour d'icelle. Pour Seville *D. Iuan Ortez de Gusman*, Vingt-quatre, & *Gaspar Dacu Desquibel* Iuré & Procureur d'icelle. Pour *Cordoüe, D. Rodrigo Mendez de Sotomayor*, & D. *Fernand de Valençuela*, Vingt-quatre, & Procureur de Cour d'icelle. Pour *Murcia, Alonzo Dias Navarro* & D. *Pedro Iofre de Loaisa, Regidor* & Procureur de Cour d'icelle. Pour *Iaen*, D. *Gonçalo Mexia Carrillo*, & *Fernand Castillo de Mendoça*, Vingt-quatre, & Procureur de Cour d'icelle. Pour *Salamanca*, D. *Lope Herrera Manrique & Rojas*, & D. *Alonzo de Monroy, Regidor*, & Procureur de Cour d'icelle. Pour *Guadalajara*, D. *Rodrigo de Mendoça* Gentilhomme de sa Majesté, *Alfier Mayor* de ladite ville, & D. *Iuan de Bacca*, Habitant & Procureur de Cour d'icelle. Pour *Çamora, Iuan Davia Carabajal, Regidor* & D. *Nuño de Ocampo*, Bourgeois & Procureurs de Cour d'icelle. Pour la ville de *Soria, Lope de Morales*, & le Licentié *Rodrigue de Morales* Bourgeois & Procureurs de Cour d'icelle. Pour *Segovie*, Antoine de *Çamora* & le Licentié *Verassigni Regidor* & Procureur de Cour d'icelle. Pour le Bourg de *Madrid*, Barthelemy *Velasquez de la Canal, Regidor*, & D. Gabriel *Çapata*, Gentilhomme de la bouche de sa Majesté, & Bourgeois & Procureur de Cour d'icelle. Pour la Ville d'*Auro*, D. Iuan de *Vlloa Pereyra*, & D. *Pedro de Acuña, Regidors* & Procureurs des Estats d'icelle. Pour le Bourg de *Vailladolid*, le Licentié Loüis *Maldonat de Vorzu*, Fiscal de la *Croisade, Regidor*, & *Alonze de Camino*, Bourgeois & procureurs des Estats d'icelle.

Aussi-tost aprés le susdit D. *Francisco de Cisneros* Comte de *Barajas*, *Majordome* de leurs Altesses, & ledit D. *Pedro Lopez de Ayala* Comte de *Fuenssalida* & D. *Diegue Hernandez de Cabrera & Bobadilla* Comte de *Chinchon* & D. *Fadrique Henriquez de Gusman* Commandeur Mayeur *de Calatrava*, *Mayordome* du Roy nostre Seigneur, & ledit D. *Diegue Mexia de Obando* Comte de *Vzeda*, *Mayordome* de leurs Altesses, firent chacun pour soy dans l'ordre & la forme cy-dessus le mesme serment, sur la Croix & les Evangiles devant ledit Reverendissime Cardinal Archevesque de Tolede, & la mesme foy & hommage entre les mains dudit Marquis d'*Aguilar*, & pour marque de l'obeyssance, reverence, sujettion, vassellage & fidelité deuës audit Prince nostre Seigneur, luy allerent baiser la main les genoux en terre, en la forme que j'ay ditte & dans le rang qu'ils sont nommez cy-devant.

Aprés que cela fut fait, D. *Garcia de Ayala de Menriquez*, *Regidor* de la ville de Tolede, & *Alvaro de Madrid*, Iuré & Procureur des Estats d'icelle, monterent sur le haut dais, & mettant les genoux en terre & la main droite sur la Croix & sur les Evangiles, allerent prester le serment devant le mesme Cardinal de Tolede, disant : *Ouy je jure*, & *Amen ;* & passant où estoit ledit Marquis d'*Aguilar*, firent entre ses mains la mesme foy & hommage, en luy répondant : *Ie le promets ainsi ;* & pour marque de l'obeyssance, reconnoissance, respect, sujettion, vasselage & fidelité deus audit Prince nostre Seigneur, mettant les genoux en terre, baiserent la main à son Altesse, & furent ensuite la baiser au Roy nostre Seigneur.

Aprés quoy D. *Iuan Alvarez de Tolede, Comte d'Oropeza*, qui tenoit l'épée, l'ayant donnée à D. *Diegue de Cordoüe* premier Escuyer de sa Majesté, s'approcha dudit Cardinal de Tolede, & mettant les genoux en terre, fit le mesme serment sur la Croix & sur les Evangiles, répon-

dant : *Ouy je le jure, & Amen,* & la mesme foy & hommage entre les mains dudit Marquis d'*Aguilar,* répondant : *Ie le promets ainsi.* Et pour marque de l'obeïssance, reconnoissance, reverence, sujettion, vassellage & fidelité deuës audit Prince nostre Seigneur, mettant les genoux en terre, il luy baisa la main & ensuitte à sa Majesté. D. Louis *Fernandez Menriquez* Marquis d'*Aguilar,* s'approchant en suite dudit Cardinal de Tolede, & mettant les genoux en terre & la main droite sur la Croix & sur les Evangiles, fit le mesme serment que les autres, répondant à la fin : *Ouy je le jure, & Amen* ; & se levant de là, il alla mettre ses mains entre celles dudit Comte d'*Oropeza,* faisant la mesme foy & hommage, & répondant : *Ie le promets ainsi.* Aprés quoy s'approchant du Prince nostre Seigneur, & mettant les genoux en terre, pour marque de l'obeyssance, reconnoissance, reverence, sujettion, vassellage, & fidelité deus audit Prince nostre Seigneur, il luy baisa la main & ensuite à sa Majesté.

Incontinent aprés, le mesme Reverendissime Cardinal D. *Gaspar de Quiroga,* Archevesque de Tolede, se leva de son siege, & ostant sa Mitre & sa Chappe, prit son habit ordinaire, & le Tres-Reverend D. André de *Noroña,* Evesque de Plaisance, s'assit en sa place par le commandement de sa Majesté, ayant pris pour cet effet une Chappe & une Mitre, & alors ledit Cardinal avec sa Croix & son Baston Pastoral, mettant les genoux en terre, fit le mesme serment que les autres, sur la Croix & sur les Evangiles que ledit Evesque de Plaisance tenoit ; & aprés avoir répondu : *Ouy je le jure, & Amen,* & passé où estoit le Marquis d'*Aguilar,* il fit entre ses mains les mesmes foy & hommage que les autrez avoient fait, répondant : *Ie le promets ainsi,* & pour marque de l'obeyssance, sujettion, vassellage & fidelité deus au Prince nostre Seigneur, mettant les genoux en terre, il fut baiser les mains à son Altesse, & dans le

temps que le susdit Cardinal Archevesque de Tolede s'approcha pour la luy baiser, leurs Majestez & leurs Altesses se leverent & demeurerent debout & le Roy nostre Seigneur découvert.

Cela estant achevé, le susdit Secretaire Iean *Vasquez de Salazar* dit à la Catholique & Royale Majesté du Roy D. Philippe nostre Seigneur, d'une voix haute & intelligible, les paroles qui suivent :

Vostre Majesté pour & au nom du Serenissime Prince son fils, seul masle pour le present & successeur, accepte le serment de fidelité, foy & hommage, & tout ce qui a esté fait aujourd'huy en faveur dudit Serenissime Prince, & demande aux Secretaires & aux Greffiers des Estats qu'ils en portent témoignage, & ordonne que l'on aille recevoir le mesme serment, & la mesme foy & hommage de tous les Prelats, Grands, & Gentilshommes qui ont accoustumé de le prester, & qui ne se trouvent pas icy.

A quoy sa Majesté répondit : *Ouy je l'accepte, je le demande, & je l'ordonne.*

Toute cette ceremonie estant achevée, leurs Majestez & leurs Altesses sortirent par ladite porte qui estoit sur le haut dais auprés de la courtine, & n'estant suivis de personne, allerent dans la chambre qui leur estoit preparée dans ledit Convent, où elles disnerent ce jour-là, & les susdits Reverendissimes Cardinaux, Prelats, Ambassadeurs, Grands, Seigneurs, Gentilshommes, Procureurs des Estats, s'en allerent chacun chez eux, & ainsi se passa la solemnité de ce jour. Ce qu'ont certifié le susdit Cardinal de *Granvel*, & les susdits *Hernando de Vega*, President du Conseil des Indes, D. *Iñigo de Cardenas*, President du Conseil des Ordres, & les Licentiez Iean Thomas, & D. *Lope de Gusman*, *Ximenes Ortiz* &, *Chumazero de Soto Mayor* du Conseil de sa Majesté.

DV REVENV DV ROY D'ESPAGNE.

Tout le monde croit que le plus grand revenu du Roy d'Espagne, c'est l'or & l'argent des Indes : mais on se trompe, car il y en vient veritablement beaucoup, mais il n'y demeure pas & n'appartient pas au Roy ; car comme je me le suis fait expliquer à *Cadiz* & à *Seville*, les choses vont ainsi.

Il y a deux endroits dans les Indes d'où vient toute la richesse de l'Europe, à sçavoir *Potosi*, & Mexique.

Les mines de *Potosi* & des environs qui sont dans le Perou, sont fort éloignées de nostre grande Mer, car elles sont du costé de celle du *Sur* que l'on nomme *Pacifique*, de façon que les galions d'Espagne qui vont d'abord à *Puerto Velo* en Amerique, y attendent le temps que l'or vienne de *Potosi* & des environs à Lima qui se nomme *Ciudad de los Reyes*, pour s'embarquer dans la mer du *Sur* à *Arica* & encor à une autre Ville, pour venir plus commodement à *Panama* & de là par terre à *Portovelo*.

Il est permis à tout le monde de tirer de l'or & de faire travailler aux mines en payant au Roy le quint.

L'argent se tire du Royaume de *Mexico* qui est plus Septentrional, & ce sont les vaisseaux qui vont là, ce qui s'appelle la flotte *de Tierra firme ;* & comme il y a plus de peine & moins de profit, le Roy ne tire aucun droit de tout ce qui s'y en tire, mais soit or soit argent, il doit estre enregistré, autrement on le confisque, & le droit d'enregistrement est de dix pour cent. C'est pour cela qu'avoit esté establie autrefois *la casa de la contratacion* à Seville, lors que tout ce qui venoit des Indes venoit par *Sanlucar* aborder à une tour qui est sur le port, que l'on nomme encor *La tour de l'or*. Mais depuis quelques années, soit pour ce que lors qu'on éloigna le Duc de *Medina Sidonia*

qui estoit à *Sanlucar*, on y envoya d'abord des Commissaires qui voulurent trop gagner sur les Marchands, qui déja se trouvoient là éclairez de trop prés par les Partisans de Seville, soit que le Duc de *Medina Celi* à qui on a donné le Generalat de la Coste ait voulu oster le commerce de *Sanlucar*, qui estoit au Duc de *Medina Sidonia*, pour le mettre au port de sainte Marie qui est vis à vis de *Cadiz*, & qui luy appartient presentement par la succession qui luy est écheuë des Ducs d'*Alcala*, ils se sont addonnez depuis à venir à Cadis, où depuis tout ce temps là ils se sont accommodez & ont fait leurs compositions en trompant la maison de la *Contratacion ;* jusques aux deux dernieres années, que le Roy, voyant cela, a déchargé les Marchands du droit d'enregistrement, & a mieux aimé se contenter d'un pour cent de tout. De façon que depuis ce temps-là on a toûjours fait un accommodement avec les Capitaines, & les Marchands avec qui on a composé tout au travers, comme nous appellons, pour tout ce qu'il y avoit dans un vaisseau, sans compter ce qu'il y auroit, qui estoit une trop grande peine, & il s'est trouvé ce qu'ils m'ont dit là, des Marchands & des gens qui n'ont payé qu'un quatriéme pour cent.

L'année derniere donc, le Roy d'Espagne a tiré environ cinq millions de pieces de huit qui ne sont pas tout juste quinze millions de livres. Mais il ne faut pas croire pour cela que toutes les années il en tire autant : car cette année il a tiré pour quatre années, à cause que les quatre precedentes la flotte n'estoit point venuë de peur des Anglois, lesquels, il y a deux ans, à la veuë de *Cadiz*, prirent ou firent perir sept Galions qui en revenoient avec une charge fort riche. D'abord ils en approcherent sans que les Espagnols s'en défiassent, croyant que ce fussent les Holandois, car ils avoient mis les bannieres d'Holande, & de dessus le port de *Cadiz* on voyoit le combat sans les pouvoir secourir.

C'est pourquoy les plus habiles à qui j'en ay parlé, me disoient que tous les ans ordinairement le Roy d'Espagne pouvoit avoir, tous frais faits, c'est à dire tant des mines que de la *Cruzada* & de toutes les Indes, environ un million d'or & demy qui sont quatre millions de livres.

Tout le reste ne fait que passer par l'Espagne sans s'y arrester. Car comme en Espagne les Marchands n'ont point de marchandises pour eschanger contre nos toiles, nos draps & les autres marchandises qui viennent de France & de tous les autres pays, il faut qu'ils les payent de l'argent qui vient des Indes ; sur quoy ils les assignent toûjours ; de façon que si cette année derniere la flotte fust venuë, ils estoient ruinez, car ils estoient endettez furieusement.

Le Roy d'Espagne fait la mesme chose que le Roy de France : et comme nous avons mangé jusques icy le revenu des années qui ne sont pas encor venuës, le Roy d'Espagne tout de mesme trouve des Partisans qui se nomment *Assentistas*, qui moyennant une remise luy avançent tant sur ce qui viendra de la flotte prochaine qu'on leur transporte à prendre. Ainsi il estoit ruiné aussi bien que les Marchands, car il y avoit quatre ans qu'ils avançoient ; ainsi, quoy qu'il ait tiré beaucoup, il n'en a gueres profité, sinon qu'il s'est acquitté.

Outre ce que le Roy d'Espagne tire des Indes, il a particulierement dans toute la Castille & les Royaumes qui y sont reunis, l'ancien droit qui est grand ; car Navarre & *Guipuscoa* ne payent rien, & l'Arragon & la Catalogne ont leurs *fueros*, c'est à dire leurs privileges, & je croy qu'il n'en tire pas grande chose aussi, mais comme je n'y ay point esté, je n'en suis pas si bien instruit. Cet ancien droit qui s'appelle *Alcavala* estoit autresfois du quint ; mais aprés la mort du Roy Pierre le cruel, on accorda volontairement au Roy Henry la disme sur tout ce qui

se vendoit & qui se consommoit partout, sans limitation de temps, au lieu que ce droit-là avoit esté sommé, & partout accordé aux Rois d'Espagne par les Estats de *Burgos* en 1342. du temps d'Alonze XII. pour pouvoir subvenir aux guerres contre les Mores, & jusqu'à ce qu'on les eust chassez d'Algezire, & Mariana dit que ce n'a esté que depuis ce temps-là que le mot Arabe *Alcavala* a esté en usage, à l'exemple des Mores, & que ce que les Estats accorderent au Roy d'Espagne, estoit le vingtiéme denier de tout ce qui se vendoit ; tout le monde s'estant resolu de charger les Marchands qui estoient les seuls qui ne payoient rien, n'ayant point de terres. Non seulement les Rois d'Espagne ont ce droit sur leurs sujets, mais il y a quelques grands Seigneurs qui l'ont sur leurs vassaux. Ce droit du quint & du dixiéme peut se dire mesme encor plus ancient que tout cela, & n'avoit esté demandé par les Rois d'Espagne qu'à l'imitation des Mores, qui du temps de l'empire des Enfans d'*Almanzor* ordonnerent que les Villes payassent le quint, & les Villages la dixiesme partie de tout leur bien, ce qui fut estably par *Aza & Abderrame* dix ans aprés la conqueste d'Espagne, & ce que l'on voit avoir esté payé toûjours : car Mariana compte pour une grande bonté à un Roy de *Cordoüe* en 888. d'en avoir deschargé cette Ville à son avenement à la Couronne.

Depuis ce droit ancien, les Rois d'Espagne ont levé trois pour cent, & le parisis, ou le quart en sus, de façon que cela va à prés de quatorze pour cent que le Roy prend generalement sur tout, jusques-là mesme, que lors qu'un homme tuë un bœuf ou un mouton chez luy pour le manger dans sa famille, on luy vient faire payer les treize ou quatorze pour cent.

Outre cela, il y a des endroits où il a de pareils droits pour le passage, l'entrée & la sortie : et il a ses Doüanes où l'on est fort difficile & particulierement à toutes les

entrées & sorties de Castille, comme en entrant d'Arragon, de Navarre, & de Catalogne en Castille ou de Castille en ces pays-là, & encore en entrant de Navarre, de Biscaye, d'Arragon & de Catalogne en France, ou sortant de France pour y entrer, car enfin on est rançonné à deux passages differens, où l'on visite tout ce que les passans portent, & outre la disme qu'ils font payer de tout ce qui est neuf, encor que ce soit pour vostre usage, comme des chapeaux, des souliers, du linge, & jusques à un estuy d'argent, outre cela ils visitent si vous n'avez point d'or ny d'argent, & ils le confisquent si vous en avez plus qu'il n'en faut pour vostre voyage : c'est pourquoy il faut aller declarer au Bureau ce que l'on en a, & ce que l'on a de hardes, autrement on est pillé.

Il y a encor de grandes Landes qu'ils appellent *dehesas*, dont le passage luy vaut beaucoup. Il y a aussi quelques mines en Espagne ; car il y en a mesme où il y a de l'or, mais il faut de si grands frais pour en tirer, que l'on n'y travaille point. I'ay passé par des lieux, où il y en a de plomb, & où j'ay veu beaucoup de puits que font les habitans des lieux circonvoisins, qui ont tous le pouvoir d'en tirer. Ils doivent seulement enregistrer ce qu'ils tirent, & de chaque *arroba* qui pese vingt-cinq livres, ils donnent au Roy de dix livres une, & le reste pour eux. Il y a aussi des salines [1] & des moulins à sucre, qu'ils appellent *Ingenios de azucar* dont j'en ay veu un auprés de *Marbella* en Andalouzie, où j'ay veu beaucoup de cannes de sucre qui sont faites comme d'autres roseaux, mais qui ont au dedans une certaine moüelle & une eau fort douce ; car j'en ay cueilly par les chemins.

Il est deffendu de faire sortir d'Espagne ny chevaux ny mulets, ny esclaves, non plus que de l'or, comme j'ay

1. I'en ay veu des Fontaines en Navarre.

dit. Et pour avoir cette permission, il faut payer de grands droits.

Il y a aussi des imposts sur le vin qui sont à proportion bien plus grands qu'en France, car pour *cada cantara*[1], c'est à dire par chaque cruche, qui tient environ deux à trois pintes de France, on paye six reaux de *Vellon*, qui reviennent à trente sols. Tous les Cabaretiers ne sçauroient vendre, ny personne, qu'ils n'ayent une permission que l'on leur donne par une patente qui n'a force que pour un mois : de façon qu'il leur faut achetter cette permission tous les mois, & dans cette patente on taxe le prix de tout ; & il le faut donner également, soit que la denrée soit bonne, soit qu'elle soit mauvaise. Il n'y a que les Ambassadeurs qui ont privilege d'avoir un Cabaret où ils se fournissent, dont le Maistre sous le nom de l'Ambassadeur vend sans autre permission, & ce sont là les endroits où l'on vend plus de choses & où on les vend meilleures.

Pardessus tout cela on paye un droit pour pouvoir couper la vigne sur le pied, & il y a encor un autre droit pour l'encuver.

Mais un des plus grands revenus du Roy d'Espagne, c'est *el papel sellado*, qui est le papier marqué, que l'on vouloit establir il y a quelques années en France. Et cela luy vaut bien plus que ce qu'il tire des Indes, car il n'y a point de Province où il ne soit estably : & comme on ne s'y sert point de parchemin comme en France pour les provisions d'Offices, Lettres patentes & toutes sortes de Contracts, on oblige tout le monde depuis le plus petit jusqu'au plus grand, à achetter ce papier qui a au haut le Sceau d'Espagne avec la valeur de la feüille & l'année. Et les Contracts & Obligations, Marchez, Baux, enfin

1. Vne *cantara* tient, s'il m'en souvient, deux *assumbres*, & l'*assumbre* tient une pinte ou peu plus.

toutes sortes d'écritures ne valent rien, si elles ne sont écrites sur ce papier-là, qui ne vaut non plus rien que pour une année. Ce n'est pas tout. Le prix de toutes ces feüilles de papier est different : par exemple j'en ay eu besoin pour des marches avec des muletiers, & celuy-là ne coustoit que deux reaux de *Vellon* la feüille, qui n'est que dix sols. Mais selon les affaires le prix hausse à une, deux, trois, & jusqu'à dix pieces de cinquante-huit sols, vingt, trente, & jusqu'à cent, ce me semble, & plus. Par exemple, les provisions d'*Oydor* de tous les Conseils sont écrites sur du papier marqué : car un Conseiller du Conseil de Castille m'a montré les siennes, qui sont à peu prés comme les nôtres. Les Lettres de grace, d'abolition de don, & tous Brevets doivent estre écrits aussi sur ce papier-là ; de façon que cela monte à des sommes immenses, & c'est le bien le plus net & le plus assuré, & où il faut le moins de frais. Car d'une feüille de papier d'un double, en y mettant un cachet vous la faites valoir tout ce qu'il vous plaist. Et tout ce qui est encor à la plus grande foule du peuple, c'est que toutes les écritures des procez se doivent faire en papier marqué, Assignations, Procedures, Escrits & Contredits d'Avocats, Sentences, Arrests. Et si cela estoit estably de cette maniere en France, cela monteroit quasi à un aussi grand revenu que tous les autres revenus de l'Estat tout ensemble.

A *Seville*, des Marchands m'ont assuré que le Roy d'Espagne tiroit de *Seville* & de l'estenduë de son Royaume, ou je pense que *Cadis* est compris, trois millions tous les ans, compris le papier scellé & tous les droits ; aussi c'est ce qui vaut le plus au Roy d'Espagne ; & cela reviendroit environ à sept ou huit millions de livres, mais on ne sçait qu'en croire. Car comme les Espagnols sont vains, souvent ils appellent millions d'or, ce qui n'est qu'en effet des millions de Reales de *Vellon* qui ne vallent que cinq sols.

Par exemple *por la jornada del Rey*, pour son voyage à *Irun* pour le mariage, ils ont imposé trois millions sur la Chancellerie de Grenade, & autant sur toute l'estenduë de celle de *Vailladolid* ; quelques-uns m'ont dit que c'estoit des millions de reales de *Ocho* qui seroit d'or, mais cela ne peut pas estre, & c'est plustost trois millions de reales de *Vellon*, ou trois millions de *Maravedis*. Car on ne compte que par *Maravedis* dans les Finances. Cette monnoye de *Vellon* a encor plus infecté l'Espagne de *quartos* & d'*ochavos* que la France ne l'a esté de liards. Car encor il n'y a que le menu peuple à la Campagne qui en soit incommodé, mais là dans une grande Ville on a de la peine à trouver de l'argent & de l'or, & l'on ne se sert que de cuivre.

Il seroit necessaire de dire quelque chose de la maniere dont sont faits les bastimens d'Espagne, de la beauté de leurs Villes, de la richesse de leurs Eglises & des lieux publics : mais comme j'en ay fait la description dans mon Iournal en marquant tous les lieux par où j'ay passé, je n'en repeteray rien icy.

FIN.

TABLE

Le Libraire av Lectevr 3
Extrait dv Privilege du Roy 6
Iovrnal du Voyage d'Espagne, fait en l'année mil six cens cinquante neuf, à l'occasion du Traité de la Paix 7
Estat de l'Espagne : Et premierement de la jonction de tous les Royaumes qui la composent 172
Des trois principales usurpations du Royaume d'Espagne. De l'usurpation du Royaume de Castille sur saint Louys .. 182
Usurpation des Royaumes de Castille & de Leon sur les Infants de la Cerda, dont viennent les Ducs de Medina-Celi par femmes 184
Usurpation d'Henry sur Don Pedro el Cruel ; Et sur le Duc de Lancastre, & sur le Roy de Portugal 187
De la nature du Pays 190
De la Cour du Roy d'Espagne 194
Des Officiers de la Maison du Roy d'Espagne 200
De la Cour et de la Maison de la Reyne 203
De la façon de vivre en Espagne 205
De la maniere du Gouvernement 212
De ceux qui sont du Sang Royal, & de leur authorité pendant les minoritez des Roys 216
De l'ordre de la Noblesse 222
Des Grands d'Espagne 225
Sonnet espagnol, Fait sur les Grands d'Espagne & sur le Ministere, Apres la mort de Dom Loüis de Haro 239
De la maniere dont se rend la Iustice 239
Comment l'on parvient aux charges de Iudicature 244
Des Conseils d'Espagne qui se tiennent à Madrid 247
Du Conseil de Castille 249
Autres Conseillers du Conseil de Castille 252
Secretarios de la Camara 253
Sala de Alcaldes de Casa y Corte 253
Du Conseil d'Estat et autres Conseils 254
Conseio de Estado 254
Secretarios 255
Conseio de Guerra 255
Secretarios 256

Conseio de Arragon 256
Secretarios 256
Conseio de Italia 257
Secretarios 257
Conseio de Indias 257
Contaduria mayor de Hacienda 258
Du Conseil d'Inquisition 258
Conseio de la Santa y General Inquisicion 262
Secretarios 262
Du Conseil de la Santa Cruzada 262
Liste de ce Conseil. Consejo de la Santa Cruzada 264
Du Conseil des Ordres Militaires 264
Conseio de las Ordenes 265
Des Ordres Militaires d'Espagne 265
Commanderies de l'Ordre de Calatrava & leur valeur 270
Commanderies de l'Ordre d'Alcantara 272
Commanderies de l'Ordre de Santiago 273
Encomiendas de Castilla au nombre de quarante-deux 273
Encomiendas de Leon au nombre de quarante-cinq 274
De l'Estat Ecclesiastique 276
Des Estats que l'on appelle en Espagne Cortes 283
Traduction d'une Relation Espagnolle manuscrite de la Seance des Estats de Madrid en 1584. Où le feu Roy Philippe III. fut confirmé par le Cardinal D. Gaspar de Quiroga, Archevesque de Tolede, & fut juré Prince en presence de Philippe II. son pere, & d'Amedée Philbert frere du Duc de Savoye, & du Cardinal de Granvelle : Où les Infantes D. Maria, sœur de Philippe II. Imperatrice : & D. Isabel, & D. Cathalina, sœur du Prince, luy presterent serment 286
Du revenu du Roy d'Espagne 308

HISTORIA BÆTICA

On sait que Charles Verardi (1440-1500), d'abord archidiacre de Césène, puis camérier et secrétaire apostolique sous les pontificats de Paul II, Sixte IV, Innocent VIII et Alexandre VI, composa, à l'occasion de la prise de Grenade, une pièce dont la capitulation de Boabdil lui fournit le sujet. On sait également que ladite pièce, communément désignée sous le nom d'*Historia Bætica*, fut représentée le 21 avril 1492 dans le palais du cardinal Raphael Riario, et que cette représentation, dont le succès fut, paraît-il, considérable, marqua en quelque sorte le terme des réjouissances et fêtes célébrées à Rome en l'honneur de la victoire des Rois Catholiques [1].

Imprimée dès 1493, l'*Historia Bætica* fut réimprimée au moins cinq fois avant l'année 1500, et insérée plus tard dans deux recueils de documents historiques, publiés l'un au XVI^e^, l'autre au XVII^e^ siècle. La liste des éditions peut, à l'heure actuelle, s'établir comme suit [2] :

1. Ces fêtes sont décrites par J. Burchard, dans son *Diarium*, éd. L. Thuasne, I (Paris, 1883, in-8°), pp. 444-447.

2. La bibliographie de l'*Historia Bætica* a été dressée à plusieurs reprises ; voir, par exemple, Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des lettres*, VIII (Paris, 1729, in-12), p. 358 ; A. Zeno, *Dissertazione Vossiane*, II (Venezia, 1753, in-4°), p. 272 ; Struve, *Bibliotheca Historica*, éd. Meusel, VI, 1 (Lipsiæ, 1793), pp. 190-191 (les indications de Struve étant reproduites sans contrôle par Potthast, *Bibliotheca historica medii ævi*, 2^e^ éd., II, p. 1085). La liste la plus récente est celle de P. Bahlmann, *Die lateinischen Dramen von Wimphelings Stylpho bis zur Mitte des sechzehnten Jahrhunderts*, 1480-1550 (Münster, 1893, in-8°), n° 6, p. 11 ; mais cette liste n'est exempte ni d'inexactitudes (la pseudo-édition de Rome, 1494 est citée), ni d'omissions (l'édition de Schott est oubliée). — Struve conjecturait que l'*Historia*

1° Rome, Silber, 1493, petit in-4°, caractères romains, initiales ornées, 40 feuillets non chiffrés, sans signatures, longues lignes, 26 lignes par page. — Hain, n° 15941 ; cf. Copinger, I, p. 481 [1].

2° S. l. n. d. [Deventer, Paffraet, vers 1493 ?], petit in-4°, caractères gothiques, 18 feuillets non chiffrés, signatures Aij-Ciij, longues lignes, 38 lignes par page. — Hain, n° 15939 ; cf. Copinger, I, p. 481. M.-F.-A.-G. Campbell, *Annales de la typographie néerlandaise au XV^e siècle* (La Haye, 1874, in-8°), n° 1714, p. 489, sous la date erronée de 1492 ; D. Reichling, *Appendices ad Hainii-Copingeri Repertorium bibliographicum. Additiones et emendationes*, fasc. VI (Monachii, 1910, in-8°), p. 174, sous la date : « c. 1493 », corrigeant ainsi l'indication de Campbell [2].

3° S. l. [Bâle, Bergmann de Olpe], 1494, petit in-4°, caractères romains, 36 feuillets non chiffrés, signatures aa-ee, 28 lignes par page. — Hain, n° 15942 ; cf. Copinger, I, p. 481.

4° S. l. n. d. [Salamanque, vers 1494], petit in-4°, caractères romains, 48 feuillets non chiffrés, signatures a-d f b[8] [*sic*], longues lignes, 26 lignes par page. — C. Haebler,

Bætica avait peut-être été traduite en français ; mais l'ouvrage auquel il faisait allusion, soit *La tres celebrable, digne de memoire et victorieuse prinse de la cité de Granade*, n'a rien de commun avec celui de Verardi ; cf. *Revue Hispanique*, XXXVI (1916), pp. 159-169.

1. Un exemplaire sur vélin est signalé par Zeno, *op. cit.*, p. 272, Th. F. Dibdin, *A descriptive catalogue of the books printed in the fifteenth century lately forming part of the library of the duke di Cassano Serra, and now the property of George John, Earl Spencer, K. G.* (London, 1823, gr. in-8°), n° 182, p. 123 (cf. Brunet, *Manuel du libraire*, 5^e éd., V, col. 1129), et Copinger, I, p. 481.

2. Cf. Reichling, *loc. cit.* « Subscriptio vero non, ut Campbellius « vult, ad librum editum, sed conscriptum pertinet, atque etiam « in ceteris editionibus legitur. » Remarquons aussi que le même auteur doute que l'identification de cette édition avec le n° 15939 de Hain soit valable.

Bibliografia ibérica del siglo XV (La Haya-Leipzig, 1903, in-8°), n° 667, p. 325.

5° S. l. n. d. [Valladolid, Pedro Giraldi et Miguel de Planes, vers 1497], petit in-4°, caractères gothiques, 40 feuillets non chiffrés, signatures a-e^8, à longues lignes et à deux colonnes, 32-33 lignes par page. — C. Haebler, *Bibliografia ibérica del siglo XV*, 2^a parte (Leipzig-La Haya, 1917, in-8°), n° 667(5), pp. 184-185 ; cette édition étant identifiée par Haebler avec celles qu'avait mentionnées Hain sous les n^{os} 15940 et 15943, et qu'il avait respectivement datées de Rome, 1492 et de Rome, 1494.

6° S. l. n. d. [Deventer, Paffraet], petit in-4°, caractères gothiques, 20 feuillets non chiffrés, signatures, longues lignes, 35 lignes par page. — Campbell, *op. cit.*, n° 1715, pp. 489-490 ; cf. Copinger, II, n° 5968, p. 140, d'après Campbell.

7° Bellum Christianorum Principum, præcipue Gallorum, contra Sarracenos, anno salutis MLXXXVIII pro terra sancta gestum : auctore Roberto Monacho. Carolus Verardus de expugnatione regni Granatæ[1], per catholicum regem Ferdinandum Hispaniarum. Christophorus Colom de prima insularum, in mari Indico sitarum, lustratione... De legatione (David) regis Æthiopiæ ad Clementem pontificem VII. ac Regem Portugalliæ : item de regno, hominibus atque moribus ejusdem populi, qui Trogloditæ hodie esse putantur. J. B. Egnatius de origine Turcarum. Pomponius Lætus de exortu Maomethis. *Basileæ*, H. Petrus, 1533, in-fol., 149 pp.

8° A. Schott, *Hispaniæ illustratæ*, II (Francofurti, 1603, in-fol.), pp. 861-877, sous le titre : *Expugnatio regni Granatæ*.

1. Ce titre avait trompé certains bibliographes anciens, lesquels considéraient à tort l'*Historia Bætica* et le *De expugnatione regni Granatæ* comme formant deux ouvrages distincts.

Quoique l'*Historia Bætica* ne soit pas une œuvre littéraire de grande valeur, et qu'elle soit encore moins un document d'histoire, il nous a semblé utile de la publier de nouveau [1] : à tout le moins, elle a un mérite, celui de ne pas être ennuyeuse. La réimpression est faite d'après un exemplaire de l'édition de 1493 [2], laquelle est, sans nul doute, la première [3], et dont voici exactement le contenu [4] :

Fol. 1. *En blanc.*

Fol. 2 r. Caroli Verardi Cæsenatis Cubicularii Pontifi- || cii in historiam Bæticam ad R. P. Raphaelem || Riarium. S. Georgii Diaconum Cardinalem : || Præfatio :

Fol. 3 v. ARGVMENTVM.

Fol. 4 r. PROLOGVS.

Fol. 5 r. *Incipit de l'*Historia Bætica, *soit* : Baudelis Maurorum Rex, *etc. Desinit* (fol. 32 v.) : Vos ualete & plaudite.

Fol. 32 v. : Acta Ludis Romanis Innocentio. VIII. in so- || lio Petri sedente Anno a Natali Saluatoris. M. || CCCC.XCII. Vndecimo Kalendas Maii.

Fol. 33 r. Marcellini Verardi Cæsenatis Elegia [5]. *Incipit* :

1. Sur la pièce de Verardi, consulter principalement A. Chassang, *Des essais dramatiques imités de l'antiquité au XIV^e^ et au XV^e^ siècle* (Paris, 1852, in-8°), pp. 134-140. Voir aussi Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, 2^e^ éd., VI, III (Modena, 1791, in-4°), pp. 898-899 ; A. d'Ancona, *Origini del teatro italiano*, 2^e^ éd., II (Torino, 1891, in-8°), pp. 18-19 ; W. Creizenach, *Geschichte des neueren Dramas*, II (Halle, 1901), pp. 6-8 ; pour mémoire, B. Croce, *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza* (Bari, 1917, in-8°), p. 94.

2. Nous avons respecté l'orthographe de l'incunable, même quand elle est défectueuse (*fœlix*, *accæpi*, etc.) ; par contre, nous avons ponctué et fait emploi des majuscules conformément aux habitudes modernes.

3. Cf. Hæbler, *Bibl. ibér. del siglo XV*, p. 325.

4. Bien que décrite plusieurs fois, avant et après Hain, l'édition de 1493 ne l'a jamais été complètement, semble-t-il.

5. Par suite d'une faute d'impression, l'auteur de cette Elégie est appelé, dans la préface de l'*Historia Bætica*, Bartholinus et non Marcellinus. L'erreur a été signalée par G. B. Audiffredi,

Nvnc est præcipue. *Desinit* (fol. 34 r.) : uterq*ue* diu.

Fol. 34 r. EIVSDEM MARCELLINI VE- || rardi ad poetas : ut triumphum : de hoste Mauro ab || Hispaniarum Principibus subacto : litteris man || dent : exhortatio. *Incipit* : Tendite iam citharam. *Desinit* (fol. 38 r.) : honore minori.

Fol. 38 r. EIVSDEM ELEGIA : QVA FIDES || Fernando & Helisabe gratias agit : q*uod* eorum opera || Maurorum catenis fuerit liberata. *Incipit* : Magnanimi proceres. *Desinit* (fol. 39 r.) : uterq*ue* domos.

Fol. 39 r. Impressum Romæ per Magistrum Eucha || rium Silber : alias Franck : Anno Domini || M.CCCC.XCIII. Die uero. VII. Martii.

A la suite : Registrum. || Primum uacat || strorum temporum || Conuocandi. || potentiæ ac || Munitum || metum hosti || Et Africa || ta Granata || Marcellini || Attamen.

A la suite, premier couplet d'une chanson en italien [1] : Viua el gran Re Don Fernando, *etc.*

Fol. 39 v. — 40 r., *musique de ladite chanson* [2].

Fol. 40 v. *Couplets* 2, 3 *et* 4 *de la chanson en italien. Desinit* : Pien de gloria triumphando.

L. Barrau-Dihigo.

Catalogus historico-criticus romanarum editionum sæculi XV (Romæ, 1783, in-4°), p. 318, texte et note 1. Dans l'exemplaire dont nous nous sommes servi (fol. 3 v., ligne 3), le mot *Bartholinus* est partiellement effacé, et il n'en subsiste que les deux dernières syllabes, soit *linus*.

1. Publiée *in extenso* par Dibdin, *op. cit.*, p. 124, en note, et par F. Asenjo Barbieri, *Cancionero musical de los siglos XV y XVI* (Madrid, s. d., in-4°), p. 160 ; le premier couplet, reproduit dans Croce, *op. cit.*, p. 95, note.

2. Transcrite par Barbieri, *op. cit.*, pp. 611-612.

Caroli Verardi, Cæsenatis cubicularii pontificii, in Historiam Bæticam, ad R. P. Raphaelem Riarium, S. Georgii diaconum cardinalem, Præfatio.

Cum felix ille, uenerande præsul, et iampridem ab uniuerso christiano orbe mille uotis exoptatus nuntius Romam peruenisset, quo cognitum est urbem Granatam cum omni eius regno, quod per octingentos fere annos impio Magmedis dominatu oppressum fuerat, iugo seruitutis excusso, in Christi libertatem erectum, nunc tandem in potestatem ac ditionem Fernandi et Hellisabes christianissimorum inuictissimorumque Hispaniæ regis ac reginæ deuenisse, memet continere non potui, quin arrepto calamo summam saltem huius rei litteris mandarem, præsertim cum ob eam causam Pontifex ipse Maximus, Senatus Apostolicus Populusque Romanus, tanta uictoria exultans, quibuscunque posset modis lætitiæ suæ signa monstraret ; templis omnibus sacra fierent ; supplicationes per dies complures ad cuncta puluinaria constituerentur ; gratiæ Deo immortali ac diuo Iacobo Hispaniarum patrono ad aras omnis agerentur ; urbe tota longissimus sacerdotum ordo diuinis hymnis et gratulationibus personaret ; noctem lampades fla[m]mis uincerent ; interdiu ludi per omnia fere compita celebrarentur ; hic taurorum uenationem, quos expediti iuuenes iaculis aut ensibus conficerent, populo æderet ; ille pugnam equitum leuis armaturæ qua potissimum Mauri utuntur, exhiberet ; alius expugnationem urbis Granatæ cum summa omnium referret uoluptate ; Tu uero omnium magnificentiam longe supergressus, quo singularem animi tui lætitiam, quam ex hac christianæ religionis

amplificatione cæperas, et simul amorem obseruantiamque, quibus inclytos illos principes prosequeris, ostenderes, speciosissimum currum, quo iidem de Baudeli Granatæ rege triumpharunt, tanto sumptu et apparatu, tantaque pompa et splendore induxisses, ut Senatus Populusque Romanus ueteres illos maiorum suorum triumphos, iampridem seculis nostris incognitos, nunc demum spectare sibi uideretur ; et simul in circo ingentibus propositis præmiis celeberrimos ludos, in quibus equites grauis armature [*sic*] longis inter se hastis cum summa populi uoluptate concurrerent, pluribus diebus ædidisses. Itaque ego tantorum uestigia secutus, quo et ipse pro uirili parte interiora animi mei gaudia, quo pacto possem, cunctis aperirem, et simul nostrorum temporum fœlicitati quodam modo gratularer, unius duntaxat diei, quo uidelicet urbs Granata Baudelis regis bello iam fracti fameque fatigati deditione recepta est, acta complexus sum, historiamque interlocutoribus personisque ita contexui atque distinxi, ut totam rem, ita uti gesta est, posset Populus Romanus non solum auribus percipere, uerum etiam oculis intueri, eamque tuo, amplissime antistes, cui omnia debeo, nomini dicaui, tuoque acerrimo iudicio castigandam subieci ; tibi enim utpote regiæ illorum maiestati deditissimo, et qui inprimis hac nostra tempestate ingeniis faues, et de eorum studiis ac scriptis iudicare potes, id muneris potissimum debebatur. Eam igitur cum tu magnopere probasses, confestim temporario in tuis magnificentissimis ædibus excitato theatro, recenseri agique curasti. Tanto autem patrum ac populi silentio et attentione excepta est, tantusque fauor ac plausus subsecutus, ut iam dudum nihil æque gratum ac iucundum auribus oculisque suis oblatum fuisse omnes faterentur. Quod ea potissimum causa contigisse crediderim, quod res erat per se ipsa gratissima, et excellentis uirtutis, qua rex et regina præditi sunt, commemoratio nobilibus et

bene institutis animis non iucundissima esse non potest. Eandem historiam, non tam meæ famæ, quæ perexigua esse potest, quam regiæ gloriæ studens, eodem te hortante, una cum nonnullis carminibus, quæ [Bartho]linus Verardus, nepos et alumnus meus, facili et copioso adolescens ingenio, me auctore lusit, uulgandam putaui, quo reliquis etiam populis christiani nominis, qui dum ageretur interesse nequiuerunt, tam præclaræ uictoriæ tantæque uirtutis splendor illucesceret, possentque hoc exemplo admoniti reliqui reges ac principes nostri intelligere quanto gloriosius salutariusque sit, pro religione nostra tuenda uel amplificanda, aduersus eius hostes arma sumere, quam pro leuibus et caducis fortunæ muneribus (ut sæpe solent) inter se digladiari. Vale, præsul optime, humanitatis, ingenii et modestię [*sic*] columen.

ARGUMENTUM.

Rebus suis rex maurus cum diffideret,
Suos amicos consulit, uariantibus
Sententiis quorum incertus dimittitur.
Mox nuntii aduentu Turcarum principis,
Spondentis illum inuasurum Trinacriam
Cum uere primo, confirmatur plurimum,
Diemque lætum hunc statuit in conuiuio
Luxu parato regio traducere.
Sed illud omne perturbauit gaudium
Speculator, Hispanorum regem nuncians
Urbem continuo decreuisse inuadere.
Post paulo regis Numidarum litteris,
Permagna pollicentis sibi auxilia,
Erectus animo, præfectum cum copiis
Hostilem mittit qui contundat impetum.
Sed territus postremo uxoris somnio,
Exercitusque internitione cognita,

Bello fameque fractus, ac demum omnibus
Rebus iam desperatis, ad clementiam
Confugit hostis, urbem seque tradidit.
Fernandus et coniunx, summa cum gloria,
Granata et omni illius regno potitur.

PROLOGUS.

Salutem primum, spectatores optumi,
Quorum frequentia uultuque maxume
Lætor sereno, uobis summam nuncio.
Aures mihi dein si dabitis propicias,
Qua huc gratia prodierim, paucis eloquar.
Apporto non Plauti aut Neuii comœdias,
Quas esse fictas scitis omnes fabulas ;
At nouam uobis ueramque fero historiam,
Per quam licebit nosse, ut summi principes
Fernandus et coniunx domuerunt Bæticam
Regnique Granatam caput et finitimis
Terrorem populis adiecere imperio.
Quod fabulis si in fictis tantam capere
Soletis pleno uoluptatem pectore,
Quid, quæso, res, ubi narratur uerissima
Cognitioneque digna, uos facere addecet ?
Præsertim cum ulla hic tyrannorum scelera
Non sitis audituri, aut fastus regios,
Intolerandam uel bonis superbiam,
Quæ sæpe describi solent tragœdiis ;
Neque audientur lenonum hic periuria,
Seruorum technæ, aut meretricum blandiciæ ;
Auara non usquam lena hic inducitur,
Milesue gloriosus, aut sicophanta impudens,
Edaxue parasitus, uel matrona impotens,
Paterue durus, aut amator cupidus,
Et reliqua, quæ in Graiis nostrisque comicis

Spectata præbent uoluptatem plurimam.
Verum pudica honestaque hic sunt omnia,
Summoque cuncta perfecta consilio,
Virtute semper duce, fortuna comite ;
Fides bonique mores et probitas uigent ;
Nullus superbiæ, nullus auaritiæ est
Locus relictus, aut fœdis amoribus.
Vos itaque, uirtutem qui facitis maxumi,
Fauere nostræ decet huic historiæ,
Animumque summo aduortere cum silentio.
Requirat autem nullus hic comœdiæ
Leges ut obseruentur, aut tragœdiæ :
Agenda nempe est historia, non fabula.
Adeste iam æquis animis, et pernoscite :
Maurorum rex en qui foras egreditur
Suis cum consultoribus, sibi quid uelit.

BAUDELIS, MAURORUM REX. HALLATAR, SERRAIA, HABDISBAR, CONSULTORES.

[BAUDELIS]. — Profecto quanto magis magisque cogito, tanto mihi res nostra duriore in loco esse uidetur, dabitque nimirum hic rex Hispaniæ nobis magnum malum, cui quod remedium inueniam, aut quid consilii capiam nescio. Ita nobis omnia aduersa, hostibus prospera contigere. Quicquid tentauimus frustra fuit. Spes hactenus uanæ, conatus irriti fuere ; fame omniumque rerum inopia premimur ; hostis adest, instat, nullam requiem fessis præbet. In una deditione spes omnis ostenditur ; quam tamen ita abominor, ut emori per uirtutem satius putem, quam hostibus ludibrio esse. Proinde uos, quos semper supremos habui comites consiliorum meorum, quique ætate ac longo rerum usu plus sapitis, mihi quid agendum sit consulite.

Nam ego quidem ita sum animo perturbato, tot me excruciant curæ, ut quid mihi regnoque meo expediat, non satis dispicere possim. Igitur tu, Hallatar, qui dignitate præstas, edissere nobis quid sentias.

Hallatar. — Graue onus, optume rex, meis humeris imponis, qui me iubeas imparatum tanta de re ex tempore dicere, maluissemque ut hi collegæ mei priores sententiam dixissent, quo plus ad cogitandum spacii haberem, et simul eorum prudentia instructus, ad dicendum paratior accederem ; uerum, quando ita iubes, parebo atque animi mei iudicium paucis aperiam. Non clam me est, inclyte rex, quot damna, quot incommoda, quot clades, quorum non postrema pars fui, in hoc diuturno et calamitoso bello ab hostibus passi sumus ; uerum non usque adeo uires imperii tui fractæ sunt, spes opesque conciderunt, ut nisi deditionem feceris, salus desperanda sit. Nam per deum immortalem, primum considera robur ac multitudinem militum tuorum : sexaginta milia et eo amplius lectissimorum ac fortissimorum peditum, urbe tuo firmo præsidio non exuta, in aciem educere potes. Circumspice hunc splendorem equitum, quantus sit in eis uigor, quanta rei militaris scientia, quam ad pugnandum prompti et ad decipiendum hostem edocti sint, meditare. Deinde cogita quanta subsidia ab rege Numidiæ Mauritaniæque principibus, et ab ipso Turcarum imperatore sperare merito possis. An est uerisimile, hoc inclytum regnum, quod in ultimo Europæ angulo, tanta cum nostra atque adeo omnium Magmedis sectatorum gloria, et summa contra Christianorum ignominia annos circiter octingentos perseueravit, eos passuros nunc opprimi, pessundari atque deleri ? At enim dices : cur tam diu subsidia, si ulla missuri fuerant, distulerunt, et donec in extrema constituti essemus necessitate, expectandum putauerunt ? Multæ possunt esse causæ quæ illos ab hoc honesto ac debito officio,

quæ nos latent, retardarunt. Sed illa in aperto est, quod existimarunt nos nostris opibus ac uiribus, ut maiores nostri fecerunt, ad resistendum hosti paratos satis esse, neque fieri unquam posse crediderunt, ut tot oppida, tot castella, tot urbes arte ac natura munitas, pugnacissimo milite, instrumento bellico omnique rerum copia instructas, tam cito amitteremus. Nunc uero cum res nostras in angusto sitas esse atque in id prope deductas discrimen animaduerterint, ut nisi celeriter succurratur, aut turpis deditio, aut dirum huius urbis excidium, cum maxima omnium nostrum strage sit futurum, uerisimile non est Mauros potissimum, qui in proximo sunt, non totis uiribus in auxilium nostrum descensuros, cum præsertim eos non lateat incendium nostrum ad eos pertinere. In prouerbio est : Tua res agitur, paries cum proximus ardet. Num enim sperare possunt regem ac reginam Hispaniarum, quorum hi sunt spiritus, ea (si de hostibus uerum fateri libet) magnitudo animi, ut uniuersus orbis eorum cupiditati satis esse non possit, si tuo inclyto hoc regno per uictoriam (quod dii omen auertant) potientur, quieturos esse, et non statim omnibus imperii sui uiribus totaque belli mole in Africam transmissuros ? Quare tuam istam, rex, animi magnitudinem atque constantiam mirifice laudo, quod præstare existimes per uirtutem emori quam deditionem facere. Nam quid est aliud hostibus, præsertim Christianis, quibus cum tanto odio dissidemus, se dedere, quam in miseram, turpem ac perpetuam seruitutem se ac liberos posterosque omnis suos tradere ? Quod si nos amici forsan deseruerint, auxilia sperata defecerint, uirtutique nostræ fortuna inuiderit, nonne præstabilius est uirorum more pugnantes occumbere, et non incruentam hostibus uictoriam relinquere, quam aut exutos libertate, quam nemo bonus nisi cum anima simul amisit, in prædam et ludibrium trahi, aut ueluti pecudes ab hostibus truci-

dari ? Saguntini in hac terra Hispania (ut in historiis memoriæ proditum esse accæpi) quo Romanis, quibus cum fœdere et amicitia iuncti fuerant, fidem seruarent potius quam se Hannibali dederent, immani in foro excitato rogo, se suosque atque insuper opes omnes igni ferroque corruperunt. Ergo quod illi pro fide Romanis seruanda fecerunt, nos pro aris, pro sanctissimis focis, pro delubris atque templis, postremo pro ea fide, quam Deo nostro et clarissimo eius prophetæ Magmedi debemus, si ita necessitas (quod minime reor) cogat, facere recusabimus ? Huc accedit quod nunquam eundem cursum ac tenorem fortuna seruat : nunc hostibus fauet ; forsitan post paulo tibi ac tuis arridebit. Qui scis an ita di fata ordinarint, ut Maurorum in Europa imperium magno motu concuterent potius quam euerterent, admonerentque nos imbecillitatis humanæ, cuius nimia in secundis rebus obrepit obliuio ? Igitur, rex, ut iam dicendi finem faciam, te hortor ut bono fortique animo sis, uirtuti militum tuorum confidas, externa auxilia non desperes, et postremo Deum nostrum, cum propheta suo Magmete, pro hoc imperio quod suum esse nouit, pro aris atque templis suis, si eum sancte pieque coluerimus ac nobis ipsi non defuerimus, pugnaturum nostræque uirtuti ac pietati non defuturum esse confidas.

Baudelis. — Non inuito ad aures meas tua istec peruenit oratio. Nam ut fortem uirum et ætate integrum militem decet, bene speras, meque ut idem faciam, multis rationibus exemplisque adhortaris et sane ; modo id fieri possit, magnopere huic faueo sententiæ ; sed me multa perturbant, quæ alias proferentur. Nunc libet ordine sententias uestras exquirere. Dic igitur, Serraia, meque si potes prudenti tuo consilio ex tantis curis miseriisque exime.

Serraia. — Difficile est id quidem, optime rex, et quod

præter Deum uix quenquam hominum præstare tibi posse arbitror.

Baudelis. — Cur, quæso ?

Serraia. — Quia in tanta aduersitate fortunæ uix optari fas est, ut curis molestiisque plurimis careas, etiam si miserias euaseris.

Baudelis. — Recte ais ; neque id ego propterea dixeram, quod me curis molestiisque uacuum esse posse sperarem, sed te ut hortarer, consilio quo polles plurimum me iuuares.

Serraia. — Utinam ea esset in me prudentia quam mihi tribuis, quam ego mihi neque sumo, neque arrogo !

Baudelis. — Pro modestia tua id facis ; at ego quantum prudentia ualeas, re ipsa expertus intelligo ; utinamque tibi bene monenti hactenus obtemperassem, nam meliore fortasse in loco, quam nunc sunt, res nostræ forent ! Itaque aperi mihi sensum animi tui, neque expectes ut te interpellem ; libentius enim ut Hallatarem modo, audiam perpetua oratione sententiam tuam explicantem.

Serraia. — Postquam ita uis, parebitur tibi. Quam uellem, rex, ut rebus nostris ita fortuna arrideret, ut merito possem Hallataris, quem sedulo dixisse credo, sententiam confirmare, ac tibi spem aut uictoriæ, aut saltem defensionis iniicere ! Nihil enim libentius fecissem. Sed si res, quantum ego iudico, non sinit, satius esse duco, ut tibi utilia et uera consulam, quam iucunda et magnifica dicendo, uana spe te interim lactem, ac gratiam studeam aucupari tuam. Paulo post uero in eum locum res deducatur, ut ipsa si cupiat salus, te ac tuos seruare non possit. Quid est enim quod nobis spem ullam certam præbere uideatur, siue hostium opes ac uires, siue nostras diligenter pensitauerimus ? Nonne omnia uictoriam illis polliceri, nobis pernitiem, et huic urbi excidium, nisi nobis mature consuluerimus, minitari uidentur ? Reminiscere, quæso

(licet molestum sit), quotiens per hosce decem annos, quibus dirum hoc bellum frustra propulsare conamur, exercitus tuus fusus fugatusque sit, quotiens castra capta atque direpta. Quot castella, quot oppida, quot urbes, quæ adeo manu et natura munitæ fuerant, ut hostes, nisi a cœlo uenirent, contemnere posse uiderentur, partim ui et armis, partim terrore subactæ, in potestatem hostium deuenerint! Ad quod oppidum unquam Hispaniæ rex admouit exercitum, quod non cæperit? quid concupiuit, quod non assecutus sit? Quocunque se contulit, uirtutem eius fortuna comitata est. Quid nunc opus est ut damna, iacturas, clades et calamitates, quas interim passi sumus, commemorem, cum eas, etiam si cupias, obliuisci non possis, et hoc nihil aliud foret quam obductum paulisper uulnus exulcerare? Hæc igitur omittamus; consideremus si placet hostis potentiam. Longum esset referre quot urbes, quot prouintias, quot regna possideat. At non habundant iis rebus quæ bello usui sunt; immo præter cæteras prouintias, iis refertæ sunt maxime, ut enim omittam quod frumenti, uini, cæterarumque rerum ad uictum pertinentium Hispania feracissima est, et equorum multitudine ac pernicitate reliquas anteit prouincias. Sicilia, quæ Fernando paret, frugum mater appellatur; equos mittit omnium bellicosissimos. Calybes ferrum tanta copia sufficiunt, ut inde in cæteras orbis partes asportetur. Auro uero, quo non minus quam ferro bellum administratur, hostes habundare quis dubitet, cum Tagus et alia nonnulla eorum flumina harenis aureis fluere dicantur? Nam de militum numero quid attinet dicere, cum tanta se illi sponte multitudo offerat, ut plures quotannis sint domum dimittendi, quam ad bellum conuocandi? Quale uero et quantum sit eorum robur, quæ in committendo prœlio alacritas et audacia, in perseuerando constantia, quantus in dimicando mortis contemptus, ut aut uincere

aut mori parati sint, sæpius quam e re nostra esset experti didicimus. At dicet fortasse quispiam : exercitus ipse inuictus est, fateor ; sed duce et imperatore, qui illum norit regere, indiget. Utinam ita esset, nam non foret necesse nos nunc tanta cum sollicitudine et animi anxietate his de rebus consultare ! Sed habet (habet, inquam) ducem, cui nulla earum rerum, quæ in perfecto et consummato imperatore exiguntur, desit, immo adsint omnes cumulatissime. Inuita hoc in loco uersatur oratio mea ; cogitur enim de acerrimi infestissimique hostis nostri laudibus disserere ; sed tantas uires habet ueritas, ut etiam ab inuitis hostibus ueram confessionem extorqueat. Quæritur in summo imperatore rei militaris scientia ? At rex Hispaniæ in armis (ut ita dixerim) natus, ibi adolescentiam, ibi iuuentutem, ibi mediam ætatem exercuit. Nam pene puer bello, quod cum Barcinonensibus et aliis populis desciscentibus a patre gestum est, paternis auspiciis militauit ; in quo difficile dictu est (ut memorant) quantam indolem uirtutis, quot signa fortitudinis, magnanimitatis ac futuræ probitatis ostenderit. Eo uero adhuc prætextato, cum Lusitaniæ rex, magni uir animi ac uirtutis, uniuersam fere Hispaniam citra Iberum infinito pene exercitu inundasset, ac fauentibus pluribus eius regni principibus et tetrarchis, iam Castellæ regno tanquam opimæ prædæ incubaret, Fernandus, hostis nunc noster, tanta celeritate, tanta uirtute, tanta denique fœlicitate illum ex Castellæ regno expulit, uniuersam Hispaniam, quæ ad se dotis iure spectabat, recepit ac pacauit, ut non homo, sed numen aliquod de cœlo delapsum, tantum bellum, tam intestinum, tantis uiribus omni ex parte subnixum, tam breui confecisse uiderctur. Nobiscum uero cum decimum iam annum et quidem semper uictor pugnauerit, quod genus belli, quæ dimicatio, quæ disciplina militaris, quæ calliditas, aut in comparandis hosti insidiis, aut deuitandis, et

cætera id genus, ei ignota esse possunt, ac non assiduo usu percepta et cognita ? Virtutes imperatorias quæris ? At quanta sit Fernandi in subeundis periculis constantia, in rebus moliendis efficiendisque uelocitas, in negociis laboris patientia, in agendo industria, in prouidendo consilium ; ad hæc quanta sit eius animi magnitudo, mortis contemptio, ueræ gloriæ laudisque cupido, sollertia, innocentia, rebusque in omnibus temperantia, et nos ipsi maxima ex parte sumus experti, et tot uictoriæ maxima eius uirtute summa cum gloria partæ declarant. De auctoritate in rege præsertim superuacaneum est dicere ; quem omnes socii ac populares colunt ut deum, nostri metuunt ut pestem. Iam uero fœlicitate quanta is esse putandus est, qui fortunam ipsam in omnibus bellis in potestate habuisse uideatur, qui omnia sua consilia ita gubernarit prospereque perfecerit, ut ad extollendum exornandumque ex hominibus eum uirtus et fortuna contendisse credantur ? Consideremus porro aduersum hæc omnia, quæ præsidia belli, quæ spes nobis sit reliqua. Virtuti tuorum militum fidere non potes, cum omne robur exercitus superioribus bellis, et Malacensi Bastensique potissimum cladibus amiseris, ut enim quisque fortissimus et audacissimus fuit, ita primus in acie cecidit. Si non uirtus, at multitudo fortasse militum tibi auget animos : sexaginta milia peditum, et eo amplius, ut Hallatar noster dixit, in acies educere potes. Sed hæc si ad exercitum hostium comparentur, quid sunt, aut quid possunt ? In quo etiam illud inest incommodum, quod quo maior est turba, eo citius, si non bello, at fame ac peste conficietur. Conferre utriusque exercitus inter se duces, odiosum sane est. Sed si uerum fateri uolumus, licet rex sis consilio prudens, in prœliis audax ac manu promptus, non potes tamen cum Fernando iure comparari, a quo sæpius uictus, et semel captus, quantum ille in bello ualeret tibique præstaret, tute ipse sensisti.

Externa uero auxilia tam diu frustra expectauimus, ut stultum esse putem in eis spem ullam ponere, præsertim cum ita ferro, fame, incommodisque omnibus urgeamur, ut bellum trahere diutiusque ea expectare non detur, in præsentique nobis deliberandum sit, ut aut omnes moriamur, aut deditionem faciamus. Et profecto, licet utrunque sit durum, tamen si ex duobus malis minus eligendum est, deditionem potius faciendam suadeo. Ad quod potissimum te hortari debent regis ac reginæ Hispaniarum cum singularis humanitas, mansuetudo, facilitas, tum summa in promissis constantia et fides, et aduersum eos, qui se sponte dediderunt, inaudita clementia ; nam eos tam benigne, tam indulgenter tractare dicuntur, ut non seruorum (quod iure belli possent), sed amicorum et sociorum quodam modo loco habere uideantur, eosque suis legibus atque institutis, suo ritu ac cerimoniis uiuere patiantur. Ut igitur in pauca conferam, cum neque ipsi ad resistendum hostis potentiæ ac uirtuti pares simus, neque diutius obsidionem, ferro ac fame urgentibus, tolerare possimus, neque in externis auxiliis iampridem frustra expectatis spem habere debeamus, contraque liceat plurimum benignitati et clementiæ regis ac reginæ confidere, quamprimum deditionem faciendam esse censeo.

Baudelis. — Dic tu, Abdisdar.

Abdisbar. — Tam multa sunt in utranque partem, et ab Hallatare animose, et a Serraia dicta sapienter, ut illis auditis magis sim animi dubius, quam si in initio mihi sententia dicenda fuisset. Itaque cum ea res in consultationem ueniat, qua nulla maior excogitari queat, quippe in qua de fortunis omnibus, de liberis ac coniugibus nostris, de uita, de libertate, de aris atque templis agatur, ego amplius deliberandum censeo.

Baudelis. — Merito uos omnes laudo ; nam etsi uestris uariis sententiis satis me incertum dimisistis, tamen his

hinc et hinc auditis, uideor propemodum quid mihi regnoque meo expediat, posse dispicere. Quanquam autem in Serraiæ sententiam animus magis inclinare uidetur, tamen quia a sapientibus uiris solitum dici audio : Consulendum cunctanter, agendum uero esse celeriter, placet in alium diem, iuxta Abdisbaris consilium, hanc consultationem reiicere. Ite igitur uos intro, et ad suum quisque munus redite ; ac super his etiam atque etiam cogitantes parati estote, ut cum uos iterum cum aliis nostri regni proceribus, quibus cum placet hæc communicari, in concilium euocauero, nihil moræ sit, quin pari consensu recte sapienterque mihi consulere possitis. Tu uero, Abdisbar, ne a latere meo discesseris ; nam est, quod te uelim.

ABDISBAR. — Ego uero nusquam abeo, et ad tua iussa præsto sum.

SPECULATOR RAGEL. BAUDELIS REX. ABDISBAR.

[RAGEL]. — Ubi nunc ego regem quæram, aut quo primum intendam ? Nam nunquam eodem in loco quiescit diu : nunc urbis mœnia lustrat, defensoresque in propugnaculis disponit ; nunc in arce, quæ ad defensionem opportuna sunt, parat ; modo hanc portam, quæ recta ad hostes tendit, paulum egreditur, ut inde quid hostes moliantur prospectet, aut primus audiat. Quam uellem eum nunc obuiam dari, ne mihi in arcem transcurso opus esset, et hoc amplius ad lassitudinem adderetur !

BAUDELIS. — Abdisbar, quem uideo horsum tendere ? Estne hic speculator Ragel, an non est ?

ABDISBAR. — Certe ipsus est.

BAUDELIS. — Non temere esse arbitror, quod sic festinat. Hei misero mihi !

ABDISBAR. — Quid times ?

BAUDELIS. — Quia per hæc tempora ita sum assuetus

audire quæ nolo, ut semper cum nuntium quempiam conspicor, mali quid animus præsagiat mihi. Heus Ragel ! Quo properas ?

Ragel. — Hem ! Quis me uocat ?

Baudelis. — Respice ad me, et scies.

Ragel. — Opportune, ad te ibam. Salue, rex.

Baudelis. — Quid affers ? lætane an tristia ?

Ragel. — Non hercle certum scio qualia sint. Illud dicam, quod uidi.

Baudelis. — Expedi.

Ragel. — Iam. Verum sine me, si libet, uel paulisper respirare, nam præ cursu uix loqui possum.

Baudelis. — Mos geratur tibi. Eia, eloquere iam.

Ragel. — Eloquor. Cum essem in specula, ad eamque partem quæ ad mare uergit oculos coniicerem, prospexi quosdam nouo habitu, quem nunquam antehac uideram, horsum ad mœnia tendere, statimque cucurri, ut id tibi nuntiarem.

Baudelis. — Amicine an hostes esse uisi sunt tibi ?

Ragel. — Nescio. Illud scio, quod properantes ueniebant.

Baudelis. — Hostes sunt igitur.

Abdisbar. — Qui scis an iccirco properarent, ne Hispanorum, qui omnia fere circum obsident, custodias elapsi, iterum in eorum insidias inciderent, ab iisque caperentur ?

Baudelis. — Omnia timeo, et quid timeam nescio.

Abdisbar. — Desine, quæso, male suspicari, et ad eas miserias, quas res ipsa et aduersa hæc tempora ferunt, metum et sollicitudinem (ut reor) nunc uanam adiicere.

Baudelis. — Cedo, Ragel ; qualis fuit habitus iste quem dicis ?

Ragel. — Censen me potuisse ex specula tam cito omnia considerare ac perpendere ? Illud tibi affirmare

possum, quod eorum habitus propior nostro quam Hispanico uisus est.

ABDISBAR. — Rex, ne dubita ; nam nisi me animus fallit, amici sunt.

BAUDELIS. — Ita Deus faxit. Sed opportune adest Bomilcar, alter speculator.

ABDISBAR. — Hic te certiorem reddet.

BOMILCAR. ABDISBAR. BAUDELIS REX.

[BOMILCAR]. — Ecquis me unquam fuit fœlicior nuntius ? Nemo hercle quisquam ; nam tantum boni regi apporto, quantum a dis uix audeat optare. Sed ubi eum quæram, quem perconter ?

ABDISBAR. — Audin tu illum ?

BAUDELIS. — Audio, sed quid dicat non satis intelligo.

ABDISBAR. — Lætus est.

BAUDELIS. — Ita uidetur. Heus Bomilcar !

BOMILCAR. — Haud mirum est reuocari properantem de uia. Quis me uult ?

BAUDELIS. — Is qui tibi imperare potest.

BOMILCAR. — Hem ! Saluus sis, rex ; teipsum quærebam.

BAUDELIS. — Quid est, Bomilcar, quid affers ?

BOMILCAR. — Affero nuntium, cuius te maxime participem fieri uelles, si scires quantum in eo sit boni.

ABDISBAR. — Dixin tibi te frustra timere ?

BAUDELIS. — Explica ergo quamprimum quid apportes, et metum, in quo nunc sum, adime.

BOMILCAR. — En adimo. Legati Turcarum imperatoris ad te cum muneribus ueniunt.

BAUDELIS. — Qui id scis ?

BOMILCAR. — Quippe qui ex ipsis audiui. Nam, ut diligentis speculatoris poscebat officium, illis uisis, curaui ut

scirem quinam essent, et quid ferrent, quibus cognitis ad te quamprimum aduolaui.

Baudelis. — Diligentiam tuam laudo. O summe rerum opifex, gratias tibi ago, quod ex tot unus tandem lætus allatus est nuntius ! Abdisbar, propera illis obuiam, atque huc ad me quamprimum eos adduce. Nam ubi intus quæ opus sunt facto imperauero, mox huc reuertar, ut legatos hic coram omnibus honorifice excipiam, quo populus, qui iam diffidebat rebus suis ac nostris, horum aduentu aliquantulum a malis respiret. Vos ad speculas uestras redite, atque heus curate, ut ita diligenter obseruetis quæ apud hostes gerantur omnia, ut ne musca quidem illic se commouere possit, quin a uobis statim certior fiam.

Legatus Baiazit, imperatoris Turcarum. Abdisbar. Baudelis, rex Granatæ.

[Legatus]. — Dici non potest quanta me cœperit uoluptas postquam Granatæ mœnia prospexi. Tot enim pericula maris ac terræ in tam longa peregrinatione passus sum, ut nunquam me huc incolumem peruenturum putarem.

Abdisbar. — Non mirum si gaudes. Quid est enim iucundius, quam extra pericula positum præteritorum laborum recordari ? Sed rex egreditur.

Legatus. — Salue, optume rex.

Baudelis. — Et uos saluete.

Legatus. — Magnus Turcarum imperator cum his litteris ad te nos ire iussit, quas ubi legi mandaueris, quod ueniamus explicabimus.

Baudelis. — Lege has, Abdisbar.

Abdisbar. — Cedo. « Soltan Baiazit, magnus Turcarum imperator, Baudeli, Granatæ regi, S. P. D. Qui tibi has reddidit, familiaris noster est, magnæ apud nos auctori-

tatis et gratiæ ; ei mandauimus ut nonnulla nostris uerbis tibi nuntiaret. Quare fidem ei habeas, et quæ ex eo acceperis, putato ex me ipso accæpisse. Vale. Ex urbe nostra Constantinopoli, x. kal. octobris. »

Legatus. — Optume rex, magno animi dolore nuper affectus est inclytus imperator Turcarum, quod accepit ex tam munito et uiris, armis equisque affluenti regno, nihil tibi reliquum esse præter hanc unam urbem, imperii tui domicilium, et tot quondam regum potentissimorum fortissimorumque parentem, quos ferunt uniuersæ Europæ populisque Christiani nominis sæpe terrori fuisse. Reliqua omnia oppida, castella, urbes prouinciasque, partim belli impetu et terrore perculsas, deditione facta, partim et maiore quidem ex parte ui ferroque expugnatas ac direptas, in hostium tuorum, immo communium, ditionem iusque concessisse, metuendumque esse, nisi tibi aliunde succurratur, ne cum magna tua tuorumque clade, et simul Magmedis sectatorum ignominia, aut hosti succumbas, aut turpem deditionem facere cogaris. Cumque animaduerteret hoc incendium, nisi celeriter extinguatur, aut saltem subductis fomentis im[m]inuatur, facile posse latius diffundi, et Africam primo, deinde etiam Asiam fortasse corripere, statuit ad commune incendium extinguendum communibus quoque uiribus accurrere, et pro uirili parte tibi regnoque tuo, qua posset ope, non deesse. Itaque nos huc ad te legatos misit, qui uerbis eius polliceremur, primo quoque tempore quo tempestiuum esset ad nauigandum mare, ingenti classe Siciliam Sardiniamque inuasurum, et ita illic omnia igni ferroque uastaturum, ut Hispaniæ rex, suorum clade perculsus et in diuersà distractus, ab hoc affecto et prope iam confecto bello desistere, suisque opem ferre, ac potius de propulsando quam de inferendo bello cogitare cogatur. Non minus autem libenter huc ad te subsidia imperator meus mitteret, nisi per tanta terrarum

ac maris spacia abs te diuisus, id sibi difficillimum periculosissimumque fore existimaret. Quam ob rem, optume rex, eius nomine te bono erectoque animo esse iubeo hortorque, ut interim has belli difficultates ac pericula, longæque obsidionis molestias patienter subtineas, et quiduis potius in animum inducas quam deditionem facere, id est enim Christianorum superbiæ ludibrio esse, et in turpem perpetuamque seruitutem te tuosque tradere, speresque deos et homines auxilio tibi non defuturos, nisi per ignauiam pusillanimitatemque (quod de tantæ uirtutis uiro nefas est suspicari) prius tibi ipse defueris. Munera autem hæc læto animo uultuque suscipe ; ea enim tibi de more Baiazit mittit, ut sint fœderis et amicitiæ inter uos certissimum pignus et monimentum.

Baudelis. — In tempore ipso, legate carissime, cum istis mandatis te inclytus imperator tuus et ipsa (ut reor) fata miserunt. Ita enim eram bello fractus, tot curis fatigatus, tot malis, tot aduersis casibus oppressus, ita spes omnes tanquam uanæ ex animo exciderant, ut iam nihil fere aliud quam de facienda deditione cogitarem. Nunc quando tam opportunum subsidium mihi Baiazit pollicetur, certum est omnia experiri, extrema quæque pati, etiam si ad humanos cibos redigeremur, ut in similibus aut forte minoribus casibus Hierosolomitanos obsidente Tito ac plærosque alios populos fecisse tradunt, potius quam deditionem facere, præsertim cum plura imperatorem tuum quam polliceatur, re ipsa præstiturum confidam ; ea animi magnitudine, ea potentia, ea postremo fide illum esse omnes prædicant, statuique non committere, ut quando dii hominesque nos adiuuant (quod bene abs te dictum est) nobis metipsi defuisse uideamur. Gratiam autem quam pro tantis erga me meritis illi referam, in hac præsertim afflicta fortuna nullam habeo ; sed sperare debet illum quem pie colit communem deum, qui benefacta

hominum audit ac uidet, et pro meritis unicuique iusta præmia tribuit, gratiam sibi cumulatissimam relaturum. Ego uero si eius ope (quod spero) seruatus fuero, hoc imperium, hanc regiam dignitatem, et postremo hanc animam ipsam, qua spiro, illi acceptam referam, memoriamque tanti beneficii colam beniuolentia sempiterna. Munera uero libenter accipio, eaque non tantum ut amicitiæ ac fœderis nostri, sed fidei quam mihi seruaturus est, firmissimum pignus perpetuumque monimentum, inuiolata custodiam. Vos munera istæc intro auferte, ac dicite architriclino ut cœnam mihi et his nobilibus hospitibus regio luxu paret ; uolo enim nos hunc diem lætum festumque agere, et cum omni gaudio et alacritate celebrare. Tu uero, legate, cum tuis regiam ingredere ; ut dum ego sacrificiis intersum, ac Deo nostro pro tantis meritis gratias ago, paulisper requiescas, et postea simul mecum in cœna recreeris.

LEGATUS. — Ego uero ac lubens, nam de uia fessus quiete præsertim indigeo.

FERNANDUS REX. HELISABE REGINA. PETRUS MENDOZA CARDINALIS.

[REX]. — Quis hoc non admiretur, tanta hos perfidos Mauros præditos esse pertinacia atque uecordia, ut cum undique adeo circumsepti ut uix quisquam, nisi per incertos tramites et loca feris capris pene inuia, ad eos penetrare possit, cum armis nostris obsistere, famem diutius tolerare nequeunt, tamen deditionem, quam se dudum ostenderant esse facturos, procrastinent, et animum nostrum, iam ad maiora tendentem, in hoc segni bello detineant occupatum ? Nam si in aciem sæpe prodirent, minus ægre ferrem has obsidendi molestias. Sed post prima illa prœlia, quibus nostram militumque nostrorum uim ac uirtutem senserunt,

semper se uallo ac mœnibus tutati sunt, nec aperti certaminis copiam ullam fecere.

Regina. — Sapiunt mea quidem sententia ; nam stultissimi forent, si uirtute ac uiribus inferiores cum superiore contenderent.

Rex. — Quid igitur faciemus ?

Regina. — Nempe ut cœpisti. Cum opus est fortitudine aliisque bellicis uirtutibus, quibus polles plurimum, ut illis utaris ; cum opus est patientia, ab qua nonnunquam (quæ tua est animi magnitudo atque ferocia) uideris abhorrere, eam quoque amplectaris (omnia enim tempus habent suum) ; nunc meo iudicio patientiæ tempus est, ut uidelicet postquam hiems grauis instat, neque manum conserere audent hostes, neque sine manifesto periculo ad urbis mœnia, tanta militum frequentia, tot scorpionibus, balistis tormentisque bellicis munita, licet exercitum admouere, tuæ militumque saluti consulas, et æquo animo has belli moras perferas.

Cardinalis. — Sapienter, more suo, regina tibi consulit, inuictissime rex. Nam capitis adire periculum, nisi necessitas urgeat, non probo. Et sane quanto magis exuperas uirtute, tanto æquius est reginam atque adeo nos omnes, qui ex te pendemus, de tua salute esse sollicitos, omnesque casus, qui homini accidere possunt, maturius expendere, et nonnunquam fortunam nimium fauentem metuere.

Rex. — Fateor ita esse ut dicitis ; sed tamen strenuis ducibus uetus illud uerbum in ore semper esse consueuit : Non sine periculo fit magnum facinus ac memorabile.

Regina. — At id periculum ubi de uita agatur, te adire minime uelim. Qui scis an breui, si paulisper modo quieueris, ueniam hostes oratum ueniant, seque, cum id minus existimes, ultro dedant ?

Rex. — Nimis sero id facturos arbitror, nisi eos omnibus

modis et artibus terruerimus, nisi eos nunquam passi fuerimus quiescere, nisi postremo omnes nos aditus explorare, omnes ad expugnationem urbis uias tentare persenserint.

CARDINALIS. — Video te, rex, inuadendæ urbis cupiditate flagrare, quod magnopere laudo. Nam id magnitudini animi debet ascribi ; uerum a reginæ consilio, quo te ad patientiam adhortatur, non sine magna ratione discedendum puto. Nam si tibi iucundum est, gloriosumque existimas in prœliis sæpe uersari, consideres etiam oportet non minorem fere gloriam consecutum esse Fabium Maximum quam Scipionem. Si quidem Hannibalem Scipio in acie uicit, eundem antea Fabius iuueniliter exultantem patientia sua domuit, et ut uinci posset effecit. Ille Affricanus cognominatus est ; hic imperii scutum et rei romanæ restitutor a populo est uocatus. Imitatus es hactenus Scipionem fortiter dimicando ; imitare nunc paulisper Fabium sapienter cunctando.

REX. — Laudo consilium uestrum, et eo utar suo loco et tempore ; sed mihi nunc aliud suadet occasio, quæ prætermittenda non est. Nam et Scipionem, quem me dixisti hactenus imitatum, et uere dixisti, utinamque ut eius uirtutem sequor, ita assequi possem ; sed Scipionem solitum dicere accepimus, tunc esse cum hoste confligendum, cum aut necessitas incidit, aut obuenit occasio.

REGINA. — Dic, obsecro, mi uir, quæ est ista occasio quam tibi in præsentia, secus quam nos consulimus, suadere dixisti ?

REX. — Dicam ; neque enim fas est quicquam uobis esse absconsum ac reconditum, sed animum aduortite.

REGINA. — Istic sum.

CARDINALIS. — Et quidem ego.

REX. — Explorator Didacus modo nuntiauit defensores paucos esse in mœnibus, eosque patientia nostra, quia

proximis diebus paulisper quiescere permissi sunt, factos esse multo negligentiores solito. Idem ait se animaduertisse in posteriore urbis parte locum quendam non satis munitum, muro illic uetustate collapso, sed uirgultis, sentibus et caprificis obtecto, eundemque locum ab hostibus negligenter custodiri, quod sit a castris nostris auersus, neque ex ea parte fuerint hactenus ab exercitu nostro uexati.

Regina. — Quid igitur facere cogitas ?

Rex. — Si tacueris, citius audies.

Regina. — Taceo ac lubens ; nam mulieri decus affert taciturnitas.

Rex. — Hoc mihi sedet in animo, quando hæc se præbet occasio, belli tentare fortunam. Lectissimos milites, ex ea parte ubi locum dixi minus esse munitum, in insidiis collocabo ; reliquum exercitum, ad hanc partem quæ castris opposita est, ad mœnia admouebo. Hi scilicet pugnabunt acriter, totumque in se hostium impetum oculosque conuertent. Interim fortasse dabitur occasio iis, qui in insidiis erunt, mœnia defensoribus uacua capiendi, in urbemque irrumpendi.

Cardinalis. — Profecto prudentissime istud consilium tibi uenit in mentem, idque magnopere laudo, nam prospere gerendæ rei facultatem omittere extrema dementia est.

Regina. — Placet hoc tibi consilium ?

Cardinalis. — Quid ni ? cum sit plenum prudentiæ.

Regina. — Mi quoque ita uidetur ; sed si pugnare statuis, mi uir.

Rex. — Statuo quidem.

Regina. — Obsecro ne ad mœnia propius accedas, unde te balistæ aut tormenta impetere possint ; nimis enim misere ea timeo.

Rex. — Ne timueris ; Deus enim, cuius causam agimus, nos tuebitur, pugnabitque nobiscum. Tu modo, ut solita

es, ad ipsum ac diuum Iacobum, quem tam pie colis, preces fundito. Confido enim pro ea religione ac pietate, quæ in te summa sunt, tuis precibus uictoriam nobis posse impetrari, quemadmodum, ut sacra narrat historia, populus Israelitis Moise orante uincebat.

Regina. — Utinam quidem digna sim quæ audiar ! nam piæ preces non deerunt ; sed spero potius Deum, qui tuam sibi deditam mentem intuetur, qua non ad tuam, sed ad eius laudem et gloriam omnes actiones, conatus cogitationesque tuas dirigis, uirtutem tuam adiuturum.

Rex. — Ita pro sua immensa bonitate, non pro nostris meritis, quæ perexigua sunt, faxit. Heus tubicen ! admoneto omnes duces, centuriones et milites nostros ad pugnam ineundam se parent, ut cum tempus prœliandi mihi uisum fuerit, nulla sit mora, quin eos instructos in aciem educere ualeam. Eamus iam hinc in castra, ut ego quoque arma induam et milites adhorter.

Regina. — I præ ; nos te sequemur.

Hametes explorator. Mansir custos.

[Hametes]. — Næ ego infœlix homo sum, qui nihil unquam nisi molesta ac tristia regi meo nuntiem.

Mansir. — Iussit me rex hic in porta, quæ ad hostes spectat, dum sacris interesset ac cœnaret, assidere, et qui intrarent, quique exirent, diligenter obseruare, ac si quid ex hostium castris noui afferretur, renuntiare.

Hametes. — Sed mihi ad regem properato opus est.

Mansir. — Quis est qui huc tam festinat, et secum nescio quid fabulatur ?

Hametes. — Ut quamprimum regem conueniam, et huius quicquid est participem faciam !

Mansir. — Ibo obuiam homini, ut sciam quid afferat ; nam nisi me oculi frustrantur, explorator est Hametes.

Hametes. — Nisi enim is statim quoad potest rebus suis ac nostris consuluerit, aut potius deus quispiam nos respexerit, actum est illicet, perimus.

Mansir. — O Hamete !

Hametes. — Quis me vult ?

Mansir. — Mansir, amicus tuus.

Hametes. — Quid est quod me uelis ?

Mansir. — Quid apportes scire uelim.

Hametes. — Regius sum explorator, non tuus.

Mansir. — Verum ; sed tamen licet ne mihi hoc saltem scire, lætane an tristia apportes ?

Hametes. — Istuc tibi uultus et color meus, me tacente, indicare possunt.

Mansir. — Tristia ergo sunt ; nam et ora pallor occupat, et tristis ac perturbatus uideris.

Hametes. — Bene ariolaris.

Baudelis rex. Hametes explorator.

[Baudelis]. — Prouiso quid rerum geratur, an nostri in officio sint, et item an hostes noui quicquam, ut assolent, moliantur.

Hametes. — Regem opportune uideo ; adibo propere.

Baudelis. — O Hamete !

Hametes. — Salue, rex.

Baudelis. — Quid affers ?

Hametes. — Heu me miserum ! non læta.

Baudelis. — Hem ! Istuc haud mirum est ; quippe qui per hosce annos aliquot nunquam nisi talia nuntiaueris mihi.

Hametes. — Ut res sunt, ita nuntium esse oportet.

Baudelis. — Eloquere uno uerbo quid id siet ; nam quandoque magis cruciant expectata mala quam præsentia.

HAMETES. — Regem Hispaniæ ex transfugis compĕri decreuisse exercitum omnem cunctasque belli machinas mœnibus admouere, et fortunam, quæ hactenus ei semper arrisit, experiri suam.

BAUDELIS. — Ve misero mihi ! Nonne hoc monstri simile est, me non potuisse uel diem unum integrum lætum agere ? Paulum gauisus eram aduentu legati imperatoris Turcarum, en statim hic nuntius perturbauit omnia. Verum illud profecto uerbum est, quod a sapientibus dici audio : Risus dolore miscetur, et extrema gaudii luctus occupat. Sed quem horsum festinantem uideo ? Audalla cursor noster est. Aliquid, credo, apportabit eiusmodi. Prestolabor eum hic paulisper, nam iam hic aderit, ita in cursu uelox est. Interim cogitabo quæ mihi facto opus sunt, ut hostium impetus, si urbem oppugnatum uenerint, propulsem. Nam quando tanta nobis subsidia promittuntur, non decet me fracto et consternato animo esse et commit tere, ut prius per ignauiam aut metum hosti succumbamus, quam a Turcarum imperatore succurratur.

AUDALLA CURSOR. BAUDELIS REX.

[AUDALLA]. — Ubi ego nunc regem quæram ? Qua potissimum insistam uia ?

BAUDELIS. — Quam cito Audalla curriculum euasit, num me hominis celeritas fefellit !

AUDALLA. — Regem opportune uideo. Rex, æternum uiue.

BAUDELIS. — Quid est ?

AUDALLA. — Recte.

BAUDELIS. — Quid recte ?

AUDALLA. — Audies. Offendi modo tabellarium Numidiæ regis, qui deceptis hostium excubiis magno cum periculo se euasisse narrabat, aiebatque cum regis sui litteris

ac mandatis quam lætissimis ad te properare ; quo audito ego præcucurri, ut te quamprimum hoc afficerem gaudio.

Baudelis. — Utinam tibi uera narrarit ! Sæpe enim tabellarii (ut uulgo dici solet) in ore mendacium, in tabellis ueritatem ferunt. Sed quicquid sit, eum ad me intro deduci curato ; nam militibus edicere uolo ut arma capiant, paratique sint ut si hostis ad mœnia propius accesserit, et impetere et propulsare possint.

Audalla cursor. Tabellarius Numidiæ regis. Puer.

[Audalla]. — Hospes quam cito me consecutus es ; non uideris sane lassus de uia.

Tabellarius. — Assuetus sum huic labori ; nam a puero Africam Europamque perferendis huc et illuc tabellis peragraui.

Audalla. — Vere dictum est, magni referre hoc uel illo modo ab ipsa adolescentia institutum esse. Sed rex iam te expectat ; ei enim aduentum tuum nuntiaui.

Tabellarius. — Ubi is est ?

Audalla. — Intus.

Tabellarius. — Fac me ergo ad eum deduci.

Audalla. — Ea inprimis gratia hic restiti. I, puer, et recta hunc in regiam ducito. Ibi rex est ; nam ego hic amicum paulisper uolo opperiri meum ; mox ego quoque istuc concessero.

Puer. — Præsto sum ; tu me sequere.

Tabellarius. — Propera, sequor.

Audalla. — Quam gaudeo me primum regi aduentum huius tabellarii nuntiasse ; nam si uera mihi narrauit, aliquam apud regem inibo gratiam, quod primus ei id gaudium obiecerim, et simul aliquo forsan munere, ut in talibus solet esse liberalis, me afficiet. Sed hic meus amicus cessat diu ; si ad constitutum uenire uolebat, iamdudum

eum hic adesse oportuerat. Nam quæ est hæc hominum impudentia ? Non satis habent amicorum uti opera, nisi etiam eos longæ expectationis mora defatigent. Sed rex foras exit ; lætus est ; quantum uideo, uerus fui nuntius. Ego uero ad meum munus abeo, ne rex me hic uideat ociosum, nam compellandi eum non satis idoneum tempus uidetur.

Baudelis rex.

[Baudelis]. — Gratias tibi ago, summe Iuppiter, qui me ex alto miseratus, tandem tot miseriis erumnisque nostris diuinam aliquam opem præstiturum te significasti. Tu enim, tu, inquam, paulo ante Turcarum imperatori eam mentem indidisti, ut insulas hostis nostri ditioni subiectas proponeret inuadere. Tu idem nunc Numidiæ regis oculos hactenus calligantes aperuisti, ut aliquando intelligeret non posse hoc regnum cadere, quin secum magnam Africæ partem trahat parique ruina inuoluat. Tu itaque hoc ei in animum induxisti, ut quod per litteras suas, quas modo hic tabellarius reddidit, mihi ostendit, in auxilium nostrum cum omnibus regni sui uiribus terra marique descendere proximo uere decreuerit. Qua re, pater omnipotens, ne tanto tuo fauori deessem, Almansorem præfectum cum omni equitatu et meliore copiarum parte iussi posteriore urbis porta exire, exercitumque hostium nihil minus opinantem a tergo inuadere. Spero enim, te duce, illum facile casum uictoriæ inuenturum, aut saltem eatenus profecturum ut hostis sibi quoque cauendum esse cognoscat, libentiusque nos quiescere patiatur. Interim promissa subsidia hic aderunt, et non solum propulsare bellum, sed etiam inferre poterimus. Nunc huc prodii, ut præsto essem si illis auxilio opus foret ; nam reliqua omnis copiarum pars in armis est signum a nobis expectans, aut

si hostis exercitum ad muros admoueret, ut ad resistendum parati essemus. Sed quid est hoc quod regina ita exanimata ad nos egreditur ? Non temere est. Prodibo illi obuiam, ut quamprimum quicquid id est sciam.

REGINA GRANATÆ. BAUDELIS REX. ANTYPHO SOMNIORUM CONIECTOR.

[REGINA]. — Miseram me, quam timeo quorsum euadant hæc uisa somniorum ! Sed eccum regem uideo. Salue, uir. Salue, nostra spes.

BAUDELIS. — Et tu quoque salua sis, mea uxor ; unde tibi ista trepidatio ?

REGINA. — Non ab re est, quia uidelicet sum de tua exercitusque salute sollicita.

BAUDELIS. — Istuc pudicæ et uirum suum amantis matronæ est. Sed quid noui est, quod nunc magis solito sis de nobis anxia ?

REGINA. — Dicam tibi ; nam huc ea gratia ad te prodii.

BAUDELIS. — Dic, quæso, quid est ?

REGINA. — Accæpi te mandasse Almansori, copiarum tuarum præfecto, ut hostes adoriretur ; id nollem factum.

BAUDELIS. — Cur nolles ?

REGINA. — Quia præter id quod displicet te tuam populique salutem in tam manifestum discrimen coniecisse, somnium, quod proxima nocte uidi, maiorem in modum me terret.

BAUDELIS. — An tu somniis credendum esse existimas ?

REGINA. — Quid ni ? cum et ipsa in utranque partem multa somnia uera experta sim, et a sapientibus uiris acceperim solere deos per somnium futura nonnunquam mortalibus significare. An non in tuorum sapientum numero et somniorum coniectores habes ?

Baudelis. — Habeo quidem, sed raro eorum opera utor, quanquam ipsi sæpe mihi persuadere conantur ne somniorum monitus negligam, enumerantes Amilcaris, Hannibalis, matris Phalaridis, Sophoclis, Socratis, et aliorum plurimorum tam philosophorum quam ducum somnia, quæ non magis somnia quam oracula certissima fuisse contendunt.

Regina. — Cum igitur somniorum ueritatem tot exemplis confirment, et pluribus rationibus asserere, ut credo, possint, cur fidem illis abnegas ?

Baudelis. — Non abnego omnino, sed non facile adducor ut illis credam. Sed cedo istuc tuum somnium.

Regina. — Visa eram secundum quietem uidere, ingenti suborta tempestate, fulmen e cælo magno cum fragore lapsum, templum, quod Meschit dicimus, magno motu concutere, Magmedis et aliorum prophetarum nostrorum monimenta ad terram dare ; indeque statim in Africam transgressum, magnam eius prouinciæ partem depopularier. Quo somnio exterrita e sopore confestim corpus proripui, fuitque in animo id tibi extemplo nuntiare, obtestarique ne quid magnæ rei hodie aggredereris. Nescio quid enim animus mihi præsagibat mali, ni uerita essem ne me nimiam, ut ais, fidem somniis adhibentem tuo more deluderes. Nunc cum accepissem te misisse præfectum cum exercitu qui cum hoste confligeret, diutius mihi reticendum non putaui.

Baudelis. — Prudenter fecisti ; nam etsi ego non soleo magnopere huiusmodi rebus moueri, tamen nihil omittere quod usui aliquando esse, et ad capiendum consilium pertinere possit, prudentis esse existimo, præsertim cum somnium istud tuum tale sit, ut uideatur negligi non debere. Aduocemus igitur Antyphonem, qui nobis hoc somnium coniectet ; nam is præter cæteros in hoc genere pollere existimatur.

Antypho. — Eccum me ; quid, rex, iubes ?

Baudelis. — Tun hic eras ?

Antypho. — Eram quidem.

Baudelis. — Quid igitur hactenus reticuisti ?

Antypho. — Quia non decet seruum domini se colloquio impudenter ingerere, et simul quia reginæ somnium me magnopere perturbauit.

Baudelis. — An tu id audisti ?

Antypho. — Quid ni ? qui inter hos comites tuos una semper affuerim.

Baudelis. — Quid sentis, aut quæ te res adeo, ut ais, perturbauit ?

Antypho. — Non una, sed plurimæ. Cæterum uelim, rex, ut alios quoque coniectores, ariolos ac mathematicos tuos conuoces, qui mecum una hoc somnium interpretentur. Nam plurimorum iuditium certius est, et dici solet : Illic esse salutem, ubi fuerint multa consilia.

Baudelis. — Nihil opus est aliis ; nam plus uni tibi in hac arte tribuo quam reliquis omnibus. Edissere igitur mihi uno uerbo, si potes, quid sibi uelit hoc somnium.

Antypho. — Dicam, licet inuitus.

Baudelis. — Eloquere subito ; nam me istæc tua plus torquet mora.

Antypho. — Finem regni tui iam affore hoc somnio significatur.

Baudelis. — Hem ! Unde coniecturam facis ?

Antypho. — Dicam. Tempestas quam se uidisse in somnis regina commemorat, bellum est, quo regnum tuum tanquam agri tempestate uastatum est. Fulmen, Hispaniæ rex est, qui nimirum a cælo missus dici potest ; nam, ut uides, illi cœlum et sidera omnia fauent. Concussione templi et monimentorum in terram casu, portendi autumo hanc urbem breui in hostium potestatem uenturam, et in ea non amplius Magmedis legem, sed Christi seruatam

iri. Postremo transgressio eiusdem fulminis in Africam et illa depopulatio manifesto significant, hac urbe capta, bellum in Africam traiecturum Hispaniæque regem, ea prouintia impetu belli perculsa atque prostrata, maiore ex parte potiturum.

Baudelis. — Heu me miserum ! quam metuo ne eueniant ista quæ uaticinaris ! Ita enim apte somnium illud interpretatus es, ut non somnium, sed oraculum aut historiam mihi uiderer audire. Quid igitur faciam, Antypho ?

Antypho. — Quid facias, nisi ut iram Dei, qui tibi nunc infensus est, si possis, placare studeas, ac tibi regnoque tuo, dum licet, consulas ?

Baudelis. — Recte mones. Sed placandorum deorum munus ad te potissimum pertinet, mea uxor ; quæ cum religione ac pietate præstes, facilius nobis numina irata reconciliare poteris.

Regina. — Nihil faciam libentius, non quod pietate superiorem me existimem, sed ut quemadmodum meo somnio mala fata tibi cognita sunt, ita meis precibus, si fieri possit, eadem auertantur.

Baudelis. — Ita Deus faxit ; abi supplicatum.

Regina. — Abeo, uos me sequimini.

Baudelis rex. Antypho. Messi cursor.

[Baudelis]. — Nunc una spes est in exercitu nostro, qui si bene rem gesserit, non erit tam cito fortassis omnino desperandum ; si male, actum est illicet. Itane censes, Antypho ?

Antypho. — Quid sentirem iam tibi explicui. Ita profecto eo somnio Dei uoluntatem mihi perspicere uisus sum, ut uix fieri posse putem, amplius ut læti quicquam aut prosperi nuntietur.

Baudelis. — Tace. Iam sciemus num quæ in exercitu

spes reliqua siet. Messi cursorem ex nostris, qui cum præfecto exierat, huc properantem uideo ; præstolari uolo, ut primus sciam quid boni aut mali afferat. Veh misero mihi ! ut animus inter spem et metum dubius trepidat ! Festina, Messi, ut mihi nunc piger uidetur.

Antypho. — Non mirum ; nam cupido animo celeritas ipsa tarda est. Sed quid properas scire, quæ fortasse post uelles nescisse ?

Baudelis. — Quoniam hoc more humani ingenii euenit, ut nimis miseri mortales miserias suas nosse properent. Messi, satin saluæ ?

Messi. — Utinam !

Baudelis. — Quid mali est ? Dic statim mihi.

Messi. — Exercitus.

Baudelis. — Quid, exercitus ?

Messi. — Tuus.

Baudelis. — Iam teneo ; fusus est ?

Messi. — Immo ad internitionem cæsus.

Baudelis. — Heu me miserum ! Perii, interii, nullus sum.

Antypho. — Ne te crucia, obsecro, rex.

Baudelis. — Occidit, occidit spes omnis et fortuna nostri nominis, exercitu amisso.

Antypho. — Quin satius est, ut dum tempus est, priusquam hostis usus uictoria mœnia inuadat, seniores et proceros tuos in concilium huc euocari iubeas, ác de eorum consilio tibi regnoque tuo, quoad fieri possit, consulas.

Baudelis. — Bene mones, præsertim cum ego præ dolore uix sim apud me. Tutemet igitur cura, ut Serraia cum reliquis, quos solitus sum in rebus grauioribus consulere, subito huc adsint.

Antypho. — Curabitur.

Baudelis. — At celeriter.

Antypho. — Iam faxo hiç aderunt.

BAUDELIS REX. MESSI CURSOR.

[BAUDELIS]. — Interim uolo ex cursore rem certius cognoscere. Dic mihi, Messi ; si exercitus noster funditus deletus est, quonam modo tu incolumis euasisti ?

MESSI. — Dicam tibi. Prœlium in conualle istac sinistrorsum commissum est ; me præfectus in ædito ac tuto monte, unde spectari possent omnia, locarat, quo tibi uictoriæ aut fugæ nuntius essem ; cuncta itaque uidi, et ad te propere cucurri.

BAUDELIS. — Cedo. Ipse præfectus, quid ?

MESSI. — Occidit una cum cæteris. Strenuissimus enim quisque in pugna cecidit ; pauci admodum uiui, licet grauiter saucii, in potestatem hostium redacti.

BAUDELIS. — Quid ? Rex ipse prœlio interfuit ?

MESSI. — Non interfuit solum, sed præfuit. Vidi ego illum, nostrorum sanguine madentem, per totum agmen manibus, oculis, clamore uolitare, et strenui militis et optimi simul imperatoris officia exequi.

BAUDELIS. — Male est mihi. Reuertere ad tuam speculam, ut obserues quid hostes, parta uictoria, moliantur.

MESSI. — Fiat.

BAUDELIS REX.

[BAUDELIS]. — O fortuna, quæ soles esse tam inconstans et uaria, ut in meam meorumque cladem ac pernitiem constans et certa es ! Decimus agitur annus, ex quo nullum fere diem lætum exegi. Omnia semper aduersa fuere. Raro quicquam nisi turbulentum, triste ac molestum aut audiui, aut uidi. Res dura, spes multo fuit asperior ; hodie paulum gauisus eram aduentu legatorum ; hei misero mihi ! quam cito ad luctum et lachrymas ea gaudia reci-

derunt ! Sed eccum Antyphonem cum Serraia et reliquis senioribus adesse uideo.

ANTYPHO. SERRAIA. BAUDELIS REX. HALI CONSULTOR.

[ANTYPHO]. — Itane censetis ?

SERRAIA. — Prorsus ita. Nam nulla alia salutis uia ostenditur.

BAUDELIS. — Heus Antypho ! Diligens fuisti in mandatis nostris obeundis.

ANTYPHO. — Meo functus sum officio. Sed non fuit opus me in his conuocandis magnopere laborare. Nam audita clade exercitus, quam incertis rumoribus nescio quo modo accæperant, sponte conuenerant omnes ; iamque huc ad te ibant, te ut orarent tandem aliquando tuæ communique omnium saluti prospiceres.

BAUDELIS. — Audieruntne quæ gesta sunt omnia ?

ANTYPHO. — Plura quam uellent.

BAUDELIS. — Vidistisne unquam hominem infœliciorem quam ego sum ?

SERRAIA. — Me, atque adeo hos omnes collegas meos, quippe qui tuam ac nostram uicem doleamus.

BAUDELIS. — Non ita est. Nam quo meus status est sublimior, eo casus est altior et ruina grauior.

SERRAIA. — Verum est ; sed tu stare potes nobis cadentibus ; nos te cadente salui esse non possumus.

BAUDELIS. — Missa hæc faciamus ; quid tandem in tanta aduersitate fortunæ mihi consulitis ?

SERRAIA. — Dicant ipsi, quibuscum, ut iussisti, communicaui omnia. Nam quid ego sentirem, in initio, cum nondum esset subsecuta clades exercitus, tibi explicui.

BAUDELIS. — Dic, Hali, quid tibi uidetur ?

HALI. — Mene ?

Baudelis. — Te ergo, quem ut ætate ita prudentia cæteros anteire par est.

Hali. — De prudentia alii iudicent ; studium certe et fidem erga te meam summamque in consulendo libertatem tute nosti.

Baudelis. — Nihil deest tibi, quod ad fidum amicum et summum uirum pertineat. Sed dic quid consilii mihi capiundum sit.

Hali. — Quando ita iubes, dicam id quod mecum una omnes isti sentiunt. Nam iamdudum inter nos hanc rem tractamus, et super ea disceptamus.

Baudelis. — Hem ! istuc uolo, et si potes, uno uerbo expedi.

Hali. — Iam. Omnes quamprimum deditionem tibi faciendam esse censemus.

Baudelis. — Hem !

Hali. — Quid dubitas ? cum id non modo necessarium, uerum etiam utile sit.

Baudelis. — Quo modo ?

Hali. — Primum uides, amisso exercitu et omni flore iuuentutis, nullam tibi amplius in armis spem fore, metuendumque esse ne hostis, tanta uictoria elatus, mœnia inuadat. Quod si fit, perimus omnes illicet. Vi enim urbe expugnata, quod tantæ potentiæ ac uirtutis uiro erit perfacile, aut mortem crudeliter oppetemus, aut in prædam miserandamque seruitutem una cum coniugibus et liberis trahemur. Deinde, ut hostis quiescat, quod (mihi crede) haud faciet, non intelligis hunc populum, tanta senum, puerorum ac mulierum turba superstite, cum iam omnium nos alimentorum genera defecerint, famem diutius tolerare non posse ? Nam in externis auxiliis spem ponere, ea uero summa foret dementia. Ut enim omittam quod ea iampridem frustra expectamus, illud dico, si uniuersa Asia et Africa in auxilium nostrum consurgeret, uix fieri posse,

ut hanc urbem ex faucibus imminentis hostis iamiamque absorbentis eriperet.

Baudelis. — Quæ nos uis belli urgeat et famis necessitas, sat scio. Sed ego mortem seruituti anteponendam puto ; nam quid est aliud se dedere, quam in seruitutem se hosti addicere ?

Hali. — Non ita est, rex. Magni enim referre arbitror cui te dedas. Primum Fernando et Hellisabe Hispaniarum principibus subesse, non seruitus, sed libertas appellanda est. Sunt enim, ut nostri quoque fatentur et constans fama prædicat, tantæ humanitatis, mansuetudinis atque clementiæ, tantum in summa potestate rerum omnium modum tenent, adeo denique sunt omnibus animi et corporis dotibus ornati, ut beatius pene uideatur illis seruire quam aliis imperare. Deinde, si te sponte dedideris, non ut seruum, sed ut clientem et amicum in suam fidem, qua sunt benignitate (mihi crede) recipient. Rondenses, Loscani et plærique alii qui se sponte dedidere, quibus nihil pene ademptum est præter iniuriæ licentiam, quique pari quodammodo iure cum Hispanis uiuunt, regiæ humanitatis et clementiæ locupletissimi testes sunt. At Malacenses (ut alios sileam), qui obstinatis animis belli impetum experiri uoluerunt, patria capta et direpta, in catenis per omnem Europam tracti, suo ludibrio omnes gentes impleuerunt. Postremo si tibi soli consilium caperes, forsan tuam istam animi magnitudinem non improbarem, qua dicere soles præstare uirorum more pugnantes occumbere, quam ulli hominum subesse. Nunc cum simul etiam deliberandum tibi sit de coniugibus et liberis atque omni populo ditioni tuæ subdito, si tibi minus parcis, at illis parcas, et tua pertinacia non committas, ut ea illis eueniant quæ urbe capta uictis accidere solent ; quæ quidem talia sunt, ut ea fugiat ac reformidet oratio. Quare cum necessitas te, ut fateris, urgeat, utile sit et non indecorum tam modestis,

tam mitibus, tam omni uirtutum genere præstantibus principibus colla submittere, nihil cunctandum quin statim deditionem facias, censeo.

BAUDELIS. — Ita uobis uidetur ?

HALI. — Non solum uidetur, sed id ut facias etiam atque etiam obsecramus.

BAUDELIS. — Fiat ! Nam malo uobiscum errare, quam mea prudentia fretus recte sentire. Eamus igitur intro, ut oratores eligam, et ea quæ ad deditionem faciendam pertinent parem.

GUTTERIUS PRÆCEPTOR MAIOR EQUITUM IACOBENSIUM. FERNANDUS REX. PETRUS CARDINALIS.

[GUTTERIUS]. — Est ut dixti, rex. Non enim satis est bono imperatori uincere, nisi etiam uictoria uti sciat.

REX. — Et propterea quando hæc uictoria nobis cœlitus data est, decreui, ut soleo, successus meos urgere numinumque fauori instare ; atque ea gratia huc prodii, ut hinc procul considerarem, in quam potissimum murorum partem machinas dirigam, qua uineæ agendæ, ubi scalæ admouendæ sint, ubi equitatus, ubi peditatus disponendi, ubi insidiæ collocandæ.

GUTTERIUS. — Sed quis unquam putasset Mauros istos ausuros esse exercitum tuum ultro lacessere, cum plures iam menses præ timore portas urbis egredi formidarint ?

REX. — At suæ stultitiæ ac temeritatis debitas pœnas dederunt. Verum hoc nihil est. Cras faxo ut nostram ac militum uim melius sentiant. Certum est enim urbem cras primo mane omnibus uiribus totaque belli mole adoriri, indeque non nisi ea expugnata et solo æquata discedere.

GUTTERIUS. — Facile id fuerit, si tua uirtute ac militum robore uti uolueris.

REX. — Ita spero. Sed ego hactenus hanc expugnatio-

nem distuli, quod ostendebant hostes quotidie fere deditionem sese facturos. Ego autem militum saluti, quos filiorum loco diligo, prospiciens, libentius longæ obsidionis tedia sufferebam, quam eos in discrimen adducerem.

Cardinalis. — Rex, uiden tu illos urbe exeuntes ?

Rex. — Video nunc, postquam oculos in eos conieci. Sed quosnam eos fore putemus, aut quid ferre denique ?

Cardinalis. — Nescio, nisi quod inermes horsum ueniunt, et si satis cerno, oliuæ ramum paciferæ manibus gestant.

Rex. — Demiror hoc quid sit, nisi forte sint oratores, qui ueniant ut se dedant, ueniam pacemque postulent.

Cardinalis. — Bene sibi, si id fecerint, consulent.

Rex. — Nescio quid inter se colloquuntur ; aucupemur eorum sermonem, et eo pacto quid ueniant sciemus.

Cardinalis. — Istuc optimum est.

Orator Baudelis regis. Cardinalis. Fernandus rex. Gutterius.

[Orator]. — Profecto quanto magis magisque cogito, tanto magis hanc deditionem laudo.

Cardinalis. — Audin tu illum ? Nescio quid de deditione loquitur.

Rex. — Audio.

Orator. — Nam hac potissimum uia salutem nobis, coniugibus liberisque nostris parabimus, et urbem direptione excidioque, quod imminebat, liberabimus.

Cardinalis. — Non dubium est, quantum audio, quin isti deditionem facturi ueniant.

Rex. — Ipsi uiderint. Nam ego utrum malim nescio ; si enim se sponte dediderint, militum saluti, quos in discrimen adducere non erit necesse, prospexero ; sin

obstinato animo obsidium tolerare uoluerint, uirtutis exercendæ et adipiscendæ gloriæ latiorem campum præbuerint ; siquidem magis uirtus enitescet, et cumulatior erit nostra gloria, ui et armis expugnata Granata, quod breui consequemur, quam spontanea hostium deditione recepta.

Orator. — Opportune rex adest, et non præuideram. Procidamus ei ad pedes. Saluc, rex inuictissime, et omnium quos terra substinet gloria et honore dignissime. Cum te non lateat quam graue durumque uideri debeat homini cum regia dignitate nato, et ab ipsis pene incunabulis pluribus populis gentibusque imperare assueto, alienæ se ditioni sponte subiicere, existimare merito potes non sine summa urgentique ratione Baudelim regem hactenus nostrum deditionis faciendæ, cuius gratia nunc ad te, magnanime rex, uenimus, consilium cœpisse. Licet enim fames, ferrum ac postremo rerum omnium difficultas ad hoc illum impellere uideantur, tamen (mihi crede) plus apud eum nosque omnes opinio et quodammodo certa spes tuæ bonitatis, fidei atque clementiæ ualuit. Nisi enim ipse omnisque populus eius ditioni subiectus te his, quas modo nominaui, reliquisque tuis singularibus uirtutibus erga se usurum confideret, quiduis potius perperi, quam tibi se tradere cogitasset. Non deerat profecto nobis animus, si uis ferri urgeret, mortem fortiter pugnando oppetere, aut fame ingrauescente, eam quoquo modo tolerare patienter, donec aut amici promissa subsidia mitterent, aut deus fortasse quispiam nos resciperet. Verum hæc (quam dixi) opinio et spes de tua summa bonitate persuasit, ut uiuere etiam nunc Baudeli ac nobis omnibus libeat, neque pudeat tibi tam inclyto regi, tam benigno misericordique uictori ceruices summittere. Itaque Baudelis nomine, ipsum, omnem populum, urbem, agros, diuina humanaque omnia in ditionem arbitratumque tuum tradimus. Nunc tuum fuerit, ne illum nosque simul hæc spes frustretur, proui-

dere. Quod ut facias, etiam atque etiam suppliciter oramus et obsecramus.

Rex. — Prudenter factum est ab rege uestro ac uobis, quod nostram benignitatem quam uim et arma experiri maluistis, quodque nullum uobis esse ad salutem tutiorem portum intellexistis, quam ad nostram fidem clementiamque confugere. Quod ne frustra feceritis, sedulo a nobis (bono animo estote) curabitur.

Orator. — Ita speramus, optume rex.

Rex. — Cæterum quo certior sim huic deditioni nullum subesse dolum, iubeat statim rex nobilium liberos obsides dari mihi, arma omnia huc transferri, captiuos ex Christianis, quotquot in urbe sunt, quorum salus ac libertas mihi præcipue cordi sunt, ad me deduci.

Orator. — Et hæc et alia quæcunque iusseris, faciet ac lubens Baudelis seruus tuus, ne dubitaueris.

Rex. — Ite ergo et hæc curate.

Orator. — Factum puta.

Rex. — Tu, Gutteri, cum lecta peditum manu paratus sis, ut cum obsides dederint et huc arma detulerint, urbem recipias, portas, arcem munitaque omnia urbis loca ualidissimo præsidio firmes. Id ubi feceris, ex summa arcis turre solita nostra signa extollito. Tibi enim tanquam præceptori maiori equitum Iacobensium merito debetur hic honor et labor.

Gutterius. — Nihil unquam in omni uita feci libentius quam hoc facturus sum, etiam si uitæ periculum, quod nullum imminet, mihi esset adeundum. Nam quid mihi potest euenire gloriosius, quam me primum post tot sæcula in arce Granatæ Dei nostri et tua uictricia signa collocasse ? Vos, commilitones mei, eia arma sumite, et mecum ad urbis portas propius accedite ; nolo enim ut ulla sit mora, quin statim, cum tempus fuerit, urbe potiamur.

Cardinalis. — Quantæ tibi, rex, laudi et quam

immortali gloriæ hoc fore putandum est, cuius consilio, ductu ac uirtute singulari hoc tam diuturnum, tam crudele, tam intestinum, ac uisceribus ipsis Christi fidelium inhærens, occœptum, administratum et confectum est bellum, cum tantum Gutterius noster (et merito quidem) iam nunc glorietur, se primum Granatæ portas et arcem tuo nomine uictorem intraturum !

Rex. — Quin potius Deo nostro, a quo emanant bona cuncta, gratias agamus.

Cardinalis. — Ut pium et catholicum principem decet, loqueris et uere. Deus enim tibi eam mentem indidit, ut solus eam maculam delere uelles, quæ iam insederat ac per tot sæcula inueterauerat in populi Christiani nomine, quod Magmedis sectatores, qui Asiam iamdudum nobis Africamque eripuerant, non modo suis latissimis terminis contenti non essent, sed in Europa peculiari nostra debacchantur. Idem in suscepto contra perfidos istos Mauros bello istam constantiam et patientiam contulit, ut nullo labore, nulla inedia, nullis uigiliis, nullis denique incommodis molestiisque frangereris. Idem in tot maris ac terræ periculis incolumem te custodiuit, et postremo ad hunc seruauit diem, ut quod maiores nostri semper optarunt, sperauerunt nunquam, Granatam cum uniuerso eius regno uideas tuis armis, tuo consilio ac singulari uirtute subactam, domitam ac pacatam, in tuam ac Christianorum potestatem deuenisse.

Rex. — Est ita ut dicis. Ego hæc et si qua alia sunt in me quæ digna sint laude, uni Deo accepta refero. Sed eccum arma exportant, obsidesque ad nos adducunt ; dubitari non potest quin sint ingenui et nobilium liberi, ita sunt facie liberali. Heus comites mei ! illos suscipite, et curate ut per uestra distributi tentoria diligenter custodiantur, et simul arma in templum referantur. Hem ! optime est. Gutterius noster perbenigne in urbem recipitur.

Cardinalis. — At ego istuc non aduerteram. O factum bene, uerum aliud sperandum non fuit !

Rex. — Sed optimum factum est, me huc euocare exercitum ad me. I, tubicen, et præfectos, tribunos, centuriones reliquosque ductores exercitus meis uerbis moneto, ut cum omnibus copiis, tanquam si cum hoste dimicandum esset, instructis quamprimum huc adsint.

Cardinalis. — Prudentissimi, ut soles, imperatoris officio fungeris ; dum ita te comparas, ita ad omnes casus, tam prosperos quam aduersos, instructus et multo ante paratus es, ut nihil quicquam accidere possit, quo dicendum tibi sit : non putaram. Nam si hostes in fide manserint, tuto et honorifice cum omni equitatu et peditatu urbem ingredieris. Sin quis dolus aut fraus subsit, quod uix credibile est in tanta ipsorum clade ac rerum omnium desperatione, paratus eris qui eorum perfidiam ulciscaris.

Rex. — Dicis id quod res habet. Sed uideon ego an non Crucis signum in summa arce eleuatum ? et sane, nisi me oculi fallunt, ipsum est.

Cardinalis. — Recte uides ; illud ipsum est. Iam igitur arx cum urbe tota libere in manu est tua.

Rex. — Adoremus eam.

Cardinalis. — Iustum est.

Rex. — Et pro tantis erga nos meritis Deo gratias agamus.

Cardinalis. — Aequissimum. Sed cum in tantis rebus nullæ uoces sufficiant, efficacius corde, cuius scrutator est Deus, satisfieri poterit.

Rex. — Ita est.

Cardinalis. — Eccum autem post Crucem diui Iacobi uexillum ac deinde tuum elatum est.

Rex. — Bene istuc. Nam diuus Iacobus dux et aduocatus noster est, et illi cum beata Virgine post Deum uictoriam hanc referre debemus acceptam.

Cardinalis. — Sed præconem, e summa arce silentium sibi tubæ cantu poscentem, uisus sum audire.

Rex. — Et quidem ego.

Cardinalis. — Attendamus, quæso, quidnam dicturus sit.

Rex. — Placet.

Præco.

Viuant, uiuant æterna laude atque gloria Fernandus et Hellisabe, rex et regina Hispaniarum illustres, quorum opera, ductu fœlicibusque auspiciis, summo labore, incredibili uirtute, diuino consilio, potentissima hæc urbs Granata cum omnibus prouinciis, ciuitatibus, castellis et oppidis eius imperio subiectis, Deo duce, regina cœli Maria diuoque Iacobo Hispaniæ patrono suffragantibus, beatissimo patre nostro Innocentio VIII, Pontifice Maximo, liberalissime opitulante, ad hoc præsulibus, principibus ciuitatibusque Castellæ pro se quibusque sedulo elaborantibus, ex impia et tenebricosa Magmedana seruitute eruta, in ueri Dei lumen translata est et regnum.

Cardinalis. Fernandus rex.

[Cardinalis]. — Sane præmio dignus est præco, qui tam egregie suo functus est munere, licet plurima quæ in tuam reginæque laudem et gloriam uere dici poterant, prætermiserit.

Rex. — Mihi sat est recte fecisse. Nam gloria, etiam si id non agamus, tanquam umbra corpus, benefacta consequitur.

Captivi. Cardinalis. Fernandus rex.

[Captivi]. — Benedictus dominus Deus Israhel, quia uisitauit, et fecit redemptionem plebis suæ.

Cardinalis. — Canentes nescio quos audio.

Rex. — Agmen est eorum quos ex nostris captos Mauri diu in compedibus et uinculis tenuerunt. Miserum me ! ut sunt senti, squallidi, luridi, laceri, toto denique habitu uultus et corporis deformati !

Cardinalis. — Tales sunt ut uix uxores et liberi eos agnoscere posse uideantur.

Rex. — Cuius mentem uel ferream misericordia non tangat, si eius oculis tam dirum spectaculum sit obiectum ? Procedamus paulum illis obuiam. Si enim seruitutem istam æquo animo propter fidem tulerunt, in martyrum quodammodo numerum referri possunt.

Captivi.— Rex, æternum uiue, cui tantum debemus quantum hominem homini debere uix fas est ! Tu enim nobis libertatem, quæ bonis uita est carior ; tu patriam, qua nihil est iucundius ; tu liberis nostris parentes, nobis liberos ; tu coniugibus nostris uiros, nobis coniuges ; tu propinquos, affines, amicos, fortunas et denique nosmet-ipsos nobis reddidisti. Omnia quæ ab homine optari possunt bona, simul cum libertate amiseramus : ea nobis per te hodierna die restituta sunt. Pro quibus omnibus gratias tibi agere superuacaneum est. Quis enim pro immortalibus tuis erga nos meritis conuenire existimet, ut tam uili munere defungamur orationis ? Gratiam autem referre non est nostræ facultatis, sed eam sperare debes ab illo, cuius uexilla secutus gloriosam hanc de hostibus eius uictoriam reportasti, qui pia hominum facta ex alto prospiciens, singulis præmia digna muneratur. Nos quod possumus, te non solum ut regem, id quod es, sed ut parentem, et si fas est dicere, Deum salutis nostræ, uitæ, libertatis, fortunæ colemus, et dum spiritus hos artus reget, obseruabimus.

Rex. — Neque a uobis, neque adeo a quoquam hominum istas gratiarum actiones unquam desiderauimus. Id

mihi iucundissimum est uos uidere liberos et incolumes, pro quorum salute acrius quam pro imperii propagatione et gloria dimicauimus.

CARDINALIS. — Istuc recte. Satius quippe est et gloriosius ciuem unum seruare, quam multos hostes perdere.

REX. — Tu, dispensator, hos in castra ad reginam deducito, et abluto squallore congruentibus uestibus exorna, nihilque quod ad cultum aut uictum pertineat, eis defieri patiaris. Vos uero bono animo estote.

CAPTIVI. — Quid ni simus, cum te uiuum ac uictorem uideamus ?

REX. CARDINALIS.

[REX]. — Opportune reginæ mentio incidit ; eam cum principe cæterisque liberis nostris quamprimum huc adesse oportet, ut nobiscum una urbem ingrediatur, sitque hinc particeps honoris et lætitiæ, ita ut hactenus particeps sociaque fuit laborum, uigiliarum, periculorum.

CARDINALIS. — Imitata est Ipsicrateam, quæ uirum in castra ac per omnia bellorum discrimina secuta est. Sed tua consilio, prudentia, animi magnitudine longe illa superior est. Nam de pudicitia, qua Lucretiæ par est, amore coniugali, quo Iuliæ Pompeii aut Porciæ Bruti non cedit, reliquisque uirtutibus, quæ ad consum[m]atam matronam spectant, dicere superuacaneum est.

REX. — Hui tu mihi illam laudas ! Sat scio nihil tam magnifice dici posse, quin id excellens ac diuina illius uirtus longe exuperet. Puer, curre, propere, ac reginam cum liberis reliquoque comitatu huc meis uerbis euoca. Sed Baudelis egreditur cum suis satrapis. Nescio quid mœstus secum loquitur. Concedamus hinc paululum ad dexteram, ut nos tardius uideat, possimusque interea sermones eius aucupari.

BAUDELIS. FERNANDUS REX. CARDINALIS.

[BAUDELIS]. — Quis unquam existimasset, qui annos ab hinc decem me tot diuitiis opibusque affluentem, tanto equitatu ac peditatu stipatum, tot oppidis, castellis, urbibus opere ac natura munitissimis cinctum undique ac uallatum, omni denique bonorum copia florentem uidisset, fore aliquando ut in has erumnas miseriasque, quæ nunc me premunt, inciderem ? O fortuna, quæ dici soles nunquam esse perpetuo bona, ut ex illo tempore ad hoc aduersum me es perpetuo mala !

REX. — Hic mihi consolandus est, ne se adeo maceret.

CARDINALIS. — Bene factum.

REX. — Nihil est, Baudeli, quod tantopere fortunam lamenteris tuam.

BAUDELIS. — O salue, rex inuictissime ! Nuper tibi urbem cum omnibus meis fortunis tradidi. Nunc meipsum, coniugem, liberos spesque omnes meas, et si quid est mihi amplius reliquum, absque ulla exceptione dedo. Illud duntaxat per tuam istam dexteram uictoria et fide gloriosam te oro, ut cum de me, coniuge liberisque deliberare uoles, non uictoriam, quæ natura insolens et superba est, sed tuum mitissimum ingenium, tuam solitam humanitatem, mansuetudinem, clementiam, quas egomet, dum tuus captiuus fui, expertus sum, in consilium adhibeas, fortunamque cui tantum de me licuit, reuereare.

REX. — Exurge ac bonum habeto animum. Sensisti hactenus quantum aduersus hostes in bello ualerem ; qualis uero in pace sim, præsertim aduersus eos qui ad nostram fidem misericordiamque confugerunt, posthac senties, erisque documento cæteris ut experiri malint quid possim prodesse amicus, quam obesse inimicus. Vos eum in castra comitamini, ubi curate ut honorifice accipiatur.

Sed heus ! concedite istorsum ad sinistram, ne is reginam ad nos, ut uideo, cum comitum suorum pompa aduentantem usquam remoretur.

REGINA. REX FERNANDUS.

[REGINA]. — Salue, rex. Omnia tibi ex sententia hodie obtigisse maximopere gaudeo.

REX. — Credo. Quandoquidem tu mearum omnium uoluptatum, honoris et gloriæ particeps et socia es, introeamus iam urbem, ut eius possessione, quod tot suspiriis, tot uotis nos ac maiores nostri tamdiu optauere, tandem aliquando perfruamur, Deoque nostro gratias agamus, qui tot curis, tot dispendiis, tot molestiis, laboribus periculisque nostris finem hodierna die imponere, fidemque suam sanctissimam per nos ministros suos amplificare et exaltare dignatus est.

REGINA. — Istuc, si grati esse uolumus, ut certe uolumus, iustissimum est.

REX. — Eamus iam intro.

REGINA. — In me nulla est mora. Vos, ualete et plaudite.

***

MARCELLINI VERARDI CÆSENATIS ELEGIA.

Nunc est præcipue, iuuenes puerique senesque,
Lætandum ; tellus nunc ferienda pede.
Nunc geniale merum pateris sumatur et auro ;
Nunc cesset rauci turba molesta fori.
Quilibet in summis nunc turribus excitet ignes,
Atque peregrino spargat odore focos.
Fundantur flores ; cingantur tempora lauro,
Quæ prius annoso sint madefacta mero.

Nunc est præcipue, iuuenes puerique senesque,
Lætandum ; tellus nunc ferienda pede.
Nunc tora Romulidæ decorentur et ampla theatra ;
Regifica mensas nunc onerate dape.
Ducite nunc choreas, iuuenes mixtæque puellæ,
Pigraque conetur membra mouere senex.
Nec uos, matronæ, pigeat nituisse sub ostro ;
Non est hæc aliter concelebranda dies.
Nunc est præcipue, iuuenes puerique senesque,
Lætandum ; tellus nunc ferienda pede.
Emeritus palo suspendat aratra colonus ;
Læta coronati farra uorate boues.
Rustice, parce operi ; solemni fessa quiescat
Terra die ; cessent sarcula, marra, bidens.
I, pete iam celebrem (quid cessas, rustice ?) Romam ;
I, pete ; fer calathos flore recente graues.
Tibia det sonitum biforem saltante colona ;
Vix ferat errantis quæ bene pota pedes.
Nunc est præcipue, iuuenes puerique senesque,
Lætandum ; tellus nunc ferienda pede.
Nunc et operta diu referet pia templa sacerdos ;
Et cadat æthereo uictima multa patri.
Splendida nunc flammis templorum summa calescant,
Araque nulla uacet turis odore pio.
Huc omnis ueniat certatim turba Quiritum,
Et ueniat quisquis nunc peregrinus adest.
Gratia pro meritis referatur summa Tonanti,
Qui uetat iniustos sceptra tenere diu.
Vana superstitio Libycis deducta tenebris
Cœperat occulto serpere cauta malo ;
Iamque per Hesperiam Magmedis fundere uirus
Ausa, ferebatur cuncta per arua furens.
Latius inque dies populos uitiabat Iberos,
Et quicquid sacro presserat illa pede.

Non aliter quam quom uestigia lurida serpens
Insinuat, gradiens per sata læta boum,
Omnia tunc uideas fœdo pallescere tactu,
Et quæcunque premit corpore, pressa gemunt.
Talia non passus, Christi inflammatus amore,
Fernandus turmas et pia tela parat ;
Quem comes Helisabe sectatur in aspera bella,
Datque animos nullo fessa labore uiro.
Hoc duce freta cohors ruituros fertur in hostes,
A quibus edomitis clara trophœa refert.
Nunc est, nunc igitur, iuuenes puerique senesque,
Lætandum ; tellus nunc ferienda pede.
Fernandus resonet nunc cuncta per oppida et urbes,
Et sonet Helisabe cuncta per arua simul.
Illis Nestoreos, illis optemus et annos
Xenophili, sed sit candida quæque dies.
Dicite : Io ! iuuenes ; et io bis uoce sonora
Dicite ; sic dicat denique quisquis adest.
Dicite nunc : Viuant, uiuant Fernandus et uxor !
Per mare, per terras regnet uterque diu !

***

EIUSDEM MARCELLINI VERARDI AD POETAS, UT TRIUMPHUM, DE HOSTE MAURO AB HISPANIARUM PRINCIPIBUS SUBACTO, LITTERIS MANDENT, EXHORTATIO.

Tendite iam citharam calamosque parate, poetæ,
Ingenium queis grande dedit dea uertice summi
Orta paris ; castusque fauet chorus ille sororum,
Castalium fontem seruat qui pace perenni.
Nunc opus, o uates (res est immensa canenda)
Viribus immensis, quantas uix credimus olim
Vix habuisse tuum, Phœbi diuine sacerdos

Meonide, pectus, quo iam celebratus Achilles
Ora per æternum uolitabit docta uirorum.
Nunc merito uoces, nunc linguas mille potestis
Optare, et quicquid, uates, non hactenus ullus
Optauit ; neque enim talis per sæcula nostra
Res dicenda fuit, qualem celeberrimus ille
Fernandus pietate grauis rex, inclytus armis,
Et uirtute pari tantarumque æmula laudum
Helisabe, altiloquo dicendam carmine præbent.
Urbs munita loco, telis ac milite forti
Usibus edocto longos perferre labores,
Victa decennali bello uelut altera Troia,
Quanuis nec ferro uinci nec uiribus ullis
Posse putaretur, iam mitis reddita, portas
Pandit, et assignat laudi meruisse domari
Viribus hesperii regis, minuitque dolorem
Seruitii, domino seruit quod uicta merenti
Terrarum imperium, quas omnis circuit ingens
Oceanus radiansque solet circundare Titan.
Nec minus huic uictor solito quoque more pepercit,
Mobilis et uariæ sortis non immemor unquam,
Quæ minime didicit consistere semper eodem
Certa loco, uariatque uices non ordine recto.
O quam difficile est rebus seruare secundis
Iustitiam rectumque simul, uel lumine claro
Cernere quid poscant leges, quid numina diuum !
Attamen hic uictor quam mitis quamque benignus
Vix tandem domitam Maurorum intrauerit urbem,
Difficile est memorare quidem, nisi musa Maronis
Vel tua, Meonide, stygiis reuocetur ab undis.
Hinc, Fernande, tuum merito super æthera nomen
Fertur, et extremos penetrauit ad usque Britannos.
Unde ea (nec fallor) tibi sunt monimenta parata,
Quæ nulla in terris poterit delere uetustas,

Nec tacito ac celeri properans longissima passu
Quælibet annorum series, aut temporis ordo
Sæpe terens rigidi ualidissima robora saxi.
Nil poterunt ignes, nil ferri copia, quantam
Uix chalybes mittunt nudi, nil sæua nocere
Fulgura, nec uenti. Summo nam parta labore
Ac uirtute simul nequit ulla abolere potestas.
Tendite iam citharam calamosque parate, poetæ.
Ecce (fide maius) posita feritate tremenda
Colla dedit Maurus tandem, solitumque furorem
Dedidicit nuper posito diademate tanto,
Quo ferus indignas gentis populosque premebat,
Hactenus et pressit, donec Fernandus ad arma
Confugiens Christi peregrinum contudit hostem,
Qui manibus iunctis (pro sors !) ac supplice uoce,
Qua prius horrenda cœlum resonare uideres,
Nunc ueniam uitamque petit : uelut ursus in amplis
Saltibus occurrens, fuluo qui forte leoni
Ausus erat demens nimium non uiribus æquis
Obstare, atque hostem contra certamen inire,
Victus abit miseræ donatus munere uitæ.
Magnanimo satis est etenim potuisse leoni
Perdere ; nec ueluti turpis lupus impius hostis
Sæuit, ut obstantis tandem fata impia cernat,
Sed donat, quo non uictus donatus abisset.
Nobilis Hesperiæ sic rex se gessit in hostem,
Concedens ueniam Mauro peccasse fatenti.
Tendite iam citharam calamosque parate, poetæ.
Ecce iterum Phœbus domuit pythona superbum,
Innocuos populos indignaque rura prementem.
Altera nunc merito celebrentur pythia regi
Hesperio, sanctisque focis pia tura crementur.
Magna potens uoti populus sua munera templis
Inferat, atque iterum cœlestes uota precentur.

Fernando liceat dum dextra computet annos
Viuere, quo solo gaudet nunc uindice mundus.
Assertor fidei, defensor et optime Christi,
O Fernande potens, o maxima cura deorum,
Astra fauent cui cuncta simul cœlumque ministrat
Quicquid inest animo conceptum et pectore puro !
Fœlices nimium qui te genuere parentes,
Et quoscunque tibi uoluit Deus esse propinquos !
Quæ gens Hispana, quæ gens fœlicior usquam !
Prouida quam tanto fuerit dignata parente
Cura deum ; passim celebrat cui mille triumphos
Orbis Roma caput, penetrantibus æthera summum
Ignibus assiduis, ut Phœbum credere possis
Cornipedes agitare suos in nocte silenti.
Difficile est numerare quidem quot gaudia, plausus
Quot fiant, meritoque simul celebrentur honores.
Sulfureis primum uacuus proscinditur aer
Ignibus emissis tenuique in arundine clausis ;
Mox repetunt terram, ueluti quom sede relabens
Aeria sidus radiantis ducere crines
Conspicitur, populo stellas mirante reuelli
Æthere conuexo cœlumque relinquere posse.
Ecce furens taurus mugitibus æthera complet.
Turba frequens cedit primo loca tuta requirens,
Moxque redit, quom iam ueluti percussus ad aras
Dat gemitum taurus iuuenum stimulante caterua
Ense refulgenti, iaculisque infixus acutis
Perfurit huc illuc, iamque hos iam proterit illos
Cornibus. At plateæ populi clamore resultant,
Miscenturque simul mœrores, gaudia, plausus.
Vidimus inque foro, quem uulgus dicit agonem,
Granatam domitam ficta sub imagine uinci,
Assiduo iactu dum tristia saxa uolarent,
Iactaque militibus longe uolitaret arundo

Hesperiis, prensansque manu iam mœnia iamiam
Stipite concideret scalis detrusus ab altis.
Æthera quom stupidus totiens resonare uidebas
Vocibus et belli tormentis æreque rauco.
Gratior at populo (liceat mihi uera fateri)
Non fuit ulla dies, quam quom circundatus armis
Et galèatus eques longis concurreret hastis,
Terribilique cadens sonitu persæpe ueredo
Concuteret terram sella deiectus ab alta
Miles, et hastarum uolitarent frusta per auras ;
Hinc tuba terribili caneret taratantara cantu ;
Illinc certatim tenui percussa bacillo
Tympana multa suis penetrarent æthera bombis.
Regifico luxu licuit spectare triumphos,
Quos oculus mundi spatioso lumine cernens
Quicquid in orbe patet, dum lustrat lampade terras
Ignifera, celerum retinacula pene relaxans
Cornipedum stupidus, procul est miratus ab altis
Sedibus, et quales spectasti tempore prisco
Roma, triumphatum tandem quom læta Iugurtham
Natorum gemina comitatum prole uideres,
Captiuosque genus mœstum procedere currus
Ante triumphales oneratos colla catenis.
Præsulis hæc magni Raphaelis cuncta fuere
Munera, purpureo meritum cui uelat honore
Condecoratque caput rubicundi lana galeri ;
Quemque tibi fidum cultorem, diue Georgi,
Eligis, aduertens quanta pietate fideque
Iustitiaque foret dudum iuuenilibus annis.
Hunc, Fernande, diem niueo signare lapillo
Te decet ; en soli tantum tibi præstat honorem
Helisabeque tuæ pietas Raphaelis, et alto
Pectore fixus amor, quem concitat inclyta uirtus,
Qua supra uires hominum polletis uterque.

Nec tamen interea grates ac dona Tonanti
Distulimus merito ; qui terras lance gubernans
Æquali, uoluit meliorem uincere causam,
Fernandoque dedit uires, quibus esset in hostem
Fortior, ostendens Magmedis nomen inane.
Nanque sacerdotum seriem procedere longam
Vidimus (o pietas pastoris maxima nostri !)
Pontificemque bonum uisentem templa Iacobi.
Hos, Fernande, tibi celebrat pia Roma triumphos
Helisabeque tuæ, dulci quæ iuncta marito
Egregias superat laudes animumque pudicum
Ipsicrates, dum se mediis exercet in armis.
Fernandus resonat nunc cuncta per ora uirorum,
Non aliter quam Roma suos si forte Quirites
Martia conspiciat superata gente superba,
Curribus auratis Capitolia summa petentes,
Captiuosque sequi manibus post terga reuinctis.
Nam puer et iuuenis concordi mente senexque
Omnis ait : Bene sit, bene sit tibi, maxime regum,
Quem Deus omnipotens uoluit concedere terris
Omnibus exactum numeris cum coniuge cara
Helisabe, aspectu muliebri, mente uirili,
Ut quibus exultat cœlum frueremur et ipsi
Hac ætate uiris, quos tanquam numina cuncti
Miremur, meritoque simul ueneremur honore.
Vestrum opus, o uates, erit hoc ; nunc pandite uela ;
Dicite nunc laudes Fernandi ; dicite honores
Quos meruit pugnans superansque tot oppida et urbes ;
Nunc quibus innumeris exultat Iberia diues,
Hoc domino moderante ratem clauumque tenente.
Eia ! agite Aonidum iamiam pia turba sororum ;
Tendite iam citharam calamosque parate, poetæ ;
Nil nisi Fernandi resonent pia carmina laudes ;
Efficite æternis æternum uersibus illum,

Qui didicit Musas, doctos et amare poetas.
Sumite uos calamos ; iamdudum dona parauit
Ipse nimis preciosa quidem ; preciosa parate
Carmina ; grandiloquis non deerunt splendida, uates,
Præmia carminibus ; nescit (mihi credite), nescit
Muneribus uinci ; potuit quæ uincere quicquid
Vincere tentauit præcelsa potentia regis
Fernandi ; quem fata uelint concedere terris,
Dum uolet ipse suum conscendere lætus olympum,
Hic ubi cœlestis diuina potentia Patris,
Qui mare, qui cœlum, qui terras frugiferantis
Imperio regit, et summa ratione gubernat,
Stellatum solium celsa delegit in arce ;
Quo, Fernande, tuis meriti reddantur honores
Pluribus et gestis, et præmia digna labori,
Unde tibi dabitur diuorum accumbere mensis.
Hic tu conspicuus, tenero comitatus amore
Coniugis, aspectu superum liquidoque frueris
Nectare et ambrosia, non dignus honore minori.

***

Eiusdem elegia, qua Fides Fernando et Helisabe gratias agit, quod eorum opera Maurorum catenis fuerit liberata.

Magnanimi proceres, tuque o placidissima turba,
Accipe, si quæ sim noscere forte cupis.
Nuncupor alma Fides, totum ueneranda per orbem,
Omne potens firma pace ligare genus.
Nam si rite colar, procedent omnia recto
Ordine ; consumet martia tela situs.
At si deficiam, rerum confusus et ordo
Deficiet ; solis luna tenebit iter.

Sed tamen heu quid non mortalia pectora tentant ?
Me miseram quid non mens furibunda cupit ?
Maurus ad infandas leges Magmedis iniqua
Ausus erat populos uoce uocare meos.
Tunc ego Granatæ (fuit hæc nam dedita quondam
Terra mihi) a diro principe capta fui.
Hic igitur pedibus fœdis oppressa tenebar,
Multa ferens tanta non toleranda dea.
Verum hæc haud passi Fernandus et inclyta coniunx
Helisabe collo diripuere iugum.
Queis ducibus, tandem posito squallore, resumo
Sideream faciem splendidaque ora gero.
O Fernande potens ! O fœmina digna marito
Helisabe tali, pectora grata deis !
Per uos en ueteres tandem renouamus amictus ;
Cingimur en rutilas flore recente comas.
Cernimus en nitidum uestro quoque munere cœlum ;
Oraque, quæ fuerant nubila, clara nitent.
En redolet crinis madido perfusus odore ;
Stringit et excultum pulchra corona caput.
En licet articulis nitidos numerare lapillos ;
En redimit collum grande monile meum.
En ego, quæ diro fueram subiecta tyranno,
Europen teneo nunc ditione mea.
Quin etiam his ducibus (sic stat sententia patris
Ætherei, iustus qui pia facta uidet),
Tempus erit cum iam Libycis spatiabor in aruis
Perque Asiam nullo præpediente ferar.
Regibus his igitur meriti celebrentur honores,
Qui mihi constrictas exoluere manus ;
Qui totum nostris subdent quoque legibus orbem,
Maxima qua tellus, qua freta lata patent.
Post ubi proscindent fatalia stamina parcæ,
Scandet in æthereas lætus uterque domos.

***

Viua el gran re don Fernando
Con la reyna don Isabella !
Viua Spagna e la Castella
Pien de gloria triumphando !

La cita mahomectana
Potentissima Granata
Da la falsa fe pagana
E dissolta e liberata
Per uirtute et manu armata
Del Fernando e Lisabella.
Viua Spagna, *etc.*

Gran auspicio e gran impresa,
Gran consiglio e gran uirtute,
Gran honore a sancta chiesa,
A ignoranti gran salute,
Gran prouincia in seruitute
Al Fernando e Lisabella.
Viua Spagna, *etc.*

Nostra fede ciaschun senti
Quanto a questi e obligata,
Per che Mori non contenti
Dasia e Africa occupata,
In Europa debacchata
Gia faceuan fforzo e uela.
Viua Spagna, *etc.*

Hora ognun fa festa e canti
El signor regratiando ;

Per tal palma tucti quanti
Dirren ben forte gridando :
Viua el gran re don Fernando
Colla reina don Isabella !
Viua Spagna e la Castella
Pien de gloria triumphando !

LETTRES

DE LA

MARQUISE DE GUDANNES

1693-1695

Au tome II (pp. 132-134) de *La diplomatie française et la Succession d'Espagne* de A. Legrelle *, on lit :

Durant la période de guerres qui ne se termina qu'en 1697, vers la fin surtout de cette période, Louis XIV eut encore à Madrid une autre source d'informations, presque un bureau de nouvelles, tenu, non pas par un ecclésiastique, mais bien par une femme, assez peu recommandable d'ailleurs, quoiqu'elle s'appelât la marquise de Gudaña. Une note des *Mémoires de Sourches* [1] nous apprend que cette femme d'Etat, née Saint-Paterne, était cousine-germaine du premier écuyer Beringhen. Après avoir perdu son premier mari, un gentilhomme normand du nom de Barneville, elle avait convolé en secondes noces avec un « nommé Gudane », dont elle était devenue veuve également, avant que de méchantes affaires l'eussent obligée à se retirer en Espagne. Elle avait habité Rome, car Stanhope, non content de la traiter de *old intriguing french lady* [2], fait d'elle une sorte de *pick-pocket* diplomatique,

* Deuxième édition. Braine-le-Comte, 1895. — La première édition du tome II est datée de 1889, mais ne fut publiée, paraît-il, qu'en 1891.

1. Tome VI, page 40, note 1.
2. Stanhope à Portland, 23 mai 1698, page 103.

prétendant qu'elle aurait, dans cette ville, et pour le compte de l'Espagne, volé des papiers importants que détenait un secrétaire de l'ambassade de France [1]. Il est permis de croire qu'elle avait au moins rendu des services au roi catholique, lequel lui servait une pension, « en découvrant une conjuration qui s'était faite contre lui [2] ». Cette aventurière avait fondé et dirigeait à Madrid, sur le Prado, un salon, plus exactement un jardin politique, d'accès très facile, où, surtout en été, de grandes dames et de grands seigneurs venaient prendre le frais tout en devisant du bien de l'Etat. « A présent que nous sommes dans la plus belle saison de l'année en ce pays-ci, mon jardin attire tout ce qu'il y a de plus considérable à la Cour », écrivait-elle le 29 août 1697 [3]. On voyait en effet, dans cette oasis de bavardage, les envoyés de Portugal et de Savoie, une Flamande, M^me^ de Salcedo [4], enfin la connétable Colonna [5], la romanesque Marie Mancini, que les hasards de la vie avaient rejetée comme une épave sur les rives du Manzanarès, et qui, quoique n'étant pas devenue reine de France, allait causer avec la « marquise » des moyens de donner le trône d'Espagne à son royal amant. La proximité de la maison de l'amirante, qui s'élevait vis-à-vis de ce jardin et du logis y attenant [6], favorisait tout naturellement l'espionnage auquel on s'y livrait avec une assiduité continue. De cette agence en plein air sortit une correspondance assez active adressée à la cour de France [7]. Les deux premières lettres, par ordre chronologique,

1. « *This lady has long had a considerable pension here for a service she did Spain at Rome, in the time of the war of Messina, by picking letters out of the french ambassador's secretary's pocket, wherein were secrets of great importance relating to Sicily, and betraying them to a spanish gallant.* » Lettre à Portland, 23 mai 1698, page 103. — Le fait est, malgré cette dénonciation, que les fragments épistolaires d'Alexandre Stanhope ne valent pas beaucoup mieux pour l'histoire que les lettres de la Gudaña et qu'on les peut déclarer *ex-æquo* tous les deux en fait d'impartialité.
2. *Mémoires de Sourches*, tome VI, 11 juin 1698, page 40.
3. *Espagne*, tome LXXVII, folios 146-154.
4. V. Gourville, tome II, page 89.
5. D'Harcourt au Roi, 28 mai 1698. — *Espagne*, tome LXXIX, folios 56-64.
6. Lettre du 1^er^ août 1697. — *Espagne*, tome LXXVII, folio 122.
7. Cette correspondance ne porte pas, à la vérité, de signature, et, de plus, n'est pas de la même écriture, quoique le papier ait le même format. Mais l'auteur est une Française, âgée et pensionnée par l'Espagne. En outre, la description qu'on y trouve du jardin

que nous en ayons remarquées, portent la date du 27 septembre et du 11 octobre 1696 [1]. Mais il est probable que ce n'est pas là le bout de l'écheveau, car rien n'y indique une entrée en matière. Au reste, Louis XIV n'appréciait ces communications et celle qui les faisait qu'à leur juste valeur, c'est-à-dire assez médiocrement. « Il ne me paraît pas », écrivait-il un jour à son ambassadeur, « que vous puissiez compter sur les amis de la marquise de Gudaña, ni qu'elle soit si bien instruite de ce qui se passe à Madrid [2] ». Aussi nous sommes-nous contenté de détacher et de fixer çà et là quelques parcelles de ces notes, laissant au lecteur l'embarras d'en retenir ce qui lui en conviendra.

M. Morel-Fatio [3], après avoir reproduit ce même passage, faisait fort judicieusement remarquer que Legrelle aurait « augmenté l'intérêt de ses révélations sur la dame de Gudanes en nous faisant connaître qu'elle était la mère d'une femme aussi célèbre en France qu'en Espagne, la mère de M^me^ d'Aulnoy. C'est cette Gudanes qui, attirant sa fille à Madrid, où elle résidait dès avant 1679, nous a valu la *Relation du voyage d'Espagne* ». Et M. Morel-Fatio nous donne les renseignements que voici :

Judith-Angélique Le Coutelier, fille de Louis Le Coutelier, seigneur de Saint-Pater, et de Judith de Beringhen [4], qui se faisait

concorde avec ce que d'Harcourt rapporte de celui de la Gudaña. Enfin, la connétable Colonna, à qui on pourrait aussi attribuer ces lettres, a une écriture sensiblement différente.

1. *Espagne*, tome LXXVI, folios 359-360 et 361-362.

2. Le Roi à d'Harcourt, 16 mars 1698. — *Espagne*, t. LXXVIII, folios 133-146.

3. Alfred Morel-Fatio. *La marquise de Gudanes agent politique en Espagne à la fin du XVII^e^ siècle*. Revue Historique, XLVII (1891), pp. 78-82.

4. Jal. *Dictionnaire critique*, 2^e^ édit. (Paris, 1872), p. 1306, et Cabinet des titres, dossiers Beringhen, Le Coutelier et Le Jumel. — Divers auteurs, confondant la mère et la fille, ont dit à tort que la Gudanes était sœur du premier écuyer Henri de Beringhen, mort le 30 mars 1692. Elle était sa nièce, et, comme le dit l'annotateur des *Mémoires de Sourches*, la « cousine germaine du défunt marquis de Beringhen », c'est-à-dire de Jacques-Louis, fils de Henri.

volontiers appeler « de Saint-Pater », épousa d'abord Nicolas-Claude Le Jumel, seigneur de Barneville, qui mourut avant le 8 mars 1666, puis, en secondes noces, le marquis de Gudanes [1]. Un procès très scandaleux de chantage où elle fut mêlée avec sa fille et une tentative d'escroquerie qu'elle exerça sur son gendre François de la Motte d'Aulnoy obligea cette aimable personne à s'expatrier dès 1669, ou peut-être seulement quelques années plus tard [2]. La Gudanes alla-t-elle directement en Espagne ? On l'ignore. Stanhope affirme qu'elle était à Rome au moment des affaires de Messine, par conséquent vers 1676, et que c'est à Rome qu'elle aurait volé à un secrétaire de l'ambassade de France des papiers importants qui, remis à un *spanish gallant*, auraient été l'origine de sa fortune en Espagne, où Charles II lui fit servir une pension. Au temps de Marie-Louise d'Orléans et pendant les premières années de la palatine de Neubourg, on n'entend point parler d'elle. Mais, vers 1696, son nouveau rôle se dessine ; la marquise de Gudaña, comme on la nommait là-bas, se met au service des agents que Louis XIV avait envoyés en Espagne avant la reprise officielle des relations diplomatiques ; elle entretient avec eux un commerce de lettres suivi dont des fragments importants sont conservés parmi les dépêches de ces agents, et plus tard de l'ambassadeur d'Harcourt ; elle dirige un « jardin politique » où le tout Madrid de l'époque fréquente et où se traitent les marchés qui, alternativement, font passer tel ou tel Grand dans le camp autrichien, bavarois ou français. Ce jardin assez interlope causa la ruine de la marquise. En mai 1698, le comte d'Oropesa, qui, rentré en grâce deux mois auparavant, avait repris ses fonctions de président du Conseil de Castille, voulut inaugurer son second ministère par un acte d'énergie ; il fit fermer le jardin et exila la dame à trente-six lieues de la capitale [3]. Sa pension sans doute fut exilée beaucoup plus loin, à supposer qu'on la lui payât encore en ce temps d'effroyable misère. Après 1698, tout ce qu'on sait

1. Gudanes ou Gudannes, château de la commune de Châteauverdun (Ariège). Le marquisat de Gudanes appartenait à la famille Salles, aujourd'hui éteinte.

2. F. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, t. VII, p. 335.

3. Spain under Charles II or extracts from the Correspondence of the hon. Alexander Stanhope, British Minister at Madrid, 1690-1699. Londres, 1840, p. 103-104. — *Gazette d'Amsterdam*, du 9 juin 1698 (avis de Madrid du 23 mai 1698). — *Mémoires du marquis de Sourches*, t. VI, p. 40.

de la marquise est qu'elle continua de résider en Espagne jusqu'à sa mort (1702 ou 1703), et qu'elle y éleva au moins deux de ses petites-filles qui jouirent un temps d'une pension que leur accorda Philippe V, en considération sans doute des services rendus à sa cause par leur grand'mère [1].

La plus ancienne lettre de la marquise, dont Legrelle ait eu connaissance, est datée du 27 septembre 1696 ; « mais il est probable — dit-il — que ce n'est pas là le bout de l'écheveau, car rien n'y indique une entrée en matière ». Remarque fort juste, comme on le verra. Les lettres qui se trouvent au Ministère des Affaires Etrangères et que nous comptons publier prochainement, s'étendent de septembre 1696 à mai 1698, date à laquelle l'informatrice du gouvernement français dut quitter Madrid et se retirer à Valladolid : elles s'espacent donc sur une vingtaine de mois. Personne n'a encore signalé qu'il y a, à la Bibliothèque Nationale de Paris [2], une copie de cinquante-neuf lettres de la marquise (son nom ne figure nulle part, mais l'attribution ne saurait faire le moindre doute), qui vont du 3 février 1693 au 22 décembre 1695. Ces trois années de correspondance ne sont pas encore le bout de l'écheveau, car il y est fait allusion à des communications antérieures, que, malheureusement, nous n'avons pas. Et sur l'importance et l'intérêt des informations données par la marquise, il est sans doute permis de n'être pas de l'avis de Louis XIV, ou plus exactement de celui qui écrivait en son nom. Il est fort vraisemblable que si Legrelle avait connu les lettres que nous publions maintenant, il aurait eu de leur valeur une opinion sensiblement moins dédai-

1. *Mercure galant* de janvier 1705. — Les demoiselles d'Aulnoy tinrent à se faire entretenir le plus longtemps possible par le roi catholique. En 1722, celui-ci jugea pourtant qu'il avait assez récompensé la famille. Voy. les *Papiers inédits du duc de Saint-Simon*, publiés par E. Drumont. Paris, 1880, p. 306.

2. Collection Dangeau, CLXXXVII (22779).

gneuse que celle qu'il a émise dans le passage cité ci-dessus. « Bavardages de femme, à vrai dire, — écrit M. Morel-Fatio — mais de femme bien informée, sinon des grands secrets d'Etat, tout au moins du manège des personnages qui détiennent le pouvoir ou en occupent les abords ». Cette appréciation nous semble la vérité même, et les bavardages de cette importance seront toujours les bienvenus.

A. Martin.

1

Madrid, 3e Fevrier 1693.

La Reine a été fort touchée de la mort de l'Electrice de Baviere ; on a pris de grandes mesures pour la lui dire, et toute sa consolation est de penser au petit Prince et de parler de lui ; elle espere qu'il viendra ici, qu'il sera adopté par le Roi pour son heritier, et que l'Electeur de Baviere epousera la seconde fille de l'Empereur ; car ce qui pourroit l'en empescher, c'est que l'Electeur ayant un fils ainé, ceux qui viendroient de son mariage ne seroient que des cadets, mais l'ainé étant appelé à la couronne d'Espagne, les autres enfans n'en souffriroient point. Voila ou tandent ces projets, qui ne sont en rien conformes a ceux du Roi : il s'est mis dans l'esprit que s'il declaroit un heritier, l'on n'auroit plus d'attachement pour lui, qu'il auroit les mains liées, et il ne veut point du tout en entendre parler ; il est même certain, que lorsqu'on vint lui dire la nouvelle que l'Electrice étoit acouchée d'un fils, il en fut si désolé qu'il demeura plus de deux heures sans prononcer

une seule parole, et il dit ensuite a un grand seigneur qu'on l'alloit bien tourmenter pour ce petit garson qui venoit de naitre, mais qu'il sauroit bien faire le sourd.

La Reine mere ayant epié l'occasion de le trouver en belle humeur (ce qui arrive assez rarement), elle lui dit qu'elle avoit eu une veritable peine de son dessein d'envoyer en France D. Manuel de Lira. « Et moi, repliqua-t-il, j'ai une veritable peine de ne l'avoir pas executé. » Ce qui est de vrai, c'est qu'il se trouve tellement las de n'etre point le maitre, et il sent si bien qu'il n'a pas assez de courage pour le devenir, que cette pensée le tourmente plus que toutes ses autres affaires.

Le Comte Lokowitz etant dans une grande compagnie, on lui parla du 9e electorat, que l'Empereur venoit de créer, contre le gré de la plupart des Princes ; il y avoit là des personnes qui lui dirent qu'encore que Charlequint fût un grand Empereur, il n'avoit osé en faire autant ; il répondit d'un air fanfaron, que son maitre étoit aussi plus puissant et plus habile que Charlequint.

Il est allé au Palais où il dit dans l'audience qu'il prit du Roi, qu'il avoit ordre de l'assurer que les affaires des alliés iroient mieux que jamais, qu'encore que quelques envieux voulussent faire croire que l'Empereur s'étoit attiré des ennemis par la demarche qu'il avoit faite en faveur du nouvel Electeur, il venoit de recevoir une lettre de son maitre qui etoit positivement contraire a tous les bruits que ses ennemis s'efforçaient de répandre, et qu'il prenoit des mesures justes et certaines pour satisfaire les Princes interessez. Ces assurances n'ont fait qu'une mediocre impression sur l'esprit du Roi ; il n'a rien dit a l'ambassadeur, mais après son depart il s'est tourné vers quelques uns de ses courtisans : « On veut nous donner du courage, a-t-il dit, mais je doute de l'effet de ces bonnes paroles. »

On sait de bonne part que l'Empereur est dans le dernier chagrin de ne trouver aucune disposition à la paix avec le Turc ; une Dame en ayant voulu parler chez la Reine mere, elle la fit taire rudement.

D. Francisco Ronquillo, Corregidor mayor, a entretenu le Roi en particulier et lui a fait sentir que son Etat va se renverser s'il n'y met ordre ; il lui a dit avec une hardiesse pleine de zele, qu'il ne falloit pas porter de l'eau chez ses voisins pendant que sa propre maison bruloit, qu'il epousoit la querelle de l'Empereur, du Prince d'Orange, du Duc de Savoie et des autres princes liguez, que la Flandre et la Catalogne étoient toujours les Théatres de la guerre, qu'il payoit partout l'écot de ses alliez et qu'on lui prenoit ce qu'il avoit de plus considerable dans les pays eloignez, pendant que celuy où il est se ruine et s'abîme. « Hé bien ! lui a dit le Roi, que faut-il donc faire ? — Sire, a dit le Corregidor, il faut songer a vos intérêts ; il faut porter vos alliez a faire la paix, et s'ils ne veulent pas la faire, il faut chercher vôtre repos sans eux. » Le Roi lui dit d'aller en conferer avec les ministres etrangers, afin de leur faire voir l'etat où il est.

D. Francisco Ronquillo est un homme d'esprit vif et ferme, désinteressé et tout plein d'honneur ; l'on juge par sa conduite qu'il parviendra aux premières charges. C'est lui qui fut cause de la disgrace du Comte d'Oropesa. Ce comte ne l'aimoit pas, et il en avoit dit mille maux au Roi ; mais celui qui étoit alors President d'Assienda en parloit comme d'un parfaitement honnête homme. Le Roi, voyant les contradictions, envoya querir le Corregidor, et lui demanda de bonne foi ce qu'il avoit fait au comte d'Oropeza ; il lui en rendit compte d'une maniere qui ruina le favori et il fit connoitre toute sa méchante conduite.

Il y a une alliance formée du Corregidor, et de Dom Pedro de Oretia, qui a été President de Assienda, D. Ma-

nuel de Lira, le marquis de Arisa et quelques autres, qui effectivement commencent a prendre de bonnes mesures pour le gouvernement. A l'egard des Grands et des autres gros seigneurs, ils soutiennent leur maison des marchandises de contrebande qu'ils font entrer, et l'insolence est montée a un tel point que le comte de Baños s'est fait payer une somme par les fermiers du Roi pour ce qu'il s'abstient de faire passer en fraude. L'on a fait venir des soldats de Catalogne, que l'on a dispersez autour de Madrid afin d'empecher autant qu'on le pourra qu'on ne fasse tort aux droits du Roi : mais aussi quel moyen de vivre a présent que toutes les pensions sont retranchées et ce qui etoit echû depuis un an ? Il n'y a de reservé que les Catalans, les Portugais et une maison que vous connoissez bien. Le Roi avoit accoutumé, quand il retiroit les pensions, de donner quelque argent comptant, mais il n'est plus question ni de l'un ni de l'autre ; et la misere ou l'on se voit reduit redouble les clameurs du peuple pour la paix, comme si elle dépendoit directement de la volonté du Roi, mais il sait bien qu'il en est le plus foible mobile.

Il est arrivé depuis peu un Conseiller de Flandres, qui a eu l'honneur d'entretenir le Roi ; et il lui dit en le quittant : « Enfin, Sire, sans les derniers efforts, la Flandre est perdue. — Et qui fera ces efforts ? dit le Roi. — Vôtre Majesté, Sire, s'il lui plaît. — Moi, dit le Roi, j'ai plus fait que personne ; il faut a present mettre tout entre les mains de Dieu. »

La Reine mere et les Ambassadeurs etrangers sont dans des conferences continuelles ; le Prince d'Orange lui a fait porter de l'argent depuis 8 jours ; mais il court un bruit qu'on va faire en France un nouvel armement pour descendre en Angleterre. Il y a plus de trois personnes de ma connoissance qui font dire des neuvaines de messes à Nuestra Señora d'Atocha pour que cela soit vrai et que la

chose reussisse, car ce seroit le moyen de finir les troubles de toute l'Europe.

On ne compte plus ici sur la vie du Duc de Savoie ; on songe a ménager le Prince muët, on lui a meme écrit obligemment, et l'on veut faire en sorte que le Prince Eugene ait part au gouvernement.

La jeune Reine ne joue aucun personnage sur la scene, on ne l'aime, on ne la recherche, ni on ne la craint.

Dès qu'on parle favorablement des affaires de France, on est mal voulu de la Reine Mere ; ce n'est pas a cause de l'Empereur, car elle ne l'aime pas, mais c'est à cause du Duc de Baviere et du Prince d'Orange.

2

Madrid, 18e Fevrier 1693.

Les sentimens sont bien partagés sur la proposition secrete que le Roi de France fait d'envoyer ici un des fils de Monseigneur le Dauphin, et de donner des troupes au Roi pour reconquerir le Portugal ; ces deux choses paroissent également avantageuses, c'est le moyen de faire la paix et de retrouver l'abondance ; c'est le moyen d'assurer la couronne et d'evincer les autres pretendans, le peuple le desire passionnément, la plupart des Grands y veulent donner les mains ; mais beaucoup font cette reflexion que le Roi de France ne propose la conquete de Portugal que pour faire entrer des troupes dans les Etats du Roi, et qu'aussitot qu'il en sera le maitre, il ne songera plus a un autre Royaume, mais qu'il se contentera de conserver celui d'Espagne, et cette présupposition les eloigne absolument de souhaiter que le jeune Prince vienne. Le Roi qui l'a

voulu avec passion, le desire a present beaucoup moins, parce qu'il voit la chose prochaine ; tant qu'il l'a cruë comme impossible, il la vouloit pour avoir la gloire de penser une affaire difficile, mais lorsque l'on commence a lui faire sentir que cela n'est pas si malaisé qu'il se le figuroit, il lui vient des craintes et des alarmes, il a peur de n'être plus compté pour rien, que l'on le meprise, et qu'on ne fasse la cour qu'au nouveau venu. La Reine mere, le Confesseur et les ministres etrangers soutiennent ces sentimens de tout leur pouvoir, et lui inspirent de defiance contre le Roi en lui faisant considerer que si la paix se fait et qu'il se livre tout seul entre ses mains, il le traitera comme un écolier auquel on donne le fouet des propres verges qu'il a fournies ; mais les memes raisons qu'on lui suggere pour exclure un Prince de la maison de Bourbon lui servent pour rejetter les propositions qu'on lui fait ensuite en faveur du Prince de Baviere, dont il ne veut pas non plus entendre parler. On a sceu qu'il etoit assez mal, et la Reine mere est dans des alarmes continuelles qu'il aille mourir avant qu'elle l'ait placé sur le Trône. Le Prince de Simey est arrivé et fera demain son entrée ; il vient faire part au Roi de la naissance du petit de Baviere, et ensuite il apprendra la mort de l'Electrice que l'on sait, comme je vous l'ai mandé depuis longtems ; cet Envoyé s'est couvert devant le Roi et le voila Grand : il veut epouser Dona Eleonor de Mansfeld ; le Connetable Colonna songe aussi a elle pour son second fils.

Mais j'en reviens a ce que des personnes de beaucoup d'esprit m'ont dit, que tant que l'on fera des propositions au conseil d'Espagne et qu'il y verra le peril encore eloigné, il ne conclurra rien, moins par l'effet de sa mauvaise volonté que par cette bizarre indolence qui lui ôte jusqu'aux lumieres necessaires pour leurs propres intérets ; et qu'ainsi lorsque le Roi de France voudra être écouté, il faut qu'il

parle par la bouche de ses canons, qu'il fasse faire une descente par son armée navale, qu'il fasse entrer des troupes dans le pays : alors tout lui sera soumis, tout recevra ses loix, parce qu'il n'y a point de places en état de defense, point de soldats et peu d'argent. Ils ont ajouté que Papachin a de terribles alarmes, qu'il a écrit tous les apprets que l'on fait pour mettre l'armée navale de France de bonne heure a la mer, et il craint d'etre prevenu et battu dans la premiere rencontre ; mais d'ailleurs on assure que cela est impossible et l'ambassadeur d'Angleterre disoit que les alliez auroient la plus belle armée navale que l'on peut voir, et plus forte que celle de France de 40 gros vaisseaux : ainsi il semble qu'il est difficile de faire une descente en Angleterre, comme on se l'imagine, mais ils sont persuadez du contraire et ils ont une entière connoissance de ce qui se passe.

L'Amirante de Castille ne va plus au Conseil depuis quelque tems : plusieurs jugent qu'il s'est rendu suspect et qu'on l'en a exclud ; l'on se contente pourtant de dire qu'il est incommodé ; il ne laisse pas de paroître tous les jours dans un carosse magnifique, vétu a la françoise fort galamment, et tout son train de même, ce qui etonne tout le monde : car porter l'habit françois a Madrid au plus fort de la guerre, c'est une declaration tacite de ses sentimens ; jusqu'à cette heure l'on ne lui en a rien dit.

L'Amirante d'Aragon, le vicomte de Mendinue et un President sont exilez pour 4 ans parce qu'ils voulurent faire passer a la porte un carrosse plein de marchandises de contrebande, et l'on a presentement une grande exactitude pour empescher ces sortes de fraudes ; le Corregidor y tient vigoureusement la main : il a declaré aux fermiers des entrées que s'ils payoient a l'avenir des pensions aux seigneurs pour les indemniser de ce qu'ils ne feroient pas entrer en cachette, on les taxeroit a une grosse amende;

de sorte que le Roi est a present un peu plus grand et les grands un peu plus petits.

Mais on a beau faire, la pauvreté ne diminue point ici : on a envoyé un secours d'argent au duc de Savoie pour payer ses troupes, et pour sa propre personne ; on a envoyé aussi de l'argent en Flandres, il ne se passe pas de soir que les 7 amis ne conferent ensemble, tantot dans une maison, tantot dans une autre ; ces 7 amis sont le marquis de Arisa, de Billagarsia, de Cifuentes, Delbao qui a ete general des galeres, D. Manuel de Lira, le Corregidor, et D. Pedro de Oretia ; ils ne songent nuit et jour qu'a apporter quelques remedes aux malheurs presens, au mauvais gouvernement, aux désolations publiques, aux necessités du Roi, et a la monarchie qui s'abîme. L'on trouve qu'ils prennent de très bonnes mesures, et depuis ce tems là les affaires commencent d'aller mieux ; ils ne veulent admettre personne dans leurs conferences ; ils sont fort unis d'estime et d'amitié, ce qui fait esperer quelque repos de leur travail ; on en a bien besoin, car tout est dans sa crise et ne peut demeurer en cet etat, il faut que l'arc rompe ou qu'on lâche la corde. On ne voit que libelles et pasquins, les plus insolents qui ayent jamais paru, et quoiqu'on les cache au Roi, il y a toujours quelques personnes indiscretes qui les y montrent. Au milieu de tout cela, il se divertit a des choses qui tiennent absolument de l'enfance ; par l'exemple, il fit l'autre jour une gageure contre un de ses valets de chambre, qu'en cas qu'il gagnât, il lui donneroit 30 coups de poing et autant de soufflets ; qu'en cas qu'il perdit, il le marieroit a la femme qu'il voudroit choisir. Le valet de chambre gagna, le Roi l'a marié, il a donné mille écus de rente a sa femme, et a lui une charge considerable qui ne convient point a sa petite capacité.

Le Corregidor ayant commandé a son laquais de porter

ses lettres a la poste, celui-ci s'en excusa sur ce qu'il etoit las et les remit au cocher pour les porter ; le cocher s'en excusa aussi, parce que ce n'étoit point son affaire de porter les lettres de son maître ; mais le Corregidor sachant cette dispute, sans se mettre en colere ni contre l'un ni contre l'autre, il commanda au cocher de mettre les chevaux a son carosse, fit monter son laquais dedans et l'envoya ainsi a la poste, disant qu'ils feroient tous deux leur devoir, l'un de mener son carosse, l'autre de porter ses lettres. Le marquis de Cifuentes, dont l'esprit est assez agréable, ayant fait ce conte au Roi, il l'a trouvé si bon qu'il se l'est fait ecrire, et tous les jours il veut qu'on le lise 3 ou 4 fois, et il en rit comme de la chose du monde la plus plaisante.

Il y a tres peu d'apparence a la paix ; le Roi manque de fermeté la dessus, les ministres qui voient tout sur le point d'un grand changement n'osent s'obstiner a procurer la paix et le bien public contre le gré des alliez, de crainte de s'attirer de puissans ennemis, et que s'il arrive une revolution, ceux dont ils n'auront point soutenu les intérets ne s'en vengent ; de sorte que chacun fait des considérations particulieres sur soi meme et cela seul est cause que les meilleures resolutions echoüent sans avoir l'effet qu'on desire.

3

5e Mars 1693.

Le Roi est allé passer 4 jours au Pardo a la chasse, mais c'est un pretexte qu'il a pris pour sortir de la ville, car il est fort chagrin des malheurs de la Sicile, et bien que ce soit un Royaume assez disposé a se revolter, cependant

on ne laisse pas d'en tirer de l'honneur, des secours et du profit.

La jeune Reine, qui est eloignée depuis assez longtems des bonnes graces du Roi, a trouve moyen d'y rentrer par le boiteux d'Envoyé de Neubourg, qui, s'étant trouvé des amis du duc de Montalto, l'a obligé de parler au Roi. Celui-ci a donc representé a Sa Majesté, que puisqu'elle a tant de repugnance a declarer un heritier, le moyen le plus sûr pour eviter d'être persecuté des princes qui aspiroient a sa succession, c'est de s'approcher davantage de la Reine ; que par là ses peuples ne perdront point l'esperance de lui voir un successeur et qu'ils lui seront plus fideles ; le Roi l'a creu, et il marque assez de complaisance a la Reine, mais on ne sait ce que cela durera, car elle est si desagreable, si laide et si inegale, qu'il n'y a point de Princesse au monde comme elle. Cependant la Reine est au bon Retiro dans le dernier chagrin de n'etre plus dans les affaires.

4

Lundi Saint, 16e mars 1693.

A mesure que le credit de la Reine mere diminuë, celui du Prince d'Orange diminue aussi. Il a encore ecrit que si l'on ne fait pas des efforts extraordinaires pour seconder ses desseins, il demeurera tranquille en Angleterre, et comme l'on sait d'ailleurs qu'il y a beaucoup de mecontens, l'on commence a se persuader qu'il ne cherche qu'un pretexte pour rester dans un lieu dont l'eloignement lui peut etre prejudiciable. Cette opinion, jointe a l'etat present des affaires, aux crieries du peuple, et aux desirs de toute la monarchie, donne de plus grandes dispositions a faire la paix : tout le monde en parle et la souhaite, le

Roi et les Grands la font esperer ; d'autant plus que l'on a seu depuis peu que le Roi de France doit se mettre a la tete de ses troupes, et qu'il fera marcher Monseigneur le Dauphin d'un autre côté, de sorte que l'on ne craint pas moins que la perte des meilleures places, et l'on regrette dans le Conseil de n'avoir pas pris les expedients les plus courts pour la conclusion de la paix ; le Roi l'a témoigné depuis peu au duc de Montalto, se plaignant de ce qu'on l'a empeché d'envoyer D. Manuel de Lira en France ; et certainement, si l'on fait de nouvelles pertes aux Pays-Bas, on recevra la loi du vaincqueur sans y contredire.

Le zele de ceux qui soutiennent ici les interets de la France augmente, et ils gagnent des amis, qui entrent dans leurs sentiments, de sorte que j'en vois tous les jours qui, malgré les regles de la politique, disent sans façon leurs pensees sur l'etat des affaires et le gouvernement present.

La Reine mere fait agir le Connétable, et celui-ci le Cardinal de Tolede, pour persuader au Roi qu'il ne fait pas bien de lui ôter son secret, que l'Empereur s'en offensera, et que, n'étant pas en état de se soutenir par lui-même, s'il venoit a être abandonné de ses alliez il faudroit qu'il fut seul la victime de la paix ; mais il a mieux répondu que l'on ne pourroit croire, lui disant : « Si mes alliez m'abandonnent, le Roi de France ne m'abandonnera pas. » Je suis charmée de cette parole de confiance, et s'il etoit assez ferme pour se rendre le maitre absolu, tout en iroit mieux.

La haine augmente entre les deux Reines, le credit de la Reine mere diminuë, sans que celui de la jeune augmente, car elle est si bizarre et si mal agreable, qu'elle ne veut pas deux heures de suite la même, et le Roi se fatigue d'avoir de la complaisance pour elle ; sans le Duc de Montalto il la négligeroit a l'ordinaire.

L'on ne dit pas un mot dans le Conseil du dessein qu'on avoit de faire venir le petit duc de Baviere : e Roi a temoigné

tant d'opposition à cette affaire et on l'a si fort tracassé la dessus qu'enfin on le laisse en repos ; à joindre que c'est la reyne mere qui est chef du parti, et elle affecte a present de ne se vouloir meler de rien, pour s'occuper du soin de son salut. Le Confesseur du Roi est toujours dans ses intérets, et peut être qu'à ces bonnes fêtes nous verrons quelques nouveautés a la Cour, car il n'y en a point en Europe dont l'interieur change plus souvent de face.

On a fait une jolie romance sur le Roi de France et le Prince d'Orange ; la fin de chaque couplet est :

El Ingles perdera todo,
El Franses tomara todo.
Le François prendra tout,
L'Anglois perdra tout.

C'est la verité que l'on n'a pas bonne opinion ici des affaires du Prince d'Orange, et que les menaces qu'il reitere de ne pas marcher font croire qu'il cherche un pretexte pour rester dans ses Royaumes et qu'il craint de les perdre. On lui fait réponse, et la lettre a eté 3 jours a faire, car D. Jean de Angulo, Secretaire del Despacho universel avoit été de chargé *(sic)*, et il n'a pas le sens commun ; quand le Duc de Montalto lut cette lettre, qui étoit fort douce et soûmise, il se mit dans la plus grande colere du monde, et il a fallu que Dom Manuel de Lira l'ait écrite fort a la cavaliere, dont plusieurs du Conseil le blâment et sont bien fachez, disant que ce n'est pas le temps et qu'il faut conseiller la raison premier que son cœur.

5

De Madrid ce 2e Avril 1693.

La Reine mere a trop d'adresse pour demeurer longtems eloignée des bonnes graces de S. M. ; cela pouvoit bien etre

ainsi lorsque D. Juan gouvernoit la monarchie et l'esprit du Roi, mais a present qu'elle n'a pas de si puissans ennemis aupres de lui et que sa concurrente a si peu d'esprit et de manege, qu'elle est toujours plus haïe qu'elle n'est aimée, il ne lui est pas difficile de surmonter les brigues qu'elle fait contre elle. Le Connetable de Castille l'a fort bien servie dans cette affaire ; le rang qu'il tient et son age lui donnent une telle consideration a la Cour, qu'encore que le Roi ne l'aime pas, il conserve pour lui des égards particuliers. Le Roi a vu la Reine mere, et il convint avec le Connetable qu'il la verroit encore hier tête à tête a l'Incarnation ou il entra ; mais la jeune Reine en etant avertie, elle ne manqua pas d'y venir exprès pour les interrompre, et quand elle y fut tout se passa entre eux en ceremonies exterieures. Comme j'y etois, je puis vous dire qu'en deux heures de tems Leurs Majestez ne se dirent pas deux paroles, et exceptés quelques nains, il n'y eut pas une personne qui leur pût faire ouvrir la bouche. Les Reines se regarderent toujours du fort mauvais œil : le Roi s'en alla tout seul, et elles se separerent avec l'indifference et la gravité accoutumées. Dans le peu de tems que le Roi demeura avec la Reine mere, il eut la foiblesse de lui promettre qu'il feroit venir le fils du duc de Baviere pour l'elever comme son heritier. On a recommencé cette batterie a ces bonnes festes de Pasques plus fortement que jamais, le Confesseur a joué un grand rolle sur la scène et il n'a pas négligé l'occasion qui s'est offerte d'entretenir longtemps le Roi à confesse ; ils ont eu ensuite plusieurs conférences dans lesquelles on n'a appelé que les créatures de l'Empereur et de la Reine mere.

Le Confesseur, portant la parole, a representé au Roi que rien au monde ne peut engager plus fortement dans ses interets l'Empereur et le Duc de Baviere, que de prendre aupres de lui ce petit Prince, qu'ils ne feroient plus a

l'avenir de difference de leurs Estats aux siens, puisqu'ils connoitroient par cette demarche de la pureté de ses intentions pour ce pretendu heritier, qui est encore si jeune qu'il ne doit point apprehender que l'on s'attache a lui preferablement a S. M., que ce Prince peut meme mourir, mais qu'au moins il aura marqué sa bonne volonté pour lui, et que dans la situation où sont les affaires, c'est un coup de partie de se lier absolument avec l'Empereur.

Ceux qui avoient été appelez a ce Conseil secret joignirent leurs avis a celui du Confesseur, et comme le Roi craint plus en effet le roi de France qu'il ne l'aime, lorsqu'il se propose de se remettre de tout à sa volonté et de lui donner la carte blanche, c'est dans la pensée qu'il ne lui peut résister et qu'il vaut mieux faire de bonne grace ce qu'il faudroit toujours faire malgré lui. Ils lui ont montré pour le rassurer un plan de toutes les forces de la France et de toutes les frontieres qu'ils doivent garder ; l'on pretend qu'ils ont diminué le nombre des troupes et qu'ils ont augmenté celui des frontieres ; l'on en a fait autant à l'egard de l'armée navale, et d'un autre coté l'on a fait monter les forces des alliés à un nombre prodigieux ; ainsi en deux coups de plume il s'est vû victorieux et le Roi de France vaincu ; il en a été ravi, disant que puisque les operations de la campagne sont reglées de cette [maniere], il ne veut plus penser a la paix et qu'il consent de faire venir le petit Duc de Baviere. Voila l'etat present des affaires.

Les Ministres etrangers triomphent ; ils ont obtenu une lettre au Prince d'Orange aussi honnete et aussi gracieuse que la derniere etoit brusque et cavaliere. Chacun s'afflige de voir que tout d'un coup les choses changent si fort de face, et que le Roi et les ministres, après avoir fait esperer la paix, ne parlent plus que de guerre ; mais comment la soutiendront-ils ? Tout est epuisé, et les grandes remises que

l'on ne cesse point de faire en Flandre et ailleurs mettent cette cour et le peuple se trouve dans un excez de pauvreté inconcevable.

Le marquis Duthié, fils du marquis de Conflans, qui vient d'obtenir un des premiers postes dans l'armée des Flandres, part d'ici tellement pauvre, que si Dieu ne l'assiste, il faut qu'il demande l'aumône plus de la moitié du chemin. Le bruit vient de se repandre qu'une des sœurs de la Reine, qui n'est pas encore mariée, est morte. La fille du comte de Baños a epousé depuis peu de jours le marquis d'Aytona.

6

De Madrid ce 30e d'Avril 93.

Je n'ai point eu l'honneur de vous escrire le dernier ordinaire, parce que je savois que pendant la maladie du Roi, on ouvroit toutes les lettres pour voir ce que l'on mandoit. Il a été en grand péril et s'est trouvé accablé d'une fievre et de maux de tete et de cœur si fréquents, qu'il tomboit dans de grandes defaillances, avec des tabardillos ; il est mieux a present, mais il lui reste une toux seiche et une foiblesse avec une maigre, que les medecins jugent être le commencement d'une Ethisie. Il a gardé 22 jours le lit, et son plus grand soin etoit de recommander que l'on tint son mal secret ; on l'impute a la Reine et a la complaisance qu'il a euë de s'en approcher, mais a present il ne sauroit voir la Reine sans chagrin ; elle fut attaquée l'autre jour de son mal, comme elle etoit aupres de lui ; il en eut si grande peur qu'il s'ecria qu'on l'emportât au plus vite.

Cependant l'Ambassadeur de l'Empereur qui songe aux

interets de son maitre, n'a pas manqué de voir le Duc favori, pour lui representer de quelle consequence il est que le Roi fasse promptement le choix d'un heritier pour sauver la Monarchie des mains du roi de France ; il lui repondit que si le Roi de France etoit le plus puissant, il ne se mettroit pas en peine des dispositions ; l'Ambassadeur lui dit toutes les raisons qu'il sçut imaginer, mais celui-ci ne trouva pas à propos d'en parler au Roi, il dit au comte Lokowits que le Roi n'étoit point en etat de penser a des choses si importantes, qu'il avoit jetté les yeux sur le petit duc de Baviere, et que s'il executoit son dessein, c'etoit de quoi satisfaire l'Empereur. Il lui repartit que l'on seroit content de voir le jeune Prince elevé auprès du Roi, si le Roi vivoit de longues années, mais qu'etant en peril, il falloit choisir un sujet qui eut plus de capacité. Enfin ils se separerent, et le Roi ayant sceu que l'Ambassadeur avoit été quatre heures avec le duc, il lui demanda ce qu'il lui avoit dit. Montalto lui repartit qu'ils avoient parlé des affaires de la guerre ; mais le Roi se doutant qu'il s'agissoit d'autre chose, le pressa de parler avec sincerité et lui commanda absolument de ne rien deguiser, ce qui l'obligea de lui rendre compte de ce qui s'etoit passé dans leur conference, sur quoi sa Majesté dit : « Que je choisisse un héritier de mon propre mouvement, cela est juste, et j'en suis le maitre ; mais que l'on previenne mes intentions et que l'on pretende m'y obliger, cela est trop insolent, et je n'en ferai rien du tout. » Malgré la colere et la résolution du Roi sur cette affaire, le Conseil d'Etat s'est assemblé extraordinairement et il a eté determiné qu'il est bon et tres nescesaire que le Roi entre en consideration des malheurs qui menacent la couronne et qui peuvent arriver a la monarchie, en cas qu'il ne choisit point d'heritier. Le Conseil, dis-je, a fait la dessus ses tres humbles remontrances au Roi, mais il a eludé la proposition et le voila

un peu mieux; comptez neanmoins qu'il n'y a nulle apparence que ce soit pour longtems. La Reine mere ecrit, parle et travaille jour et nuit avec les ministres etrangers, qui s'assemblent souvent; et tout se passe dans un silence merveilleux, car on veut faire croire au public qu'on ne songe à rien de particulier, et même l'on va faire des courses, des masques et des fêtes de taureaux pour la convalescence du Roi.

La plus grande partie du palais est tombée tout d'un coup ; et le bonheur a voulu qu'il n'y a personne de blessé, ce qu'on regarde comme une espèce de miracle ; mais il coutera plus de 500 mille ecus pour retablir ce desordre. On envoie toujours de l'argent en Flandre et en Savoie.

A l'egard de ce que vous demandez sur l'Electorat, le Comte Lokowitt a dit au Duc d'Ossone que l'Empereur avoit si bien fait sa partie, qu'il etoit certain de ne point avoir du deplaisir de la part des autres Electeurs, et qu'il les laissoit faire leurs petites brigues sans inquietude, parce qu'il tenoit les grands ressorts dans son pouvoir ; mais ce qui le chagrine avec exces, ce sont les mechantes nouvelles de Hongrie ; ils avoient flatté nos ministres que la paix se feroit avec le Turc, ils voient a present leurs esperances détruites et qu'il faut faire des efforts tout extraordinaires.

7

Madrid 14e Mai 93.

La Santé du Roi se retablit, la toux qui l'incommodoit si fort n'est plus si violente ; et bien loin de maigrir tous les jours comme il faisoit, il commence a reprendre un peu d'embonpoint. Les medecins, qui ne veulent point avoir le dementi de leur jugement (car ils disoient qu'il alloit

devenir ethique), disent a present qu'il ne s'en est garanti que par l'intercession de S[t] Isidore, auquel il a fait un vœu. La Reine de son coté se porte mieux ; elle n'est pas tombée depuis la derniere fois que je vous l'ai mandé, et elle a fait agir par nouveaux frais l'envoyé de Neubourg près du Duc de Montalto, pour rentrer dans les bonnes graces du Roi et qu'il veuille ne faire plus lit à part. Montalto en a parlé au Roi et lui a meme representé la difference qu'il met entre sa maniere de vivre avec la feu Reine et celle-ci ; mais le Roi s'est mis si fort en colere de la comparaison qu'il s'en est trouvé mal, et le Duc tres affligé ne veut plus se meler de le contredire en rien. La Reine mere est incommodée ; a mesure que le Roi recouvre la santé, les grandes conferences avec les Ministres etrangers diminuent, et je sçai de science certaine, que la resolution n'est point fixée pour declarer encore un heritier. Un ministre des plus eclairés que nous ayons ici, me disoit hier que le Roi etoit comme un lievre poursuivi des chasseurs et des chiens, et que pour se sauver il donnoit le change et faisoit mille tours d'adresse ; que le Roi avoit une opposition capitale a declarer un successeur, parce qu'il etoit persuadé qu'on n'auroit plus pour lui le même respect et le même amour, que cependant la Reine mere, l'Empereur, le Duc de Baviere, le Prince d'Orange, et bien d'autres, le pressoien continuellement, qu'il ne savoit par ou s'en defendre, etant trop foible pour leur dire un non positif, et qu'il avoit recours aux finesses : qu'il eludoit, qu'il promettoit, qu'il vouloit et ne vouloit pas, et qu'il n'etoit tombé malade que des poursuites si vehementes. D'ailleurs tout le peuple sans exception et la meilleure partie des personnes de la Cour et des plus grands seigneurs desirent passionnement un des fils de Monseigneur le Dauphin. L'Amirante a fait venir de Flandre le portrait de ces 3 Princes ; le Roi les voulut voir, il les a trouvés fort beaux : cependant, bien que

chacun souhaite en son particulier que S. M. en demande un, lorsqu'ils sont tous ensemble, ils n'osent dire leur sentiment tout haut, mais on voudroit que le Pape le fît comme étant le père commun de tous, et l'on y donneroit les mains avec la derniere joie.

Le Nonce fit son entrée publique avant hier ; le Roi l'a fait Evêque de Milan, il est chargé de faire tous ses efforts pour procurer la paix ; le S^t^ Pere la desire avec ardeur, et depuis qu'il est ici l'on a quelque esperance, mais le Prince d'Orange, qui la regarde comme sa ruine totale, fait répandre tous les jours de nouveaux bruits, auxquels par un exces de foiblesse on ne laisse pas d'ajouter foi, d'autant plus que la Reine mere et ses creatures les attestent pour veritables. Par exemple, ils disent que le Prince d'Orange a 500 voiles et 36.000 hommes pour faire une descente en France, et que c'est une chose aussi certaine que le soleil qui les eclaire ; et ils montrent des lettres par lesquelles on mande que notre Roi est incommodé de la fistule qu'il a euë, et qu'il est certain que s'il part pour l'armée, il sera obligé de revenir sur ses pas : ces nouvelles donnent autant d'esperance que si l'on en etoit absolument convaincu par des effets avantageux.

Le Comte de Monterey vient d'etre nommé Conseiller d'Etat. L'Amirante s'en va mourant, l'on dit que c'est d'un sort qu'on a jeté sur lui, mais a parler sincerement, c'est bien plustost du poison ; et son inclination, qui n'est que trop manifeste, jointe à ses habits a la françoise, ne lui ont pas profité. Le Comte de la Monclo lui a persuadé de lui laisser la place qu'il avoit dans le Conseil de guerre.

La veuve de D. Pedro d'Aragon epouse le Duc de Pastrane, et son fils epouse la sœur de cette Dame.

Il arrive tous les jours des malheurs infinis dans cette ville ; ce ne sont qu'assassinats, vols et massacres : la

justice ne s'y exerce point et le crime impuni va jusqu'au dernier excès.

14 Maⁱ 93.

Estos dias an sucedido mil atrocidades...

8

Madrid 27 mai.

Je viens de vous escrire par la malle de Flandre, et je vous dirai par celle-ci, que le Roi ayant appris que Roses etoit assiegee par l'armée de France, il demeura dans une consternation extraordinaire, et bien qu'il fût fort tard, il dit qu'il falloit assembler le Conseil. Le Duc de Montalto lui representa que n'ayant pas encore toute sa santé, il etoit a craindre qu'il ne l'alterât, et que s'il vouloit lui confier ses intentions, il en feroit un fidele rapport. « Que voulez-vous que je vous dise ? repondit le Roi : ne voyez-vous pas l'etat ou l'on me met ? l'on m'ote aujourd'hui mon manteau, demain mon jupon ; on ne me laissera point que je ne sois tout nud. » Il se promenoit a grands pas en disant ces paroles ; et le Duc etoit avec quelques autres contre la muraille, comme des hommes jugés ; enfin ils lui dirent que le Conseil tacheroit de trouver quelque remede a ses chagrins et que S. M. pouvoit se reposer sur leurs soins.

Le lendemain, le Roi s'eveilla de tres bonne heure ; il demanda le Duc, qui etoit déjà au Palais et qui lui presenta un memoire contenant plusieurs articles, entr'autres qu'il falloit faire partir tous les seigneurs et toutes les personnes de Madrid qui etoient en état de porter les armes, pour aller en toute diligence en Catalogne s'opposer aux efforts des François. Qu'il falloit faire de nouvelles taxes,

imposer des tributs, emprunter à toutes sortes d'intérêts, créer des rentes, vendre des pierreries, pour fournir promptement de l'argent pour envoyer en Catalogne, en Italie et en Flandre. Qu'il falloit ecrire au Prince d'Orange, que s'il veut faire une descente en France, il agisse donc sans perdre un moment et sans laisser davantage le tems aux ennemis de se rendre les maitres de toutes les places qu'ils attaquent. Qu'en dernier lieu, il falloit écrire a l'Empereur, au Duc de Baviere et aux autres alliez, l'oppression où S. M. Catholique se trouve, pour que l'on cherche les moyens de l'en retirer promptement, ou qu'il les cherche lui-même. Le Roi approuva le mémoire et l'on travaille a son execution.

Le peuple est emu et murmure ; c'est un bruit etrange. La mere qui voit partir son fils et la femme son mari pour aller a Rose crie qu'on les envoie a la boucherie, que c'est une punition de Dieu qui empêche les alliez de prosperer, puisqu'ils ne combattent que pour soutenir un usurpateur et un hérétique. Enfin il s'assembla devant la maison de l'ambassadeur d'Angleterre tant de canaille à lui dire des injures, et au Prince d'Orange, qu'il est constant que s'il avoit paru, ou quelqu'un de ses domestiques, ils les auroient mis en pieces.

Cependant on a jugé a propos pour occuper agreablement le peuple, qui aime ici les spectacles plus qu'en lieu du monde, que l'on fît sur le pretexte de la convalescence du Roi une mascarade de 32 Parejas, c'est a dire de 64 Seigneurs, magnifiquement vêtus, qui coururent les uns contre les autres ; le second jour un plus grand nombre se deguiserent ridiculement, et malgré Rose assiégée et mille autres chagrins, le Roi s'eclata de rire en les voyant : il faisoit des signes de joie et d'admiration, et recommanda que l'on eût bien soin de serrer les habits pour faire encore une fête semblable ; il y en aura une de taureaux lundi prochain.

On soupçonne le Duc de Savoie de jouer un personnage à 2 rôles, et d'être à présent plus porté pour la France que pour la Ligue. Les ministres et quelques ambassadeurs en ont eu des conférances entre eux, qui, ayant été seuës de celui de Savoie, l'ont fort offensé ; il défend la bonne foi de son maître, et il allègue qu'après avoir tout perdu comme il a fait, il n'est plus en état de se séparer des alliez, s'il ne veut vivre le reste de ses jours le plus misérable Prince de l'Europe ; mais ces raisons ne sont pas assez convaincantes pour détruire des soupçons que l'on fonde sur de grandes apparances ; malgré cela, il y a plusieurs personnes qui soutiennent qu'il ne songe qu'à la guerre, et que de tous ceux qui la font, c'est celui qui s'y porte d'avantage par son propre penchant : on l'observe avec soin ; et s'il fait quelques fausses démarches, on ne sera pas longtemps sans le decouvrir ; mais l'on est politique en cette Cour, et l'on feint de ne pas voir ce que l'on ne sauroit punir.

Le Roi est dans une santé beaucoup meilleure que l'on n'auroit osé l'espérer de l'état où il s'est trouvé depuis peu ; certainement tout le monde était au désespoir pendant sa maladie ; et que seroit-ce aussi s'il était mort ? une source de guerres presque inépuisables.

J'apprens dans ce moment que l'Ambassadeur d'Angleterre a juré au Privado que le Prince d'Orange feroit faire une descente en France, et il lui a laissé entendre en des termes plus généraux que positifs qu'il avoit des intelligences qui seconderoient ses desseins ; le Duc de Montalto l'a dit à une personne que je viens de voir ; et il a ajouté qu'il ne le croira que quand bien d'autres lui en auront confirmé la nouvelle, et qu'il connoît assez à quoi tendent tous ces manèges là.

9

A Madrid ce 10e Juin 1693.

Toutes les nouvelles que l'on reçoit du siege de Rose sont si mauvaises que l'on ne doute pas que cette place ne soit bientôt prise ; et il est certain que l'on en est ici mille fois plus alarmé que de tous les evenemens qui peuvent arriver en Flandre ; le Roi a tenu un Conseil secret pour deliberer sur ce qu'il auroit à faire en cas que Rose fut pris. On a trouvé qu'il y avoit tout à craindre pour lui, qu'il ne falloit pas qu'il demeurât à Madrid ; que c'est une ville moins forte qu'un bourg; qu'il est à propos qu'il aille à Valladolid et que, selon ce qui pourra encore arriver, qu'il passe en Asturie. Le Roi a dit qu'il ne voyoit point de différence entre se voir prisonnier du Roi de France ou se voir fugitif ; et là dessus il est sorti du Conseil.

Le Connetable de Castille a averti la Reine mere de la resolution de S[a] M[ajesté] ; elle l'est venue trouver et lui a dit, qu'encore que depuis long-temps elle ait cessé de lui donner des avis, elle passe volontiers par dessus la répugnance qu'elle a naturellement à se meler des affaires où l'on ne l'appelle point, pour le venir conjurer de ne pas s'opiniâtrer à rester dans un lieu périlleux pour sa personne ; qu'il considere en quel état seroit la monarchie s'il étoit pris ; que François I, Roi de France, l'ayant été de Charlequint, il reçeut la loi du vainqueur, et que la France est à peine remise de cette plaie ; qu'il n'est point honteux de s'éloigner par prudence d'un ennemi puissant. Le Roi lui a repondu qu'il en arriveroit ce qu'il plairoit à Dieu, mais qu'il ne sortiroit pas du palais; que si on l'avoit laissé agir selon ses propres lumières, il auroit envoyé à Versailles

la carte blanche au Roi avant que la Campagne fut commencée et que la paix seroit faite.

La Reine mere n'a pû rien obtenir de lui ; mais cela n'empesche pas que l'on n'ait reglé avec le Président d'Assienda et ceux qui tiennent le Trésor Royal d'amasser promptement tout ce que l'on pourra d'argent et de ne l'employer à rien, afin de l'avoir tout prest pour fournir aux frais du voyage, en cas qu'il le faille faire. La jeune Reine et des Dames du Palais, qui savent où les choses en sont, pleurent et se désolent en secret, craignent tous les malheurs de la guerre. Et certainement, si l'on veut mettre l'Espagne à la raison, il faut se rendre les maitres de la Catalogne, fortifier l'armée de France et s'avancer vers nous ; car les maux eloignez ne touchent personne, mais ceux qui arrivent à nos portes portent la terreur dans le cœur du Royaume. L'on a receu neanmoins des nouvelles, par lesquelles on mande que la famine est en France ; et que le Duc de Nouailles va faire un grand détachement de son armée pour l'envoyer dans le Piémont, et cette espérance suspend un peu la crainte ; mais j'ose vous dire que bien loin de diminuer les troupes en Catalogne, il faudroit les augmenter, et alors nos Espagnols demanderont la paix à genoux ; je vois l'état où ils sont et leurs alarmes, il en faudroit profiter.

L'Ambassadeur d'Angleterre commence à chercher des raisons pour justifier son maistre, en cas que l'on ne fasse pas une descente en France. Il allegue que toutes les cotes de Bretagne et de Normandie sont si puissamment gardées qu'encore qu'on se résoude à faire des tentatives, il est à craindre que l'on ne réussisse pas. Le Duc de Montalto, irrité, lui a dit que c'étoit proprement un jeu de petits enfans ; et « qu'étoient devenuës les intelligences du Prince d'Orange qui se vantoit d'avoir tant de créatures en France ? » Il a répondu qu'il en a encore, mais qu'on a

découvert une partie du secret, et que l'on a arrêté deux personnes qui s'en mêloient, qu'on les a mises dans un chateau sans que l'on sache seulement l'endroit, tant les choses se sont passées secrètement.

Montalto a raconté cette conversation à Don Manuel de Lira, et lui a demandé ce qu'il en croit ; celui-ci a dit que c'étoient des mensonges, que l'Ambassadeur d'Angleterre sait bien que l'on ne peut verifier s'il y a des traitres arretez en France, et qu'il emploie ces petits tours de finesse pour les amuser ; mais que s'il étoit vrai que le Prince d'Orange eut 36.000 hommes disposés à faire une descente, il ne seroit pas necessaire d'avoir des amis pour les favoriser, et qu'ils pourroient bien en venir à bout sans autre secours que celui de leurs propres armes. Là dessus, le Duc lui a dit qu'on l'avait assuré que le Roi de France et le Prince d'Orange sont d'intelligence ; que le premier veut conserver en aparance les interets du Roi Jaque parcequ'il ne lui seroit pas glorieux de les abandonner ; et que l'autre, de son coté, lui a promis de ne défandre que foiblement la Flandre, et de lui laisser prendre toutes les villes qu'il voudra sur le Roi Catholique ; que si cela etoit, les alliez seroient toujours pris pour dupes. Don Manuel ne dona pas tout à fait dans ce sentiment, qu'il a comuniqué à une personne qui est fort portée pour la paix, et qui croit que le meilleur moyen pour la faire, c'est de donner de la défiance des uns aux autres, afin que chacun regardant à son propre intérêt, regle ses affaires tout seul ; de sorte que cette personne a fort appuié la nouvelle de l'intelligence prétendue entre le Roi et le prince d'Orange, et Don Manuel, qui la croit possible par toutes les raisons qu'on lui en a dites, confirmera le Privado dans cette pensée ; de sorte que si une fois ils se persuadent dans le Conseil que le Prince d'Orange leur manque sous main, et que le Duc de Savoie a fait un accommodement secret, ils ne voudront pas être plus long-

tems la victime de la guerre, et vous verrez qu'ils songeront à eux-memes. Je prens encore la liberté de vous repeter que le moyen le plus certain pour cela, c'est de presser vivement la conquête de la Catalogne, car tout le peuple et toutes les personnes de qualité en sont ici dans une allarme inconcevable.

Le Roi est à Lescurial depuis le 3. de juin jusqu'au 11. 1693.

10

Madrid 24e Juin 1693.

L'on n'est point surpris ici des progres que les Fransois font en Catalogne, l'on s'y est toujours bien attendu et l'on songe seulement aux moyens d'en arreter la suite. Montalto a dicté au Roi une petite harangue gracieuse et patetique qu'il a prononcée dans le conseil pour faire connoitre le besoin qu'il a d'argent : aussitost les Conseillers d'Etat ont déclaré qu'ils donneroient chacun 1.000 pistoles au Roi, et Balbases a offert cent mille écus. A son exemple quelques autres ont dit qu'ils doubleroient la somme de 1000 pistoles 2. et 3. fois à proportion de leurs biens ; chaque seigneur s'est offert de fournir au Roi 2. et 4. cavaliers, jusques à 6. montez et équipez ; ils ont envoyé tous leurs chevaux de selle au Roi, et peu en veulent recevoir l'argent. Il n'en a jamais été [vu] de si beaux ; on leur coupe une oreille pour les marquer, c'est en verité grand domage. Il part vendredi prochain 2000 cavaliers pour aller en Catalogne ; et comme le bruit s'est répandu, quoique sourdement, que le Roi passeroit à Valladolid, le peuple s'en est fort effarouché ; de sorte que pour le remettre, l'on dit partout que le Roi veut s'avancer au devant des Fransois pour leur faire fête ; cela rassure moins

que l'espérance d'une prochaine paix ou d'une trêve ; mais le Roi s'en est déclaré, disant qu'il veut une bonne paix, et qu'il ne pourroit s'accommoder d'une treve.

Le Duc de Baviere mande que le Roi de France va revenir à Versaille ; ce qui s'accorderoit avec les lettres qu'on avoit receuës, avant son départ pour l'armée ; sans que l'on apprend qu'il se porte fort bien, et que ce n'est pas à sa mauvaise santé qu'il faut attribuer son retour ; de sorte que nos ministres ont bien des reflexions à faire la dessus ; mais celui de l'Empereur paroît dans une consternation extrême, [à cause] du detachem[en]t de 40000 hommes qu'on dit que M[onsei]g[neu]r le Daufin mène lui-même en Allemagne. Chacun en a de la joie ici, parce-qu'on espère que ce sera un moyen sûr de conclure la paix. On a des nouvelles qui assurent que les princes mécontens du 9e Electorat ont sollicité le Roi de faire une puissante diversion sur le Rhin, et qu'ils joindront leurs armes aux siennes, pour se vanger du mépris que l'on a fait à la Cour imperiale de leurs remontrances ; il est inconcevable combien ces alarmes ont mis Lokowits à la raison ; lui qui est toujours plus fier que pas un, il paroît doux comme un agneau.

Le crédit de la Reine mere est si fort diminué que l'Ambassadeur du Prince d'Orange ne lui fait presque plus sa cour ; et je sçais de bonne part qu'il y a déjà du tems qu'il diffère à lui payer les sommes qu'il lui envoyoit. Elle en est si indignée qu'elle commence à parler de ce Prince comme d'un usurpateur, qui abuse de la facilité des alliez, et qui leur promet depuis longtems tout ce qu'il ne leur peut tenir. Pour le Duc de Montalto, il en est desabusé à tel point, que lorsque l'Ambassad[eu]r d'Angleterre lui fait quelques propositions, il dit à ses plus confidans : « Tanto por el tamborilero » ; c'est comme qui diroit en fransois : « Autant pour le brodeur. »

Il y a eu une espece de dispute entre nos Ministres et quelques uns de ceux des Princes etrangers ; ils etoient en conversation et s'avancerent de dire que le Roi d'Espagne étoit celui qui contribuoit le moins à soutenir la guerre et qu'il etoit celui qui contribueroit le moins à faire la paix, dont les Espagnols furent beaucoup indignez, leur demandant s'ils ne fournissoient pas à tout, et s'ils ne s'épuisoient pas pour envoyer l'argent necessaire afin de payer les troupes, et que c'etoit le nerf de la guerre. On leur dit qu'il etoit vrai qu'ils tiroient de leur propre foiblesse toutes les forces qu'ils pouvoient ; mais qu'ils n'avoient point de soldats, et que l'argent seroit inutile si l'on ne trouvoit pas des hommes ; enfin ils se picoterent fort, et les reproches auroient été plus loin si les moins passionnez n'eussent apaisé la querelle. Il en arrive quelquefois de semblables, car l'intelligence regne peu entre les Conseillers d'Etat et les Ambassade[urs], et l'on est ici étrangement las de soutenir une si longue guerre, d'etre battu partout, et bien souvent raillé de ceux pour lesquels on soufre.

La Reine mere travaille de tout son pouvoir à rentrer dans les affaires : elle ne peut demeurer dans une situation si indolente, et comme elle connoît l'aversion du Roi pour la jeune Reine et que c'est une erreur d'en attandre des heritiers, elle l'attaque par son foible et lui fait dire que s'il vouloit prendre de bonnes mesures on pourroit venir à bout de la répudier et d'en avoir une autre plus belle et moins sterile. Elle menage le Nonce afin qu'il entre dans ce dessein, et qu'il aide au confesseur à lever tous les scrupules que le Roi pourroit avoir ; mais c'est une entreprise de longue haleine dont la reussite est encore dans les espaces imaginaires. Tout ce que cela produit à l'heure qu'il est, c'est que cela l'amuse et l'occupe, et que l'esprit de cette Princesse est comme un feu auquel il faut donner de l'aliment.

11

De Madrid ce 9e Juillet 1693.

Voici la 3e Lettre que je vous écris afin qu'il en arrive quelqu'une entre vos mains, car je sais que depuis peu l'on est fort friant de les prendre. Il est arrivé ici un courrier qui a apporté les nouvelles de la rencontre de l'armée navale de France avec la flote marchande d'Angleterre et de Holande ; on dit que le combat s'est passé le long de nos côtes et que tout est en deroute ; cela jette tout le monde dans la consternation; cependant, pour la suspendre un peu, l'on répand le bruit qu'il ne s'agit que de quelques armateurs qui se sont trouvez et se sont battus ; mais que pour la grande flote elle s'est sauvée fort heureusement. L'on s'attend de recevoir encore des nouvelles plus facheuses du coté de Cadix. Ces diférentes alarmes qui se succedent font de grands effets et tres certainement l'on va prendre des mesures convenables à l'état où l'on se trouve ; et ce qui persuade que l'on veut se tirer de misère, c'est le voyage de l'Amirante de Castille ; nous sommes si proches voisins, que nous nous voyons presque tous les jours ; celui où il partit pour aller en Navarre, il me dit que s'il etoit assez malheureux pour que je n'eusse aucun chagrin de son absence, il espéroit que je sentirois de la joie de son retour. Ces paroles m'etant demeurées dans l'esprit, un de mes intimes amis auquel je les ai dites, m'a assuré que les eaux où il va ne sont qu'un pretexte pour s'aprocher insensiblement de la France, afin d'etre à portée d'y venir au premier ordre ; vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il a toutes les inclinations fransoises, qu'au fort de la guerre il est habillé de Chambergue et qu'il n'alloit plus au Conseil parcequ'il s'y etoit rendu suspect par toutes les

choses qu'il y disoit, à tel point que sans le Duc de Montalto on l'auroit exilé. Cela ne l'empecha pas de faire venir les portraits des 3. petits Princes de France et de les envoyer au Roi qui les voulut voir. On le croit empoisonné ; il y a ici des gens qui n'ont la main que trop bonne pour ces miserables coups. Quoiqu'il en soit, il n'a pas laissé d'obtenir de l'argent pour faire son voyage, dans un temps où l'on n'en trouveroit à peine pour la personne du Roi.

L'on m'a dit que c'est le Duc de Montalto qui l'a fait agréer au Roi pour l'envoyer en France demander la paix, et en même temps un des fils de M[onsei]gneur le Daufin ; la chose est tenuë fort secrete, toutes les aparances confirment la confidance que l'on m'a faite la dessus, quand ce ne seroit que ce que m'a dit l'Amirante sur la joie que j'aurois de son retour. Le Duc de Montalto, son meilleur ami, qui prévoit assez la necessité de faire passer quelqu'un en France et qui est bien aise de lui menager cet honeur, l'a fait partir afin que, se trouvant tout porté sur la frontiere, il paroisse naturel de le choisir plustôt qu'un autre. Il est indubitable que l'on peut menager la succession de l'Espagne pour un des fils de France ; les conjonctures se randent tous les jours plus favorables, il ne faut qu'en profiter.

12

De Madrid ce 9e Juillet 1693.

Dans la crainte que mes lettres ne soient prises et dans l'envie de vous faire savoir ce qui se passe, je vous écris par deux endroits diférents ; Dieu veuille qu'ils soient également surs.

L'on a seu ici par une voie très certaine que l'Empereur veut faire la paix et qu'il prend des mesures pour faire ses

conditions les meilleures qu'il pourra ; cela étonne d'autant plus qu'il parroissoit si irreconciliable ennemi de la France, qu'il faisoit dire à nos Ministres qu'il ne vouloit d'accommodement avec elle qu'à la pointe de l'épée, et que s'il arrivoit que les Princes liguez l'abandonnassent, il soutiendroit la guerre tout seul plustôt que de consentir à la paix. Le Roi est à p[rése]nt partagé entre la joie et la crainte, il est bien aise de cet acheminement ; mais il est chagrin qu'il ne vienne pas de lui ; il a assemblé le Duc de Montalto, le Conétable de Castille, le Duc d'Ossonne, le M[arqu]is de Los Balbases, D. Manuel de Lira ; et son confesseur s'étant trouvé dans sa chambre, il lui dit d'entrer aussi dans son Cabinet. Il se plaignit fortement qu'on l'eût détourné du dessein qu'il avoit pris depuis plusieurs mois d'envoyer demander la paix au Roi de France, disant qu'il auroit eu la gloire de commencer, et que celui qui commence est toujours plus favorablement traité que celui qui n'agit qu'après les autres ; il gronde la dessus tout le monde et s'adressant au Conétable : « He bien ! dit-il, c'est la Reine qui a fait jouër mille machines pour faire avorter mon dessein ; elle m'alleguoit que j'offenserois l'Empereur en agissant seul, et voila que l'Empereur ne craint point de m'offenser. » Le Connétable lui répartit qu'il etoit toujours le maitre et qu'il etoit encore temps d'envoyer s'il vouloit ; mais les autres l'en ont détourné, disant qu'il est à propos de voir ce que le Roi de France répondra à l'Empereur pour se régler sur cette réponse ; que si elle est dure, il vaut [mieux] lui en laisser le chagrin que de le partager sans necessité ; mais que si elle est favorable, alors il pourra faire ses demarches comme il le jugera à propos.

La Reine mère, qui n'est pas apaisée contre le Prince d'Orange, ménage l'occasion qui se presante de se vanger ; elle fortifie le Roi dans l'envie qu'il a de faire de la paix ;

elle a deux motifs qui l'en pressent également : le 1er, de punir le Prince d'Orange de son mauvais procédé avec elle, car encore qu'il en ait receu des services essentiels, il a cessé de lui payer sa pension dès qu'il s'est crû assez affermi pour se passer d'elle, et la regardant comme une amie inutile, il ne l'a plus ménagée ; le 2e motif, c'est qu'en aplaudissant à la paix, elle fait sa Cour au Roi, et que si quelque chose lui doit rendre ses bonnes graces, c'est celle-là.

Quelques personnes sont persuadées que l'Empereur avoit donné avis au Roi de ses intentions et que c'est en partie ce qui a contribué à cette fermeté qu'il fit paroître lorsqu'aux nouvelles du Siege de Rose on vouloit l'obliger d'aller à Valladolid ; mais en cas que l'Empereur lui ait fait part de ses desseins, la chose s'est passée bien secretement, et sans doute S[a] M[ajesté] n'auroit pû se taire sur un article qui lui donne tant de joie. Il y a beaucoup plus d'aparance qu'il ignoroit et que ce n'est pas une feinte que la surprise qu'il a témoignée.

Certainement le Conseil est bien embarassé au parti qu'il faut prendre ; le Roi voudroit toujours s'adresser directement au Roi de France, mais une partie des Conseillers opine qu'il seroit mieux d'y entremettre le Pape pour qu'il fit les premieres demarches, et les autres demandent que l'on ne précipite rien ; et qu'il sera toujours à tems de faire ces grandes démarches là. D'ailleurs on craint tout pour Cadix, et l'on n'espère plus des secours promis de la part du Prince d'Orange ; les plus avisez considèrent la ruine de Cadix et l'incendie des vaisseaux qui peuvent arriver sans aucun obstacle comme des malheurs irréparables, et ils disent que si l'on envoyoit demander la paix au Roi, qu'il l'accorderoit, et qu'on la demandera infailliblem[en]t, mais que ce sera trop tard.

La Cour, la ville, le peuple, le Roi, les Reines, les Ambas-

sades, les Negocians, les Etrangers, tout est intrigue dans cette affaire.

L'Ambassadeur d'Angleterre se montre peu ; quand il passe dans les ruës, le peuple l'insulte et dit tout haut que le Prince d'Orange retourne en Holande et qu'il sera encore bien heureux d'y être reçeu. On oblige toutes les Provinces de lever des soldats à leurs dépens ; mais on les regarde comme un foible secours, puisque ce sont des gens enrôlés, la pluspart de force, et sans aucune discipline. Le Roi a taxé tous les Ecclésiastiques du côté de la Navarre ; c'est là une petite ressource pour soutenir la guerre, et quelque effort que l'on fasse, il est aisé de voir que l'on ne peut aller bien loin.

On a traduit ici une déclaration que le Roi d'Angleterre fait, et qui semble bien favorable aux Anglois ; je l'ai veuë chez la Reine mere, car elle n'est plus dans les intérets du Prince d'Orange.

Il y a beaucoup de froideur entre le Nonce et le Comte Lokowits : à peine se regardent-ils, mais ni l'un ni l'autre n'en ont pas encore déclaré la cause.

Le Roi paroît fort gai : on attribue sa belle humeur à l'esperance de la paix, et l'on n'est plus si empressé pour lever des troupes.

13

De Madrid ce 22. Juillet 1693.

Je n'ai jamais été plus surprise que de voir l'Amirante de Castille de retour et je l'ai été beaucoup davantage d'apprendre que c'est par les ressorts que les Ambassadeurs de l'Empereur et d'Angleterre ont fait jouer pour rompre les mesures qui avoient été si bien prises, à ce qu'il sembloit, pour demander la paix. Le Comte Lokowits a

protesté que son maître n'a aucun dessein de la faire, mais que, voyant Monseigneur le Daufin s'avancer vers l'Allemagne, et que toutes ses troupes n'étoient pas encore jointes, il avoit trouvé à propos de parler de paix, bien moins pour la conclure que pour suspendre par ces préliminaires les progrez des Fransois, et qu'à la verité il avoit si peu mis son espérance dans cette petite finesse, qu'il n'avoit pas perdu une heure ni un moment pour donner ordre à tout, et que les choses étoient à presant en tres bon etat.

D'un autre côté, l'ambassadeur d'Angleterre s'est rendu plus attentif aux volontez de la Reine mere ; il la voit avec assiduité, et il lui a promis sur son honneur qu'elle toucheroit incessamment de l'argent, et que le Prince d'Orange a pour elle un veritable attachement. La Reine mere l'a fort bien receu et lui a promis tous les bons offices qui dépandent d'elle.

D'ailleurs l'Envoyé de Savoie vante fort haut les progrez de son maitre, que les troupes des allies sont entrées en Provance et que tout va le mieux du monde.

L'Envoyé de Neubourg, que le Duc de Montalto voit de bon œil, ne parle qu'en faveur de la guerre, et plusieurs [Conseillers] d'Etat vantent bien haut les sommes que toutes les villes ont données, chacune selon son pouvoir, pour subvenir aux dépenses necessaires ; outre cela elles ont fourni des hommes, des armes, des chevaux et des bleds, de manière que l'on n'est plus dans les dispositions d'envoyer demander la paix au Roi ; et Montalto a fait savoir à l'Amirante qu'il n'avoit qu'à revenir. C'est une chose étonnante que le peu de stabilité qui se trouve dans les resolutions que l'on prend ici ; le Roi et les Conseillers veulent une chose ; la Reine mere et les Ministres étrangers en veulent une autre : et c'est toujours leur volonté qui est suivie, parcequ'ils ont plus d'adresse et de fermeté que le

Roi et le Privado ; ils craignent l'Empereur comme de vrais enfans.

Comme le peuple a seu qu'on ne travailloit point à la paix, il s'en est affligé extremement ; et pour suspendre sa douleur, on a répandu le bruit que le Roi de France étoit fort malade, qu'ainsi on ne sauroit parler de la paix dans un temps où il peut arriver de si grands changem[en]ts et qu'il faut attendre pour savoir au vrai à quoi s'en tenir.

Le Royaume d'Aragon et quelques autres Etats qui se sont joints avec lui, ont envoyé des Deputez au Roi pour le supplier de se mettre lui-même en campagne et qu'ils lui promettoient de l'aider de leurs vies et de leurs biens ; mais que s'il ne vouloit pas sortir de Madrid et les encourager par sa présence, ils resteroient aussi paisibles que lui. On tint le conseil pour résoudre si le Roi devoit se mettre à la tête de ses troupes ; il étoit caché dans un cabinet où il écoutoit le resultat du Conseil, et comptoit par ses doigts ceux qui opinoient pour qu'il restât ; il trouva que le plus grand nombre de voix alloit à le faire rester, et dans la joie qu'il en eut, il entra promptement dans la salle, jouant des castagnettes avec ses doigts et criant de toute sa force : « Bueno ! bueno ! que me quedo, que me quedo ! » ; ce qui veut dire : « Bon, bon, je demeure, je demeure. » Malgré la gravité Espagnole, la pluspart des Conseillers ne seurent pourtant s'empescher de rire de cette entrée de ballet ; il fut conclu qu'on ne rendroit point de réponse aux Envoyés d'Aragon.

14

De Madrid ce 5e d'Août 1693.

Le Comte Lokowits commence à respirer, et l'approche de l'armée Othomane est si lente, qu'il publie qu'on ne la

craint plus et que le Prince Louis de Bade est en état de soutenir vigoureusement tous les efforts de Monseigneur le Daufin ; il conclud toujours qu'il ne faut point faire la paix ; mais les finances s'accordent mal avec cette résolution. L'on a fait des efforts surnaturels pour mettre des troupes sur pied, qui n'ont presque rien produit ; et le peuple, deja considerant que ce n'est pas la fin de ces peines et que la continuation de la guerre achevera de l'epuiser, se revolte étrangement et perd le respect à tel point, qu'une troupe d'hommes, de femmes et d'enfans coururent jeudi sous les fenêtres du Duc de Montalto : ils lui dirent mille injures et lui demanderent la paix ou du pain ; les domestiques du Duc irrités voulurent sortir et les charger, mais leur maitre fit promptement fermer les portes de sa maison et leur commanda sur toutes choses de ne rien dire et de ne pas tirer un coup ; ensuite, du haut de son balcon il leur fit jetter quelque argent, et par ce moyen il les apaisa. Les uns ont blâmé cette douceur, qu'ils appellent mollesse dans un Ministre, les autres l'ont approuvé, parcequ'en irritant cette populace, il en pourroit arriver pis ; mais il est à craindre pour le Duc qu'on ne lui fasse souvent de pareilles algarades.

Le Duc de Montalto, peu contant de voir que le peuple l'accuse de la guerre et le rend responsable de la misère qu'il souffre, ne manqua pas d'aller au Palais après que les plus mutins se furent retirez ; et il entretint le Roi plus de deux heures en particulier. Il est certain que cette conversation se passa sur l'état présant du Royaume et sur la necessité de faire la paix, car ensuite le Roi a écrit à l'Empereur et lui a depeché un Courrier extraordinaire, aussi bien qu'à tous les alliez, leur declarant qu'ils sont les maitres de continuer la guerre contre la France s'ils le jugent à propos pour leurs intérets particuliers, mais qu'à son egard, il leur déclare qu'il va chercher toute sorte de

moyens de faire la paix, et qu'il lui en coute plus qu'à tous les autres ensemble ; que s'ils le veulent, il est prest d'agir de concert avec eux pour obtenir de bonnes conditions ; et que s'ils ne le veulent pas, ils ne doivent point trouver à redire qu'il prenne le parti de donner le repos à ses peuples.

Le Roi a trouvé des billets menaçans et des vers satiriques jusques sur sa table ; la Reine mere a eu aussi les siens, où on l'appelle la pensionnaire et la venale du Prince d'Orange ; c'est là l'endroit le plus doux, car il y en a d'autres que le respect dû à son rang et à sa personne m'empêchent de repeter. Cependant, à l'insolance près, les vers sont fort bons et celui qui les a faits n'ignore pas ce qui se passe dans les affaires les plus secretes ; l'on en accuse un Grand, et sur ce simple soupçon on pourra bien l'exiler.

On est surpris que Monsieur le Nonce ne parle point de la paix avec la chaleur qu'il faut ; il avoit tant dit, lorsqu'il arriva, que c'etoit le plus pressant desir de Sa Sainteté, qu'il sembloit à tout le monde qu'il ne negligeroit rien ; mais sans doute l'Empereur est cause de ce changement, et nous savons assez que le pere commun des fideles est bien aise de ménager tous ses enfans ; cela ne laisse pas d'etre facheux, car si personne ne parle jamais de la paix, quel moyen de la faire ?

J'ai eu l'honneur de vous mander plusieurs fois qu'il seroit essentiel qu'il y eust ici quelqu'un qui, sans paroitre suspect aux ministres, pût aider à leur desiller les yeux, car on deguise tous les evenemens qui arrivent et les ministres etrangers les debitent à leur fantaisie ; si le Roi de France prend une ville considerable, ce n'est plus qu'une bicoque ; s'il brule ou s'il se rend maitre des vaisseaux de guerre et marchands, ce ne sont que des barques d'avis ; s'il gagne un combat contre les alliez, il lui en coute si cher qu'il l'a trop acheté : enfin l'on masque tout jusques dans

le Conseil, et celui qui sait le moins la verité, c'est le Roi.

L'on est en grosse colere à la Cour contre le Gouverneur de Malaga et contre le Comte de Puertollano, qui lui a conseillé de donner à la flotte de France les raffraichissemens qu'elle a demandez, quoiqu'elle eut deja tiré plus de 4000 coups sur la ville. On dit que malgré ce sujet de rancune, le gouverneur ne laissa pas d'envoyer au general des François 200 vaches et des moutons à proportion ; en echange, il fut regalé de sa part de 12. flasques d'eau de la Reine de Hongrie.

15

De Madrid ce 20e d'Aoust 1693.

Les nouvelles d'une sanglante bataille donnée en Flandres se sont répanduës d'une maniere peu claire ; mais l'on juge par cette ambiguité et à l'air des ministres, que les alliez ont été battus ; on avouë même que les Fransois ont remporté l'avantage ; et comme j'ai receu la relation que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, je l'ai traduite en Espagnol et je l'ai déja montrée à plusieurs personnes qui n'en avoient pas été si bien informez ; car on cache les mechans evenemens avec soin, et pourveu que le peuple les ignore, on croit y avoir suffisamment remedié.

Le Roi a un foû qui ne manque ni d'esprit ni de vivacité ; aussitôt qu'il a entendu dire que l'armée des alliez avoit été battuë, il a rempli une grande feuille de papier de croix, et etant entré dans la chambre du Roi, il lui a dit qu'il lui demandoit audiance ; le Roi en riant s'est retiré dans un coin et il lui a présanté cette feuille de papier : « Tenez, Sire, lui a-t-il dit, lisez cela. — Hé ! que veux-tu que je lise ? a repliqué le Roi, je ne vois que des croix. — Ha ! Sire, a dit le foû, je vais vous les faire lire tout cou-

rant : voici la bataille de Staffarde, Mons, Namur, Stenkerke, Rose, Huy, la flotte défaite, la bataille de Wang, les Reines et vôtre Conseil; car, a-t-il continué, il faut que vous sachiez que vous et vos amis venez d'être battus en Flandre. » Le Roi est demeuré tout étonné ; il lui a demandé depuis quand il savoit ces nouvelles, et il lui a dit le temps et le detail de toutes choses, dont il est demeuré fort surpris.

Cependant les ministres, après avoir concerté entre eux ce qu'ils devoient dire, et ce qu'ils devoient cacher à Sa Majesté sur cette affaire, le sont venus trouver ; il les a ecoutés d'un bout à l'autre sans les interrompre, et puis il leur a dit tout en colere : « Je vois bien que je suis mieux informé que vous, car je sais encore telle et telle chose ; pourquoi me celer la verité ? suis-je un enfant ? » Ceux à qui il parloit sont demeurez interdits et se sont excusez le mieux qu'ils ont pû, mais il n'en a pas paru satisfait.

L'Amirante est à present le mieux du monde dans l'esprit du Roi ; il passe tous les jours deux heures tête à tête enfermé avec lui, et si quelcun peut le determiner à la paix, ce sera lui ; ayant le cœur assez noble pour n'être point partial, il parle de toutes choses avec la derniere franchise, et le Roi l'ecoute avec la derniere attention ; mais il y a plusieurs partis formez à la Cour, qui ont des interets si opposez, que ce que l'un fait aujourd'hui l'autre le défait demain. La jeune Reine a le sien, composé de sa favorite Perlis, du boiteux Envoyé de Neubourg ; celui-ci entraine Montalto dans leurs sentimens, et le Comte de Baños. La Reine mere a le sien, composé du Connetable de Castille, du comte Lokowits et de la plûpart des ministres Etrangers.

Le Duc de Montalto a le sien, où il fait entrer le Duc d'Ossone, l'Amirante, D. Manuel de Lira et le Duc de Pastrane. Le Comte de Monterey a le sien, dont il a mis le

Cardinal de Tolede, les marquis de Los Balbases et d'Arissa. Monterey est absolument opposé à Montalto, il cherche soigneusement l'occasion de l'eloigner de la faveur, pour se mettre à sa place ; et Montalto de son coté tache de le rendre suspect ; ainsi chacun regarde plus son intérêt particulier, que celui en general de tout le Royaume : pensez-vous que, s'ils agissoient d'intelligence, l'on eut fait revenir l'Amirante comme l'on a fait ? pensez-vous aussi que l'on eut tardé jusqu'à present à demander un des fils de Monseigneur le Daufin ? Soyez certain que toutes les demarches ne seroient pas à faire, mais ils croient que si ce jeune Prince venoit, il meneroit avec lui de bonnes têtes, qui domineroient dans le conseil et qui les éloigneroient des affaires ; c'est là une de leurs plus grandes apprehensions, et ce qui fait que lorsqu'on agite cette question comme un moyen essentiel de pacifier tout, la plûpart s'elevent contre ce sentiment et s'appliquent à le détruire. Au fonds la necessité est trop grande, ils peuvent retarder, mais ils n'empecheront point que l'on n'en vienne à une paix ; et l'on est persuadé qu'il y a deja de bonnes paroles données entre la France et l'Espagne, puisque l'armée navale n'a point détruit les ports d'Espagne, comme elle le pouvoit faire, et qu'elle a traité les vaisseaux de cette nation avec douceur, les distinguant des autres ennemis, ce qui laisse entrevoir d'heureux préliminaires pour une chose que tout le monde desire.

Le pauvre Marquis de Los Veles est enfin à l'extremité. Le Roi y perd un bon sujet, et le Roi de France un grand serviteur ; il étoit son partisan dans le fond du cœur, et s'il étoit demeuré dans le ministère, il avoit de bonnes intentions et connoissoit suffisamment d'ou venoit le mal.

L'Ambassadeur de Savoie fait grand bruit de tous les avantages que son maitre remporte sur les Fransois ; il

assure que la Campagne ne se passera point qu'il n'ait pris deux fortes places et ses quartiers d'hyver en Provance.

On dit que le Comte de Mansfeld n'ira pas à Rome ; en effet, les diférans continuent entre le Pape et l'Empereur : les raisons publiques qui paroissent de ce diférant, en sont les plus foibles motifs ; mais l'on prétend que l'Empereur se défie de Sa Grandeur et que le Pape, de son coté, de la continuation de la guerre et de ce qui se passe en Italie. Le Nonce a dit ceans que la pluspart des Princes s'étoient plaints au Pape des violances de l'Empereur et que la conduite du Roi de France étoit bien plus modérée que la sienne.

L'on a grande peur que l'on ne se batte encore en Flandre, car après les desavantages qu'on a eus, l'on appréhende tout. Le Prince d'Orange a écrit qu'il va faire venir des troupes d'Angleterre et de Hollande et qu'il veut prendre sa revanche. On attend impatiemment la réponse des alliez aux lettres que le Roi leur a écrites au sujet de la paix.

16

De Madrid ce 3e Septembre 1693.

L'Ambassadeur de l'Empereur a eu audiance et il a dit au Roi que son maitre est fort surpris de la passion qu'il temoigne pour la paix ; que si les alliez demeurent dans une bonne intelligence, il est certain que l'on minera peu à peu le pouvoir du Roi de France ; et qu'au contraire, ce seroit le servir à souhait que de se détacher les uns des autres, que plusieurs fleches mises ensemble se rompent difficilement, mais lorsqu'on les separe, on les casse sans peine ; qu'il considere les grandes depenses inutiles que les Fransois ont faites et le temps qu'ils ont perdu pour venir

chercher l'armée Impériale aux bords du Nekre sans avoir profité de leurs peines ; que la prise d'Eidelberg auroit pû être fâcheuse, si elle avoit eu des suites, mais que leurs entreprises s'étant terminées à cette conquête, il est constant que la campagne leur est fort desavantageuse et que l'on peut tout esperer à l'avenir ; que ce seroit une chose criante de plier de gaieté de cœur devant un ennemi qui paraît d'autant moins redoutable que ses forces se consument ; que l'Empereur ne s'éloigne pas de faire la paix avec la France, mais qu'il est juste de chercher des conjonctures favorables et que l'on ne les peut attendre que du temps et de l'union des alliés.

Le Prince d'Orange a chargé son Ambassadeur d'entretenir le Roi de ses sentimens sur la lettre que Sa Majesté lui a écrite pour le convier à la paix. L'ambassadeur, ayant obtenu audiance, a représenté qu'il ne s'est point encore passé de campagne dont il doive être plus satisfait que de celle-ci, puisqu'il y a le moins perdu, que la prise de Rose n'a point été suivie d'aucune autre conquête, bien que les ennemis en eussent pû entreprendre, que la prise d'Huy n'est pas considerable, et que la derniere bataille n'est desavantageuse qu'aux Fransois, qu'ils en ont eu l'honneur en apparance, et la perte en effet ; il est entré là dessus dans un long détail, l'assurant que l'armée des alliez en Flandres etoit aussi forte qu'auparavant le combat, et que les Anglois et les Hollandois se trouvoient si peu degoutés de la guerre, bien que leur commerce en souffrît, qu'ils étoient dans la resolution d'employer leurs vies et leurs biens pour la cause commune ; qu'ainsi il ne seroit pas juste qu'après tant de depenses et de sang répandu, l'on conclût une paix desavantageuse en voulant la precipiter ; que le Roi son maitre y donneroit volontiers les mains, n'ayant rien plus à cœur que l'avantage des allies ; mais qu'il falloit attandre que l'on eût affoibli par

le temps un ennemi qui, étant encore trop puissant pour recevoir la loi, voudroit la faire à ceux de ses ennemis qui lui montreroient quelque foiblesse ; que le Roi d'Angleterre alloit retourner à Londres pour y prendre de nouvelles forces, et qu'il se trouveroit toujours le premier à la tête des troupes. Le Roi demeura fort rêveur, et répondit si peu de choses, qu'à peine on l'entendit.

Le Duc de Baviere a écrit au Roi et au premier ministre ; il leur mande qu'il ne peut perdre le souvenir de ses pays pillez et brulez ; qu'il est bien juste qu'il en cherche la vangeance, ou tout au moins des dedommagemens proportionnez à ses pertes ; qu'il est impossible qu'une seule puissance fasse tête à toutes celles qui sont unies pour la détruire ; que si le Roi de France vient à séparer ses forces pour se défendre contre tous, il n'aura jamais été plus foible ; que s'il les reunit en un ou deux endroits, il faudra s'y tenir sur la défensive et attaquer vigoureusement les frontières decouvertes ; qu'alors, ou l'on fera des progrès sur lui, ou on le mettra dans l'obligation de séparer de nouveau ses armées ; que l'on vient d'en voir l'experiance dans la prise de Rose, que naturellement après cette conquête il pouvoit s'avancer et tanter jusqu'au siege de Barcelone ; mais qu'il avoit eté contraint de s'arreter pour envoyer du secours aux endroits foibles, et que les longues marches ruinoient ses armées et consommoient ses finances ; qu'à son egard il ne feroit point une barriere à la paix, pourveu que l'on songeât à la faire sans precipitation.

L'Ambassadeur du Duc de Savoie a répondu de la part de son maitre dans l'audiance qu'il a seulement euë du Duc de Montalto, que s'il avoit été capable de vouloir profiter de ses avantages et chercher à faire ses conditions bonnes, il en auroit aisement trouvé les moyens ; que sa fidelité pour la ligue l'avoit détaché de ses propres intérets

pour l'attacher au bien commun, et qu'il étoit celui qui avoit ressenti davantage la colere et le pouvoir de la France; que cependant, il étoit dans la résolution de tenir ferme, que la guerre du Piemont devenoit la plus onereuse aux ennemis par la difficulté d'y conduire des vivres; que Sa Majesté Catholique n'avoit pas perdu toute seule, qu'il étoit aisé de savoir ce qui lui en coutoit, que le Roi de France auroit bon marché de tous les alliez s'ils vouloient ainsi se séparer, au lieu que les alliez auront bon marché de lui s'ils demeurent unis.

Toutes ces réponses ont été rédigées par écrit, et quelques personnes de consideration en ont eu des copies.

Le Roi, peu satisfait de l'opposition des alliez pour faire la paix, s'enferma avec le Duc de Montalto et l'Amirante de Castille; et ils eurent là dessus une longue conferance, après laquelle il fit entrer quelques conseillers d'Etat, et l'on mit l'affaire en question sur le tapis. Aucun ne parloit, ils attendoient que le Duc ouvrît un avis; il prit aussitost la parole, et dit que si l'on ne faisoit pas la paix, l'Espagne etoit sur le point de sa ruine; qu'il ne falloit point se flatter, que si le Maréchal de Tourville avoit eu des ordres conformes à son pouvoir, il auroit pû ruiner leurs villes et leurs ports de mer; que ce qu'il n'avoit pas fait cette année se feroit peut-être la prochaine, que les alliés alleguoient de foibles raisons pour ne pas faire la paix, qu'il n'y avoit qu'à les examiner pour en voir toutes les defectuositez; qu'ils se croient vainqueurs en Allemagne parcequ'ils n'y avoient pas été battus en bataille rangée et qu'on ne leur avoit pris qu'Eidelberg, qu'ils crioient victoire en Flandre parce que toute l'armée n'avoit pas été taillée en pieces et qu'ils n'en avoient perdu qu'une partie avec le canon et le champ de bataille. Que l'on se trouvoit heureux du coté de la Catalogne de n'avoir laissé prendre qu'une place considérable, parceque l'on

étoit à la veille d'y voir une entiere revolution. Que l'on etoit dans la derniere fierté en Savoie, que le Duc faisoit des projets dont l'execution se diféroit journellement. Qu'en Angleterre et en Hollande, où le commerce venoit d'etre ruiné, il sembloit que c'étoit moins que rien, parceque la Princesse d'Orange assuroit qu'à l'avenir elle mettroit ordre à garantir les flottes marchandes. Qu'enfin il étoit aisé de voir par les avantages dont les alliez se vantoient, qu'ils étoient plus foibles qu'ils ne le vouloient paroitre puisqu'ils s'estimoient heureux, en perdant les bras, de ne pas perdre la tête ; que la France emportoit de tous côtez des places, qu'elle gagnoit des batailles, et que lorsqu'elle n'obtenoit pas absolument tout ce qu'elle pouvoit souhaiter, cela suffisoit pour que les alliez chantassent le triomfe, sans avoir gagné la victoire ; que pour lui, il avouoit avec honte et douleur que tous les Princes conféderez ensemble n'avoient rien fait jusqu'à presant que verser du sang, ruiner leurs peuples, perdre des villes, sans prendre un pouce de terre sur l'ennemi commun ; qu'ils veulent, disent-ils, attendre son extremité, mais qu'avant que de l'y reduire, il craignoit bien que l'on ne se vît soi-même à l'agonie, et plus malheureux que celui auquel l'on vouloit tant faire de mal.

Le Comte de Monterey, voyant le Duc de Montalto applaudi par l'Amirante et ceux de sa faction, entreprit de detruire son sentiment ; il représenta que ce seroit une chose tres desavantageuse que l'Espagne se detachât seule, comme un petit rocher, de cette formidable masse que composoit la ligue, qu'il y alloit de sa gloire et de son intérêt, puisqu'elle étoit la plus perdante, d'etre la plus ferme et de chercher dans le secours de ses alliez des forces qu'elle n'est pas en etat de se fournir à elle-même ; que si elle se separoit d'eux, dans l'espérance d'obtenir de meilleures conditions, le Roi de France lui en imposeroit de

dures et qu'elle ne pourroit plus eviter de les subir, puisque tous ses amis l'abandonneroient ; qu'elle ne seroit pas plainte dans son oppression, car celui qui quittoit le premier la partie la perdoit ordinairement ; que l'on étoit sur la fin de la campagne, que l'on alloit avoir du temps devant soi pour reprendre une nouvelle vigueur, pour ramasser des forces et de l'argent ; que l'on pourroit toujours demander la paix, mais que pendant que la partie étoit si bien liée, il ne falloit la rompre qu'après avoir tout mis en usage pour satisfaire à son honneur, à sa gloire et à sa vangeance.

Voila ce qui s'est dit dans le Conseil que le Roi a tenu, et comme il n'a pas été si secret qu'on ne l'ait sceu, et que plusieurs personnes de la Cour desirent de bonne foi la paix et le bien public, l'on a parlé de Mr le Nonce, pour l'engager de faire un discours au Roi, qui tende à détruire celui du Comte de Monterey et à l'affranchir sur la crainte de desobliger les alliez. Le Nonce a répondu que son inclination le portoit à faire volontiers cette demarche, mais qu'il ne l'osoit sans en avoir receu auparavant ordre de Sa Sainteté et qu'il alloit travailler à s'en attirer là dessus de positives, afin que lorsqu'il aura commencé, il ne cesse point et qu'il puisse même se rendre importun.

Le Roi n'a pas gouté l'avis du Comte de Monterey, quoiqu'il ait de l'inclination pour lui et qu'il soit beau parleur ; mais le comte a mieux aimé manquer à faire sa Cour que de manquer a contrarier le premier Ministre.

La Duchesse de Rioseco a un mal de gorge si violent que l'on ne doute point qu'elle n'en meure ; elle est femme de l'Amirante. S'il la perd, il ne sera pas longtemps veuf, et selon toutes les apparances il épousera la veuve de Don Pedro d'Aragon.

17

De Madrid ce 30e Septembre 1693.

Jusques ici, Montalto n'a pas trouvé le secret de rendre son parti superieur à celui de Monterey ; leurs conduites sont aussi bien différantes l'une dc l'autre. Montalto croit qu'il suffit d'aller de bonne foi au veritable bien, pour que les choses reussissent, et comme il tient que la paix est absolument nécessaire, il la propose toujours avec franchise et découvre trop ses sentimens.

Monterey est plus fin, plus adroit, plus attaché à ses propres intérets ; il voudroit que la Monarchie fût renversée, et s'en voir plus elevé de deux pieds ; il emploie tout, sans exception, pour empecher la paix ; ce n'est pas qu'il soit grand homme de guerre, mais c'est qu'il croit qu'on aura plus souvant afaire de ses conseils, et qu'il lui sera plus aisé de détruire son concurrent. Il alla trouver, il y a peu de jours, l'ambassadeur d'Angleterre ; il eut une longue conversation avec lui, sur la necessité qu'il avoit de conserver la Reine mere dans le parti et il lui proposa que le Prince d'Orange, au lieu des 80 mille ecus de pension qu'il lui donne, lui en donnât cent ; sur quoi, l'ambassadeur lui dit qu'il ne croyoit pas que son maitre le pût faire, parcequ'il se trouvoit engagé dans de grandes dépanses, et qu'ainsi il ne pouvoit le lui proposer. Monterey lui dit que pour 20.000 ecus, ce n'etoit pas la peine d'escrire si loin et qu'il les lui apporteroit, qu'il n'auroit seulement qu'à les donner à la Reine mere, en la priant de tenir ferme pour le parti de la guerre.

J'ai sceu par une personne essentielle que Monterey et Madame Perlis, confidante de la jeune Reine, sont amis parfaits et ils ont trouvé à propos de dire qu'elle est grosse

de deux mois ; de sorte que la Reine ne veut pas mettre un pied l'un devant l'autre, sans être soutenuë de quatre personnes, tant elle a, dit-elle, peur de blesser ce petit Prince qui sera la gloire de l'Espagne. Et la dessus, l'on insinue au Roi que puisque la Reine est grosse, il ne faut la chagriner en rien et que si elle voyoit faire la paix, cela suffiroit pour la faire mourir avec son enfant : voila tous les tours d'adresse dont ils usent ici pour leurrer le Roi et l'empescher de songer à ses intérests.

Malgré les maneges de Monterey, il n'est point un des quatre gouverneurs du Royaume ; les voici : Montalto, l'Amirante, le Connetable et le Cardinal ; celui-ci travaille à toutes les affaires Ecclesiastiques, l'Amirante est Lieutenant général de Mer et de terre : cette charge étoit possedée par le Prince de Parme.

L'on a fait le Comte de Benevant sommelier du corps, et le Comte de Montijo Commissaire général de la soldatesque ; c'est Montalto qui les a servis utilement. Don Manuel de Lira soutient toujours son courage, pour surmonter les obstacles que les partisans de la guerre font naitre aux dispositions pour la paix ; il a comme[ncé] a ecrire la dessus un discours admirable, dont j'ai veu quelque chose ; cela est court et tres fort ; Montalto le dira dans le Conseil à la premiere occasion, comme etant son avis. L'Amirante est fort outré contre Monterey, et il ne faudroit pas l'animer beaucoup pour voir un combat entre eux.

Le Roi donne demain l'ordre de la Toison à 14. seigneurs, dont je connois particulierement les Comte de Coupigni, Linfantado, de Lemos, le Prince Simey et de Visterlo.

La Reine mere fortifie tous les jours son parti ; l'Empereur lui a écrit des lettres fort tendres, l'Imperatrice lui a envoyé une montre merveilleuse. Le Roi la voit souvant.

On me mande du 16. Septembre 1693 que le pauvre Duc

de Pastrane est mort ; c'estoit un de nos amis et qui faisoit bien son devoir pour la paix. Le parti de Montalto en est affoibli et il cherche avec l'Amirante à faire entrer de nouveaux acteurs dans l'affaire. Les 2. Reines se sont unies à Monterey ; elles ont fait menacer le Nonce, s'il agissoit pour la paix. Montalto, qui le sait, écrit à Rome, et presse l'Ambassadeur de Venise d'entrer dans la negociation.

On a produit une nouvelle relation à Madrid (les Reines disent que c'est le Duc de Baviere qui leur a envoyée), par laquelle nous avons perdu, à la bataille de Netwinde, 20000 hommes et autant de prisonniers. Le parti de Montalto et de l'Amirante est assez deconcerté ; et Monterey est fort aise de la mort de Pastrane.

18

De Madrid ce 16 Octobre 93.

Le Duc de Montalto ayant sceu les demarches du Comte de Monterey, auprès de l'Ambassadeur d'Angleterre, pour augmenter la pension de la Reine mere, avoit pris la resolution d'en parler au Roi et de lui faire connoitre les brigues du Conseil ; mais ayant communiqué son dessein à ceux de sa faction, ils s'y sont fortement opposez, crainte d'irriter la Reine mere, dont la colere pouvoit etre dangereuse. Il fut donc résolu entre eux que Dom Manuel de Lira, homme sage et prudant, parleroit à Monterey, comme celui de tous ceux du parti contraire qui doit lui être le moins suspect et qu'il lui feroit comprendre que, puisque le Duc de Montalto l'epargneroit auprès du Roi, sur une chose aussi extraordinaire que celle de vouloir paier d'intelligence avec l'ambassadeur d'Angleterre une pansion à la

Reine mere, il etoit bien juste qu'ils ne fussent plus dans deux partis opposes ; que ceux qui souhaitoient la paix n'y trouvoient aucuns avantages particuliers ; mais qu'etant bons serviteurs du Roi, ils songeoient au bien du Royaume, et que s'il y vouloit donner les mains on prendroit des mesures ensemble pour se reunir et pour chercher les moyens de terminer la guerre.

Le Comte de Monterey a nié qu'il eût jamais fait des propositions à l'Ambassadeur d'Angleterre, de la nature de celles que l'on mettoit en avant ; il n'a pas laissé de convenir qu'il étoit obligé au Duc de Montalto et à ses amis de leurs egards, que pour ce qui concerne la guerre, il ne pretandoit point en etre le flambeau ; mais qu'il pouvoit dire que, si l'on etoit informé comme lui de ce qui se passe dans l'Europe, l'on auroit moins de passion pour la paix. Don Manuel repartit qu'il ignoroit les avis particuliers qu'il recevoit, mais que si l'on en jugeoit par les evenemens qui etoient sceus de tout le monde, les affaires devoient aller fort mal, et que la bataille que le Duc de Savoie venoit de perdre, portoit un des plus grands coups aux alliez qu'ils pouvoient recevoir.

Monterey a soutenu que l'on debitoit cette nouvelle avec des circonstances apocrifes, et qu'au fond, quand le Duc de Savoie auroit été si maltraité qu'on le disoit, qu'il ne s'agissoit que de la perte de quelques Régimens, et qu'il n'y avoit qu'a frapper les pierres, qu'il en sortiroit des soldats.

Don Manuel s'est retiré sans avoir rien avancé ; c'est ce que je sais d'original ; et pendant qu'il randoit compte au parti de la paix (c'est ainsi qu'on l'appelle pour le distinguer de celui de la guerre) de la conversation avec Monterey, celui-ci est allé trouver la Reine mere, et lui a demandé sa protection contre les favoris, qui avoient l'insolance de la mêler dans les malices qu'ils invantoient pour lui nuire ;

il lui a raconté de quoi il s'agissoit, et comme elle a toujours eu de l'inclination pour lui, et que s'il avoit bien menagé le terrain, il auroit eté aussi cheri que Valensuela, elle l'a receu tres favorablement et l'a convié de ne se point dementir dans le parti qu'il a pris, l'assurant qu'elle le servira et qu'elle fera savoir ses bonnes intentions à l'Empereur.

Le Roi est d'ailleurs dans un etonnement et dans une consternation sans pareille de la bataille que le Duc de Savoie vient de perdre. Montalto lui en a lû toutes les relations, sans aucun adoucissement, et lorsque l'on a voulu pallier la perte, le Roi s'est mis en colere, demandant si on le traitera toujours comme un enfant. Jamais Prince n'a eté plus à plaindre que lui ; car l'Empereur et sa mere le tienne[nt] dans une dependance dont il ne sauroit s'affranchir ; son Conseil est partial ; il voit les maux qui le menacent, et il n'ose faire un effort pour les eviter. Il y a deja quelques jours qu'il ne se porte pas bien, ce n'est que de la tristesse qui l'accable. Son amitié augmente pour l'Amirante ; c'est un homme fort droit qui donneroit jusqu'à son sang pour le repos de l'Espagne ; il ne cache rien au Roi et il n'a point voulu devenir creature de l'Empereur, quelque avance que son Ambassadeur lui ait faite.

Le Pape a mandé au Nonce qu'il se menage et qu'il profite des occasions pour insinuer la paix ; mais qu'il prenne garde de chagriner l'Empereur, et qu'ainsi, il agisse a petit bruit, sans se déclarer ouvertement.

Les vers et les pasquinades continuënt ; il y en a d'une telle insolance, que le Roi les ayant trouvées dans son cabinet, a promis jusqu'à 1000. pistoles de recompense a celui qui en decouvrira l'autheur. Le peuple crie à l'ordinaire et l'argent est ici d'une rareté extrême.

L'on est fort déconcerté à la Cour de la perte que le Duc de Savoie a faite ; on ne doute pas qu'il ne s'accom-

mode au plustot avec la France. Pour le peuple, il est bien aise, croyant que c'est un des plus obstinez à faire la guerre ; cette disgrace cause un grand chagrin à la Reine mere.

La grossesse de la Reine console tout le monde. Dieu sait en quels termes on en parle ; mais les Espagnols disent en commun proverbe : « Pourveu que le miracle se fasse, il n'importe par quel saint il soit fait. » Nous sommes occupez a demeler quel est le Saint, ou si c'est seulement une feinte concertée entre la Perlis, Monterey, le boiteux d'Envoyé de Neubourg et quelques autres. La Reine fait fort bien son personage de femme grosse. Il y a presantement plus de 4. endroits à la Cour où l'on jouë la Comedie, chacun à sa mode et selon ses envies particulieres.

19

Dè Madrid ce 17 Octobre 1693.

La Reine mere et la Reine viennent de se brouiller plus fortement que jamais ; la haine, qui s'étoit un peu assoupie entr'elles, éclate de la derniere force ; cela est venu au sujet de l'Empereur. La Reine ayant dit à la Reine mere, qu'encore qu'elle ne fût que sa belle sœur, elle etoit dans ses intérets mille fois plus qu'elle, et que si le Prince d'Orange se retiroit de la ligue, il etoit bien certain qu'elle deviendroit toute Fransoise, la Reine mere s'est tellement irritée de ce discours, qu'elle lui a dit qu'elle connoissoit bien, a des paroles si extravagantes, qu'elle cherchoit à l'offenser de gayeté de cœur, qu'elle poussoit sa patience à bout, et qu'elle ne lui pardonneroit de sa vie. Dans le premier mouvement de sa colere, elle est allée trouver le Roi, et lui dit qu'elle est fort surprise qu'on expose le

Saint Sacrement pour la grossesse de la Reine ; que c'est un conte qu'elle faisoit à plaisir et d'intelligence avec ses creatures ; mais qu'elle avoit une entiere certitude qu'elle n'étoit pas grosse et qu'à l'heure présante il pouvoit savoir en quel état elle étoit. Le Roi lui a repliqué qu'il avoit eu peine à croire ce que la Reine lui avoit d[it] là dessus ; et dans ce moment l'on a envoyé dire à toutes les Eglises de ne plus faire de prieres pour la Reine, de sorte que voila sa feinte decouverte, dont elle est fort outrée contre la Reine mere ; elle vont se faire tous les mauvais tours qu'elles se pourront.

Je suis dans une grande affliction de l'extremité où D. Manuel de Lira se trouve reduit ; il n'y a presque plus d'esperance. C'etoit un trop honnête homme pour vivre longtemps dans cette Cour ; sans doute que l'on a avancé ses jours, car la violence de son mal n'a rien de naturel. Je vous ai mandé sa derniere conversation avec Monterey ; depuis ce temps là, il se meurt.

Le Comte d'Ognate et le M[arquis] de Jara sont à l'extremité ; la Comtesse de Coupigni, fille du Duc de Bournonville, est morte.

La Reine mere a tant de pouvoir, que le Duc de Baviere ayant nommé Monsieur de Bongar pour son Envoyé, à la place de Pancier, qui est une bête mais qui a épousé Dona Christine, Camarista de la Reine mere, elle n'a pas voulu que Bongar occupât ce poste, et il a été obligé de s'en retourner.

Le Pere Reginaldo, mon intime ami, est Confesseur de la Perlis, qui est une femme aussi adroite qu'il est possible et qui gouverne la Reine comme un enfant.

20

De Madrid ce 29. Octobre 1693.

Enfin Dom Manuel de Lira est mort ; ç'a été une victime que quelques personnes, moins fideles que lui, ont sacrifiées à leur ambition. Il avoit un respect si profond pour le Roi de France, qu'il auroit donné jusqu'à son sang pour voir ici un des fils de Monseigneur le Dauphin ; quant les medecins lui eurent dit qu'il n'y avoit plus d'esperance, il se prepara comme un bon catholique à recevoir les derniers sacremens, et ensuite, il ecrivit au Roi, de sa main, une très grande lettre, pour l'avertir des choses les plus importantes qui se passent contre son service et de ce qu'il falloit faire pour y remedier ; il lui parloit en homme qui n'avoit plus de respect humain, et lui disoit la verité de toutes choses. Après avoir écrit cette lettre, il pensa auquel de ses amis il pourroit la confier, sans hazarder de lui faire des affaires ; et il lui parut que Don Thomas Palavicino, qui etoit son meilleur ami, auroit d'autant moins de peine à se charger de son paquet, qu'il n'etoit pas Espagnol ; il voulut, avant que de le fermer, lui lire ce qu'il écrivoit au Roi ; ensuite il le cacheta, et mourut peu après.

Dom Thomas est Napolitain, homme de naissance et fort riche ; il est devenu aveugle aux Indes. Comme il fut revenu chez lui, dans la plus grande affliction du monde, il trouva la Duchesse de la Palata, qui est sa sœur, elle l'attandoit pour le consoler ; et parlant ensemble, il lui dit que son ami l'avoit chargé d'une lettre pour le Roi, qui contenoit telle et telle chose ; sa sœur demanda à la voir, il le refusa, parcequ'elle étoit cachetée.

Il faut savoir que la Duchesse de la Palata étoit femme de

Don Melchior Navarra, Creature de la Reine mere ; elle l'avoit fait entrer dans le Conseil Royal, et il lui avoit toute l'obligation de sa fortune ; ensuite on l'envoya Vice roi du Perou. Il y avoit gagné des biens infinis ; en revenant, il mourut sur la mer ; mais sa veuve a conservé une grande reconnoissance pour la Reine mere, et voyant qu'elle étoit interessée dans la lettre de Dom Manuel de Lira, et qu'il parloit fort de la paix, elle fut la trouver sans perdre un moment et lui raconta ce qui se passoit. La Reine lui dit que le plus agréable service qu'elle pût lui randre, c'étoit de prendre le pacquet, et de lui apporter. La Duchesse de la Palata retourna chez son frere, sur les 11. heures du soir, et lui dit qu'il lui avoit paru si affligé qu'elle en étoit inquiete et qu'elle revenoit, pour voir s'il n'étoit point malade ; il étoit déjà au lit, et comme elle lui avoit veu serrer le paquet dans sa poche, elle le prit sans aucune peine, et retourna chez la Reine mere, qui l'ouvrit avec une pâte, dont elle se sert pour ouvrir toutes les lettres qui lui tombent entre les mains ; et elle fit écrire, le plus approchant que l'on pût du caractere de Dom Manuel, une grande lettre au Roi, où il disoit tout ce que la Reine mere a dans l'esprit, et il lui mandoit de suivre ses conseils ; il ne parloit que de continuer la guerre et de répudier la jeune Reine. Quand cette depesche fut faite, elle la donna à la Duchesse de la Palata, qui se randit chez son frere, si matin qu'il n'etoit pas encore levé ; elle mit le paquet où elle avoit pris l'autre. Et Dom Thomas fut au Palais et demanda audiance, parcequ'il avoit un pacquet à randre au Roi de la part de Dom Manuel ; il étoit occupé et dit à Montalto de le prendre et de l'ouvrir, ce qu'il fit. Après avoir lû la lettre, il demeura bien surpris et demanda à Dom Thomas s'il savoit de quoi il s'agissoit ; il lui dit qu'oui et que Dom Manuel lui avoit lû avant que de l'en charger : « Est-il possible, dit le Duc, que vous ayez voulu

rendre une telle lettre au Roi ? » Et la dessus, il lui en fit la lecture entiere, dont il demeura si étonné, qu'il pensa s'évanouir, et il ne mit pas en doute que ce ne fut là un tour de sa sœur. Pour y remedier, le Duc et lui convinrent qu'il falloit faire une lettre, semblable à celle que Dom Manuel avoit écrite et la montrer au Roi. Et Dom Thomas fut sur le champ chez sa sœur, et lui dit qu'elle n'auroit jamais un maravedis de son bien, si elle ne lui avouoit de bonne foi qu'elle lui avoit pris la lettre de Dom Manuel, qu'il en garderoit le secret, mais qu'il vouloit pour sa satisfaction en savoir la verité, et qu'il lui conseilloit de le menager ; la Duchesse nia quelque temps ce qu'elle avoit fait, mais comme elle crût que le paquet avoit été randu, et qu'elle est fort intéressée, elle apprehanda les menaces de son frere, elle lui dit tout ce qui s'etoit passé. C'est par lui-même que j'ai seu cette affaire, mot à mot, comme je vous l'écris.

Voila donc le Duc de Pastrane et Dom Manuel de Lira qui manquent au parti du Duc de Montalto, et bien des personnes sont persuadées que nous verrons encore mourir l'Amirante et le Coregidor.

Enfin Charleroi est pris, l'on en chante les chansons tout ouvertement, et le chagrin de la Cour rejouit à present le peuple. Le Roi est outré ; en entrant au Conseil, il dit : « Hé bien ! le Roi de France a-t-il encore gagné quelque bataille ou pris quelque ville ? » Monterey lui dit : « Sire, ce n'est pas l'ouvrage d'un jour, c'est l'ouvrage de plusieurs mois ; les Fransois ne vont pas si vite en besogne. — Je m'en réjouis, dit le Roi, car je croyois qu'ils avoient gagné 30. batailles et pris 3. ou 4. villes dans cette campagne ; mais ceux qui me l'ont dit se trompent. » Monterey repliqua : « Ils ont perdu autant d'hommes que les alliez, et je sais de bonne part, Sire, que leurs affaires vont bien mal ; avec un peu de temps ils rendront avec usure ce qu'ils ont

pris ». Le Duc de Montalto repliqua : « Il est d'un grand courage de ne perdre jamais l'esperance ; le Comte de Monterey verroit les Fransois dans Madrid, qu'il espereroit que nôtre grand Apôtre Saint Jaque viendroit du Ciel pour nous défandre. » L'Amirante soutint vigoureusement le Duc de Montalto, et le Comte de Benevant, somelier du Corps, et le Comte de Montijo, Commissaire général de la soldatesque, sont fortement dans son parti.

Le Roi eut hier de grands vomissements ; cela rompt le voyage de l'Escurial. On ne parle plus de la paix, ou si l'on en parle, c'est tout bas, car chacun craint le courroux des puissances.

21

De Madrid ce 6e Novembre 93.

Je profite de toutes les occasions qui se présantent pour vous donner des nouvelles. La maladie du Roi n'est pas si grande qu'on l'a voulu persuader à la Cour, mais le manque d'argent, qui le mettoit hors d'état d'aller à l'Escurial, comme il est marqué par l'etiquette du Palais, joint à la mechante nouvelle de la prise de Charleroi, l'ont effectivement très affligé, et il a feint d'etre fort incommodé, pour que l'on ne sût pas la cause qui le faisoit rester à Madrid.

La Reine mere, qui n'ignore rien, a regardé cette occasion comme une des meilleures, pour avancer le Comte de Monterey ; elle lui a fait dire qu'il falloit faire trouver l'argent necessaire pour le voyage, et que s'il en venoit à bout, c'étoit le moyen de détruire le Duc de Montalto, qui, ayant les finances et manquant tout d'un coup, faisoit assez voir son peu de capacité. Monterey a voulu profiter d'un avis si utile à son elevation ; il a cherché de l'argent

parmi les plus riches juifs, qui à la verité ne professent pas publiquement leur loi, mais qu'on ne laisse pas de connoitre pour tels ; il en a demandé aussi au Marquis de Los Balbases, lequel a toujours de grandes sommes. Le Duc de Montalto et l'Amirante ont eu avis des démarches du Comte de Monterey ; ils ont menacé les juifs de pis que l'Inquisition, et prié le Marquis de Los Balbases de ne rien faire pour un homme qui se declare leur ennemi. Los Balbases n'a pas eu de peine à les obliger, en cette rencontre, car il n'aime pas naturellement à preter son argent.

Les partisans de la paix ne peuvent s'empescher de parler de la necessité qu'il y a de la faire ; leur troupe grossit. L'on voudroit bien en mettre le Duc d'Ossone, qui parle toujours avec beaucoup de liberté et qui feroit des merveilles ; mais son attachement pour Dona Eleonor de Mansfeld dure encore, et elle est dans le palais de la Reine mere depuis la mort de la Comtesse de Mansfeld ; elle a deja été sur le point de partir pour Rome, où son pere, qui doit s'y rendre en qualité d'Ambassadeur de l'Empereur, lui a mandé de le venir trouver ; peut être que la Reine mere la retiendra, car elle se sert de tous les avantages mieux que Princesse du monde ; si elle s'en va, l'on ne doute point que le Duc d'Ossone, qui estime l'Amirante, n'embrasse son parti.

22

Madrid 25. Novembre 1693.

Montalto est si dégouté des affaires, il voit qu'elles vont si mal et qu'on lui sait si peu de gré de ses peines, qu'il resolut de se retirer, et il a supplié le Roi d'en choisir un autre pour l'administration de ses finances. Le Roi lui

a répondu qu'il ne veut pas qu'il laisse les affaires dans leur crise, et il lui a montré une lettre de l'Empereur, par laquelle il marque que la guerre est sur le point de finir en Hongrie ; que l'incendie a eté horrible à Constantinople ; que les Spahis et les janissaires menacent d'une révolte ; qu'il profitera de cette conjoncture pour faire la paix et que, toutes ses forces lui revenant, il les tournera contre le Roi de France. Cette promesse est cause que le Roi est fort réjoui et que l'on fait des rodomontades outrées ; cela ne se passe qu'à la Cour, car le peuple crie et demande la paix comme son salut. Jamais le gouvernement n'a été si miserable ; il n'y a ni ministres, ni Privado, ni Roi : c'est sans exageration que tout se trouve dans une situation affreuse. Les Reines n'ont point pitié des larmes et des souffrances du peuple ; elles sont d'une dureté qui n'est pas exprimable. Le Prince d'Orange répand son argent chez la Reine mere, et Monterey fait sa cour à merveille ; si le Roi ne l'éloigne pas de ses affaires, ses mauvais conseils acheveront de tout perdre. Le Roi ôte toutes les merceds et les pensions pour subvenir à la guerre ; le Prince d'Orange lui a fait dire par son ambassadeur que la France est aux abois ; qu'il n'est question que de tenir ferme, et qu'on en aura raison.

J'ai vû un manifeste de l'Empereur, où il dit cent choses offansantes contre nôtre Roi : Montalto et l'Amirante en sont indignez et ils ont parlé là dessus plus haut qu'il n'est permis dans le tems où nous sommes ; et ils pourroient bien avoir à leur tour quelque catastrofe.

Mesdemoiselles de Mansfeld iront trouver leur pere à Rome au mois de mars, dont elles sont au desespoir.

Le marquis de Los Velais, qui est fort riche, est mort endetté de 70 mille pistoles ; cela fait voir la méchante conduite des Grands de cette Cour.

Le marquis de Conflans, le Comte de Fuensalida et Castanaga sont en concurrence pour la viceroyauté de Catalogne.

Voila ce qui se passe quant à presant ; je pourrai peut être vous dire des choses plus particulieres le 1er ordinaire.

23

De Madrid ce 2e Decembre 1693.

Bien que le Roi eût dit à Montalto qu'il ne falloit pas songer à se retirer, il lui en demanda encore la permission il n'y a que 2. jours, en presance de l'Amirante, qui s'y étoit trouvé exprès ; comme le Roi se facha et lui dit : « Expliquez moi vos raisons », il lui presanta un memoire, dont l'Amirante fit la lecture tout haut.

Ce memoire portoit qu'il étoit impossible à un homme de gouverner les finances, qu'il n'y en avoit aucunes, que le Tresor Royal étoit epuisé, qu'il falloit fournir de l'argent de tous côtez, que le peuple crioit misericorde, que l'on n'avoit pas les sommes necessaires pour sa propre maison ; que le Conseil n'etoit point zelé pour le service du Roi, que chacun y portoit ses propres intérêts, que les veritables Serviteurs de S[a] M[ajesté] n'avoient pas la liberté de dire leurs sentimens ; que la paix étoit si necessaire à l'Etat, qu'il falloit la faire ou voir tout périr ; que malgré cela les brigues étoient si fortes, qu'on fulminoit anathemes sur tous ceux qui seroient assez hardis d'en parler, qu'il lui valoit donc mieux quitter les affaires et les voir entre les mains d'un autre que de s'accabler de deplaisir.

Après cette lecture, l'Amirante parla fortement et le Roi l'entendit sans l'interrompre ; enfin il leur dit qu'il y avoit longtemps, comme ils le savoient bien, qu'il desiroit la paix, que plusieurs fois il s'étoit déterminé à l'envoyer demander, mais qu'il avoit toujours veu qu'il n'avanceroit rien tout seul ; que c'etoit pour lui un grand malheur que

d'être entré dans la ligue, et encore un plus grand d'avoir une mere et une femme qui ne songent qu'à la guerre, et qui s'entendoient si fort avec les alliez qu'il ne disoit pas une parole qu'ils n'en fussent instruits ; que cette raison l'obligeoit de cacher ses sentimens et d'attendre quelque conjoncture favorable pour les découvrir. Il étoit si touché, qu'il ne l'a jamais été davantage ; certainement il desire la paix, sans oser le dire ; et quand il le diroit, il n'en seroit pas autre chose, et le Pape qui pourroit cultiver ses bonnes intentions craint trop l'Empereur pour travailler efficacement ; le Roi se trouve presque seul de son parti.

Le peuple languissant de misere dit tout haut qu'il faut faire une fin, et qu'il est resolu à tout si on ne travaille pas à la paix.

L'on a eu l'insolence de jetter chez la Reine mere un crayon, où l'on mit le Prince d'Orange comme Phaëton sur un char, conduit par 4. chevaux qui ont chacun sur la cuisse les armes, l'un de l'Empereur, l'autre du Roi d'Espagne, le 3e du Duc de Baviere et le 4e du Duc de Savoie ; la Reine habillée en Pallas, avec un casque sur la tête d'une ecorce d'orange. Dans un loingtain, le Roi de France est, comme Jupiter, la foudre en main qui terrasse Phaeton. Au bord d'un marais, couvert de grenouilles, qui represantent les Hollandois, l'on voit l'Imperatrice, la jeune Reine d'Espagne et la Princesse d'Orange, qui representent les sœurs de Phaëton, metamorfosées en peupliers. L'on accuse quelque marchand Fransois ou Anglois d'avoir imaginé le dessein de ce tableau ; mais il y a des Espagnols si chagrins, qu'ils en sont plus capables que personne.

Le Roi fait tres mauvais visage à la jeune Reine, elle lui devient tous les jours plus insuportable. C'est le plus malheureux Prince du monde ; si quelcun des alliez se détachoit de la ligue, il le suivroit avec la derniere joie ; il ne lui faut qu'un exemple et un peu de courage.

24

De Madrid ce 12e Décembre 1693.

L'on n'a jamais été plus curieux de lettres qu'on ne l'est à présant : je vous en ai écrit une par le courrier de Flandre où je n'ai rien mis de consequance, parcequ'il y a peu de jours que l'on a arreté un homme sur une lettre en chiffres, et peut être que cela lui coutera cher.

L'Ambassadeur de l'Empereur étant allé chez le Duc de Montalto pour quelques affaires, il y trouva l'Amirante et il fut receu de l'un et de l'autre avec beaucoup de civilité et de froideur ; il n'en parut point surpris, mais amenant la conversation où il la vouloit, il leur dit qu'il savoit bien qu'ils etoient prevenus que l'Empereur son maitre souhaitoit la continuation de la guerre, et qu'en cela ils jugeoient mal de ses sentimens. Le Duc repliqua que l'on ne pouvoit juger des intentions de Sa Majesté Imperiale que par les effets ; que l'on voyoit sans cesse des lettres de Vienne où l'on ne parloit que de la guerre, et qu'aussitost que quelcun des alliez témoignoit du penchant pour la paix, il en rompoit toutes les mesures et se declaroit l'ennemi du premier qui la feroit. L'Ambassadeur répondit qu'il auroit grand sujet de se plaindre de celui qui voudroit se separer d'avec lui, mais qu'il consentiroit volontiers d'agir avec les autres pour la cause commune, qu'il ne prétandoit pas faire une guerre éternelle, qu'il s'agissoit dans celle ci de trouver ses avantages ; que les Espagnols penchoient volontiers à la paix, ayant été traitez favorablement, que le Palatinat et les autres pays fumoient encore des incendies des Fransois, pendant que leurs ports de mer, par un privilege particulier, en avoient eté exempts. La dessus, l'Amirante l'interrompit pour lui demander

s'il ne comptoit pour rien les villes de Mons, Namur, Charleroi, Rose, Hui et tant d'autres qu'on leur avoit prises ; qu'il ne mettoit gueres de differance entre les voir brulées ou les voir sous la domination Fransoise ; que si l'armée navale de France avoit epargné les Ports du Roi d'Espagne, c'est qu'on ne lui avoit point resisté. L'Ambassadeur dit, la dessus, que si l'Empereur s'etoit trouvé dans le même cas et que ses gouverneurs eussent agi si mollement, il leur auroit fait trancher la tête, pour justifier aux alliez qu'il n'etoit pas d'intelligence avec leur ennemi.

La conversation s'echauffa fort, mais Lokowits venant à se radoucir les assura que si le Roi de France vouloit entrer dans de justes propositions de paix, l'Empereur donneroit les mains avec joie. Le Duc lui dit que cette résolution s'accordoit peu avec le manifeste qui venoit de se répandre contre le même Roi ; qu'il ne falloit pas croire que l'on en vint à une bonne paix en se disant des injures. Lokowits desavoua le manifeste, et dit qu'il y avoit toujours de mechants esprits portez à semer la zizanie ; que c'etoit là un de leurs ouvrages. Enfin ils convinrent que la paix etant utile et souhaitable, qu'il seroit bon que le Roi ecrivît à l'Empereur pour le convier de chercher tous les moyens possibles de la faire, et que l'on en parleroit aussi aux Ambassadeurs des Princes alliez.

Cette conversation a eté sceue de plusieurs personnes, qui se flattent que voila des dispositions à ce que tout le monde desire, à la reserve de quelques uns qui s'y opposent et qui aiment mieux voir abimer la monarchie que de perdre l'espoir de s'agrandir parmi le trouble et la misere.

25

De Madrid le 11me janvier 94.

Depuis que le Roi a supprimé toutes les pensions, on a averti les ministres que le desespoir de ceux à qui on les ôte est si grand, qu'ils ecrivent des choses epouvantables dans les Pays etrangers ; l'on a surpris, pour le verifier, plusieurs lettres à la poste, mais comme elles étoient écrites par des mains inconnuës et sans signature, les conseillers d'Etat n'en ont pas tiré d'autres lumieres que la connoissance certaine des maledictions que l'on donne à ceux qui sont cause de la continuation de la guerre. Pour moi j'ai jugé à propos de laisser passer deux courriers avant de hazarder mes lettres, crainte d'accident. Je vous dirai par celle ci, que le Prince d'Orange a fait présenter à la Reine mere, pour ses étraines, des bracelets de pierres precieuses avec une pendule garnie de diamans, qui est la 8me merveille du monde ; on garde le secret sur ce présant, je ne sais pas pourquoi. Ce qui est de vrai, c'est que l'intelligence entre eux est plus grande que jamais, et que le Prince d'Orange veut absolument un autre ministre que le Duc de Montalto ; il l'a fait témoigner à la Reine mere, qui n'a pas manqué de proposer le Comte de Monterey ; mais l'Ambassadeur lui donne l'exclusion de la part de son maitre, etant persuadé qu'il songeroit à ses intérets preferablement à ceux de la ligue, et que s'il trouvoit mieux les moyens de s'élever par la paix que par la guerre, il sacrifieroit son bienfaicteur à son ambition ; il a jetté les yeux sur le marquis de Mansera comme sur un sujet convenable, et qui est bien voulu de la Reine mere. En effet, voyant l'eloignement que l'on a pour Monterey, elle approuve fort le choix qu'en fait le Prince d'Orange, et

elle a commencé de travailler auprès du Roi, pour lui insinuer le merite de Mansera et sa capacité ; certainement il ne manque ni de l'un ni de l'autre ; mais s'il est placé par des mains si oposées au bien public, tout est perdu. Le Roi a de l'estime pour Montalto, et comme c'est le meilleur ami de l'Amirante, il aura de la peine à l'éloigner ; mais il est toujours foible, il resiste quelque temps, et puis il vient un moment où il accorde tout ce qu'on veut.

L'on fait courir le bruit que le Roi ira cette année en Catalogne, et sur ce pié l'on prepare deja l'equipage de 8.000 chevaux et tout le reste à proportion ; mais je suis bien sûre qu'il restera à Madrid, et ce n'est que pour engager les Seigneurs à faire les preparatifs necessaires pour le suivre ; quand ils seront prets, on les y envoyera, afin que leur dépense ne soit pas absolument perduë.

Le Duc de Montalto est si las de la place qu'il occupe, qu'il voudroit de tout son cœur en être sorti ; il parle toujours de la mort precipitée de Dom Manuel de Lira, son ami : il craint pour lui même et il voit la monarchie dans un desordre si inconcevable, qu'il ne faut pas moins que des miracles pour la soutenir.

Le bruit s'etoit répandu ici que les Polonois faisoient la paix avec la Porte, et qu'ainsi tout l'effort de l'armée Othomane tomberoit du coté de la Hongrie ; cependant j'ai veu l'Ambassadeur de l'Empereur qui soutient que cela n'est point, et que le Turc aura bien des ennemis sur les bras cette campagne prochaine. L'Ambassadeur d'Angleterre n'en promet pas moins à la France, et celui du Duc de Savoie exalte la fermeté de son maitre jusqu'au Ciel, disant qu'il a refusé les choses du monde les plus avantageuses que le Roi lui faisoit offrir. Le Roi d'Espagne en a écrit à ce Prince une belle lettre dont la copie court ici, où il louë fort son zele pour la Ligue.

On sappe peu à peu le credit des partisans de France ;

les uns sont morts et les autres à la veille d'etre chassez. Pour être vû de bon œil à la Cour, il faut taire la misere publique et parler de faire la guerre ; on prétend même que le Roi doit se saisir de tout l'argent qui viendra sur les Galions ; les gens biens sensez assurent qu'il se contentera de 500. mille écus, ce qui sera une petite goute d'eau sur une terre bien seiche et bien avide ; mais si le Roi prenoit l'argent de la flotte, le commerce seroit entierement ruiné.

26

De Madrid ce 21. de Janvier 94.

Il y a deja longtems que la Reine s'occupe à trouver les moyens de faire quelque figure dans le Ministere ; elle s'étoit persuadée qu'une feinte grossesse lui seroit utile pour son dessein, mais vous savez qu'elle n'a pas eté en etat d'en parler long-temps, et la Reine mere desabusa le Roi. Quand elle a veu qu'il n'y avoit rien à faire de ce coté là, elle s'est adressée à l'Imperatrice, elle lui a representé le peu d'attention que l'on a pour tout ce qu'elle souhaite, qu'il est aussi honteux aux personnes à qui elle appartient qu'à elle même de la voir dans cet espece de mépris, que l'Empereur avoit bien voulu écrire plusieurs fois en sa faveur, qu'elle lui demandoit en grace d'ecrire fortement au Roi et à la Reine mere, qu'il ne diroit rien à quoi l'on ne fit une grande attention, et que si elle pouvoit avoir du credit, elle ne l'employeroit que pour les choses qui seroient agreables à leurs Majestés Impériales.

Sur cette lettre, l'Imperatrice a pressé si fortement l'Empereur qu'il n'a pas manqué de charger son Ambassadeur de representer au Roi de quelle consequence il est de vivre bien avec la Reine, et de faire paroitre une union

entr'eux qui flatte les peuples de leur voir quelque jour un heritier.

Ce n'est pas la seule batterie que la Reine a mise en usage ; la Baronne Perlis, sa chere favorite, sachant que le Pere Reginaldo, administrateur de l'hôpital de Saint André, étoit l'intime ami du Confesseur du Roi, elle est allée à Confesse à lui et s'est renduë sa meilleure amie, de sorte que par son moyen, la Reine a fait dire au Roi tout ce qu'elle a voulu ; et enfin les remontrances du Confesseur et les bons offices de l'Empereur l'ont obligé de lui parler davantage, d'être souvant dans son appartement, de lui dire une partie des affaires et d'accorder des graces à sa recommandation. Il n'y a pas d'apparance que la Reine mere voie triompher long-temps sa rivale, sans la détruire ; et elle n'aura pas de peine, puisque l'inclination du Roi ne lui est point favorable.

Tout le monde dit ici qu'il faut que les pechez des Espagnols soient à leur comble, puisqu'ils ne veulent pas faire la paix ; que c'est Dieu qui les aveugle, et que voila le fleau dont il veut les punir ; enfin chaque particulier se desespere, et tous en général sont extravaguez *(sic)* et demandent la guerre pour plaire aux puissances. On taxe chaque maison, on les oblige aussi de fournir des soldats, le Roi ne paye plus, rien n'est egal à la misere, et l'on fait tous les preparatifs possibles pour se defendre.

Mais si quelque chose est capable de concerter leurs mesures, c'est que nôtre Roi fasse de puissans efforts du coté de la Catalogne : il y faut envoyer une grosse armée, qui ne s'arrete pas à la seule conquete d'une ville. Les Espagnols disent eux-mêmes qu'après la prise de Rose, si les François s'etoient avancez, ils auroient tout emporté comme un torrent qui se deborde ; leur approche est plus redoutée que le feu du ciel. On ne sait à la Cour presque jamais la verité de ce qui se passe en Flandres, et dans les

autres pays eloignez les nouvelles se debitent comme il plait aux Ministres ; il n'en va pas de même pour la Catalogne, car on sait jusqu'à la moindre action d'un fantassin. Encore un coup, l'on ne doit rien negliger de ce côté là et il y a des personnes de grande consideration, qui sont naturels du pays, qui ne feront aucune resistance : bien eloignée, si l'occasion est un peu favorable, ils prendront l'echarpe blanche ; je ne vous parle pas sans raison.

Le Duc de Medina Sidonia est de retour ; il demeure au Retiro dont il est alcade ; on a tiré des boites et des fusées pour marquer la joie que ses amis ont de le voir ici, car on est bien persuadé qu'il n'y auroit eu que des coups à gagner pour lui en Catalogne.

27

A Madrid ce 18e Mars 94.

Les esprits n'ont jamais eté si partagez qu'ils le sont à présent ; la certitude ou l'on est que le Roi de France veut faire de grands efforts du côté de Catalogne jette la terreur et l'esperance dans le cœur, selon les dispositions ou l'on se trouve ; les uns croient que c'est un moyen certain de faire la paix, les autres que c'est la ruine de toute l'Espagne ; on est persuadé que Gironne va être assiégé et que cette place sera prise avant que le secours qu'on prepare y soit arrivé. Le Roi essaie des chevaux, fait faire de longues épées, et jure par S. Jaque qu'il s'avancera jusqu'à Barcelone pour défendre le pays ; mais en secret, il tremble, il s'effraie et il voudroit bien plutost s'eloigner du peril que s'en approcher.

Le Roi de France ne peut mieux faire que d'attaquer fortement la Catalogne ; mille Catalans et mille Espagnols voudroient déjà l'en voir le maitre, et ils y contribuëront

des qu'ils verront un moyen favorable ; mais à present ils n'osent de se declarer ; toutes ces pensions supprimées ont aigri les personnes de la premiere qualité ; la misere est telle, que de memoire d'homme l'on n'en a vû une semblable, particulierement à la Cour, car il faut envoyer de l'argent de tous les côtez, et les sources sont épuisées.

Don Juan de Angulo, Secretaire del Despacho universel, avoit trouvé moyen, par le fermier de la Bulle de la Crusada, de faire faire une remise de 50 mille ecus à Milan ; mais les lettres de change ayant été toutes protestées, les Troupes qui doivent recevoir là dessus leur payement en ont beaucoup souffert, et elles ont fait beaucoup de desordre ; ce qui etant arrivé à la connoissance du Roi, par l'Amirante qui n'aimoit pas Angulo, le Roi lui dit les dernieres duretez, jusques là que, le rebutant, il le frappa de son chapeau, dont celui-ci, outré de douleur, est tombé malade, et il en est mort en 4. jours.

La Reine mere n'a pas perdu cette occasion pour mettre à sa place Don Alonso Carnero, sa creature. L'Amirante n'ayant seu gagner ce poste pour une des siennes a fait entrer Don Crespin Boutello dans la charge qu'occupoit Carnero ; et la Reine a mis Don Antonio Sarate, secretaire de la guerre, à la place de Boutello. Des qu'il y a un poste vacant, les Reines et les favoris travaillent à l'obtenir ; et le Roi ne fait rien par son propre genie.

Les Reines ont fait depuis peu une espece de reconciliation entr'elles qui a eté menagée par la Duchesse de la Palata et la Baronne Perlis ; on leur a fait comprendre qu'en l'etat où sont les affaires leur mesintelligence perd tout et laisse triomfer les favoris, au lieu qu'agissant dans un même esprit elles gouverneroient l'Etat à leur fantaisie. Il semble qu'elles ont gouté ces raisons là, et elles se sont vuës ; mais c'est une peine bien inutile, elles se haïssent trop pour s'accommoder de leur vie ensemble.

On prend toutes les lettres; je n'ai pas manqué un seul ordinaire d'ecrire ce qui se passe, et cependant vous vous plaignez de mon silence.

28

De Madrid ce 31e Mars 1694.

L'Ambassadeur de l'Empereur est tres mal ; il y a plus de 10. mois que ses genoux sont enflez, ils sont à present crevez, et l'on ne croit pas qu'il puisse resister à ses souffrances ; malgré cela il travaille autant que ses douleurs peuvent lui permettre, et ayant receu des lettres de Vienne ces jours-ci, il les a communiquées au Marquis de Bourguemeine, son ami particulier, car ils se sont fort pratiquez à la Cour de l'Empereur. Les lettres portent que les difficultez pour trouver de l'argent sont extrêmes, que l'on s'étoit flatté de la paix avec la Porte, qu'il ne restoit aucunes esperances de ce coté là, et que le Rhin étoit puissamment menacé. Ils s'entretinrent ensuite sur l'Etat présent des affaires et deplorerent de bonne foi la violente situation où l'Europe se trouvoit, disant l'un et l'autre que le Prince d'Orange causoit des maux presque irreparables.

Le soir même, le Marquis ayant receu visite de l'Amirante, il lui raconta sa conversation avec l'Ambassadeur. « Il n'a guerre de confiance en vous, lui dit l'Amirante, puisqu'il vous a caché les soupçons de son maitre contre le Duc de Savoie ; je sais de bonne part qu'il le croit en traité secret avec la France. » Le Marquis repondit qu'il n'y avoit aucunes apparances et il lui en dit beaucoup de raisons ; mais l'Amirante témoigna qu'il n'etoit pas eloigné du sentiment de l'Empereur, et qu'au fonds c'etoit le meilleur parti que ce Prince pût prendre.

L'on publie ici que toutes les choses necessaires à la vie sont tres rares et tres cheres en France : cela est de même de nôtre côté ; les gelées ont été fort grandes, l'on a manqué d'eau presque partout et le betail est mort à milliers, de sorte que la misere augmente chaque jour et l'on ne paye aucunes pensions ; le Roi ne se contente pas de garder ce qu'il donnoit, il crée des impots qui font crier le peuple bien haut.

La Reine, comme vous savez, a feint qu'elle s'étoit blessée ; cette fausse couche a excité bien des gens à faire des chansons et des pasquinades : il en a paru une au Palais en ces termes :

Tres virgenes ay en Madrid :
la Libreria del Cardenal,
la Espada del Duque de Medina Sidonia
y la Reina nuestra Señora.

Elle passe les jours entiers enfermée avec sa favorite Perlis ; lorsqu'elle est ainsi seule, elle rit et se divertit ; mais aussitost que quelques Dames lui vienent faire la Cour, elle est de si mauvaise humeur qu'elle leur dit toutes les duretez dont elle peut s'aviser ; il n'y a pas jusqu'à la Camarera Major, qui n'ose entrer dans sa chambre si elle ne la fait appeler. Jamais Princesse n'a eté moins aimée. Il arriva l'autre jour que le fils de cette favorite, prévenu du credit de sa mere, passa et repassa plusieurs fois devant l'appartement de Dona Francisca Henriquez, sœur du Duc d'Usseda ; les Dames du Palais, ayant remarqué son assiduité, dirent à celle ci, en riant, qu'elle jetât les yeux sur son galant, le baron Perlis ; à ces mots qui la piquerent, elle appela un Guardadamas et lui envoya dire qu'on l'avoit assurée qu'il etoit assez temeraire pour regarder les fenetres de sa chambre, qu'elle ne le croyoit si hardi, mais qu'en tout cas elle l'avertissoit de ne les regarder ni

exprès, ni par hazard, parcequ'elle le feroit rouër de coups de bâton devant son appartement. Il demeura outré d'un tel compliment, et courut vers sa mere lui en faire ses plaintes ; elle les porta aussi tost à la Reine, qui envoya commander a Dona Francisca de sortir sur le champ du palais, parcequ'elle lui otoit sa charge de tocadora, c'est à dire de Dame d'Atour.

Ce traitement irrita la plupart des grands contre cette Princesse ; ils sont parens ou amis de la Dame maltraitée, et ils [ont] deja fait plusieurs conférences pour trouver les moyens de la faire répudier.

La Reine mere a sujet d'etre contente du procedé du Prince d'Orange ; il la paie à merveille, et elle le sert de même ; l'intelligence est fort bien etablie entre eux, de maniere qu'elle fait en sorte que l'on goute au Conseil toutes les disparades qu'il y ecrit ; il promet des succez surprenans pour cette campagne, et rassure tant qu'il peut sur les terreurs dont on est saisi, que le Roi de France ne se jette sur la Catalogne ; il mande qu'il est bien informé de ses desseins, que ce n'est point là qu'il vise, qu'il y envoyera seulement une petite armée qui ne sera pas redoutable, et qu'il aura lui seul tant de force qu'il donnera bien de la peine à leur commun ennemi.

29

De Madrid 29. d'Avril 1694.

L'on est si accablé des maux que la guerre, la famine et la pauvreté causent, que l'on fait des vœux publics pour la paix ; le Roi ne la veut plus depuis qu'il a receu une lettre menaçante de la part de l'Empereur, et le Conseil, qui mollit quelquefois et presque toujours, craint aussi l'Em-

pereur et se rend fortement à la guerre. L'on emprunte, l'on vend, l'on retranche tout pour la soutenir. Ces demarches qui temoignent une opiniatreté outrée desesperent tout le monde ; mais si une fois la Catalogne est vigoureusement attaquée, on cedera et l'on s'estimera heureux de n'etre ni egorgé ni pillé ; le Roi de France deviendra encore une fois l'arbitre de la paix. On me contoit, les jours passez, de quelle maniere celle de Nimegue s'est faite ; du coté de l'Espagne il trouvera moins de difficultez, l'on n'a ni troupes ni argent, le peuple est desesperé, la plupart des grands rebutez ; il faut commencer et finir l'action en Catalogne, car nos Espagnols disent que si l'année passée on avoit voulu continuer les progrès de la campagne, dès ce tems là on aura[it] pu faire la paix. Pour moi qui vois de ce coté ci l'etat des choses et qui en sais quelques unes d'assez secretes, je ne cesse pas de dire qu'il faut vaincre les Catalans, pour terrasser en peu de mois les Espagnols ; j'espere que si on le fait on se souviendra de celle qui le conseille depuis 4. ans, sans jamais s'en relacher.

Grande dispute entre la Reine mere et la Reine ; la premiere etoit allée au Retiro pour y prendre l'air, et comme elle avoit le plaisir de jouir en ce lieu de la belle saison, la Reine, qui ne cherche qu'à la chagriner, dit qu'elle y vouloit aller, et sans avertir sa belle mere quelques jours auparavant, afin qu'elle pût lui ceder la place, elle partit sur le champ, et fut se mettre dans le plus bel appartement, et distribua à ses Dames tous les autres, faisant sortir les hardes des Dames de la Reine mere. Cette Princesse se promenoit alors dans le parc ; on fut lui dire le procédé de la Reine ; elle ne rentra pas dans le chateau, et retourna dans son palais sans voir la Reine. Celle-ci lui envoya son Majordome lui faire compliment et lui marquer qu'elle n'avoit pas cru l'incommoder en venant au Retiro et que, si elle vouloit, elles y demeureroient ensemble. La

Reine mere repondit que 2. soleils ne pouvoient compartir dans un même ciel : que la Reine etoit un soleil naissant, que pour elle, elle etoit un soleil qui declinoit et qui etoit sur le point de se coucher. Le Majordome vit bien qu'elle avoit un extrême ressentiment de ce que la Reine venoit de lui faire, et comme il retournoit en rendre réponse à sa maitresse, il trouva le Roi qui revenoit de la chasse : il lui dit ce qui se passoit entre leurs Majestez ; le Roi, qui avoit dessein d'aller au Retiro, fit detourner son carrosse et vint chez la Reine mere ; ils furent enfermez tres long-tems ensemble.

La Reine fait une neuvaine à Saint Joachim et à Sainte Anne pour avoir un Enfant, et elle a institué un ordre sous leur nom qu'elle porte, et toutes les Dames du Palais ont un habit rayé de vert et d'incarnat, avec une médaille d'or attachée comme une enseigne ; cela donne lieu a mille pasquinades. Elle a eté saignée ces jours passez, et le Roi aussi, qui etoit incommodé de maux de tête et d'estomac.

L'Amirante est mieux, il n'en mourra point, dont le Roi a une joye sensible : il a témoigné beaucoup d'inquietude pendant son mal, et il repetoit souvent : « L'Amirante est mort : il suffit que je l'aime. »

Le Connétable de Castille et le Comte de Monterey sont encore assez mal.

30

De Madrid ce 15me Mai 1694.

Le Viceroi de Catalogne a depeché un Courrier ici pour donner avis que l'armée ennemie s'avansoit avec de grandes forces, qu'il ne pouvoit tenir la Campagne et que sans un prompt secours il ne seroit pas en etat de se défendre long-

tems, d'autant plus même qu'il y avoit beaucoup de Catalans disposez à la revolte, qu'il en avoit des avis certains, qu'il n'osoit faire eclater, crainte d'exciter une sedition, pendant que les Fransois se mettoient en etat de soutenir les seditieux. Bien que l'on ait caché ces nouvelles avec soin, assez de gens les ont receues pour répandre une grande épouvante dans Madrid ; l'on dit que c'en est donc fait, que les Fransois qui desiroient la paix vont faire la guerre à toute outrance, que l'on n'a pas voulu profiter des conjonctures favorables, que tout est reduit à l'extremité, que le desir de la gloire et du profit les amenera jusqu'à Madrid. Quel sera le General ? quels seront les soldats qui les defendront ? quelle ville les arretera ? Enfin chacun raisonne et s'afflige dans sa famille ; jusques là que deux Dames de la premiere qualité nous ont prié de cacher leurs pierreries dans nôtre maison, croyant bien que si la ville étoit pillée, on nous epargneroit. Le Roi et le Conseil, fatiguez des discours populaires et craignant encore pis, ont fait arreter quelques personnes qui parloient plus haut que les autres, et la même nuit on les a menés à Valladolid et à Tolède.

On fait voir aussi deux lettres : l'une est de l'Empereur, qui donne avis au Roi qu'il est sur le point de conclure la paix avec la Porte et que, cela fait, il menera des forces considerables contre la France ; l'autre est du Prince d'Orange, qui s'engage de faire une si puissante diversion et qui fait mention d'un nombre si considerable de troupes et d'une si grande quantité d'argent, que le Roi très-Chretien sera indispensablement obligé d'abandonner ses projets du côté de la Catalogne, pour remedier à des affaires plus pressées, se vantant même d'avoir des correspondances étroites dans le Royaume, qui n'attendent qu'une occasion favorable pour se declarer.

Plusieurs croient qu'effectivement ces lettres ont été

écrites par l'Empereur et par le Prince d'Orange ; l'on en trouve des raisons plausibles, et presuposé même qu'il n'y eût aucun jour aux choses qu'ils avancent pour leurs propres intérets et pour empescher que le Roi d'Espagne ne se detâche de la ligue, afin de se delivrer des terreurs qui l'accablent, ils pourroient feindre comme ils font, l'un la paix prochaine avec le Turc, et l'autre une grande diversion du côté de la France. Mais les plus clairvoyans assurent que ces lettres ont été composées chez le Duc de Montalto, pour remettre un peu les esprits alarmez ; je viens de vous dire que le Roi l'est beaucoup ; c'est la verité, qu'on ne sauroit en sa maniere ressentir plus d'inquiétude ; je dis en sa maniere, parcequ'il est rare qu'il prenne rien fort à cœur. Pour la premiere fois de sa vie, il a arreté ses yeux sur une des Dames du Palais, fille de la Duchesse de Monteleon, et petite fille de la Duchesse de Terra nova : elle peut avoir 16. ans ; elle est plus gracieuse qu'elle n'est belle, et il est difficile de la voir indiféramment ; le Roi lui a dit plusieurs fois qu'il la trouvoit fort à son gré ; toute la Cour en est étonnée, et la Reine qui l'a seu témoigne hautement qu'elle veut interrompre le Cours de cette affection.

L'argent est rare, les vivres encherissent tous les jours ici ; le Ciel nous envoie la paix ! les progrès que l'on fera en Catalogne l'acheminеront assurément, car la Ligue est un nœud qu'il faut détacher peu à peu, sans esperer de la couper d'un coup.

31

De Madrid ce 27 Mai 1694.

Il se répand partout un bruit confus de la paix qui cause une joie universelle ; l'on croit que le Duc de Baviere va

épouser la Princesse de Pologne, que le Roi son pere est dans les intérets de la France ; qu'il ne voudroit pas avoir un gendre qui en fût ennemi, et qu'il fait ce mariage en partie pour s'acquerir plus de credit chez les Princes liguez, afin d'etre un des arbitres de la paix. On tient encore que le Roi de France en possede le Secret, que c'est lui qui veut cette affaire, et que sans son consentement le Roi de Pologne n'y auroit pas pensé. Mais tout le monde n'est pas d'un pareil avis ; l'on dit que le Roi de Pologne avoit souhaité de donner sa fille à Monsieur le Duc de Chartres, que les avances qui avoient eté faites la dessus n'ayant pas eté ecoutées favorablement, il en a conservé un depit secret, et que trouvant l'occasion de s'unir avec les ennemis du Roi, il en avoit profité. Comme cette derniere opinion flatte davantage nos Espagnols, ils l'etablissent avec soin ; et de quelque maniere qu'ils raisonnent, ils concluent toujours que ce mariage ne peut être qu'avantageux à la Ligue.

Le succez des affaires de Catalogne intrigue beaucoup la Cour ; l'on a fait de grands efforts pour mettre cette Principauté à couvert, et s'il y arrive quelque desavantage, tout prendra la fuite ici ; pour preparer deja les esprits à tout evenement, ils disent que la Catalogne est trop eloignée de Madrid pour avoir rien à craindre, que les montagnes les defendent naturellement, qu'il est impossible de trouver dans un chemin si long des vivres pour faire subsister une armée, et qu'il ne lui est pas moins impossible d'en porter avec elle ; mais qu'il n'est pas tems d'examiner les choses de ce côté là, puisqu'ils ont de bonnes troupes et des villes bien munies de tout ce qui est necessaire. Voilà comme les Courtisans parlent au Roi et aux Reines ; ils sont crûs, parcequ'on souhaite tout ce qu'ils disent. Cependant, si le Roi de France veut reduire tous ces gens ici à la raison, il ne se faut point desister de la conquête de la Catalogne, c'est leur porter des coups droits au cœur ; ils tremblent,

ils meurent dejà d'inquietude ; le Roi s'éveille deux et 3. fois la nuit, pour demander s'il n'est point venu de Courier de Catalogne, et il a donné ordre qu'à quelque heure que ce soit, on les amene dans sa chambre.

Il n'y a pas long-tems que je vous écrivis que Dona Francisca d'Alcañiças, Dame d'Atour de la Reine, s'etant offensée que le jeune Baron Perlis passât sous les fenêtres de son appartement et voulût lui parler avec les doits, comme c'est la coûtume, elle lui envoya dire par un Guardadamas qu'il eût à se retirer, et que s'il y revenoit, elle lui feroit donner des coups de bâton ; il s'en plaignit à sa mere, favorite de la Reine, et cette Princesse ayant plus d'égard pour le fils de sa favorite que pour une fille de la premiere qualité, elle fit sortir Dona Francisca du Palais, et lui ôta sa charge. Celle-ci, irritée d'un traitement si dur, se retira en effet ; mais depuis ce jour là, elle et ses proches n'ont pas cessé de chercher les occasions de se vanger. Enfin ils l'ont trouvée, en decouvrant que ce jeune homme, que la Baronne Perlis a toujours fait passer pour son fils, ne l'est point du tout ; la chose bien verifiée, l'on en a averti le Roi et la Reine Mere, ce qui les jette dans un grand embarras, et la Reine de son coté est au desespoir, car il faut eloigner cette chere favorite. Encore seroit-ell heureuse d'en être quitte à si bon marché, mais les uns croient que le faux baron Perlis n'etoit au Palais que pour elle, et les autres plus indulgents prétendent que c'etoit pour la Baronne ; on le nomme deja el Duende de la Reine, et c'est le propre nom que l'on avoit donné à Valensuela dans le commencement de sa faveur avec la Reine mere ; elle n'echape pas une si agreable occasion de vangence contre sa belle fille. Enfin cette pauvre princesse perd sa gloire et sa confiance en même jour ; tout le palais en est en rumeur ; le Roi se trouve si embarrassé de cela qu'on appréhende qu'il n'en tombe malade.

32

De Madrid ce 10e Juin 1694.

La douleur du Roi est proportionnée à ses pertes, bien qu'on les diminuë beaucoup ; on ne l'a jamais attaqué par des endroits si sensibles, il s'afflige et conte dejà que Barcelone n'aura ni le courage ni la force de se defendre, il n'a plus d'hommes ni d'argent pour opposer aux François ; enfin le bonheur qui suit leurs armes devient l'effroi de l'Espagne, et l'on peut compter que, soit de gré ou de force, le Roi demandera bien tôt la paix ; il y a même long-tems qu'il l'auroit fait, si on lui avoit laissé la liberté d'agir de son propre mouvement.

Quelques heures après qu'il eut reçeu les facheuses nouvelles de la perte de la bataille, il ecrivit au Prince d'Orange qu'il devoit être las de le voir detruire de tous cotez, parcequ'il soutenoit sa cause ; qu'il falloit terminer les malheurs de l'Europe, que chaque année etoit remarquable par ses pertes particulieres, qu'il ne lui restoit presque plus rien en Flandres, et qu'on l'attaquoit enfin par la Catalogne ; que pour lui, il etoit resolu de chercher tous les moyens possibles de faire la paix, qu'il est le maitre d'entrer dans le traité, et que s'il ne le veut point, qu'il ne laissera pas de prendre ses mesures pour sauver ce qui lui reste.

Il a depeché un Courrier à l'Empereur, et il lui écrit à peu près dans les mêmes termes. L'Ambassadeur d'Espagne à Rome a receu ordre d'entretenir le Pape des dispositions du Roi, et de le prier d'agir en Pere Commun dans cette affaire ; mais la Reine mere qui craint la paix a representé que la perte d'une bataille ne decidoit encore de rien, que Barcelone arreteroit l'armée ennemie et la

feroit consumer ; qu'elle savoit de bonne part que les Fransois manquoient de vivres et de provisions, que le pis qui pouvoit arriver c'est qu'ils prissent une ou deux places ; que celui à qui on coupoit une jambe en avoit encore une de reste et deux bras pour se defendre ; que s'il s'affligeoit, il oteroit le courage à tous ses sujets, mais quoiqu'elle put [dire], le Roi persista dans sa resolution.

L'Ambassadeur d'Angleterre a reçeu une lettre de son maitre, qui lui mande d'assurer le Roi que dans peu la France sera vivement attaquée, qu'il se repose sur lui et que les alliez ne se plaindront plus. Personne n'ajouta foi à ses promesses et l'on ne pense qu'à la Catalogne ; si quelque chose console dans l'etat où elle est, c'est l'esperance d'une paix prochaine. Il ne faut pas croire que l'Empereur en soit fort éloigné ; il cherche ses avantages, et cette raison le fait temporiser ; du reste il est bien las de menager la cause du Prince d'Orange.

33

De Madrid ce 9e Juillet 1694.

La perte de Gironne n'a point surpris la Cour ; mais on est consterné de tant de mauvais succez, sans vouloir prendre à présent d'autre resolution que de continuer la guerre, car l'Empereur et le Prince d'Orange ont répondu aux dernieres lettres du Roi que ce seroit une chose honteuse de faire la paix sur l'ombre qu'on a pris une ville et tué quelques soldats ; qu'ils savent l'un et l'autre les moyens de remedier à tout, pourveu qu'on leur en donne le temps, et que l'on ne precipite point la paix par une impatiance qui ne sauroit être que nuisible ; que les troupes de France sont mal payées, qu'il en deserte beaucoup et que

tout ce qu'on prend sur l'Espagne sera rendu avec usure. Le Roi ne sait que croire, ni que faire ; on le conseille toujours bien mal, car la Reine mere a pris le dessus et gouverne, on le craint etrangement.

La mort épouvantable du Duc d'Ossone effraie tout le monde, et l'on n'oseroit même en parler ; le Roi l'avoit fait Général de terre et de mer, il fut au palais et lui parla longtems seul ; comme il se retiroit à 10. heures du soir, il prit du tabac si étrangement empoisonné, qu'en éternuant trois fois, il se rompit l'espine du dos, sa langue sortit de sa bouche, ses yeux de sa tête, et sa tête s'ouvrit ; il ne profera jamais un mot ; il vécut encore 5 heures, car son tempérament etoit fort et robuste. C'etoit un bon Serviteur du Roi, qui lui parloit avec liberté de l'etat deplorable de ses affaires, qui desiroit la paix et qui la faisoit desirer aux autres ; le voila mort comme Dom Manuel de Lira.

Le Duc de l'Infantado et Don Juan de Angulo ont accusé de cette affaire le Comte d'Aguilar, qui est un des 3. vicaires ou Généraux qui commandoient sous lui, car il est fort fier et il ne vouloit pas obeir au Duc d'Ossone ; des personnes que je ne nomme point ont profité des dispositions violentes de ce Comte pour lui persuader de se defaire du Duc.

Tous les Seigneurs, et particulierement le Duc de Ciudad Real, levent des soldats et les equipent à leurs depens, foible ressource dans l'etat où l'on est ; mais la Reine mere fassine les yeux par ses belles promesses : elle a mis la Reine dans son parti, et elle s'y est prise par l'endroit qui la touche le plus sensiblement, je veux dire par le Baron Perlis. Il y a quelque tems que je vous écrivis qu'on faisoit grand bruit de le voir dans le palais aussi familierement avec la Reine qu'il y étoit ; le Roi en fut averti ; on resolut de l'eloigner et la Reine en eut une douleur violente ; la Reine mere a tant fait, que le Roi l'a nommé son Envoyé en Pologne ; il est moins capable de cette dignité qu'un enfant,

et l'on peut dire aussi qu'il n'est pas hors de l'enfance. Il vint à Madrid avec le Grand Prieur de l'ordre Teutonique, frere de la Reine, il etoit son page de chasse et fort pauvre ; mais les faveurs de la Reine l'ont rendu riche et puissant. Il est certain qu'il est fils de Madame Perlis. Il a eté malade, la Reine ne pouvoit contenir son inquietude, toute la Cour s'en apercevoit.

Le Roi, desesperé de voir les reponses de l'Empereur et du Prince d'Orange si contraires à ses desirs, et accablé des pertes qu'il a faites depuis peu, a voulu conférer en particulier avec plusieurs Seigneurs qui ont tous témoigné que, puisque l'Empereur vouloit la guerre, il falloit la continuer. Cela jette le Roi dans un chagrin qu'il ne sauroit surmonter ; il envoya querir l'Inquisiteur général : c'est un homme sage, pieux et zelé ; il étoit malade et on l'apporta en chaise jusques dans la chambre du Roi ; ils eurent une conférance plus de 3. heures. L'on ignore ce qui s'y passa, mais lorsqu'il fut de retour chez lui, il se prit à pleurer amerement et pria Dieu de l'ôter du monde, pour lui épargner la douleur de voir un Roi si doux et si bon traité par ses propres sujets comme un mauvais Roi, qu'ils l'abandonnoient et lui faisoient bien du mal. L'on croit effectivement qu'il y en a plusieurs qui songent à lui ôter la couronne, et que l'Empereur agit avec la Reine mere pour mettre l'Archiduc Leopold à sa place, assisté de quelques ministres capables de gouverner sous lui, jusques à ce qu'il soit en âge de gouverner par lui même ; le Roi en sait quelque chose, et cela acheve de le mettre de mechante humeur.

Il parla hier dans le Conseil avec tant de colere et de fierté, que tous les Seigneurs en resterent surpris ; il les appela traitres, il dit qu'il n'y avoit eu que le Duc d'Ossone, et un autre qu'il ne nomma point, qui lui eussent parlé sincerement ; qu'on le vouloit perdre, mais qu'il se livreroit plustost à son ennemi declaré qu'a ses faux amis. On soup-

çonne que la fermeté qu'il témoigne et les choses qu'il a dites lui sont inspirées par le Grand Inquisiteur ; on craint pour cet Inquisiteur une mort subite.

La Duchesse de Medina Celi, qui marie sa fille au Comte d'Ognate, est entierement ruinée par la guerre de Catalogne ; elle étoit Duchesse de Cardonne. Il y a un grand nombre de Seigneurs qui perdent beaucoup aux prises de Palamos et de Gironne ; cependant ils n'osent parler de paix, on veut achever de se perdre ; à joindre que la pluspart disent qu'ils sont tellement attachez aux alliez et à leurs intérets, qu'ils ne sauroient s'en degager tout seuls, et que le Roi leur a fait voir en cette rencontre une mauvaise volonté inutile.

La Marquise de Camaraça, Camarera Major de la Reine, est morte en 24. heures.

34

De Madrid ce 22e Juillet 94.

Si la Cour semble consolée de la perte de Palamos et de Gironne, le peuple, qui n'affecte pas de cacher si bien ses mouvemens, en paroît toujours dans le dernier chagrin, et il augmente d'autant plus que l'esperance d'une paix prochaine diminuë. Il arriva l'autre jour que plusieurs artisans et des personnes même plus considerables s'etant trouvées à la porte del Sol, ils commencerent à parler des affaires présantes, et s'animant les uns les autres, ils dirent que le Soleil étoit la devise du Roi de France, que cette porte lui appartenoit ; ils mirent dessus un etendard blanc semé de fleurs de lis, et crierent : Viva el Rey de Francia ! A ces cris, le peuple s'assemble, et il y avoit un nombre d'hommes, de femmes et d'enfans extraordinaire, qui

battoient des mains et donnoient mille benedictions au Roi de France. Il y en eut dans la chaleur qui apporterent une grande table, et plusieurs faisoient prester serment aux autres, qu'ils seroient fideles à la France.

Ce jeu dura assez pour que l'on en fut donner avis au Palais ; le Roi, l'ayant seu, demeura tout etonné : il envoya promptement querir les Reines et ses plus confidans Conseillers pour prendre avis de ce qu'il falloit faire. Le Conseil dura si longtems, que l'on vint dire qu'il n'y avoit plus personne à la porte del Sol, et la chose en est demeurée là ; l'on a apprehendé qu'il n'arriva pis si l'on en punissoit quelques uns.

L'on a peint le Roi emmailloté sur les genoux de sa mere, qui lui donne à teter, avec ces mots : « Mama, el veneno. » On l'a peint pleurant et à genoux devant sa femme, et la Perlis avec l'Envoyé de Neubourg qui tiennent une poignée de verges ; ces paroles sortent de la bouche du Roi : « Abrenuncio, Francia. » Cela a éte affiché, et l'on ne peut exprimer à quel point le peuple se mutine. Si les Grands avoient un chef et moins de jalousie les uns contre les autres, ils n'en feroient pas moins ; mais ils ne s'estiment pas assez pour se parler franchement dans des affaires si importantes, et le Roi est moins redevable à leur fidelité qu'à leur foiblesse, du repos dont il jouit.

Les Reines sont tellement unies, et la Reine mere cherche si fort les moyens d'obliger sa belle fille, que le marquis de Los Balbases, ayant vû le Roi extremement triste parce-qu'il n'avoit point d'argent et lui ayant envoyé une heure après 3000. pistoles, elle en fit donner 1000. à la Perlis, favorite de la Reine. On croyoit qu'elle et son fils seroient chassez de la Cour ; bien eloignés, ils sont comblez de nouvelles graces.

On espere infiniment de l'armée navale qui passe vers Barcelone ; la joie en est si grande, que l'on a oublié toutes

les pertes precedantes, et pourveu que l'on conserve ce qui reste, on sera contant. Le Prince d'Orange promet des merveilles du coté de l'Ocean, et la Reine mere est si fort dans ses intérêts, parcequ'il vient d'augmenter sa pension de 12.000. ecus, qu'elle ne souffre pas qu'on dise un mot qui soit contraire aux desseins de ce Prince.

L'on a conduit ici plusieurs Catalans de consideration et des Espagnols aussi : ils sont prisonniers ; on les accuse de trahison et d'avoir mal fait leur devoir ; ils esperent de faire connoitre leur innocence, mais on en doute, parcequ'on sait que beaucoup d'entre eux desirent depuis longtemps d'etre sujets de la France.

L'on a fait partir aujourd'hui quelques Compagnies d'Infanterie pour Fontarabie.

Mesdemoiselles de Mansfeld sont allées s'embarquer dans une galere de Gênes : elles ont receu de riches présans des Reines.

Don Alonso Carnero a été fort malade ; il est mieux à présent.

35

De Madrid ce 4e Août 1694.

La crainte est à present plus forte que la verité ; chacun voit de quelle consequence est la paix, et personne n'ose en dire son sentiment. L'on apprehende la colere des Reines, et comme le Roi n'a pas profité des avis que les meilleurs serviteurs lui donnoient, et qu'il les a vû mourir comme ses victimes, aucuns ne veulent s'exposer à de semblables avantures ; bien eloignés, ceux qui desirent davantage la paix crient avec les autres : « Aux armes, faisons la guerre, vandons et engageons tout pour la soutenir. » De sorte que le Roi, les voyant si echauffez et n'en penetrant point la

cause, a promis 50000. pistoles tous les mois pour l'armée navale Angloise ; d'imaginer où il les prendra, c'est une chose bien impossible, mais tous les Grands lui offrent de l'argent, et il veut peut être se prevaloir de leurs offres ; ils disent même que si les alliez etoient capables de s'accommoder avec la France, ils hazarderoient de soutenir tout seuls le poids de la guerre, ils parlent enfin comme des gens aveuglez par la justice Divine. Helas ! ce langage n'est commun qu'en public ; combien de familles des plus considerables pleurent en secret et s'affligent d'une guerre qui abisme tout ! mais la Reine mere triomfe, elle écrit sans cesse a l'Empereur et au Prince d'Orange ; elle voit souvent leurs ministres, le Roi devient un zero que l'on écoute à peine dans le conseil.

Cette mechante Lhotier, femme de l'Eveillane, qui furent causes l'un et l'autre par leurs fausses accusations que la pauvre Cantin eût la question et que la feue Reine souffrît tant de peines, cette miserable, dis-je, est revenuë ici des Iles Canaries, où on l'avoit envoyée avec une grosse pension ; elle a rapporté beaucoup d'argent. La Reine mere l'a tres bien receuë, et le Roi, qui retranche les pensions à tous ceux qui l'ont bien servi, augmente la sienne et lui paie les arrerages passez. Elle ose porter impunément une enseigne de pierreries avec le portrait de la Reine, à qui elle a peut etre causé la mort ; mais ne croyez pas que l'on s'en taise ; mille gens la regardent avec la derniere indignation, et nous avons refusé de la voir.

Le fils du Comte d'Ognate a épousé aujourd'hui la fille de la Duchesse de Medina Celi. Je vous assure qu'ils ne s'apersoivent point de la misere publique ; tout y est d'une magnificence si extraordinaire, que l'on diroit plustôt que c'est une Infante qui se marie que la fille d'un Grand d'Espagne.

L'Amirante, qui parle encore au Roi avec [toute] sorte

de liberté de l'etat malheureux de ses peuples et de sès affaires, a été sourdement accusé par ses ennemis d'avoir envoyé à la Puerta del Sol des gens avec un etendard, ainsi que je vous l'ai ecrit le dernier ordinaire. Il l'a seu et il n'a rien negligé pour que l'on fit arreter ceux qui crierent « vive le Roi de France et sa Royale famille ! » ; cependant l'on n'a pas trouvé à propos de le faire. Le peuple devient trop mutin ; il est fatigué, il se lasse de souffrir ; l'on a assez de peine à soutenir la guerre au dehors, l'on n'en veut point emouvoir une civile au dedans du Royaume.

L'on croiroit Barcelone sauvée, si l'on n'apprehendoit pas que, l'armée Angloise rentrée dans ses ports, les François ne se rendent maitres de ce qui reste à prendre ; et malgré les Rodomontades et les attaquant de ce coté là, il faut achever une conquête que Dieu benit et qui nous donnera la paix, car il est certain que les Espagnols fuiront, comme ils ont déjà fui, et qu'il y a beaucoup de Seigneurs d'un grand nom qui souhaitent de passer sous la domination Françoise.

36

De Madrid ce 20e Août 1694.

Quelque necessité que l'on voie à faire la paix, on n'ose le dire pour ne pas deplaire aux personnes qui gouvernent ; et comme le peuple sent le poids de sa misere et qu'il se tourmente, on l'apaise en lui racontant que toutes les villes maritimes de Normandie et de Bretagne sont reduites en cendres par les bombes et les autres feux d'artifice que l'on y a jettez ; le Roi et les Reines sont allés en rendre grace à Notre Dame d'Atocha, et le Roi en croit même quelque chose, car on l'amuse avec des nouvelles que l'on compose au Prado et que l'on vient debiter au Palais. Cependant

tous ceux du Conseil en savent la verité, jusques là qu'un des Conseillers me disoit hier : « Je ne desespere pas, à la prise de Barcelone, de voir chanter le *Te Deum* à Madrid. » Le Prince d'Orange est exalté ici jusqu'au 3e ciel, et les Dames, pour faire leur Cour aux Reines, le nomment : « Guillermo el Quemador », ce qui veut dire Guillaume l'Incendiaire.

On est persuadé que l'armée navale angloise hivernera dans les Ports du Roi d'Espagne, pour être à portée de defendre le reste de la Catalogne, et le Roi offre Port Mahon, qui est excellent. L'Ambassadeur d'Angleterre se vante que l'on brulera aux François toutes les villes qui sont le long de la Mediterranée, de même que l'on a brulé celles de l'Océan. Et l'on a trouvé le secret ici de faire accroire qu'il ne faut que gagner du temps pour mater la France, de sorte qu'ils ne font que dire : « Con el tiempo, con el tiempo. » Et c'est le mot du guet au Palais.

Le Duc de Montalto, n'ayant pû jusqu'à present se faire declarer Privado, commençoit à se refroidir, et il témoignoit plus de nonchalance pour les affaires. L'Amirante, qui a toujours eté de ses amis, obligea adroitement le Roi de le remarquer, et il lui dit ensuite que le plus sur moyen de reveiller son zele, c'etoit de le declarer Privado. Le Roi en prit donc la resolution et la chose se seroit faite la semaine passée, mais la Reine, l'ayant seu, s'y opposa de tout son pouvoir ; la Reine mere la seconda si bien, que le Roi, avec sa timidité ordinaire, n'osa passer outre. L'Amirante, piqué d'avoir amené cette affaire en si beau chemin et de la voir arretée, écrivit au Roi une grande lettre par laquelle, entr'autres avis qu'il lui donnoit, il mettoit qu'il falloit chasser de la Cour le boiteux de l'Envoyé de Neubourg et la Baronne Perlis, qu'il falloit defendre à la Reine de se meler de rien et d'amasser des tresors pour ses favoris, et eloigner la Reine mere du Conseil.

Le Roi, ayant receu cette lettre, la confia au Duc de Montalto qui n'ignoroit pas qu'il avoit eté empeché par les Reines de le declarer premier Ministre ; pour leur faire sa Cour et se mettre dans leurs bonnes graces, il a eu la lacheté de porter cette lettre de l'Amirante aux Reines, et de sacrifier ainsi un ami qui se sacrifioit pour lui. Les Reines, indignées contre l'Amirante, ont travaillé avec succez a se venger ; le Roi lui a fait dire qu'il le trouvoit bien hardi de lui ecrire si familierement contre les Reines, et qu'il lui défend de paroitre au Palais. Le Duc de Montalto est fort bien auprès des Reines ; l'on ne sait encore ce que cela lui vaudra, mais tout le monde le blasme d'en avoir si mal usé pour son ami.

Le Comte de Monterey, qui n'aime pas le gouvernement présent, dit qu'avec deux liards il remedieroit à tous les desordres de la monarchie, qu'il acheteroit pour ces deux liards de la bougie, qu'il en bruleroit tous les papiers, tous les livres, toutes les etiquettes du Palais, qu'il feroit de nouveaux livres, qu'il établiroit de nouvelles lois, et qu'il oteroit même à l'Espagne son nom, parcequ'il est fatal. Il a eu le chagrin d'entendre qu'on l'a beaucoup raillé la dessus ; chacun dit que la Comtesse de Monterey va charitablement reformer l'Etat, qu'elle fera les etiquettes du Palais et que son mari les vendra par les rues ; c'est qu'elle passe pour avoir plus d'esprit que lui, et l'on croit qu'elle lui suggere tout ce qu'il dit.

L'on a cassé 4. Capitaines de Cavalerie, dont le fils du feu Comte de Charni en est un ; il y a aussi le fils de Don Antoine Flechilla, homme de qualité ; ce pere, moins moderé que les autres, fait un bruit épouvantable, prétendant que l'on rend une grande injustice à ces capitaines là, et que pendant leur sejour en Catalogne, ils n'ont agi que par les ordres de leur Colonel ; on le trouve tous les jours au milieu de la populace, qu'il excite par des paroles séditieuses, et

qui craint si peu qu'il va jusques dans le Palais effrontement dire des insolences sous les fenetres de la Chambre du Roi.

C'est une chose etonnante que dans un temps si malheureux, la Reine puisse trouver comme elle fait les moyens d'avoir tant de richesses, et d'en faire une si grosse part à l'Envoyé de Neubourg et la Baronne Perlis. Ce premier a acheté les plus beaux tableaux de la ville des sommes excessives, il les a fait passer en son Pays. Le fils de la Perlis, que l'on tient fils du frere de la Reine, Grand Prieur de l'ordre Teutonique, est parti pour [la] Pologne avec un train si somptueux, qu'on le nommoit tout haut le Valensuela de la Reine, et le peuple ne lui souhaite pas une meilleure fortune.

Le Duc d'Ossone va épouser la fille du Connétable ; on prépare pour ce mariage tout ce que l'on peut imaginer de plus magnifique.

37

De Madrid ce 3e Septembre 1694.

Le Duc de Montalto n'est point parvenu à ce qu'il esperoit : le Roi ne l'a pas declaré premier ministre. Et l'Amirante, plein de ressentiment, ne songe qu'à se vanger de la piece qu'il lui a jouée ; pour y reussir, il a jetté les yeux sur le Comte d'Oropesa ; afin de le faire rentrer en grace, il a un commerce etroit avec lui ; il sait que la Reine est gouvernée par les personnes du monde les plus intéressées et qu'on l'oblige de faire tous les jours des bassesses indignes de son rang ; il a si bien fait d'intelligence avec le Comte d'Oropesa, qu'encore que celui-ci soit exilé, la Reine s'est allée promener deux fois dans son jardin, et

chaque fois, après lui avoir servi une colation superbe, on lui a présenté des bijoux pour 10000. ecus, qu'elle a receus avec beaucoup de joie. On ne doute pas que par ce moyen il ne se mette dans ses bonnes graces et qu'elle ne le fasse revenir à la Cour dans le même poste qu'il occupoit; le Roi y consentira d'autant plus volontiers, qu'il l'a toujours aimé; la Reine mere y donnera les mains, parcequ'ils ont eté de tout temps dans une étroite intelligence, dont nous avons veu d'illustres victimes; il a de grands biens, et l'Espagne, qui n'est peut être pas encore au dernier periode de son malheur, y arrivera par là.

Ce n'est pas seulement chez Oropeza que la Reine fait une bonne recolte; elle a été chez la Duchesse de Medina Celi, qui lui fit un présent en vaisselle d'or de 3000. pistoles et qui obtint pour 20 ans la survivance de certaines pensions qu'elle possede sur des commanderies. La Reine fut le lendemain chez la Marquise de Liche; cette pauvre Dame mit en gage une tapisserie de 20000. ecus pour 8., dont elle acheta des pierreries qu'elle donna à la Reine, et le lendemain, au pied de la lettre, elle n'avoit pas de quoi avoir du pain. Le Connetable de Castille et le Comte de Monterey ont regalé 3. ou 4. fois cette Princesse chez eux et lui ont toujours fait des présans tres considerables; la Comtesse d'Ognate et plusieurs autres encore; enfin il ne se peut rien ajouter à ce que l'on dit là dessus; jamais Reine n'a été plus universellement haïe.

Il ne faut [pas] croire que le cœur de la Reine mere soit changé pour sa belle fille; elles s'entredetestent dans le fond de l'ame, et leur aversion eclateroit sans l'envie d'empescher la paix qui les unit étroitement ensemble; c'est uniquement ce qui contient leur fureur, car on voit en mille occasions qu'elles ne peuvent se souffrir. Le Roi n'aime pas mieux la Reine qu'il l'aimoit; mais elle a gagné les medecins, qui lui ont fait acroire qu'elle n'aura jamais d'enfans

s'il ne lui laisse une entiere liberté et qu'il ne gêne son esprit en rien ; il le croit tout bonnement, et elle en profite pour faire des brigues etonnantes.

Il n'a ni sou, ni double, il envoie tout en Catalogne ; l'on ne parle plus des pertes que l'on y a faites, l'on ne s'applique qu'à sauver ce qui reste à perdre par le secours de la flotte Angloise ; l'esperance de la voir sejourner cet hiver aux environs de Barcelone ne fait pas seulement imaginer la conservation de ce Pays, l'on pousse la chose jusqu'à pretendre que l'on fera des conquêtes sur les Fransois. Le Prince d'Orange entretient soigneusement cette opinion par ses Emissaires, et l'Empereur gouverne à tel point le Conseil Royal, que les Conseillers n'osent presque plus parler contre les ordres qu'on leur prescrit de sa part ; la pauvre Espagne est aux fers.

Le Gouverneur de Catalogne a arreté la galere dans laquelle les filles du Comte de Mansfelt devoient passer à Genes : il a trouvé 40000. pistoles dedans, qu'on prétant que la Reine envoyoit en Allemagne, et sur le pretexte que cet argent n'etoit pas enregistré, il l'a confisqué au profit du Roi.

38

De ce 16e Septembre 1694.

L'exageration est si naturelle ici, qu'ayant appris qu'il y a des malades en Catalogne dans l'armée de France, on les a fait monter à 5000. hommes, plus qu'il n'y en a en tout. Il n'est point de moyens possibles que l'on ne tante pour arreter la flotte dans la Mediterranée ; le Roi ordonne qu'on fasse des taxes et des empruns afin d'amasser quelque argent pour ces Etrangers ; mais la chose est si difficile, que ceux qui s'en mèlent desesperent d'y pouvoir

reussir ; l'on dit même que c'est seulement retarder un mal, sans le pouvoir empescher, que les Fransois possedent une partie de la Catalogne, qu'ils y vont hiverner, que le printemps prochain ils seront tous reposés, que l'armée Angloise ne pourra séjourner assez longtemps pour garantir Barcelone, que c'est donc une chose inutile et ruinante de dépenser tant d'argent sans en retirer aucuns fruits, et qu'il vaudroit mieux le garder pour des besoins pressans ; mais le Conseil n'est pas encore de cet avis : il se flatte de quelque heureux evenement qui changera la face des affaires.

L'Empereur, en deux occasions différentes, a fait parler à la Reine preferablement à la Reine mere : cette conduite lui a eté inspirée par l'Imperatrice qui est bien aise de mettre sa sœur dans une étroite intelligence avec l'Empereur. La Reine mere a ressenti ce procedé vivement ; mais dans le dessein de s'en venger, elle dissimule et elle a fait revenir cette miserable Marguerite Lotier, femme de la Veillanc. Comme c'est un esprit hardi, entreprenant et capable de tout, on ne doute point qu'elle ne trouve les moyens de machiner une accusation contre la Baronne Perlis, Favorite de la Reine, dans laquelle sa maitresse sera enveloppée de la même maniere que la feue Reine le fut, quand on arreta la pauvre Cantin. Cette affaire se conduit secretement et pied à pied, mais nous en pourrons voir bientôt les effets.

La Reine ne va plus se promener, parcequ'on en parle hautement ; elle disoit, quinze jours devant, celui ou elle iroit et qu'elle meneroit avec elle la Perlis, afin qu'on preparat des présans. La marquise de Liche, ainsi que je vous l'ai mandé, avoit mis sa tapisserie en gage pour acheter des bijoux ; il y en avoit pour mille ecus et la Reine en parut fort contante, mais à son retour au Palais, elle apprit que cette Dame avoit un diamant d'une beaute exquise,

appelé el Peregrino ; elle s'offensa fort qu'elle ne le lui eut pas donné, et sur le champ elle renvoya chez elle lui porter le plus petit de ceux qu'elle lui avoit presentez, et lui manda qu'elle s'etoit méprise et qu'elle lui envoyât el Peregrino.

A quelques jours de là elle devoit aller chez le Duc d'Usseda ; sa femme est fille du Duc d'Ossonne; celle-ci, n'ayant pas envie de paroitre moins que les autres dans ces présens, engagea une tapisserie et d'autres meubles à l'insceu de son mari et fit dresser un beau theatre pour la Comedie, à la fin de laquelle la Reine devoit recevoir ses riches offrandes. Le Duc d'Usseda l'ayant appris, il fut la veille prendre congé de la Reine, lui disant qu'aussitost qu'elle lui auroit fait l'honneur de venir chez lui, il partiroit pour la Campagne ; elle lui demanda la raison, et il repliqua qu'il ne lui restoit pas un lit pour se coucher, que sa femme avoit tout vendu et tout engagé pour acheter des pierreries à Sa Majesté. La Reine lui dit que, puisqu'elle en avoit fait la depense, ce seroit dommage qu'elle fut perdue et qu'il pouvoit s'assurer qu'elle iroit. Quand il vit qu'elle le prenoit ainsi, il alla trouver le Roi, il lui fit le meme compliment ; alors tous ceux qui etoient presents parlerent, et lui apprirent comme elle en usoit, ce qui le mit dans une grande colere, et il lui defendit d'aller de sa vie chez personne sans sa permission ; de sorte que le Duc d'Usseda s'est épargné une grande depense. Et l'on dit à la Cour que la Reine mangeoit trop de fruits, que le Roi craignoit qu'elle ne tombât malade.

La favorite Perlis va épouser ce boiteux d'Envoyé de Neubourg, qui est Secretaire de la Reine ; mais qu'ils laissent agir la bonne Lothier, elle pourra leur preparer plus de sujet de pleurer qu'ils n'en ont de rire. On tient que le fils de la Perlis sera fait Grand et qu'il va epouser la niece de l'Amirante de Castille, qui veut se faire des protections

afin de se vanger des mauvais tours que Montalto lui a jouez. Elle a obtenu pour son Cadet un Benefice de 14000. ecus de rente, dont il jouit actuellement, et ce qui est de singulier, c'est qu'il n'est pas encore Catholique, et qu'on l'instruit dans nôtre Religion. Le Connetable Colonne demandoit ce Benefice pour son fils et plusieurs Cardinaux y pretendoient ; l'Empereur a travaillé pour lui, voulant reconnoitre les bons offices de la Reine.

Montalto est un innocent qui n'a ni force ni vertu et donne de bons conseils au Roi, qui les reçoit et qui lui commande de les mettre en execution ; mais aussitost il est saisi de crainte et n'ose rien faire, de sorte que l'on va de mal en pis ; pour s'en excuser, il rejete tout sur le Roi, qui n'a point de plus grande faute à se reprocher que se reposer trop sur lui et de ne pas connoitre jusqu'où va la timidité de ce ministre.

On ne parle plus de faire la paix, l'on est là dessus dans une létargie assomante ; neanmoins les Reines commencent à se brouiller, leur antipathie ne peut etre long-temps cachée, et si la Reine mere l'entreprend pour faire desesperer la jeune, elle portera l'esprit du Roi et le Conseil à demander la paix, car aussi bien elle n'est pas contante de l'Empereur, et il n'y a que le Prince d'Orange qui puisse la retenir dans les interéts de la ligue, par les grosses pensions qu'il lui paye.

39

De Madrid ce 30. Septembre 1694.

Le Roi a fait faire son portrait entouré de pierreries qui valent 6000. pistoles et il l'a envoyé à l'Amiral Russel, avec d'autres présens pour tous les Capitaines ; il croyoit

par là et par l'offre de 6. millions pour l'entretien de la flotte, l'arreter dans ses ports afin de défendre ce qui reste de la Catalogne, mais lorsque l'Ambassadeur d'Angleterre, par l'ordre de son maitre, est entré dans le detail de cette offre, et qu'on lui a fait voir que les 6. millions proviendroient d'une contribution générale, il a dit que l'Amiral, les Capitaines et les Matelots seroient morts de faim avant que l'on pût tirer seulement un million ; ce qui fait juger que ce secours va s'éloigner, et l'on en ressent tout le deplaisir possible. Le peuple en est si emeu que pour l'apaiser on assure hautement qu'enfin la paix tant desirée va se conclure, que le Roi de France la souhaite, et que pour la faciliter il veut bien rendre Luxembourg et les autres places importantes qu'il a conquises, qu'il laissera regner le Prince d'Orange en Angleterre, lequel payera au veritable Roi de grandes pensions.

Comme ce bruit se repand partout, ceux qui n'en savent pas le motif reprennent leur fierté ordinaire ; ils disent que si le roi veut faire de telles conditions, c'est qu'asseurement il ne se trouve plus en etat de soutenir la guerre, qu'il faut profiter de sa foiblesse pour entrer en France et se rendre maitres de quelques places importantes ; mais ces discours ne se font que dans les Compagnies Generales, l'on fait bien d'autres raisonnemens dans le Conseil. Le Roi se croit perdu, il demande quelques remedes aux mains qui le menacent, il voudroit bien qu'on cherchât les moyens de faire [la paix], mais c'est ce qu'on n'oseroit, et ceux qui l'ont desirée avec plus d'ardeur s'en sont si mal trouvez, qu'on n'en parle plus qu'en tremblant. A joindre, que jusques ici le Roi ne s'est point determiné à nommer un Privado, et personne n'ayant la premiere place, personne ne parle avec fermeté ; les uns menagent la faveur des Reines pour parvenir au ministere, et les autres ont trop d'indolence pour le bien public. Mais la Reine mere, qui

se met peu en peine des interets de l'Empereur pourveu que le Prince d'Orange soit contant, s'est offerte de lui ecrire ce que l'on a sujet de craindre et ce qu'on souhaite et de le prier de chercher quelque temperament dans ces grandes affaires, qui sont prêtes à procurer la ruine du Roi son fils. En verité, l'Etat est sur le point de faire naufrage ; on craint etrangement la prisé de Barcelone, on la croit d'autant plus inevitable, que les Catalans sont portez de bonne volonté pour la domination françoise.

Le Marquis de Los Balbases a trouvé le moyen de faire augmenter les droits du Roi sur le tabac de 30.000 pistoles ; on les destine à payer les Allemands qui doivent venir au mois de mai en Catalogne, mais peut être qu'avant ce tems là il n'y aura plus de Catalogne pour le Roi d'Espagne.

Le commerce est ouvert entre les Fransois et les Espagnols du coté de Dilbas, dont on a tant de joie, qu'on a donné promptement avis a la Cour qu'il etoit deja arrivé 2 navires chargés de sel et quelques autres chargés de vin ; le Roi croit que c'est un bon commencement, et que les grandes negociations suivront les petites.

Je vous ai mandé le mariage du jeune Duc d'Ossone avec la fille de la Duchesse de Frias ; il fait des magnificences qui tombent dans le ridicule, par exemple un carrosse presque tout d'argent, si lourd que les chevaux ne le peuvent trainer, et 30. autres carrosses de toutes les manieres ; jugez du reste.

40

De Madrid ce 24e Octobre 1694.

Je ne vous dirai rien de tous les changemens qui sont arrivez dans les conseils ; comme ils sont peu considé-

rables, il est aisé de les savoir par les nouvelles ordinaires ; mais il vaut mieux vous parler de la passion extrême que l'on témoigne pour la paix. Le Roi a eu là dessus une conférance de deux heures avec la Reine mere, afin de l'engager d'écrire à l'Empereur ; elle et tout le monde ne croient point qu'il veuille encore y donner les mains, parceque les Turcs ne lui feront pas cette année le mal qu'on avoit apprehendé. On en ressent une grande joie à la Cour ; chacun dit que c'est à présant qu'il faudroit établir les propositions de paix, puisque l'on a la flotte d'Angleterre en état de défendre Barcelone ; que l'Empereur n'a rien perdu dans cette Campagne ; que Casal est bloqué ; que le Prince d'Orange va tirer de nouvelles contributions d'Angleterre, que la mortalité est grande en France et que Sa Sainteté travaille avec zèle à la réconciliation des esprits ; que le Roi de France verroit donc qu'en le recherchant, ce n'est point que l'on soit reduit aux derniers abois, mais que c'est l'envie de randre le repos à l'Europe, et qu'il sera bien aise d'y concourir, afin de couronner ses exploits par sa moderation. Nous avons ici d'honnêtes gens qui font panegirique comme s'ils étoient nés Fransois ; l'Ambassadeur de Savoie me disoit hier que si le Roi vouloit rendre *Argentina et Luxembourg*, il est sans difficulté que l'on viendra à bout de conclure une heureuse paix ; en effet, l'on s'y dispose de cette part ici avec plus de franchise qu'à l'ordinaire, et Monsieur le Nonce ne discontinuë pas d'un moment de conférer avec les ministres et les Ambassadeurs, pour trouver des moyens ensemble.

La Reine jouit d'une liberté surprenante et inusitée en Espagne ; le jeune Comte de Baniers, qui est Allemand, la voit tous les jours par le moyen de la Baronne Perlis. C'est bien la plus adroite creature qui soit au monde ; elle a presque autant d'empire sur l'esprit du Roi que sur celui de la Reine ; elle a mis l'Amirante dans ses intérets, et il

lui a donné tous ses amis, de sorte que son parti se fortifie; l'Amirante feint d'être fort touché de son merite, et comme elle aime à faire du fracas, elle en est ravie et le sert le mieux du monde auprès de leurs majestez contre le Duc de Montalto, qui n'est guere bien assuré dans la faveur.

Un Conseiller d'Etat qui est entierement porté pour la paix, m'a dit que s'il y avoit quelcun ici qui pût etre du pays de cette femme et lui faire soigneusement la Cour, pour peu qu'il fût aimable et qu'il eût d'esprit, il ne lui seroit pas malaisé de la porter à tout ce qu'il voudroit; et certainement si elle se mettoit dans l'esprit de servir la France, elle en viendroit à bout malgré toute la terre; j'ai crû qu'il ne seroit pas mal de vous le mander. Son confesseur est de mes amis intimes, et ne m'est pas inutile dans les choses que je souhaite d'apprendre : c'est un Allemand appelé Reginaldo, qui est administrateur de l'Hopital Royal de Saint André; je vous assure que s'il y avoit quelque chose à inspirer, il n'y seroit pas mal propre.

On ne respire point encore sur les affaires de Catalogne; on est persuadé que ce qui se conserve cette année avec tant de peine, se perdra l'année prochaine sans aucune ressource; l'argent devient si rare que le Roi retranche toutes les dépanses superflues du Palais et plusieurs de ses attelages ont été vandus pour épargner la nourriture des chevaux.

L'Amirante travaille toujours sourdement au retour d'Oropésa. La Cour n'est remplie que de partialitez, de haines, d'ambitions et de propres intérêts. Le Roi est au milieu de tous ces ecueils comme un vaisseau sans Pilote; il n'a point d'experiance et les Reines le tiranisent tour à tour et se haïssent mortellement : quel moyen qu'un Etat se soûtienne long-tems, quand il est reduit à une telle extremité, et que la mesintelligence y regne absolument ? Si le Roi étoit moins foible, il aimeroit mieux faire la paix

que la guerre, et il en conçoit tous les avantages ; il est bien digne de pitié et tous ceux qui le servent. Voilà le reste des merceds et des pansions qui vont être suprimées au premier jour de Janvier : peu de personnes seront exceptées.

41

De Madrid ce 26 Novembre 1694.

C'est cette fois que l'on peut assurer le credit de la Reine mere tellement diminué, que le moyen de voir échouër une affaire c'est de la mettre entre ses mains; il y a plus de 6. mois qu'elle avoit demandé et obtenu du Roi une charge pour une de ses creatures ; la Reine a toujours empeché qu'on n'en delivrât les provisions, et, voyant un moment favorable, elle l'a euë pour Belbalet. A cette nouvelle, la Reine mere est demeurée saisie d'un veritable chagrin, non par l'importance de la chose, mais par le deplaisir qu'elle a de voir sa rivale triomphante, de maniere que ne pouvant contenir sa colere, elle a envoyé querir Dom Enrique (autrement l'Envoyé de Neubourg, qui est Secretaire de la reignante) et elle lui a dit que, puisque sa maitresse poussoit à son égard l'ingratitude si loin, il n'y avoit point de marques de son ressentiment auxquelles elle ne dût s'attendre de sa part, qu'elle lui ordonnoit de le lui dire, afin qu'à l'avenir elle connût la main qui lui porteroit les plus sensibles coups.

La Reine à cette nouvelle est allée trouver le Roi, avec la Baronne Perlis qui le gouverne comme elle veut et Dom Henrique, pour lui rapporter toutes les menaces de la Reine mere ; elle a pleuré et gemi, elle a prié le Roi de faire attention à la mauvaise volonté de sa mere pour elle, et que si elle lui jouoit quelque piece, il se souvint des

menaces qu'elle lui faisoit. Le Roi s'est fort attendri, il a promis à la Reine d'etre sur ses gardes et de ne se pas laisser prevenir. Ce qui procure un si grand credit à la Reine, c'est l'Imperatrice qui l'a fait entrer dans les affaires les plus secretes; et comme elle est absolument devouée à l'Empereur, elle l'avertit de tout, et ne se conduit que par ses avis ; le Roi, qui n'a point penetré que cette union se soutient à ses depens, croit que sa femme a bien de l'habileté de s'etre renduë si considerable, et comme il craint l'Empereur, non seulement il n'ose plus la facher, mais il fait tout ce qu'elle veut autant par habitude que par aucune autre raison. L'on peut assez imaginer le depit de la Reine mere : elle n'a plus que le Prince d'Orange pour elle, mais il est bien averti de ce qui se passe et ses soins diminuent a proportion que le credit de cette Princesse s'affoiblit.

Castanaga est parti pour aller en qualité de Gouverneur et de Capitaine général en Catalogne. Il y a une chose assez particulière, c'est que ceux qui ont été gouverneurs des Pays-Bas ont le pouvoir de donner des Regimens et de pourvoir aux premiers postes. Il emporte 100. mille écus et 2000. pistoles de gratification.

On est fort persuadé à la Cour que la Catalogne sera secouruë par 10000. Allemands qu'on y attend, auxquels on joindra les nouvelles levées que l'on fait continuellement, de sorte que le desir de la guerre est à present bien plus fort que celui de la paix ; chacun dit qu'il est impossible que la France trouve les moyens de resister à ses ennemis, qu'elle se mine, qu'elle s'affoiblit, et que la Ligue ayant deja couté tant d'hommes et d'argent, il faut la maintenir aux depends de toutes choses, que si quelqu'un etoit capable de s'en détacher, il ne faudroit pas suivre un exemple si pernicieux, et qu'après tant de pertes, l'Espagne ne peut plus espérer qu'un heureux changement dans ses affaires ;

voila ce que les partisans de l'Empereur et du Prince d'Orange operent dans une Cour où tout le monde est egalement maitre, et dans un Conseil où depuis longtemps on ne connoit plus de chef.

L'Ambassadeur de l'Empereur fait courir le bruit que son maitre a gagné une grande bataille contre les Turcs, et là dessus il se fait des rejouissances extrêmes, car on espere que l'on verra l'année prochaine des forces considerables aux bords du Rhin.

Le Roi a ordonné que le President d'Assienda recevra tous ses revenus, à condition qu'il pourvoira à toutes les choses necessaires ; on pretand que ses ennemis lui ont attiré cette nouvelle charge parcequ'il est impossible qu'il ne manque point dans un si grand embarras et avec une si grande indigence d'argent. Comme c'est l'homme du monde le plus dur et le plus farouche, on seroit ravi de faire naitre l'occasion de sa disgrace.

42

De Madrid ce 8e Décembre 1694.

Depuis que l'Ambassadeur de Venise est arrivé, il a veu tous les Ministres et les Ambassadeurs pour les engager par toutes les raisons possibles de porter leurs maitres à la paix ; il la souhaite beaucoup, il paroit zelé pour la France, et l'on ne doute point qu'il ne reussît à persuader la necessité de rechercher ce bien, qui est à présent le plus grand bien du monde, sans que le Roi s'est jetté lui même dans une espece de captivité, en mettant la Flandre au pouvoir des Anglois et Milan à celui des Allemands ; on le tient malgré lui dans la Ligue, qu'il s'est obligé depuis peu de soutenir encore deux ans, car ils lui disent pour l'encourager

à faire la guerre que, presupposé que le Roi de France gagne des villes et des places, il ne laisse pas de se miner peu à peu, qu'il est impossible qu'il puisse toujours soutenir un si grand nombre d'ennemis, et qu'on le forcera de faire une paix avantageuse aux Alliez.

Vous voyez, par ces contes, combien ils sont eloignez ici de desirer la paix ; leur vanité me fait souvenir de celle de Faraon. Ils veulent que le Roi rende tout ce qu'il a pris en Flandre, Allemagne et Savoie ; jusqu'à ce qu'ils voient les François à Madrid, ils ne craindront pas moins ; ils sont dejà si avancez dans la Catalogne, qu'ils n'auront pas de peine à venir ici. C'est une pauvre monarchie aux abois ; l'on s'attend que l'on entrera cette campagne du coté de Catalogne et de Navarre avec 60.000 hommes ; cette pensée est seule capable de les faire trembler, cependant ils font bonne mine ; leur grand mal est d'être livrés aux Alliez, ils n'ont point de plus cruels ennemis.

Le Marquis de Conflans revient à la Cour; il n'a pas voulu obeir à Castanaga ; on lui destine la Vice-royauté de Navarre. L'on n'a que tres peu d'esperance de conserver ce qui reste de la Catalogne ; lorsque son nouveau Gouverneur a passé par Sarragoce et qu'on a voulu lui faire une entrée et des réjouissances, il ne l'a pas souffert, disant qu'il venoit en deuil pour pleurer et partager les malheurs de la nation; et parlant à un de ses intimes amis : « Je me regarde, lui dit-il, comme un medecin qu'on envoie visiter un malade absolument desesperé et tout ce que je pourrai faire, ce sera de lui procurer un honorable enterrement. » Il est dans une étroite liaison avec le Cardinal Spada, ils s'ecrivent sans cesse et n'ont rien de caché ; de sorte que le Cardinal lui donne avis des choses les plus secretes qu'il peut apprendre, touchant la disposition du Pape, que l'on tient pour fort suspect à cette Cour ; l'on est persuadé qu'il a le cœur tout françois.

On attend 8. à 10000. hommes, tant Allemands qu'Irlandois, pour secourir la Catalogne ; et l'on fait jusqu'à l'impossible, malgré l'extreme foiblesse, pour ramasser des forces et de l'argent ; il y aura même des nouveautez l'année prochaine : on propose une espece de Capitation, les Gentilshommes seront taxés à 4. pistoles, et chacun payera une somme pour chacun de ses domestiques ; de plus le Roi veut qu'on porte la vaisselle d'argent à la Monnoie.

La Reine mere a perdu avec son credit le pouvoir de se faire payer de ses pensions, il lui en est beaucoup dû ; elle a retranché plus de la moitié de sa maison, à l'exemple du Roi qui chaque jour renvoie ses officiers ; de memoire d'homme, et bien au delà, l'on n'a veu l'Espagne comme elle est ; une des plus grandes [dames] a vendu pour 500 l. d'hermine 3. pistoles : c'est une bagatelle, mais qui peut faire juger du reste.

Le Prince d'Orange retarde le payement de la pension qu'il fait à la Reine mere ; elle ne doute pas neanmoins de la recevoir bientôt ; elle a remis à ce tems là plusieurs gratifications. Pour la Reine, elle est regnante et la Perlis la gouverne à l'ordinaire ; son fils a obtenu une Commanderie de 4000. ecus, il fait Samedi prochain son entrée en qualité d'Envoyé de Pologne. L'Empereur écrit souvent à la Reine, et pour l'obliger, il a envoyé à Dom Henrique le titre de Baron de l'Empire ; de sorte qu'on le nomme à present le Baron Viser ; il est secretaire de la Reine et Envoyé de Baviere. Il fait une depense incroyable à laquelle la Reine fournit, mais l'autre jour il fut prest de tomber dans la disgrace, car elle sceut qu'il etoit allé chez des Dames étrangeres faire un petit concert avec la Lhotier ; celle-ci jouë du Clavessin, lui du Luth, qu'il touche admirablement ; la Reine en eut du chagrin et, comme elle le vit venir, elle s'approcha de la porte de sa chambre qu'elle lui

ferma si rudement au nez que ce pauvre boiteux tomba tout deconcerté ; il est agreable de sa personne et ne manque ni d'esprit ni d'adresse.

Il vient de se repandre un bruit que la Duchesse de Neubourg, mere de la Reine, a épousé son Apoticaire.

Voici les noms des Conseillers d'Etat qui composent à present le Conseil : le Connetable, l'Amirante, le Comte de Monterei, le Comte de Chinchon, le Comte de Aguilar, le Marquis de Los Balbazes, le Cardinal et le Duc de Montalto ; le Roi en nommera bien tôt de nouveaux et l'on ne doute pas que les marquis de Cogolludo et de Leganez n'en soient.

43

De Madrid ce 23e Decembre 1694.

La Reine mere souffroit avec trop d'impatience le procedé que la Reine avoit pour elle, pour ne pas travailler à detruire ses creatures ; c'est ce qu'elle a fait tres adroitement, et sans y paroître en aucune maniere. Le mardi 14e de ce mois, il fut tenu un Conseil d'Etat, où l'on agita d'abord les moyens que l'on tiendroit pour avoir de l'argent afin de maintenir la guerre, puisque le Roi a renouvelé la Ligue pour deux ans ; les uns dirent qu'il falloit faire porter toute la vaisselle à la Monnoie et la fondre, et les autres qu'il falloit que chaque particulier fournit tous les jours une certaine quantité de rations, et d'autres parlerent encore de la capitation dont je vous ai déjà écrit. Le Cardinal de Tolede, qui étoit tout préparé, dit que l'argent ne manqueroit point, pourveu que le Roi ne voulût pas se laisser piller par l'Envoyé de Neubourg et la Perlis, qui étoient comme deux sangsuës qui tiroient toute la subsistance des pauvres peuples ; que tout le monde se faisoit un plaisir

de contribuer au soulagement de l'Etat, mais que personne n'etoit d'humeur à se ruiner pour enrichir ces deux Etrangers, qu'il falloit les chasser du Palais et ne les y laisser jamais entrer ; qu'il en parloit sans passion, mais pour le seul motif de sa conscience, par le zêle qu'il avoit pour sa patrie et pour la gloire du Roi. La dessus le Duc de Montalto et les Marquis de Mansera et de Villafranca prirent la parole et appuièrent par des raisons extremement fortes celles du Cardinal, repetant plusieurs fois qu'il falloit éloigner ces pestes de l'Etat qui pilloient tout sans quartier, témoin ce qui étoit arrivé depuis peu à Pedro Parada : cet homme étant fermier du tabac, et ayant envie que la ferme lui restât, promit 6.000 pistoles à l'Envoyé de Neubourg, dont il lui fit son obligation ; mais la ferme étant mise à l'enchere et venant à hausser au profit du Roi, il fut obligé de la prendre au prix qu'on l'avoit portée, de sorte qu'il ne voulut plus payer les 6.000 pistoles à Dom Henrique, lequel l'y contraignit, moins en vertu de son obligation que par l'autorité de la Reine, qui en eut 2.000 pour elle, et autant pour sa favorite ; Parada paya donc et l'affaire fit un bruit épouvantable à Madrid.

Il en est encore arrivé une autre qui n'a pas eu moins d'éclat. Le Roi a voulu que le fils de la Perlis fût chevalier de Saint Jàque ; pour lui aider à soutenir ce titre, il lui a donné une Commanderie de 4.000 écus de rente ; c'est la coutûme que l'on fait des informations si exactes, que l'on envoie des chevaliers jusqu'au lieu de la naissance de celui qu'on doit recevoir, et le Duc de l'Infantado, qui l'a été depuis peu, n'a eu aucune grace là dessus ; pour Perlis, on passa sur toutes les formalitez, et 3. ou 4. Allemands jurerent tout ce qu'on voulut, bien qu'ils ne le connussent point. C'est la coûtume encore que l'on prend un parain, lorsqu'on fait la cérémonie ; le Marquis de Mansera le fut, et ne lui donna point la Venere ; chacun en demeura sur-

pris, car cela ne s'est jamais prattiqué, et c'est comme qui feroit un chevalier sans lui donner d'epée ; on en demanda la raison au Marquis de Mansera, qui dit que la Reine lui avoit commandé d'en user ainsi, et l'on seut quelques jours après qu'elle avoit recommencé secretement la ceremonie dans son cabinet, et lui avoit mis elle même la Venere au Cou ; il est aisé de juger ce qu'on en a dit.

Le Comte d'Aguilar entroit dans le sentiment du Cardinal et des autres, mais il s'arreta dès le commencement de son discours et ne passa pas outre, remarquant que le Connétable de Castille et l'Amirante l'ecoutoient avec peine ; ils sont l'un et l'autre dans les intérets de la Reine, ce qui les obligea de dire que le Conseil n'étoit point assemblé pour agiter de telles questions, que le Roi savoit bien ce qu'il devoit faire, et que si l'on trouvoit à propos de lui faire des remontrances il falloit prendre un autre tems. Los Balbases qui est favorable à la Perlis parla comme le Connétable, et pour Monterey il ne prit aucun parti, car il veut se declarer pour les plus forts, et voir qui l'emportera, de la Reine mere ou de la Reine.

Cependant le Roi ne manqua pas selon sa coûtume d'aller dire à la Reine tout ce qui venoit de se passer ; elle cria les hauts cris et se prit à pleurer, priant le Roi de lui laisser ses 2. creatures, qui ne se meleroient plus de rien. Le Roi lui dit : « Comment ferai-je ? C'est un Cardinal de Tolede qui me conseille de les chasser. » Elle repliqua aussitôt : « Si c'etoit un Cardinal de Richelieu ou un Cardinal de Mazarin, il y faudroit faire attention, car ils etoient habiles ; mais Portocarrero ne sait pas comment se fait le pain qu'il mange ; c'est un ignorant qui parle comme un perroquet. » Ceci est venu au Cardinal et aux autres Conseillers, dont elle n'a pas parlé avec moins de mépris ; ils sont bien résolus de ne se point relâcher de leur entreprise ; la Reine mere, qui meut tous les ressorts de cette machine,

leur fait comprendre que la Reine va devenir leur plus cruelle ennemie, et que puisqu'ils ont déjà tant fait, il faut qu'ils achevent ; que si les favoris restent auprès d'elle, ils tâcheront de perdre ceux qui les ont voulu faire eloigner, mais que la Reine ayant moins d'esprit que femme du monde, si elle demeure seule, on pourra lui donner des gens qui la gouverneront, et qui seront devouëez à la Reine mere. L'Envoyé de Neubourg et la Perlis sont dans les dernieres alarmes ; la Reine a parlé au Confesseur du Roi, au President d'Assienda et au Comte de Bagnos, qui se declarent entierement pour elle ; et à propos du Comte de Bagnos, il a joué et perdu l'argent de la livrée du Roi, de sorte qu'ils sont tous nuds. La Reine mere, voyant que la Reine grossit son parti, a résolu de faire éloigner le confesseur du Roi et de mettre à la place le Pere Reluz, de l'ordre de Saint Dominique, lequel a beaucoup d'esprit et de capacité; et comme il est Confesseur de Monterei, il le mettra dans le parti de la Reine mere, en reconnoissance de l'avantage qu'elle lui aura procuré. Elle a fait aussi avertir le Comte de Fernan Nuñes, dont la fille est une riche heritiere, que le jeune Perlis est attaché à elle et veut l'epouser ; là dessus, le Comte qui etoit absent est venu en poste à la Cour menacer sa fille de lui couper les oreilles si elle écoutoit jamais une telle proposition, et il s'est rangé dans les intérets de la Reine mere, de sorte que l'Etendard de la guerre civile est levé entre ces deux Princesses.

La Perlis ne voyoit jamais la Reine mere : elle osoit même passer devant elle sans la saluër, et elle en faisoit des histoires fort hardies ; il est arrivé que la Reine mere, pour se familiariser davantage, a fait une neuvaine à une Vierge qui est dans la chapelle du Palais ; l'on demeura bien etonné que l'autre jour la Perlis vint se jetter à ses pieds, la suppliant, au nom de la Sainte Vierge qu'elle venoit prier, d'avoir pitié d'elle, de lui pardonner et de lui

accorder sa protection, parceque le credit de sa maitresse ne suffisoit pas pour la faire rester, et qu'elle étoit persecutée de tout le monde. La Reine mere lui repondit avec beaucoup de froideur et de gravité, qu'elle la plaignoit, et que c'est tout ce qu'elle pouvoit faire pour elle. La Reine, sachant la maniere dont sa favorite a eté receuë, ne peut se consoler, et l'on n'entend plus que des pleurs dans son appartement. Mais elle ne laisse pas de chercher des remedes avec ses creatures, et comme le meilleur est de se rendre utile et de se fortifier contre ses ennemis, elle a écrit à l'Empereur et à l'Imperatrice que la Reine mere la persecute et qu'elle n'a plus d'espérance qu'en eux, qu'elle les conjure d'envoyer en diligence 6000. Allemands en Catalogne, qu'ils sont promis depuis longtemps, mais qu'il faut effectuer cette promesse, afin que ceux de sa nation ne soient pas oprimez par les Espagnols.

Elle en a usé de même à l'égard de sa sœur, la Reine de Portugal, lui faisant part de ses deplaisirs et la priant d'engager le Roi son mari à donner des troupes au Roi et de l'argent pour agir contre le Roi de Maroc ; la réponse de la Reine de Portugal a eté fort tendre, et elle fait esperer 6000. hommes et 6000. écus par mois pour les entretenir ; elle y a joint des présens fort beaux.

La Reine mere sait toutes les demarches de la Reine, elle est persuadée que l'Empereur se portera d'autant plus volontiers en faveur de cette Princesse, que l'Impératrice pour laquelle il a beaucoup de complaisance est sa sœur et qu'il s'est deja declaré en plusieurs occasions dans les interets de la Reine, preferablement aux siens. Ces veuës l'ont portée à faire une nouvelle tentative afin d'obliger Monsieur l'Electeur de Baviere, en persuadant au Roi qu'il faut faire venir le petit duc de Baviere à Madrid pour qu'on l'élève selon le genie de la nation et qu'il puisse être appelé à la Couronne d'un consentement universel ; la chose s'est

proposée de cette maniere au Roi il y a peu de jours, lequel repondit que Filipe IV. n'a point appelé le Duc de Baviere à sa succession dans son testament, et que le Duc de Savoie auroit même plus de droit d'y prétandre que lui ; mais la Reine mere n'est pas rebutée, elle en a écrit à Monsieur de Baviere afin d'agir de concert dans cette entreprise ; d'ailleurs elle menage plus que jamais les intérets du Prince d'Orange, elle n'a point fait semblant de s'apercevoir du refroidissement qu'il a eu pour elle depuis quelque temps, et selon toutes les apparences, l'Ambassadeur d'Angleterre a receu ordre de la voir plus souvent, car il lui fait assez regulierement sa Cour.

Castanaga écrit qu'il est desolé de l'état où il trouve la Catalogne et les troupes ; il n'espere rien de bon, il a demandé au Conseil de Madrid qu'on lui donne le regiment que commande Dom Diego de Salinas, qui est le seul qui compose la garnison de Pampelune avec cinq compagnies de Dragons, qui sont pour la plûpart nuds et démontez.

La misere est affreuse en Aragon, Navarre et Biscaye : tout y manque, les hommes et l'argent, plus de commerce, plus de ressources ; les Royaumes de Valance, de Castille et d'Andalousie ne sont pas dans un état plus heureux. La flotte d'Angleterre souffre assez de misere à Cadix, bien que l'on fasse toutes choses pour fournir les vivres necessaires, de sorte que ce sont des plaintes continuelles qui mettent la Cour de fort mauvaise humeur.

Après les avantages que l'on a remportez cette année en Catalogne et la misere présente de l'Espagne, le Roi de France ne devroit pas hesiter à faire entrer deux armées dans le pays, l'une par la Catalogne et l'autre par la Navarre ; il n'y a dans Fontarabie qu'une garnison si foible de pauvres miserables, et dans les autres places de même, que l'on ne craint pas mediocrement que le Roi ne prenne cette resolution ; tout plieroit, tout cederoit, et

c'est une si petite affaire qu'il ne faut pas y envoyer des armées trop considerables ; on parleroit alors d'adopter un autre Prince que le petit Duc de Baviere et l'on recevroit la paix aux conditions que l'on voudroit prescrire.

44

De Madrid le 5e Janvier 1695.

L'on a proposé au Conseil d'Etat la Creation de 22. Edits pour amasser de l'argent afin de continuer la guerre ; il les renvoya au Conseil de Castille pour les examiner ; il s'assembla a huit heures du matin et ne se separa qu'a huit heures du soir, et apres des disputes infinies, ils conclurent que l'on ne devoit payer aucuns impots ny porter aucunes taxes qu'au prealable le Roi n'eut chassé du palais et du Royaume les canailles qu'il engraissoit du sang du peuple ; ils allerent en Corps rendre cette reponse au Conseil d'Etat, qui confirma sur le champ l'avis du Conseil de Castille.

Le Cardinal de Tolede ayant pris la parolle, dit qu'il ne s'agissoit pas d'avoir donné ce decret, qu'il en alloit avertir le Roi et lui representer, encore plus fortement qu'il n'avoit fait la premiere fois, de quelle consequence il lui est de croire ses bons seriteurs et de ne se pas laisser gouverner par des malheureux.

Le Roi savoit deja de quoy il etoit question ; il auroit bien voulu éviter la Conference que le Cardinal souhaittoit, mais il y alloit du bien de ses affaires. Le Cardinal entra dans son Cabinet avec le Duc de Montalto, les marquis de Villafranca, de Mansera et de Los Balbases, qui sont tous devouez à la Reine mere et qui n'agissent que sous ses ordres, bien qu'elle n'y paroisse que le moins qu'elle peut.

Le Cardinal dit au Roi qu'on ne lui avoit demandé que l'Eloignement de Dom Henrique, Envoyé de Neubourg, de la Perlis, favorite de la Reine, et de son fils Perlis, Envoyé de Pologne, mais qu'a present qu'on avoit aprofondy le mal, on le connoissoit si grand que la cangrene etoit prete a gagner le Cœur de l'Etat, si l'on ne refusoit d'en retrancher quelques membres gatez ; qu'il se trouvoit obligé de lui demander, au nom du Conseil, l'eloignement de Perlis, de sa mere, de dom Henrique, du Confesseur de la Reine, de son musicien, de l'Amirante, du Comte de Baños, du president d'Assienda et du Confesseur de Sa Majesté, que toutes ces personnes le servoient devant, par les unes aux autres, qu'elles se pressoient la main, et que tant que les partis seroient opposez les uns aux autres, tout periroit.

Le Roi ne determina pas sur le champ ce qu'il feroit ; il vit la Reine et la trouva dans un veritable desespoir ; il lui demanda une victime pour apaiser les esprits ; elle consentit à l'exil du Comte de Baños parcequ'il lui avoit deplu par le recit qu'il lui avoit fait des choses qu'on disoit d'elle ; il eut ordre de se retirer de la Cour et de sortir de Madrid. Cela n'a apaisé personne; au contraire, celles qui demandent l'eloignement des autres n'en sont que plus fermes ; et la Reine inconsolable s'est mise au lit, feignant que l'excez de sa douleur lui a fait faire une fausse couche d'un fils. Le Roi, qui meurt d'envie de se flatter, ose croire que cela est vray et fait de grands regrets de la perte d'un petit Enfant.

Il est encore pressé si vivement pour chasser les Creatures de la Reine et elle les touche si fort par ses plaintes, qu'il a resolu d'aller à l'Escurial sans elle afin de se determiner. N'est-ce pas une chose singuliere que le Roi sorte de son palais pour exiler ses sujets de Madrid ? L'on ne sçait encore s'il aura le courage de le faire. Voila deux puissances opposées qui brouillent tout : la Reine mere à la

teste de son parti, soutenue par le prince d'Orange, la Reine a la teste du sien, soutenue par l'Empereur, et le Roi, au milieu, balançant entre la crainte qu'il a de sa mere et la complaisance qu'il a pour sa femme.

Ce qui est de vray, c'est que l'acharnement de ces princesses l'une contre l'autre occupe tous les esprits, et pendant qu'elles travaille[nt] a s'entredetruire et que leurs Creatures, qui sont les premieres du Conseil, ne songent qu'a servir leur passions, tout périt, tout s'abime, l'on ne prend aucunes resolutions, l'on n'amasse point d'argent, l'on ne met ordre a rien, l'on neglige les affaires essentielles pour des bagatelles. Chacun tire le profit, le Roi est le plus pauvre de son Royaume.

Le Duc d'Albuquerque a été fait general des Galeres de l'Andalousie et Don Gabriel Ponce, fils de la Duchesse Dannero, sera general de la Cavallerie, en Catalogne, car le marquis de Conflans ne veut pas servir sous Castanaga. Le Comte d'Aguilar revient de Milan.

Il court des billets d'une insolence outrée contre le Roi ; on le menace des derniers malheurs s'il ne chasse les favoris de la Reine. Perlis, Envoyé de Pologne, n'ose sortir, on le court à coups de pierre. Le peuple est dans une emotion etrange, toutes les rues sont pleines de guapos qui se donnent des cuchilladas affreuses, ce sont des breteurs qui s'estramaçonnent.

Le party de la Reine mere devient le plus fort : le prince d'Orange va regner icy comme en Angleterre, si Dieu n'a pitié de nous.

45

De Madrid ce 3e fevrier 1695.

Le Courier que la Cour renvoyoit a Cadix etoit a peine party de Madrid, qu'il en arriva un autre apportant la

nouvelle que l'Amiral Russel, a la priere du Gouverneur et des plus considerables de la Ville, avoit apaisé une partie de sa colere aux conditions que l'on useroit de tous les moyens possibles pour tirer les alguasils de leur refuge et ensuite faire leur procez comme a des assassins. On avoit meme resolu de commencer par celui qui a fait faire le coup, mais il a eté diligent a s'absenter ; on le cherche partout car on ne veut pas chagriner l'Amiral. Le Roi lui a ecrit sur la mort de son neveu, il lui mande les choses du monde les plus obligeantes. On est bien persuadé icy qu'on a besoin de lui, et l'on regarde la flotte comme l'unique moyen de garantir Barcelone. L'Amiral promet d'avoir deux armées de soixante vaisseaux chacune, tant grands que petits, et que pendant qu'il en laissera une pour deffendre la Catalogne, il ira avec l'autre bombarder toutes les costes.

Le party de la Reine triomphe de celui de la Reine mere et le duc de Montalto commence a tomber dans la disgrace ; il etoit president du Conseil des Indes, on lui ôte ce poste et on le fait president du Conseil d'Arragon, qui est tellement au dessous que l'on ne comprend pas comment il a pû se resoudre de l'accepter. Il fut chez la Reine mere pour lui dire son deplaisir : elle en avoit deja tant qu'elle ne voulut pas le voir, et ce qui le lui causoit, c'est la disgrace de Dom Alonzo Carnero, Secretaire del Despacho Universal, sa Creature. Le Roi commanda au president de Castille de lui porter l'ordre de ne plus venir au palais et de rester dans sa maison. Tout le monde auroit eu lieu d'en etre surpris, car cela n'est jamais arrivé a aucun secretaire del Despacho universal ; mais on connoit que c'est l'ouvrage de la Reine ; voila le prix de ses larmes et de ses cris. Sa favorite reste absolue, elle gouverne la Reine et la Reine gouverne le Roi comme un enfant, à tel point qu'elle l'obligea de faire ecrire au Cardinal Porto Carrero qu'il eût

se retirer dans son Archevêché : celui cy, etonné, vint au palais, et parla si fortement au Roi que la chose en est demeurée là.

Le Roi vouloit donner la presidence des Indes a Dom Pedro Nuñes, d'Assienda, qui etoit un des proscrits ; mais tout le Conseil s'est tellement elevé contre ce dessein, representant l'importance de la charge et la mediocrité de merite et de capacité de Nuñes, qu'enfin le Roi a creu le Conseil la dessus ; et il envoya ordre au Comte d'Oropeza de revenir a la Cour en diligence. Il partit aussi tost ; il etoit deja a Nabal Carnero quand il receut un paquet de Sa Majesté, contenant les expeditions de president du Conseil des Indes ; sur le champ il le referma et le rendant au gentilhomme qui l'avoit apporté : « Dites au Roi, dit-il, que dans ma propre maison le rang que je dois tenir me met au dessus de celui que j'occuperois ; mais apres que le Roi m'a oté ceux dont il m'avoit honoré, je ne puis descendre a d'autres sans me perdre. » Il ne voulut pas passer outre et retourna dans ses terres ; vous savez qu'il est de la maison de Bragance.

Pour l'Envoyé de Neubourg, dans le moment ou il se croioit le plus asseuré de la faveur, il a eté sacrifié par la Perlis qui le soutenoit ; elle dit à la Reine que le peuple etoit si irrité contre eux, qu'elle croioit necessaire de ceder au torrent, et là dessus on l'a envoyé a Parme dont il est au desespoir. Il partit la nuit fort secrettement, car le peuple l'attendoit pour l'assommer a coups de pierre, et tout le devant de sa maison fut depavé par les plus mutins.

Le Roi a retranché toutes les pensions sans aucune exception ; chacun est plongé dans la douleur. La maison des Aposentos est reformée aussi bien que celle du Roi ; tant que la guerre durera, les dames de la Reine ny les menines n'auront rien pour leur entretien, ny la dot ordinaire quand elles se marient, et l'on retranche aux

autres la moitié de leurs gages. Le Roi a deffendu de recevoir aucuns chevalliers qu'après de longs services, afin que cet honneur leur tienne lieu de recompense.

L'hiver est tellement rigoureux, que la pluspart des bestiaux sont morts de misere. Il y a plusieurs jours que l'on manque de viande icy ; le pain hausse de prix considerablement ; enfin, la misere devient extrême.

Le Marquis de Los Balbasez est aux Capucins de la Patience, où il fait les exercices spirituels pour prendre les ordres.

Le grand Inquisiteur etant mort, la Reine vouloit que l'on mit a sa place le Confesseur du Roi, et la chose alloit etre faitte, mais la Reine mere, qui menage son eloignement depuis longtems, avoit pris des mesures du coté du pape, et les ordres sont arrivez de sa part a ce bon pere pour qu'il aille a Rome, de sorte que cela rompt le coup a la grande dignité ou il alloit etre elevé ; il part le poignard dans le cœur, mais le succez que la Reine mere a eu dans cette affaire lui servira de peu; son parti est tout a fait renversé, et l'Ambassadeur d'Angleterre tourne tous ses soins du costé de la Regnante.

L'on a apris la mort de la princesse d'Orange avec quelque joye, dans l'esperance qu'il y aura du changement aux affaires. On dit deja qu'un des fils de Monseigneur le Daufin epousera la fille de l'Empereur. Le peuple fait des vœux continuels pour obtenir la paix.

Les troupes qu'on attend en Catalogne n'ont pas encore parues, et l'on commence a craindre qu'elles ne viennent point. L'on presse l'Ambassadeur de l'Empereur d'en ecrire a Vienne, car de pouvoir faire en ce pays aucunes levées, de gré ou de force, la chose est impossible et cependant l'on est fort persuadé que les alliez garderont leurs troupes.

Le marquis de Conflans n'a point encore d'employ ny

de charge : on croioit qu'il seroit capitaine des gardes, mais on parle a present de la Vice Royauté de Navarre et pour empecher que Dom Gabriel Ponce ne retourne en Portugal, on le fera Capitaine general de la Coste d'Andalousie, jusqu'a ce que le Roi ait resolu ce qu'il veut sur le chapitre de Don Alonso Carnero ; sa charge del Despacho universal est exercée par Don Juan de Larrea, creature de la Reine.

Le jeune Duc d'Ossone continuë ses manificences pour son mariage avec la fille du Connetable ; en velours et crépine, pour des rideaux et des portieres, il a depensé douze mil ecus, et le tout roule sur le credit des marchans, car son pere etant mort sans avoir fait de testament, les creanciers et les filles du Duc pour leur dot ont tout saisi.

La veuve du marquis de Los Veles est mariée avec le Comte de Miranda, qui est jeune, pauvre et laid.

L'Amirante est mieux que jamais dans l'esprit du Roi. Si Montalto ne s'estoit pas brouillé avec lui, par une trahison indigne, tous les changements que nous voyons ne seroient pas arrivez.

46

De Madrid ce 4e Mars 1695.

Le tems continuë d'etre si froid et si rude que c'est une chose surprenante, et l'on s'est avisé de mettre un homme prisonnier parcequ'il a dit qu'il neigera icy le jour de Saint Joseph. L'on n'a pas la liberté de predire, mais l'on prend celle de declarer hautement ce qu'on void et ce qui est passé ; jusque la que depuis le Careme, les predicateurs préchent partout que le Roi sera damné sans misericorde pour les injustices et pour son mauvais gouvernement, que son Confesseur n'est pas Chretien, qu'il est Juif,

Mahommetan et pis, s'il se peut, de lui donner l'absolution pendant qu'il abisme ses peuples et ses Royaumes pour soutenir un heretique, qu'il ne faut pas s'etonner si toutes les entreprises sont decouvertes, si tous les projets sont détruis, que la main de Dieu s'apesantit sur les impies : enfin l'on n'est pas moins etonné de la hardiesse des predicateurs que de la patience avec laquelle on la souffre.

L'on presse le Roi de quitter son Confesseur, apellé Matilla, et selon toutes les apparences, il n'y aura pas de peine, puisque l'on a remarqué qu'a quatre grandes fetes, tout de suite, il a fait venir des Dominicains dans son palais pour le confesser.

Enfin don Henrique Viser, Envoyé de Neubourg, partit avant hier ; vous serez surpris qu'il ait tant tardé après les ordres expres qu'il avoit receuës ; mais il s'en moquoit parcequ'ils n'étoient que de la part du Roi, et il restoit toujours, achetant pour rien des meubles magnifiques; car la misere est si grande, qu'on les donne plutost qu'on ne les vend ; il a eu ainsi pour 40. mille pistoles de tableaux et de tapisseries, qui ne lui coutent presque rien. Tous les Conseils, mutinez du peu de cas que le Roi faisoit de leurs remontrances et de la hardiesse de cet homme de rester apres des ordres si precis, ont fait un bruit epouvantable, mais cela n'auroit rien avancé si la Perlis n'avoit consenti que la Reine l'abandonnât. Il n'a pas laissé d'avoir vingt mille Ecus pour son voiage, dans un tems ou l'on n'a pas du pain. Ce n'est point une maniere de parler : depuis que Madrid est Madrid, l'on n'y a pas vu ce que l'on y voit a present : point de pain, point de viande, point de poisson, aucunes danrées ; l'on patit comme dans une ville assiegée, il n'y a ni argent, ny de quoy vivre, et le peu qu'on trouve se vend au poids de l'or. Le peuple, demy desesperé, va par les ruës et se plaint hautement ; pour le consoler, on dit qu'enfin la Reine est grosse a n'en pouvoir douter ;

elle garde le lit pendant que l'on fait des prieres partout pour la conservation du petit enfant qui est encore dans les idées de Dieu ; mais pour que les prieres ne soient pas perduës, on demande aussi que les Mores levent le siege de Ceuta. Cette place est dans une terrible extremité, l'on en desespere ; et que pensez-vous que l'on espere aussi de la Catalogne, cette campagne prochaine ? rien, moins que rien. L'on dit qu'il n'y aura personne pour la deffendre, que c'est une affaire faite, que la perte est certaine et que ce sera mieux fait d'ouvrir les portes aux François, quand ils paroitront, que de les fermer quand on n'a pas la force d'en tenir les verrouils poussez.

La misere generale fait haïr mortellement la Ligue et le prince d'Orange, plus que pas un des autres princes. L'on a fait mille pasquinades sur la mort de la princesse d'Orange, en voicy une :

> La Mort vouloit prendre Guillaume,
> mais comme il est accoutumé a fuir,
> elle n'a pris que sa femme.

En voicy une autre : c'est une espece de billet d'enterrement :

L'on fait Dimanche les funerailles de la Reine *D'Angleterre* ou l'on bruslera les Juifs ; le Boiteux fera son oraison funebre ; les Perlis feront les honneurs, leur venerable mere y sera presente, le Confesseur officiera, et l'on gagnera les Indulgences avec la bulle de l'Amirante.

La Reine protege les Juifs ; le Boiteux, c'est l'Envoyé de Neubourg, la Perlis a deux fils.

Le Confesseur du Roi. L'Amirante est hay du peuple.

Il est malade, cet Amirante, ou tout au moins, il feint de l'estre, parceque le Roi le traitte assez mal. Il lui eut a peine donné la charge de Cavalerizo major, à la priere de la Reine, qu'il s'en repentit, et depuis ce tems là, la faveur

diminuë tous les jours. Le Duc de Montalto ne compte plus guerre sur la sienne, bien qu'il remplisse encore toutes les fonctions du premier ministre, mais ce n'est que jusqu'a ce qu'on en ait trouvé un autre, et l'on jette les yeux sur le Comte d'Oropeza. Je vous ay mandé qu'il a refusé la presidence des Indes, et qu'il s'en retourna chez lui ; le Roi lui ecrivit une seconde fois et lui envoya un carosse a toute bride pour l'amener. A trois heures de la, il renvoya un autre ordre, qui le trouva proche de Madrid. L'ordre portoit qu'il ne vint point, et qu'on ramenât le carrosse. Et depuis il en a envoyé des douzaines, un pour venir, un pour rester, un pour le presser d'arriver a la Cour, un pour lui commander de n'en pas approcher ; toutes ces irresolutions partent d'un bon esprit de la Reine, qui est gouvernée par la Perlis. On appelle le palais la Tour de Babel et la Confusion des langues, où personne ne s'entend. Oropesa est demy fou de voir comme on le balotte ; il a dit au dernier courier qui l'alloit querir, qu'il etoit fort malade et qu'il suplioit le Roi de le laisser dans sa solitude.

On est assez content du depart de l'Envoyé de Neubourg ; on ne l'appelle que le Boiteux ; il falloit que le Roi lui réïterast une seconde fois l'ordre de partir. On croit qu'on va etre un peu plus en repos, mais seurement il viendra bien tôt de mechantes nouvelles du coté de Catalogne et il y aura beau bruit ; ne dit-on pas déja partout, sans aucun respect, que le Roi n'est qu'un fantôme et la Reine une Idole que le Demon fait parler ? ce demon c'est sa favorite ; a present que l'on dit la Reine grosse, ces pauvres Espagnols prennent patience. Il faudra les voir quand la feinte se declarera.

Il ne se passe guere de jours sans qu'on trouve des ecrits seditieux, dont on soupçonne les amis de la Reine mere. Elle est dans son palais seule, desolée, voyant peu de monde, ne se meslant de rien, mal payée de ses pensions, tant du Roi que du prince d'Orange, meprisée de la Reine

et insultée par l'insolente Perlis. Jugez de ce qu'elle pense et de ce qu'elle sent, ayant un courage egal a sa naissance et une envie de regner qui, dit-on, la fera mourir.

Montalto, Oropesa, et l'Amirante sont tous trois contraires les uns aux autres et se hayssent egalement ; on va oter le president d'Assienda de son poste ; le Roi n'a pas encore nommé le secretaire del Despacho universal.

La fille de Dom Diego Baqueriso, alcade de Corte, qui etoit Camarista, devoit epouser Pastrane, mais le Roy lui a preferé un autre qui est son parent et il a fallu qu'elle l'ait epousé. Le jour du Mariage, elle s'evanoüit plusieurs fois, car encore qu'elle fût soumise, son cœur resistoit en faveur de Pastrane ; il partit pour n'etre pas temoin de son malheur ; a present, il revient à la Cour.

Le fils de Dom Francisco Ronquillo, Coreydor major, part pour aller servir a Milan ; on demanda a son pere pourquoy il l'envoyoit si jeune, n'ayant que douze ans ; il repartit que c'etoit a l'exemple de Monsieur le Duc de Chartres, qui n'avoit gueres davantage quand il fit sa premiere campagne ; que puisqu'un si grand prince s'etoit exposé de si bonne heure, il falloit que tout le monde l'imitât. François Ronquillo est un homme d'un merite superieur, l'on ne voit plus guere d'Espagnols de cette trempe, et qui fit mieux son devoir s'il etoit le maitre de faire ce qu'il juge a propos.

Je finis en vous asseurant que tout est dans un excez de misere si general, que personne ne peut le comprendre, au point qu'on le voit.

47

De Madrid le 31e Mars 1695.

L'on a eté agreablement surpris icy des bonnes nouvelles de Catalogne : c'est le lieu du monde d'où on en attendoit

le moins. Cependant on mande que les miquelets ont defait des troupes reglées, et que les sommatens prennent les armes pour la deffence de leur foyer. L'on a resolu dans le Conseil de les encourager par toute sorte de bons traittemens et par des gratifications ; chacun voulant marquer son zele, l'on dit tout haut que l'on souffrira avec plaisir une taxe particuliere pour le secours de la Catalogne. L'on va faire de nouveaux efforts afin d'y envoyer des troupes. Le Marquis de Castanaga commence a esperer. J'ay vû une lettre qu'il ecrit au Marquis de Villafranca, par laquelle il mande que la rigueur des François a faire payer les contributions est la chose la plus avantageuse qui puisse arriver au service du Roi leur maitre.

Le Roi n'a point encore renvoyé son Confesseur ; comme il est soutenu par la Reine, il conserve un grand credit malgré les brigues qui lui sont contraires : il a eté assez habile pour s'exemter d'aller a Rome, et l'on ne doute pas a present qu'il ne soit nommé grand Inquisiteur, ce qui ne sera pas un mediocre avantage pour la Reine, d'avoir dans ses interets un homme dont l'autorité s'estend si loin.

Le Roi n'a pas absolument determiné s'il fera revenir le Comte d'Oropesa ; ses irresolutions continuent encore, mais il lui envoye toutes les depesches qu'il reçoit et le consulte la dessus, de sorte qu'on le nomme le ministre de village parcequ'il est toujours a la campagne sans paroitre a la Cour.

L'Amirante, chagrin des degous que l'on continuë de lui donner et ne pouvant voir le Duc de Montalto dans le secret sans la derniere impatience, s'en est allé a Villa Viciosa ; il espere revenir avec Oropesa et qu'alors ils gouverneront tout ensemble, parcequ'ils sont fort unis et qu'il a contribué pendant sa faveur a donner au Roi l'envie de rapeler ce ministre.

Le Comte de Montalto, qui etoit assistant de Seville, est arrivé pour etre president du Conseil des Indes.

La Reine continuë de dire qu'elle est grosse, et la Reine mere la voit quelques fois avec des manieres si indifferentes de part et d'autre, qu'on connoit bien que l'aversion prend tous les jours de nouvelles forces.

Tout le monde s'occupe a deviner les bons et les mauvais succez de la campagne prochaine ; on se flatte beaucoup a present, et comme rien ne change en Angleterre par la mort de la princesse d'Orange, ce qu'on ne pouvoit croire, on dit que le prince d'Orange passera en Flandres et qu'on verra des merveilles. Le bruit court aussi qu'il songe a epouser la fille du Roi de Suede, et que ce seroit un avantage pour la Ligue. L'on n'espère point la paix si tot que l'on s'en etoit flatté. La Reine mere la souhaitte a present pour se venger du prince d'Orange ; et peut etre que nous reverrons encore son credit superieur a celui de la Reine, car cette Cour icy a son flux et son reflux, comme la mer.

Le Roi a eté incommodé, l'on en dit quelque raison où il n'y a guerre d'apparence.

48

De Madrid ce 15 Avril 1695.

Si la grossesse de la Reine n'est pas veritable, toutes les feintes sont si bien observées que l'on ne peut presque en douter ; elle a des maux de cœur, elle vomit, et ne veut pas mettre un pied devant l'autre. Le Roi est charmé, et elle fait sans exception tout ce qu'elle veut, non seulement par elle, mais par le moyen du Confesseur du Roi qui est devenu arbitre dans toutes les affaires, je ne dis pas de conscience, mais d'Etat, de guerre et de finance. Il ne

falloit plus pour achever de gâter tout, que mettre ce moine a la tête des Conseils.

L'Amirante etoit allé à Villa Viciosa, qui est a trois lieuës d'icy ; il esperoit revenir avec Oropesa et se faire un merite aupres de lui des bons services qu'il lui a rendus, en son absence, avec d'autant plus de generosité qu'ils ont eté presque toujours opposez l'un a l'autre et qu'ils se sont rendus autrefois mille mauvais offices ; mais soit qu'Oropesa ne veuille point de collegue, et qu'il se croye assez necessaire pour n'avoir besoin de personne, ou soit que la Reine n'ait pas encore determiné son retour, il n'est pas revenu a la Cour. Et la cause plus certaine du depart de l'Amirante, c'est que pour avoir la charge de Cavallerizo major, il convint avec la Reine de lui donner une somme tres considerable ; il en a deja payé la moitié et il ne s'est trouvé ny en etat ny en volonté d'achever le reste ; de son coté, elle n'a voulu rien relacher, et elle l'a persecuté, jusque là qu'elle protestoit qu'il iroit en exil. Harcelé de ces menaces, il partit le poignard dans le cœur, et il esperoit, par le moyen d'Oropesa, de faire une brigue qui contrecarreroit celle de la Reine ; mais voyant son coup manqué, il est revenu le Samedy Saint tout seul a Madrid, et il travaille a achever le payement de cette grosse somme promise a la Reine.

On est fort faché contre l'Amiral Russel, qui laisse la liberté a plusieurs de ses Capitaines d'estre de francs Ecumeurs de Mer ; ils ne se contentent pas de prendre ce qu'ils peuvent sur les ennemis, ils prennent sur les amis et sur les alliez, que l'on ait passeport ou non ; qu'on se reclame du Roi d'Espagne ou de l'Empereur, il lui est egal et n'en fait pas meilleur quartier. La Cour en est irritée et ne sçait comment s'y prendre pour s'en expliquer avec le prince d'Orange. Les Anglois connoissent la foiblesse des Espagnols ; ils les traitent plutôt en sujets qu'en alliez.

Le Roi a jugé a propos d'engager la Reine mere de lui ecrire, comme ils ont eté dans une parfaite confidence ensemble, a joindre son rang, son sexe et son merite, il est persuadé qu'il aura des egards particuliers pour les choses qu'il lui mandera et que s'il arrive qu'il veuille que Russel continuë de faire main basse sur l'innocent comme sur le coupable, il feindra de l'ignorer, et tout se passera de la Reine mere a lui : elle a plus gouté cet expedient que personne, c'est un rayon d'esperance qui luit et qui fait croire qu'elle pourra se rendre necessaire de ce coté icy et rentrer en commerce de celui d'Angleterre. Voila l'etat de cette affaire.

Le Marquis de Castanaga continuë d'ecrire que si l'on prend soin de lui envoyer de l'argent et quelques troupes reglées, les Miquelets et les Somatens sont resolus a se bien deffendre. — J'ose dire que l'on a perdu des conjonctures ou la prevention, la terreur, la fortune, tout enfin conspiroit pour faire triompher la France.

L'ambassadeur d'Angleterre asseure que cette campagne decidera du sort de l'Europe ; il fait le mysterieux, a tel point qu'il ne parle que par enigme, et l'on penetre, au travers de ces obscurités, qu'ils ont de grands desseins : que s'ils avortent, ils auront eu la prudence de ne s'en pas vanter, et que s'ils reussissent, ils auront fait entrevoir les mesures qu'ils savent prendre de longue main.

La paix nous paroit encore bien eloignée. Ce n'est pas manque de la desirer : on ne respire qu'apres elle ; mais l'Empereur et le prince d'Orange reglent tous les mouvemens de cette malheureuse Cour. L'on n'ose soupirer qu'avec leur permission, et les petits avantages que l'on a remportez en Catalogne enflent le cœur aux plus poltrons; il faut peu pour les abattre, et peu pour leur donner du cœur.

Il vient d'arriver un Suedois de grande qualité ; plusieurs

personnes s'imaginent qu'il est chargé de la part de son maitre de proposer la paix. L'envie que l'on a de trouver la fin de ses miseres est cause que l'on se flatte de tout ce que l'on souhaitte.

L'Electeur de Baviere voudroit bien que le prince d'Orange le laissât agir seul en Flandres, et qu'il ne s'occupât que des entreprises maritimes ; mais on croit qu'il ne se dispensera pas d'aller en Flandres et que le prince de Dannemarc entend si peu les interets qu'il ira avec lui.

Les pasquinades continuëent icy ; on voit tous les jours des pieces satiriques qui instruisent le public de l'interieur du palais et les secrets du Cabinet sont affichez au coin des ruës.

Don Alonzo Carnero doit rentrer dans sa charge del Despacho Universal, dont il avoit eté eloigné.

49

De Madrid ce 29e Avril 1695.

Le Roi doit partir le 2. de may pour aller à Aranjues, bien que le tems soit encor fort mauvais et que les medecins le prient de differer, parcequ'il est a craindre qu'il ne tombe malade ; mais la Reine veut faire ce petit voiage, et cela suffit pour que rien n'ose lui resister ; de sorte qu'encore que le Roi ne fût pas faché de croire les medecins, il sera obligé d'y aller. C'est la Reine qui prête l'argent que l'on y depensera, c'est elle aussi qui a envoyé de sa cassette huit mille pistoles en Catalogne, pour etre distribuées aux Miquelets qui ont combattu contre les François, disant qu'elle aime si fort ceux qui leur tiennent tête qu'elle donneroit tout ce qu'elle a pour les recompenser. Elle ne laisse pas d'etre persuadée que la Reine

mere peut toujours lui faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, et pour lui faire sa cour, ayant sceu qu'elle devoit etre saignée, elle lui envoya deux grands vases et deux grandes corbeilles de vermeil doré avec une horloge d'un travail merveilleux, et une ecritoire des Indes magnifique, lui souhaittant mille années de bonne santé ; la Reine mere difera de se faire saigner, parceque le tems avoit eté trop mauvais, et le jour qu'elle le fut, la Reine lui envoya de nouveaux presens, aussi riches que les premiers: la Reine mere les receut fort civilement, mais avec une froideur qui fait assez connoitre qu'elle n'est point encore abattuë. On pretend que son party se fortifie plus que jamais, et comme elle est la plus habile, elle sera toujours la maitresse.

La fille du comte de Fernannugnes, qui est dame du palais et belle autant que de grande qualité, va enfin epouser le crasseux de Perlis. Le Comte de Fernannugnes, il y a quelque tems, le vouloit assommer pour avoir eu l'audace de penser a sa fille ; mais enfin tout change dans la vie. On donnera au Comte, en faveur de ce mariage, le commandement de l'armée navale.

Don Henrique Henriquez sera fait vice Roi du Perou, moyennant quatre cent mil Ecus qu'il donnera au Roi.

L'on commence a douter de la grossesse de la Reine, et l'on se prepare a entendre parler au premier jour d'une fausse couche.

L'on ne parle plus du tout de la paix ; il n'est question que des grands avantages que les alliez remporteront cette année. Ce qui est de merveilleux, c'est que l'on en fait deja des relations par esprit de prophetie : en un mot, l'on prend icy autant d'esperance sur le moindre petit avantage, que l'on pourroit faire sur le gain de la plus grande bataille.

La Reine mere ne voit que tres rarement l'ambassadeur

d'Angleterre ; il lui a fait demander audiance deux fois sans l'avoir obtenu : elle ne digere point la maniere dont le prince d'Orange en a usé avec elle ; et s'ils font la paix ensemble, il l'achetera a beaux deniers comtans.

50

De Madrid ce 2e May 1695.

Il ne s'est jamais rien vu de plus resolu que nos Espagnols : ils veulent battre la France de tous les cotés, et pendant que l'on gagnera des batailles sur terre, les armées navales brusleront tout ; mais cependant, Castanaga ecrit que cette grande ardeur des Miquelets et des Somatens commence a diminuer a l'approche des troupes Françoises, qu'il ne faut pas manquer de lui envoyer tous les secours que l'on pourra, et qu'il sent bien qu'il n'en a jamais eu tant de besoin.

On esperoit que l'Amiral Russel pourroit tenir long tems la mer vers les Cotes de Catalogne, mais l'inconstance de cette mer ne sauroit le lui permettre, sans risquer tout, et il a mandé qu'il n'est pas moins obligé de veiller à la conservation de la flotte qu'a celle des Etats du Roi d'Espagne.

L'on sait tres asseurement que l'Empereur desire la paix et que son Ambassadeur a conferé avec les plus habiles du Conseil d'Etat pour trouver les moyens d'en faire une avantageuse ; c'est ce qu'ils n'ont pu encore trouver, car l'on ne doute point icy que les Teures ne fassent ravage en Hongrie, et que le Roi de France, en etant bien instruit, ne rejette les propositions qu'on lui voudra faire, lorsqu'elles lui seront prejudiciables comme l'Empereur le pretend. De sorte que les plus sages ont repondu en Espa-

gnol ce que le proverbe signifie en françois : « Puisque le vin est tiré, il faut le boire », faisant entendre que l'Empereur ayant eté le principal mobile de la Ligue, c'est a lui de se tirer de l'embarras ou il s'est mis.

La Reine mere revient peu a peu en faveur, sur quoy l'on fait un pasquin où on la figure par un morceau de liege avec ces mots :

Nunca a fondo.
Jamais submergé.

En effet, elle commence a flotter sur cette mer orageuse de la Cour ; on remarque que la Reine fait a present un peu moins des siennes, car elles sont comme le soleil et la lune qui s'entre eclipsent, ou le feu et l'eau qui ne sympathisent point ensemble.

Notre Cour continuë d'etre dans la derniere gueuserie. Les rodomontades Espagnoles ne sauroient tolerer cette verité, mais au travers de cette gueuserie, l'on y trouve de la grandeur et des procedez si genereux qu'il y a de quoi etre surpris.

Il paroit, par ce que l'Ambassadeur d'Angleterre dit, que le prince d'Orange passera en Flandres ; s'il le fait, nous serons tous bien etonnez, et s'il le fait et qu'il n'arrive point de revolutions en Angleterre, nous serons encore bien plus etonnez, car des banquiers et des marchans Anglois, qui sont icy, pretendent que si ce prince s'eloigne, il y a un party considerable tout formé pour le Roi Jacques et que la princesse de Danemarc le soutiendra. La Reine mere a traitté ces nouvelles de pure vision, elle met la politique du prince d'Orange au dessus de l'Arc en Ciel ; l'on voit assez par la que sa pension et les arrerages sont bien payez.

Le Roi est content de tout ; la guerre l'inquiete peu, la paix lui feroit plaisir, mais pourveu qu'il entende tran-

quillement les sentences, ou pour mieux dire les impertinences, que debite son Confesseur, dont il est coëffé, il paroit toujours satisfait et laisse a toutes choses son cours ordinaire, sans prendre ny chercher aucuns moyens pour remettre les affaires en bon Etat.

51

De Madrid ce 26e may 1695.

Leurs Majestés sont encore a Arrenjues, nous les attendons mardy ; l'on ne parle icy que des divertissemens qu'il y a eu là, entre autres trois festes de taureaux magnifiques. L'Amirante a jetté de la poudre aux yeux a tous les Courtisans, il n'y a point eu de jour ou il n'ait regalé le Roy et la Reine de colations superbes ou de presens, tous plus agreables les uns que les autres. Le Connetable en est de mauvaise humeur, car il le prevenoit toujours, et quand il proposoit une feste, l'Amirante l'avoit deja donnée. Il avoit obtenu la clef de deux chambres du chateau, lequel est fort petit : le fameux baron Perlis etant arrivé, le Roi dit au Connetable de le loger ; celui-cy repondit qu'il auroit eu deux chambres si l'on n'en avoit pas donné la clef a l'Amirante, et qu'il etoit surpris qu'etant majordome mayor, on ne lui laissât pas en exercer la charge. L'Amirante le sceut a peine, qu'il fut trouver la Reine et lui dire qu'il n'avoit demandé cette clef que dans l'intention de garder les chambres a Perlis ; elle lui en a sceu gré, témoignant qu'elle sera bien aise qu'il se lie d'amitié avec ce favori.

Cependant la Reine mere a eté tres aise des degousts que le Connetable a receus par l'Amirante ; elle a envoyé a Arranjues sous pretexte de faire des complimens au Roi

et de savoir de ses nouvelles, mais dans le vrai pour dire au Connetable et au duc de Montalto qu'elle est disposée a soutenir leur parti, qu'il faut faire une brigue assez forte pour chasser de la Cour l'Amirante, les Perlis, le Confesseur et le President ; nous verrons au retour du Roi si ces desseins reussiront.

Mais la Reine va etre sur ses gardes, car elle a fait prendre la valise du courier qui alloit de Madrid a Arranjues, ou l'on a trouvé des lettres importantes, touchant plusieurs avis que l'on donnoit et des projets pour le gouvernement. L'affaire est tenuë secrette ; quelques personnes interessées ne laissent pas d'etre bien en peine des resolutions que l'on prendra, car elles ont lieu de croire qu'elles leur seront contraires, et certainement un exemple est necessaire : on parle avec une hardiesse surprenante et il semble que l'on n'a rien a menager.

Le Comte de Soissons fait agir le Connetable Colonne pour qu'on le reçoive bien icy en cas qu'il y vienne ; il en a grande envie, et l'on n'en a point du tout de l'y voir, parce qu'on n'estime pas sa mere et que le sejour qu'elle fit a Madrid, il y a quelques années, lui procura du degoût ; mais comme il n'est pas riche, et qu'il est informé de la foiblesse de cette Cour pour accorder ce qu'on lui demande, il espere qu'il obtiendra une grosse pension.

Il y a tres peu que deux miserables François, qui venoient apparemment de quitter la livrée, etant arrivez sans nom, sans recommandations, mais asseurans sur leur honneur qu'ils etoient gens de qualité, bien qu'ils n'eussent pas vaillant une pistole, se sont si bien intriguez que le Roi leur a fait donner 400. pistoles, et les a envoyés en Catalogne avec des emplois considerables ; on peut juger de là du caractere de nos ministres. A la verité, la Reine l'a voulu ainsi, parcequ'il y en avoit un qui galantisoit une des dames du palais, apellée Fonsalida ; c'est

une de ses favorites, et la Reine se trouvoit au rendez-vous de la fenêtre, se cachant pour les ecouter. Il a esté un tems que les Reines d'Espagne avoient d'autres occupations ; pour celle cy, elle fait tout ce quelle veut, et l'on espere que voulant avoir un fils, Dieu lui en fera la grace, bien qu'elle ne soit pas grosse.

Russel a ecrit qu'il partoit avec peine, parceque la flotte n'est pas en bon etat, qu'il ne laissera pas de prendre assez bien ses mesures pour deffendre et pour attaquer. L'on dit qu'il tient plustot la conduite d'un pirate que d'un Amiral. On reçoit tres souvent des plaintes de plusieurs endroits differens sur les prises qu'il fait, car il ne fait pas meilleur quartier aux alliez qu'aux ennemis.

L'on tient que l'Empereur est fort embarassé a cause des preparatifs que le Teurc fait contre lui ; l'Imperatrice a meme ecrit a la Reine de tenir l'esprit du Roi disposé pour agir de Concert, selon les evenemens de cette campagne, parceque la paix sera peut etre indispensable avec la France ; on a fait la dessus des vers, ou l'on dit que le Teurc fera l'office du Saint Pere, en procurant la paix a l'Europe.

L'on a une autre inquietude, c'est que si l'on brusle les villes maritimes de France, en cas qu'on puisse le faire, les François ne bruslent tout de leur coté. Cette question etant agitée dans le Conseil, le Roi dit qu'il falloit brusler et qu'il en prieroit le prince d'Orange ; cette resolution ne lui appartient pas, son caractere est trop doux, mais il suit les caprices d'une terrible princesse, et sur ce qu'on lui representa que la Flandre Espagnole tôt ou tard en patiroit, il ne fit jamais d'autre reponse qu'en jouant de ses doigs comme on fait avec des Castagnettes, et en chantant :

Que se caya, o no se caya, que se me da a mi ?

52

De Madrid ce 7e Juillet 1695.

De quelque avarice que la Reine soit capable, elle a envoyé en deux fois mille pistoles aux Miquelets de Catalogne ; c'est par le mouvement d'une pure ostentation, ayant sceu qu'autrefois la Reine Elizabeth alloit elle même dans les maisons particulieres pour mettre ses pierreries en gage afin de secourir Barcelone qui étoit assiegée : elle veut l'imiter ; mais c'est le Corbeau qui veut chanter comme le Rossignol ; l'on croit meme que l'argent a eté donné par le Roi et qu'elle a voulu passer pour liberale sans ouvrir sa cassette. Ce qui est de vray, c'est qu'il semble que c'est elle seule qui conduit les affaires de Catalogne ; elle s'y intrigue a tel point que les couriers, en arrivant, au lieu d'aller dans l'appartement du Roi, se rendent dans le sien et lui portent les depêches. On est surpris qu'elle prenne tant d'authorité et l'on craint qu'elle n'aye des vuës pour le gouvernement ; son party est composé du Roi, de l'Amirante, du president d'Assienda et de Matilla, Confesseur du Roi.

Celui de la Reine mere l'est a present de tous les ministres d'Etat, sans en excepter un seul ; cela n'empeche pas que, sur deux brusqueries que lui a fait la Reine, elle n'aye eté sur le point de se retirer tout à fait. La premiere est que la Reine mere l'etant allée voir, elle trouva la porte de sa Chambre fermée : l'on frappa et l'on dit qui c'etoit ; la Reine se promenoit a grands pas dans sa chambre et dit : « Qu'on la laisse là, je ne veux pas qu'on lui ouvre. » La Reine mere l'ayant entendu, elle passa dans l'appartement du Roi d'un air fort moderé ; quand sa visite fut faite, elle se retira le poignard dans le cœur.

Malgré son ressentiment, elle retourna chez la Reine au bout de quelques jours. Celle cy la receut froidement, et apres s'etre arretée un moment avec elle sans lui dire un mot, elle la laissa avec ses folles et ses nains, et passant sur un balcon, elle parloit avec sa favorite Perlis, et n'interrompit sa conversation que pour faire la grimace à la Reine mere. Enfin la patience de cette princesse etant poussée a bout, elle se leva pour sortir ; la Reine rentra du balcon dans sa chambre et lui disoit a Dieu aussi cavalierement qu'elle l'avoit entretenuë ; mais la Reine mere la regardant fierement : « Apprenez a vivre, Madame, luy dit elle, et sachez une fois pour toutes que j'ay eté servie par des personnes qui etoient plus que vous, excepté l'honneur que vous avez d'etre femme de mon fils, dont vous m'avez toute l'obligation. — Et c'est de cela, repliqua la Reine en colere, dont je vous hais davantage. » L'on ne sçait si elle a voulu dire d'etre femme du Roi, ou d'en avoir l'obligation a la Reine mere. Cette princesse outragée fut se plaindre et dire au Roi qu'elle etoit resoluë de partir pour aller a Tolede, prénant pour pretexte l'etat pitoyable ou se trouve le gouvernement et qu'elle ne vouloit pas voir une conduite si dereglée dans la plus part de ceux qui l'environnent, que chacun lui donnoit des conseils depravez, et que la monarchie etoit au point de se perdre. « Hé bien, Madame, lui dit le Roi, laissez la perdre, je m'en consoleray pourvû que vous restiez avec moy. » Elle ne put retenir ses larmes, et le Roi pleura aussi ; elle lui dit que sa femme etoit la cause de la resolution qu'elle avoit prise de s'eloigner ; il haussa les epaules, et dit : « Elle est la maitresse ; car quand elle dit qu'elle est grosse, je ne peux pas manquer de complaisance pour elle. »

Avant que l'on commençât la campagne, tout le monde disoit unanimement que le gouvernement étoit pitoyable, qu'il ny avoit deja plus de Roi d'Espagne, et qu'il n'y

auroit bientot plus de Royaume ; que tout etoit perdu, qu'il ne falloit plus conter sur la Catalogne, l'Arragon et la Navarre, mais que chacun devoit songer a son salut particulier, faire son balot et s'enfuir de Madrid, sitost que les troupes marcheroient ; enfin l'on croioit voir ce que l'on vit quand Vienne fut assiegé, que l'Empereur s'enfuit et que les Dames de la premiere qualité etoient trop heureuses de monter derriere les carrosses ; mais a present que la campagne est commencée, qu'ils ont eu quelque leger avantage, ils chantent : *Altri tempi, altre cure.*

Il ne se passe point de semaine qu'il n'arrive deux ou trois couriers pour les rasseurer et leur donner du courage : les uns, a ce qu'ils publient, apportent l'entiere defaite ou la prison des François, dont il y en a eu sept mil cinq cent de tués, en une heure de tems, et un si grand nombre d'officiers qu'a peine en doit-il rester un seul ; les autres viennent dire qu'il y a plus de 25.000 paysans sous les armes qui se battent en desesperez, et qui ont l'avantage de connoitre les routes les plus difficiles du pays ; qu'ils sont resolus de perir ou de tuer tout. A ces nouvelles l'on pasme, l'on meurt de plaisir, l'on n'entend que des chants de joye et de triomphe ; les aveugles, qui tiennent lieu icy de chanteurs du Pont Neuf, ne peuvent suffire a faire et debiter les jacaras, ils demandent quartier, et qu'on leur laisse le tems de reprendre haleine.

La Reine est l'heroïne de tous ces bons succez, on lui en fait chaque jour de nouveaux complimens ; l'on est si rassuré, que l'on ne craint plus que de n'avoir pas une assez grande place [pour] enterrer tant de morts, car l'on va assommer tous les François, l'on subjuguera le Royaume, l'on y entrera de tous cotés, et l'on fera un butin inestimable ; a l'heure qu'il est, l'on vit sans sous et sans crainte.

L'on dit encore que Casal est assiégé par vingt mille hommes et cent pieces de canon et que 50.000 hommes en

Corps d'Armée en empechent le secours ; mais que ce qui est encore plus heureux, c'est qu'une armée toute entiere, qui venoit pour augmenter celle du marechal de Catinat, a eté environnée et etouffée sous des montagnes de neige. L'on debite encore que, sur le commandement, un prince du sang et le marechal de Boufflers se sont battus, que le prince a eté blessé a mort, et que le marechal a passé aupres du prince d'Orange, qu'il a été tres bien receu, et qu'il lui communique toutes ses lumieres. Les relations sont imprimées de tout cecy et courent de maison en maison. L'on est passé, en un moment, des trances de la mort a la joye des bienheureux ; mais au moindre revers, ils recommenceront a trembler.

Ce qui est de vrai, c'est qu'ils conviennent que le Ciel les a preservez l'année passée comme par miracle, depuis qu'apres le passage de la riviere, si l'on eût continué, l'on seroit entré dans Barcelone sans y trouver la moindre difficulté ; l'on attendoit les François dans la volonté fixe de ne se point mettre en deffence, de leur ouvrir les portes, et de les festoyer. Le Duc d'Escalonne et le Marquis de Conflans me l'ont dit eux memes ; pour icy l'on en etoit si persuadé, que l'on attachoit des ecriteaux aux coins des ruës avec ces mots : « Vive le grand Roi de France ! qu'il nous prenne sous sa protection, qu'il nous envoye gouverner, puisque l'asne que nous avons ne vaut pas une guerre. »

C'est la plus grande injure qui se puisse dire. D'autres gens crioient par les ruës et dans les grandes places : « Vive le Roi ! vive le Roi ! » ; on leur demandoit quel Roi, et ils repondoient : « En est-il un autre pour nous que Louis quatorze ? Dieu nous mettra en ses mains, et nous serons son peuple. »

Comme les affaires de Catalogne vont si bien, la Reine ne neglige rien de ce qui peut la divertir, elle s'habille en masque, avec toutes ses dames, et va ainsi dans son car-

rosse a la promenade. Elle etoit hier en religieuse, et s'arreta devant notre maison, envoyant dire a la marquise de la Puebla, qui y etoit, de la venir voir ; nous y fumes toutes, elle n'etoit pas bien dans cet habit.

Le Duc de Baviere et le prince d'Orange ont mandé qu'ils vont se payer cette campagne de ce qu'on a perdu dans les precedentes ; malgré tant de belles espérances, l'on parle de la paix, et l'on est persuadé qu'elle n'a jamais eté si prochaine, car la Reine mere qui voit que la Reine entre dans le Conseil et qu'elle ordonne de tout, dans l'apprehension qu'elle ne se rende trop absoluë, elle lui est directement contraire. De sorte qu'a present qu'elle trouve son compte dans la continuation de la guerre, elle veut, a quelque prix que ce soit, que l'on travaille a la paix, elle aime mieux perdre la pension que lui fait le prince d'Orange ; le credit de sa belle fille est un ver qui la ronge, elle a tous les Conseillers d'Etat dans sa main, elle est continuellement en conference avec eux pour trouver de bons moyens, et elle est trop habile pour manquer son coup.

Mais tout le monde est persuadé a voir le Roi en l'etat qu'il est, qu'on l'a ensorcelé, et rien n'est plus facile ny plus ordinaire icy depuis la conquête des Indes, car les Indiens usoient de malefices que le Demon leur enseignoit ; ceux qui se sont fait chretiens ne les ont pas oubliées, ou bien les Infideles les ont appris aux Espagnols qui sont revenus en Espagne et qui ont communiqué leur miserable science a d'autres ; tous les ports d'Andalousie sont pleins d'esclaves qui connoissent la vertu des simples et des herbes, dont les unes font des effets promts et surprenans pour la santé et les autres de tres funestes pour oter la vie en peu de tems. Bien que la chose soit sceuë et pratiquée, on la tollere au lieu de la punir ; les courtisannes s'en servent presque toujours et c'est le denouëment des intrigues les plus secrettes.

Pour le Roi, on lui fait faire tout ce qu'on veut ; son esprit et son corps sont egalement foibles ; son visage est d'une si grande paleur, qu'il paroit plutôt mort que vif ; il ne sauroit se tenir debout sans s'appuyer contre une muraille ou sur quelqu'un : il ne digere point, il a souvent une petite fievre lente et, sans manquer d'esprit, ny de memoire, ny de reparties vives et promtes, il est presque toujours comme un hebeté, insensible a tout ; et par exemple, quand on prend quelque ville ou quelque place de son obeïssance, on lui griffonne avec un charbon sur un morceau de papier, grand comme la main, et on lui dit : « Voyez, Sire, la ville n'est pas autrement que cela. » Il prend le papier et le jette sur une table : « Qu'importe, qu'importe? dit-il, je m'en soucie fort peu. » Il ne craint rien que d'aller en personne à la guerre ; lorsque l'on en parle, il pleure comme un enfant. Il y a quelques années qu'il y vouloit aller ; mais il change tous les jours de mal en pis. Ce qui est de singulier, c'est que si quelqu'un lui parle d'une affaire, il la comprend parfaitement, et s'en souvient sans en rien oublier, entendant raison, repondant juste ; sur le champ, il promet fort de rendre justice, mais qu'une autre personne lui parle et l'en veuille dissuader, il fait ce que l'on veut et ne dit plus aux premiers qui ont representé leur droit, que ce peu de mots : « Yo miraré. »

53

De Madrid ce 22. Juillet [1695].

Voicy une grande nouvelle que le prince d'Orange et l'Electeur de Baviere ont ecritte, c'est le siege de Namur ; l'on est surpris de leur resolution, et l'on gage les uns pour les autres contre quelque succez qu'ait le siege ; l'on est

ravy, on pretend que si on reussit, le Roi [de France], moins fier, acceptera les conditions que les alliez proposent pour la paix et que si l'on ne reussit pas, les alliez rebutés se desinfatueront du prince d'Orange. L'on souhaitte la paix avec beaucoup d'ardeur, la Reine mere en parle comme d'une chose absolument necessaire, et la Reine, qui sçait qu'elle le desire, se roidit contre et confere tres souvent avec l'Ambassadeur de l'Empereur et les autres ministres etrangers pour les en dissuader.

Cependant les nouvelles de Catalogne ne sont pas bonnes, ou on mande que Castanaga ne s'attache presque plus a son devoir, que la passion qu'il a prise pour une tres belle dame de la maison Depines l'arrette a Barcelonne, et qu'il est plus occupé de lui faire entendre une agreable simphonie que de lever des troupes, et d'entretenir celles qu'il a. Les paysans et les miquelets se rebutent egalement, les premiers parceque les Espagnols les maltraittent, les autres parcequ'on ne les paye pas bien et que de l'argent qui avoit eté envoyé de Madrid pour eux, l'on en a detourné la meilleure partie ; ils perdent le respect pour Castanaga, ils en parlent avec mépris, ils le nomment le pigeon et la poule mouillée, ils jettent des passeports a terre et marchent dessus, ils disent que les Espagnols ne sont pas capables de reconnoitre leurs services, et depuis que l'on sçait que le Duc de Vendosme est là, on rabat un peu de leur fierté.

La Reine, qui se dit protectrice de la Catalogne, est dans une collere inconcevable ; elle veut que l'on fasse sortir de Barcelone celle que Castanaga aime, et qu'elle soit enfermée dans un Couvent ; elle veut encore que l'on envoye quelqu'un avec un commandement superieur a celui de Castanaga ; mais le Conseil repond que ce seroit tout perdre, et qu'au milieu d'une campagne deja avancée l'on ne doit pas songer a faire un tel mouvement.

Je sçay tres seurement que la pluspart des Catalans

regardent la domination françoise comme le salut de toute la patrie. L'on en donne avis icy, mais le nombre de ceux qui la desirent est trop grand pour en faire des punitions exemplaires. Si l'armée de France veut profiter des dispositions presentes, l'on recouvrera encore les avantages que l'on a negligés l'année passée.

La santé du Roi est toujours en meme etat, il n'est point malade, mais il ne se porte pas bien ; il seroit tres aise de se voir en paix ; bien que la guerre l'inquiete moins qu'un autre, il ne laisse pas de s'apercevoir qu'il ne jouit plus de son abondance ordinaire.

Pour la Reine, [on] decouvre chaque jour un nouveau trait de son humeur menagere. Le Roi lui donne 80. mil Ecus pour ses habits, elle a passé plusieurs années, qu'apres avoir mis un habit deux fois, elle s'enfermoit seule avec sa favorite Perlis, elles decousoient l'habit, plioient l'etoffe et les dentelles et l'enfermoient dans un coffre sans qu'il revit le jour ; a present elle a declaré qu'elle vouloit toucher elle meme les 80. mil Ecus, et elle fait refaire les premiers habits qu'elle avoit serrez. Les Espagnols, qui ne sont pas naturellement avares, demeurent si surpris de cette conduite, qu'ils ne la peuvent souffrir.

L'Amirante de Castille et le Duc de Montalto se gouspillent par tout sans aucun menagement pour les lieux de respect ou ils se trouvent ; la dessus les deux Reines prennent la protection de ces deux Seigneurs, toute la Cour et la ville se partagent de meme. Le party de notre voisin, je veux dire de l'Amirante, est pourtant le plus fort, parceque le Roi, avec sa docilité ordinaire, panche de son costé pour satisfaire la Reine ; cela fournit tous les jours de nouvelles scenes.

54

De Madrid ce 5e Aout 1695.

La Reine mere, ne trouvant point de meilleur moyen pour traverser le credit de la Reine que de renouveler les instances pour l'adoption du petit Duc de Baviere, elle a fait envisager a ses creatures que si elle engage le Roi a faire cette demarche, tout ce qui touche a ce jeune prince entrera par reconnoissance dans son party, que l'Electeur de Baviere se declarera pour elle, que le prince d'Orange, sur une si grande preuve de son credit, la considerera et la menagera davantage, que les grands et le peuple, voyant que le Roi choisit un heritier, se persuaderont qu'il desespere d'en avoir de la Reine, qu'ils joindront le mepris a l'aversion qu'ils ont deja pour elle, et que si l'on fait venir le prince a Madrid pour y etre elevé, le Roi, auquel il faut toujours un amusement, s'occupera de cet Enfant et cessera d'aimer sa femme; qu'ainsi toutes sortes de raisons veulent qu'on le propose et qu'on le fasse agreer.

Voila en quel etat etoit ce projet, lorsque la Reine, qui eloigne avec soin toutes les Creatures de la Reine mere, l'a privée du secours du Duc de Montalto par un ordre secret qu'elle a obtenu du Roi, pour qu'il ne vienne plus a la Cour ; de sorte que pour cacher sa disgrace autant qu'il le peut, il feint d'etre incommodé et d'avoir besoin de l'air de la campagne ; il y va tres souvent, il revient passer quelques jours a Madrid, sans sortir presque de sa maison ; et l'on connoit malgré lui qu'il n'est plus dans les affaires. Ce coup a deconcerté une partie des desseins de la Reine mere, car elle vouloit le charger d'en porter la parole, mais elle a trouvé une occasion assez favorable : c'est la maladie du Roi. Il avoit trop mangé de cerises ; son estomac qui ne

digere rien s'en est trouvé si chargé, qu'il fut toute la nuit dans un tres mauvais etat ; cette indisposition lui a continué plusieurs jours ; il n'en est point du tout retabli ; l'on ne peut conter qu'il vive long tems avec une si mauvaise santé. La Reine mere lui represente toutes les raisons qui devroient le porter a choisir un heritier et a preferer le fils du Duc de Baviere a tout autre ; il lui dit qu'il n'etoit pas en etat d'y penser, mais qu'elle en pourroit parler au Conseil.

Elle etoit disposée a le faire, sans qu'elle a sceu que la plus part des Conseillers disent que l'adoption du Roi en faveur de quelque prince que ce soit ne sauroit valoir contre le Droit de Monseigneur le Daufin; qu'encore que la Reine sa mere ait renoncé a la Couronne, elle n'etoit pas elle meme en pouvoir de le faire ; qu'il y a une Loi qui empeche absolument que l'on puisse aliener rien de ce qui appartient a la Couronne, a plus forte raison deffend elle d'y renoncer.

La Reine ne se declare ny pour ny contre ; Elle ne veut point s'attirer des ennemis, et c'est ce qui lui seroit immanquable ; elle a beaucoup de confiance a l'Amirante, c'est lui qu'elle consulte dans les affaires delicates. Il a eté malade dans le meme tems que le Roi, et pour paroitre fort eloigné des affaires du Cabinet, il ne s'est occupé qu'a faire des vers pour une dame qu'il aime, qui s'est jettée dans un Couvent et qui a pris le voile.

Les nouvelles de Catalogne sont fort mortifiantes, il n'en vient plus de bonnes, et l'on cache tant que l'on peut les mauvaises. Celles du Siege de Ceuta sont encore pires, l'on en desespere ; le pauvre Valparayso, qui en est gouverneur, mande qu'il ne peut resister a la force et a la vigilance des Mequinais ; et l'on sçait dailleurs que la flotte de Russel est attaquée de maladie et que ses grands vaisseaux sont des corps sans ame.

Toutes ces circonstances, jointes a la mauvaise santé du Roi, font desirer la paix et qu'il voulût reprendre ses premieres veuës pour un des fils de Monseigneur le Daufin ; parceque, le choix tombant sur celui du Duc de Baviere, les guerres seront eternelles et les malheurs qui sont deja extremes augmenteront encore. Voila l'esprit du Conseil. On tient qu'il faudrait faire gouverner la Perlis et la Reine, sa maitresse, et le moyen immanquable, ce sont les presens. S'introduire donc par cette voye dans l'esprit de la favorite, l'engager de representer a la Reine le mauvais etat de la santé du Roi qui ne peut aller bien loin, et que si Monseigneur le Duc d'Anjou etoit apellé, par son moyen, a la Couronne d'Espagne, il pourroit la rendre heureuse ; cet espoir la flatteroit, et comme tout cede a son interest particulier, il est certain qu'elle pourroit travailler efficacement ; et que hasarde t-on par des demarches sourdes ? J'ay une personne pour amy qui a toute l'authorité qu'il faut pour les faire.

55

De Madrid ce 1er Septembre 1695.

La santé du Roi est un peu meilleure qu'elle n'a eté depuis trois mois ; il y a ordre au Palais, lorsqu'il est incommodé, de le cacher soigneusement a tout le monde. Il se plaignoit l'autre jour d'un grand mal de tête ; la Reine lui dit assez rudement : « Vous vous mocquez, vous n'avez point mal a la tête. » Elle en use ainsi pour qu'on ne le presse pas tant de choisir un heritier, sur le pretexte de sa mechante santé ; et la Reine mere, qui ne reussit presque plus a rien de ce qu'elle entreprend, se determine quelquefois a tout abandonner, et ne sollicite que foiblement ce

qu'elle avoit commencé en faveur du fils de Monsieur de Baviere. Il est bien certain que ce n'est point par indifference pour ses interests ; mais elle ne voit pas la matiere assez bien disposée pour y pouvoir donner la derniere forme et elle aime mieux garder son credit que de l'employer a contre tems. La Reine en triomphe ; elle a donné toute sa confiance a l'Amirante ; celui cy pour la meriter fait tous les jours des presens a elle et a la Perlis ; elles se sont mises sur le pied de vendre les audiances du Roi ; on ne lui parle plus que dans la chambre de la Reine, et l'on n'y entre point qu'avec un present a la main. L'audiance obtenuë, il faut faire un autre present, pour obtenir la grace que l'on a demandée a l'audiance. Bien souvent l'on donne plus que l'on ne reçoit, et bien souvent encore, l'on ne reçoit rien du tout.

L'Amirante ne manque point de veuës, il craint que le credit de la Reine ne se soutienne pas toujours de la meme force et qu'il ne soit une des premieres victimes du party contraire ; il a persuadé a la Reine qu'il doit lui concilier les bonnes graces de l'Empereur et faire comprendre au Comte Lokowit qu'il peut etre utile a son service. Elle l'a fait avec d'autant plus de plaisir, qu'elle temoigne en toutes rencontres une grande attention pour les interests de l'Empereur. Le Comte Lokowit s'est lié volontiers de confidence et d'amitié avec lui, pour faire reussir de nouveaux projets touchant la Ligue, mais le siège de Namur les suspend jusqu'a cette heure ; l'on est etrangement inquiet de son succez, car les nouvelles de Bruxelles ont jetté toute la Cour dans la derniere consternation ; l'on s'attendoit a toute autre chose que cette ville bruslée. L'on en dit la perte inestimable ; et ce qui etonne, c'est que l'armée des alliez etoit proche de là, et que l'on n'a pas fait la moindre resistance.

Le prince Darmestad, Cousin de la Reine, est arrivé de

Catalogne en poste, apres avoir eu de gros demeslez avec Castanaga et Russel, dont il se plaint fort ; il asseure que l'un et l'autre ne font rien qui vaille, et la Reine, qui se vante d'etre le bouclier de la Catalogne, en est tres fachée contre eux ; il semble que Castanaga ne restera pas longtems en ce pays là. Chacun icy continuë de souhaitter la paix avec une extreme passion.

L'Envoyé de Genne icy est mort; il avoit un merite distingué et beaucoup d'attachement pour notre Roi et pour la France, où il a eté quatorze ans.

Voicy les affaires qui commencent a se brouiller. Le prince Darmestad, dont je vous ay dit le retour, ayant demandé le commandement des troupes de Catalogne, representant que sans la desunion des chefs, Palamos seroit pris, mais que tous voulans commander a la fois, les soldats n'avoient obéy a pas un. L'on pretend que l'Amirante, qui est amy de Castanaga, s'y est opposé formellement, et qu'il a fait une si forte brigue que c'est a sa sollicitation qu'il a receu l'affront d'un refus. La Reine en est outrée de colere: elle avoit sollicité puissamment pour son Cousin ; son indignation tombe sur l'Amirante, il proteste que c'est une piece que ses ennemis lui ont faite pour le brouiller dans l'Esprit de la Reine ; mais s'il est puny, coupable ou innocent, il n'oubliera rien pour s'en vanger.

56

De Madrid ce 15e Septembre 1695.

Il vient tous les jours des lettres de Bruxelles, par lesquelles on connoit qu'il est arrivé la un dommage irreparable, et que le bombardement a bien maltraité cette ville. Les Espagnols en sont d'autant plus irritez qu'il n'y en a

guere icy qui n'y ayent servi ou qui y soient allez, de maniere qu'ils protestent la guerre a toute outrance.

Le Roi a ecrit a l'Empereur pour lui faire ses condoleances sur l'affliction des Flamans, et pour le prier qu'il redouble ses efforts afin de l'aider a se venger ; c'est la Reine qui lui a suggeré cette vehemente colere, car il est peu capable de se passionner sur rien ; mais comme elle hait la France, elle profite de tout ce qui peut aigrir le Roi, et elle a fait obtenir au Prince Destinus, Envoyé de Monsieur l'Electeur de Baviere, tout ce qu'il a demandé, bien que ses demandes fussent outrées et que le Conseil s'y soit opposé ; il part demain pour retourner en Flandre, chargé de graces et de faveurs.

Pour la Reine mere, elle est dans son palais fort solitaire, attendant une favorable occasion de lever le masque. On croit que cette occasion n'est pas si eloignée qu'elle paroit, car l'Amirante, n'ayant omis aucunes soumissions pour persuader à la Reine que ce n'est point lui qui a porté le Roi et le Conseil a refuser le commandement des troupes de Catalogne au prince Darmestad, et voyant que toutes ses demarches ont eté meprisées, il a joué un second tour pire que le premier. Car le Conseil ayant deliberé savoir si l'on traitteroit ce prince d'Altesse, il a parlé le premier sans aucuns egars, et il a si bien fait qu'il fut resolu qu'on ne lui donneroit point de l'Altesse, dont la Reine est etrangement irritée, car elle voudroit mettre le plus petit de ses parens a cheval sur l'arc en ciel, et il n'y a point encore eu de Reine d'Espagne si glorieuse et a meme tems qui ait fait des choses si basses. Ce n'est pas tout, l'Amirante a fait des vers sur la Perlis, les plus offençans qu'il est possible, et a tel point que le chagrin l'ayant prise dans un tems ou elle ne se portoit deja pas trop bien, elle a eu une fievre epouvantable avec des transpors, et pour qu'elle fut commodement, la Reine la fit porter dans l'appartement des

Infans, ce qui est une chose comme inouye au palais ; elle a fait faire des prieres publiques pour la conservation de sa pretieuse vie ; elle lui soutenoit la teste pendant qu'on la saignoit, et elle a pris pour son medecin celui qui l'a guerie. Quand cette favorite a eté un peu mieux, il a fallu songer a la divertir. Il est arrivé icy un fameux musicien qu'on lui a fait entendre, et la Reine lui a fait donner mille Ecus de pension, mais il veut davantage, et il aura ce qu'il voudra, car la Perlis trouve qu'il chante bien, et si les apointemens sont considerables, elle ne manquera pas de les partager avec lui.

Cependant l'Amirante, qui voit approcher sa ruine, ne s'endort pas ; pour se garantir, il a fait parler a la Reine mere par une de ses Dames et l'asseurer qu'il ne tiendra qu'a Sa Majesté qu'il se devouë entierement a ses ordres ; peut-etre que la Reine le fera exiler, du moins elle y travaille.

Le bruit avoit couru de la mort de Valparayso, gouverneur de Ceuta, mais il se porte bien, et deffend cette place de son mieux.

Castanaga demande la permission de venir a la Cour, et l'on ne doute pas qu'il ne l'obtienne, mais il y viendra secrettement. L'on est bien persuadé que Russel avec toutes ses bravades ne fera rien du tout cette année ; l'on a grand regret a l'argent qu'il faut lui donner, on cherche tous les moyens possibles d'en tirer de tout le monde.

57

De Madrid le 28 Septembre 1695.

Il y a deja du tems qu'il se tint un Conseil memorable, ou l'on resolut l'ordre de la Succession d'Espagne ; on redigea le tout par ecrit, un courier fut depêché vers

l'Empereur pour le luí porter et savoir son avis ; il a fait reponse qu'il l'approuve entierement et qu'il faut prendre les meilleurs moyens pour sa reussite.

Cet ecrit porte que le Roi des Romains sera heritier presomtif de la Couronne d'Espagne, qu'il cedera tous ses droits tant sur le bien de l'Empereur que sur l'Empire a son frere ; que le Roi de France aura la Bourgogne, le fils du Duc de Baviere la Flandre Espagnole, le Duc de Savoye le Milannois ; qu'ainsi tout se pourra pacifier et que ce sera un des principaux points de la paix avec la France. L'on doutoit neanmoins qu'elle acceptât ces conditions ; mais depuis la prise de Namur, l'on ne doute plus de rien. Il y a trois jours que l'on en fait icy des rejouissances outrées, parmy lesquelles on ne parle que de continuer la guerre et des victoires prochaines.

La Reine est ravie que l'Empereur aye receu avec tant d'aplaudissement la Consulte du Conseil Royal ; pour les interets du Roi des Romains, elle s'en donne tout l'honneur. L'on tient l'affaire aussi secrette qu'il se peut ; j'espere en avoir une copie, et je sçay que les plus habiles disent que presupposé que le Roi de France et Monseigneur le Daufin consentissent a ce traitté, Monseigneur le Duc de Bourgogne y reviendra toujours et que ce sont des droits inalienables ; mais ils sont persuadez que, le Roi d'Espagne venant a mourir et l'Empereur et le Roi de France a se faire la guerre pour cette succession, les Anglois profiteront de ce tems là pour se saisir des Indes et de tout ce qui appartient aux Espagnols dans le nouveau monde : c'est ce qui leur fait chercher des accommodemens, dans la crainte qu'un tiers ne profite du bien qui ne lui appartient pas.

Le Comte de Vernon, envoyé extraordinaire de Savoye, part d'icy apres demain, autant mal satisfait qu'il est possible ; quelques choses qu'il ait demandées, on les lui

a refusées, sans lui en accorder une seule, ny meme y chercher aucun temperament. Il demandoit entre autres choses le gouvernement du Milanois pour son maitre, un droit sur le sel et la restitution d'une petite principauté qui a eté autrefois aux Ducs de Savoye ; il demandoit aussi d'être payé des sommes qui lui sont deuës, et quelques avances pour l'avenir. Dès les premiers jours qu'il donna son memoire, il fut resolu de n'en accorder aucun article, et l'on a eté fort ferme dans cette occasion. Il a dit hautement que si l'on maltraitte ainsi son maitre et qu'on garde si peu d'egard avec lui, qu'il pourra prendre ailleurs des mesures dans lesquelles il trouvera mieux son compte.

Le Marquis de Los Balbasez disoit, lors qu'il prit les ordres, qu'il vouloit renoncer a la Cour et ne se mêler de rien ; il n'a pas tenu sa parole, car il se met plus que jamais dans le ministere, et son habit de Clerigo sert encore a le rendre recommandable.

La Reine mere fait ses brigues secrettes, elle ne veut pas que le fils de l'Empereur soit heritier du Roi d'Espagne, et elle le veut d'autant moins que la Reine y a contribué et que leur aversion l'une pour l'autre devient implacable.

58

De Madrid le 24. Novembre 1695.

L'affaire de Chalamberg inquiete plus que jamais ; il y a 18. ans qu'il reside icy pour les Etats de Hollande, et comme il avoit toujours gardé de grandes mesures avec le prince d'Orange, lorsqu'il devint Roi d'Angleterre, il lui donna la qualité d'Envoyé, et avec cette qualité beaucoup de part dans sa confidence, car il est spirituel et hardy

autant qu'homme du monde ; il connoit cette cour et ne la craint guere. Il a receu Samedy reponse aux lettres qu'il avoit ecrites au prince d'Orange et aux Etats pour leur donner avis de l'ordre qui lui avoit eté apporté d'abord par l'Introducteur des Ambassadeurs de se retirer dans six jours. Les Etats ont ecrit au Roi ; mais il faut savoir sur quel ton. C'est assurement en maitres ; ils approuvent et authorisent tout ce que Chalemberg a fait, ils demandent qu'il soit rétabli dans son ministere et que l'on mette son secretaire hors de prison, menaçant de chasser Guirose, qui est en Hollande, et celui qui est aussi en Angleterre.

Le Prince d'Orange, ayant veu Guirose, qui venoit pour le saluër, lui tourna le dos et lui dit : « Il fait bien chaud chez vous, Monsieur de Guirose : peut etre que la Canicule passera en notre pays. » Cependant quelques pressantes et quelques menaçantes que soient les lettres dont je vous parle et sur lesquelles on croioit voir revenir Chalemberg auquel on feroit mille excuses, le Conseil qui a deliberé six jours la dessus a conclu que l'authorité Royale se trouve trop interessée pour se relacher en rien ; qu'il valloit mieux se passer absolument de l'armée navale des alliez, puisqu'elle ne sert qu'à les rendre esclaves chez eux, qu'ils se sont ruinez pour donner a Russel tout l'argent qu'ils ont pû, et que pour toute reconnoissance, il les a traittez indignement, que le Roi s'epuisa pour lui envoyer un present magnifique quand il arriva, et qu'il le receut avec tant de mepris qu'il le jetta sur une table sans daigner le regarder ; que leurs vaisseaux avoient eté employez au service des alliez escortans ceux qui revenoient des mines et volans tous les passans jusqu'à eux memes, sans avoir aucun egard pour la nation ; qu'il vaut donc mieux garder l'argent, planter des arbres, forger du fer, fondre des canons, produire de jeunes enfans et les elever pour la guerre et pour la mer.

Voila les projets du Conseil qui font esperer qu'environ dans trente ans ils auront une armée navalle et qu'ils se passeront de tout le monde. Il n'est point question du tems present, et tout se renferme a chasser Chalemberg ; on ne laisse pas de craindre la reponse du prince d'Orange qui doit arriver par le courier prochain ; et l'on est bien persuadé qu'il effrayera tout le Conseil.

L'on ne disoit pas moins que les François prendroient le printems prochain Barcelonne et toute la Catalogne, mais voila un bruit qui se repand que Roque est arrivé a Cadix avec ving vaisseaux de guerre.

Bien que Chalemberg soit a Villaverde, dans un Couvent qui est a deux lieuës d'icy, il ne laisse pas de venir secrettement a Madrid, et il m'a montré une des lettres que Russel lui ecrivoit sur son affaire, dans laquelle il parle de fourbes, de gens sans honneur, sans foy, sans parolle, et proteste qu'il n'aura pas un bon moment qu'on ne l'ait chargé de les venir brusler dans leurs ports ; il ajoute que les François n'auront jamais une si belle occasion de mettre tous leurs ports a contribution, dont il fait une espece de repartition, disant : Barcelonne est une bonne place qui peut payer tant, Cadix tant, Alicante tant ; et ainsi il taxe jusqu'aux moindres places ; il dit que quatre vaisseaux suffiroient pour cette affaire, puisqu'ils iroient de port en port, qu'ils feroient savoir au gouverneur que si dans trois jours l'on ne payoit, la place seroit bombardée. Il est aisé de juger par cette lettre de Russel et par les discours de Chalemberg, qu'ils souhaittent fort la vengeance et qu'ils y porteront leurs maitres de tout leur pouvoir ; bien des gens sont toujours d'opinion que cela pourra donner quelque atteinte a la Ligue.

L'Amirante est a tel point dans la faveur, qu'il ne se fait plus rien que par ses soins, sous les ordres de la Reine, et toutes les affaires, a l'heure qu'il est, sont conduites

par elle, par lui, par le president d'Assienda, par Matilla, Confesseur du Roi, et par un Capucin Confesseur de la Reine. Il y a le pere Carpagne, Envoyé de Neubourg, qui est venu a la place de Viser, qui s'avance fort dans la faveur ; ils se querellent tous quelque foys comme des crocheteurs, se disans mille duretés, et puis la Reine les racommode ; elle amasse des sommes prodigieuses ; elle vend tout et l'on dit qu'elle mettra bientôt un droit sur l'air qu'on respire.

C'est toujours en sortant de table qu'elle demande au Roi ce qu'elle veut obtenir ; quand il la refuse, elle lui dit : « Je vais me desesperer, je me laisserai mourir de faim ou je retiendrai mon haleine jusqu'a ce que je sois etouffée. » Si cela ne produit rien, elle lui dit : « Je vous demande cette grace pour des gens qui vous feront mourir si vous les refusez: ils vous donneront le mal de ojos. » Il a une grande terreur de ce mal, croiant qu'il y a des personnes [capables], en regardant avec un malin vouloir, [de] faire mourir de langueur, de sorte qu'il n'y a aucune consideration qui soit a l'epreuve d'une telle menace. On lui fait faire tout ce qu'on veut.

Le mauvais gouvernement est si grand que l'imagination n'y attaint point. La Reine a tout l'argent, le Roi n'a pas une pistole ; il fut l'autre jour a la chasse ; en attendant qu'il vint, l'on avoit mis les chiens et l'equipage dans un cabaret ou ils mangerent : le Roi n'avoit pas de quoi en payer la depense, il fallut laisser en gage une partie de la meute et des fusils ; et il chassa comme il put avec le reste.

L'on a transporté il y a peu le Saint Sacrement dans l'Eglise que les Religieuses de Saint Jacques viennent de faire batir. Le Roi et la Reine y furent. Les Religieuses presenterent au Roi un Saint Jacques a cheval, d'un beau travail, tout d'argent, et fort grand ; il dit assez bas a la

Reine : « Je suis d'avis que nous vandions, tout au moins, le cheval » ; elle lui repondit : « Il ne faut pas mettre Saint Jacques a pied : donnez le moy, je vendrai le Saint et le cheval. » Ces memes Religieuses donnerent à la Reine une enseigne de Diamans d'un grand prix.

59

De Madrid le 22. decembre 1695.

J'ay eu depuis peu une longue conversation avec un homme d'une grande authorité et d'un grand merite ; il desire ardemment la paix, il est certain que si on le proposoit, il seroit un des premiers que l'on nommeroit pour y travailler. Il m'a dit que si chacune des parties vouloit s'aider et que l'on commençât a faire des propositions, il voit les choses en etat de s'acheminer au bien public, car l'esprit de nos Espagnols est toujours aigre sur l'affaire de Chalemberg. Les hauteurs du prince d'Orange deplaisent fort a nos ministres, et celui dont je vous parle souhaitteroit beaucoup que l'on fit quelques propositions du costé de la France : il les appuieroit en honnête homme qui parle et qui agit sans partialité. J'ai deja ecrit la meme chose en plusieurs rencontres, et l'on a laissé mourir Don Manuel de Lira ; et plusieurs autres, qui etoient en faveur, en sont sortis, sans qu'apres avoir menagé leur esprit j'aye eu le moyen de randre aucun service.

L'Amirante continuë de gouverner, et la Reine soutient son authorité ; le prince d'Orange ne paye plus a la Reine mere la pension qu'il lui faisoit, de sorte qu'elle est a present fort mal a son aise.

Le Marquis de Castelrodrigue est nommé pour l'ambassade de Vienne ; bien qu'on lui ait donné la Toison, il

ne laisse pas de partir avec beaucoup de depit, car il esperoit etre Conseiller d'Etat, avoir la Clef d'or et la charge de premier gentilhomme de la chambre, mais on lui a refusé.

On vient de me dire que le president d'Assienda a esté fait president des Indes. Le president de Castille veut se defaire de sa charge : on ne sait encore pour qui elle sera.

La Cour de la Reine mere est si solitaire qu'elle ne voit plus personne ; elle s'abisme dans ses chagrins, et sa santé en est fort altéréc ; elle ne menage plus rien avec la Reine, elle la voit rarement et parle d'elle avec mepris. La Reine [le] lui rend bien. Le Roi n'entre que le moins qu'il peut dans leurs differens.

On ne parle icy que de l'ardeur du Saint Pere pour procurer la paix ; il faut, pour la faire prendre, des routes plus secrettes, et si elle n'est bien avancée, avant qu'on le fasse eclater, elle ne se concluera peut etre jamais, a ce que m'a dit le ministre qui souhaittoit de s'en mesler et qui ne parle pas en novice.

PSAUMES

D'ANTOINE, ROI DE PORTUGAL

I. — BIBLIOGRAPHIE

Texte latin [1].

1. — Psalmi confessionales, inventi in scrinio sereniss. reg. Portugaliæ D. Antonii hujus nom. prim. propria manuscripti... *Lutetiæ, apud J. Regnoul*, 1609, in-16.

1. D'après Barbosa Machado *(Bibliotheca Lusitana*, I, pp. 192-193), la première édition du texte latin des *Psalmi Confessionales* aurait paru à Paris, apud Federicum Borellum, en 1592. On peut considérer cette information comme erronée, attendu que, d'après Barbosa Machado, cette prétendue édition contiendrait un portrait du Prieur de Crato au-dessous duquel se trouveraient ces vers :

Parca tibi vitam rapuit, diadema Philippus,
Et simul Occasus, ac Orientis opes.
Plus tibi restituit pietas tua, quippe caducis
Pro sceptris Dominus cœlica regna dedit.

Or en 1592 le prince portugais vivait encore : il ne mourut qu'en 1595.

Barbosa Machado *(Bibliotheca Lusitana*, I, p. 192), dit aussi, en parlant des *Psalmi Confessionales*, que « se conserva o Original na Bib. Ambrosiana de Milao como diz Montfaucon in *Bib. Bibliothecar. M. S. nova* Tom. I, pag. 508 » et que « foy achada em hum escritorio do Serenissimo D. Antonio ». Mais ici, comme en trop d'endroits, le bibliographe portugais est en défaut. L'*Index MSS. Latinorum Bibliothecæ Ambrosianæ Mediolani*, qui se trouve aux pages 505 et suiv. de la *Bibliotheca Bibliothecarum manuscriptorum nova* (T. I, Parisiis, 1739, in-fol.) de Bernard de Montfaucon, mentionne simplement (p. 508, col. 1) : « Antonii Regis Portugali Psalmi Confessionales in ejus Scrinio inventi ». C'est le titre du manuscrit, et ce titre ne diffère en rien de celui des autres manuscrits.

2. — Psalmi confessionales... Lutetiæ, apud C. Morellum, 1616, in-16.

3. — Petri Pithœi Comes theologus. Sive spicilegium ex sacra Messe. [Psalmi confessionales inventi in scrinio D. Antonii hujus nominis primi, et XVIII. Portugalliæ Reg. propria manuscripti... Editio nova, aucta et recognita...] Lutetiæ, S. Piget, 1646, 45, 4 part. in-16.

4. — Psalmi confessionales... Parisiis, apud A. Lesselin, 1656, in-16.

5. — Franciscus Diericx. Fides et traditio sacrarum reliquiarum XXXVI. eminentium sanctorum, quæ... exponuntur in ecclesia S. Salvatoris Antverpiæ, demonstrata... Cui accedunt VII. Psalmi confessionales seu Pœnitentiales D. Antonii. Antverpiæ, 1674, 2 vol. in-12.

6. — Petri Pithœi Comes theologus... Parisiis, D. Thierry, 1684, in-12.

7. — Les pseaumes de Dom Anthoine roy de Portugal, ou les gemissemens d'un cœur contrit & humilié dans la vüe de ses fautes. Traduction nouvelle [par A. Andry], avec le Latin. A Paris, Chez la V. Pepingué & Jacques Le Febvre, rüe de la Harpe, au Soleil d'or, Et au premier Pillier de la Grand'Salle, vis-à-vis les Requestes du Palais. M.DC.XCIII. Avec privilege dv roy. in-12, 6 ff. n. ch., 62 pp.

8. — Les Pseaumes de la confession du sérénissime prince Don Antoine, roi de Portugal, pour demander pardon à Dieu de ses péchés, avec des prières du même roi sur différens sujets, le tout traduit en françois par M. l'Abbé de Bellegarde, avec le latin à côté. Paris, J.-B. Lamesle, 1718, in-24.

9. — Les Pseaumes latins de Dom Antoine, roy de Portugal, avec la traduction en françois (par Sevry). *Strasbourg, J.-F. Le Roux*, 1731, in-12.

Traductions portugaises.

10. — Soliloquios, em que hum peccador arrependido falla com Deos, disposiçoens para bem se confessar, e industrias para bem morrer. Acharao-se em hum escritorio do Serenissimo D. Antonio Principe Portuguez na sua propria letra na Lingua Latina com traducçao, que era obra do seu grande juizo, e confissoens feitas pelo seu grande arrependimento. Lisboa, por Paulo Crasbeeck, 1635, in-8.

Traduction en prose par Fr. Jorge de Carvalho.

11. — Traduction en vers par Isidoro da Cruz. Praga, apud Gregorium Schiparz.

Traduction espagnole.

12. — Psalterio, en que un gran Principe Lusitano descubrio soberanias de Espiritu [par Fr. Juan Caramuel]. Bruxellas, por Lucas de Meerbeque, 1635, in-12.

Traductions françaises [1].

13. — Les pseavmes de D. Antoine roy de Portugal... trad. par P. Du Ryer. Paris, 1645, in-12.

14. — Les pseavmes de D. Antoine roy de Portvgal,

1. Barbosa Machado *(l. c.)* mentionne quelques éditions de traductions françaises dont il me semblerait risqué de prendre la responsabilité :

por Pedro du Rier Pariz ches Jean Regnoul 1609 [Confusion de l'édition latine de Paris 1609 et de la traduction française de Paris 1645. Pierre Du Ryer n'avait que quatre ans en 1609].

e na mesma Cidade por Bertrando Martin 1634 [Inconnue].

outra vez 1656 [Confusion avec le texte latin ; notre nº 4].

e 1666 [Inconnue].

e em Tolosa 1671 por Antonio José Mege Monge Benedictino da Congreg. de Santo Amaro [Inconnue].

Hagæcomitum 1663 [Inconnue].

Où le pecheur confesse ses fautes & implore la gloire de Dieu. De la traduction de P. Du Ryer. A Paris, Chez Gabriel Qvinet, au Palais, en la Gallerie des Prisonniers, à l'Ange Gabriel. M.DC.LXVII. Auec Priuilege du Roy. in-12, 4 ff. n. ch., 124 pp.

15. — Les Pseaumes de D. Antoine roy de Portugal. Où le pecheur confesse ses fautes & implore la grace de Dieu. De la traduction De P. Dv-Ryer. A Paris, Chez A. Soubron, au Palais, à l'entrée de la gallerie des Prisonniers, à l'Image Nostre-Dame. M.DC.LXXX. in-12, 130 pp.

16. — Les Pseaumes... [trad. par A. Andry]. A Paris, Chez la V. Pepingué & Jacques Le Febvre..., 1693, in-12. [Voir ci-dessus, 7.]

17. — Les Pseaumes... traduction nouvelle dédiée au Roy, par M. de la Bodonière. Paris, D. Mariette, 1701, in-12.

18. — Les Pseaumes... trad. par l'Abbé de Bellegarde. Paris, J.-B. Lamesle, 1718, in-24. [Voir ci-dessus, 8.]

19. — Les Pseaumes... [trad. par Sevry]. Strasbourg, J.-F. Le Roux, 1731, in-12. [Voir ci-dessus, 9.]

Traductions anglaises.

20. — The Royal Penitent; or the Psalmes of Don Antonio... translated into English by Fr[ancis] Ch[amberleyn]. London, 1659, in-24.

21. — Royall psalmes or soliliquies of D. Anthony, king of Portugall. Translated into French by P. Durier, into English by B. S^{t}-George. London, 1659, in-8.

22. — The Royal Penitent, or the Psalmes of Don Antonio, king of Portugal, translated into English by Francis Chamberleyne. [A Christian Doctrine, with a small Manual of godly and devout prayers...] Gant, 1700, in-12.

G. Legris.

II. — TEXTE LATIN

Texte établi d'après l'édition de 1609 et le manuscrit 523, fol. 1 r.-41 r. de la Bibliothèque Mazarine (XVI^e siècle. Cf. A. Molinier, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, t. I. Paris, 1885, in-8°, p. 209).

L'édition est parfois fautive ; le manuscrit, généralement moins correct, présente en outre quelques lacunes. Mais la comparaison des deux textes permet de rétablir les bonnes leçons (cf. du reste l'édition de 1616, laquelle reproduit, en l'améliorant, celle de 1609).

Il n'a pas été tenu compte des variantes purement orthographiques. De même, il n'a pas été fait état de renvois marginaux à l'Écriture, que l'on trouve tant dans le manuscrit que dans les éditions. Ces renvois ne sont pas complets, ils varient du manuscrit aux imprimés et ne concordent pas toujours de part et d'autre. Ils nous ont paru superflus, l'inspiration biblique des *Psaumes* n'ayant pas besoin d'être démontrée.

PSALMI CONFESSIONALES,
INVENTI IN SCRINIO SERENISSIMI REGIS PORTUGALIÆ
D. ANTONII,
HUIUS NOMINIS PRIMI,
PROPRIA MANU [1] SCRIPTI ET AB EO COMPOSITI [2]

Justus ab initio est accusator sui.
Prov., XVIII, 17.

Psalmus I.

Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis fontem lachrymarum, ut mœrore congruo animæ meæ damna deplorare sufficiam ? Adest quippe manifesta et maxima

1. R[egia] manu, *ms.*
2. et ab eo compositi, *manque dans l'éd. de 1609.*

causa mœstitiæ, cum antiquos dies cogito, ac juvenile annos mentis considero intuitu : in hac meditatione meas defecit [1] spiritus meus. Scio enim qualis fuerim, imo qualis fuisse non deberem ; cognosco qualis sum [2] ; timeo qualis futurus sim, et eo magis timeo quo minus doleo. Utinam magis dolerem, ut minus timerem ! Sed, hei mihi [3] Domine, quia jamdiu percutis, et adhuc non doleo ; jamdiu vocas, et adhuc non audio ; jamdiu pulsas, et cordis mei pessulum nondum aperio. Circundant me dolores mortis ; et cum multis replear doloribus exterius, nullum prorsus qui ad salutem operetur dolorem sentio interius. Nec solos senectutis dolores experior ; sed vir dolorum ego sum a juventute mea, cunctique dies mei laboribus et ærumnis pleni sunt ; et tamen doleo, quia semper dolens dolere nescio. O stupendam et ineffabilem cælestis medici sapientiam ! O immensam summi Regis bonitatem ! O singulare omnium bonorum largitoris beneficium ! Das enim mihi, Domine, dolores, ne peream jucunditatibus, et ut discam sine offensione jucundari ; das dolores temporales, ne patiar æternos ; affligis corpus, ut salves animam ; flagellas, ut sanes ; occidis, ut vivifices. Sed, proh dolor ! medicinam ex occulta manu misericordiæ tuæ invitus suscipio ; et antidotum salubrium dolorum, quibus misericorditer in me sævis, rudis non agnosco ; et quomodo agnosco, si instanter a te peto ut a me auferas dolores, qui tamen sine doloribus sanari non possum ? Quomodo enim nisi per dolores sanabitur, qui per delectationes infirmatur ? Fac ergo, Domine, ut doleam, et doce me salutarem dolorem, quo tristitia mea vertatur in gaudium, et exultem in salutari tuo, dicens : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto. Sicut erat in principio,* etc.

1. deficit, *ms.*
2. sim, *ms.*
3. hei mihi, *manque dans le ms.*

Psalmus II.

Fluunt dies et labuntur anni ; sed infelix ego homo, qui post tot animæ meæ labes, post casus gravissimos ac diuturnos, nondum resipisco, nec compungor de peccatis meis. In ea frequenter relabi contemno [1] ; ab eis resurgere non curo, nova veteribus et majora minoribus accumulans. Quid faciam, Domine ? aut quo ibo, cum nouissimum tempus meum venerit ? Ubi abscondar a vultu iræ tuæ, aut quo a facie tua fugiam, cum clamaveris me ad judicium, et requisieris a me de talento mihi tradito rationem ? Quid respondebo tibi, aut quomodo negligentiam meam excusabo, cum sederis super thronum majestatis tuæ, et usque ad ultimum quadrantem præceperis mihi reddere rationem villicationis meæ ? Dicam equidem : Domine, vim patior, responde pro me ; quis enim ego sum ut respondeam tibi in judicio ? Sed quid, si me ipsum respondere compellas ? Confusus, territus ac tremens dicam : Nil, Domine, superlucratus [2] sum ; quin imo, nequiter et inaniter consumpsi talentum tuum, ac bona tua vivendo luxuriose dissipavi. Stulte quidem locutus sum dicens, vivendo ; rectius enim moriendo dixissem. Sed vivere me tunc putabam, et mortuus eram, quia sine te vera vita mea vivebam ; et si aliquando tecum vixi, vix memini. Quin imo, si vita impii mors potius quam vita dicenda est, merito dicam quod prius cœpi mori quam vivere. Nondum enim quid vita esset perfecte intellexeram, cum iam te vitam vitarum ac fontem vitæ dereliqueram, et in multis sceleribus ætatem malitia supplevit. Ex utero matris meæ egressus non fueram, et jam peccator eram. In mundum ingrediens, peccata in quibus genuerunt me parentes mei, adhuc peccati nescius deflevi ; nec penitus

1. condemno, *ms.*
2. super lucratus, *éd. de 1609.*

cessaveram aliena flere peccata, quando propria commissi, quæ cognovi et non flevi. Infans iniquitates colui, et pueritiam in qua purus esse debui, impurus egi ; exhalabantque [1] de limosa concupiscentia carnis et scatebra pubertatis [2], et obnubilabant cor meum, ut non discerneret lucem a tenebris et serenitatem mentis a caligine libidinis ; et ætatem imbecillem, obliviosam ac lascivam rapiebat voluptas perfida ac dolosa per abrupta cupiditatis, et ebulliebam per scortationes [3] meas, in inferis satiari desiderans. A pueritia veni in adolescentiam, nec factus sum citius adolescens, quo citius mea pravitas adolevit ; et sylvescere ausus sum variis et umbrosis amoribus, a quibus abstractus et illectus flagitiorum gurgite [4] mergebar in interitum et perditionem. Dies adolescentiæ meæ malæ et nefandæ transierant, et pergebam in juventutem ; sed ad priores revertebar, quanto ætate major, tanto vanitate turpior. Juvenis fui, et attigi virum ; sed viguit in me vitium semper pro virtute. Senui et incanui, nec ambulavi in viis tuis ; sed velut puer centum annorum, puerilia adhuc senex facio. Ubi ergo aliquando innocens fui, ut secundum tempus innocentiæ meæ a te velim judicari, etiam si illud constituas mihi ad judicium ? Justus es enim, Domine, et rectum judicium tuum, reddisque unicuique juxta opera sua. Ego autem omnia mea vereor, quoniam opera tenebrarum sunt ; et operarius iniquitatis fui ab initio, atque impiorum semitas libens semper sequutus sum. Jacui in vitiis sicut porcus in immunditiis, et sicut ille siliquis pascitur, sic ego fabulosis et scurrilibus [5] verbis oblectabar : seriis autem et utilibus constristabar. Cum ope-

1. exhalabant que, *éd. de 1609* ; quæ, *ms. Correction d'après l'éd. de 1616.*
2. pubertaris, *éd. de 1609.*
3. perscortationes, *éd. de 1609.*
4. gurgire, *éd. de 1609.*
5. scurrillibus, *éd. de 1609.*

rantibus iniquitatem communicabam, et cum electis eorum convivabar, et gloriabar in malitia, qui potens eram in iniquitate. Excusare me amabam, accusare nesciebam, et ingravabam cor meum ; eoque peccatum meum insanabilius, quo me peccatorem non esse arbitrabar. Nec solum medicinam animæ meæ ad mortem infirmanti [1] non quærebam, sed et [2] oblatam, recusabam, et adversus eam mihi ministrantes animo irreverenti et infrunito [3] indignabar. Arguentes me persequebar, loquentes vero mihi [4] placentia amplexabar ; et in illorum sermonibus mihi complacui, qui non habebant cor rectum ad te. Studui in commentis ac mendaciis, et in cunctis dilexi magis tenebras quam lucem. Ecce vitam meam annunciavi tibi, Deus meus ; hæc est series vitæ meæ, in qua iram tuam merui ; hæc respondebo tibi, cum interrogaveris me de me. Sed et delicta juventutis meæ, et ignorantias meas ne memineris, Domine ; nec intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. Si intrare tamen velis, quoniam Deus diligens judicium tu es, fac mecum judicium, sed non facias justitiam, et judica me secundum judicium diligentium nomen tuum, ut cantem tibi misericordiam et judicium. Memento, Domine, quod licet nequam ego sum [5], servus tamen tuus sum et filius ancillæ tuæ, et non ad multitudinem miseriarum mearum, sed ad magnitudinem miserationis tuæ adspicias ; et cum propter scelera mea iratus fueris in me, misericordiæ tuæ recorderis, ut non in æternum irascaris mihi, sed miserearis tribulato servo tuo, ut te laudet anima mea, et confiteatur miserationes tuas.

1. infirmatæ, *ms.* ; infirmenti, *éd. de 1616.*
2. et, *manque dans le ms.*
3. infrænito, *ms.*
4. mihi, *manque dans le ms.*
5. sim, *ms.*

Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto. Sicut erat in principio, etc [1].

Psalmus III.

Hei mihi misero, quia iratum adversum me constitui redemptorem meum, et legem ejus contumaciter neglexi. Iter rectum sponte deserui, et sicut ovis renuens pastorem suum, per loca arida et inaquosa longe lateque circumactus sum, errans in invio et non in via. Aspera quæque et inaccessa penetravi, et ubique tribulatio et angustiæ. In via iniquitatis et perditionis lassatus sum, et ambulavi vias difficiles quærens requiem, et non inveniens : quia non te, Domine, quærebam, sed in terra sterili et in regione mortis, ubi nulla requies, sed labor continuus et afflictio spiritus inhabitat. Cum in honore essem, non intellexi ; sed quasi unus ex gregibus brutorum, inter lustra ferarum fuit incolatus meus. In anxietatibus cum voluptatibus moratus sum, et in sentibus cubile meum stravi, et obdormivi in interitu, et speravi requiem in tormentis. Nunc ergo quid agam ? Quo me in tantis periculis [2] vertam ? Spes adolescentiæ meæ corruerunt omnes ; et factus sum naufrago simillimus, qui mercibus amissis nudus enatat, jactatus vento et pelago. Elongatus sum a portu, et viam salutatis non apprehendo, sed rapior sinistrorsum. Retia mihi disposuit hostis quocunque ibam, et pedibus meis laqueos tetendit : ego autem despexi, et [3] incessi securus inter lubrica et in peccatis meis mihi blanditus sum. Credidi juventutem mortis lege non teneri, et hac fiducia deceptus abii post turpia carnis meæ desideria, et ultra modum sensualitati habenas relaxavi, sequens eam quo-

1. et spiritui... principio, *manque dans le ms.*
2. quo in tantis periculis me, *ms.*
3. atque, *ms.*

cunque me ferebat impetus, et dixi insipiens in corde meo : quid ante medium de extremis cogitas ? Longa tibi restat dies, converti poteris, cum voles. Sic inveteravi in peccatis, et consuetudo pessima versa est in naturam ; jamque velut peccati mancipium, catenatus illi servio ; et quasi phreneticus odiens carnem suam, cum sibi ipsi manus inferre laborat, deliberationis ratione sopita, sic ego gravius ac periculosius odivi animam meam. Siquidem nefarias et violentas manus sibi ipsi injecit impœnitentia cordis mei, et peccandi obstinata voluntas et infelicem [1] animam meam propriis manibus laceravit et exulceravit ; atque ita gehennæ cumulos mercatus, in dies magis secundum duritiem [2] meam et impœnitens cor meum, thesaurizo mihi iram in die iræ. Vetustum jugum a me excutere aliquando tentavi, sed non valeo, quia inhæret ossibus. O si tandem excidat a collo meo, ut te diligam vel sero ! Excidet quidem, si tu jusseris, Domine, et auxilium mihi miseris ex alto. Non merui, fateor, sed tu, largitor optime, qui solem tuum æqualiter oriri [3] facis super bonos et malos, et indignis etiam non poscentibus bona temporalia concedis, quomodo spiritualia petentibus denegabis ? Miserere ergo mei, Deus, et imple petionem pauperis, qui dives es in misericordia, ac soles in hilaritate misereri, et purgas voluntatem a consuetudine mala, et exaudis gemitus compeditorum, et solvis a vinculis quæ nobis fecimus, si non erigamus adversum te cornua falsæ libertatis. Operi manuum tuarum porrige dexteram, ut non, cum cecidero, collidar, et collisus detrahar in profundum lacum, in quo non est aqua. Libera me de ore leonis truculenti ad prædam parati, et animæ meæ inhiantis ut devoret. Protector enim meus et liberator meus tu solus es, et in sola miseri-

1. infœlicem, *éd. de 1609.*
2. diuriciem, *éd. de 1609.*
3. oriti, *éd. de 1609.*

cordia tua tota spes mea est. Fiat igitur misericordia tua super me, quemadmodum speravi in te. Speravi, et non confundar, sed voti mei compos cantabo tibi : *Gloria Patri et Filio*, etc. [1].

Psalmus IV.

Noctes meæ in mœrore transierunt, et terroribus me agitant innumeris. Conscientia concutit insomnem, et velut gladio ancipiti ab ea vulneratus torqueor. Somnus meus variis illusionibus turbatur, non mihi quietem afferens, sed laborem in cogitationibus meis pernocto, et cum defessus conor dare palpebris meis dormitationem, illico somnus recedit ab oculis meis, et in doloribus dormio semper, a diurnis curis inquieta lassitudine excitatus, et effervent omnia interiora mea absque requie. Abominabilis factus est animæ meæ cibus ante desirabilis. Potus meus cum fletu miscetur, et confusio ante oculos meos est, ruborque in genis meis, cum recordor quam graviter te offenderim, Deus meus, et quam variis modis viribus meis ac donis tuis abusus sum [2]. Dies meos in vanitatibus prodegi. Consumpserunt me curæ immortales, et insensatis cogitationibus huc et illuc distractus, irreparabilem feci temporis jacturam ; somnia mihi multoties fingebam, et gaudebam, evanuique delusus in vanitatibus et deliramentis meis. Ascendebam usque ad cœlos, et confestim descendebam usque ad abyssos ; et dum abyssus abyssum invocat, contabuit in malis anima mea, et computrui coram oculis hominum. Optabam impossibilia, et phantastica illorum fruitione similis factus sum dormientibus, qui a somno surgentes nihil invenerunt in manibus suis. Vilis ego sum vermiculus, et tamen nunquam me, Domine,

1. sicut erat, *manque dans le ms.*
2. sim, *ms.*

cognovi ; sed erecto supercilio me solum super omnes exaltavi. Temere jactavi verba mea, et in jactantia sapientiam esse existimavi [1]. Infestus fui sociis meis, et multis sæpe iratus, absque causa, contumelias irrogavi. Abhorrui patientiam, et dilexi iram ; nec causa suberat, et irascebar. Servis atque familiaribus meis, imo et mihimet indignatus maledixi ; et amicis meis cum ludibrio exprobravi. Adversitates meas invitus tuli, et magis in homine, quam in Domino confidi. Impatiens veritatem audivi, et in furore sapientibus respondi. Aspiravi libenter ad injurias et vindictas, et ultionem Deo nunquam reservavi. Adversus tuentem suam causam exasperabar, nec responsio mollis aut vir lenis complacebat. In litibus et contentionibus recreabar, et inimicitias ac discordias malevolus saepe inter fratres seminavi. Salubria et recta consilia auribus percepi, sed disciplinam non apprehendi. Consiliarios prurientes auribus placido aspiciebam vultu : libero vero animo loquentes mihi longe faciebam a me. Egentibus manum non extendi, et cum esurientibus panem meum non comedi. In plateis jacebant leprosi et mendici ; ego autem transibam avertens oculos ab eis, ne commoverentur viscera mea, et misericordia commotus eleemosynam darem eis. Debitum mihi mutuantibus non solvi, et ut inordinato appetitui parerem, ære alieno me gravavi. Ad illicita patranda dives esse concupivi ; ad officia vero pia semper me pauperem ostendi ; et quod pietati defuit, concupiscentiæ meæ affluenter abundavit. In comessationibus [2] et conviviis ultra modum lætatus sum, et naturam paucis contentam insatiabili voracitate vitiavi. Venter meus fuit quasi Deus meus, et gloria mea in pudendis eorum qui terrena sapiunt. Accuratiores et suaviores cibos exquisivi ; et obtentu necessitatis obumbravi sæpe nego-

1. existimavi esse, *ms.*
2. commessationibus, *éd. de 1609.*

tium voluptatis. Cum adulteris portionem meam posui, et cum mœchis familiaris conversatio mea fuit. In sanguinibus immoderate versatus sum ; et jumentis insipientibus comparatus, adeo me in hoc vitio prostravi, ut pudeat dicere quæ non puduit me fecisse. Vanitati aures et lingua mea serviebant, dum per illam impinguabat [1] caput meum, oleum peccatoris ; et per hanc sæpe supplevi, quod in laudibus meis alii minus fecisse videbantur ; et cum opportune po'eram tradere aliis laudes meas, et meo et alieno ore semper gestiebam prædicari. In omni denique genere deliciarum [2] sæculi, a deliciis [3] domus tuæ longe lateque exulavi ; et si quando metus mortis ac futuri judicii socordiam meam excitabat, et me a profondissimo voluptatis gurgite ad horam revocabat, subito tanquam canis ad vomitum revertebar. In iis mortuus adhuc vivo, et in morte manens ad mortem festino, eamque cum festinatione quoque venientem ad me video. Sed cito anticipent me misericordiæ tuæ, Domine, priusquam veniat dies illa terribilis calamitatis et miseriæ, dies magna et amara valde, ut tametsi moriar, et vivam et enarrem miserationes tuas super omnia opera tua. Respice, Domine, et vide, quomodo anima mea jacet in concupiscentiis suis paralytica [4], et ab eis male vexatur ; erue eam de visco tenaci mortis, ut tibi soli, qui solus vita es, inhæreat, et relictis omnibus sequatur te, qui es super omnia. Dic animæ meæ, Domine, Deus salutis meæ : Salus tua ego sum, fiat tibi sicut vis. Fac audire me hanc vocem tuam, vocem exultationis et salutis, ut curram post eam et apprehendam te, apprehensumque teneam nec dimittam, donec me sanum dimiseris. Ad quem enim præter te infirmus ibo, ut curet

1. inpinguabat, *ms.*
2. delitiarum, *ms.*
3. delitiis, *ms.*
4. paralitica, *éd. de 1609.*

me ? Aut quis poterit sanare infirmitatem meam, nisi qui propter homines et propter humanam salutem descendit de cœlis, ut sanarentur a languoribus suis ? Quis vivificare poterit, nisi qui mortificat et vivificat omnia ? Quis salvare poterit, nisi tu Deus meus et salvator meus in tempore tribulationis ? Salva ergo et vivifica me, qui vita et salus æterna es omnium in te confidentium. Tibi autem initii [1] experti sine fine gloria, tibi laus et honor, tibi jugis adoratio, tibi gratiarum actio, fons perennis misericordiarum. Procul enim a te recesseram, et elongavi fugiens ; et tamen ægro fugienti, dum te vocat, præsto ades, priusque ei [2] salutem tribuis quam gemitum audias. Sufficit enim velle sanari, ut sanes ; velle vivere, ut vitam præstes [3], et in benedictione dulcedinis tuæ prævenis desiderium peccatoris se ipsum cognoscentis. Dicam ergo tibi, Domine, et sufficiet mihi : Iniquitatem meam ego cognosco, et quid est cognosco ? nisi sanari volo ; et unde cognosco ? quoniam conturbata sunt omnia ossa mea, et anima mea turbata est valde a peccatis meis. Ecce jam iniquitates meas pono in conspectu tuo, Deus meus, ut cures et sanes animam meam, quia peccavit [4] tibi. Sicut enim non Deus volens iniquitatem tu es, ita non vis mortem peccatoris, sed magis ut convertatur et vivat. Non enim mortui laudabunt te, Domine, sed nos qui vivimus benedicimus Domino, et confitemur ei quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia eius.

Gloria Patri et Filio, etc. [5].

1. ἄναρχος, *en marge de l'éd. de 1609* ; *manque dans le ms.*
2. illi, *ms.*
3. prestes, *éd. de 1609.*
4. peccavi, *ms.*
5. et Filio, etc., *manque dans l'éd. de 1609.*

Psalmus V.

Miserias tibi, Domine, meas [1] revelavi, non ut tibi notas faciam vias meas, qui omnes ab initio prævidisti, et omnes gressus meos dinumerasti. Nosti [2] enim abscondita tenebrarum, et oculis tuis nuda et aperta sunt omnia, ipsaque non modo cernis, sed et discernis cogitationum latebras et medullas affectionum ; sed detego ut tegas ac [3] protegas, revelo ut abscondas, humiliatumque et contritum spiritum in me agnoscas, et per hujus oblationem sacrificii tibi omnium gratissimi propitius mihi sis, et [4] parcas peccatis meis. Multa dixi et quidem gravia, sed pauca hactenus commemoravi : in pluribus enim pungit me vermis conscientiæ meæ. Utinam rodat putredinem, ut rodendo consumat, et ipse pariter consumatur, nec foveri incipiat in immortalitate, sed mordeat ut moriatur, et paulatim desinat. mordere mordendo. Sed hei mihi! quia cum finem me fecisse puto in annunciandis malis meis, tunc cogor quasi denuo incipere, et memoria mea plena spurcitiarum, abundantius alias atque alias recolit sordes. Peccavi enim super numerum arenæ maris ; et si mihi centum sint linguæ oraque centum, vix a mille millibus unum referam. Id tamen dolorem meum auget, quod omnes transactas fœditates meas et carnales corruptiones animæ meæ reminisci non possum. Dum enim nova committo crimina, veterum obliviscor ; sed quæ recordor non silebo, non quod amplius ea amare velim, sed ut te validissime amen, Deus meus, et ut recolenti vias meas nequissimas in amaritudine recogitationis meæ dulcescas mihi, dulcedo non fallax, dulcedo amabilis, dulcedo felix [5] et secura. Amica itaque

1. meas, *manque dans le ms.*
2. nostri, *éd. de 1609.*
3. et, *ms.*
4. ac, *ms.*
5. fœlix, *éd. de 1609.*

mihi fuit invidia et charitas inimica. Regibus et principibus atque Ecclesiæ ministris detraxi, et momordi eos mendaci susurro ; justorum laudes et merita denigravi, et impiorum facta approbavi. Si quando de probis hominibus laudabilis sermo fuit, objiciebam falsas maculas, et occultos eorum defectus propalabam, atque in levissimis quasi de graviori crimine apud alios eos accusabam. Si vero contra pravos infamia laborabat, repente exiles virtutes eorum concinnabam, et meritis eos dignioribus se [1] anteferebam ; majorisque [2] eis ruinæ causa fui. Si videbam furem, currebam cum eo, et ut nequitiam meam consummarem, adversus filium matris meæ ponebam scandalum, et a calumnia et fraudibus consanguineis meis non parcebam. Optavi proximo meo infelicitatem et ærumnas, et in sola morte illius spem meam collocavi. Innocentium causam non defendi, et nocentibus quasi de eorum cruciatibus gaudens improperavi. Multos temere culpæ reos esse judicavi, et in oculo fratris mei modicam festucam videns, in propriis oculis magnam atque crassam trabem non sensi. Acediam tanquam matrem meam colui ; fuit otium mihi frater, et fugi omne honestum exercitium ac laborem. Torpebam per dies, et de quotidianis in me collatis beneficiis grates Deo meo non reddebam ; quam raro vero per noctes in lege tua et in mirabilibus tuis meditatus sum [3] ! Tu scis, Domine : in somnis sæpe totam noctam duxi [4], et cum mens mea huc atque illuc ab uno te [5] vagaretur [6] in multa, nullibi occurristi ei. Sine te ad lectum accessi ; sine te in lecto cubui ; sine te a lecto sur-

1. se, *manque dans le ms.*
2. sicque majoris, *ms.*
3. sim, *ms.*
4. dixi, *éd. de 1609.*
5. te, *manque dans le ms.*
6. evagaretur, *ms.*

rexi ; sine te illuxit dies [1] ; sine te tota pertransiit ; et ideo sine te semper fui, quia mecum semper fui [2], qui longe absum a te in tenebroso affectu meo. Si forte tamen veniebas mihi aliquando in mentem, et mirabilia opera tua considerare incipiebam, subito sarcina sæculi, velut somno assolet, dulciter premebar [3] ; et cogitationes quibus meditabar in te, similes erant conatibus expergisci volentium, qui tamen superati soporis altitudine remerguntur. De rebus conscientiæ meæ sæpe ordinare proposui ; sed delusit [4] me semper dies præsens sub expectatione futuri. Supra fragile ac fallibile fundamentum innixus sum, et baculo arundineo atque confracto incubui ; et dum in eo confisus putavi me firmiter stare, cecidi in ignem, et agnovi cadens quam debiliter stetissem. Inhiavi siti inexstinguibili [5] honoribus ac lucris, et in his cupiditatibus sævissimas passus sum difficultates. Quilibet incompositus et indisciplinatus mihi amicus erat, et venam amicitiæ coinquinabam sordibus concupiscentiæ, candoremque eius obscurabam tartarea libidine. Rapiebant me spectacula theatrica plena imaginibus miseriarum mearum et fomitibus [6] ignis mei ; nec solum aditus morti non obseravi, sed etiam fenestras ei aperui ; fueruntque singula membra mea fenestræ singulæ, quibus mors ad animam meam intravit ; et sic subeuntibus novis, vetustas sordes minime expurgavi : quin potius multa horum in me germinaverunt [7] peccata, propter quæ a facie tua ejectus sum, Deus meus, et a tuæ præsentiæ consolatione destitutus quasi in desperationem corruo, ignorans quo vadam. Sed quo

1. sine te illuxit dies, *manque dans le ms.*
2. quia... fui, *manque dans le ms.*
3. premebat, *éd. de 1609.*
4. deludit, *éd. de 1609 et 1616.*
5. inextinguibili, *ms. et éd. de 1616* ; inestinguibili, *éd. de 1609.*
6. fomitibuis, *éd. de 1609.*
7. geminaverunt, *ms.*

a te recedens ibo ? Aut quis in faciem meam aspiciet, si tuam averteris a me, et velut reprobatum tuo me privaveris conspectu ? Odiosus procul dubio ero omnibus hominibus, et tanquam vagus ac profugus in terra, in [1] opprobrium et derisionem fiam eis, dum quæsierint a me : Ubi est Deus tuus, et quare repulit te a se ? Quid igitur faciam miser, cum me a protectione [2] tua alienum, et in medio inimicorum meorum adversum me fortiter pugnantium, a te derelictum intuear ? Faciem tuam, Domine, requiram, et vultum tuum gemebundus deprecabor ne derelinquas me, et ne declines in ira a servo tuo. Me etenim tanquam fugitivum [3] persequuntur omnes inimici mei, ut comprehendant et occidant ; et ideo ad te quem fugi confugere me oportet, Deus meus, fortitudo mea, refugium meum, et virtus mea in die tribulationis. Sicut enim non est Deus absque [4] te, ita et absque te non est salvator. Tu ergo, Domine, qui omnes miserias meas nosti, et a quo figmentum fragilitatis meæ non est absconditum, projice post tergum tuum omnia peccata mea, et iniquitatum mearum antiquarum ne memineris, sed salvum me fac secundum misericordiam tuam ex omnibus persequentibus me, et libera me, quoniam non est qui redimat neque qui salvum faciat, nisi tu, Domine, qui salvos facis omnes sperantes in te et liberas pauperem a potente et de manu fortiorum eius. Ne abscondas ergo, Domine, a me faciem tuam, nec despicias me, Deus salutaris meus, firmamentum meum et liberator meus, quoniam pauper et inops [5] ego sum nimis : oculi autem tui in pauperem respiciunt ; et si justitia tua me quæsierit, absconde me in sinu benignitatis tuæ, qua me ferens longanimiter ad pœnitentiam

1. in, *manque dans l'éd. de 1609.*
2. pretectione, *éd. de 1609.*
3. fugitium, *éd. de 1609.*
4. enim Deus non est absque, *ms.*
5. inopes, *éd. de 1609.*

invitasti. Longanimis enim es, patiens et multum misericors, atque præstabilis super malitia ; quin imo nihil tibi magis proprium quam misereri semper et parcere, et ideo omnium misereris quia omnia potes, et dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. Parcis autem omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas. Convertere ergo ad me conversum ad te, et eripe afflictam animam meam de omni angustia, ut repleatur os meum laude, et dicat tibi : Benedictus Dominus, qui non permisit me dari in captionem dentibus adversariorum meorum [1] ; nisi quia Dominus mihi adjutor, forte vivum deglutissent me. Anima mea sicut passer erepta est de laqueo venantium ; laqueus contritus est, et ego liberatus sum.

Gloria Patri et Filio [2], etc.

Psalmus VI.

Me miserum quid agam ? Quia singularis ferus depastus est animam meam, et factus sum in prædam inimici. Omnibus me spoliavit bonis, quibus tu me, Domine, ornasti ; et coram te timeo nudus apparere. Dives ac decorus a facie tua egressus sum, et abii vagus post sordes in via corrupta et in pravitate cordis mei ; et denigrata est anima mea super carbones, et immutatus color eius optimus ; et qui croceis [3] nutriebar, amplexatus sum stercora, adeoque vilibus peccatorum vestibus indutus, memet ipsum exinanivi ac deformavi, secundum similitudinem [4] prævaricationis. Adæ, ut in imagine in qua tu, Domine, creasti me, tibi jam cognitus non sim ; et quasi scabiosam ovem, inter oves pascuæ tuæ, me commorâri

1. meorum, *manque dans le ms.*
2. et Filio, etc., *manque dans l'éd. de 1609.*
3. *La leçon* croceis *est fournie par le ms. et les éd. de 1609 et 1616.*
4. multitudinem, *ms.*

non permittas. Quomodo ergo ad præsentiam immensæ majestatis tuæ, in cujus conspectu cœli non sunt mundi, vacuus, immundus ac vilis audebo redire, et delinquendo infatuatus, communicare cum electis tuis ? Rediissem utique, licet pavidus ac pudefactus, paterna tamen benignitate tua fretus : dulcis enim pater es filio proficiscenti in longinquam regionem ; sed ex diuturna peregrinatione redeunti, multo dulcior. Attamen redeundi ad te, Deus meus, facultate careo ; a sævissimo enim prædone vinctus teneor, non ferro alieno, sed ferrea mea voluntate, ex qua catenam mihi construxit [1] inimicus ; et in operibus duris atque in omni vitioso famulatu ad amaritudinem perducit animam meam. Refugium meum longe est a me, quia longe a peccatoribus salus ; et in misera servitute mori compellor, nisi tu, Domine, de cælo prospiciens opem feras. In limoso profundi luto infixus sum, et tempestas tentationum quasi fluctus sævi maris obruit atque demersit me ; ita ut imminentia pericula posse me evadere desperem, nisi assumpseris me, Deus meus : quo enim surgere magis [2] nitor, eo gravius allidor. Intus et foris mihi ipsi sum molestus, et utrobique hostes domesticos invenio, qui me pessundant ; ad dexteram et ad sinistram circumspicio, et neminem cui me tuto credam video ; sed undequaque [3] metus concutit, et ad quemcunque diverto, amicum fidelem non reperio. Et quomodo reperiam, qui Deo meo datam fidem non servo ? Consolantem me quæsivi in afflictionibus et calamitatibus meis, et non fuit qui me consolaretur ex omnibus charis meis ; sed incide in homines verbosos et loquaces nimis : quin potius mutos, et ob hoc mutos, quoniam non ex eis sonabat verbum tuum, Deus meus, sed delictum oris eorum, sermo labiorum ipsorum ; qui

1. struxit, *ms.*
2. magis surgere, *ms.*
3. uncequaque, *éd. de* 1609.

defectus meos sine compassione damnabant, et insultantes mihi dure et invective adversum me jurgia provocabant. Stultis deceptoribus sæpe suffragatus sum, et a recto tramite declinans, in eorum sententiam ignarus ivi ; sensimque atque paulatim ab eis perductus sum ad eas nugas et insanias, ut quamvis a vera religione, te opitulante, nunquam defecerim, crederem tamen multas nænias. Cæterum inexcusabilis homo ego sum, quia cum te Deum in veritate semper cognoverim, non in veritate et spiritu adoravi, sed commutavi veritatem tuam in mendacium, et servivi creaturæ potius quam creatori, et in rebus corruptibilibus me atque cæteras voluptates meas exquisivi. Sed age, Domine, dulcedo mea et fiducia mea, et quamadmodum fecisti ut in vera fide te agnoscerem [1], excita me in peccatis dormientem, et illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte. Illumina, accende et erige eos ad te, ut in lumine tuo videant te, lumen æternum, lumen indeficiens et inextinguibile, lumen dulce et delectabile. Videant et [2] lætentur atque concupiscant decorem tuum, sciantque nihil præter te, vel in te, et propter te esse diligendum. Tu, Domine, qui lux vera es, illuminans omnem hominem venientem in hunc mundum, fac oriri hoc lumen tuum in tenebris meis, et desiderare me justificationes tuas, ut vi amoris liquefacta anima mea deficiat in salutare tuum, atque sitiat delectationes tuas. Animam meam dico, sed liceat mihi tuam dicere : tua enim est, quia tu eam creasti ac dedisti ; mea vero est, quia ego a te recepi. Custodi ergo creaturam tuam, quam ad tuam imaginem singulariter formasti, et ne permittas perire pretiosum donum tuum, quo me super omne opus manuum tuarum sublimasti. In corpore meo et in membris meis exige quicquid velis : induatur caro mea putredine, et consu-

1. agnoscam, *éd. de* 1609.
2. ac, *ms.*

matur vermibus ; sed quæso, Domine, tantum parce animæ meæ, et in [1] eam non extendas manum tuam. Reduc me in vias tuas [2] ante solis occasum (advesperascit enim), et coge me ire ad te, si vocare parum est. Coge ut libet, modo vadam et non peream : non propter me, qui tua misericordia toties abutens, ea me indignum feci, sed propter nomen sanctum tuum, aufer a me cor lapideum, et da mihi cor carneum ; ac pone spiritum tuum in medio mei, ut ambulem in præceptis tuis, et judicia tua custodiam. Sero nimis ad te venio, Domine, fateor. Utinam venissem citius ! Sed scio et certus sum, quod venientibus tempus non præscribis, modo veniant, nec minus benigne recipis novissimos quam primos. Quamvis enim odio peccatum habeas, peccatorem tamen non odisti, nec in perditione ejus lætaris ; et ideo, etsi longam moram fecerit, tu tamen patienter expectas eum. O quam dulcis et quam suavis vox illa tua, Domine, in qua animæ meæ spem dedisti ! Fornicata es cum amatoribus multis : tu tamen revertere ad me, et ego suscipiam te. Quam delectabile ac [3] jucundum verbum illud, quo peccatores de se ipso diffidentes consolaris ! Si impius egerit pœnitentiam ab omnibus peccatis suis, vita vivet et non morietur. Nunquid [4] enim voluntatis meæ est mors impii ? Magna quidem cum [5] jucunditate audio, cum te dicentem audio, quod exultantis pastoris humeris reportetur ovis quæ erraverat, et drachma referatur in thesauros tuos, collætantibus vicinis mulieri [6] quæ invenit. Et lachrymas excutit gaudium solemnitatis domus tuæ, cum legerem in ea de minore filio, quoniam mortuus erat et revixit. Da ergo,

1. ad, *ms.*
2. via tua, *éd. de 1609.*
3. et, *ms.*
4. non, *ms.*
5. cum, *manque dans le ms.*
6. mulieris, *ms.*

Domine, animæ meæ vocem virtutis tuæ, nec virtutis tantum torporem excutientis animarum, sed et radium lucis annunciantem pariter hominibus peccata eorum, et illuminantem abscondita tenebrarum. Sonet vox tua in auribus cordis mei, et dic animæ meæ dormienti : Quid tamdiu lethargico gravaris somno, et vinculis captiva detineris ? Hora est jam de somno surgere, et ut derelinquas viam tuam atque revertaris ad me, qui redemi [1] te. Revertere Sunamitis, revertere ut intueamur te, revertere, et non tardes amplius venire ad me : ego enim sum Dominus Deus tuus, qui voco te ; ego sum, ego sum ipse, qui deleo [2] iniquitates tuas propter me, nec habeo in memoria priora. Tunc fiducialiter dicam ego : Convertere anima mea in requiem tuam, quia Dominus benefecit tibi. Ad eum secura vade ; et licet a viis tuis pessimis lassata [3], eo citius perge quo citius requiescere concupiscis. Noli deterreri peccatis tuis : si enim fuerint ut coccinum, quasi nix dealbabuntur, et sicut nebula delebuntur ; nec de audacia accusari verearis, ubi de obedientia laudaris. Vade et propera, anima mea, ad eum qui non venit vocare justos, sed peccatores ; et si peccatrix es, Deus peccatorum, Deus tuus est. Quid ergo ire times, quæ non a severo judice vocaris, sed a patre misericordiarum, ut misericordiam consequaris ? Ideo vade nunc lubens ad misericordiam vocata, ne postea ad judicium compulsa vadas. In te jam, Domine et pater inclyte, confido ; nec erubescam confiteri tibi deformitates et blasphemias meas, qui non erubui profiteri eas coram hominibus et latrare adversum te. Murmuret Pharisæus et dicat : Quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus ? Mihi etenim qui id loquitur [4],

1. redemit, *ms.*
2. doleo, *ms.*
3. lossata, *éd. de 1609.*
4. qui alloquitur, *ms.*

Deus est, cuius sermo vivus et efficax. Qui me vocat, pius ac tranquillus est, et qui non solet continere in ira sua misericordias suas. In verbo itaque tuo securus ibo ad te, Deus meus, fiducia mea, et portio mea in terra viventium. Ibo procidens ante te, et majestatem tuam non timebo, quoniam tu vocas me ; et ne offendam oculos tuos, dum immundus appareo in conspectu tuo, sordes meas abluam lachrymis assiduis, et palpebra a fletu non quiescat, sed erit lectus meus conscius doloris mei, quo tibi placeo, dum mihi displiceo ; et per te ad te conversus, de commissis pœniteo, ut mundo corde laudem te dicens : Domine, quis similis tibi ? Tunc enim speciosa erit laus in ore peccatoris, et qui seminavit in lachrymis, in exultatione metet.

Gloria Patri, et Filio [1], etc.

Psalmus VII.

Miserere mei, Deus, quoniam tribulor, et inerrabilibus urgeor miseriis. Torrentes enim iniquitatis conturbant me, et intraverunt aquæ usque ad animam meam ; ita ut quasi fluvius inundans, peccata mea quæ hactenus dissimulavi, confiteri quoque et emendare neglexi, eousque excreverint ut supergressæ sint [2] caput meum, et ad sensualis appetitus concupiscentiam mentem et voluntatem meam inflexerint, imo servituti [3] diaboli me subjecerint. Væ mihi, quia totus lethaliter plagatus sum [4], et a planta pedis usque ad verticem nulla est in me sanitas ! Supplantavit enim me inimicus meus, et tanquam crudelissimus tyrannus in me sæviens, omnibus me sensibus privavit, relinquens solum intellectum, ut de damno et jactura mea

1. et Filio, *manque dans l'éd. de 1609.*
2. sunt, *éd. de 1609.*
3. setuituti, *éd. de 1609.*
4. plagatus sum lethaliter, *ms.*

addendo scientiam, adderet etiam et [1] dolorem. Parum quidem noceret, si omnimoda functione sensuum orbaret, et in cunctis actionibus meis prorsus insensibilem me fecisset ; sed orbavit ad bonum, et vim intulit ad malum ; et stupore quodam insensibilitatis internæ animum meum per exteriora effusum sic affecit, ut damna interiora non sentirem. Cum enim audire [2] expediebat, surdus eram, et a veritate auditum avertebam. Cum vero aures obturare æquum erat, ne audirem inutilia et ineptias multorum, velox tunc ad audiendum ac benevolus auditor semper eram. Cælestia tanquam insipida gustabam, et ab omni spirituali cibo nauseabat anima mea ; terrena vero super mel et favum dulciora judicabam. Ad contemplanda quæ Dei sunt, cæcus et animalis homo eram ; quæ vero mundi sunt, superbo oculo videbam, et insatiabili corde cupiebam. Nec in sensibus tantum, sed et in membris meis, quæ dedit mihi Deus in [3] ministerium animæ meæ, viam salutis mihi occlusit antiquus hostis ; et tales in hac dira obsidione mihi paravit insidias, ut eas vitare nunquam potuerim ; sed quoties fugam tentavi, incidi in manus ejus. Peccavi enim videns, et videre nolens ; obsurdescens, et audire volens ; tacens et loquens, stans et sedens, dormiens et vigilans, ambulans et quiescens. Omnem denique proprium et communem usum sensuum et membrorum in turpem abusum immutavi, exardescens in immundis desideriis meis, adeo ut omnem legem naturalem, divinam et humanam transgressus sim, et in sola peccati lege observanda diligens fuerim. Utinam fuissem, et jam non essem ! Sed, heu ! quoniam idem qui antea fui adhuc sum, nihilque mutatus ab illo, deteriora sequor ; adhuc enim præsidens voluntas languida dominatur ; et anima mea

1. et, *manque dans le ms.*
2. audite, *éd. de 1609.*
3. in, *manque dans l'éd. de 1609.*

fœdissima pariter[1] atque fœtidissima, horrendis ulceribus undique scaturiens, non aliunde quam a se ipsa in pristinis malis perseverat. Sæpe mihi irascor, quia tædet me vivere, cum non tœdeat peccare. Cognosco stultitiam meam, et confundor, ac confusus me reprehendo. O carnalis amator, cur in luto concupiscentiarum tuarum tamdui jaces ? Quid tanta sollicitudine de rebus mortalibus satagis, et peritura bona tam vehementi affectu cupis ? Aut qua ratione bona dicis, quæ cum nimio labore et magno animæ tuæ detrimento acquiris, acquisita cum timore possides, possessa cum dolore amittis ? Cur, anima mea, propriæ conditionis et[2] nobilitatis tuæ oblivisceris, et sub putredine corporeorum sensuum miseram et contumeliosam servitutem gerere non erubescis ? Cur infida mundi promissione deciperis ? Nec advertis, quod illius summum bonum vapor est, ad modicum parens et vanitas vanitatum ? Erubesce, erubesce, peccator miserrime, quoties ad fallaces creaturas conversus a creatore tuo recessisti ; et rediens ad temet ipsum vide qualicunque oculo mentis tuæ, quam crudeliter miseræ venationis obtentu anima tua evisceravit semet ipsam, dum vilem muscarum prædam immoderato captans desiderio, aranearum[3] instar, ex propriis visceribus sibi retia intexuit. Erubesce[4] iterum atque iterum, dico, in iis in quibus nullum fructum habuisti, et amissum tempus plora, ut fructum afferat tibi erubescentia ; præbe cor tuum Deo, et solves quod debes. In his sermonibus exacerbor in me, dum interius admonitus intro in interiora mea, conferens in corde meo quid amiserim et quid invenerim ; at non quod probo bonum, sed quod volo malum, hoc ago. Velle enim meum tenet ini-

1. paritet, *éd. de 1609.*
2. ac, *ms.*
3. arenarum, *ms.*
4. erubescere, *éd. de 1609.*

micus, et configuratum prioribus ignorantiæ meæ desideriis captivat me in lege peccati. Sed tu, Domine, Deus virtutum, turris fortitudinis meæ et dominator vitæ meæ, auxilium tuum ne elongaveris a me, ad defensionem meam conspice, et protege me sub umbra alarum tuarum, ne corruam in conspectu adversariorum meorum, et de me gaudens inimicus meus dicat. Prævalui adversus eum. Disrumpe vincula improperii mei, sub quibus incurvatus sum ; et funes peccatorum meorum, quibus fortiter constrictus sum, solve, potentissime Domine, et notam fac inimicis meis potentiam tuam, ut immolem tibi hostiam jubilationis, dicens : Quis loquetur potentias Domini, aut quis enarrabit omnes laudes eius, qui eripuit animam meam a morte, pedes meos a lapsu, qui salvavit me ex ore leonis, et a cornibus unicornium humilitatem meam ? Ad quem clamabo nisi ad te, ad quem clamauerunt omnes Patres nostri, et salvi facti sunt ? Ad te, inquam, qui non frustraris sperantes in te. Poneita que me, Domine, juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me. Nulla enim timebo mala, quoniam tu mecum es. Ante te omne desiderium meum. Dele et detrahe quod plane alienum est a te ; innova, crea et confirma quodcunque dederis in te, ut abjectis carnalibus et inutilibus omnibus desideriis, laudetur [1] peccator in desiderio animæ suæ, et te sola vera jucunditate frui desiderans [2]. Intret postulatio mea in conspectu tuo, et in confidentia dicam tibi : Desiderium animæ meæ tribue ei, Deus meus. Scio namque, et certus sum, quod nemo potest desiderare te, nisi per te, nec ire ad te, nisi tu traxeris eum. Trahe ergo me [3], Domine, et da mihi incipere in bono desiderio, ut illud perficiam atque consummem in bono opere, antequam novum propositum

1. lætetur, *ms.*
2. desideret, *ms.*
3. me, *manque dans le ms.*

mos vetustus opprimat, et prior voluntas vetustate roborata novam superet, ut cum recta placent, revertar ad solita. Indue me pretiosis vestimentis salutis ac decoris tui, et denuda me vilibus viduitatis meæ indumentis, quibus te orbatus [1], secundum pristinam conversationem veteris hominis, incedo ; et noli opprobrii viduitatis meæ recordari amplius, ut in te noviter indutus atque novus homo factus, novo spiritu in novitate vitæ serviam tibi, et in fragrantia unguentorum tuorum ad te currens, gaudeam in Jesu Salvatore meo.

Gloria Patri [2] *et Filio et Spiritui Sancto. Sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen.*

Finis Psalmorum.

III. — PARAPHRASE EN VERS FRANÇAIS

PARAPHRASE SUR LES PSEAUMES DU ROY DE PORTUGAL [3]

PREMIER PSEAUME

Quis dabit capiti meo aquam?

Qui pourra me fournir vne source de pleurs
Dont le cours soit égal à mes tristes malheurs ?
Que de frayeurs, ô Ciel ! que d'ennuis en partage !

1. ornatus, *éd. de* 1609.
2. *Après* Patri, etc., *dans l'éd. de* 1609.
3. Manuscrit du XVIIe siècle, dans une bibliothèque privée.

Quand de mes jours perdus je retrace vne image,
Ce sont autant de traits qui viennent me percer,
Et mon esprit s'égare à force d'y penser.
A mes propres dépens j'aprens à me connoître :
Oui, je vois quel je suis, quel j'ay deu ne pas être,
Quel je suis ; et passant jusque dans l'avenir,
Je tremble, et je ne sçais quel je dois devenir ;
Et comme dans mes pleurs mon crime doit s'éteindre,
Moins j'en ay de regret, et plus j'ai lieu de craindre.
Ah ! j'en devois gemir pour calmer mon effroy,
Autant que je le puis, autant que je le doy.
Mais, Seigneur, dès longtemps ta justice terrible
S'attache à me frapper et me trouve insensible.
Ta bonté qui la suit m'appelle quelque fois,
Et, loin de l'ecouter, je suis sourd à sa voix ;
De mon cœur endurcy je luy ferme la porte ;
Ma trop juste frayeur n'en devient que plus forte.
Mais tout environné des douleurs du trepas,
J'en ressens tout le poids, et n'en profite pas,
Accablé que je suis de ma propre foiblesse,
En proye à mille maux que traine la vieillesse.
Je ne te montre encor que mes moindres malheurs :
Je fus dès ma jeunesse vn homme de douleurs.
La mort avec mon sang se coula dans mes veines
Et marqua tous mes jours par de nouvelles peines.
Mais puisqu'il faut ici faire un cruel aveu,
Mon plus mortel regret, c'est d'en avoir trop peu :
Eh, que me serviroit d'en avoir davantage,
A moy qui ne sçais pas en faire vn bon usage ?
Du medecin Celeste, o sage Charité !
O ! du maître des Roys souveraine bonté !
O ! bien-fait singulier du Bien-faicteur suprême !
Si je veux être heureux, il ne tient qu'à moy-même.
Tu me frapes, Seigneur, pour combler mes desirs,

Tu me fais oposer mes douleurs aux plaisirs,
Tu n'exerces sur moy des rigueurs temporelles,
Que pour me garantir des peines eternelles ;
Ta salutaire main a de secrets ressorts,
Et pour sauver mon ame, elle afflige mon corps.
En moy la guerison vient de la maladie ;
Tu me donnes la mort pour me rendre la vie :
Cependant je m'opose à de si tendres soins,
Tu ne l'ignores pas, tes yeux en sont temoins.
Oui, le cœur trop charmé du mal qui me possede,
Je repousse la main qui m'offre le remede,
Et j'ignore le prix de ces douces rigueurs,
Qui n'entrent par nos sens que pour guerir nos cœurs.
Je ne sais pas trop voir à quel point je t'ignore,
Puisque pour les finir sans cesse je t'implore.
De mes pleurs à regret te donner le tribut,
N'est-ce pas m'oposer moy-même à mon salut ?
La douceur des plaisirs à mon âme est funeste ;
Ils me perdront enfin si je ne les deteste ;
Et c'est par mes douleurs que je dois desormais
Reparer tous les maux que ces plaisirs m'ont faits.
C'est donc à toy, Seigneur, qu'il faut que je m'adresse :
En m'affligeant toujours montres-moy ta tendresse
Et fais que, surmontant mes desirs criminels,
Je change ma tristesse en plaisirs eternels,
Afin que joüissant du prix de ma victoire,
Je te chante à jamais dans le sein de ta gloire.

2e PSEAUME

Fluum dies labuntur anni.

Et mes jours et mes ans se perdent comme une ombre.
Cependant, ô malheur ! mes crimes sont sans nombre.

Je languis dans les fers de mon propre péché,
Sans vouloir en sortir, sans en être touché.
Je tombe, je retombe, et comblant la mesure,
J'ajoute crime à crime et blessure à blessure.
Que serai-je, Seigneur, où sera mon recours
Au jour le plus terrible et le dernier des jours?
Et comment soutenir ton aspect redoutable ?
Que deviendrai-je, helas ! infortuné coupable,
Lorsque je te verray, plein de ta Majesté,
Me demander raison de mon iniquité ?
Que repondray-je alors ? comment te rendre compte
De tant de biens receus, et perdus à ma honte ?
Mon cœur, tout penetré d'vn desespoir affreux,
Ne prevoit qu'en tremblant ce compte rigoureux.
Seigneur, repons pour moy, tu vois ma peine extrême :
Que suis-je que neant devant le Roy suprême ?
A parler devant toy si tu veux me forcer,
Qu'auray-je a te repondre, et par où commencer ?
Te diray-je, grand Dieu, que mon âme sterile
Rendit jusqu'à la mort ton talent inutile ?
Et que, chargé des biens d'vn severe exacteur,
Loin de les menager j'en fus dissipateur ?
Que je vequis toujours dans cet etat funeste ?
Mais que dis-je ? est-il vray ? ah ! l'horreur qui me reste
Du mépris des trésors que tu daignes m'offrir,
Fait trop voir qu'en vivant je n'ay fait que mourir.
Cependant j'ay crû vivre, et mon erreur extrême
Me cachoit qu'on ne peut vivre que pour toy-même ;
Comment l'aurois-je fait ? je ne m'en souviens pas,
Et puisque du pecheur la vie est un trepas,
Puisque j'ay toujours fuy la Loy que j'ay dû suivre,
Malheureux ! suis-je mort, même avant que de vivre ?
Je m'eloignay de toy, sans même avoir apris
Quel étoit de la vie et l'usage et le prix ;

Je me trouvay pecheur dans le sein de ma mere ;
Je naquis pour pleurer le crime de mon pere,
Et bientot, le suivant dans ses tristes malheurs,
Pour mes propres pechez j'eus besoin de mes pleurs.
Dès que je fus tombé, je connus tout l'abisme,
Mais je vis d'vn œil sec ma misere et mon crime,
Et de mes premiers ans soüillant la pureté,
J'avalay le poison dont j'étois enchanté.
De mille passions l'impetueux orage
Sur mon âme aussitôt forma comme un nuage,
Luy ravit la lumiere et l'empêcha de voir
Quel étoit son erreur, quel étoit son devoir.
La Volupté perfide, et partout triomphante,
Me fit sentir alors tous les maux qu'elle enfante :
Je me vis accablé sous ses indignes fers,
Et courus en aveugle au chemin des enfers.
A peine je sortis d'une si foible enfance,
Que mon mal empira dans mon adolescence ;
Mes crimes et mes ans devinrent plus nombreux :
Ils croissoient avec moy, je croissois avec eux.
D'illicites amours un affreux assemblage
Me rendit à la fois furieux et sauvage,
Et mortel ennemy de mon propre repos,
Je cherchay le naufrage en me livrant aux flots.
De cet âge bientôt je passe à la jeunesse,
Et ne ressens que mieux le mal'heur qui me presse.
Je vais de la jeunesse à la virilité,
Et pour toute vertu je suis l'iniquité.
A la fin, je vieillis, mais en suis-je plus sage ?
Je vieillis dans le crime, aussi bien que dans l'age,
Et mes vœux incertains font voir de toute part
Des foiblesses d'enfant dans un corps de vieillard.
Ainsi donc, Dieu vengeur, où seroit mon refuge ?
Quand tu ne serois pas vn inflexible juge,

Et qu'enfin ta bonté voudroit, en m'exauçant,
N'examiner que l'âge où je suis innocent,
Je sçais quel est mon crime, et quelle est ta justice :
Elle donne à chacun la palme ou le suplice.
Mais plus je m'examine, et plus je sens d'effroy :
Je ne puis ignorer que tout est crime en moy.
Ouy, je trouve en suivant tous mes pas déplorables ;
Le premier, le dernier egalement coupables.
Comme vn sale pourceau dans l'ordure veautré,
Jamais mon lâche cœur ne s'en est retiré,
Et privé de raison, de cette même ordure
Aussi bien que mon lit j'ay fait ma nourriture.
J'ay toujours recherché les vains amusemens ;
C'étoit là tout l'objet de mes empressemens ;
Je cherchois les pecheurs, je brûlois de les suivre,
Et ce n'est qu'avec eux que j'ay pris soin de vivre.
Avec les scelerats toujours dans les festins
Je tirois vanité de mes tristes desseins,
Et faisant de ma vie une éternelle ivresse,
Bien loin de m'accuser, je m'excusois sans cesse.
Comment aurois-je pu sortir de mon péché,
Puisqu'avec tant de soins je me le suis caché ?
Me croyant innocent, j'en étois plus coupable,
Et tout mal qu'on ignore est un mal incurable.
Ciel ! Je voïois mon âme a ses derniers abois,
J'entendois les accents de sa mourante voix,
Et pour moy sans raison, et sans pitié pour elle,
Je fuyois le secours d'un medecin fidèle,
Et de son zele ardent connoissant mal le prix,
Mes injustes refus alloient jusqu'au mepris.
Ceux qui me reprenoient eprouvoient ma furie ;
Des discours des mechans j'aimois la flatterie,
Le mensonge à mes yeux fut toujours plein d'appas,
Tant j'aymois dans ma route à faire de faux pas.

Enfin, en poursuivant ma rapide carriere,
J'ay toujours preferé la nuit a la lumiere.
Je t'expose, Grand Dieu, mes crimes et mes jours :
Tu vois par cet aveu quel fut leur triste cours ;
Tu vois en même tems ce que je puis répondre
Quand la balance en mains tu viendras me confondre.
Ah ! loin de me livrer à tes justes fureurs,
Daigne de ma jeunesse oublier les erreurs ;
Et lorsque devant toy j'oseray comparoître,
Voyant combien l'esclave est au dessous du Maitre,
Ne luy demande pas trop d'eclaircissement
Et neglige avec luy d'entrer en jugement,
Puisqu'enfin à tes yeux toute âme est criminelle.
Mais à ton Tribunal où ta rigueur m'apelle,
Renonce à ta colere en ce terrible jour ;
Pour former mon arrest, consultes ton amour,
Et fais que plus heureux que je n'aurois pû croire,
Je chante ta clemence en possedant ta gloire.
Tout mechant que je suis, ressouviens-toy, Seigneur,
Que dans ce criminel tu vois ton serviteur.
Non, lorsque j'ay besoin de toute ta clémence,
Ne m'abandonne pas à toute ta vengeance ;
Que toujours ta bonté, presente devant toy,
Suspende ton courroux prest à tomber sur moy !
Au lieu de m'accabler sous ta main vengeresse,
Permets que ma frayeur dans mon sort t'interesse :
Je tiendray mon salut de tes divins bienfaits,
Et sçauray dans les cieux les chanter à jamais.

3e PSEAUME

Heu mihi misero !

Malheureux que je suis, que vais-je devenir ?
Mon Redempteur luy-même est prest à me punir,

Et c'est par le mepris de ses lois adorables
Que j'allumay la foudre en ses mains redoutables.
O Ciel ! quel est mon crime, et quel est mon malheur !
Semblable à la brebis qui laisse son pasteur,
Je me suis égaré dans un desert horrible,
Et loin du bon chemin ma perte est infaillible ;
Le trouble et l'epouvante y marchent sur mes pas ;
J'y cherche le repos, et ne le trouve pas.
Seigneur ! je reconnois ta terrible justice :
Oui, j'ay trop merité que ta main me punisse.
Eh ! comment trouueray-je vn repos qui me fuit
Et qui n'est destiné qu'à celuy qui te suit ?
Je parcours en aveugle une terre sterile,
Je fais pour en sortir un effort inutile,
Et telle est la rigueur de mon funeste sort,
Que de tous les côtez j'envisage la mort.
Que j'ay mal reconnu ta divine tendresse !
Je m'en souviens encor dans l'ennuy qui me presse.
Tu m'avois elevé, mais mon fatal orgueil
Seduisant ma raison vint creuser mon cercueil ;
Aux plus affreux malheurs mon âme fut en bute,
J'habitois les forests comme fait une brute ;
Des traits les plus cuisans mon cœur étoit percé,
Je couchois sur vn lit d'epines herissé,
Et cherchant le repos même dans mes suplices,
Je trouvois le trépas dans le sein des delices.
Helas ! infortuné, que serai-je aujourd'huy ?
Comment puis-je sortir de ce gouffre d'ennuy ?
J'ai vieilli dans le crime, et c'est ce qui me tüe ;
De mes ans les plus beaux l'esperance est perdüe,
Et semblable au marchand dont le riche vaisseau
Tombe avec ses tresors sous des abimes d'eau,
Et qui n'a d'autre espoir, apres un tel naufrage,
Que de pouvoir tout nud se sauver à la nage,

Je m'abandonne aux flots, et malgré mon effort,
Plus j'en veux aprocher, plus s'eloigne le port.
O cruel ennemi du bonheur de ma vie,
Tes vœux sont satisfaits, ta rage est assouvie :
Implacable tiran du séjour infernal,
Je suis enfin tombé dans ton piège fatal.
Qu'il étoit bien tendu ! qu'avec peine on repousse
L'aproche d'un poison dont l'amorce est si douce !
Au milieu des ecüeils suivant la volupté,
Je crus sur cette mer voguer en sûreté,
Et cherchant comme un bien ce qu'il faut qu'on abhore,
Sur le point de guérir, je me flatois encore.
Quelle etoit mon erreur ! je ne m'en defens pas,
Je croïois la jeunesse exempte du trépas.
Sur cet espoir flateur j'allois de crime en crime,
De plaisir en plaisir, et d'abime en abime ;
Et suivant de mes jours l'impetueux torrent :
« Non, disois-je en mon cœur, le mal n'est pas si grand,
Il reste avant la mort vn long chemin à faire,
Ne vas pas te charger d'vn soin imaginaire.
Quel que soit ton destin, pourquoy le prevenir ?
Jouis d'vn bien present, attendant l'avenir. »
C'est ainsi qu'ennemy de toute inquietude,
Je changeois dans mon cœur le crime en habitude ;
C'est ainsi qu'à mes yeux mon crime étoit caché,
Et que je suis enfin esclave du peché.
Pareil au frenetique ennemy de soy même,
Ce n'est pas mon salut, c'est ma perte que j'aime :
Mon ame, qui devroit exciter ma pitié,
Est l'objet eternel de mon innimitié ;
Mon endurcissement sans cesse la dechire,
Je l'acable de maux sous lesquels elle expire,
Je la laisse gemir sous le poids de ses fers,
Moy-même je la livre aux tourmens des enfers,

Et comblant mes forfaits, je prends soin de luy faire
Un tresor de malheurs dans le jour de colere.
Pressé de tant de maux, quelquefois j'ay tenté
De secoüer un joug trop longtemps suporté :
Mais dans ce grand dessein, quelle est mon impuissance !
Seigneur ! je ne puis rien que par ton assistance,
Ah ! si tu veux vn jour briser ces fers honteux,
Malgré tous mes malheurs je seray trop heureux.
Je ne merite pas cette faveur insigne :
Je le sçay, mes forfaits m'en ont sceu rendre indigne ;
Mais puisque tous les jours ton amour sans pareil
Aux bons comme aux mechants dispense ton soleil
Et donne à des ingrats les terrestres richesses,
Me refusera-t-il les celestes largesses ?
Prête-moy donc la main, toy qui, riche en bonté,
Du plus mortel poison purges ta volonté ;
Foy, qui tires des fers le malheureux esclave,
Dont le sort t'attendrit, quand son crime te brave,
Qui le vois a regret à luy même inhumain,
Sauves par ton amour l'ouurage de ta main.
De ta juste faueur déplorable victime,
Tomberai-je à tes yeux dans l'eternel abime ?
Y chercheray-je en vain à me desalterer ?
Quoy, l'infernal lyon viendra me devorer ?
Privé du seul secours qui me reste à pretendre,
Le verras-tu, Seigneur, sans daigner me défendre ?
Ah ! laisse agir pour moy ta divine bonté,
Et rends enfin le calme à mon cœur agité.
Je l'espere, Seigneur, et grace à ta clemence,
Le succez de mes vœux suivra mon esperance ;
Enyvré de plaisirs, et tout brulant d'amour,
Je chanteray ta gloire en ta celeste cour.

4e PSEAUME

Noctes meæ in mavorem transierunt.

Juste Ciel ! quel destin au mien est comparable ?
Quoy ! toujours agité, toujours plus miserable,
Faut-il donc qu'au milieu des ombres de la nuit
Je cherche vainement le repos qui me fuit ?
A goûter ses attraits lorsque je me prepare,
Mon cœur, mon propre cœur contre moy se declare,
Et parcourant mon crime à mes yeux retracé,
Je me sens jusqu'au vif d'vn glaive traversé.
Mon sommeil, quel qu'il soit, est troublé par des songes,
Qui n'offrent à mes yeux que mille affreux mensonges.
Je consume les nuits dans ces noirs entretiens.
Non, il n'est point de maux comparables aux miens.
Rien ne borne le cours de mon inquietude ;
Je n'ay plus de relâche : et si ma lassitude
A me fermer les yeux force enfin le sommeil,
Il s'enfuit comme une ombre, et fait place au reueil.
Mais du nom de sommeil se peut-il que j'apelle
Ce qui n'est qu'vn effet de ma douleur mortelle ?
En proye à mille ennuys, battu de mille flots,
A mon accablement je dois tout mon repos.
L'aliment le plus cher est ce que je deteste ;
Et jusques à tel point, tout me devient funeste,
Que mon breuvage encor se grossit de mes pleurs,
Pour me faire à longs traits avaler mes douleurs.
Seigneur ! ce sont des maux que mes remords enfantent,
Lorsqu'à mon souvenir mes crimes se presentent.
Mais puis-je trop payer, puissant maitre des cieux,
Le mépris que j'ay fait de tes dons precieux ?
Puis-je assez ressentir la perte irreparable
D'un tems que tes bontez rendoient si favorable ?

A quoy l'ay-je employé ? tes yeux en sont témoins :
Je berçois mon esprit de chimeriques soins.
La source de ces soins jamais ne fut tarie ;
Cependant mes projets n'etoient que rêverie :
Je montois jusqu'aux cieux, et presqu'au même instant
J'allois sonder l'abime en m'y precipitant.
Et comme dans nos maux tel destin est le nôtre,
Que toujours d'vn abime on tombe dans vn autre,
Aux regards des mortels, ma noire iniquité
N'expose plus qu'ordure et que diformité.
Des biens qui surpassoient toute humaine puissance
J'osois à mes desirs offrir la joüissance,
Semblable à ces dormeurs riches en songes vains
Qui, leur sommeil fini, n'ont plus rien dans leurs mains.
Ah ! je ne suis qu'vn ver, mon adorable Maitre !
Cependant je n'apris jamais à me connoitre :
Je fuyois ce grand art comme on fait un ecüeil,
Je m'elevois sur tous par vn injuste orgueil ;
Et j'étois si content de cette humeur hautaine,
Que j'apelois sagesse vne gloire si vaine.
Envers mes compagnons emporté furieux,
Tous les traits de ma langue êtoient pernicieux ;
Et moy qui sans raison prodiguois les outrages,
Je ne pouvois souffrir les plus legers dommages.
A tous mes serviteurs, a moy même cruel,
Je traitois mes amis en ennemy mortel.
Si d'vn triste revers j'eprouvois le caprice,
J'accusois et le sort et le ciel d'injustice,
Et trahissant enfin le plus sacré devoir,
En l'homme plus qu'en Dieu je mettois mon espoir,
Si l'on me reprenoit, on meritoit ma haine ;
La verité surtout me faisoit de la peine.
Falloit-il me vanger, avec quelle fureur
Usurpois-je ce droit qui n'est deû qu'au Seigneur !

L'innocent osoit-il parler pour se deffendre,
Sans chagrin, sans aigreur je ne pouvois l'entendre :
Il avoit beau choisir les termes les plus doux,
Ses plus profonds respects excitoient mon courroux.
Ennemy de la paix, nourri dans les querelles,
Semant dans tous les cœurs des discordes cruelles,
Si quelqu'un prenoit soin de redresser mes pas,
J'ecoutois ses conseils pour ne les suivre pas.
Loin de m'en defier, j'aimois la flatterie,
La vérité trop libre attiroit ma furie ;
Au lieu qu'a l'indigent je fis part de mon pain,
Je fermois à ses maux et mon cœur et ma main,
Voyois-je quelquefois dans les places publiques
Sur la terre êtendus, lépreux et fameliques,
Je ne laissois tomber aucun regard sur eux
De peur d'avoir pitié d'vn sort si malheureux,
Enfin, toujours cruel et jamais equitable,
Tantot un creancier me trouve inexorable,
Tantot de mon prochain tyranique opresseur,
De ses biens, malgré luy, je me rends possesseur.
S'il faut faire le mal, je suis dans l'opulence ;
S'il faut faire le bien, j'affecte l'indigence.
Recherchant les festins avec avidité,
Je n'y veux point souffrir la mediocrité :
Je force la nature à sortir des limites,
Dont elle se contente et qu'elle s'est prescrites,
Et loin de me tenir dans vn juste milieu,
Je veux qu'en mes repas mon ventre soit mon dieu.
Malheureux que j'étois, et plus qu'on ne peut croire,
Ce qui doit faire honte, alors faisoit ma gloire ;
J'ay pû sacrifier les Celestes Tresors
Aux faux biens de la terre, à mon âme, à mon corps.
Mes desirs affamés de tout ce qui sçait plaire
Couvroient le superflu du nom de necessaire ;

Et dans la volupté je trouuois tant d'apas,
Que de ses partisans je suivois tous les pas.
Je perdis la raison, privé de sa lumiere ;
On me vit parcourir vne affreuse carriere.
Alors rien n'arresta ma rapide fureur :
Aux crimes les plus noirs j'abandonnois mon cœur.
Moy-même j'en fremis lorsque je les raconte,
Et dis en rougissant ce que j'ay fait sans honte.
Helas ! loin d'en rougir j'en tirois vanité,
J'en faisois un trophée à mon iniquité ;
Et lorsque les flateurs malgré leur complaisance,
Me loüoient foiblement ou s'imposoient silence,
D'vn si juste refus loin de les auoüer,
Je me chargeois pour eux du soin de me loüer.
Dieu seul du vray bonheur est la source feconde,
Je renonçois à luy pour être à tout le monde ;
Son dernier jugement qui doit suivre la mort,
Ne faisoit sur mon cœur qu'vn impuissant effort.
En vain je pâtissois à l'aspect de mon crime :
Sur le point d'en sortir je rentrois dans l'abîme,
Et je me replongeois dans mon aveuglement
Comme le chien retourne a son vomissement.
J'y fus, j'y suis encore, et mon ame asservie
Ne sait plus que traîner vne mourante vie.
Ah ! je me rends presents des mal'heurs à venir,
Et previens le trepas prest à me prevenir.
Grand Dieu ! par vos bontez prevenez-moy vous même,
Prevenez vos faveurs et ma misere extrême ;
Prevenez ce grand jour qui doit regler mon sort,
Ce jour environné des douleurs de la mort.
Faites que tous mes pas s'attachent à vous suivre,
Qu'avant que d'expirer je commence de viure,
Et qu'à jamais heureux dans le sein de la paix,
Je consacre ma bouche à chanter vos bienfaits.

Jettez sur moy, Seigneur, vn regard favorable :
Voyez avec pitié cette ame déplorable ;
Pour en guerir sans vous mes maux sont trop pressants.
Helas ! j'en ay perdu l'usage de mes sens ;
Je n'ay plus désormais que la mort en partage.
Ah ! que de ses liens Votre main me dégage !
Le monde a beau m'offrir ce qu'il a de plus doux,
Je quitte tout, Seigneur, pour ne suivre que vous.
Soÿez-moy donc propice, et dites à mon ame :
« Je suis prest a repondre au beau feu qui t'enflamme,
Et puisque tu me rends vn si juste tribut,
Au gré de tes desirs je seray ton salut. »
Qu'vne si douce voix à moy se fasse entendre,
J'en suivray les accens, je ne puis m'en deffendre.
J'iray vers Vous, Seigneur, je vous possederay,
Et de mes maux divers par vous je gueriray.
Le moïen de guerir si je ne vous possede ?
Hé ! de quelle autre main me viendroit le remede ?
Non, je ne l'attends plus que de la même main
D'vn Dieu qui par son Sang sauva le genre humain.
Seul maître de la mort, seul maître de la vie,
Il n'apartient qu'à vous de remplir mon envie.
C'est votre seul pouvoir qui doit me relever,
Et l'Auteur du Salut a droit de me sauver.
Du pecheur repentant ô derniere espérance,
Ecoutez mes soupirs, rendez-moy l'assurance.
Puissent tous les mortels tombant à vos genoux,
Vous rendre des respects eternels comme Vous !
Puissiez-vous des bontez, source toujours feconde,
Réünir en vous seul les vœux de tout le monde !
Et que ne dois-je pas moy même à votre amour !
Je m'etois à Vos yeux soustrait jusqu'en ce jour.
Vous rapelez pourtant mon ame fugitive,
Vous prêtez à ma voix vne oreille atentive,

Et mon gemissement à peine est entendu,
Que j'obtiens à la fois tout ce que j'ay perdu.
Votre misericorde est pour nous sans mesure :
Elle sçait nous guerir, sitôt qu'on l'en conjure,
Desire-t'on de vivre, on cesse de mourir.
Et toujours vôtre main preste à nous secourir,
Des qu'un triste pecheur reconnois sa misere,
Pourvoit à ses besoins et previent sa priere.
C'est ainsi que mes vœux viennent d'être exaucez.
Je reconnois mon mal, Seigneur, et c'est assez.
En le reconnoissant par vn muet langage,
Je veux guerir, vous dis-je, en faut-il davantage ?
L'aurois-je reconnû, si ma prochaine mort
Ne m'eust ouvert les yeux sur mon funeste sort ?
Plus j'eprouve de maux, plus vôtre amour redouble,
Mon ame exprime assez son besoin par son trouble.
Je la mets a vos pieds. Il suffit, et je sens
Un secours aussi prompt que mes maux sont pressants.
Oui, grand Dieu ! si le crime arme votre justice,
Vous ne consentez pas que le pecheur perisse ;
Vous voulez qu'il vous marque vn juste repentir,
Et qu'il ne vive enfin que pour se convertir.
C'est vous qui sur la mort luy donnez la victoire,
Et ce bienfait l'oblige a chanter votre gloire.
Non, ceux que vous liurez aux horreurs du trepas
Dans le fond des enfers ne la chanteront pas :
Ce beau soin nous regarde, et notre voix fidele
Benira votre nom dans la vie Eternelle.

5e PSEAUME

Miserias tibi, Domine, meas revelavi.

Objet infortuné de toute ta colere,
Seigneur, à tes regards, j'expose ma misere ;

Ce n'est pas toutesfois pour t'en instruire mieux :
Tu m'epargnes ce soin, rien n'echape à tes yeux.
Dans ses profonds decrets ta sagesse Eternelle,
A marqué tous les pas de ce sujet rebelle :
Tout cede à ta science, et sa vive clarté
Perce du cœur humain la sombre obscurité.
Je te l'expose donc pour te rendre propice ;
Je cherche ta clemence et non pas ta justice.
Ton amour, agissant avec moy de concert,
Sçaura couvrir vn mal que j'auray decouuert.
Puisqu'vn cœur à tes pieds accablé de tristesse
Change en main bienfaisante vne main vangeresse,
Puisse cette victime attirer tes bienfaits,
Et te faire oublier les crimes que j'ay faits !
Je t'en montre beaucoup, puissant Dieu que j'implore,
Mais ce n'est rien aupres de ce qui reste encore.
Je sens vn ver cruel qui me ronge le cœur
Je ne puis me punir avec trop de rigueur.
Ah ! s'il pouuoit au moins, quand je suis sa victime,
Devorer à la fois le coupable et le crime,
Se devorer soy même, et voulant m'affliger,
Cesser de me ronger à force de ronger !
Mais à tant de bonheur je n'oserois pretendre :
A des maux Eternels mon âme doit s'attendre.
Helas ! plus j'en ressens, plus j'en dois ressentir.
J'entre dans vn detail dont je ne puis sortir ;
Je me perds à la fin dans vn si vaste abime,
Un crime est aussitost suivy d'vn autre crime.
J'en vois de toutes parts qui naissent sous mes pas :
Cent voix à les compter ne me suffiroient pas.
Leur aspect est affreux, leur nombre est effroïable
Et la mer sur ses bords voit moins de grains de sable.
Ah ! pour comble de maux, j'en perds le souvenir.
D'vn oubli si fatal puis-je assez me punir ?

Dans vne obscure nuit mon ame ensevelie
Ajoute un nouveau mal a celuy qu'elle oublie.
Mais, Seigneur ! quand tu vois vn crime à l'autre joint,
Ceux dont je me souviens je ne les cite point.
Ce n'est pas toutefois vn souvenir funeste :
Non, pour te mieux aymer, Seigneur, je les deteste ;
J'en retrace l'image au milieu des douleurs,
Et c'est pour l'amolir par des torrens de pleurs.
O ! douceur souveraine ! heureuse, seule aymable,
Rien ne m'allarme plus si tu m'es favorable.
Pour m'eloigner de toy, que n'ay-je point tenté !
J'ay recherché l'envie et fuy la charité.
O ! ministres du Ciel, et vous, Roys de la terre,
Ma langue vous livroit vne Eternelle guerre ;
Et vous, parfaits chretiens, dignes de nos respects,
D'vn dehors imposteur je vous rendois suspects.
Si quelqu'vn vous loüoit, par vne lâche adresse,
D'vne fausse noirceur je vous couvrois sans cesse.
J'auois l'art de trouver mille detours nouueaux
Pour exposer au jour vos plus secrets deffauts.
Des mechants au contraire embrassant la querelle,
De leurs moindres vertus j'étois l'Eco fidele,
Et cette injuste encens redoublant leur orgüeil,
Acheuoit de les perdre, et creusoit leur cercüeïl.
Dans mes egaremens j'aymois a prendre vn guide,
Qui sur le bien d'autruy portât sa main perfide,
Et mon funeste exemple, infectant mon prochain,
Aux crimes les plus noirs luy traçoit le chemin.
Pour mes plus chers parens ma rage étoit extrême :
Je les calomniois, je les trompois moy même,
Je devoüois mon frere au plus funeste sort.
Et mon plus doux espoir n'étoit que dans sa mort.
On ne me vit jamais proteger l'innocence,
Pour les infortunez toujours sans indulgence.

Je trouuois mes plaisirs même dans les tourmens.
J'insultois a leur mort comme a leurs chatimens.
Toujours prest à former des soubçons temeraires,
Je voyois des fêtus dans les yeux de mon frere,
Tandis que j'ignorois, ou ne comptois pour rien,
La poutre que chacun decouuroit dans le mien.
La molle oisiveté fut mon plus doux partage :
S'il n'êtoit criminel, je fuïois tous ouurage.
Dans l'assoupissement je passois tous mes jours.
Et bien loin de répondre à tes divins secours,
Seigneur, dans vn instant j'en perdois la memoire,
J'eusse crû m'abaisser que de chanter ta gloire.
Loin d'emploïer les nuits à méditer tes loix,
Mon esprit égaré faisoit tout autre choix.
Tu le sçais, j'ay passé des nuits toutes entieres
Sans qu'vn heureux sommeil vint fermer mes paupieres ;
Et pourtant ta beauté, malgré tous ses apas,
Etoit le seul objet qui ne m'occupoit pas,
J'aprochois de mon lit, je m'y couchois de même,
Sans songer vn moment au Bienfaiteur suprême ;
Et l'ayant oublié dans le tems du sommeil,
Je l'oubliois encor dans le temps du reveil.
Insensible aux atraits de sa beauté celeste,
Je passois tous les jours dans cet oubly funeste ;
Et comme vn ennemy fuyant ce divin Roy,
Je n'étois pas à luy, pour être tout à moy.
Si quelque fois, Seigneur, ta grace favorable
Retraçoit à mes yeux ton pouvoir adorable,
Cette Image fuyant ainsi qu'vne vapeur,
Le monde reprenoit sa place dans mon cœur.
Tel celuy qui s'eveille à la faveur d'vn songe
Dans son premier sommeil aussitot se replonge.
Eh, fut-il vn sommeil plus profond que le mien ?
Quelle étoit ma langueur, Seigneur, tu le sçais bien !

Accablé sous le poids du mal qui me possede,
Je ne m'avisois pas d'en chercher le remede ;
Sans songer que la mort pouvoit me prevenir,
Négligeant le present, j'attendois l'avenir ;
Et sur ce faible apuy fondant mon esperance,
J'aprenois en tombant toute mon imprudence.
De l'amour des honneurs sans relache agité,
Pour les biens d'icy bas bruslant d'avidité,
Je soupirois toujours pour des chimeres vaines,
Objet de mes desirs, et sujet de mes peines.
Le crime decidoit du choix de mes amis,
Et mon coupable cœur se croïoit tout permis,
Faisoit du plus beau nœud qui puisse vnir nos ames
Vn assemblage affreux de commerces infames.
Aux spectacles publics je donnois tous mes soins,
Je voyois mes malheurs et n'en soufrois pas moins.
Mes desirs y trouvoient de fatales amorces,
Et mes fers y prenoient mille nouvelles forces.
Enfin, avec l'enfer pour ma perte d'accord,
Loin de fermer l'entrée aux assauts de la mort,
Loin de fuir de ses traits la pointe meurtrière,
Tous mes sens à ses coups liuroient mon âme entière.
Ainsi, malgré le Ciel prest à me secourir,
Je redoublois vn mal dont je n'ay pû guerir,
Et mon cœur, se plongeant dans vne nuit profonde,
Etoit d'impureté vne source feconde.
Ah ! dois-je être surpris, Seigneur, que ton courroux
Fasse tomber sur moy ses plus terribles coups ?
Mais si de mes malheurs tu detournes ta face,
Un mortel desespoir va suivre ma disgrace,
Et je me perds, grand Dieu, dans cet affreux chemin,
Si tu n'es assez bon pour me tendre la main.
Eh ! qui me montrera quelle route il faut prendre,
Si tes vives clartez ne daignent me l'aprendre ?

Ou porteray-je enfin mes pas infortunez ?
Je vois tous les humains contre moy déchaînez ;
Je ne vois qu'ennemis, à chaque pas j'en trouve.
Tout reprouue vn mortel que l'Immortel reprouve,
Et fuyant, mais en vain, de ta vaste fureur,
Je suis de la nature et l'oprobre et l'horreur.
A mes persecuteurs que pourray-je repondre ?
Par ma propre misere ils sçauroient me confondre :
« D'ou vient, me diroient-ils, que ton Dieu t'a quité,
Qu'il t'a loin de ses yeux pour jamais rejetté ? »
Ah ! Seigneur, à ces mots je serois sans replique.
Trop malheureux objet de la haine publique,
A deffendre mes jours pourrois-je t'engager
Contre des ennemis armez pour te venger?
Ouy, je le puis encor, je le puis et l'espere,
Tu daigneras sur moy jetter des yeux de pere.
Ecoutes mes soupirs, sauves-moy du trepas,
Et dans vn tel danger ne m'abandonne pas.
Je suis vn fugitif que tout le monde oprime
Et qui traîne apres luy sa misere et son crime.
Ce n'est qu'à ta bonté à calmer mon effroy.
Ouy, tu me recevras quand je fuyray vers toy.
Sois enfin, ô mon Dieu, ma force et mon refuge ;
Deviens mon auocat au lieu d'être mon Juge.
De ce vaste Vnivers vnique Createur,
N'en es-tu pas aussi l'vnique Redempteur ?
J'ay donc recours a toy pour finir mes alarmes ;
Tu sçais trop quels malheurs me font verser des larmes ;
Tu connois ma faiblesse. Enfin, je ne puis rien,
Si mon ame en tes mains ne trouve son soutien.
Ne te resouuiens pas de mes fautes passées :
Ah ! fais que pour toujours elles soient effacées,
Que mes crimes divers se cachent à tes yeux,
Que mes tristes soupirs s'elevent jusqu'aux Cieux.

Forces par ta bonté la justice au silence,
De mes fiers ennemis reprimes l'insolence.
Toy seul me peux sauuer ; Toy, dont le tendre amour
Pour quiconque l'implore eclate chaque jour ;
Toy, qui comblant des vœux qu'vn vif regret t'exprime,
Arraches l'indigent au riche qui l'oprime.
J'espere en toy, Seigneur, et tu sçais mes besoins :
Exerces sur mes maux tes charitables soins,
Ne me differes pas ton secours que j'implore.
Je ne fus que neant, et je le suis encore,
Releve vn malheureux qui tombe à tes genoux ;
Jette sur ses douleurs tes regards les plus doux.
Ton cœur à l'indigent fut toujours favorable :
Faut-il que pour moy seul tu sois inéxorable ?
Si ton juste courroux te met la foudre en main,
Qu'aussitot ton amour me cache dans son sein.
Qui peut borner le cours de ta misericorde ?
Qui peut nombrer les biens que ta main nous accorde ?
Prompt à nous pardonner, et lent à nous punir,
Tu ne leves le bras que pour le retenir,
Et pour nous rendre heureux à notre heure derniere,
Ta grace nous attend au bout de la carriere.
Que le pecheur t'est cher ! le soin de son salut
Signale ta bonté sur tout autre attribut.
Tu ne te sers, grand Dieu, de ta toute puissance
Que pour faire envers nous eclater ta clemence.
Des plus affreux pechez tu te caches l'horreur,
Pour nous donner le tems de pleurer notre erreur,
Et pour les arracher aux Eternelles flammes,
Comme ton propre bien tu regardes nos ames ;
Viens donc a moy, Seigneur, lorsque je vais à toy ;
Soulages mon ennuy, dissipes mon effroy.
Que desormais, ma bouche entonant tes loüanges,
Vnisse ses accens au Sacré chœur des anges ;

Que je dise à jamais : « Beny soit le Seigneur,
Contre mes ennemis il fut mon protecteur,
Il me fit triompher des efforts de leur rage,
Et me rendit le calme au milieu de l'orage.
Ah ! par son seul secours je me vois garenty.
Ah ! sans lui tout vivant l'enfer m'eust englouty.
Les filets du demon tendus pour ma ruine,
Ont tous été brisez par sa force divine.
Je respire à la fin et c'est à sa bonté
Que je dois mon salut avec ma liberté. »

6e PSEAUME

Me miserum, quid agam ?

Malheureux que je suis, où m'enfuyrai-je, helas ?
Le tiran des enfers en tout lieu suit mes pas ;
Dans sa barbare fin il devore mon ame :
Il la traîne en triomphe apres vn char de flâme
Et je suis le butin d'vn ennemy cruel
Qui doit joindre à ma honte vn suplice Eternel.
Seigneur, devant ta face oseray-je paroître,
Et dans sa nudité pourras-tu reconnoître
Vn seruiteur ingrat depoüillé de ces biens
Que par confusion je n'ose apeller tiens ?
Au sortir de tes mains tout chargé de richesses,
Dans vn bourbier affreux je plongeay tes largesses,
Et perdant tout à coup sa plus vive couleur,
Mon ame surpassa le charbon en noirceur.
Insensé dans mon choix, pour vn poison funeste
J'ay quitté les douceurs d'vne Manne Celeste,
Tu m'auois revestu d'habits tous precieux
Et j'ay pris d'vn pecheur les habits odieux.
J'ay reglé mes desirs sur vn pere rebelle ;
Pour tomber comme luy je l'ay pris pour modele,

Et n'ay rien oublié pour effacer les traits
Qui m'auoient enrichy de tes divins attraits.
Ainsi dans ma candeur si lachement fletrie
Tu m'as dû repousser loin de ta bergerie,
De peur que le poison d'vn mal contagieux
Au reste du troupeau ne fust pernicieux.
Eh ! de quel front, Seigneur, m'aprocheray-je encore
De tant de Majesté qu'en tremblant on adore ?
De la Sainte Sion les lambris ny les murs
Exposez à tes yeux ne sont pas assez purs.
Devant toy tout fremit, et moy, tout plein d'audace,
Au milieu de ta Cour j'oserois prendre place,
Moy que de tant d'ordure a couuert le peché ?
Non, je dois pour toujours en être retranché.
Je l'ose toutes fois, tes bontez paternelles
Laissent un libre accez aux ames criminelles.
D'vn enfant reuolté tu sçais calmer l'effroy
Dès que le repentir le ramène vers toy.
Mais quoy ! dans ce moment mon entreprise est vaine :
Je sens que le demon m'arreste dans sa chaine.
Que dis-je ! ce n'est pas le tiran des enfers,
Non, c'est ma volonté qui forge tous mes fers.
C'est elle qui me nuit, c'est elle qui m'accable
Et c'est par elle enfin que je suis miserable.
Pour punir mon peché qui m'eloigne de toy,
Tout espoir de salut s'est eloigné de moy.
Ah ! Seigneur, je mourray dans ce long esclavage,
Si ton bras tout puissant enfin ne me degage.
Dans vn noir ocean mon cœur precipité,
Par les vents et les flots est sans cesse agité,
Doit enfin se resoudre à ceder à l'orage,
Si ta main ne l'arrache au peril du naufrage,
Helas ! je tache en vain de regagner le port
Et pour me relever je fais vn vain effort ;

A peine fais-je vn pas qu'aussitot je retombe.
Sous le poids de mon crime il faut que je succombe,
Et devenû moy même, a moy même ennemy,
Je ne puis rien vouloir, ou ne veux qu'a demy.
Je vois de toutes parts qui me liure la guerre.
Oui, je trouve a combattre et le Ciel et la terre.
Je ne sçay dans mes maux à qui me confier,
Tout conspire à la fois à me sacrifier ;
Et depuis que je suis à mon Maître rebelle,
Je ne sçaurois trouuer vn seul amy fidele.
Mon ame vainement cherche à se consoler :
Mes maux et mes douleurs ne font que redoubler.
Je vois autour de moy plus d'vn parleur frivole ;
Que dis-je ! mes amis ont perdu la parolle
Puisqu'ils parlent, Seigneur, de tout autre que toy.
Vn langage si vain est silence pour moy :
Chaque mot prononcé rend mon ame coupable.
Mais j'ay beau leur montrer le malheur qui m'acable,
Quel est le triste fruit de leur foible amitié ?
J'excite leur reproche, et non pas leur pitié :
Je les vois coups sur coups eclater en injures ;
Cependant, si je sens les peines les plus dures,
Ils ont fait tous mes maux, ils ne l'ignorent pas :
Je tombay dans l'abîme en marchant sur leurs pas.
Ils ont seduit mon cœur par de vaines chimeres.
Ah ! si je suis encor dans la foy de mes peres,
Je ne le dois qu'à toy. C'est ta seule bonté
Qui toujours m'eloigna de l'infidelité.
Et que sçais-je ! peut-être en suis-je plus coupable.
Que sert-il d'adorer vn Dieu tout adorable,
De porter sur le front l'etendart de la Foy
Si le cœur et l'esprit ne pratiquent ta loy ?
Telle étoit mon erreur, ma foy ne fut qu'vn songe,
Et pour la verité j'embrassay le mensonge.

Je preferay le monde a son suprême Auteur,
La vile creature au brillant Createur,
Et bien loin de bruler d'vne celeste flâme,
Aux plaisirs d'icy bas j'abandonnay mon ame.
Mais appaises, Seigneur, ton trop juste courroux :
Daignes jetter sur moy tes regards les plus doux.
Dans le sein de la Foy tes bontez m'ont fait naître :
Que ces mêmes bontez ne cessent de paroistre,
Et lors que je languis dans vn lâche sommeil,
Sur moy, pour m'eveiller, fais briller ton soleil.
Si tu ne prends pitié d'vne âme criminelle,
Mes yeux se vont couurir d'vne nuit Eternelle.
Pour me rendre l'espoir dissipes ma langueur ;
En eclairant mes yeux enflame aussi mon cœur.
Que je vais parcourir vne noble carriere !
Je verray, j'aimeray l'Eternelle Lumiere,
Je suivray ce flambeau qui ne s'eteint jamais,
Ce flambeau si brillant, si doux, si plein d'atraits ;
Enfin je connoistray pour mon bonheur extrême
Qu'il ne faut rien aymer, Seigneur, que pour toy même.
Cette riche Lumiere est dispensée à tous :
Sitost que nous naissons, elle brille sur nous,
La nuit de mon peché y pouvoit mettre obstacle,
Mais enfin ton amour me promet vn miracle.
Je l'entends, je croy voir ce bienheureux moment,
Qui m'animant pour toy d'vn tendre empressement
Et me faisant sentir vne celeste flame,
Sous tes douces ardeurs verra fondre mon ame.
Mais que dis-je mon ame ? Elle n'est plus a moy,
Puisqu'vn saint repentir la ramene vers toy.
Toy même en la formant lui donnas en partage
La gloire de porter les traits de ton image.
Ah ! peux-tu te resoudre a la laisser perir,
Toy que pour la sauuer l'amour a fait mourir ?

Toy qui de tes tresors l'as si bien couronnée,
Pourras-tu sans pitié la voir infortunée ?
Laisseras-tu tomber dans la nuit du tombeau
Tout ce que ta puissance a formé de plus beau ?
Sur mon corps, s'il le faut, que ta colere eclate !
Oui, liuvre en proye aux vers cette chair que je flatte,
Plonges-la, j'y consens, dans l'horreur du trepas ;
Mais mon ame est à toy, grand Dieu, ne la perds pas.
Soufres dés aujourd'huy que ma douleur te touche,
Hastes-toy, n'attends pas que le soleil se couche.
Helas, menages bien des momens precieux,
Que je rentre au plus tot dans le chemin des Cieux.
Si j'y marche a regret, forces-moy, que m'importe,
En sortant des enfers, par quel endroit j'en sorte ?
Si de communs efforts ne peuvent te toucher,
Brises la dureté de ce cœur de rocher.
Je ne merite pas cette faueur insigne,
Et c'est ton seul amour qui peut m'en rendre digne ;
Luy seul m'enrichissant de son divin Esprit,
Me rendra tout ensemble et fidèle et contrit.
Je sçais qu'vn peu trop tard je te demande grace,
Mais peux-tu condamner vne si saine audace ?
Non, ta main fauorable aux pecheurs repentans,
Ne leur a point prescrit ny les lieux ny les tems.
En tous tems, en tous lieux ta clemence propice,
Reçoit de nos regrets le profond sacrifice,
Et les derniers venus ainsi que les premiers,
Pour prix de leur travail ont les mêmes deniers.
Tu ne sçaurois souffrir que le pecheur perisse.
Eût-il cent et cent fois mérité son suplice,
Tu luy gardes toujours vn amour paternel :
Tu detestes le crime et non le criminel,
Et voyant qu'à ta voix il a peine à se rendre,
Plus son retour est lent, plus tu daignes l'entendre.

Que cette voix est douce, et qu'elle a de pouuoir
Pour finir ma tristesse et me rendre l'espoir !
Par quels tendres accents elle dit a mon âme :
« Tu sçus jusqu'en ce jour brûler d'vne autre flâme,
Tu preféras à moy le monde et ses apas,
Cependant mes bontés ne te rejettent pas.
Reviens : dans ton retour je trouue encor des charmes,
Je me vois attendrir voyant couler tes larmes.
Viens, je te receuray, je reprendray ta foy. »
Seigneur, que ce langage a de douceur pour moy !
Je puis tout esperer, ton amour me l'ordonne ;
Tu n'abandonnes pas vn cœur qui t'abandonne ;
Plus le pecheur ingrat a sujet de trembler,
Et plus par ton amour tu sçais le consoler.
Tu l'as dit, et j'en crois ta parole immuable.
Si le pecheur enfin cesse d'estre coupable,
Il n'a plus rien à craindre et par vn heureux sort
Il receura la vie en meritant la mort.
Ouy, bien loing de soufrir que le loup s'en empare,
Tu portes sur ton dos la brebis qui s'egare.
Quand nous t'abandonnons tu nous cherches encor,
Et la drachme perdüe est remise au tresor.
Si la grace à tes pieds ramene vne ame ingrate,
Ta celeste maison de cris de joye eclate :
Ce pecheur étoit mort, il est ressucité,
Le veau gras sur la table est soudain aporté.
Que de bontez, Seigneur ! peut-on les nombrer toutes ?
Non ; il faut admirer tes adorables routes.
Mais poursuys, dans mon cœur fais retentir ta voix !
Que sortant du sommeil je vole apres tes lois !
Que laissant pour jamais vne indigne carriere,
Je prefere a la nuit ta divine Lumiere !
Que cette douce voix me montrant mon erreur,
De l'assoupissement retire enfin mon cœur !

Seigneur, dis a mon ame, et luy redis sans cesse :
« Il est tems de sortir d'vne lâche paresse ;
Brises ces fers honteux sous lesquels tu gemis,
Rentres dans ton deuoir tandis qu'il t'est permis.
Reuois vn Redempteur qui finit ta misere.
Son sang pour ton salut fit rougir le Calvaire :
Faut-il qu'il soit pour toy vainement répandu ?
Ce precieux tresor doit-il être perdu ?
Reuiens, ne tardes pas de paroitre à mes yeux :
Je suis ton Dieu, ton Maitre, et le maitre des cieux.
Tu ne fus à mes loix que trop longtemps rebelle,
Reconnois mes accens quand c'est moy qui t'apelle.
Viens auec ton Sauveur te reconcilier,
Il voit tout, il sçait tout, il veut tout oublier. »
A ces mots, animé d'vne douce esperance,
A mon ame aussitôt je rendray l'assurance.
« Vas, luy diray-je alors, eloignes-toy des flots ;
Dans le sein de ton Dieu cours chercher le repos.
Vole ; d'aucun ecüeil tu n'es plus menacée.
Si la route du crime autrefois t'a lassée,
Ranime d'autant plus tes languissans efforts,
Que tu dois obtenir le plus beau des trésors.
Que tes crimes diuers n'y mettent plus d'obstacles ;
Fussent-ils à tes yeux le plus affreux spectacle,
Il suffit que ton Dieu les regarde aujourd'huy :
Comme vne ombre legere ils fuiront deuant luy.
Et puisqu'en ce grand jour son amour te protege,
Tu deuiendras cent fois plus blanche que la neige.
Marche : vn si beau dessein est sans temerité
Quand la voix du Tres Haut soumet ta volonté.
Apres tant de forfaits oser demander grace,
C'est une obéïssance et non pas vne audace.
Il le veut, il l'ordonne, et son amour pressant
Vient chercher le coupable, et non pas l'innocent.

Oui ! si l'affreux demon t'a rendu pecheresse,
Ton Dieu pour le pecheur est vn Dieu de tendresse.
Pourquoy balances-tu ? qui te fait hesiter ?
Il ne veut pas en juge aujourd'huy te citer :
Cette voix qui t'apelle est la voix de ton pere :
Il veut qu'en ses bontez l'homme toujours espere.
Vas donc, et n'attens pas le dernier jugement
Qu'il deployra sur toy tout son ressentiment. »
O Seigneur ! o mon Pere ! il est temps de me rendre.
Je vais te dire tout, et tu vas tout entendre,
Et j'oseray sans honte à tant de Sainteté
Exposer tant d'horreur, tant de difformité.
A l'aveu de mon crime il faut bien me soumettre ;
Si j'en ay deû rougir, c'étoit de le commettre.
Pour guerir de mon mal je vais te le montrer.
En vain le Pharisien en voudroit murmurer
Et dire que la main qui balance la foudre
Des liens du péché peut seule nous absoudre.
Ce murmure indiscret icy n'a point de lieu.
J'ay peché, je l'avoüe, et je parle à mon Dieu.
Mais ce Dieu si terrible a quitté son tonnerre :
Il me vient presenter la paix, et non la guerre ;
Mon repentir l'appaise, et grace à sa bonté
Je ne crains plus les flots de son cœur irrité.
Oui, Seigneur, et j'en croy vôtre sainte parole,
Je cesse de trembler, puisqu'elle me console.
Vous serez mon partage, et vos soins bienfaisants
Ont promis à mes vœux la terre des vivans.
J'iray donc à vos pieds, je verray vôtre face.
Mais comme vn criminel qui demande sa grace,
A des pleurs Eternels je condamne mes yeux,
Et c'est pour effacer mes crimes odieux ;
Je pretens que la source en soit toujours nouvelle.
Mon lit de ma douleur sera temoin fidele ;

Elle seule pour vous peut auoir des attraits
Et reparer les maux que le peché m'a faits.
Ainsi mon repentir me rendant moins coupable,
« Seigneur, diray-je alors, qui vous est comparable ?
Vous ne refusez pas l'hommage des pecheurs :
Permettez que ma bouche annonce vos grandeurs.
Dans vn employ si beau que je trouve de charmes !
Helas ! jusqu'aujourd'huy j'ay semé dans les larmes,
Mais dans la joye enfin j'espere moissonner,
Et je vois votre main preste à me couronner. »

7e PSEAUME

Miserere mei, Deus, quoniam tribulor.

Seigneur ! tu vois mon sort, prens pitié de mes pleurs ;
J'exprime foiblement l'excez de mes malheurs.
La noire iniquité comme vn fleuve rapide
A formé des torrens où la fureur preside ;
Ils innondent mon ame, et la glacent d'effroy ;
Mes crimes rassemblez sont armez contre moy.
Pour auoir trop longtemps negligé la tempeste,
Je la vois aujourd'huy qui creve sur ma teste
Et de mes passions l'affreux debordement,
Redoublant mes frayeurs et mon égarement,
Me livre entre les mains d'vn demon implacable,
Qui me charge de fers dont le fardeau m'accable.
Malheureux que je suis ! mortellement frappé,
De mon funeste sort tristement occupé,
Je ne sçay si je vis, je ne sçay si j'expire.
A peine à tant de maux tout mon corps peut suffire.
Je me voy suplanté par vn fier ennemy,
Qui n'est ny furieux ny barbare a demy.
C'est peu qu'il m'ait reduit à son triste esclavage :
Helas ! de tous mes sens il m'a ravy l'vsage ;

Il m'a pourtant laissé celuy de la raison,
Pour me faire sentir l'effort de son poison.
Me cacher mon malheur, c'étoit me faire grâce ;
J'en soutiens tout le poids quand je me le retrace ;
Et lorsque l'on éprouue vn mal égal au mien,
L'insensibilité peut passer pour vn bien.
Encor si ma raison, de mes malheurs instruite,
Eust sceu m'en garentir par vne heureuse fuite,
Je ne me plaindrois pas ! Mais, o comble de maux !
La cruelle me livre a des tourmens nouveaux :
Je la vois m'eclairer sans la prendre pour guide ;
Le coup en la frapant rend mon ame stupide.
Du gouffre qu'elle sonde elle n'ose sortir,
Et ne voit son malheur que pour l'apesantir.
Tel fut toujours mon sort ; vn amy charitable
Me donnoit vainement vn conseil fauorable.
J'etois deuenu sourd, mais d'vn amy flateur
Falloit-il ecouter le conseil imposteur,
Je n'entendois que trop, et mon ame alterée
Donnoit à ce poison vne facile entrée.
Mon esprit, degoûté des alimens du Ciel,
Trouuoit ceux d'icy bas plus charmans que le miel.
Aux beautez du Tres Haut je fermois la paupiere ;
Je ne pouuois soufrir l'éclat de sa Lumiere ;
Mais le monde à mes yeux montroit-il ses apas,
Pour les connoitre à fond que ne faisois-je pas !
Je leur ouvrois mon cœur, je leur ouvrois mon ame :
Plus j'y trouvois d'eclat, plus j'y sentois de flâme.
C'étoit peu de mon cœur, tous mes sens, tout mon corps,
Et tout ce que je suis, au dedans, au dehors,
Reconnaissoit les loix de ce vainqueur barbare,
Qui voudroit disposer des lieux dont il s'empare.
Ce cruel ennemy me tenant dans ses mains,
M'auoit de mon salut fermé tous les chemins,

Et jamais aucuns soins ne purent me defendre
Des pieges qu'en tous lieux il auoit sceû me tendre.
Helas ! j'auois des yeux et ne voulois point voir,
Et je n'entendois pas en ayant le pouuoir.
En moi tout étoit crime : et parole, et silence ;
Je ne pouuois dormir ny veiller sans offense.
Enfin, de tous les biens que j'ay receu des Cieux
J'en ay fait jusqu'icy des maux pernicieux.
Aucun de mes desirs ne fut exempt de crime ;
Tout pour me contenter me parut legitime.
Pour outrager le Ciel et la terre à la fois,
Des hommes et de Dieu je meprisois les loix ;
Et quand je devenois à tout autre rebelle,
C'etoit au seul peché que je restois fidelle.
Que n'est-ce assez pour moy que de l'auoir été !
Tu ne dures que trop, triste fidelité !
Bien loin d'auoir changé, je suis toujours le même ;
Le seul peché me nuit, et c'est le seul que j'aime.
Volonté corrompüe, ah ! quel choix as-tu fait ?
Le peché te captive, et je suis ton sujet ;
C'est toy qui l'as conduit jusqu'au fond de mon ame ;
C'est par toy qu'elle sent la deuorante flâme,
Et semblable autre fois a son Divin auteur,
Elle n'est aujourd'huy qu'ordure et puanteur.
Mais plus je sens mon mal et plus j'y persevere ;
Frapé de tous costez je ne suis qu'vn ulcere.
A la clarté du jour je voudrois me cacher,
Je me lasse de vivre, et non pas de pecher.
Quelque fois à l'aspect de l'enfer dont j'aproche,
Je connois ma folie et me fais ce reproche :
« Partisan insensé des criminels plaisirs,
A quel injuste choix t'ont porté tes desirs ?
Peux-tu suivre vn penchant que le Ciel desavoüe ?
Sans rougir peux-tu viure et mourir dans la boüe ?

D'où vient que tu cheris dans tes vœux inconstans
Des biens dont la beauté passe en si peu de tems ?
Mais que dis-je des biens ! est-ce ainsi qu'on apelle
Ce qui couste à ton cœur vne peine mortelle,
Ce qui cause à ton ame vn naufrage fatal ?
Quoy ! tu prends pour des biens ce qui fait tant de mal ?
L'homme, loin d'être heureux par ce triste partage,
Les possede avec crainte et les perd avec rage.
O mon ame ! ainsi donc tu demens ta grandeur ;
Et de ton origine oubliant la splendeur,
Tu souffres que ton corps impunement te brave,
Que loin de t'obeir il te traite en esclave.
Quoy ! le monde imposteur peut ainsi te tromper ?
Quoy ! d'vn eclat si vain tu te laisses fraper ?
Et tu ne peux pas voir par quelle erreur extrême,
Chez toy ta vanité tient lieu de bien suprême ?
Ah ! rougis, meurs de honte, homme trop malheureux,
De voir a quel objet tu consacres tes vœux,
De voir que de ton cœur la vile creature,
A chassé jusqu'icy l'auteur de la nature.
Rentre en toy-même, et voy par vn dernier effort
Que ces biens à ton ame enfin donnent la mort.
Cette proye où tu cours cause tes funerailles.
Tu formes tes filets de tes propres entrailles ;
Telle on voit l'araignée, auançant, reculant,
Tendre vn piege subtil à l'insecte volant.
Faut-il qu'à l'araignée icy je te renuoye ?
Tu prends les mêmes soins pour vne meme proye.
Ce bien que tu poursuis et ce tems que tu perds
Preparent à ton ame vn funeste reuers.
Rougis encore vn coup d'vn bien sans auantage,
D'vn tems dont tu ne fais qu'vn si funeste vsage :
Deplores-en la perte et le jour et la nuit ;
Qu'au moins ton repentir en tire quelque fruit.

Et puisque c'est trop peu d'vn tems que tu rejettes,
Donnes-toy tout à Dieu pour acquiter tes dettes. »
C'est par de tels discours, mon adorable Roy,
Que pour être vainqueur je combats contre moy ;
Et de mon propre cœur perçant la nuit obscure,
J'y voy ce que j'acquiers, les pertes que j'endure.
Cependant c'est en vain que je connois le bien.
Helas ? au prix du mal je le compte pour rien ;
C'est en vain que je mets l'vn et l'autre en balance ;
Ma pente vers le mal a trop de violence.
Le demon sous ses loix range ma volonté :
Il s'eleve en tiran contre ma liberté,
Et pour la garantir, quelqu'ardeur qui m'anime,
Je me trouue bientot esclave de mon crime.
Seigneur ! Dieu des Vertus, et mon dernier recours !
N'éloignes point de moy tes yeux ny ton secours.
Sans toy je ne feray qu'vn effort inutile :
Deviens mon protecteur, sois mon plus sûr azile.
Tu vois quels ennemis contre moy sont liez :
Sauve-moy de l'affront de tomber à leurs pieds.
Veux-tu que le demon insulte à ma defaite,
Et qu'il traite mon ame en indigne sujette ?
Ah ! brises ses liens, dont le terrible poids
Me laisse à peine encor l'vsage de la voix.
Montre à mes ennemis jusqu'où va ta puissance,
Afin que par tendesse et par reconnoissance,
Je pousse dans les airs ces chants dignes de toy :
« Rien ne peut s'égaler à mon celeste Roy.
Sa gloire est au dessus de nos foibles paroles.
Tous autres dieux que luy sont de vaines idoles ;
Par luy j'ay vû mon ame arrachée au trepas.
Luy seul pres de la chute a retenû mes pas,
Et n'étoit sa puissance en tous lieux adorée,
Du lyon infernal je serois la curée.

A qui puis-je adresser et mes vœux et ma voix,
Qu'à celuy qui sauua mes peres autrefois,
Qu'à celuy qui toujours remplit mon esperance,
Qui sçait nous rendre heureux contre toute aparance ?»
Seigneur ! que votre main me place auprès de vous
Et je brave la terre et l'enfer en courroux.
Ah ! contre mon repos que peut-on entreprendre,
Si le bras tout puissant s'arme pour me defendre ?
Reünissez en vous mes inconstans desirs,
Soyez le seul objet de mes tendres plaisirs.
Banissez de mon cœur toute flame etrangère.
Hors vous que desormais rien ne puisse me plaire !
Faites-moy devenir vn homme tout nouveau;
Que je suive partout vôtre divin flambeau ;
Que n'ayant que mépris pour des trésors de boue,
Mes desirs épurez meritent qu'on les loüe ;
Que je n'en forme aucuns que pour vous posseder !
Accordez-moy ce bien que j'ose demander ;
Et pour lors deuant vous epanchant ma tendresse,
Je vous diray, Seigneur, ce beau feu qui me presse.
C'est vous qui l'allumez dans mon cœur amoureux,
Mon ame pour vous seule forme de si beaux vœux :
Eclairez-la toujours, enflamez-la de même ;
C'est par vous, c'est en vous que je suis et que j'aime.
Si je sens des ardeurs vous me les inspirez ;
Si je marche vers vous, c'est vous qui m'atirez.
Continuez, Seigneur, rendez mon cœur fertile ;
Faites que mon desir ne soit pas inutile,
Que mon premier penchant ne puisse triompher !
Dans la naissance même il pourroit l'etouffer.
Ah ! ne permettez pas que ma vertu succombe,
Et qu'en me releuant aussitot je retombe.
Des habits du salut daignez me revetir :
Si mon peché renaist veuillez l'aneantir.

Dans mon premier état j'étois comme en veuvage,
Je n'auois que regrets et que deuil en partage ;
Oubliez à la fois ma honte et mes malheurs ;
Faites briller sur moy vos plus riches couleurs.
Qu'vn esprit tout nouveau jusqu'au tombeau m'anime,
Que vôtre extrême amour l'emporte sur mon crime,
Que vos sacrez parfums attirent tous mes pas,
Que je ne sois jamais où vous ne serez pas,
Et qu'enfin mon Jesus, dont la grace m'apelle,
Couronne mes travaux d'vne palme étèrnelle.

FIN

TABLES

DU TOME XLVII

1919

I. — TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 111. — OCTOBRE 1919

François Bertaut. — Journal du voyage d'Espagne (1659). Réédité par F. Cassan..... 1

NUMÉRO 112. — DÉCEMBRE 1919

Charles Verardi. — Historia Bætica. Rééditée par L. Barrau-Dihigo..... 319
Lettres de la Marquise de Gudannes. 1693-1695. Publiées par A. Martin..... 383
Psaumes d'Antoine, roi de Portugal. Réimprimés par G. Legris..... 542

II. — TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

Antoine, roi de Portugal

Psaumes. Réimprimés par G. Legris..... 542

Barrau-Dihigo (L.)

Texte. Charles Verardi. Historia Bætica..... 319

Bertaut (François)

Journal du voyage d'Espagne (1659). Réédité par F. Cassan. 1

Cassan (F.)

TEXTE. François BERTAUT. Journal du voyage d'Espagne (1659)..... 1

Gudannes (Marquise de)

Lettres. 1693-1695. Publiées par A. Martin..... 383

Legris (G.)

TEXTE. Psaumes d'Antoine, roi de Portugal..... 542

Martin (A.)

TEXTE. Lettres de la Marquise de Gudannes. 1693-1695.. 385

Verardi (Charles)

Historia Bætica. Rééditée par L. Barrau-Dihigo..... 319